

CÉSAR
(1855)

ALEXANDRE DUMAS

Les grands hommes en robe de chambre

César

LE JOYEUX ROGER
2010

Cette édition est basée sur celle de Michel Lévy frères, librairies éditeurs, 1866, en 2 volumes.

Nous en avons respecté l'orthographe, à quelques corrections évidentes près, mais nous en avons modifié la ponctuation à plusieurs endroits.

ISBN : 978-2-923523-80-4

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

I

César naquit le 10 du mois de juillet, cent ans juste avant Jésus-Christ – et nous dirons plus tard comment, à notre avis, il fut un des précurseurs de la religion chrétienne.

Nulle origine moderne, si ambitieuse qu'elle soit, ne saurait se comparer à la sienne : ni celle des Mérode, qui prétendent descendre de Mérovée ; ni celle des Lévis, qui se disent cousins de la Vierge.

Écoutez-le lui-même dans l'éloge funèbre de sa tante Julia, femme de Marius le Vieux :

Mon aïeule maternelle, dit-il, descendait d'Ancus Martius, l'un des premiers rois de Rome, et mon père appartenait à la famille Julia, dont Vénus fut la source ; *on trouve donc dans ma famille la sainteté des rois, qui sont les maîtres des hommes, et la majesté des dieux, qui sont les maîtres des rois.*

Peut-être, nous autres modernes, sceptiques que nous sommes, douterions-nous de cette généalogie ; mais quatre-vingts ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque où César faisait son discours, personne n'en doutait.

En effet, César avait en lui, transmises à travers les siècles, beaucoup de qualités de ce quatrième roi de Rome qui réunissait, disent les historiens, à la valeur de Romulus, son prédécesseur, la sagesse de Numa, son grand-père ; qui avait agrandi et reculé jusqu'à la mer le territoire romain, fondé la colonie d'Ostie, jeté sur le Tibre le premier pont permanent, enfermé dans le Pomœrium le mont de Mars et le mont Aventin, et organisé, si l'on peut appliquer ce mot à l'antiquité, cette fameuse commune romaine, plèbe agricole qui donna à la République ses plus grands hommes.

Vénus, de son côté, a été prodigue envers lui. Il a la taille haute et mince, sa peau est blanche et fine, son pied et sa main sont

modelés sur le pied et la main de la déesse de la fortune et de la beauté ; il a deux yeux noirs et pleins de vie, dit Suétone ; « Des yeux de faucon », dit Dante, et son nez, légèrement recourbé, lui donne avec cet oiseau, et même avec l'aigle, une de ces ressemblances comme en ont avec les animaux véritablement nobles les hommes véritablement grands.

Quant à son élégance, elle est proverbiale. Il s'épile la peau avec soin ; il a, même dans sa jeunesse, ces cheveux rares qui lui feront une calvitie précoce ; ses cheveux, il les ramène donc avec le plus grand art sur le devant de sa tête ; ce qui fait que Cicéron ne se défie pas de ce jeune homme si bien coiffé et qui se gratte la tête avec un seul doigt pour ne pas déranger l'économie de sa chevelure. Mais Sylla, qui est un autre politique que l'avocat de Tusculium, qui a des yeux bien autrement perçants que l'ami d'Atticus, Sylla, en le voyant marcher mollement sur les franges de sa toge, Sylla le montre du doigt et dit : « Prenez garde à cette ceinture lâche ! »

On ne sait pas grand'chose sur la première jeunesse de César.

Rome, occupée des sanglantes disputes de Marius et de Sylla, ne fait point attention à cet enfant qui grandit dans l'ombre.

César a seize ans déjà quand le dictateur remarque au Forum, au champ de Mars, sur la via Appia, un bel adolescent qui marche la tête haute et souriante, qui va rarement en litière – en litière, on n'est point assez vu – ; qui, tout au contraire de Scipion Nasica ou Émilien – nous ne nous rappelons plus au juste –, lequel demandait à un paysan aux mains calleuses : « Mon ami, marches-tu donc sur les mains ? qui, au contraire de ce Scipion, laisse tomber sa main blanche et efféminée entre les mains les plus rudes ; ce jeune homme connaît par leur nom jusqu'aux esclaves ; il passe orgueilleux et sans baisser la tête devant les plus puissants, mais courtise et flatte le plébéien en tunique ; il est gai dans une époque où tout le monde est triste, prodigue dans un temps où tout le monde enfouit son argent, populaire dans un moment où la popularité est un titre de proscription.

Avec tout cela, il est le neveu de Marius !

Le dictateur, disons-nous, le remarque ; il veut savoir à quoi s'en tenir sur lui, il va lui imposer sa volonté : si César cède à cette volonté, Sylla s'est trompé ; s'il y résiste, il a bien jugé César.

Enfant, César avait été fiancé à Cossutia, une des plus riches héritières de Rome, mais née de parents chevaliers, c'est-à-dire de médiocre noblesse ; il ne peut souffrir une pareille alliance ; la chevalerie, la noblesse même sont indignes de lui : il lui faut le plus pur patriciat.

Il répudie Cossutia pour prendre Cornélie.

À la bonne heure ! celle-là lui convient ; Cinna, son père, a été quatre fois consul.

Mais il ne convient point à Sylla que le jeune César s'appuie à la fois sur l'influence de sa propre famille et sur l'influence de celle de son beau-père.

César reçoit l'ordre de répudier Cornélie.

Il y a, au reste, un antécédent : Pompée a reçu de Sylla un ordre pareil, et Pompée a obéi. Mais Pompée est une nature secondaire, un grand homme surfait qui a abusé de ses malheurs pour nous apparaître à travers les siècles avec une taille bien supérieure à sa taille véritable ; aussi Pompée, disons-nous, a obéi.

César refuse.

D'abord, Sylla le prive du sacerdoce, ou plutôt l'empêche d'y arriver. – Dans Rome, on n'arrivait qu'à force d'argent ; nous reviendrons là-dessus.

Sylla, comme dirait un chroniqueur moderne, coupe les vivres à César.

Comment cela ?

En vertu de la loi Cornélia.

Qu'était-ce que la loi Cornélia ?

C'était une loi qui confisquait les biens des proscrits et en dépouillait leurs parents. Or, le père de Cornélie, Cinna, et quelques-uns des parents de César ayant été proscrits dans les guerres

civiles comme attachés au parti de Marius, une partie de la fortune de César se trouvait séquestrée par l'application rigoureuse de cette loi.

César ne céda point.

Sylla donna l'ordre d'arrêter César.

En ce temps, la délation n'était point encore devenue, comme elle le devint plus tard, du temps de Caligula et de Néron, une vertu politique.

César se réfugia chez les paysans de la Sabine, où la popularité de son nom lui ouvrit jusqu'aux plus pauvres chaumières.

Là, il tomba malade.

Chaque soir, la nuit venue, on le transportait dans une autre maison que celle où il avait passé la nuit précédente.

Dans un de ces déménagements, il fut rencontré et reconnu par un lieutenant de Sylla nommé Cornélius ; mais, moyennant deux talents d'or, c'est-à-dire dix ou onze mille francs de notre monnaie actuelle, celui-ci le laissa passer.

À Rome, on le crut pris, et ce fut presque une révolution.

Dans une époque où l'on n'intercédaît guère que pour soi, ce fut à qui intercéderait pour lui. Toute la noblesse, les vestales même, allèrent demander sa grâce.

— Vous le voulez, dit Sylla en haussant les épaules ; mais prenez garde : il y a dans cet enfant-là plusieurs Marius.

On courut dans la Sabine pour annoncer cette nouvelle à César.

Il était embarqué.

Pour quel pays ?

Tout le monde l'ignorait. — L'histoire et ses vétérans lui reprochèrent, depuis, cet exil.

Il était en Bithynie, chez Nicomède III.

On ne sait guère aujourd'hui où était la Bithynie, ni qui était Nicomède III. Disons-le : nous avons, on le sait, la prétention d'apprendre à nos lecteurs plus d'histoire que l'histoire.

La Bithynie était la partie nord-ouest de l'Anatolie. Au nord, elle touchait au Pont-Euxin ; au sud, à la Galatie et à la Phrygie ;

à la Propontide à l'ouest ; à la Paphlagonie à l'est ; ses villes principales étaient Pruse, Nicomédie, Héraclée. Avant Alexandre, elle formait un petit royaume de la Perse gouverné par Zypétès. Alexandre prit, en passant, ce royaume dans ce manteau macédonien sur le patron duquel il devait tailler Alexandrie et en fit une de ses provinces. Deux cent quatre-vingt-un ans avant Jésus-Christ, Nicomède I^{er} la refit libre. Annibal s'y réfugia près de Prusias II et s'y empoisonna pour ne pas être livré aux Romains. Tout le monde connaît la tragédie de Corneille sur ce sujet.

Nicomède III était le fils de Nicomède II. Il régna de l'an 90 à l'an 75 avant Jésus-Christ ; chassé deux fois de ses États par Mithridate, il y fut rétabli deux fois par les Romains et mourut en léguant son royaume à la République.

Quant à cette accusation portée contre César à propos du testateur royal, elle est résumée, comme nous l'avons dit, dans les couplets que lui chanteront plus tard ses soldats :

César a soumis les Gaules ; Nicomède a soumis César ; César triomphe pour avoir soumis les Gaules ; Nicomède ne triomphe pas pour avoir soumis César.

César s'en fâchera. Il offrira de se justifier par serment ; mais les soldats lui riront au nez et lui chanteront le second couplet :

Citoyens, gardez vos femmes ; nous amenons le libertin chauve qui achetait les femmes dans la Gaule avec l'argent qu'il avait emprunté à Rome.

César était donc chez Nicomède III lorsqu'il y apprit la mort de Sylla.

Sylla venait, en effet, de mourir après avoir abdiqué.

Cette abdication imprévue fait l'étonnement de la postérité. Pauvre postérité ! elle ne s'est point amusée à compter les gens qui, à Rome, avaient intérêt à ce qu'il n'arrivât point malheur à Sylla et qui le gardaient, simple particulier, avec un bien autre soin qu'ils gardaient le dictateur, lequel, étant dictateur, n'avait

pas besoin d'être gardé, attendu qu'il avait ses gardes.

Il avait mis à peu près trois cents hommes à lui dans le sénat.

À Rome seule, le nombre des esclaves des proscrits – esclaves affranchis par lui et qui portaient le nom de *cornéliens* –, à Rome seule, disons-nous, le nombre des esclaves affranchis par lui montait à plus de dix mille.

Il avait fait propriétaires en Italie, en leur donnant des parts dans l'*ager publicus*, cent vingt mille soldats qui avaient combattu sous ses ordres.

D'ailleurs, avait-il bien véritablement abdiqué, celui qui, dans sa villa de Cumes, la veille de sa mort, ayant appris que le questeur Granius, comptant sur l'événement attendu, différerait de payer une somme qu'il devait au trésor, faisait prendre le questeur Granius et le faisait étrangler sous ses yeux et près de son lit ?

Le lendemain donc de cette exécution, il était mort, d'une vilaine mort, ma foi, pour l'homme qui se faisait appeler fils de Vénus et de la Fortune, et qui avait la prétention, justifiée d'ailleurs, d'avoir été au mieux avec toutes les belles femmes de Rome : pourri avant de mourir ! comme certains corps dont parle le fossoyeur d'*Hamlet* : *Rotten before he dies*. Il avait rendu le dernier soupir rongé par les poux jaillissant des ulcères dont son corps était couvert et qui, pareils à des colonies d'émigrants, ne sortaient d'une plaie que pour rentrer dans une autre.

Cela n'avait pas empêché que ses funérailles ne fussent peut-être son plus beau triomphe.

Porté de Naples à Rome par la via Appia, son corps avait été escorté par des vétérans. Devant ce cadavre immonde marchaient vingt-quatre licteurs avec des faisceaux ; derrière le char, on portait deux mille couronnes d'or envoyées par les villes, par les légions et même par de simples particuliers ; tout autour se tenaient les prêtres, pour protéger le cercueil.

Sylla, le reconstruteur de l'aristocratie romaine, n'était pas populaire, il faut l'avouer ; mais, outre les prêtres, il y avait aussi

le sénat, les chevaliers et l'armée.

On craignait une émeute. Toutefois, ceux qui n'avaient rien tenté contre le vivant laissèrent passer tranquillement le mort.

Et le mort passa au bruit des acclamations solennelles poussées en mesure par le sénat, au bruit des fanfares éclatantes jetées à l'écho par les trompettes.

Entré à Rome, l'infest cadavre fut conduit et loué à la tribune aux harangues.

Enfin, on l'enterra au champ de Mars, où personne n'avait été enterré depuis les rois.

Puis ces femmes dont il se vantait d'avoir été l'amant, ces descendantes de Lucrèce et de Cornélie, apportèrent, outre ceux qui étaient contenus dans deux cent dix corbeilles, une si grande quantité d'aromates qu'il en resta, Sylla brûlé, assez pour faire une statue de Sylla de grandeur naturelle et une statue de lecteur portant les faisceaux devant lui.

Sylla mort à Cumès, brûlé à la tribune aux harangues et enterré au champ de Mars, César vint donc à Rome, comme nous l'avons dit.

Maintenant, dans quel état était Rome ?

C'est ce que nous allons essayer de raconter.

II

À l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire l'an 80 avant Jésus-Christ, Rome n'est point encore la Rome que Virgile appelle *la plus belle des choses*, que le rhéteur Aristide appelle *la capitale des peuples*, qu'Athénée appelle *l'abrégé du monde*, et Polémon le Sophiste, *la ville des villes*.

Ce n'est que quatre-vingts ans plus tard, vers l'époque correspondant à la naissance du Christ, qu'Auguste dira : « Voyez cette Rome, je l'ai prise de brique et je la laisserai de marbre. »

En effet, le travail d'Auguste – dont nous n'avons pas à nous occuper à cette heure, et dont néanmoins nous ne sommes pas fâché de dire un mot en passant –, le travail d'Auguste peut se comparer à celui qui se fait aujourd'hui chez nous et qui change l'aspect de cette autre chose, *la plus belle des choses*, de cette autre *capitale des peuples*, de cet autre *abrégé du monde*, de cette autre *ville des villes* qu'on appelle Paris.

Revenons à la Rome de Sylla. Voyons d'où elle était partie ; voyons où elle était arrivée.

Tâchez de retrouver, au milieu de cet amas confus de maisons qui couvre les sept collines, deux buttes hautes comme ce que nous appelons la montagne Sainte-Geneviève et que l'on nomme, ou plutôt que l'on nommait *Saturnia* et *Palatium*.

Saturnia est le village de chaume fondé par Évandre ; *Palatium* est le cratère d'un volcan éteint.

Entre ces deux buttes passe une étroite vallée : c'était autrefois un bois, c'est aujourd'hui le Forum.

C'est dans ce bois que furent trouvés les deux jumeaux historiques et la louve nourricière.

Rome est partie de là.

Quatre cent trente-deux ans après la prise de Troie, deux cent cinquante ans après la mort de Salomon, au commencement de la septième olympiade, dans la première année du gouvernement

décennal de l'archonte athénien Chérops, l'Inde étant déjà décrépite, l'Égypte penchant vers la décadence, la Grèce montant les premières marches de la grandeur, l'Étrurie étant à son apogée, tout l'Occident et tout le Nord demeurant encore dans les ténèbres, Numitor, roi des Albains, donna à ses deux petits-fils, Romulus et Rémus, bâtards de Rhéa Sylvia, sa fille, la place où ils avaient été exposés et trouvés.

Romulus et Rémus étaient les deux jumeaux trouvés dans le bois où les allaitait la louve ; le bois où les allaitait la louve, c'était le bois situé dans la vallée entre Saturnia et Palatium.

Aujourd'hui, vous retrouverez encore la source qui arrosait ce bois ; elle est connue sous le nom de fontaine Juturne. C'est la sœur de Turnus qui, au dire de Virgile, pleure éternellement la mort de son frère.

Prenons ici l'histoire au point de vue de la tradition ; nous n'avons point le temps de l'examiner comme mythe.

Sur la plus élevée de ces deux montagnes, Romulus trace une ligne circulaire.

— Ma ville s'appellera Rome, dit-il, et voilà l'enceinte de ses murailles.

— Belles murailles ! dit Rémus en sautant par-dessus la ligne tracée.

Romulus ne cherchait probablement qu'une occasion de se débarrasser de son frère. Il l'assomma, disent les uns, avec le bâton qu'il portait à la main ; il le tua, disent les autres, en lui passant son épée au travers du corps.

Rémus mort, Romulus creusa l'enceinte de la ville avec une charrue.

Le soc de la charrue heurta une tête d'homme.

— Bon ! dit-il, je savais déjà que ma ville s'appellerait Rome ; la citadelle s'appellera le Capitole.

Ruma, mamelle ; *caput*, tête.

En effet, le *Capitole* sera la tête du monde antique, *Rome* sera la mamelle où les peuples modernes puiseront la foi.

Le titre, on le voit, est doublement symbolique.

En ce moment, douze vautours passent.

— Je promets à ma ville, dit Romulus, douze siècles de royauté.

Et, de Romulus à Augustule, douze siècles s'écoulent.

Alors Romulus fait le recensement de son armée. Il a autour de lui trois mille hommes d'infanterie et trois cent cavaliers.

C'est le noyau du peuple romain.

Cent soixante-quinze ans après ce jour, Servius Tullius fait un recensement. Il trouve quatre-vingt-cinq mille citoyens en état de porter les armes, et il trace une nouvelle enceinte où peuvent habiter deux cent soixante mille hommes.

Cette enceinte, c'est le Pomœrium, limite sacrée, enceinte inviolable qui ne pouvait être agrandie que par ceux qui avaient conquis une province sur les barbares.

Sylla profita de la permission en 675, César en 710, Auguste en 740.

En dehors de cette enceinte s'étendait un espace consacré où l'on ne pouvait ni bâtir ni labourer.

Mais bientôt ce qui n'était pour Rome qu'une ceinture lâche et flottante, comme celle qui serrait la taille de César, devient un carcan qui l'étouffe ; — au fur et à mesure qu'elle conquiert l'Italie, l'Italie la conquiert ; au fur et à mesure qu'elle envahit le monde, le monde l'envahit.

Et puis, il faut le dire, Rome a de suprêmes privilèges ; le titre de citoyen romain confère de grands honneurs et surtout de grands droits ; le citoyen romain est payé pour voter au Forum et va gratis au cirque.

Mais tous ces agrandissements furent peu de chose.

L'enceinte de la ville, dit Denys d'Halycarnasse, qui écrit du temps d'Auguste, ne s'est pas étendue davantage, le lieu ne le permettant pas.

Autour de Rome, il est vrai, se trouve une ceinture de villes municipales, investies du droit de suffrage. Ces villes sont des

Rome en miniature, ce sont les vieilles cités sabines : Tusculum, Lavinium, Aricia, Pedum, Nomentum, Privernum, Cumes, Acerre ; on leur a adjoint Fondi, Formies, Arpinum.

Puis viennent les municipes sans droit de suffrage, quarante-sept colonies fondées avant la guerre punique dans l'Italie centrale, vingt autres s'écartant encore plus de *la ville* – car déjà l'on ne dit plus Rome, on dit *la ville* –, toutes ces colonies ayant droit de cité, mais non droit de suffrage.

Ainsi, Rome au haut de la spirale, comme la statue sur la colonne.

Au-dessous de Rome, les municipes, ou villes ayant droit de cité et de vote ; au-dessous des municipes, les colonies, n'ayant plus que droit de cité ; enfin, au-dessous des colonies, les Latins, les Italiens, dont le gouvernement avait pris les meilleures terres au bénéfice des colons.

Ces derniers étaient exempts des tributs d'argent, mais ils n'étaient pas exempts du tribut de la chair : ils recrutaient les armées romaines ; puis ils étaient traités à peu près comme des peuples conquis, eux qui servaient à conquérir les peuples.

L'an 172, l'année de la défaite des Perses, un consul ordonne à ceux de Préneste de venir au-devant de lui et de lui préparer un logement et des chevaux.

Un autre fait battre de verges les magistrats d'une ville qui ne lui ont pas fourni de vivres.

Un censeur qui construit un temple fait enlever le toit du temple de Junon Lacinienne, le temple le plus sacré de l'Italie, pour achever le sien.

À Ferente, un préteur qui veut se baigner dans les bains publics en chasse tout le monde et fait battre de verges un des questeurs de la ville qui a voulu s'opposer à cette fantaisie.

Un bouvier de Venusium rencontre un citoyen romain porté dans sa litière – un simple citoyen, vous entendez.

— Bon ! dit le bouvier aux esclaves, est-ce que vous portez un mort ?

Ce mot déplâit au voyageur, qui le fait expirer sous le bâton.

Enfin, à Teanum, un préteur fait battre de verges les magistrats parce que sa femme, qui avait eu l'idée d'aller aux bains à une heure inaccoutumée, n'a pas trouvé ces bains libres, quoique, une heure auparavant, elle ait signifié son intention.

Rien de cela ne serait jamais arrivé à Rome.

C'est qu'en effet Rome ne se révèle aux provinces que par ses proconsuls.

Et de quelle façon les proconsuls traitent-ils les provinces ?

Nous venons d'en voir quelques exemples.

Ce n'est rien que ce que nous venons de dire ; voyez Verrès en Sicile, Pison en Macédoine, Gabinius en Syrie.

Lisez Cicéron. Tout le monde connaît son accusation contre Verrès.

Quant à Pison, il lève en Achaïe des impôts pour son propre compte, oblige les plus nobles filles à devenir ses maîtresses ; plus de vingt se jettent dans des puits pour échapper à la couche proconsulaire.

Gabinius tient plus à l'argent qu'aux femmes. Il crie à tue-tête que tout lui appartient en Syrie, et qu'il a payé son proconsulat assez cher pour qu'il ait le droit de tout vendre.

Enfin, ouvrez Cicéron toujours, cherchez aux lettres à Atticus, et vous verrez dans quel état il trouve la Bithynie quand, proconsul à son tour, il succède à Atticus, et quel est l'étonnement des populations quand il déclare qu'il se contente de deux millions deux cent mille sesterces, c'est-à-dire des quatre cent quarante mille francs que le sénat lui donne, et que, moyennant cette somme, il n'a besoin ni de bois pour sa tente, ni de blé pour sa suite, ni de foin pour ses chevaux.

Dans la société antique, la capitale est tout, la province n'est rien.

Numance prise, l'Espagne est aux Romains.

Il en est ainsi de Carthage, qui livre l'Afrique ; de Syracuse, qui livre la Sicile ; de Corinthe, qui livre la Grèce.

Jugez donc de ce qu'est Rome, à qui les augures promettent l'empire du monde, quand il en est ainsi des autres capitales.

Tout vient à elle :

Riche, pour jouir ; pauvre, pour manger ; citoyen nouveau, pour vendre son vote ; rhéteur, pour ouvrir son école ; Chaldéen, pour dire la bonne aventure.

Rome, c'est la source de tout : pain, honneurs, fortune, plaisirs ; on trouve tout à Rome.

L'an 565, le sénat a beau en chasser douze mille familles latines ; l'an 581, seize mille habitants ; l'an 626, tous les étrangers... que sais-je, moi ? – J'oublie la loi Fannia, la loi Mucia Licinia, la loi Papia, qui sont autant de saignées à la population. – Cela n'empêche point que Rome, qui ne peut s'étendre en superficie, ne s'élançe en hauteur, et qu'Auguste – vous verrez cela dans Vitruve – ne soit obligé de rendre une loi qui défend de bâtir des maisons de plus de six étages.

Aussi voyons-nous que, quelque temps avant l'époque où nous sommes arrivés, Sylla relâche d'un cran la ceinture de Rome, qui commençait à craquer.

Dans quelle proportion chronologique Rome s'est-elle augmentée peu à peu ?

Nous allons le dire.

Sa première révolution faite, Brutus et Collatin nommés consuls, Rome s'occupe d'abord de repousser hors d'elle l'élément étrusque, comme la France d'Hugues Capet repoussa l'élément carlovingien. Puis elle passa à la conquête des territoires environnants.

Après s'être agrégé les Latins et les Herniques, elle soumet les Volsques, prend Veïes, jette les Gaulois en bas du Capitole, remet à Papirius Cursor la conduite de la guerre des Samnites, qui embrasera l'Italie, de l'Étrurie à la pointe de Rhegium.

Puis, regardant autour d'elle, voyant l'Italie soumise, elle passe aux conquêtes étrangères.

Duilius lui soumet la Sardaigne, la Corse et la Sicile ; Scipion,

l'Espagne ; Paul-Émile, la Macédoine ; Sextius, la Gaule transalpine.

Là, il y a une halte : Rome s'arrête.

De ce sommet des Alpes qu'elle a entrevu à travers les neiges descend Annibal ; il frappe trois coups et, à chacun de ces coups, fait à Rome une blessure presque mortelle.

Ces blessures s'appellent Trebie, Trasimène et Cannes.

Par bonheur pour Rome, Annibal est abandonné par le parti des marchands ; on le laisse en Italie sans argent, sans hommes, sans renforts.

Scipion, de son côté, passe en Afrique : Annibal a manqué prendre Rome, Scipion va prendre Carthage.

Annibal se place entre lui et la ville africaine et perd la bataille de Zama, se réfugie chez Prusias et s'y empoisonne pour ne pas tomber au pouvoir des Romains.

Ce grand ennemi abattu, la conquête reprend son cours.

Antiochus livre la Syrie ; Philippe V, la Grèce ; Jugurtha, la Numidie.

Alors Rome n'aura plus qu'à conquérir l'Égypte, et elle sera maîtresse de ce grand lac qu'on appelle la Méditerranée, bassin merveilleux creusé pour la civilisation de tous les âges, que traversent les Égyptiens allant peupler la Grèce, les Phéniciens allant fonder Carthage, les Phocéens allant bâtir Marseille ; vaste miroir où se sont réfléchies tour à tour Troie, Canope, Tyr, Carthage, Alexandrie, Athènes, Tarente, Sybaris, Rhegium, Syracuse, Sélinunte et Numance, et où Rome se réfléchit elle-même, majestueuse, puissante, invincible.

Couchée aux rives septentrionales de ce lac, elle étend un de ses bras vers Ostie, l'autre vers Brindes, et elle a sous sa main les trois parties du monde connu :

L'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Grâce à ce lac, avant soixante ans écoulés, elle ira à tout et partout : par le Rhône, au cœur de la Gaule ; par l'Éridan, au cœur de l'Italie ; par le Tage, au cœur de l'Espagne ; par le

détroit de Cadix, à l'Océan et aux îles Cassitérides, c'est-à-dire à l'Angleterre ; par le détroit de Sestos, au Pont-Euxin, c'est-à-dire à la Tartarie ; par la mer Rouge, à l'Inde, au Thibet, à l'océan Pacifique, c'est-à-dire à l'immensité ; par le Nil, enfin, à Memphis, à Éléphantine, à l'Éthiopie, au Désert, c'est-à-dire à l'inconnu.

Voilà cette Rome que viennent de se disputer Marius et Sylla, que vont se disputer César et Pompée, et dont héritera Auguste.

III

Que représentaient ces deux hommes qui venaient de lutter à mort : Marius et Sylla ?

Marius représentait l'Italie ; Sylla représentait Rome.

La victoire de Sylla sur Marius avait été le triomphe de Rome sur l'Italie ; celui des nobles sur les riches, des hommes portant la lance sur les hommes portant l'anneau, des quirites sur les chevaliers.

Seize cents chevaliers et quarante sénateurs du même parti furent proscrits. Ici, proscrit ne veut pas dire exilé : il veut dire tué, massacré, égorgé.

Leurs biens passèrent aux soldats, aux généraux, aux sénateurs.

Marius avait tué brutalement et comme un rustre d'Arpinum.

Sylla tua en aristocrate, méthodiquement, régulièrement. Chaque matin, il lançait sa liste ; chaque soir, il en vérifiait le total.

Il y avait telle tête qui valait deux cents talents, douze cent mille livres.

Il y en avait d'autres qui ne valaient que leur poids en argent.

On se rappelle cet égorgé qui avait coulé du plomb dans le crâne de la sienne afin qu'elle pesât davantage.

Être riche était un motif pour être proscrit ; l'un était proscrit pour son palais, l'autre pour ses jardins.

Un homme qui n'avait jamais pris parti ni pour Marius ni pour Sylla lit son nom sur la liste nouvellement affichée.

— Malheureux ! dit-il, c'est ma ville d'Albe qui me tue !

Les proscriptions ne se bornaient point à Rome, elles s'étendaient à toute l'Italie.

Non-seulement les suspects étaient mis à mort, bannis, dépouillés, mais aussi leurs parents, leurs amis, mais encore ceux qui, les ayant rencontrés dans leur fuite, avaient échangé une seule parole avec eux.

Des cités étaient proscrites comme des hommes ; alors on les

pillait, on les démantelait, on les dépeuplait. L'Étrurie fut presque entièrement rasée, et, en échange, dans la vallée de l'Arno, sous le nom sacerdotal de Rome, *Flora*, une ville fut fondée.

Rome avait trois noms : un nom civil : *Roma* ; un nom mystérieux : *Eros* ou *Amor* ; un nom sacerdotal : *Flora* ou *Anthusa*.

Flora s'appelle aujourd'hui Florence : cette fois, l'étymologie est facile à retrouver.

Sylla avait exterminé la vieille race italienne sous le prétexte d'assurer la sûreté de Rome.

Rome, selon Sylla, était menacée par les alliés : ceux-ci avaient fait signe aux barbares qu'ils pouvaient venir, et les Chaldéens, les Phrygiens et les Syriens étaient accourus.

À la mort de Sylla, le peuple de Rome n'était plus romain ; ce n'était même plus un peuple, c'était un ramas d'affranchis et de fils d'affranchis dont les grands-pères, les pères et eux-mêmes avaient été vendus sur les places publiques. Sylla, nous l'avons dit, à lui seul en avait affranchi dix mille.

Déjà, du temps des Gracchus, c'est-à-dire trente ans avant Jésus-Christ, cinquante ans environ avant la mort de Sylla, le Forum n'était plein que de cette canaille.

Aussi, un jour qu'elle faisait grand bruit, empêchant Scipion Émilien de parler :

— Taisez-vous, bâtards de l'Italie ! cria celui-ci.

Puis, comme ils menaçaient, il marcha droit à ceux qui lui montraient le poing et leur dit :

— Vous avez beau faire, ceux que j'ai amenés garrottés à Rome ne me feront pas peur, tout déliés qu'ils sont maintenant.

Et effectivement, devant Scipion Émilien, ils se turent.

C'était dans cette Rome et au milieu de ce peuple que, Sylla mort, revenait César, c'est-à-dire l'héritier et le neveu de Marius.

Soit qu'il ne crût pas que l'heure de marquer sa place fût arrivée, soit que, comme Bonaparte demandant, après le siège de Toulon, du service en Turquie, il ne vit pas encore clair dans sa fortune, César ne fit que toucher barre à Rome et repartit pour

l'Asie, où il fit ses premières armes sous le préteur Thermus. La probabilité est qu'il attendait que les troubles causés par un certain Lépide fussent calmées.

Ne pas confondre ce Lépide avec celui du triumvirat.

Celui-là était un aventurier, un champignon de hasard qui, battu par Catulus, mourut de chagrin.

Rome plus calme, César revint pour accuser de concussion Dolabella.

C'était un excellent moyen non-seulement de se faire connaître, mais encore d'arriver vite à la popularité, que l'accusation ; seulement, il fallait réussir ou s'exiler.

César échoua.

Il résolut alors de se retirer à Rhodes, tant pour se dérober aux nouveaux ennemis qu'il venait de se faire que pour y étudier l'éloquence, qu'il n'avait point assez étudiée, à ce qu'il paraissait, puisque Dolabella l'avait emporté sur lui.

En effet, à Rome, tout le monde était avocat peu ou prou ; on discutait rarement, on plaidait toujours ; les discours étaient de véritables plaidoyers déclamés, modulés, chantés. Beaucoup d'orateurs avaient derrière eux un joueur de flûte qui leur donnait le *la* et qui les rappelait au ton et à la mesure quand ils parlaient faux.

Tout le monde avait le droit d'accuser.

Si l'accusé était citoyen romain, il restait libre ; seulement, un ami le cautionnait, et la plupart du temps un magistrat le recevait dans sa maison.

Quand l'accusé était un chevalier, un quirite ou un patricien, l'accusation mettait Rome sens dessus dessous ; c'était la nouvelle du jour. Le sénat prenait parti pour ou contre l'accusation ; en attendant le grand jour, des amis de l'accusateur ou de l'accusé montaient à la tribune et échauffaient le peuple pour ou contre ; chacun cherchait des preuves, achetait des témoins, fouillait de tous côtés pour trouver la vérité, et, à défaut de la vérité, le mensonge. On avait trente jours pour cela.

— Un homme riche ne peut être condamné ! criait tout haut Cicéron.

Et Lentulus, acquitté à deux voix de majorité, s'écriait :

— J'ai jeté cinquante mille sesterces par la fenêtre !

C'était le prix qu'il avait payé une des deux voix, laquelle était superflue puisqu'une seule eût suffi pour le faire acquitter.

Il est vrai que c'était dangereux de n'en avoir qu'une seule.

L'accusé, en attendant le jour du jugement, parcourait les rues de Rome en haillons ; il allait de porte en porte, réclamant la justice et même la miséricorde de ses concitoyens, se mettant à genoux devant ses juges, priant, suppliant, pleurant.

Ces juges, quels étaient-ils ?

Tantôt les uns, tantôt les autres.

On les changeait pour que les nouveaux ne se vendissent pas comme les anciens, – et les nouveaux se vendaient plus cher.

Les Gracques enlevèrent, en 630, par la loi Sempronia, ce privilège aux sénateurs et le donnèrent aux chevaliers.

Sylla, en 671, par la loi Cornélia, partagea ce pouvoir entre les tribuns, les chevaliers et les représentants du trésor.

César, sous l'empire de la loi Cornélia, avait eu une affaire au sénat.

Le débat durait un jour, deux jours, quelquefois trois jours.

Sous le ciel ardent de l'Italie, dans ce Forum où les deux partis se heurtaient comme les flots d'une mer houleuse, l'orage des passions grondait, et les éclairs de la haine passaient comme des serpents de flamme sur la tête des auditeurs.

Puis ces juges, n'essayant pas même de chasser de leur front et de leur regard la sympathie ou l'antipathie, passaient devant l'urne.

Ils étaient quelquefois quatre-vingts, cent et même davantage, et déposaient le vote qui absolvait ou qui *permettait* l'exil au coupable.

C'est ainsi que, l'an 72, l'exil fut permis à Verrès, sur l'accusation de Cicéron.

La lettre A, qui voulait dire *absolvo*, avait été en majorité pour Dolabella, et Dolabella avait été absous.

Comme nous l'avons dit, César partit donc de Rome – lisez : fut obligé de s'enfuir de Rome – pour Rhodes.

À Rhodes, il comptait sur un fameux rhéteur nommé Molo ; mais César comptait sans les pirates. César ne *portait pas encore avec lui sa fortune* : il fut pris par les pirates qui infestaient la Méditerranée.

Disons un mot de ces pirates qui, vers l'an 80 avant Jésus-Christ, jouaient à peu près, dans les mers de Sicile et les mers de Grèce, le rôle qu'y jouaient, au xvi^e siècle, les corsaires d'Alger, de Tripoli et de Tunis.

IV

Ces pirates avaient été autrefois, en général, des auxiliaires de Mithridate ; mais, Sylla l'ayant battu, l'an 94 avant Jésus-Christ, lui ayant pris l'Ionie, la Lydie, la Mysie, lui ayant tué deux cent mille hommes, ayant anéanti sa marine et l'ayant réduit aux États de son père, les marins du roi de Pont se trouvèrent sur le pavé, et, ne pouvant plus combattre pour le compte du père de Pharnace, ils résolurent de combattre pour leur propre compte.

À eux s'étaient joints tous ceux que les dépradations des proconsuls romains envoyés en Orient avaient poussés hors des gonds : c'étaient des Ciliciens, des Syriens, des Cypriotes, des Pamphyliens.

Rome, occupée des guerres entre Marius et Sylla, laissait la mer sans défense ; les pirates s'en emparèrent.

Mais ils ne se bornaient pas à attaquer les barques, les galères et même les grands bâtiments ; « ils ravageaient, dit Plutarque, les îles et les villes maritimes. »

Bientôt, à ce ramas d'aventuriers et d'hommes sans nom, se joignirent des proscrits de Sylla, des nobles, des chevaliers. De même que le mot *bandit* vient chez nous de *bandito*, de même la piraterie en arriva à devenir une réaction de l'Orient contre l'Occident, une espèce de métier sinon honorable, du moins pittoresque et poétique, qui pouvait fournir aux Byrons et aux Charles Nodier du temps des types de Conrad et de Jean Sbogar.

Ils avaient des arsenaux, des ports, des tours d'observation, des citadelles parfaitement fortifiées ; ils échangeaient, de la terre à la mer et de la mer à la terre, des signaux compris par eux seuls, à des distances considérables.

Leurs flottes étaient riches en bon rameurs, en excellents pilotes, en matelots consommés ; leurs bâtiments étaient faits, sous leurs yeux, par les meilleurs constructeurs en Grèce ou en Sicile. Quelques-uns épouvantaient par leur magnificence : les

poupes des principaux chefs étaient dorées ; les appartements intérieurs avaient des tapis de pourpre ; ils battaient la mer avec des rames argentées ; ils érigeaient, enfin, leur brigandage en trophée.

Le soir, on entendait, d'une ville située au bord de la mer, une musique qui rivalisait avec le champ et la mélodie des sirènes ; on voyait passer un château flottant illuminé comme une ville en fête. C'étaient les pirates qui donnaient concert et bal.

Souvent, le lendemain, la ville répondait aux chants de la veille par des cris de désespoir, et la fête sanglante succédait à la fête parfumée.

On comptait plus de mille de ces vaisseaux sillonnant la mer intérieure de Gades à Tyr, et d'Alexandrie au détroit de Lesbos.

Plus de quatre cents villes avaient été prises et forcées de se racheter. Enfin, des temples jusqu'alors sacrés avaient été pris, profanés, pillés : ceux de Claros, de Didyme, de Samothrace, ceux de Cérès à Hermione, d'Esculape à Épidaure, de Junon à Samos, d'Apollon à Actium et à Leucade, de Neptune dans l'isthme, à Ténare et à Calaurie.

En échange, ces bandits faisaient des sacrifices à leurs dieux, célébraient des mystères secrets, entre autres ceux de Mithra, que les premiers ils firent connaître.

Parfois, ils descendaient à terre et se faisaient voleurs de grand chemin, infestaient les routes, ruinaient les maisons de plaisance qui avoisinaient la mer.

Un jour, ils enlevèrent deux préteurs vêtus de leurs robes de pourpre et les emmenèrent, ainsi que les licteurs qui portaient les faisceaux devant eux.

Un autre jour, ce fut la fille d'Antonius, magistrat honoré du triomphe, qui fut enlevée et obligée de payer une énorme rançon.

Parfois, un prisonnier, oubliant en quelles mains il était tombé, s'écriait, pour leur inspirer du respect :

— Prenez garde ! je suis citoyen romain.

Eux, alors, s'écriaient aussitôt :

— Citoyen romain ! que ne disiez-vous cela, seigneur ? Vite ! rendez au citoyen romain ses habits, ses souliers, sa toge, afin qu'on ne le méconnaisse pas davantage.

Puis, quand la toilette du citoyen était faite, on mettait le bâtiment en panne, on y accrochait une échelle dont le pied baignait dans la mer, et on disait à l'orgueilleux prisonnier :

— Citoyen romain, la route est ouverte, retournez à Rome.

Et, s'il ne descendait pas de bonne volonté à la mer, on l'y précipitait de force.

Voilà les hommes aux mains desquels était tombé César.

D'abord, ils lui demandèrent vingt talents pour sa rançon.

— Allons donc ! leur dit César en se moquant d'eux, il paraît que vous ne savez pas qui vous avez pris ; vingt talents pour la rançon de César ! César vous en donne cinquante. Seulement, prenez-y garde ! une fois libre, César vous fera mettre en croix.

Cinquante talents, c'était quelque chose comme deux cent cinquante mille francs.

Les bandits acceptèrent le marché en riant.

César expédia à l'instant même toute sa suite pour recueillir cette somme, ne gardant avec lui qu'un médecin et deux valets de chambre.

Il resta trente-huit jours avec ses Ciliciens, « hommes très-portés au meurtre », dit Plutarque, et les traitant avec un tel mépris que, chaque fois qu'il voulait dormir, il leur faisait dire de se taire ; puis, quand il était éveillé, il jouait avec eux, écrivait des poésies, faisait des discours, les prenant pour auditeurs et les appelant brutes et barbares quand ils n'applaudissaient pas selon la mesure où César pensait que sa poésie ou son discours devaient être applaudis.

Puis, à la fin de chaque jeu, de chaque conférence ou de chaque lecture :

— C'est égal, disait César en prenant congé d'eux, cela n'empêchera point qu'un jour ou l'autre je ne vous fasse mettre en croix comme je vous l'ai promis.

Et eux riaient à cette promesse, l'appelaient joyeux garçon et applaudissaient à sa bonne humeur.

Enfin, l'argent arriva de Milet.

Les pirates, fidèles à leur parole, relâchèrent César, qui, de la barque qui le conduisait au port, leur cria une dernière fois :

— Vous savez que je vous ai promis de vous faire tous mettre en croix ?

— Oui ! oui ! crièrent les pirates.

Et leurs éclats de rire le suivirent jusqu'au rivage.

César était homme de parole. À peine eut-il mis pied à terre qu'il arma des vaisseaux, courut sus au navire qui l'avait fait prisonnier, le prit à son tour, fit deux parts, une de l'argent, l'autre des hommes ; déposa les hommes dans les prisons de Pergame ; après quoi il alla lui-même vers Junius, qui gouvernait l'Asie, ne voulant point lui enlever ses privilèges de prêteur, et réclamant de lui la punition des pirates. Mais celui-ci, en voyant l'énorme quantité d'argent pris sur eux, déclara que la chose méritait d'être examinée à loisir.

Cela voulait dire, en bon latin, que le prêteur Junius voulait donner le temps aux compagnons de doubler cette somme, et que, cette somme doublée, il rendrait la liberté aux prisonniers.

Ce n'était point l'affaire de César ; cette vénalité du prêteur le faisait manquer à sa parole.

Aussi, retournant à Pergame, se fit-il rendre ses prisonniers, et, par ses marins à lui, les fit-il tous clouer en croix en sa présence.

Il avait un peu moins de vingt ans lorsqu'il fit cette exécution.

Au bout d'un an, à peu près, César revint à Rome.

Il avait étudié à Rhodes avec Cicéron, non plus sous Molon, qui était mort dans l'intervalle, mais sous Apollonius, son fils.

Cependant, trouvant bientôt l'étude de l'éloquence une chose peu en harmonie avec le besoin d'action qui le dévorait, il partit pour l'Asie, leva des troupes à son propre compte, chassa de la province un lieutenant de Mithridate qui y était entré et retint dans le devoir tous ceux qui étaient chancelants et incertains.

Puis il reparut au Forum.

Son aventure avec les pirates avait fait du bruit ; son expédition en Asie n'avait point été sans éclat : c'était ce que l'on appellerait de nos jours, les Anglais, un homme excentrique, les Français, un héros de roman.

Il n'y avait pas jusqu'aux bruits répandus sur lui et sur Nicomède qui, tout en faisant rire les hommes, ne donnassent de la curiosité aux femmes.

Quand les femmes se chargent de la célébrité d'un homme, sa réputation est vite faite. César, jeune, beau, noble, prodigue, fut bientôt à la mode.

Il mena de front les affaires de cœur et les affaires d'État, l'amour et la politique.

C'est à cette époque qu'il faut rattacher le mot de Cicéron :

— Lui, un ambitieux ! ce beau garçon qui se gratte la tête d'un seul doigt, de peur de déranger sa coiffure ? Non, et je ne crois pas que jamais celui-là mette la République en péril.

En attendant, César se faisait nommer tribun des soldats en concurrence avec Caius Popilius, sur lequel il l'emportait.

Ce fut dans ce poste qu'il reprit sa lutte contre Sylla.

Sylla avait fort rogné le pouvoir des tribuns. César fit valoir la loi Plautia et rappela dans Rome Lucius Cinna, son beau-frère, et les partisans de ce Lépide dont nous avons déjà parlé et qui, après la mort de celui-ci, s'était retiré près de Sertorius.

Nous nous occuperons plus tard de cet autre capitaine d'aventure, fidèle, contre toutes les habitudes, à Marius, qui avait fait sa fortune. Pour le moment, revenons à César.

César faisait son chemin ; élégant, généreux, passionné avec les femmes, gracieux dans la rue, saluant tout le monde, mettant sa blanche main dans la plus rude, comme nous l'avons dit, et laissant de temps en temps tomber ces mots quand on s'étonnait de ces abaissements vers le peuple :

— Est-ce qu'avant tout je ne suis pas le neveu de Marius ?
Maintenant, où César prenait-il l'argent qu'il dépensait ?

C'était un mystère ; mais tout mystère excite la curiosité, et quand l'homme mystérieux est en même temps un homme sympathique, la popularité s'accroît encore du mystère.

En somme, César, à vingt et un ans, avait la meilleure table de Rome ; la bourse pendue à cette ceinture lâche que lui reprochait Sylla était toujours pleine d'or ; qu'importait à ceux que cet or soulageait où cet or prenait sa source !

Au reste, son doit et son avoir est presque à jour.

Avant son tribunat, on savait déjà qu'il était endetté de treize cents talents ; lisez : sept millions cent cinquante mille francs de notre monnaie.

— Bon ! disaient ses ennemis, laissez-le aller ; la banqueroute fera justice de ce fou.

— Laissez-moi aller, disait César, et la première révolution liquidera mes dettes.

Après le tribunat, il fut investi de la questure.

Ce fut pendant qu'il remplissait cette charge qu'ayant perdu Julie, sa tante, et Cornélie, sa femme, il prononça leur éloge à toutes deux.

Nous avons déjà fait remarquer que ce fut dans l'éloge de sa tante qu'exaltant leur origine commune, il dit ces paroles : « Nous descendons, d'un côté, d'Ancus Martius, un des premiers rois de Rome ; de l'autre, de la déesse Vénus ; donc, ma famille réunit la sainteté des rois, qui sont les maîtres des hommes, et la majesté des dieux, qui sont les maîtres des rois. »

Le discours fit grand effet.

César, dit Plutarque, eût été le premier orateur de son temps, s'il n'eût préféré en être le premier général.

Une occasion fut à ce propos donnée à César de mesurer son influence naissante.

C'était un usage antique, à Rome, de prononcer des discours sur le corps des femmes âgées, et la tante de César se trouvait dans ce cas, étant déjà âgée de plus de soixante ans ; mais jamais on n'en avait prononcé sur le corps de jeunes femmes. Or, la femme de César, dont César venait de prononcer l'oraison funèbre, avait à peine vingt ans.

Aussi, lorsqu'il commença l'éloge de Cornélie, quelques voix s'élevèrent contre l'orateur ; mais le peuple, qui était là en foule, imposa silence aux opposants, et César put continuer au milieu des bravos du peuple.

Son retour dans sa maison de la rue Suburra fut un triomphe.

Au milieu de ce peuple d'oisifs et d'ennuyés, César venait d'inventer un nouveau divertissement : l'éloge des jeunes mortes.

Ce triomphe donna l'idée de l'éloigner ; on commençait à comprendre qu'un homme qui maniait le peuple avec cette habileté pouvait devenir un homme dangereux.

Il eut le commandement de l'Espagne ultérieure et fut chargé d'aller tenir les assemblées des négociants romains établis dans la province ; mais il s'arrêta à Cadix.

Là, dans un temple d'Hercule, ayant vu la statue d'Alexandre, il s'approcha de cette statue et la regarda longtemps, immobile et muet.

Un de ses amis s'aperçut alors que de grosses larmes lui coulaient des yeux.

— Qu'as-tu donc, César ? lui demanda cet ami ; et pourquoi pleures-tu ?

— Je pleure, répondit César, parce que je pense qu'à mon âge Alexandre avait déjà soumis une partie du monde.

Mais, la nuit même, il fit un songe.

Les anciens avaient pour les songes un grand respect.

Il y en avait de deux sortes : les uns qui sortaient du palais de

la Nuit par la porte d'ivoire, c'étaient les songes frivoles et auxquels il ne fallait faire aucune attention ; les autres qui sortaient par la porte de corne, ceux-là étaient les songes prédestinés et venant des dieux.

Comme tous les grands hommes, comme Alexandre, comme Napoléon, César était superstitieux.

Voici, au reste, ce songe : il avait rêvé qu'il violait sa mère.

Il fit venir des explicateurs de songes – c'étaient, en général, des Chaldéens – et leur demanda ce que signifiait ce songe.

Ceux-ci lui répondirent :

— Ce songe, César, signifie que l'empire du monde t'appartiendra un jour ; car cette mère que tu as violée et qui, par conséquent, t'a été soumise, n'est autre que la terre, notre mère commune, dont tu es destiné à devenir le maître.

Fut-ce cette explication qui détermina César à revenir à Rome ?

C'est probable.

En tout cas, il quitta l'Espagne avant le temps marqué, trouva sur sa route les colonies latines en pleine révolte – elles briguaient la bourgeoisie.

Un instant il hésita s'il ne se mettrait point à leur tête, tant il était avide d'une célébrité quelconque ! mais les légions prêtes à partir pour la Cilicie stationnaient sous les murs de Rome ; le moment était inopportun ; il rentra sans bruit.

Seulement, en passant, il jeta son nom aux colonies, et elles surent qu'à un moment donné, qu'à une heure opportune, les mécontents pourraient se grouper autour de César.

Le nom de César avait dès lors son synonyme : il signifiait *opposition*.

Le lendemain, on apprit qu'il était de retour et qu'il se mettait sur les rangs pour être édile.

En attendant, il se fit nommer conservateur de la via Appia.

C'était un moyen pour lui de dépenser d'une façon fructueuse son argent, ou plutôt l'argent des autres, sous les yeux de Rome.

La *via Appia* était une des grandes artères romaines qui communiquaient de la ville à la mer ; elle touchait, en passant, à Naples et s'étendait de là, à travers la Calabre, jusqu'à Brindes.

Elle servait encore de cimetière et de promenade.

Aux deux revers du chemin, les riches particuliers, qui avaient des maisons tout le long de la route, se faisaient enterrer devant leur porte. On plantait des arbres autour de leurs tombeaux, on y adossait des bancs, des chaises, des fauteuils ; et le soir, quand on commençait à respirer, que les premières brises de la nuit passaient dans l'air, on venait s'asseoir, dans la fraîcheur du crépuscule, sous la fraîcheur des arbres, et l'on regardait passer les élégants sur leurs chevaux, les courtisanes dans leurs litières, les matrones dans leurs chariots, les prolétaires et les esclaves à pied.

C'était le Longchamps de Rome ; seulement, ce Longchamps avait lieu tous les jours.

César fit repaver la route, replanter les arbres abattus ou morts, recrépir les tombeaux mal entretenus, réparer les épitaphes effacées.

La promenade, qui n'était qu'une promenade ordinaire, devint un véritable *Corso*. Sa grande faveur date des réparations que César y fit faire.

Cela préparait à merveille sa candidature à l'édilité.

Pendant ce temps, deux conspirations se tramaient à Rome.

Tout le monde crie que César en est, qu'il conspire avec Crassus, Publius Sylla et Lucius Autronius.

Dans l'une, on doit égorger une partie du sénat, donner la dictature à Crassus, qui aura César pour commandant de la cavalerie ; rétablir Sylla et Autronius dans le consulat qui leur a été ôté.

Dans l'autre, il agit avec le jeune Pison, et c'est pour cela, dit-on, que l'on donne à ce jeune homme de vingt-quatre ans le département de l'Espagne par commission extraordinaire. Pison doit soulever les peuples vivant au delà du Pô et sur les bords de

l'Ambre, tandis que César remuera Rome.

La mort seule de Pison, à ce que l'on prétend, fait avorter ce second projet.

Le premier a plus de consistance.

Tanusius Geminus dans son histoire, Bibulus dans ses édits, Curion le père dans ses harangues, constatent cette conjuration.

Curion y fait allusion dans une lettre à Axius.

Au dire de Tanusius, c'est Crassus qui recule. Crassus le millionnaire a peur à la fois pour sa vie et pour son argent. Il recule, et César ne donne pas le signal convenu.

Ce signal, au dire de Curion, c'était de laisser tomber sa robe de dessus ses épaules.

Mais toutes ces accusations sont des rumeurs qu'emporte le vent de la popularité de César.

L'an 687 de Rome, il se fait nommer édile, c'est-à-dire maire de Rome, donne des jeux splendides, fait combattre trois cent vingt paires de gladiateurs et couvre le Forum et le Capitole de galeries en bois.

Sa popularité devient de l'enthousiasme. On ne lui fait qu'un reproche : il faut, pour comprendre ce reproche, se mettre au point de vue de l'antiquité.

César est trop humain !

Lisez Suétone, si vous doutez ; il cite des preuves, des preuves qui causent l'étonnement de Rome et qui font hausser les épaules aux vrais Romains – à Caton surtout.

Ainsi, voyageant avec un ami malade, Caius Oppius, il lui cède le seul lit de l'auberge et couche en plein air.

Son hôte lui sert en voyage de mauvaise huile ; non-seulement il ne s'en plaint pas, mais encore il en redemande pour que l'aubergiste ne s'aperçoive pas de sa faute.

À sa table, son boulanger a l'idée de lui servir de meilleur pain qu'aux autres convives ; il punit son boulanger.

Il y a plus : il pardonne. C'est étrange ! le pardon est une vertu chrétienne ; mais, nous l'avons dit, à nos yeux, César est un pré-

curseur.

Memmius l'a décrié dans ses harangues, disant qu'il a servi Nicomède à table avec les eunuques et les esclaves de ce prince. – On sait quel était le double métier des échansons ; il y avait là-dessus un mythe : c'était l'histoire de Ganymède. – Il vote pour le consulat de Memmius.

Catulle a fait des épigrammes contre lui parce que César, en passant, lui a enlevé sa maîtresse, la sœur de Clodius, la femme de Métellus Celer. Il invite Catulle à souper chez lui.

Il se venge cependant, mais quand il y est forcé ; et alors il se venge doucement : *in ulciscendo natura lenissimus*.

Ainsi, un esclave qui a voulu l'empoisonner est tout simplement mis à mort, *non gravius quam simplice morte puniit*.

Que pouvait-il donc lui faire ? demandera-t-on.

Pardieu ! il pouvait lui faire donner la torture, le faire mourir sous les verges, le jeter aux poissons.

Mais il ne fait rien de tout cela, car César n'eut jamais le courage de faire le mal : *nunquam nocere sustinuit*.

Il n'y a qu'une chose que le peuple qui l'adore ne lui passe pas : il fait enlever de l'arène et soigner les gladiateurs blessés au moment où les spectateurs vont prononcer leur arrêt de mort ; *gladiatores notos sicubi infestis spectatoribus dimicarent vi rapiendos reservandosque mandabat*.

Mais attendez, il y a un moyen de tout se faire pardonner.

Un matin, une grande rumeur s'élève du Capitole et du Forum.

Pendant la nuit, on a rapporté au Capitole les statues de Marius et les trophées de ses victoires. Ceux-là mêmes que peut-être on appelle encore aujourd'hui les trophées de Marius ont été relevés, ornés des inscriptions cimbriques que le sénat avait fait effacer.

César n'était-il pas neveu de Marius ! ne s'en vantait-il pas à tout propos, et Sylla n'avait-il pas dit à ceux qui lui demandaient sa grâce : « Je vous l'accorde, insensés que vous êtes ; mais prenez garde, il y a dans ce jeune homme plusieurs Marius ! »

Ce fut une grande affaire pour cet essai de César. Marius, vu sur

les ruines de Carthage, avait atteint les proportions gigantesques de Napoléon à Sainte-Hélène ; c'était son ombre sortant du tombeau qui apparaissait tout à coup aux Romains.

Figurez-vous la statue de Napoléon remontant, en 1834, sur le haut de la colonne avec son petit chapeau et sa redingote grise.

Les vieux soldats pleuraient. Des hommes à cheveux blancs racontaient l'arrivée à Rome du vainqueur des Teutons. C'était un paysan d'Arpinum, d'une famille équestre cependant, mais rude, et qui n'avait jamais voulu apprendre le grec, ce grec qui était devenu la seconde et même la première langue de l'aristocratie romaine, comme le français est devenu la seconde et même la première langue de l'aristocratie russe. Au siège de Numance, Scipion Émilien avait deviné son génie militaire, et, comme on lui demandait qui lui succéderait un jour :

— Celui-ci peut-être ! dit-il en frappant sur l'épaule de Marius.

VI

On se rappelait que, simple tribun, Marius, au grand étonnement de l'aristocratie et sans consulter le sénat, avait proposé une loi qui tendait à réprimer les brigues dans les comices et les tribunaux. Un des Métellus avait attaqué la loi et le tribun, et proposé de citer Marius pour rendre compte de sa conduite ; sur quoi Marius était entré dans le sénat, avait ordonné aux licteurs de conduire Métellus en prison, et les licteurs avaient obéi.

La guerre de Jugurtha traînait en longueur. Marius accusa Métellus d'éterniser cette guerre, s'engagea, s'il était fait consul, à prendre Jugurtha ou à le tuer de sa main, obtint le consulat et la conduite de la guerre, battit Bocchus et Jugurtha. Bocchus ne voulut pas se perdre avec son gendre, il livra Jugurtha. Le jeune Sylla le reçut des mains du roi more et le remit aux mains de Marius. Mais, sur son anneau, Sylla fit graver l'extradition du roi des Numides, et c'était avec cet anneau – ce que ne lui pardonna point Marius – qu'il scellait non-seulement ses lettres privées, mais encore ses lettres publiques.

On se souvenait de l'illustre prisonnier conduit à Rome avec les oreilles arrachées ; les licteurs, pour en avoir plus tôt fait de lui prendre ses anneaux d'or, lui avaient arraché les oreilles avec les anneaux ! On répétait sa plaisanterie lorsqu'il fut jeté nu dans le cachot Mamertin : *Les étuves sont froides à Rome !* son agonie de six jours pendant laquelle il ne se démentit pas un instant ; enfin, sa mort le septième jour.

Il mourut de faim !

Jugurtha était l'Abd-el-Kader de son époque.

La jalousie était grande à Rome contre Marius, et sans doute allait-il payer ses victoires à la manière habituelle, comme Aristide, comme Thémistocle, quand tout à coup un cri poussé des Gaules attira les yeux vers l'occident.

Trois cent mille barbares, fuyant l'Océan débordé, descen-

daient vers le midi ! Ils avaient tourné les Alpes par l'Helvétie, avaient pénétré dans les Gaules et s'étaient réunis aux tribus cimbriques, dans lesquelles ils avaient reconnu des frères.

En effet, la nouvelle était désastreuse.

Le consul Caius Servilius Scipion avait été attaqué par les barbares, et, de quatre-vingt mille soldats et de quarante mille esclaves, dix hommes seulement s'étaient sauvés.

Le consul était au nombre de ces dix hommes.

Marius seul, presque aussi barbare que ces barbares, pouvait sauver Rome.

Il partit, habitua ses troupes à la vue de ces terribles ennemis, en tua cent mille près d'Aix, barra le Rhône avec leurs cadavres et pour des siècles fertilisa toute une vallée avec ce fumier humain.

Voilà pour les Teutons.

Puis il rejoignit les Cimbres, qui étaient déjà en Italie.

Les députés des Cimbres vinrent à lui.

— Donnez-nous, lui dirent-ils, des terres pour nous et pour nos frères les Teutons, et nous vous accordons la vie.

— Vos frères les Teutons, répondit Marius, ont des terres qu'ils garderont éternellement, et nous allons vous en concéder au même prix.

Et, en effet, il les coucha tous à côté les uns des autres sur le champ de bataille de Verceil.

Et cette terrible apparition du Nord s'était évanouie comme une fumée, et Rome n'avait vu de tous ces barbares que leur roi Teutobochus, qui sautait d'un seul élan six chevaux rangés de front et qui, lorsqu'il entra prisonnier dans Rome, dépassait de la tête les plus hauts trophées.

Alors Marius avait été appelé le troisième fondateur de Rome.

— Le premier était Romulus ; le second, Camille.

On faisait des libations au nom de Marius comme au nom de Bacchus et de Jupiter.

Et lui-même, enivré de sa double victoire, ne buvait plus que

dans une coupe à deux anses où la tradition que Bacchus avait bu après sa conquête des Indes.

On oubliait la mort de Saturnius, lapidé sous les yeux, d'autres avaient dit par l'ordre, de Marius, l'année même de la naissance de César ; – on oubliait Marius refusant le combat aux Italiens et laissant échapper les plus belles occasions de vaincre ; – on oubliait Marius déposant le commandement sous prétexte de maux de nerfs, espérant que Rome tomberait si bas qu'elle serait obligée de se jeter dans ses bras. On ne se souvenait que de sa tête mise à prix, que de sa fuite dans les marais de Minturnes, que de sa prison, où un Cimbre n'avait point osé l'égorger.

Sa mort, comme celle de Romulus, restait cachée par un nuage, et l'on ne s'apercevait point que ce nuage était la double vapeur du vin et du sang.

Il n'y avait que douze ans que Marius était mort ; mais Sylla, qui lui avait survécu, en avait fait un dieu.

C'était donc à ces passions vivantes encore que César avait fait appel en ressuscitant Marius.

Aux cris poussés par la population de Rome au Capitole et au Forum, le sénat se rassembla. À ce seul nom de Marius, les patriens tremblaient sur leurs chaises curules.

Catulus Lutatius se leva ; « c'était, dit Plutarque, un homme très-estimé entre les Romains » ; il se leva et accusa César.

— César, dit-il, n'attaque plus le gouvernement par des mines secrètes : il dresse ouvertement contre lui des machines.

Mais César s'avance, souriant, prend la parole, caresse toutes les vanités, calme toutes les craintes, se fait pardonner et, en sortant du sénat, retrouve ses partisans qui lui crient :

— Vive César ! bravo, César ! Conserve ta fierté, ne plie devant personne. Le peuple est pour toi ; le peuple te soutiendra, et, avec l'aide du peuple, tu l'emporteras sur tous tes rivaux.

Là fut un des premiers, un des plus grands triomphes de César.

Mais l'occasion ne se présente pas tous les jours, même à un César, de faire parler de lui – témoin Bonaparte enterré avec

Junot dans sa petite chambre de la rue du Mail –. César vient d'achever sa villa d'Aricie. C'est la plus belle maison de campagne des environs de Rome. Il y a enfoui des millions.

— Elle ne me plaît pas, dit César ; je m'étais trompé.

Et il la fait jeter bas.

Alcibiade coupait les oreilles et la queue à son chien, c'était moins coûteux ; mais il faut dire que les Grecs étaient de bien autres badauds que les Romains. – Au reste, nous en parlerons plus tard, de cet Alcibiade qui servit plus d'une fois de modèle à César et qui, beau comme lui, riche comme lui, généreux comme lui, débauché comme lui, brave comme lui, mourut assassiné comme lui !

Cette villa d'Aricie occupa Rome un mois.

Qu'allait faire César ? Son imagination était à bout, sa bourse était à sec.

Par bonheur, sur ces entrefaites, Métellus, le grand pontife, mourut.

Il lui faut ce grand pontificat, ou gare aux gardes du commerce !

Or, la situation était grave : deux sénateurs, Isauricus et Catulus, hommes illustres et influents, briguaient le sacerdoce.

César descendit dans la rue et s'annonça hautement pour leur rival.

Catulus, qui craignait cette rivalité, lui fit offrir quatre millions s'il se retirait.

César haussa les épaules.

— Que veut-il que je fasse de ses quatre millions ? dit-il. Il me manque cinquante millions pour que ma fortune égale zéro.

Ainsi, de l'aveu même de César, à trente-six ans il devait cinquante millions !

Nous sommes porté à croire que c'étaient des millions de sesterces, et non des millions de francs, que devait César. Dans ce cas, il n'aurait dû que douze à treize millions de notre monnaie. C'est bien peu pour César. Il faudrait, je crois, trouver un terme

moyen.

Catulus lui en fit offrir six.

— Dites à Catulus, répondit César, que je compte en dépenser douze pour l'emporter sur lui.

Il usa de ses dernières ressources, vida la bourse de tous ses amis et descendit aux comices avec deux ou trois millions.

C'était son va-tout ; par bonheur, restait sa popularité.

Le grand jour arriva. Sa mère, les larmes aux yeux, le conduisit jusqu'à la porte.

Sur le seuil, il lui donna un dernier baiser.

— Ô ma mère ! lui dit-il, aujourd'hui tu reverras ton fils ou grand pontife ou banni.

Le combat fut long et acharné. Enfin, César l'emporta triomphalement : il eut plus de suffrages dans les seuls tribus de ses rivaux, Isauricus et Catulus, que ceux-ci n'en reçurent dans toutes les autres réunies. Le parti aristocratique était battu. Soutenu comme il l'était par le peuple, jusqu'où César ne pouvait-il pas arriver ?

Ce fut alors que Pison, Catulus et ceux qui étaient autour d'eux blâmèrent Cicéron de ne pas avoir frappé sur César à propos de la conspiration de Catilina.

Effectivement, pendant ce moment de gêne de César avait éclaté la conspiration de Catilina – une des grandes catastrophes de l'histoire de Rome, un des grands événements de la vie de César –. Voyons dans quelle situation était Rome lorsque Catilina dit à Cicéron cette fameuse phrase qui résumait si bien la situation :

— Je vois dans la République une tête sans corps et un corps sans tête ; cette tête, ce sera moi.

Les trois hommes importants de cette époque, à part César, étaient Pompée, Crassus et Cicéron.

Pompée, si improprement appelé *le Grand*, était fils de Pompéius Strabon ; il était né cent six ans avant le Christ ; il avait donc six ans de plus que César.

Il avait commencé son nom et sa fortune militaires dans les guerres civiles. Lieutenant de Sylla, battant les lieutenants de Marius, reprenant la Cisalpine, soumettant la Sicile, défaisant Domitius Ahenobarbus en Afrique, tuant Carbon dans Cosyre.

À vingt-trois ans, il avait levé trois légions, il avait battu trois généraux, et il était revenu joindre Sylla.

Sylla, qui avait besoin de s'en faire un ami, se leva en le voyant et le salua du nom de *Grand*.

Le nom lui resta.

« La fortune est femme, disait Louis XIV à M. de Villeroy, qui venait de se faire battre en Italie ; elle aime les jeunes gens et déteste les vieillards. »

La fortune aima Pompée tant qu'il fut jeune.

Sylla mort, Rome se tourna du côté de Pompée.

Il s'agissait de terminer trois guerres commencées : la guerre de Lépидus, la guerre de Sertorius, la guerre de Spartacus.

Celle de Lépидus fut un jeu ; Lépидus était un homme sans valeur aucune. Mais il n'en était pas ainsi de Sertorius, ce vieux lieutenant de Marius, l'un des quatre borgnes célèbres de l'antiquité – les trois autres, on le sait, sont Philippe, Antigone et Annibal –. Jeune, Sertorius avait combattu les Cimbres, sous Cépion, et, quand celui-ci avait été battu, Sertorius avait traversé le Rhône à la nage – le *Rhodanus celer* – avec sa cuirasse et son bouclier. Puis, quand Marius était venu reprendre le commandement de l'armée, Sertorius, revêtu du costume celtique, s'était mêlé aux barbares, était resté trois jours avec eux et était revenu dire à Marius tout ce qu'il avait vu. Il avait prévu l'avènement de Sylla et était passé en Espagne ; il était fort estimé des barbares. – Soixante et dix ans avant Jésus-Christ, les Romains appelaient *barbare* tout ce qui n'était pas Romain, comme, quatre cents ans auparavant, les Grecs appelaient *barbare* tout ce qui n'était pas Grec. – En Afrique, il avait découvert le tombeau du Libyen Antée, étouffé par Hercule ; seul entre tous les hommes, il avait mesuré les os du géant et leur avait reconnu soixante coudées ;

puis il les avait rendus à leur tombeau en déclarant le tombeau sacré. Tout était mystérieux en lui : il correspondait avec les dieux au moyen d'une biche blanche ; aussi rusé que brave, tous les déguisements lui étaient familiers ; il avait traversé sans être reconnu les légions de son ennemi Métellus, qu'il défia en combat singulier sans que celui-ci acceptât le combat. D'ailleurs, chasseur agile et infatigable, il franchissait, à la poursuite des chamois et des isards, les pics les plus escarpés des Alpes et des Pyrénées, puis repassait par les mêmes chemins pour fuir l'ennemi ou l'attaquer. Peu à peu il s'était rendu maître de la Gaule narbonnaise, et, d'un jour à l'autre, Trébie allait peut-être voir descendre un autre Annibal. Pompée vint en aide à Métellus ; tous deux réunis forcèrent Sertorius à rentrer en Espagne ; mais, tout en reculant, il battit Métellus à Italica, Pompée à Lausonne et à Sucro, refusant, au reste, toutes les offres de Mithridate et finissant par être assassiné en trahison par son lieutenant Perpenna.

Sertorius mort, la guerre d'Espagne fut finie. Pompée condamna Perpenna à mort, le fit exécuter et brûla sans les lire tous ses papiers, de peur que ces papiers ne compromissent quelque noble Romain.

Restait la guerre de Spartacus.

VII

Vous vous rappelez l'homme qui croise ses bras dans le jardin des Tuileries en tenant une épée nue, tandis qu'un bout de chaîne brisée pend à son bras.

C'est Spartacus.

Voici les quelques lignes de l'histoire de ce héros.

C'était déjà un luxe de grand seigneur, à l'époque où nous sommes arrivés, que d'avoir des gladiateurs à soi. Un certain Lentulus Battatius en avait une école à Capoue. Deux cents d'entre eux résolurent de s'enfuir. Par malheur, le complot fut découvert ; soixante et dix, prévenus à temps, firent irruption dans la boutique d'un rôtisseur, s'armèrent de couteaux, de couperets et de broches, et sortirent de la ville. Sur la route, ils rencontrèrent un chariot plein d'armes de cirque. C'étaient justement celles dont ils étaient habitués à se servir ; ils s'en emparèrent, se rendirent maîtres d'une forteresse et élurent trois chefs : un général et deux lieutenants.

Le général était Spartacus.

Voyons maintenant s'il était digne de ce dangereux honneur.

Thrace de nation, mais de race numide, fort comme Hercule, courageux comme Thésée, il joignait à ces qualités suprêmes la prudence et la douceur d'un Grec.

Conduit à Rome pour y être vendu, dans une halte et pendant qu'il dormait, un serpent, sans le réveiller ni le mordre, s'entortilla autour de son visage. Sa femme était versée dans l'art de la divination ; elle vit dans cet accident un présage de fortune : selon elle, ce signe promettait à Spartacus un pouvoir aussi grand que redoutable, mais qui devait finir malheureusement.

Elle l'excita à la fuite et s'enfuit avec lui, résolue à partager sa fortune bonne ou mauvaise.

Quand on sut la révolte des gladiateurs, on envoya quelques troupes contre eux. Ils combattirent, vainquirent et désarmèrent

les soldats, s'emparant de leurs armes, c'est-à-dire d'armes militaires, honorables et non flétrissantes comme leurs armes de gladiateurs, qu'ils jetèrent loin d'eux.

Cela devenait sérieux. On envoya de nouvelles troupes de Rome : elles étaient commandées par Publius Clodius, qui appartenait à la branche Pulcher de la famille Claudia. – *Pulcher*, on le sait, veut dire *beau*. – Clodius ne démentait point sa race. Nous parlerons plus tard de sa beauté comme amant ; nous ne nous occupons ici de lui que comme général.

Comme général, il ne fut point heureux. Il avait trois mille hommes de troupes. Il enveloppa les gladiateurs dans leur citadelle, gardant le seul passage par lequel ils pussent sortir. Partout ailleurs, ce n'étaient que rochers à pic couverts de ceps de vigne. Les gladiateurs coupèrent les sarments ; le bois noueux et filandreux de la vigne, on le sait, a la solidité de la corde : ils en firent des échelles par lesquelles ils descendirent tous, à l'exception d'un seul qui resta pour leur jeter leurs armes. De sorte qu'au moment où les Romains croyaient leurs ennemis bloqués plus que jamais, ceux-ci les attaquèrent tout à coup avec des cris furieux. Les Romains prirent la fuite ; ils étaient tout au premier sentiment et faciles à troubler par une surprise – Italiens à tout prendre, et par conséquent impressionnables et nerveux.

Le camp tout entier fut abandonné au pouvoir des gladiateurs.

Le bruit de la victoire se répandit. Nous disons, nous autres modernes, que rien ne réussit comme le succès. Tous les pâtres et les bouviers des environs accoururent et se joignirent aux révoltés. C'était une bonne recrue de drôles robustes et agiles. On les arma, et on en fit des coureurs et des troupes légères.

Un second général fut envoyé contre eux, Publius Varinus, qui ne réussit pas mieux que le premier. Spartacus commença par battre son lieutenant, puis son collègue Cossinius, puis enfin le battit lui-même et lui prit ses licteurs et son cheval de bataille.

Dès lors, ce fut une suite de victoires. Le plan de Spartacus était très-sage : il s'agissait de gagner les Alpes, de descendre

dans la Gaule et de se retirer chacun chez soi.

Gellius et Lentulus furent envoyés contre lui.

Gellius battit un corps de Germains qui faisait bande à part ; mais Spartacus, lui, à son tour, battit les lieutenants de Lentulus et s'empara de tout leur bagage ; puis il continua sa marche vers les Alpes.

Cassius vint à sa rencontre avec dix mille hommes : le combat fut long et acharné ; mais Spartacus lui passa sur le corps et se remit en route, toujours dans la même direction. Le sénat, indigné, déposa les deux consuls et envoya Crassus contre l'invincible. Crassus alla camper dans le Picenum pour y attendre Spartacus, tout en faisant prendre à Mummius et aux deux légions qu'il commandait un grand circuit, afin de suivre les gladiateurs, mais avec défense de les combattre.

La première chose que fit Mummius fut naturellement de présenter la bataille à Spartacus. Comme pour notre Abd-el-Kader, chacun se croyait réservé à l'honneur de le prendre.

Spartacus écrasa Mummius et ses deux légions. Trois ou quatre mille hommes furent tués ; le reste se sauva en jetant ses armes pour courir plus vite.

Crassus décima les fuyards. Il prit les cinq cents qui avaient les premiers crié le *sauve qui peut*, les partagea en cinquante dizaines, les fit tirer au sort et punit de mort celui de chaque dizaine sur lequel le sort tomba.

Spartacus avait traversé la Lucanie et se retirait vers la mer. Au détroit de Messine, il rencontra les fameux pirates que l'on rencontrait partout et dont nous avons parlé à propos de leur aventure avec César. Entre pirates et gladiateurs, Spartacus crut que l'on pouvait s'entendre. En effet, il fit un accord avec eux pour qu'ils transportassent deux mille hommes en Sicile. Il s'agissait d'y rallumer la guerre des esclaves, éteinte depuis peu de temps. Mais les pirates prirent l'argent de Spartacus et le laissèrent sur le bord de la mer ; ce que voyant Spartacus, il alla camper dans la presqu'île de Rhegium.

Crassus l'y suivit.

Il traça une ligne dans une largeur de trois cents stades, qui était celle de la presqu'île, et la convertit en tranchée ; puis, sur le bord de cette tranchée, il éleva un mur haut et épais.

Spartacus commença par rire de ces travaux et finit par s'en effrayer. Il ne les laissa point achever. Une nuit qu'il neigeait, il combla le fossé avec des fascines, des branches d'arbre et de la terre, et fit passer le tiers de son armée.

Crassus crut d'abord que Spartacus marchait sur Rome ; mais bientôt il fut rassuré en voyant ses ennemis se séparer.

La division était entre Spartacus et ses lieutenants.

Crassus attaqua ceux-ci, et il commençait les chasser devant lui, quand Spartacus apparut et lui fit lâcher prise.

Effrayé de la défaite de Mummius, Crassus avait écrit qu'on rappelât Lucullus de Thrace et Pompée d'Espagne, afin qu'ils vinsent à son aide. Arrivé au point où il en était, il comprit son imprudence. Celui des deux qui arriverait passerait pour le véritable vainqueur et lui enlèverait la récompense de la victoire.

Il résolut donc de vaincre seul.

Carminus et Castus, deux lieutenants de Spartacus, s'étaient séparés de leur chef. Crassus résolut de commencer par les battre. Il envoya six mille hommes avec ordre de s'emparer d'un poste avantageux. Ceux-ci, pour ne pas être découverts, avaient, comme firent plus tard les soldats de Duncan, couvert leurs casques de branches d'arbre. Malheureusement, deux femmes qui faisaient pour les gladiateurs des sacrifices à l'entrée du camp virent la forêt mouvante et donnèrent l'alarme. Carminus et Castus tombèrent sur les Romains, qui eussent été perdus si Crassus n'eût engagé le reste de son armée pour les soutenir.

Douze mille trois cents gladiateurs restèrent sur le champ de bataille. On les compta, on examina leurs blessures. Dix seulement avaient été frappés par derrière.

Après un pareil carnage fait de son armée, il n'y avait plus moyen pour Spartacus de tenir la campagne. Il essaya de battre en

retraite vers le montagnes de Pétélée. Crassus lança contre lui sur ses traces Scrophas, son questeur, et Quintus, son lieutenant.

Spartacus, comme un sanglier qui revient sur les chiens, se retourna contre eux et les mit en fuite.

Cette victoire le perdit : ses soldats déclarèrent qu'ils voulaient combattre. Ils entourèrent les chefs et les ramenèrent contre les Romains.

C'était ce que demandait Crassus : en finir à quelque prix que ce fût.

Il venait d'apprendre que Pompée approchait.

Il s'approcha donc, de son côté, le plus qu'il put de l'ennemi.

Un jour qu'il faisait tirer une tranchée, les gladiateurs vinrent escarmoucher avec ses hommes ; l'amour-propre s'en mêla : des deux côtés, on sortit du camp ; le combat s'engagea ; chaque instant amenait de nouveaux combattants. Spartacus se vit obligé d'engager la bataille.

C'était justement ce qu'il voulait éviter.

Forcé d'agir contre son gré, il se fit amener son cheval, tira son épée et la lui plongea dans la gorge.

L'animal tomba.

— Que fais-tu ? lui demanda-t-on.

— Si je suis vainqueur, dit-il, je ne manquerai pas de bons chevaux ; si je suis vaincu, je n'en ai pas besoin.

Et aussitôt il se jeta au milieu des Romains, cherchant Crassus, mais sans pouvoir le trouver.

Deux centurions s'attachaient à lui ; il les tua tous deux.

Enfin, tous les siens ayant pris la fuite, il resta, lui, comme il avait promis, et se fit tuer sans reculer d'un pas.

Pompée arrivait en ce moment. Les débris de l'armée de Spartacus allèrent se heurter à lui. Il les extermina.

Dès lors, comme l'avait prévu Crassus, ce fut Pompée qui eut l'honneur de la défaite des gladiateurs, quoiqu'il fût arrivé après la défaite.

Quant à Crassus, il eut beau donner au peuple la dîme de ses

biens, il eut beau dresser dix mille tables sur le Forum, il eut beau faire à chaque citoyen une distribution de blé pour trois mois, il fallut que Pompée le protégeât pour qu'il obtînt le consulat concurremment avec lui, et encore ne fut-il nommé que second consul.

Puis ce fut Pompée qui eut le triomphe, et Crassus l'ovation. Comme nous l'avons dit, la fortune favorisait Pompée.

Métellus lui avait préparé sa victoire sur Sertorius. Crassus avait mieux fait : il lui avait vaincu Spartacus.

Et, dans les cris de triomphe du peuple, il n'était question ni de Métellus ni de Crassus, mais du seul Pompée.

Puis était venue la guerre des pirates.

Nous avons dit quelle puissance ils avaient conquise.

Il fallait les détruire de fond en comble.

Ce fut Pompée que l'on en chargea.

Sa triple victoire sur Lépidus, sur Sertorius et sur Spartacus en avait fait l'épée de la République.

On ne jugeait pas même Crassus digne d'être son lieutenant. Pauvre Crassus ! il était trop riche pour qu'on lui rendît justice.

C'étaient les chevaliers qui avaient le plus souffert de l'occupation de la mer par des pirates. Tout le commerce de l'Italie était entre leurs mains. Or, le commerce étant interrompu, les chevaliers étaient ruinés. Ils n'avaient d'espoir qu'en Pompée.

Ils le firent – malgré le sénat – maître de la mer, de la Cilicie aux colonnes d'Hercule, avec tout pouvoir sur les côtes à la distance de vingt lieues. Sur ces vingt lieues, il avait droit de vie et de mort.

En outre, il pouvait prendre, pour construire cinq cents vaisseaux, chez les questeurs et les publicains, tout l'argent qu'il voudrait.

Il pouvait, à sa volonté, à son désir, à son caprice, lever soldats, matelots et rameurs ; seulement, tous ces moyens lui étaient donnés à condition que, par-dessus le marché, il détruirait Mithridate.

Cela se passait soixante-sept ans avant Jésus-Christ. César

avait trente-trois ans.

En trois mois, grâce aux terribles ressources qui lui étaient votées, Pompée avait réduit les pirates.

Au reste, l'œuvre de destruction s'était opérée bien plus par la persuasion que par la force.

Restait Mithridate.

Mithridate lui rendit le service de se tuer sur l'ordre que lui en donna son fils Pharnace au moment où, après avoir soumis la Judée, lui, Pompée, venait d'entreprendre avec les Arabes une guerre des plus imprudentes.

Voilà ce qu'était Pompée. Passons à Crassus.

VIII

Marcus Licinius Crassus, surnommé *Dives* ou le Riche, comme de nos jours plus d'un riche est surnommé *Crassus*, a ce grand avantage d'avoir été fourni par l'antiquité romaine comme un type de l'avarice moderne.

Il était né cent quinze ans avant Jésus-Christ ; il avait donc quinze ans de plus que César.

Quatre-vingt-cinq ans avant Jésus-Christ, désigné déjà par sa richesse à la faction de Marius, il se sauva en Espagne ; puis, deux ans après, Marius étant mort et Sylla ayant triomphé, Crassus revint à Rome.

Pressé par Cinna et le jeune Marius, Sylla songea à utiliser Crassus en l'envoyant lever des troupes chez les Marse. — Les Marse, c'étaient les Suisses de l'antiquité. — « Qui pourrait triompher des Marse ou sans les Marse ? » disaient les Romains eux-mêmes.

Sylla envoyait donc Crassus recruter chez les Marse.

— Mais, dit Crassus, pour passer à travers les partis ennemis, il me faut une escorte.

— Je te donne pour escorte, répondit Sylla, les ombres de ton père, de ton frère, de tes parents et de tes amis assassinés par Marius.

Crassus passa.

Mais, comme il avait passé seul, il crut qu'il pourrait profiter seul des fruits de son ouvrage : il rassembla une armée, et, avec cette armée, il s'en alla prendre et piller une ville de l'Ombrie.

À cette expédition, sa fortune, déjà considérable, s'augmenta de sept ou huit millions.

D'ailleurs, Crassus lui-même, sans mettre un terme à sa fortune, indiquait la fortune à laquelle il aspirait.

— Nul ne peut se vanter d'être riche, disait-il, s'il ne l'est assez pour solder une armée.

Le bruit de ce pillage vint jusqu'à Sylla, qui, sous ce rapport, n'était pourtant point un homme difficile ; il en prit une prévention contre Crassus, auquel dès lors il préféra Pompée.

À partir de ce moment, Pompée et Crassus furent ennemis.

Cependant Crassus allait rendre un immense service à Sylla, plus grand que tous ceux que lui rendit jamais Pompée.

Les Samnites, conduits par leur chef Télésinus, s'étaient avancés jusqu'aux portes de Rome ; ils avaient, sur leur route à travers l'Italie, laissé une large trace de feu et de sang. Sylla était accouru au-devant d'eux avec son armée ; mais, au choc de ces terribles pâtres, son aile gauche avait été anéantie, et il avait été obligé de battre en retraite vers Préneste. Il était, dans sa tente, à peu près dans la situation d'Édouard III, la veille de Crécy, regardant l'affaire comme perdue et songeant déjà comment il s'en tirerait avec la vie sauve, quand on lui annonça un courrier de Crassus.

Il le fit entrer distraitemment.

Mais, aux premiers mots du courrier, la distraction se changea en une attention profonde.

Crassus était tombé sur l'armée samnite tout en désordre de sa victoire ; il avait tué Télésinus, fait prisonniers Éductus et Censorinus, ses lieutenants, et poursuivait l'armée en déroute vers Antennes.

C'étaient là des services oubliés par Sylla : Crassus les fit valoir près de Rome.

Aussi, ayant déployé un certain talent de parole – nous avons dit le cas que les Romains faisaient des orateurs –, il obtint la préture, puis fut chargé de la guerre contre Spartacus ; nous avons raconté comment elle finit.

Ce dénouement ne le raccommoda point avec Pompée.

Pompée avait dit à ce sujet un mot que Crassus avait gardé sur le cœur.

— Crassus a triomphé des rebelles, avait-il dit ; mais moi, j'ai triomphé de la rébellion.

Puis était venue l'histoire du triomphe de Pompée et de l'ovation de Crassus.

On était injuste envers ce pillard, ce publicain, ce millionnaire, et vraiment c'était presque justice.

D'ailleurs, son avarice révoltait. Tout le monde racontait certaine anecdote relative à un chapeau de paille – et Plutarque, ce grand collectionneur d'anecdotes, nous l'a transmise – ; tout le monde racontait, disons-nous, certaine anecdote relative à un chapeau de paille, et cette anecdote faisait la joie de Rome.

Crassus avait un chapeau de paille suspendu à un clou dans son antichambre, et, comme il aimait fort la conversation du Grec Alexandre, quand il l'emmenait avec lui à la campagne, il lui prêtait ce chapeau, qu'il lui reprenait à son retour.

Avec plus de raison que de César, Cicéron disait de Crassus à propos de cette anecdote :

— Un tel homme ne deviendra jamais le maître du monde.

Passons à Cicéron, qui fut un instant maître du monde, lui, puisqu'il fut un instant maître de Rome.

Sa naissance était plus qu'obscur : on s'accorde assez à dire que sa mère Helvia était une femme de noblesse ; mais, quant à son père, on ne sut jamais bien quel métier il exerçait. L'opinion la plus accréditée fut que le grand orateur, né à Arpinum, patrie de Marius, était fils d'un foulon ; d'autres prétendaient d'un maraîcher. Quelques-uns eurent l'idée, et peut-être lui-même l'eut-il, de mettre au nombre de ses aïeux Tullius Atticus, qui régna sur les Volsques ; mais, sur ce point, les amis de Cicéron ni lui-même ne paraissent point avoir insisté.

Lui se nommait Marcus Tullius Cicero. – Marcus était son nom personnel : le nom que les Romains avaient l'habitude de donner aux enfants six jours après leur naissance ; Tullius était son nom de famille et, dans la vieille langue romaine, signifiait *ruisseau* ; enfin, Cicero était le surnom d'un ancêtre qui avait eu sur le nez une verrue ayant la forme d'un pois – *cicer* – ; de là le nom de Cicero dont, en le francisant, nous avons fait Cicéron.

Peut-être aussi, dit Middleton, ce nom de Cicero vient-il de quelque ancêtre jardinier qui était cité pour son aptitude à cultiver des pois.

Cette opinion mettrait à néant celle de Plutarque, qui dit :

Il faut cependant que le premier de cette maison qui fut surnommé Cicero fût un homme remarquable, pour que ses descendants tinsent à conserver son nom.

En tout cas, Cicéron ne voulut point le changer, et à ses amis qui l'en pressaient, à cause du côté ridicule, il répondit :

— Non pas ! je garde mon nom de Cicéron, et je le rendrai, je l'espère, plus glorieux que celui des Scarus et des Catulus.

Il tint parole.

Demandez à brûle-pourpoint à un homme de médiocre instruction ce qu'étaient les Scarus et les Catulus, il hésitera à vous répondre. Demandez-lui ce qu'était Cicéron, il vous répondra sans hésiter : « Le plus grand orateur de Rome, nommé Cicéron parce qu'il avait un pois chiche sur le nez. »

Il dira vrai quant au talent ; mais il se trompera quant au pois chiche, puisque c'était l'aïeul de Cicéron, et non pas lui, qui était décoré de cette excroissance charnue. Et encore, voyez Middleton, qui conteste même le pois chiche et qui le change en pois vert.

Mais, quant à Cicéron, il tenait fort à son pois chiche.

Étant questeur en Sicile, il offrit aux dieux un vase d'argent sur lequel il fit inscrire ses deux premiers noms, *Marcus* et *Tullius* ; mais, au lieu du troisième nom, il fit graver un pois chiche.

C'est probablement le premier rébus connu.

Cicéron était né cent six ans avant Jésus-Christ, le troisième jour de janvier ; il était de la même année que Pompée et avait, comme lui, six ans de plus que César.

On raconte qu'un fantôme était apparu à sa nourrice et lui avait dit qu'un jour cet enfant serait l'appui de Rome.

Ce fut probablement cette apparition qui lui donna une si grande confiance en lui-même.

Tout enfant encore, il avait fait un petit poème : *Pontius Glaucus* ; mais, comme presque tous les grands prosateurs, il était fort médiocre poète, tout au contraire des grands poètes, qui sont presque toujours d'excellents prosateurs.

Ses études terminées, il avait étudié l'éloquence sous Philon, et les lois sous Mucius Scævola, jurisconsulte habile et le premier parmi les sénateurs ; puis il était allé, quoique peu belliqueux, servir sous Sylla dans la guerre des Marse.

Cependant il débuta par un acte de courage, mais de courage civil ; ne pas confondre le courage civil avec le courage militaire.

Un affranchi de Sylla nommé Chrysogonus venait de faire mettre en vente les biens d'un citoyen tué par le dictateur, et il avait lui-même acheté ces biens pour deux mille drachmes.

Roscius, fils et héritier du mort, prouva que l'héritage valait deux cent cinquante talents, c'est-à-dire plus d'un million.

Sylla était convaincu du crime qu'il reprochait à Crassus ; mais Sylla ne se laissait pas démonter facilement. À son tour il accusa le jeune homme de parricide et dit que c'était à l'instigation du fils que le père avait été tué.

Accusé par Sylla, Roscius fut abandonné de tous.

C'est alors que les amis de Cicéron le poussèrent en avant ; s'il défendait Roscius, s'il gagnait son procès, son nom était certain, sa réputation était fondée.

Cicéron plaida et gagna.

Ne pas confondre ce Roscius avec son contemporain Roscius l'acteur, pour lequel Cicéron plaida aussi contre Fannius Cherea. Celui dont il est question ici s'appelle Roscius Amerinus, et nous possédons le plaidoyer de Cicéron : *Pro Roscio Amerino*.

Le jour même où il avait gagné son procès, Cicéron partit pour la Grèce sous prétexte de soigner sa santé. En effet, il était si maigre qu'il semblait être lui-même le fantôme apparu à sa nourrice ; il avait l'estomac faible, ne pouvait manger que très-tard et fort peu. Mais il avait la voix pleine et sonore, quoique rude et peu flexible ; et, comme sa voix montait jusqu'aux tons les plus

élevés, il était toujours, dans sa jeunesse du moins, écrasé de fatigue après ses plaidoyers.

Arrivé à Athènes, il étudia sous Antiochus l'Ascalonite, puis il passa à Rhodes, où nous l'avons vu rencontrant César.

Enfin, Sylla mort, sa constitution s'étant améliorée, sollicité par ses amis, il revint à Rome après avoir visité l'Asie et suivi les leçons de Xénoclès d'Adramytte, de Denys de Magnésie et de Ménippe le Carien.

À Rhodes, il avait eu un succès aussi grand qu'inattendu.

Apollonius Molon, sous lequel il étudiait, ne parlait point la langue latine, tandis que Cicéron, au contraire, parlait la langue grecque. Voulant avoir à la première vue une idée de ce que pouvait faire son futur élève, Molon lui donna un texte et le pria d'improviser en grec. Cicéron le fit volontiers ; c'était un moyen de se fortifier dans une langue qui n'était point la sienne. Il commença donc, en priant Molon et les autres assistants de noter les fautes qu'il pourrait faire, afin que, ces fautes lui étant connues, il s'en corrigât.

Lorsqu'il eut fini, les auditeurs éclatèrent en applaudissements.

Seul Apollonius Molon, qui, pendant tout le temps que Cicéron avait parlé, n'avait donné aucun signe d'approbation ni d'improbation, resta pensif.

Puis, pressé par Cicéron, inquiet, de lui dire son avis :

— Je te loue et t'admire, jeune homme, lui dit-il ; mais je plains le sort de la Grèce en voyant que tu vas transporter à Rome les seuls avantages qui nous restaient : l'éloquence et le savoir !

De retour à Rome, Cicéron prit des leçons de Roscius le comédien et d'Ésope le tragédien, qui tous deux tenaient le sceptre de l'art.

Ce furent ces deux maîtres qui le conduisirent à la perfection de débit à laquelle il était arrivé et qui était sa plus grande puissance.

Élu questeur, il avait été envoyé en Sicile. C'était pendant un temps de disette, et, depuis que l'Italie avait été convertie en

pâturages – nous aurons occasion tout à l’heure de parler de cette conversion –, la Sicile était devenue le grenier de Rome ; Cicéron pressa donc les Siciliens d’envoyer leur blé en Italie et, par cette instance, commença de se faire mal venir de ses clients ; mais lorsqu’ils virent son activité, sa justice, son humanité et surtout son désintéressement – chose rare au temps de Verrès –, ils revinrent à lui et l’entourèrent non-seulement d’estime, mais encore d’affection.

Il revenait donc de Sicile content de lui, ayant fait le plus de bien qu’il avait pu, ayant, dans trois ou quatre occasions, brillamment plaidé, croyant que le bruit qu’il avait fait en Sicile s’était répandu dans le monde entier et qu’il allait trouver le sénat l’attendant aux portes de Rome, lorsque, traversant la Campanie, il rencontra un de ses amis qui, le reconnaissant, vint à lui le sourire sur les lèvres et la main ouverte.

Après les premiers compliments :

— Eh bien, demanda Cicéron, que dit-on à Rome de mon éloquence, et que pense-t-on de ma conduite pendant mes deux ans d’absence ?

— Où étais-tu donc ? lui demanda l’ami. Je ne savais point que tu eusses quitté Rome.

Cette réponse eût guéri Cicéron de la vanité si la vanité n’était une maladie incurable.

Au reste, une occasion allait se présenter qui donnerait toute carrière à cette vanité.

D’abord, il plaida contre Verrès et le fit condamner à sept cent cinquante mille drachmes d’amende et à l’exil. L’amende était une plaisanterie, mais l’exil était sérieux ; – puis l’exemple, puis la flétrissure, puis la honte.

Il est vrai qu’il n’y a pas de honte pour les coquins.

Ce succès mit Cicéron à la mode.

Il eut, dit Plutarque, une cour presque aussi nombreuse, à cause de son talent, que Crassus à cause de ses millions et Pompée à cause de sa puissance.

Ce fut sur ces entrefaites que l'on commença à s'occuper de la conspiration de Catilina.

Après avoir vu ce qu'étaient Pompée, Crassus et Cicéron, voyons ce qu'était Catilina. – Nous savons ce qu'était César.

IX

Lucius Sergius Catilina appartenait à la plus vieille noblesse de Rome.

Il prétendait, sur ce point, ne le céder à personne, pas même à César, et il avait droit à cette prétention si, comme il le disait, il descendait de Sergestus, compagnon d'Énée.

Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'il comptait parmi ses aïeux un Sergius Silus qui, blessé vingt-trois fois dans les guerres puniques, avait fini par faire adapter à son bras mutilé une main de fer avec laquelle il continuait de combattre.

Cela rappelle Goëtz de Berlichingen, cet autre seigneur qui, pareil à Catilina, se mit à la tête d'une révolte de gueux.

C'était, quant à lui (Catilina), dit Salluste – l'avocat démocrate qui a laissé de si beaux jardins qu'aujourd'hui même ils portent encore son nom –, c'était, quant à lui, un homme doué d'une de ces rares constitutions qui peuvent supporter la faim, la soif, le froid, les veilles ; d'un esprit audacieux, rusé, fécond en ressources ; capable de tout feindre, de tout dissimuler ; convoiteur du bien d'autrui, prodigue du sien ; ayant beaucoup d'éloquence, peu de jugement et méditant sans cesse des projets, des mesures chimériques, impossibles !

Voilà pour le moral : comme on le voit, Salluste ne gâte pas son homme.

Au physique, il avait le visage pâle et inquiet, les yeux injectés de sang, la démarche tantôt lente, tantôt précipitée ; sur le front, enfin, quelque chose de cette fatalité que, dans l'antiquité, Eschyle imprime à son Oreste, et, chez les modernes, Byron à son Manfred.

On ne savait pas au juste la date de sa naissance, mais il devait avoir cinq ou six ans de plus que César.

Sous Sylla, il s'était baigné dans le sang ; on racontait de lui des choses inouïes que l'appréciation moderne ne nous permet de

croire qu'avec réserve : on l'accusait d'avoir été l'amant de sa fille et le meurtrier de son frère ; on assurait que, pour être déchargé de ce dernier meurtre, il avait fait, comme si son frère eût été vivant encore, mettre le mort sur la liste des proscrits.

Il avait des motifs de haine contre Marcus Gratidianus. Il le traîna – c'est toujours la tradition qui parle, et non pas nous –, il le traîna vers le tombeau de Lutatius, lui creva les yeux d'abord, puis lui coupa la langue, les mains et les pieds, puis enfin lui trancha la tête, et ensuite, les bras tout sanglants, porta aux yeux du peuple cette tête depuis le mont Janicule jusqu'à la porte Carmentale, où était Sylla.

Puis, comme si toutes les accusations dussent s'accumuler sur lui, on disait encore qu'il avait tué son fils pour que rien ne fût obstacle à son mariage avec une courtisane qui ne voulait pas de beau-fils ; qu'il avait retrouvé l'aigle d'argent de Marius et lui faisait des sacrifices humains ; que, comme le chef de cette société de sang découverte il y a une quinzaine d'années à Livourne, il ordonnait des assassinats inutiles pour ne point perdre l'habitude du meurtre ; que les conjurés avaient bu à la ronde le sang d'un homme égorgé ; qu'ils voulaient massacrer les sénateurs ; enfin – ce qui touchait bien autrement le petit peuple –, que son intention était de mettre le feu aux quatre coins de la ville.

Tout cela est bien invraisemblable ! Le pauvre Catilina m'a tout à fait l'air d'avoir été choisi pour être le bouc émissaire de son époque.

C'est, au reste, l'avis de Napoléon. Ouvrons le *Mémorial de Sainte-Hélène* au 22 mars 1816 :

Aujourd'hui, l'empereur lisait dans l'histoire romaine la conjuration de Catilina; il ne pouvait la comprendre telle qu'elle est tracée. « Quelque scélérat que fût Catilina, » disait-il, « il devait avoir un but ; ce ne pouvait être celui de régner sur Rome, puisqu'on lui reprochait d'y vouloir mettre le feu aux quatre coins. » L'empereur pensait que c'était plutôt quelque nouvelle faction à la façon de Marius ou de Sylla, qui,

ayant échoué, avait accumulé sur son chef toutes les accusations banales dont on les accable en pareil cas.

Et, avec son œil d'aigle, l'empereur pouvait bien avoir vu clair dans la nuit des temps, comme il voyait à travers la fumée des champs de bataille.

Au reste, le moment était propice à une révolution.

Rome se divisait en riches et en pauvres, en millionnaires et en endettés, en créanciers et en débiteurs ; l'usure était à l'ordre du jour, le taux légal était de 4 pour 100 par mois. Tout s'achetait, depuis le vote de Curion jusqu'à l'amour de Servilie. La vieille plèbe romaine, la race des soldats et des laboureurs, la moelle de Rome est détruite. Dans la ville, trois ou quatre mille sénateurs, chevaliers, usuriers, agioteurs, meneurs d'émeutes, des affranchis à chaque pas ; hors de Rome, plus de cultivateurs : des esclaves, plus de champs ensemencés : des pacages – on s'était aperçu que l'on gagnait plus à nourrir les pourceaux que les hommes : Porcius Caton avait fait une fortune énorme à ce métier-là. – Partout des Thraces, des Africains, des Espagnols, les fers aux pieds, marqués du fouet sur le dos, du signe de la servitude au front. Rome a usé sa population à prendre le monde, elle a troqué l'or de la nationalité contre la monnaie de cuivre de l'esclavage.

On a des villas à Naples pour les brises de la mer ; à Tivoli pour la poussière des cascates ; à Albano pour l'ombrage des arbres. Les fermes, ou plutôt la ferme générale est en Sicile.

Caton a trois mille esclaves ; jugez les autres !

Les fortunes sont absurdes à force d'être gigantesques.

Crassus possède, rien qu'en terres, deux cents millions de sesterces, plus de quarante millions de francs. Verrès, en trois ans de préture, a raflé douze millions à la Sicile. Cœcilius Isidorus s'est ruiné dans les guerres civiles ; il n'a plus que quelques pauvres millions qui courent les uns après les autres, et cependant, en mourant, il lègue encore à ses héritiers quatre mille cent seize esclaves, trois mille six cents paires de bœufs, vingt-sept mille cinq cents têtes de bétail et soixante millions de sesterces en

argent (près de quinze millions de francs). Un centurion possède dix millions de sesterces. Pompée se fait payer, par le seul Ariobarzane, trente-trois talents par mois, quelque chose comme cent quatre-vingt mille francs. Les rois sont ruinés au profit des généraux, des lieutenants et des proconsuls de la République ; Déjotarus est réduit à la mendicité ; Salamine ne peut payer Brutus, son créancier ; Brutus enferme le sénat et l'assiège, cinq sénateurs meurent de faim, les autres paient.

Les dettes égalent les fortunes ; c'est tout simple : il faut qu'il y ait balance.

César, partant comme préteur pour l'Espagne, emprunte cinq millions à Crassus et en doit encore cinquante ; Milon, lors de sa condamnation, devait quatorze millions ; Curion, se vendant à César, devait douze millions ; Antoine, huit millions.

La conspiration de Catilina est donc à tort, selon nous, nommée une conspiration ; ce n'est pas un complot, c'est un fait. C'est la grande et éternelle guerre du riche contre le pauvre, la lutte de celui qui n'a rien contre celui qui a tout ; c'est la question qui est au fond de toutes les questions politiques, que nous avons heurtée en 1792 et en 1848.

Babœuf et Proudhon sont des Catilinas en théorie.

Aussi voyez qui est pour Catilina, voyez qui forme son cortège, voyez quelles gens lui servent de garde : tous les élégants, tous les débauchés, tous les nobles ruinés, tous les beaux à tunique de pourpre, tous les gens qui jouent, qui s'enivrent, qui dansent, qui entretiennent des femmes – nous avons dit que César en était – ; puis, à côté de tout cela, des bravi, des gladiateurs, des anciens septembriseurs de Sylla ou de Marius, et qui sait ? peut-être le peuple.

Les chevaliers, les usuriers, les agioteurs, les banquiers sentent si bien cela qu'ils portent au consulat Cicéron, *un homme nouveau*.

Cicéron a pris des engagements : il écrasera Catilina ; car, pour que tout ce qui possède des villas, des palais, des troupeaux, des

pâturages, une caisse, dorme tranquille, il faut que Catilina soit écrasé.

Il commence l'attaque en présentant au sénat – Catilina est sénateur, retenez bien cela –, en présentant au sénat une loi qui ajoute un exil de dix ans aux peines portées contre la brigade.

Catilina sent le coup. Il veut discuter la loi ; il glisse un mot en faveur des débiteurs ; c'est là que Cicéron l'attendait.

— Qu'espères-tu ? lui dit-il ; de nouvelles tables ? l'abolition des dettes ? J'en afficherai, des tables, moi ! mais des tables de vente.

Catilina s'empporte.

— Qui es-tu donc, dit-il, pour parler ainsi, mauvais bourgeois d'Arpinum qui a pris Rome pour ton hôtellerie ?

Alors le sénat tout entier murmure et prend parti pour Cicéron.

— Ah ! s'écrie Catilina, vous allumez un incendie contre moi ! Soit, je l'étoufferai sous des ruines.

Ce mot perd Catilina.

Cicéron en appelle aux boutiquiers.

Les députés des Allobroges, que Catilina a pris pour confidentes, ont remis à l'avocat de l'aristocratie le plan de la conjuration.

Cassius doit incendier Rome ; Céthégus, égorger le sénat. Catilina et ses lieutenants se rendront aux portes et tueront tout ce qui tentera de fuir.

Les bûchers se préparent. Demain, peut-être, les aqueducs vont être bouchés !

Tout cela ne détermine pas le peuple à prendre parti pour le sénat.

Caton fait un long discours : il comprend que le temps est passé d'invoquer le patriotisme. Bon ! le patriotisme ! on rirait au nez de Caton, on l'appellerait du nom antique qui correspond à notre nom moderne *chauvin*.

Non, Caton est de son époque.

— Au nom des dieux immortels, dit-il, je vous adjure, vous

pour qui vos maisons, vos statues, vos terres, vos tableaux ont toujours été d'un plus grand prix que la République ; ces biens, de quelque nature qu'ils soient, objets de vos tendres attachements, si vous voulez les conserver, si à vos jouissances vous voulez ménager un loisir nécessaire, sortez de votre engourdissement et prenez en main la chose publique !

Le discours de Caton touche les riches ; mais ce n'est point assez. Les riches, on sait bien qu'ils seront du parti des riches ; ce sont les pauvres, ce sont les prolétaires, c'est le peuple qu'il faut entraîner.

Caton fait distribuer par le sénat pour sept millions de blé au peuple, et le peuple est pour le sénat. Et cependant, si Catilina fût resté à Rome, peut-être sa présence eût-elle balancé cette splendide distribution.

Mais il est rare que le peuple donne raison à celui qui quitte la partie : il y a un proverbe là-dessus.

Catilina quitta Rome.

Le peuple donna tort à Catilina.

X

Catilina était allé rejoindre, dans les Apennins, son lieutenant Mallius ; il avait là deux légions, dix à douze mille hommes.

Il attendit un mois.

Chaque matin, il espérait apprendre la nouvelle que le complot avait éclaté à Rome. La nouvelle qui lui arriva fut que Cicéron avait fait étrangler Lentulus et Céthégus, ses amis, ainsi que les principaux chefs du complot.

— Étrangler ! s'écria-t-il ; n'étaient-ils donc pas citoyens romains, et la loi Sempronia ne leur garantissait-elle pas la vie sauve ?

Sans doute ; mais voici l'argument dont Cicéron s'était servi : « La loi Sempronia protège, il est vrai, la vie des citoyens ; seulement, l'ennemi de la patrie n'est pas citoyen. »

L'argument était bien un peu subtil ; mais on n'est pas avocat pour rien.

Les armées du sénat approchaient. Catilina vit qu'il ne lui restait plus qu'à mourir : il résolut de mourir bravement.

Il descendit de ses montagnes et rencontra les conservateurs, comme on dirait de nos jours, aux environs de Pistoie.

Le combat fut terrible, la lutte acharnée.

Catilina combattait non pas pour vaincre, mais pour bien mourir.

Ayant mal vécu, il mourut bien. On le retrouva en avant de tous les siens, au milieu des cadavres des soldats romains tués par lui.

Chacun de ses hommes était tombé à la place où il avait combattu.

Des voleurs, des meurtriers et des incendiaires meurent-ils ainsi ?

Je crois que Napoléon à Sainte-Hélène avait raison, et qu'il y a sous tout cela quelque chose que nous ignorons, ou plutôt qui nous a été mal dit, et, par conséquent, laissé à deviner.

Voyez le manifeste des révoltés, que nous transmet Salluste ; peut-être jette-t-il quelque jour sur la question.

Il est adressé par le chef des révoltés au général du sénat. Le général du sénat, c'est le Cavaignac de l'époque.

Imperator,

Nous attestons les dieux et les hommes que, si nous avons pris les armes, ce n'est point pour mettre en danger la patrie ou menacer nos concitoyens ; nous ne voulons que sauvegarder nos personnes. Misérables et ruinés que nous sommes, la rapacité et les violences de nos créanciers nous ont enlevé à presque tous la patrie, à tous la réputation et la fortune. On nous dénie jusqu'au bénéfice des anciennes lois ; on ne nous permet point d'abandonner nos biens pour garder notre liberté : tant est grande la dureté de l'usurier et du préteur ! Souvent l'ancien sénat eut pitié du peuple, et par ses décrets soulagea la misère publique ; de notre temps même, on a libéré aussi les patrimoines grevés à l'excès, et, de l'avis de tous les gens de bien, il a été permis de payer en cuivre ce que l'on devait en argent¹ ; souvent aussi le peuple (*plebs*), poussé par des désirs ambitieux ou provoqué par les injures des magistrats, s'est séparé du sénat ; mais, quant à nous, nous ne demandons ni la puissance ni la fortune, ces grandes causes des luttes entre les hommes. Non, nous demandons seulement la liberté qu'un citoyen ne consent à perdre qu'avec la vie. Nous te supplions donc, toi et le sénat, d'avoir égard à la misère de nos concitoyens. Rendez-nous la garantie de la loi que le préteur nous refuse ; ne nous mettez pas dans la nécessité de préférer la mort à la vie que nous menons, car notre mort ne serait point sans vengeance.

Pesez ce manifeste, philosophes de tous les temps ; il a son poids dans la balance de l'histoire ; ne ressemble-t-il pas beaucoup à cette devise des malheureux canuts de Lyon : *Vivre en travaillant, ou mourir en combattant ?*

Nous vous le disions bien, tout à l'heure, que la conspiration de Catilina n'était point une conspiration ; et voilà pourquoi le

1. La loi Valéria, dans les circonstances extrêmes, donnait cette faculté ; la dette était ainsi réduite des trois quarts à peu près, et cependant ce n'était point une banqueroute.

danger, quoi qu'en dise Dion, fut réel, sérieux, immense ; si réel, si sérieux, si immense qu'il fit de Cicéron un héros d'audace et d'illégalité.

Il faut que Cicéron ait eu bien peur pour avoir été si brave, *ce jour-là !*

Quand Cicéron peut fuir, est-ce qu'il ne fuit pas ? Dans l'émeute soulevée contre lui, sept ou huit ans plus tard, par Clodius, est-ce qu'il ne fuit pas ?

Et Clodius, cependant, n'est pas un homme de la taille de Catilina.

De retour de Thessalonique, Cicéron raconte qu'il y a collision sur le Forum. On s'injurie, on se crache à la figure. « Les clodiens commencent à cracher sur nous (*clodiani nostros consputare cœperunt*) ; nous perdons patience, » ajoute Cicéron. Il y avait de quoi ! « Les nôtres les chargent et les mettent en fuite. Clodius est précipité de la tribune ; moi, je m'esquive de crainte d'accident (*ac nos quoque tum fugimus, ne quid in turba*). » Je ne le lui fais pas dire, et c'est bien lui qui le dit, qui le raconte, qui l'écrit à son frère Quintus, dans sa lettre du 15 février (Q. II, 3).

D'ailleurs, si vous doutez, lisez le discours de Caton. Celui-là n'est pas un poltron, et cependant il a peur, grand' peur ; il a peur surtout, et il le dit, il a peur, et les autres doivent avoir peur, parce que César est tranquille !

César est tranquille parce que, Catilina vainqueur, il a donné assez de gages à la démocratie pour avoir sa part du gâteau ; César est tranquille parce que, Catilina vaincu, il n'y a pas assez de preuves contre lui pour qu'on le mette en accusation. D'ailleurs, qui oserait le mettre en accusation ? Caton en a bonne envie, et cependant il recule.

Ce fut pendant cette séance si orageuse, dans laquelle Caton et César parlèrent, Caton pour la sévérité, César pour la clémence, que l'on apporta un billet à César.

Caton crut que c'était une missive politique, l'arracha des mains du messenger et la lut.

C'était un poulet de sa sœur Servilie à César.

Il le lui jeta au visage.

— Tiens, ivrogne ! dit-il.

César le ramassa, le lut et ne répondit rien. En effet, la situation était grave et n'avait pas besoin d'être compliquée d'une querelle particulière.

Mais, si l'on n'osait accuser publiquement César, on n'eût pas été fâché qu'un accident débarrassât de lui les honnêtes gens.

Sur les marches du sénat, et au moment où il en sortait, il fut assailli par une foule de chevaliers, de fils de banquiers, d'agiotteurs, d'usuriers, de publicains, qui voulaient absolument le tuer.

L'un d'eux, Clodius Pulcher – celui qui s'était fait battre par des gladiateurs –, lui mit son épée à la gorge, n'attendant qu'un signe de Cicéron pour le tuer. Cicéron lui fit signe d'épargner César, et Clodius remit son épée au fourreau.

Comment ! ce même Clodius qui, plus tard, âme damnée de César, sera l'amant de Pompéia et voudra tuer Cicéron, ce même Clodius est l'amide Cicéron et veut tuer César ? – Eh ! mon Dieu, oui, voilà comment les choses se passent dans la vie.

Cela vous paraît incompréhensible. Nous vous expliquerons cela, soyez tranquilles, chers lecteurs ; ce ne sera peut-être pas très-moral, mais ce sera clair.

L'homme heureux, l'homme fier, l'homme grand de cent coupées dans toute cette affaire de Catilina, c'est Cicéron.

Il y avait beaucoup de M. Dupin dans Cicéron, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de Cicéron dans M. Dupin.

Avez-vous vu M. Dupin le lendemain du jour de l'avènement au trône du roi Louis-Philippe ? S'il eût fait des vers latins, il eût fait ceux de Cicéron ; s'il eût fait des vers français, il les eût traduits.

Vous connaissez les vers de Cicéron, n'est-ce pas ?

O fortunatam natam, me consule, Romam !...

Ô heureuse Rome ! qui es née sous mon consulat !...

Eh bien, huit jours après, Cicéron défendait Muréna, coupable de brigue, lui qui avait demandé pour les coupables de brigue un surcroît de punition de dix ans d'exil ; puis il défendit Sylla, qui était le complice de Catilina ; il le défendit, lui, Cicéron, qui avait fait étrangler les autres complices !

Un instant, comme nous l'avons dit, il fut roi à Rome.

Pompée était absent, César effacé, Crassus muet.

— C'est le troisième roi étranger que nous avons, disaient les Romains.

Les deux autres étaient Tatius et Numa. Tatius et Numa étaient de Cures ; Cicéron était d'Arpinum.

Tous trois étaient donc, en effet, étrangers à Rome !

XI

La conspiration de Sylla découverte, Céthégus et Lentulus étranglés, le cadavre de Catilina retrouvé sur le champ de bataille de Pistoie, on crut Rome sauvée.

Il en était de même en 1793, après chaque conspiration découverte. La France aussi fut sauvée onze fois dans le même mois.

Encore une victoire comme celle-ci, disait Pyrrhus après la bataille d'Héraclée, où il avait laissé la moitié de ses soldats, la moitié de ses chevaux, la moitié de ses éléphants, et je suis perdu !

C'était Cicéron surtout qui était dans cette croyance qu'il avait sauvé Rome. Sa victoire l'aveuglait ; il croyait à cette alliance du sénat et des chevaliers, des aristocrates de naissance et des aristocrates d'argent, qui avait été son rêve ; mais il ne tarda pas à douter lui-même de la durée de cette paix *gélatineuse*... – comment rendre son mot de *concordia conglutinata* ? –, de ce *replâtreage*, c'est à peu près cela.

Quant à César, nous l'avons dit, il avait été trop heureux de s'effacer dans cette circonstance.

Lorsqu'il était sorti du sénat, au moment où Cicéron, traversant le Forum, criait, en parlant des complices de Catilina : « Ils ont vécu ! » plusieurs des chevaliers qui formaient la garde de Cicéron s'étaient élancés contre César, l'épée nue ; mais Cicéron, nous l'avons dit, le couvrit de sa toge.

Cicéron – comme faisait parfois le peuple en faveur du gladiateur qui avait bien combattu –, au regard d'interrogation que lui jetaient les jeunes gens, répondit par un signe sauveur ; et en effet, quoique César ne fût encore qu'un mauvais sujet perdu de dettes, on ne tuait pas César comme on tuait un Lentulus ou un Céthégus ; et la preuve, c'est qu'on eût pu le tuer soit à la porte du sénat, soit dans le Forum, soit en traversant le champ de Mars ; et la preuve encore, c'est qu'on eût pu tuer Catilina, et

qu'on n'osa point le faire.

Seulement – quoique le fait soit rapporté par Plutarque –, souvent il nous a pris l'idée de mettre en doute le récit de l'historien de Chéronée.

Suétone se contente de dire que les chevaliers qui étaient de garde tirèrent leur épée et en tournèrent la pointe contre César.

Cicéron, ce grand hâbleur, n'en parlait pas dans l'histoire de son consulat, qui est perdue, mais que Plutarque connaissait, et Plutarque s'en étonne.

Comment se fait-il que Cicéron, qui se vante parfois de choses qu'il n'avait point faites, ayant fait une chose de cette importance, et si honorable pour lui, ne s'en soit pas vanté ?

Au reste, plus tard, la noblesse blâma Cicéron de ne point avoir saisi cette occasion de se défaire de César et d'avoir par trop préjugé de l'affection du peuple pour celui-ci.

C'est qu'en effet cette affection était grande, très-grande ; témoin ce qui se passa quelques jours après.

César, fatigué des accusations sourdes qui le poursuivaient, se rendit au sénat pour se justifier, et, en entrant, annonça à quelle occasion il y entra.

Or, une violente querelle s'éleva parmi les sénateurs sur la culpabilité ou la non-culpabilité de César, et, comme la séance se prolongeait, le peuple, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, environna la salle en jetant de grands cris et en demandant qu'on lui rendît César.

Ce fut même à ce propos que Caton, craignant un mouvement de la part des pauvres, disons plus, de ceux qui avaient faim et qui, dit Plutarque, avaient mis dans César toutes leurs espérances – la chose est claire –, obtint du sénat cette fameuse distribution de blé mensuelle qui devait coûter, chaque fois, quelque chose comme dix à douze millions.

César vit bien qu'il lui fallait un nouvel appui ; il se mit sur les rangs pour être préteur.

Nous avons déjà dit comment on faisait son chemin à Rome.

Tout jeune homme de bonne famille étudiait le droit chez un jurisconsulte et l'éloquence sous un rhéteur. La vie romaine était publique ; elle appartenait à la patrie ; on défendait ou l'on attaquait le gouvernement avec la parole et l'épée. On signait comme en Amérique : *Avocat et général*.

Pour se faire connaître, on dénonçait un proconsul ; il y avait une certaine grandeur à cela ; on prenait le parti d'un peuple contre un homme.

Ainsi fait César.

Il plaide d'abord contre Dolabella, puis contre Publius Antonius. Il échoue contre le premier et est obligé de quitter Rome. Mais c'est en Grèce même qu'il plaide contre le second, devant Marcus Lucullus, préteur de Macédoine, et il a un tel succès que Publius Antonius, qui craint d'être condamné, en appelle aux tribuns du peuple, sous prétexte qu'il ne pouvait obtenir justice contre les Grecs dans la Grèce même.

À Rome, dit Plutarque, son éloquence, en brillant au barreau, lui acquit une grande faveur.

Puis, une fois connu, on se mettait sur les rangs pour l'édition.

L'édition était, à peu de chose près, notre mairie moderne.

Voyez les élections anglaises avec leurs *hustings*, leurs *meetings*, leurs *boxings*, leurs accusations de *bribery* ; c'est en petit ce que les élections de Rome étaient en grand.

Il y avait, au reste, à Rome, ce qu'on n'a osé faire encore ni en France ni en Angleterre : UN MANUEL DU CANDIDAT. Il est de l'an 688 de Rome et est signé : *Q. Cicero*. – Ne pas confondre avec Marcus Tullius ; Quintus n'est que le frère d'un grand homme.

Donc, le moment venu, le candidat se revêtait d'une robe blanche, symbole de la pureté de son âme – *candidatus*, ce qui veut aussi bien dire blanchi que blanc – ; puis il faisait ses visites aux sénateurs et aux magistrats d'abord, puis aux gens riches, puis aux chevaliers, puis aux nobles, puis enfin au peuple.

Le peuple se tenait au champ de Mars ; les trois ou quatre cent

mille votants étaient là, attendant les candidats.

Les candidats se présentaient, suivis du cortège de leurs amis.

Pendant que le candidat intriguait de son côté, les amis intriguaient du leur.

Le candidat avait son nomenclateur, qui lui disait tout bas les noms et la profession de ceux auxquels il adressait la parole.

Vous vous rappelez toutes les tendresses de don Juan à M. Dimanche quand il veut en tirer de l'argent ? Figurez-vous cette scène répétée cent fois dans la même journée : formes différentes, même fond.

Deux ans d'avance, le candidat pratique le peuple : il a célébré des jeux ; il a loué et fait louer, dans les cirques et dans les amphithéâtres, des places par ses amis, et ces places, il les a gratuitement distribuées au peuple ; il y a envoyé des tribus entières, et particulièrement sa tribu à lui ; enfin, il a donné des festins publics non-seulement devant sa porte, non-seulement dans sa tribu, non-seulement dans différents quartiers, mais souvent encore dans toutes les tribus.

Cicéron citait comme une chose extraordinaire que Lucius Philippus fût arrivé aux dignités sans avoir employé ce moyen.

Mais, en échange, Tubéron, petit-fils de Paul Émile et neveu de Scipion l'Africain, avait échoué dans sa demande de préteur, parce qu'en offrant un repas public au peuple, il avait fait dresser des lits d'une forme commune et couverts de peaux de bouc, au lieu de housses de prix.

Vous voyez quel sybarite était le peuple romain. qui non-seulement voulait bien manger, mais qui encore voulait être bien et richement couché en mangeant.

Beaucoup entreprenaient des voyages dans les provinces pour récolter des suffrages dans les municipes qui avaient droit de voter.

Paterculus cite un citoyen qui, voulant être édile, envoyait, chaque fois qu'il y avait un incendie à Rome ou dans les environs, ses esclaves pour l'éteindre ; le moyen était si nouveau que celui

qui l'avait inventé fut nommé non-seulement édile, mais même préteur. Par malheur, Paterculus oublie de citer le nom de ce philanthrope.

En général, l'élection était plus chère : on n'était guère nommé édile à moins d'un million, questeur à moins d'un million et demi ou deux millions ; mais, pour être préteur, on sacrifiait tout.

En effet, la préture, c'était la vice-royauté d'une province.

Notez qu'une province de ce temps-là, c'est un royaume d'aujourd'hui.

Or, dans ce royaume que l'on dirigeait pour quatre ou cinq ans, que l'on occupait avec une armée, de l'argent duquel on disposait, sur les habitants duquel on avait droit de vie et de mort, on donnait rendez-vous à ses créanciers ; c'était là qu'on liquidait les fortunes les plus embarrassées, que l'on se faisait des bibliothèques, des collections de tableaux, des galeries de statues ; c'était là, enfin, que l'on convoquait ses huissiers et ses gardes du commerce, et que, presque toujours, on s'arrangeait à la satisfaction des deux parties.

Parfois aussi, quand la province était ruinée, que l'on succédait à un Dolabella ou à un Verrès, ou bien quand on n'était pas bien sûr de la moralité de son débiteur, les créanciers s'opposaient au départ.

César, nommé préteur en Espagne, trouva, au moment de sortir, une telle masse de créanciers assemblés devant sa porte qu'il fut obligé d'envoyer chez Crassus.

Crassus, qui voyait Catilina mort, qui comprenait que Cicéron ne tiendrait pas, qui ne pouvait pardonner à Pompée son affaire des gladiateurs, comprit que l'avenir était entre César et Pompée, et il pensa qu'un placement chez César lui rapporterait de gros intérêts. Il répondit pour César de près de cinq millions, et César put partir pour l'Espagne.

Disons en outre – et la chose pourrait bien être pour les trois quarts dans ce prêt si étonnant de la part d'un pareil avare –, disons que César était l'amant de sa femme, Tertulia. Au point de

vue moderne, cela rabaisse peut-être bien un peu César, mais César n'y regarde pas de si près.

C'est en se rendant en Espagne, en traversant un petit village des Gaules cisalpines que César dit ce joli mot :

— J'aimerais mieux être le premier ici que le second à Rome.

En effet, à Rome, à côté de ces pouvoirs réels, conquis par le glaive ou l'éloquence, à côté de Pompée et de César, il y avait ce que l'on appelait les sept tyrans : c'étaient les publicains, les usuriers, les prêteurs à la petite semaine ; c'étaient les deux Lucullus, Métellus, Hortensius, Philippus, Catullus et enfin Crassus.

Ce dernier avait hâte d'être autre chose qu'un des sept tyrans ; il avait hâte d'être un des trois.

Or, il voyait dans l'avenir un triumvirat : Pompée, la victoire ; César, la fortune ; lui, l'argent.

On verra que Crassus n'avait pas trop mal lu dans l'avenir.

Au bout d'un an, César revint d'Espagne.

Qu'y avait-il fait ? On n'en sait rien.

Personne n'osa l'accuser ; mais, à son retour, il paya ses dettes, et, cette fois, personne n'eut besoin de lui prêter de l'argent.

Seulement, Suétone dit :

Il est prouvé, par les propres monuments qu'il a laissés, qu'en Espagne il reçut du proconsul et des alliés l'argent qu'il demanda avec instance comme un secours pour acquitter ses dettes.

Mais cela, ce n'était pas emprunter ; c'était prendre, puisqu'on ne rendait jamais.

Suétone ajoute encore :

Il pilla plusieurs villes de la Lusitanie, quoiqu'elles n'eussent fait aucune résistance, et qu'elles eussent ouvert leurs portes à son arrivée.

À son retour à Rome, César trouva Pompée.

Ces deux grands rivaux étaient donc face à face.

Voyons ce qu'était devenu Pompée depuis que nous l'avons quitté après son triomphe sur les gladiateurs.

XII

Le vainqueur de Mithridate a trente-neuf ans, quoique ses amis, lisez ses flatteurs, ne lui en donnent que trente-quatre – l'âge d'Alexandre – ; il est arrivé au point culminant de la fortune. Il ne fera plus que descendre, tandis que César ne fera plus que monter.

Si Pompée a trente-neuf ans – et Plutarque dit positivement son âge –, César en a trente-trois

Le peuple romain, dit Plutarque, semble avoir été dès le commencement, envers Pompée, dans la même disposition où est le Prométhée d'Eschyle envers Hercule, quand il dit à celui-ci, qui vient de le délier : « Autant j'aime le fils, autant je hais le père. »

Pourquoi le peuple romain haïssait-il le père de Pompée, Strabo ?

Plutarque nous le dit en une ligne :

Parce qu'il ne pouvait lui pardonner son avarice.

Ce qui voulait dire que le père de Pompée ne donnait pas de jeux aux Romains, ne leur offrait point de dîners publics, ne leur donnait pas de billets de spectacle, crime impardonnable aux yeux de tous ces rois du monde qui passaient leur temps couchés sous les portiques, causant politique dans les bains, ou buvant du vin cuit dans les cabarets.

La haine était grande, en effet, puisque, Strabo ayant été frappé de la foudre, le peuple arracha son corps du bûcher où il était déjà déposé et lui fit mille outrages.

Mais, nous le répétons, le fils, en échange, était adoré.

Voyez ce qu'en dit encore Plutarque dans sa belle langue grecque :

Aucun autre n'obtint une bienveillance plus forte, qui commençât plus vite, qui fleurît mieux pendant le bonheur, qui restât plus fidèle dans

l'adversité.

Peut-être aussi ce qui avait, dans Pompée, séduit les Romains, peuple éminemment sensuel, c'était sa beauté.

Pompée avait des traits doux, parfaitement en harmonie avec une parole mélodieuse, un air grave, tempéré par une grande expression de bonté, des manières nobles, un grande tempérance dans sa vie habituelle, une suprême adresse à tous les exercices du corps, une éloquence presque irrésistible, une immense facilité à donner, et, en donnant, une grâce presque divine qui avait l'art de ménager l'amour-propre de celui qui recevait. Ses cheveux, qu'il portait un peu relevés, et son regard plein de charme lui donnaient avec Alexandre, ou plutôt avec les statues qui restaient du conquérant de l'Inde, une ressemblance qui flattait beaucoup le jeune homme et qui était si publique et si reconnue qu'un jour le consul Philippe, plaidant pour lui, dit en souriant :

— Que l'on ne s'étonne point de ma partialité envers mon client : il est tout simple qu'étant Philippe, j'aime Alexandre.

Nous avons parlé de sa tempérance ; citons-en un exemple :

Au sortir d'une maladie assez grave, on lui avait commandé la diète, et, comme il recommençait à manger, le médecin lui permit seulement une grive.

Malheureusement, les grives sont des oiseaux de passage, et l'on n'était plus dans la saison du passage des grives ; de sorte que les serviteurs de Pompée coururent tous les marchés de Rome sans pouvoir en trouver une seule.

— Te voilà bien embarrassé, lui dit un de ses amis ; tu en trouveras chez Lucullus, qui en fait nourrir toute l'année.

— Non, ma foi, répondit Pompée ; je ne veux demander aucun service à cet homme.

— Cependant, insista l'ami, si le médecin a recommandé absolument que tu manges une grive et pas autre chose ?

— Allons donc, répondit Pompée, veux-tu donc que je croie qu'il était écrit dans les arrêts du Destin que Pompée n'aurait pas

vécu si Lucullus n'eût été assez gourmand pour conserver des grives en volière !

Et Pompée *envoya promener* le médecin ! – C'est à peu près, je crois, ce que signifient ces trois mots grecs : καὶ ἕασαζ χαιρεῖν.

Nous avons parlé de son éloquence.

Prouvons.

Après la mort de Strabo, il eut à repousser une accusation de péculat produite contre son père et dans laquelle on essayait de l'entraîner ; mais il mit dans sa défense une telle adresse et une telle fermeté que le préteur Antistius, qui présidait au jugement, résolut, dès lors, de lui donner sa fille en mariage et la lui fit offrir par des amis communs.

Pompée accepta.

Ces futures fiançailles étaient déjà tellement connues du peuple et se trouvaient tellement de son goût qu'au moment où Pompée fut absous, la multitude, comme si elle eût obéi à un mot d'ordre, cria :

— À Talasius ! à Talasius !

Que signifiaient ces deux mots que les Romains avaient l'habitude de proférer quand ils souhaitaient des noces heureuses ?

Nous allons le dire.

C'était une vieille tradition romaine et qui remontait à l'enlèvement des Sabines.

Lorsque eut lieu ce grand événement qui mit l'empire naissant de Romulus à deux doigts de sa perte, des pâtres et des bouviers enlevaient une jeune Sabine d'une beauté si parfaite qu'ils craignaient qu'il ne leur fallût combattre à chaque pas pour la conserver ; alors il leur vint cette idée de la mettre sous la protection d'un des noms les plus estimés de la jeune Rome ; de sorte que, tout en courant, ils criaient : « À Talasius ! à Talasius ! » comme si c'était pour le compte de Talasius qu'ils enlevaient la jeune Sabine.

Grâce à ce nom, ils purent la conduire en sûreté où ils vou-

laient ; et, en effet, la jeune Sabine épousa Talasius, et, le mariage ayant été très-heureux, cette coutume se conservait à Rome de crier, lors des mariages de quelque importance et en manière de souhait de bonheur :

— À Talasius ! à Talasius !

Pompée épousa, en effet, Antistia.

Mais il n'eut pas en mariage autant de bonheur que Talasius ; car il fut, par Sylla, ainsi que nous l'avons dit, forcé de répudier Antistia pour épouser Émilie, fille de Métella et de Scaurus, et belle-fille de Sylla.

L'ordre était d'autant plus tyrannique qu'Émilie était mariée et enceinte ; et il y avait d'autant plus de honte à Pompée de céder à cet ordre que son beau-père Antistius venait d'être assassiné dans le sénat, sous prétexte que, Pompée étant du parti de Sylla, il devait en être, lui aussi qui était le beau-père de Pompée.

Au reste, la mère d'Antistia ne put, voyant sa fille répudiée, supporter l'affront que Pompée venait de lui faire : elle se tua.

Enfin, cette mort fut suivie de celle d'Émilie, qui mourut en couches.

Il est vrai que cette terrible tragédie de famille, qui eût fait grand bruit à une autre époque, se perdit au milieu de la tragédie publique qui s'accomplissait à cette heure et dans laquelle Marius et Sylla jouaient les principaux rôles.

Nous avons dit qu'en circonstance pareille César aima mieux affronter la colère de Sylla que de lui obéir. Le génie des deux hommes est tout entier dans cette différence : c'est que, dans des circonstances analogues, l'un cède, l'autre résiste.

Qu'on nous pardonne de revenir ainsi sur Pompée, dont nous avons déjà parlé avec quelques détails ; mais l'homme qui disputa le monde à César vaut bien la peine que l'on s'occupe un peu longuement de lui.

Ensuite, nous avouons que nous serions fier de faire pour l'antiquité ce que nous avons fait pour les temps modernes ; pour l'histoire grecque et les Romains, ce que nous avons fait pour

l'histoire d'Angleterre, d'Italie et de France, c'est-à-dire la mettre à la portée de tout le monde. Que faudrait-il pour cela ? La rendre amusante.

Quand on nous montre les Grecs et les Romains, on nous montre trop des statues et pas assez des hommes.

Hommes nous-mêmes, nous nous intéressons surtout à des êtres appartenant bien visiblement à l'humanité.

Or, en écartant la tunique d'Alcibiade et la toge de César, que verrons-nous ? Des hommes.

Mais il faut écarter la tunique et la toge ; il faut, enfin, faire ce que nous tentons : montrer en robe de chambre ces héros et ces demi-dieux de collège.

Vous rappelez-vous le temps où l'on nous disait que l'histoire n'était si lourde à apprendre que parce qu'elle était ennuyeuse ? Ennuyeuse sans doute dans le père Daniel, dans Mézerai, dans Anquetil, mais amusante dans les chroniques, dans les mémoires, dans les légendes.

D'où est venu le grand succès de M. de Barante dans ses *Ducs de Bourgogne* ? C'est qu'un des premiers il a substitué la forme de la chronique à la forme de l'histoire ou de ce que l'on appelait l'histoire.

Est-ce que nous n'en avons pas plus appris à nos lecteurs avec *les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après* et *le Vicomte de Bragelonne* sur l'époque de Louis XIII et de Louis XIV que Levassor avec ses vingt ou vingt-cinq volumes ?

Qui connaît Levassor ? Guillemont et Techener, parce qu'ils vendent ses vingt-cinq volumes vingt-cinq francs, non pas au public, mais à ceux qui, comme moi, sont forcés de les acheter.

XIII

Retournons à Pompée, déjà veuf de deux femmes à vingt-quatre ans, et que Sylla venait, en vertu des services qu'il lui avait rendus en lui amenant une armée, de saluer du nom d'*imperator*.

En outre, Sylla s'était levé et découvert devant Pompée, ce qu'il faisait rarement devant ses autres généraux.

S'était levé, cela se comprend facilement, mais *s'était découvert* ! avouez, lecteurs, qu'ayant toujours vu les Romains nu-tête, cela vous semble difficile à expliquer.

Les Romains, à défaut de chapeau – cependant ils en usaient quelquefois, témoin ce fameux chapeau que Crassus prêtait au Grec Alexandre –, les Romains, à défaut de chapeau, se couvraient la tête avec le pan de leur toge, et ce vêtement, blanc d'habitude, repoussait admirablement les rayons du soleil italien. De même que nous levons notre chapeau comme marque de déférence aux gens que nous rencontrons, de même les Romains levaient le pan de leur toge et ainsi se découvraient.

Malgré cette grande humilité de Pompée, on lui reprochait deux ou trois meurtres dont César, son rival en toute chose et surtout en humanité, eût été incapable.

Carbon, comme on sait, était un des antagonistes de Sylla.

Pompée le battit et le fit prisonnier.

S'il l'eût fait tuer au moment où il fut pris, personne n'eût rien dit, et l'on eût probablement trouvé la chose toute naturelle ; mais il se fit amener, chargé de chaînes, un homme trois fois honoré du consulat ! Il le jugea du haut d'un trône au milieu des murmures et des acclamations de la multitude, le condamna et le fit exécuter sans lui donner d'autre sursis que celui de satisfaire un besoin qui le pressait.

Il fit de même de Quintus Valérius, savant distingué qu'il prit, qu'il fit causer avec lui, et qu'il envoya froidement à la mort

quand il en eut tiré tout ce qu'il en voulait savoir.

Quant au titre de *Grand*, ce fut encore Sylla qui, à son retour d'Afrique, le lui donna en le saluant, comme, quatre ou cinq ans auparavant, lorsqu'il lui avait donné celui d'*imperator*.

Pompée craignit d'abord, il faut lui rendre cette justice, d'adjoindre cette épithète à son nom.

Hâtons-nous de dire que ce n'était point par modestie qu'il agissait ainsi, mais de peur de blesser les susceptibilités du peuple.

En effet, quand, plus tard, après la mort de Sertorius et la campagne d'Espagne, il crut que ce nom lui avait été donné assez longtemps par les autres pour qu'il eût le droit de se le donner lui-même, il le prit et s'intitula POMPÉE LE GRAND dans ses lettres et dans ses décrets.

Il est vrai qu'au-dessus de celui que Sylla avait nommé *Magnus*, c'est-à-dire *le Grand*, il y avait deux hommes à chacun desquels le peuple avait donné le surnom de TRÈS-GRAND, *Maximus* : l'un était Valérius, qui avait réconcilié le peuple et le sénat ; l'autre, Fabius Rullus, qui avait chassé de ce même sénat quelques fils d'affranchis qui, à la faveur de leurs richesses, s'étaient fait élire sénateurs.

Au reste, Sylla s'effraya bientôt de cette grandeur qu'il avait faite, de cette fortune qu'il avait élevée.

De retour à Rome depuis cette grande guerre d'Afrique, Pompée demanda le triomphe ; mais Sylla s'y opposa. Le triomphe ne s'accordait qu'à des consuls ou à des préteurs.

Le premier Scipion lui-même, après ses victoires d'Espagne sur les Carthaginois, n'avait point osé le demander, parce qu'il n'était ni préteur ni consul.

Sylla prétendit qu'il craignait d'être désapprouvé par Rome tout entière s'il faisait triompher un jeune homme encore imberbe, et que l'on ne dît qu'il ne respectait aucune loi quand il s'agissait de satisfaire les caprices de ses favoris.

Mais Pompée vit la véritable cause du refus sous l'enveloppe

dorée qui le renfermait.

Cette idée que Sylla ne s'opposait à son triomphe que parce qu'il commençait de le craindre redoubla son entêtement à l'obtenir, et, devant Sylla, à Sylla lui-même, qui lui annonçait que, s'il s'obstinait à vouloir triompher, lui, Sylla, s'opposerait à ce triomphe, il répondit :

— Prends garde, Sylla, il y a plus d'hommes qui adorent le soleil levant que le soleil couchant.

Sylla, comme César, avait l'oreille un peu dure : il ne comprit point la réponse de Pompée.

— Que dit-il ? demanda le dictateur à ses voisins.

Les voisins de Sylla lui redirent la réponse de Pompée.

— Oh ! s'il y tient tant, répondit Sylla, qu'il triomphe donc !

Mais Sylla n'était point le seul qui s'opposât à cette satisfaction d'orgueil du vainqueur de Carbon, de Domitien, de Sertorius.

Il y eut dans le sénat et dans la noblesse de grands murmures.

Pompée les entendit.

— Ah ! c'est comme cela, dit-il ; eh bien, je triompherai, non pas comme mes prédécesseurs sur un char traîné par des chevaux, mais sur un char traîné par des éléphants.

Et, en effet, dans sa campagne d'Afrique, Pompée avait dit :

— Puisque nous sommes ici, il s'agit de combattre non-seulement les hommes, mais encore les animaux féroces.

En conséquence, il avait chassé et pris bon nombre de lions et d'éléphants ; en outre, il avait reçu des rois soumis plus de quarante éléphants ; rien ne lui était plus facile que d'atteler quatre de ces derniers animaux à son char.

On les attela donc ; mais il se trouva qu'au moment d'entrer dans Rome, la porte fut trop étroite.

Pompée, forcé d'abandonner les éléphants, en revint aux chevaux.

Certes, malgré son âge – il allait avoir quarante ans –, Pompée, s'il l'eût bien ambitionné, eût été reçu dans le sénat.

Les Romains avaient, quand la loi s'opposait à un de leurs désirs, et qu'ils étaient assez puissants pour satisfaire ce désir malgré la loi ; les Romains avaient un moyen des plus ingénieux de procéder malgré cette loi : ils la suspendaient pour un an.

On appelait cela *le sommeil de la loi*.

Pendant que la loi dormait, les ambitions se tenaient éveillées et faisaient ce qu'elles voulaient.

Pompée trouva donc une plus grande satisfaction à son orgueil de triompher, étant simple général, que s'il eût été sénateur.

Pompée triompha, tout en restant dans l'ordre des chevaliers.

Mais Sylla n'oublia point que c'était malgré lui que Pompée avait triomphé, et Pompée, ayant fait pour un autre ce qu'il n'avait pas voulu faire pour lui, c'est-à-dire ayant fait nommé Lépidus au consulat et ayant rencontré Sylla au moment où celui-ci traversait la place, Sylla l'apostropha.

— Jeune homme, lui dit-il, je te vois tout glorieux de ta victoire ; n'est-ce pas, en effet, bien honorable et bien flatteur d'être parvenu, par tes intrigues auprès du peuple, à ce que Catulus, c'est-à-dire le citoyen le plus vertueux de Rome, ne soit nommé au consulat qu'après Lépidus, qui est, lui, le plus méchant des hommes ?... Au reste, ajouta-t-il avec un geste de menace, je te préviens de ne pas t'endormir, mais de veiller attentivement à tes affaires, car tu t'es fait un adversaire plus fort que toi !

Dès ce jour, en effet, Pompée fut complètement perdu dans l'esprit de Sylla, au point que, lorsque Sylla mourut et que l'on ouvrit son testament, non-seulement on n'y trouva pas un seul legs pour Pompée, mais encore nulle mention n'y était faite de celui à qui le testateur avait donné le titre d'*imperator* et le surnom de *Magnus*.

Mais Pompée, en véritable homme d'État qu'il était, ne fit paraître aucun chagrin de cet oubli, et, comme Lépidus et quelques autres voulaient empêcher non-seulement que Sylla fût enterré au champ de Mars, mais encore que l'on fît publiquement

ses funérailles, ce fut lui, Pompée, qui prit la direction de la cérémonie mortuaire et qui rendit à Sylla les honneurs funèbres.

Il y a plus : la prédiction de Sylla s'étant réalisée aussitôt après sa mort, et Lépidus se servant de la position que lui avait faite Pompée pour exciter des troubles dans Rome, Pompée se rangea du côté de Catulus, qui représentait la partie honnête du sénat et du peuple, mais qui était plus propre à l'administration civile qu'au gouvernement des armées, Pompée lui donna le secours de son épée.

Ce secours eut son importance.

Lépidus, aidé de Brutus, père de celui qui devait, avec Cassius, assassiner César, s'était emparé de la plus grande partie de l'Italie et d'une portion de la Gaule cisalpine.

Pompée marcha contre lui, lui reprit la plupart de ces villes, fit Brutus prisonnier, et, comme il avait fait pour Carbon et pour Quintus Valérius, le fit tuer par Géminius sans même se donner la peine de porter un jugement contre lui.

C'est à la suite de cette victoire que vinrent celles contre Sertorius, contre Spartacus et contre les pirates.

Dans cette dernière guerre, Pompée avait réuni des pouvoirs dont nul n'avait disposé avant lui et avait été fait véritablement roi de la mer.

C'est ici que nous l'avons abandonné, c'est donc ici que nous devons le reprendre pour le suivre jusqu'au retour de César arrivant d'Espagne.

XIV

Au milieu de tous ces événements, la *barbe de Pompée* avait poussé ; et, sans opposition, cette fois, il avait obtenu le triomphe et le consulat.

Sa puissance était si grande, en ce moment, à Rome, que Crassus, qui le boudait depuis l'affaire des gladiateurs, fut obligé de demander en quelque sorte la permission de Pompée pour être consul.

Pompée comprit combien le grandissait cette humilité d'un homme qui, à cause de sa richesse et de son éloquence, méprisait tous les autres hommes. Il oublia qu'il avait des torts envers Crassus – ce qui était bien plus beau que d'oublier les torts de Crassus si Crassus en eût eu envers lui –, il oublia, disons-nous, les torts qu'il avait eus envers Crassus et le fit nommer consul en même temps que lui.

César absent, Crassus et Pompée se partageaient ainsi l'autorité, Crassus étant plus influent près du sénat, Pompée ayant plus de crédit près du peuple.

Puis Pompée était ce que, de nos jours, on appellerait un *banquiste* ; il connaissait son peuple romain et savait comment il fallait le prendre.

Ainsi, il était d'habitude que les chevaliers, après avoir servi le temps prescrit par la loi, amenassent leur cheval sur la place publique, et là, devant les deux censeurs, rendissent compte de leurs campagnes, nommassent les généraux et les capitaines sous lesquels ils avaient servi, et, en face du peuple, reçussent les éloges ou le blâme que leur conduite avait mérités.

Or, les censeurs Gellius et Lentulus étant sur leurs sièges, on vit de loin Pompée, revêtu du consulat, accompagné ou plutôt précédé des licteurs, descendre vers le Forum, menant comme un simple chevalier son cheval par la bride, puis ordonnant à ses licteurs de s'ouvrir, comparaisant, lui et son cheval, devant le

tribunal.

Le peuple, à cette vue, fut pris d'un si grand respect que pas un bravo n'éclata, quoiqu'il fût parfaitement visible que tout le monde était en admiration devant ce que faisait Pompée.

Les questeurs, au contraire, tout orgueilleux de cette marque de déférence, répondirent par un signe au salut de Pompée, et le plus âgé des deux, se levant :

— Pompée le Grand, lui dit-il, je vous demande si vous avez fait toutes les campagnes ordonnées par la loi.

— Oui, répondit Pompée à haute voix, je les ai faites et n'ai jamais eu d'autre capitaine ni d'autre général que moi.

À ces mots, le peuple poussa de grands cris, et les censeurs se levèrent et reconduisirent Pompée chez lui avec toute la foule pour lui rendre, autant qu'il était en eux, l'honneur qu'il leur avait fait.

Mais le plus grand triomphe de Pompée fut celui qu'il obtint le jour où il fut investi du pouvoir que nous avons dit pour combattre les pirates.

La loi qui l'investissait de ce pouvoir ne passa point sans opposition ; car, une fois à la tête de ce pouvoir, ayant deux cents vaisseaux sous ses ordres, quinze lieutenants pris dans le sénat forcés de lui obéir, haute main sur tous les questeurs et receveurs des deniers publics, autorité monarchique et puissance absolue sur toutes les côtes, à la distance de quatre cents stades de la mer, c'est-à-dire sur tout l'empire romain, nulle puissance humaine ne pouvait empêcher Pompée d'être roi, si la royauté l'eût tenté.

Aussi, à la lecture, le projet de loi, accueilli par le peuple avec des cris d'enthousiasme, appuyé par César, qui voulait se faire bien voir de ce peuple, fut-il repoussé par un certain nombre de sénateurs.

Un des consuls s'était même écrié :

— Prends garde, Pompée ! en voulant suivre les traces de Romulus, tu pourrais bien, comme lui, disparaître dans quelque tempête.

Catulus, pour lequel Pompée avait combattu, n'était pas non plus favorable à cette loi, et cependant, tout en parlant contre elle, il faisait le plus grand éloge de Pompée.

— Mais, dit-il, n'exposez pas sans cesse ainsi le premier citoyen et le plus grand homme de Rome aux hasards de la guerre ; car enfin, si vous le perdiez, quel autre le remplacerait ?

— Toi, toi, toi-même ! cria-t-on de toutes parts.

Alors Roscius s'avança, fit signe qu'il voulait parler, et, comme, au milieu des clameurs du peuple, il ne pouvait obtenir la parole, il fit signe, en levant deux doigts, qu'il fallait donner un collègue à Pompée.

Mais, à cette malencontreuse proposition, le peuple impatient poussa de tels cris qu'un corbeau qui passait en ce moment au-dessus du Forum en tomba étourdi au milieu de la foule.

Ce qui prouve, dit gravement Plutarque, que ce n'est pas le déchirement et la séparation de l'air dans lequel se forme un vide qui fait tomber les oiseaux à terre, mais que cela vient de ce qu'ils sont frappés par des clameurs qui, poussées avec force, excitent dans l'air une secousse violente et un tourbillon rapide.

Nous avons dit ailleurs comment cette guerre se termina à la plus grande gloire de Pompée ; mais ce que nous n'avons pas dit, c'est la partialité que Pompée, qui avait fait tuer Carbon, Quintus Valérius et Brutus d'une façon si cruelle, montra pour les pirates.

Non-seulement il les reçut à composition, leur fit grâce de la vie, leur laissa une partie de leurs biens, mais encore, comme Métellus – parent du Métellus dont il avait été collègue en Espagne –, comme Métellus, avant que Pompée eût le commandement en chef de cette guerre, avait été envoyé en Crète pour poursuivre les pirates dans cette île qui, après la Cilicie, était leur repaire le mieux fortifié ; et, comme Métellus les poursuivait à outrance et les faisait mettre en croix au fur et à mesure qu'il les prenait, ceux-ci, sachant avec quelle douceur Pompée avait traité leurs compagnons, lui demandèrent du secours contre Métellus.

La demande était étrange ; mais ce qu'il y eut de plus étrange encore, c'est qu'elle leur fut accordée.

Pompée écrivit à Métellus pour lui faire défendre de continuer la guerre. Il ordonna aux villes de ne plus obéir à Métellus et fit entrer son lieutenant Lucius Octavius dans une ville assiégée, où il combattit pour les pirates contre les soldats de Métellus.

Cela serait incompréhensible si l'on ne connaissait la manière de faire de Pompée, qui ne voulait pas plus en cette occasion laisser à Métellus sa part de gloire dans la destruction des pirates qu'il n'avait voulu laisser à Crassus sa part de gloire dans la destruction des gladiateurs. Quand on apprit à Rome que ces pirates si terribles avaient été anéantis ou soumis en moins de trois mois, l'enthousiasme pour Pompée fut tel que le tribun du peuple Manlius proposa une loi qui donnait à Pompée le commandement de toutes les provinces et de toutes les troupes que Lucullus avait sous ses ordres, en y joignant la Bithynie, occupée par Glabrien.

Cette loi l'autorisait à conserver les mêmes forces maritimes, à commander avec la même puissance que dans la précédente guerre, enfin, mettait à sa discrétion le reste de l'empire romain, puisqu'elle lui donnait, outre la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide et l'Arménie, les armées que Lucullus avaient employées à vaincre Mithridate et Tigrahe.

D'abord, les sénateurs et tous les hommes considérables de Rome s'étaient réunis pour rejeter cette loi, avaient échangé les promesses les plus sacrées, s'étaient juré les uns aux autres de ne pas trahir la cause de la liberté en remettant à un seul homme et de leur propre volonté un pouvoir égal à celui que Sylla avait conquis par la violence. Mais, le jour venu, de tous ces orateurs inscrits pour prendre la parole, il arriva ce qui arrive parfois sous le régime parlementaire : c'est qu'un seul osa parler.

Ce fut Catulus.

Mais aussi parla-t-il en homme de bien et avec sa franchise

accoutumée, interpellant le sénat et criant :

— Sénateurs, n'est-il plus une montagne ou une roche sur laquelle nous puissions nous retirer et mourir libres ?

Mais Rome en était arrivée à ce moment où il lui fallait un maître, quel qu'il fût.

Aucune voix ne répondit à celle de Catulus.

La loi passa.

— Hélas ! dit Pompée en recevant le décret, mes travaux n'auront donc pas de fin ! Passerai-je donc sans cesse d'un commandement à un autre commandement, et ne pourrai-je jamais, avec ma femme et mes enfants, mener la douce vie de la campagne !

Et, levant les yeux au ciel et frappant sa cuisse de sa main, il fit tous les gestes d'un homme au désespoir.

Pauvre Pompée ! il eût fait bien d'autres gestes si la loi n'eût point passé ! seulement, il les eût fait seul, et ceux-là eussent été de véritables gestes de désespoir.

Il n'en fut pas de même de César ; car, lorsqu'il eut obtenu le gouvernement des Gaules, il s'écria, dans sa joie, qu'il ne s'inquiétait pas de laisser paraître :

— Je suis enfin parvenu au comble de mes vœux, et, à partir d'aujourd'hui, je marcherai sur la tête de mes concitoyens.

XV

Nous espérons que le lecteur qui nous suit dans cette étude apprécie de plus en plus le caractère de ces deux hommes ; de sorte que, lorsque, rivaux, ils se trouveront en face l'un de l'autre, leurs actes suffiront et n'auront plus besoin de commentaires.

Au reste, si Pompée hésita d'accepter le commandement, l'hésitation ne fut pas longue. Il rassembla ses vaisseaux, rappela ses gens de guerre, manda près de lui les rois et les princes compris dans l'étendue de son gouvernement, entra en Asie et débuta, comme d'habitude, par bouleverser tout ce qu'avait fait son prédécesseur. Et, qu'on ne l'oublie pas, ce prédécesseur était Lucullus, c'est-à-dire un des hommes les plus considérables de la République.

Lucullus entendit bientôt dire que Pompée ne laissait rien subsister de ce qu'il avait fait ; qu'il remettait les peines, enlevait les récompenses, disant et prouvant enfin que Lucullus n'était plus rien, et que lui seul était tout.

Lucullus n'était pas homme à boire ainsi cette liqueur amère que l'on appelle le mépris.

Il fit par des amis communs porter ses plaintes à Pompée, et il fut convenu que les deux généraux auraient une conférence, et que cette conférence aurait lieu en Galatie.

Ils s'avancèrent donc au-devant l'un de l'autre, les licteurs portant les faisceaux, et, comme c'étaient des vainqueurs de l'une et de l'autre part, les faisceaux étaient entourés de branches de laurier.

Or, il arriva ceci : c'est que, Lucullus arrivant d'un pays fertile, et Pompée, tout au contraire, d'un pays aride et sans arbres, les lauriers des licteurs de Lucullus étaient frais et verdoyants, tandis que ceux des licteurs de Pompée étaient jaunes et desséchés ; ce que voyant les licteurs de Lucullus, ils donnèrent aux licteurs de Pompée la moitié de leurs lauriers fraîchement cueillis.

À la vue de cette courtoisie, quelques-uns sourirent.

— Bon ! dirent-ils, voilà encore une fois Pompée qui se couronne de lauriers qu'il n'a pas cueillis.

L'entrevue, qui fut d'abord courtoise et pleine de convenance, dégénéra bientôt en discussion, et la discussion en dispute.

Pompée reprocha son avarice à Lucullus ; Lucullus reprocha son ambition à Pompée.

Celui-ci, oubliant les compliments qu'il venait de faire à son rival, décria bientôt ses victoires.

— Belles victoires, disait Pompée, que celles remportées sur les armées de deux rois qui, voyant que l'or ne sert de rien, ont recours enfin à l'épée et au bouclier : Lucullus a vaincu l'or, il me laisse à combattre le fer.

— Cette fois encore, disait Lucullus de son côté, l'habile et prudent Pompée agit selon ses habitudes : il arrive lorsqu'il ne reste plus qu'un fantôme à vaincre ; il fait dans la guerre de Mithridate ce qu'il a fait dans celle de Lépidus, de Sertorius, de Spartacus, dont il s'est attribué les défaites, quoique ces défaites fussent l'ouvrage de Métellus, de Catulus et de Crassus. Est-ce que Pompée ne serait, à tout prendre, qu'un oiseau lâche, une espèce de vautour qui serait accoutumé à se jeter sur les corps qu'il n'a pas tués, une manière d'hyène et de loup déchirant à belles dents les restes de la guerre ?

Privé de tout commandement, n'ayant plus que dix-huit cents hommes qui consentissent à lui obéir, Lucullus revint à Rome.

Quant à Pompée, il se mit à la poursuite de Mithridate.

Il faut suivre, dans Plutarque, cette longue et rude campagne où Mithridate, enfermé dans des murailles que Pompée bâtit autour de lui, tue les malades et tous les hommes inutiles, et disparaît sans qu'on sache quels oiseaux ont prêté leurs ailes à ses soldats pour qu'ils s'envolent par-dessus les murs.

Pompée le poursuit. Il l'atteint près de l'Euphrate au moment où Mithridate rêve que, naviguant sur le Pont-Euxin par un vent favorable et apercevant déjà le Bosphore, tout à coup son navire

se brise sous ses pieds et ne lui laisse que des espars pour se soutenir sur les flots.

Il en est là de son rêve, quand ses généraux entrent dans sa tente tout effarés et lui crient :

— Les Romains !

Alors il faut se résoudre à combattre.

On court aux armes, on se range en bataille ; mais tout est contre le malheureux roi du Pont.

Les soldats de Pompée ont la lune derrière le dos, il en résulte que leurs ombres grandissent démesurément.

Les soldats de Mithridate prennent cette ombre qui s'avance vers eux pour les premiers rangs des Romains ; ils lancent leurs flèches et leurs javelots, qui frappent le vide.

Pompée s'aperçoit de l'erreur des barbares et les fait charger en poussant de grands cris ; ceux-ci n'osent pas même l'attendre ; il leur tue ou leur noie dix mille hommes et s'empare de leur camp.

Où est Mithridate ?

Dès le commencement du combat, Mithridate, avec huit cents esclaves lancés au galop, s'est fait jour à travers l'armée romaine : il est vrai qu'arrivé de l'autre côté, ses huit cents cavaliers sont réduits à trois.

Deux de ces trois survivants sont : l'un Mithridate lui-même ; Hypsicratia, une de ses maîtresses, si brave, si vaillante, si courageuse que le roi l'appelle, non plus Hypsicratia, mais Hypsicrate.

Ce jour-là, vêtue d'un costume persan, montant un cheval perse, combattant avec des armes persanes, elle ne quitta pas une seconde le roi, qu'elle défendait de son côté, tandis que celui-ci la défendait lui-même.

Au bout de trois jours de courses à travers le pays, trois jours pendant lesquels la vaillante amazone servit le roi, veilla sur son sommeil, pansa son cheval ; au bout de trois jours, tandis que Mithridate dormait, on arriva à la forteresse d'Inova, où étaient ses trésors et ses effets les plus précieux.

On était sauvé, momentanément du moins.

Mais Mithridate comprenait que c'était la dernière halte avant d'arriver à la tombe. Il fit ses suprêmes largesses, partageant entre ceux qui lui étaient restés fidèles l'argent d'abord, les vêtements ensuite, et enfin le poison.

Chacun le quitta, riche comme un satrape, sûr de sa vie si l'on vivait, sûr de sa mort si l'on voulait mourir.

Puis l'illustre vaincu partit pour l'Arménie. Il comptait sur son allié Tigrane.

Tigrane non-seulement lui refusa l'entrée de ses États, mais encore mit sa tête à prix à cents talents.

Mithridate remonta l'Euphrate, le passa à sa source et s'enfonça dans la Colchide.

Pendant ce temps, c'est-à-dire pendant que Tigrane fermait ses États à Mithridate, son fils les ouvrait aux Romains. Pompée et lui recevaient les villes qui se soumettaient, lorsque le vieux Tigrane, que Lucullus venait de battre, apprenant la mésintelligence qui régnait entre les deux généraux, eut espoir dans ce qu'on lui avait dit du caractère facile de Pompée et apparut un matin, avec ses parents et amis, en vue du camp romain.

Mais, à l'entrée de ce camp, il rencontra deux licteurs de Pompée qui lui ordonnèrent de descendre de cheval et de continuer sa route à pied, nul roi ennemi n'étant jamais entré à cheval dans le camp des Romains.

Tigrane fit plus : en signe de soumission, il ôta son épée et la donna aux licteurs ; puis, quand il fut devant Pompée, il détacha son diadème, qu'il mit à ses pieds.

Mais Pompée le prévint : il prit Tigrane par la main, le conduisit dans sa tente et le fit asseoir à sa droite, tandis que son fils s'asseyait à sa gauche.

— Tigrane, lui dit-il alors, c'est à Lucullus que vous devez les pertes que vous avez faites jusqu'à présent ; c'est lui qui vous a enlevé la Syrie, la Phénicie, la Galatie et la Sophène. Je vous laisse, moi, tout ce que vous aviez lorsque je suis entré dans vos

États, à la condition que vous payerez aux Romains six mille talents pour réparer le tort que vous leur avez fait. Votre fils gouvernera le royaume de Sophène.

Tigrane, enchanté, promit à chaque soldat une demi-mine, dix mines à chaque centurion et un talent à chaque tribun.

Mais son fils, qui avait cru recevoir l'héritage de son père, qu'il avait trahi, fut moins enchanté du partage, et, aux envoyés qui venaient de la part de Pompée l'inviter à souper, il répondit :

— Grand merci à votre général des honneurs qu'il me fait ; mais je connais quelqu'un qui me traitera mieux que lui.

Dix minutes après, le jeune Tigrane était arrêté, chargé de chaînes et réservé pour le triomphe.

XVI

Voilà donc César et Pompée revenus à Rome, l'un de l'orient, l'autre du couchant.

Crassus, qui a fait semblant d'avoir si grand' peur de l'armée de Pompée, les y attend.

César l'a prévenu par lettre qu'il arrive, et que si Crassus veut y mettre un peu du sien, il se charge de le raccommoier avec Pompée.

Quant à Cicéron, on ne s'en inquiète pas. Pompée est jaloux de ses succès au sénat : Pompée est jaloux de tout. On n'aura pas de peine à brouiller les deux amis.

Cicéron s'en plaint à Atticus.

Votre ami, dit-il dans sa lettre à Atticus du 25 janvier de l'an 693 de Rome (soixante et un ans avant Jésus-Christ), votre ami – vous savez de qui je veux parler –, cet ami dont vous m'écriviez qu'il me louait n'osant me blâmer, cet ami-là, à voir ses démonstrations, est plein d'attachement, de déférence, de tendresse pour moi ; en public, il m'exalte ; mais, secrètement, il me dessert, de façon toutefois que ce n'est un secret pour personne. Jamais de droiture ni de candeur, pas un mobile honorable dans sa politique. Rien d'élevé, de fort, de généreux. Je vous écrirai plus à fond sur tout cela un autre jour.

Plus à fond !... Vous voyez qu'il ne lui restait cependant pas grand'chose à dire, et qu'en peu de lignes l'illustre orateur, le vainqueur de Catilina, avait fait un portrait assez ressemblant, à son point de vue du moins, du vainqueur de Mithridate.

Mais, pendant ce temps, un homme était poussé, auquel ni l'un ni l'autre des trois n'avaient fait attention et qui méritait cependant que l'on s'occupât de lui : cet homme, c'était Caton le jeune.

Disons un mot de celui qui avait à Rome une telle réputation de rigidité que les Romains, au théâtre, attendaient qu'il fût sorti pour crier aux danseurs de danser le cancan de l'époque.

Il était né quatre-vingt-quinze ans avant Jésus-Christ, avait cinq ans de moins que César et onze de moins que Pompée ; il atteignait sa trente-troisième année. C'était l'arrière-petit-fils de ce Caton le Censeur que, disait une épigramme, Proserpine ne voulait pas recevoir aux enfers, tout mort qu'il était.

Ce roux qui mordait tout le monde, cet homme aux yeux perçants, ce Porcius que Proserpine refuse de recevoir aux enfers, tout mort qu'il est !

Voilà l'épigramme. Elle indique, comme on voit, que Caton l'Ancien était roux, qu'il avait les yeux de Minerve, et qu'il était de son vivant si mauvais coucheur que, mort même, on ne se souciait point encore de l'avoir pour voisin.

C'était, à côté de cela, un homme rusé ; son nom de *Caton* en fait foi. Il s'appelait Priscus ; on le surnomma Caton, de *catu*, sage, adroit, délié.

Il avait servi, à dix-sept ans, contre Annibal ; avait, au combat, la main prompte et le pied ferme, et menaçait l'ennemi d'une voix rude en même temps qu'il lui présentait l'épée à la poitrine et au visage. – Il y a encore, de nos jours, des maîtres d'armes de régiment qui procèdent ainsi. – Il ne buvait que de l'eau ; seulement, dans les grandes marches ou les grandes chaleurs, il y ajoutait un peu de vinaigre ; dans ses jours de débauche, il allait jusqu'à la piquette.

Il était né dans ces temps héroïques – deux cent trente ans avant Jésus-Christ – où il y avait encore des terres en Italie et des hommes pour labourer ces terres. Comme les Fabius, les Fabricius et les Cincinnatus, il quittait le soc pour l'épée, et l'épée pour le soc, se battant de sa personne comme un simple soldat, labourant lui-même comme un simple garçon de ferme ; seulement, en hiver, il labourait en tunique ; en été, tout nu.

Il était voisin de campagne de ce Manius Curius qui avait obtenu trois fois le triomphe, vaincu les Samnites unis aux Sabins, chassé Pyrrhus de l'Italie, et, après ses trois triomphes, habitait

toujours cette pauvre maison où les ambassadeurs samnites le trouvèrent faisant cuire des raves.

Les députés venaient lui offrir je ne sais quelle somme en or.

— Voyez ce que je mange, leur dit-il.

— Nous le voyons.

— Eh bien, on n'a pas besoin d'or quand on sait se contenter d'un pareil repas.

Un tel homme devait plaire à Caton, comme Caton devait lui plaire. Le jeune homme devint donc l'ami du vieillard.

Caton le Jeune descendait de ce rude censeur qui se brouilla avec Scipion parce qu'il le trouvait trop prodigue et trop magnifique. Il avait beaucoup de son aïeul, quoique cinq générations eussent passé entre eux, et que le représentant d'une de ces générations, Caius Porcius Caton, petit-fils de Caton l'Ancien, accusé et convaincu de concussion, s'en fût allé mourir à Tarragone.

Notre Caton, Caton le Jeune ou Caton d'Utique, comme on voudra, était resté orphelin de père et de mère, avec un frère et trois sœurs.

Ce frère s'appelait Cépion.

Une de ses sœurs, sœur de mère seulement, s'appelait Servilie. Nous avons déjà prononcé son nom à propos du billet écrit à César le jour de la conjuration de Catilina.

Elle avait résisté longtemps ; mais César, ayant appris qu'elle désirait une fort belle perle, l'acheta et la donna à Servilie.

Servilie, en échange, donna à César ce qu'il désirait.

La perle avait coûté un peu plus de onze cent mille francs.

Caton était un homme au visage sévère et renfrogné, rebelle au rire ; il avait un cœur difficile à la colère, mais ne s'apaisant qu'à grand'peine une fois irrité. Lent à apprendre, il se souvenait toujours de ce qu'il avait appris. Il avait eu heureusement pour gouverneur un homme intelligent, raisonnant toujours, ne menaçant jamais. Cet homme se nommait – comme le fils de Jupiter et d'Europe – Sarpedon.

Dès son enfance, Caton donna des signes de cet entêtement qui

fit plus tard sa réputation. Quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ – il avait alors quatre ou cinq ans –, les alliés de Rome sollicitèrent le droit de cité.

Nous avons dit les avantages qui résultaient de ce droit de cité.

Un de leurs députés logeait chez Drusus, son ami.

Drusus, oncle maternel de Caton, élevait les enfants de sa sœur et avait un grand faible pour eux.

Ce député – on le nommait Popidius Lilo – faisait toute sorte de tendresses aux enfants pour qu'ils intercédassent auprès de leur oncle.

Cépion, qui avait deux ou trois ans de plus que Caton, s'était laissé séduire et avait promis.

Mais il n'en était pas de même de Caton.

Quoique, à l'âge de quatre ou cinq ans, il dût comprendre assez mal une question aussi compliquée que celle du droit de cité, il se contentait, à toutes les instances des députés, de fixer sur eux des yeux durs sans rien répondre.

— Eh bien, enfant, lui demanda Popidius, ne fais-tu pas comme ton frère ?

L'enfant ne répondit rien.

— Ne parleras-tu pas à ton oncle en notre faveur ? Voyons.

Caton continua de garder le silence.

— Voilà un mauvais garçon, dit Popidius.

Puis, tout bas :

— Voyons jusqu'où il ira, dit-il aux assistants.

Et il le prit par la ceinture et le suspendit hors de la fenêtre, à trente pieds de terre, à peu près comme s'il allait le précipiter.

Mais l'enfant ne desserra pas les dents.

— Me le promets-tu, dit Popidius, ou je te laisse tomber !

L'enfant continua de se taire sans donner un seul signe d'étonnement ou de crainte.

Popidius, dont le bras se lassait, le reposa à terre.

— Par Jupiter ! dit-il, c'est bien heureux que ce petit drôle ne soit qu'un enfant au lieu d'être un homme ; car, s'il était un hom-

me, nous pourrions bien ne pas avoir un seul suffrage dans tout le peuple.

Sylla avait été l'ami particulier du père de Caton, Lucius Porcius, qui avait été tué près du lac Fucin en attaquant les Toscans révoltés. Peut-être le jeune Marius n'avait-il pas été tout à fait étranger à cette mort. Orose la lui prête, et vous connaissez le proverbe : « On ne prête qu'aux riches. »

Sylla, qui avait été ami du père, faisait donc venir de temps en temps les deux enfants chez lui et s'amusaient à causer avec eux.

La maison de Sylla, dit Plutarque, était une véritable image de l'enfer, vu le grand nombre de proscrits qu'on y amenait tous les jours pour les mettre à la torture.

C'était l'an 80 avant Jésus-Christ, Caton avait donc de treize à quatorze ans.

De temps en temps, il voyait sortir des corps brisés par la torture ; plus souvent encore, il voyait emporter les têtes coupées. Il entendait tout bas les honnêtes gens gémir. Cela lui donnait fort à penser sur ce Sylla qui lui faisait amitié.

Un jour, il n'y put pas tenir et demanda à son gouverneur :

— Comment donc se fait-il qu'il ne se trouve personne pour tuer cet homme ?

— C'est qu'on le craint encore plus qu'on le hait, répondit le gouverneur.

— Donnez-moi donc une épée, à moi, dit Caton ; et je délivrerai, en le tuant, ma patrie de l'esclavage.

Le gouverneur consigna les paroles pour l'histoire, mais se garda bien de donner à son élève l'épée qu'il demandait.

À vingt ans, Caton n'avait jamais soupé sans son frère aîné, qu'il adorait.

— Quelle est la personne que tu aimes le plus ? lui avait-on demandé quand il était tout enfant.

— Mon frère, avait-il répondu.

— Après ?

— Mon frère.

— Et après encore ?

— Mon frère.

Et autant de fois on lui avait fait la même question, autant de fois il avait redit la même réponse.

XVII

Caton était riche. Nommé prêtre d'Apollon, il prit une maison à part et emporta avec lui sa portion de la fortune paternelle, montant à cent vingt talents (environ six cent soixante mille francs de notre monnaie). Plus tard, il hérita de son cousin germain cent talents ; ce qui fit monter sa fortune à plus de douze cent mille francs.

Caton était fort avare.

À peine, dit Plutarque, eut-il hérité de toute cette fortune qu'il *resserra sa manière de vivre*.

Et cependant il dut hériter de son frère encore un demi-million lorsque son frère mourut à Enus. – Nous allons arriver tout à l'heure à cette mort, et nous verrons ce que dira César de l'avarice de Caton.

On connaissait à peine Caton, lorsqu'une occasion se présenta pour lui de parler en public. Ce ne fut pas pour accuser ou défendre un riche déprédateur, un Dolabella ou un Verrès qu'il prit la parole. Non. Caton l'Ancien, ce bisaïeul pour lequel son arrière-petit-fils avait une si grande vénération, Caton l'Ancien – le Caton du *delenda Carthago* – avait dédié la basilique Porcia pendant sa censure. – Avons-nous dit que ce surnom de Porcius lui venait de la grande quantité de porcs qu'il faisait pâturer, comme le nom de Caton lui venait de son adresse dans les affaires ? Si nous ne l'avons pas dit, disons-le.

La basilique Porcia avait donc été dédiée par Caton ; mais il se trouva que l'une des colonnes de la basilique gênait les sièges des tribuns qui tenaient là leurs séances. Ils voulurent l'ôter, ou tout au moins la changer de place ; mais Caton vint et plaida pour l'inamovibilité de la colonne.

La colonne resta.

On avait remarqué dans Caton une parole serrée, pleine de

sens, grave, et cependant ne manquant pas d'une certaine grâce, et dont le principal mérite était la concision.

Dès ce moment, il fut posé comme orateur.

Mais, à Rome, nous l'avons dit, de même que ce n'était pas assez d'être soldat, et qu'il fallait encore être orateur, de même ce n'était point assez d'être orateur, il fallait encore être soldat.

Caton s'était préparé à ce rude métier.

À Rome, Caton ne pouvait suivre l'exemple de son aïeul qui labourait tout nu ; mais au moins s'accoutuma-t-il à supporter les plus grands froids la tête découverte et à marcher toujours à pied dans les voyages, quelquefois fort longs, qu'il entreprenait. Cela, au reste, n'engageait point ses amis : ceux-ci voyageaient à cheval et en litière ; mais, de quelques pas qu'il marchassent, Caton marchait aussi vite qu'eux, s'approchant de celui avec lequel il voulait causer et appuyant, pour tout repos, sa main au garot du cheval.

Il avait été d'abord très-sobre, ne restant à table que quelques minutes, ne buvant qu'une seule fois après avoir mangé et se levant aussitôt qu'il avait bu.

Plus tard, la chose changea : le rigide stoïcien se mit à boire et passa quelquefois la nuit entière à table.

— Caton ne fait qu'ivrogner, disait Memmius.

— Oui, répondait Cicéron ; mais tu ne dis pas qu'en revanche il joue aux dés depuis le matin jusqu'au soir.

Peut-être Caton était-il ivre lorsque, en plein sénat, il appela *ivrogne* César, qui ne buvait presque jamais que de l'eau.

À l'égard du vin, dit Suétone en parlant de César, ses ennemis eux-mêmes conviennent qu'il en faisait un usage très-modéré : *Vini parcissimum ne inimici quidem negaverunt.*

Et Caton lui-même revient sur le mot *ivrogne* quand il dit :

De tous ceux qui ont bouleversé la République, César seul n'était pas ivre : *Unum ex omnibus ad evertendam Rempublicam sobrium accessisse.*

Jusqu'à son mariage, Caton resta vierge ; il voulut d'abord épouser Lépida, qui était fiancée à Scipion Métellus. On croyait l'affaire rompue entre les deux gens ; mais les prétentions de Caton ravivèrent l'amour de Métellus, et il reprit Lépida au moment où Caton tendait la main vers elle.

Cette fois, le stoïque ne fut point maître de lui. Il voulut poursuivre Scipion Métellus en justice. Ses amis lui firent comprendre que tout le monde rirait de lui, et qu'il en serait pour ses frais de procès. Il retira sa plainte, comme on dirait de nos jours ; mais il prit la plume et fit des iambes contre Scipion. – Malheureusement, ces iambes sont perdus.

Depuis, il épousa Attilia, qu'il chassa de chez lui à cause de ses déportements.

Enfin, il se maria en secondes noces avec Marcia, fille de Philippe.

Disons tout de suite comment notre stoïcien qui, amoureux de Lépida, faisait des iambes contre Scipion ; qui, marié à Attilia, la chassait à cause de ses déportements ; disons tout de suite comment il entendait la jalousie.

Cette seconde femme de Caton était fort belle et passait pour être sage ; ce qui ne l'empêchait point d'avoir un grand nombre d'admirateurs. Au nombre de ces admirateurs était Quintus Hortensius, un des hommes les plus honorés et les plus honorables de Rome ; seulement, Quintus Hortensius avait une singulière manie : il n'appréciait que la femme qu'il n'avait pas. Or, le divorce étant permis à Rome, il eût bien voulu épouser, après divorce, la fille de Caton mariée à Bibulus, ou la femme de Caton elle-même.

Hortensius s'ouvrit d'abord à la femme de Bibulus, laquelle, aimant son mari et ayant deux enfants de lui, trouva les propositions d'Hortensius fort honorables sans doute, mais tout à fait hors de saison.

Hortensius, pour que la chose lui parût plus sérieuse, reçut le refus de Porcia de la bouche même de Bibulus.

Mais Hortensius ne se tint point pour battu et insista près de Bibulus.

Bibulus en appela à son beau-père.

Caton intervint.

Hortensius alors s'expliqua vis-à-vis de Caton, avec qui il était lié depuis de longues années, plus catégoriquement encore qu'il ne l'avait fait vis-à-vis de Bibulus.

Hortensius ne cherchait point le scandale et ne tenait pas absolument au bien d'autrui ; ce qu'il voulait, c'était une honnête femme.

Par malheur, malgré toutes ses recherches, il n'en avait trouvé que deux à Rome, et elles étaient prises.

L'une était, comme nous l'avons dit, Porcia, femme de Bibulus ; l'autre, Marcia, femme de Caton.

Or, il demandait que Bibulus ou Caton – peu lui importait lequel – poussât le dévouement jusqu'à se séparer de sa femme et la lui donner. À son avis, c'était une chose que Pythias et Damon ne se seraient pas refusée l'un à l'autre, et il prétendait aimer Caton au moins autant que Pythias.

Au reste, Hortensius faisait une proposition qui prouvait sa bonne foi : il s'engageait à rendre Porcia à Bibulus ou Marcia à Caton aussitôt qu'il en aurait eu deux enfants.

Il s'appuyait sur une loi de Numa tombée en désuétude quoique non abrogée. Cette loi, que le lecteur pourra retrouver dans Plutarque – *Parallèle entre Lycurgue et Numa* –, portait que le mari qui *croirait avoir assez d'enfants* pourrait céder sa femme à un autre, soit pour un temps, soit à perpétuité.

Caton fit observer à Hortensius que cette cession était pour son compte à lui, Caton, d'autant plus impossible que Marcia était enceinte.

Hortensius répondit que, son désir étant un désir honnête et raisonnable, il attendrait que Marcia fût accouchée. Cette persistance toucha Caton, qui demanda à Hortensius la permission toutefois de consulter Philippe, père de Marcia.

Philippe était bonhomme.

— Du moment, dit-il à son gendre, que vous ne voyez pas d'inconvénient à cette cession, je n'en vois pas non plus ; cependant j'exige que vous signiez un contrat de mariage d'Hortensius et de Marcia.

Caton y consentit.

On attendit que Marcia fût accouchée et eût fait ses relevailles, et, en présence de son père et de son mari, qui appliqua sa signature et son cachet au contrat, elle fut mariée à Hortensius.

Nous dirons tout à l'heure comment cet arrangement était moins extraordinaire l'an 695 de Rome que 1850 ans après Jésus-Christ.

Achevons l'histoire de Marcia et d'Hortensius.

Les deux époux vécutrent parfaitement heureux ; Marcia combla les vœux d'Hortensius en lui donnant deux enfants, et, comme Caton ne la redemanda point, Hortensius la garda jusqu'au moment où lui, Hortensius, mourut et, en mourant, lui laissa tout son bien : vingt ou vingt-cinq millions, peut-être.

Alors Caton épousa de nouveau Marcia, comme on peut le voir dans Appius, *De la guerre civile*, et dans Lucain, *Pharsale*, livre II, vers 328 ; seulement, comme la chose arrivait au moment où il partait avec Pompée, ce fut non plus une femme que reprit Caton, mais une mère qu'il rendit à ses filles.

L'aventure fit quelque bruit à Rome. On en causa, mais on ne s'en étonna point autrement. Cela tenait aux lois sur le divorce.

Disons quelques mots de ces lois, afin qu'une seule chose reste un problème aux yeux de nos lectrices : *la passivité de Marcia, qui circule d'un mari à l'autre* ; et encore, cette passivité, peut-être l'expliquerons-nous.

On le voit, notre prétention est de tout expliquer.

XVIII

Commençons par dire comment on se mariait ; les conditions du divorce viendront ensuite.

Il y avait à Rome deux sortes de mariages : le mariage patricien et le mariage plébéien ; le mariage par *confarréation*, le mariage par *coemption*.

Soyez tranquille, cher lecteur, tout cela va devenir clair comme le jour.

Il se faisait d'abord, comme chez nous, un contrat de mariage.

Le jurisconsulte qui tenait la place du notaire, après avoir lu l'acte et avant de le présenter *aux cachets*, c'est-à-dire à la signature de son propriétaire, le jurisconsulte prononçait ces paroles sacramentelles :

« Les fiançailles, ainsi que les noces, ne se contractent que du libre consentement des parties, et une fille peut résister à la volonté paternelle dans le cas où le citoyen qu'on lui présente pour fiancé a été noté d'infamie, ou a mené une conduite répréhensible. »

S'il n'y avait rien de tout cela, et si les deux parties consentaient, le mari, en garantie de l'engagement qu'il venait de contracter, offrait à sa femme un anneau de fer tout uni, sans aucune pierrerie. La femme le mettait à l'avant-dernier doigt de la main gauche, parce qu'une superstition romaine voulait qu'il y eût un nerf qui correspondît de ce doigt au cœur. – N'est-ce point encore à ce doigt, mes belles lectrices, que vous le mettez de nos jours, sans vous douter souvent de cette correspondance ?

Ensuite, on fixait le jour du mariage. D'habitude, comme on fiançait les jeunes filles à treize ou quatorze ans, même à douze, ce délai était d'une année.

La fixation de ce jour était une grande affaire.

On ne devait pas se marier dans le mois de mai, mois funeste à cause des *lemurales*. (Ovide, *Fastes*, V, v. 487.)

On ne devait pas se marier pendant les jours qui précédaient les ides de juin, c'est-à-dire du 1^{er} au 16 de ce mois, parce que ces quinze jours, comme les trente et un jours précédents, étaient funestes aux mariages. (Voyez encore Ovide, *Fastes*, VI, v. 219.)

On ne devait point se marier aux calendes de quintilis, c'est-à-dire le 1^{er} juillet, parce que, le 1^{er} juillet étant un jour férié, nul n'avait droit de faire violence ce jour-là ; or, un mari est toujours censé faire violence à sa femme, à moins que sa femme ne soit veuve. (Voyez Macrobe, *Saturn.*, I, 15.)

On ne devait pas non plus se marier le lendemain des calendes, des ides et des nones, qui sont également des jours funestes, des *jours religieux*, pendant lesquels il n'était permis que de faire les choses *absolument indispensables*. (Voir... voir beaucoup d'auteurs sur ce point, attendu qu'à Rome il n'était jamais indispensable de se marier. Voir donc Macrobe, *Saturn.*, 15 et 16 ; Plutarque, *Quæ. rom.*, page 92 ; Tite-Live, VI, 1 ; Aulugelle, V, 17, *Fest. relig.*)

Dans les premiers temps de la République, la jeune fille allait, avec sa mère et quelque proche parente, passer la nuit dans un temple afin d'écouter si quelque oracle ne se ferait pas entendre ; mais, depuis, il suffisait qu'un prêtre vînt dire qu'il n'y avait point d'augure défavorable, et tout allait pour le mieux.

Le mariage religieux se célébrait au sacrarium de la maison.

La jeune fille attendait, avec une tunique blanche unie ; sa taille était serrée par une ceinture de laine de brebis ; ses cheveux étaient divisés en six tresses et relevés au sommet de la tête en forme de tour surmontée d'une couronne de marjolaine en fleur ; elle avait un voile transparent, couleur de flamme, et c'était de ce voile – *nubere*, voiler – qu'était venu le nom de *nuptiæ* – noces.

Le brodequin, comme le voile, était couleur de feu.

Le voile était emprunté au costume de la flaminique diale, à qui le divorce était interdit, et la coiffure à celle des vestales. Cette coiffure, par conséquent, était un symbole de la pureté de la jeune épouse.

Chez nous, la branche d'oranger remplace la marjolaine ; mais la branche d'oranger, comme l'anneau au doigt du cœur, n'en est pas moins une tradition antique.

On ne se voilait que dans les mariages patriciens.

Il fallait dix témoins pour valider ce mariage.

Les deux époux se plaçaient chacun sur une chaise jumelle couverte de la peau d'une brebis ayant servi de victime et à laquelle on avait eu soin de conserver sa laine.

Le flamme diale mettait la main droite de la jeune fille dans la main droite du jeune homme, prononçait certaines paroles sacramentelles disant que la femme devait participer aux biens du mari, ainsi qu'à toutes choses saintes ; il offrait ensuite à Junon, qui préside aux mariages, des libations faites de vin miellé et de lait, et dans ces libations figurait un gâteau de froment, nommé *far*, qui était apporté et présenté par la mariée : c'était de ce gâteau que venait le mot de *confarréation*.

Dans les sacrifices conjugaux, on jetait le fiel de la victime derrière l'autel en signe que toute aigreur devait être bannie du mariage.

Le second mariage était le mariage *plébéen* ou par *coemption*, du verbe *emere*, acheter ; dans ce second mariage, le mari achetait sa femme, et la femme devenait l'esclave du mari ; elle lui était vendue par son père ou son tuteur, en présence du magistrat et de cinq citoyens romains ayant atteint l'âge de puberté.

Le peseur de monnaie, qui figurait dans les ventes à l'encan, était aussi nécessairement présent au mariage.

Au reste, la vente était symbolique ; le prix de cette vente était figuré par un *as* de cuivre, c'est-à-dire par la plus lourde, mais la plus infime pièce de monnaie romaine. Un *as* pouvait valoir six centimes trois quarts. L'*as* était divisé en *semisse*, moitié d'*as* ; en *triens*, tiers d'*as* ; en *quadrans*, quart d'*as* ; en *sextans*, sixième d'*as* ; en *stips*, douzième d'*as*.

Une singularité de cette sorte de mariage, c'est que la femme apportait l'*as* avec lequel on l'achetait ; si bien que ce n'était pas

en réalité le mari qui achetait la femme, mais la femme qui achetait le mari.

Dans ce cas, les questions étaient faites au tribunal du préteur par le mari et la femme, au lieu d'être faites par le jurisconsulte.

— Femme, disait le mari, veux-tu être ma mère de famille ?

— Je le veux, répondait la femme.

— Homme, disait-elle, veux-tu être mon père de famille ?

Puis, à son tour :

— Je le veux, répondait l'homme.

On n'eût point fait cette question à une fille noble. La fille noble était *matrone* ; la fille du peuple était *mère de famille*. — Le mot *famille* rappelait l'esclavage ; l'esclave faisait partie de la famille.

Comme symbole de la dépendance à laquelle se soumettait la jeune fille, un des assistants lui séparait les cheveux avec un javelot dont il lui promenait six fois la pointe sur la tête.

Puis les jeunes gens, s'emparant de la mariée, l'enlevaient entre leurs bras et la transportaient du tribunal du préteur à la maison conjugale en criant :

— À Talasius ! à Talasius !

Nous avons plus haut donné l'explication de ce cri.

Mais, avant d'arriver à la maison, on arrêtait la mariée devant un de ces petits autels aux dieux lares, appelés *laraires*, et qu'on rencontrait à chaque carrefour.

La jeune femme tirait de sa poche un second as et le donnait aux dieux.

Entrée dans la maison, elle allait droit aux pénates, tirait un troisième as de son soulier, de son brodequin ou de sa sandale, et le leur donnait.

Ainsi, le mariage chez les Romains avait deux caractères presque aussi respectables l'un que l'autre : le mariage religieux, ou par *confarréation* ; le mariage par achat, ou par *coemption*.

Et cependant le mariage n'était considéré chez les Romains que comme une association qui ne devait durer que tant que les asso-

ciés seraient en bon accord. Du moment que cet accord était troublé, le mariage pouvait être dissous.

Romulus avait fait une loi qui permettait au mari de répudier sa femme si elle avait empoisonné ses enfants, falsifié ses clefs, commis un adultère ou bu du vin fermenté.

De là venait à Rome la coutume d'embrasser les femmes sur la bouche.

Ce droit – car c'était plus qu'une coutume, c'était un droit –, ce droit s'étendait depuis le mari jusqu'aux cousins. C'était pour s'assurer que les femmes n'avaient pas bu de vin.

L'an 520 de Rome, Spurius Carvilius Ruga usa du bénéfice des lois de Romulus et de Numa, et répudia sa femme parce qu'elle était stérile. C'est le seul exemple de répudiation qu'il y ait eu pendant cinq siècles.

Il est vrai que, s'il était prouvé que le mari répudiait sa femme sans motif légitime, la moitié de ses biens passait à la femme, l'autre était consacrée au temple de Cérès, et le mari voué aux dieux infernaux. C'est dur ; mais voyez Plutarque : *Vie de Romulus*.

Cela était la répudiation.

Puis il y avait le divorce.

Spurius Carvilius Ruga avait répudié sa femme. Caton divorça avec la sienne.

On appelait le divorce la *diffarétation*, c'est-à-dire le contraire de la confarrétation.

De même qu'il y avait eu deux cérémonies pour lier, il en fallait deux pour délier.

La première avait lieu devant le préteur, en présence de sept citoyens romains ayant atteint l'âge de puberté ; un affranchi apportait les tablettes contenant l'acte de mariage et les brisait publiquement.

Puis on rentrait au domicile conjugal, le mari redemandait à la femme les clefs de la maison et lui disait :

— Femme, reprends tes biens ; adieu ! sors d'ici.

La femme, alors, si le mariage avait eu lieu par *confarréation*, reprenait sa dot et s'en allait, quand c'étaient les torts du mari qui avaient amené la séparation ; mais quand c'étaient les torts de la femme, le mari avait le droit de retenir une partie de la dot : un sixième, par exemple, pour chaque enfant, jusqu'à concurrence de la moitié de cette dot, les enfants restant toujours la propriété de leur père.

Cependant il y avait un cas où la femme perdait toute sa dot : c'était le cas où elle était convaincue d'adultère.

Dans ce cas, avant de la congédier, le mari la dépouillait de la *stole* et la revêtait de la *toge* des courtisanes.

Quant au mariage par *coemptio*, une vente l'avait fait, une vente le défaisait ; seulement, comme l'achat était simulé, le rachat lui-même était une simulation.

Il y avait donc trois manières de se séparer à Rome : la répudiation, qui était flétrissante pour la femme ; le divorce, qui, à moins de crime commis par l'un ou par l'autre, était une séparation à l'amiable et n'avait rien de déshonorant ; enfin, la restitution de la femme à ses parents, qui n'était rien autre chose que le renvoi à ses premiers maîtres d'une esclave dont on ne veut plus.

Vers les derniers temps de la République, la restitution, le divorce et la répudiation étaient devenues choses fort communes. Vous avez vu César répudiant sa femme dans la seule crainte qu'elle ne fût soupçonnée.

Souvent même le mari ne donnait point de raisons.

— Pourquoi as-tu répudié ta femme ? demandait un citoyen romain à un de ses amis.

— J'avais mes motifs, répondit celui-ci.

— Lesquels ? N'était-elle pas probe, n'était-elle pas honnête, n'était-elle pas jeune, n'était-elle pas belle, ne te donnait-elle pas des enfants bien constitués ?

Pour toute réponse, le divorcé allongea la jambe et montra son soulier au questionneur.

— Ce soulier n'est-il pas beau, lui demanda-t-il, n'est-il pas neuf ?

— Si fait, répondit l'ami.

— Eh bien, continua le divorcé en se déchaussant, qu'on le rende au cordonnier, car il me blesse, et il n'y a que moi qui sache précisément où.

L'histoire ne dit pas si les souliers que lui renvoya le cordonnier à la place de ceux qu'il lui avait rendus allèrent mieux aux pieds de cet homme si difficile à chausser.

Revenons à Caton, dont cette dissertation matrimoniale nous a écarté, et reprenons-le où nous l'avons laissé, c'est-à-dire à l'âge de vingt ans.

XIX

Caton était ce que de nos jours on appelle un *original*.

On portait d'habitude, à Rome, des souliers et une tunique ; lui sortait sans souliers et sans tunique.

La pourpre à la mode était la plus vive et la plus forte en couleur ; lui portait la pourpre sombre et presque couleur de rouille.

Tout le monde prêtait à douze pour cent par an, c'était le taux légal – quand nous disons tout le monde, nous voulons dire les honnêtes gens ; les autres prêtaient, comme chez nous, à cent et à deux cents pour cent – ; lui prêtait pour rien, et quelquefois, quand l'argent lui manquait, il donnait, pour rendre service à un ami et même à un étranger qu'il croyait honnête homme, une terre ou une maison, afin que le trésor y prît hypothèque.

La guerre des esclaves éclata : son frère Cépion commandait un corps de mille hommes sous Gellius ; Caton partit comme simple soldat et alla rejoindre son frère.

Gellius lui décerna le prix de la bravoure et réclama pour lui des honneurs considérables. Caton refusa, disant qu'il n'avait rien fait qui méritât aucune distinction.

On rendit une loi qui défendait aux candidats d'avoir auprès d'eux des nomenclateurs ; Caton brigua la charge de tribun des soldats : il obéit à la loi et, dit Plutarque, *il fut le seul*.

Plutarque ajoute, avec sa naïveté habituelle :

Il vint à bout, par un effort de mémoire, de saluer tous les citoyens, en les appelant chacun par son nom. *Et il déplit par là à ceux qui l'admiraient ; plus ils étaient forcés de reconnaître le mérite de sa conduite, plus il leur fâchait de ne pouvoir l'imiter.*

Nous avons dit qu'il marchait toujours à pied.

Voici quelle était sa manière de voyager :

Dès le matin, il envoyait son cuisinier et son boulanger à la halte de nuit ; si Caton avait dans la ville ou dans le village un

ami ou une personne de sa connaissances, ils allaient chez cette personne, sinon à l'auberge, où ils lui préparaient à souper ; s'il n'y avait pas d'auberge, ils s'adressaient aux magistrats, qui logeaient Caton par billet de logement. Souvent les magistrats ne voulaient pas croire à ce que disaient les envoyés de Caton et les traitaient avec mépris parce qu'ils parlaient poliment, n'employant ni cris ni menaces.

Alors, en arrivant, Caton ne trouvait rien de prêt. Voyant cela, sans aucune plainte, il s'asseyait sur son bagage et disait :

— Que l'on m'aille chercher les magistrats.

Ce qui faisait que l'on continuait de le prendre pour un homme timide ou de condition inférieure.

Pendant les magistrats venaient, et lui, d'habitude, leur adressait cette remontrance :

— Malheureux ! quittez ces manières dures avec les étrangers, car ce ne sera pas toujours des Caton que vous recevrez chez vous, et tâchez d'émousser par vos prévenances le pouvoir d'hommes qui ne cherchent qu'un prétexte pour vous enlever de force ce que vous ne leur aurez pas donné de bon gré.

Faites-vous une idée de ce qu'étaient ces magistrats qui s'étonnaient qu'un *cuisinier* et un *boulangier* ne leur parlassent pas avec cris et menaces, et qui venaient humblement recevoir les remontrances du maître *assis sur ses bagages*.

C'est que ces magistrats étaient des provinciaux, c'est-à-dire des étrangers, et que cet homme assis sur des bagages était un citoyen romain.

Voyez ce que l'on faisait pour un simple affranchi. L'anecdote est curieuse et rappelle l'aventure de Cicéron revenant de Sicile et croyant que Rome n'est occupée que de lui.

En entrant en Syrie, et, comme Caton, voyageant, ainsi qu'à son ordinaire, à pied au milieu de ses amis et même de ses serviteurs à cheval, approchait d'Antioche, il vit un grand nombre de personnes rangées en haie aux deux bords du chemin : c'étaient, d'un côté, des jeunes gens vêtus de longues robes ; de

l'autre, des enfants splendidement parés. Des hommes étaient à leur tête, vêtus de blanc et portant des couronnes.

À cette vue, Caton ne douta pas un instant que tout cet appareil ne fût pour lui, et qu'Antioche, sachant que Caton se préparait à faire halte dans ses murs, ne lui eût préparé cette réception.

Il s'arrêta, fit mettre pied à terre à ses amis et à ses serviteurs, murmura contre son boulanger et son cuisinier, qui avaient trahi son incognito, et, prenant son parti des honneurs qu'on allait lui rendre en se disant à part lui qu'il n'avait rien fait pour les provoquer, il s'avança vers toute cette troupe.

Alors un homme tenant à la main une baguette et ayant sur sa tête une couronne quitta ceux de la ville, et, venant au-devant de Caton qui s'apprêtait à le recevoir et à répondre à sa harangue :

— Bonhomme, lui dit-il, n'aurais-tu pas rencontré le seigneur Démétrius, et ne pourrais-tu pas nous dire s'il est encore bien loin ?

— Qu'est-ce que le seigneur Démétrius ? demanda Caton un peu désappointé.

— Comment ! demanda l'homme à la baguette, tu ne sais pas ce que c'est que le seigneur Démétrius ?

— Non, par Jupiter ! répondit Caton.

— Eh bien, mais c'est l'affranchi de Pompée le Grand !

Caton baissa la tête et passa, fort méprisé des députés d'Antioche.

Il ne connaissait pas Démétrius !

Cependant une grande douleur l'attendait, et l'âme du stoïque allait être mise à une cruelle épreuve.

Caton était à Thessalonique, lorsqu'il apprit que son frère Cépion était tombé malade à Enus, ville de Thrace située à l'embouchure de l'Èbre.

Caton courut au port – on se rappelle que ce frère était la seule chose qu'il aimât au monde.

La mer était agitée par une violente tempête ; il n'y avait pas dans le port un seul vaisseau capable de tenir la mer par un pareil

temps.

Caton, suivi de deux de ses amis et de trois esclaves, se jette dans un petit navire marchand et, avec un bonheur inouï, après avoir failli vingt fois d'être submergé, arrive à Enus juste au moment où son frère venait de mourir.

À cette nouvelle, à la vue du corps de son frère, il faut rendre cette justice à Caton, le philosophe disparut pour faire place au frère, et au frère désespéré.

Il se jeta sur son corps et le serra entre ses bras avec les démonstrations de la plus vive douleur.

Ce n'est pas tout, dit Plutarque, comme si la vraie douleur de Caton était dans ce qui va suivre, *il fit pour les funérailles de son frère des dépenses extraordinaires, prodigua les parfums, brûla sur le bûcher des étoffes précieuses, et lui éleva, sur la place publique d'Enus, un tombeau de marbre de Thasos qui lui coûta huit talents* (quarante-quatre mille francs environ de notre monnaie).

Il est vrai que César prétendit que Caton avait passé au tamis les cendres de son frère pour en retirer l'or des étoffes précieuses qui avait été fondu par le feu ; mais on sait que César n'aimait pas Caton ; et puis César était si mauvaise langue !

Au reste, Pompée vengea Caton avec usure du petit désagrément qui lui était arrivé en entrant à Antioche le jour où on lui avait demandé des nouvelles de Démétrius.

Pompée était à Éphèse, lorsqu'on lui annonça Caton. Dès qu'il l'aperçut, il se leva de son siège et alla à sa rencontre comme il eût fait pour un des personnages principaux de Rome ; puis, le prenant par la main, il l'embrassa et lui fit de très-grands éloges, sur lesquels il renchérit encore lorsqu'il se fut retiré.

Il est vrai que, quand Caton annonça son départ à Pompée, celui-ci, qui avait l'habitude de retenir les visiteurs par toutes sortes d'insistances, ne dit pas un mot pour changer la résolution du voyageur.

Et même, ajoute Plutarque, *il vit son départ* avec joie.

Pauvre Caton !

De retour à Rome, il brigua la questure et l'obtint.

Cette charge de questeur avait principalement pour but de constater l'emploi qui avait été fait des finances de l'État et de regarder les mains et les poches de ceux qui les avaient manipulées.

Or, voici ce qui arrivait :

Les nouveaux questeurs n'avaient naturellement pas la moindre notion de ce qu'ils avaient à faire ; ils s'adressaient, pour les renseignements, aux employés inférieurs, qui, stationnaires, étaient, par la longue pratique de leur charge, mieux instruits qu'eux ; mais ceux-ci avaient intérêt à ne rien changer, de sorte que les abus continuaient.

Il n'en fut pas ainsi de Caton : il ne se mit sur les rangs qu'après avoir étudié à fond les lois questoriales.

Aussi, dès son entrée en charge, vit-on que l'on allait avoir affaire à un véritable questeur.

Il réduisit ces scribes contre lesquels, quatre-vingts ans plus tard, Jésus devait tonner d'une si terrible manière, à n'être que ce qu'ils étaient en effet, c'est-à-dire des agents subalternes.

Alors il y eut une ligue de tous ces gens-là contre Caton ; mais Caton chassa le premier qui fut convaincu de fraude dans le partage d'une succession. Un autre ayant supposé un testament, Caton le mit en justice ; c'était un ami de Catulus – de Catulus, vous savez, ce même Catulus tenu par tous pour un si honnête homme. Catulus supplia Caton de faire grâce.

Caton fut inexorable.

Comme Catulus insistait :

— Sors d'ici, lui dit Caton, ou je te fais chasser par mes licteurs !

Catulus sortit.

Mais – tant la corruption était enracinée ! – Catulus n'en défendit pas moins le coupable, et, comme il voyait que, faute d'une voix, son client allait être condamné, il envoya chercher en litière

Marcus Lollius, un des collègues de Caton, qui n'avait pas pu venir, étant malade.

Le suffrage de Marcus Lollius sauva l'accusé.

Mais Caton ne voulut plus se servir de cet homme pour scribe et refusa obstinément de lui payer ses appointements.

Ces exemples de sévérité brisèrent l'orgueil de tous ces concussionnaires ; ils sentirent le poids de la main qui s'appesantissait sur eux ; ils devinrent aussi souples qu'ils avaient été rebelles et mirent tous les registres à la disposition de Caton.

À partir de ce moment, la dette publique n'eut plus de secrets. Caton fit rentrer tout l'argent qui était dû à la République, mais aussi il paya tout ce que la République devait.

Ce fut un grand bruit et un grand étonnement dans toute cette population romaine habituée aux tripotages des hommes d'argent, quand elle vit que les agioteurs, qui avaient bien cru ne jamais être obligés de rendre gorge, tandis que des citoyens qui avaient des créances du Trésor et qui, croyant ces valeurs perdues, n'avaient pas pu les vendre à moitié prix, étaient intégralement payés de ces créances.

On mit, et c'était justice, tous ces bons changements sur le compte de Caton, et le peuple, qui voyait en lui le seul honnête homme de Rome, commença de le prendre en grand respect.

Ce ne fut pas tout.

Restaient les égorgeurs de Sylla.

Au bout de quinze à vingt ans d'impunité, ces égorgeurs se croyaient hors d'atteinte et jouissaient avec tranquillité d'une fortune sanglante et facile, puisque bon nombre de têtes avaient été payées jusqu'à douze mille drachmes, c'est-à-dire jusqu'à dix mille francs de notre monnaie. Tout le monde les montrait du doigt, mais personne n'osait les toucher.

Caton les cita, les uns après les autres, devant les tribunaux comme détenteurs des deniers publics, et il fallut que ces misérables rendissent tout à la fois l'or et le sang.

Vint la conspiration de Catilina.

Nous avons dit le rôle que chacun y avait joué ; nous avons dit comment, après que Silanus eut opiné pour le dernier supplice, César fit un discours tellement habile sur la nécessité de l'indulgence que Silanus, se démentant lui-même, déclara que, par *dernier supplice*, il avait tout simplement entendu l'exil, puisqu'un citoyen romain ne pouvait être puni de mort.

Cette faiblesse fit bondir Caton. Il se leva et se mit à réfuter César.

Son discours est dans Salluste, ayant été conservé par les sténographes de Cicéron. – Disons en passant que ce fut Cicéron qui inventa la sténographie, et son secrétaire Tullius Tito qui en régularisa tout le système.

À la suite de ce discours de Caton, Cicéron eut le courage de faire étrangler les complices de Catilina, et César, qui craignait que son indulgence ne le fit accuser de complicité avec le chef du complot, se jeta dans la rue et se mit sous la sauvegarde du peuple.

Ce fut en sortant qu'il faillit être assassiné par les chevaliers amis de Cicéron.

Nous avons dit comment Caton balançait la popularité de César en faisant faire une distribution de blé dont le prix égalait sept millions de notre monnaie.

Toutes les précautions de César n'avaient point empêché qu'il ne fût accusé.

Trois voix s'élevèrent contre lui : celle du questeur Novius Niger, celle du tribun Vettius et celle du sénateur Curius.

Curius était celui qui avait le premier donné avis de la conspiration, et, parmi les conjurés, il nommait César.

Vettius allait plus loin : il soutenait que César était lié à la conjuration non-seulement par la parole, mais encore par écrit.

César lâcha le peuple sur ses accusateurs.

Novius fut mis en prison pour s'être porté juge d'un magistrat plus élevé que lui ; Vettius eut sa maison envahie et pillée ; on jeta ses membres par la fenêtre, et peu s'en fallut qu'on ne le mît en pièces.

Rome, au milieu de tous ces conflits, était fort troublée.

Métellus, qui venait d'être nommé tribun, proposa de rappeler Pompée à Rome pour le mettre à la tête des affaires. C'était demander un nouveau dictateur.

César, qui connaissait l'incapacité de Pompée comme homme

politique, se réunit à Métellus. Peut-être n'était-il point fâché de créer un précédent.

Caton seul pouvait résister à une pareille alliance.

Il alla trouver Métellus ; mais, au lieu d'aborder la question avec sa brutalité ordinaire, il l'attaqua doucement, priant plutôt qu'il n'exigeait, entremêlant ses prières de louages sur la maison de Métellus et lui rappelant qu'elle avait toujours compté parmi les soutiens de l'aristocratie.

Métellus crut que Caton avait peur, et s'entêta.

Caton se contint encore quelques instants ; mais la patience n'était pas sa vertu : il éclata tout à coup et se répandit en menaces contre Métellus.

Métellus vit bien qu'il fallait avoir recours à la force. Il fit venir ses esclaves à Rome et dit à César d'y donner rendez-vous à ses gladiateurs.

César, qui avait fait combattre six cent quarante gladiateurs lors de son édilité, en avait conservé un dépôt à Capoue. – Tout grand seigneur romain avait ses gladiateurs à cette époque, comme au Moyen Âge tout comte, duc ou prince, avait ses *bravi*. Nous avons vu les gladiateurs faire à eux seuls cette révolution qui mit jusqu'à vingt mille hommes sous les ordres de Spartacus. Seulement, le sénat a rendu une loi par laquelle nul ne pourra garder, dans Rome, plus de cent vingt gladiateurs.

Cette résistance à Caton se faisait publiquement.

La veille du jour où la loi avait été proposée, quoiqu'il sût parfaitement le péril qu'il avait à courir le lendemain, Caton soupa comme à son ordinaire et, ayant soupé, s'endormit profondément.

Minucius Thermus, l'un de ses collègues au tribunat, vint le réveiller.

Tous deux se rendirent au Forum, accompagnés d'une douzaine de personnes seulement.

Sur la route, ils recueillirent cinq ou six amis qui venaient au-devant d'eux pour les prévenir de ce qui se passait et les avertir

de se mettre sur leurs gardes.

En arrivant sur la place, le danger devint visible : le Forum était rempli d'esclaves armés de bâtons et de gladiateurs avec leurs sabres de combat ; au haut des degrés du temple de Castor et Pollux étaient assis Métellus et César ; des esclaves et des gladiateurs couvraient les degrés.

Alors, s'adressant à César et à Métellus :

— Audacieux et lâches à la fois ! leur cria Caton, qui, contre un homme nu et sans armes, avez réuni tant d'hommes armés et cuirassés !

Puis, haussant les épaules en signe de mépris du danger par lequel on avait cru l'intimider, il s'avança, et, commandant qu'on lui fit place, à lui et à ceux qui le suivaient, il commença de monter les degrés.

On lui fit place, en effet, mais à lui seul.

Il n'en monta pas moins.

Il tirait Thermus par la main ; mais, avant d'arriver sous le vestibule, il fut obligé de l'abandonner.

Enfin, il parvint en face de Métellus et de César. Il s'assit entre les deux.

C'était le moment ou jamais d'utiliser leurs sbires.

Peut-être allaient-ils le faire, quand tous ceux sur lesquels le courage commande l'admiration commencèrent de crier à Caton :

— Tiens ferme, Caton ! tiens ferme ! nous sommes là, nous te soutiendrons.

César et Métellus firent signe au greffier de lire la loi.

Le greffier se leva et commanda le silence ; mais, au moment où il allait commencer sa lecture, Caton lui arracha la loi des mains.

Métellus, à son tour, l'arrache des mains de Caton.

Caton l'arrache de nouveau des mains de Métellus et la déchire.

Métellus savait la loi par cœur ; il s'apprête à la dire au lieu de la lire ; mais Thermus, qui avait rejoint Caton et qui, sans être vu,

avait passé derrière Métellus, lui met la main sur la bouche et l'empêche de parler.

Alors César et Métellus appellent à eux les gladiateurs et les esclaves. Les esclaves lèvent leurs bâtons, les gladiateurs tirent leurs épées.

Les citoyens jettent de grands cris et se dispersent.

César et Métellus s'éloignent de Caton, qui, isolé, devient un but ; on lui jette des pierres à la fois des degrés et du toit du temple.

Muréna s'avance, le couvre de sa toge, le prend à bras-le-corps et l'entraîne dans le temple, malgré ses efforts pour rester sous le vestibule.

Alors Métellus ne doute plus du succès. Il fait signe aux gladiateurs de remettre leurs épées au fourreau, aux esclaves d'abaisser leurs bâtons ; puis, profitant de ce que ses partisans restent seuls sur le Forum, il essaye de faire passer la loi.

Mais, aux premiers mots, il est interrompu par les cris :

— À bas Métellus ! à bas le tribun !

Ce sont les amis de Caton qui reviennent à la charge ; c'est Caton lui-même qui sort du temple ; c'est enfin le sénat qui, honteux de son silence, s'est assemblé et a décidé de venir en aide à Caton.

Alors une réaction s'opère.

César a prudemment disparu.

Métellus s'enfuit, quitte Rome, part pour l'Asie et va rendre compte à Pompée de ce qui s'est passé au Forum.

Pompée pense à ce jeune homme rigide qui l'est venu visiter à Éphèse et murmure :

— Je ne me suis pas trompé, et il est bien tel que je l'avais jugé.

Le sénat, tout joyeux de cette victoire que Caton avait remportée pour lui, voulait noter Métellus d'infamie. Caton s'y opposa. Il obtint qu'on ne fît pas cette injure à un citoyen si distingué.

C'est alors que César, voyant qu'il n'y avait rien à faire pour

lui à Rome, s'était fait nommer préteur et était parti pour l'Espagne.

Nous l'en voyons revenir pour solliciter le consulat.

XXI

Les rivaux véritablement sérieux se retrouvaient donc en face, et la grande lutte allait commencer entre Pompée, qui représentait l'aristocratie ; César, qui représentait la démocratie ; Crassus, qui représentait la propriété ; Caton, qui représentait la loi ; — et Cicéron, qui représentait la parole.

Chacun, comme on le voit, avait sa puissance.

D'abord, il s'agissait de savoir si César serait ou ne serait pas consul.

Trois hommes se présentaient pour le consulat, ayant des chances sérieuses : Lucéius, Bibulus, César.

César avait payé ses dettes, mais revenait les mains à peu près vides ; il ne fallait pas compter se faire nommer à moins de deux ou trois millions.

Crassus lui avait prêté cinq millions au moment de son départ. Il avait pensé qu'il n'avait pas besoin de se gêner avec lui : il ne les lui avait pas rendus ; ce n'était donc pas à lui qu'il fallait s'adresser.

Oh ! une fois nommé consul, chacun viendrait de lui-même au-devant de lui.

Mais Crassus attendait prudemment.

Pendant les deux hommes influents, Pompée et Crassus, ne lui étaient pas opposés.

César profita de sa puissance sur eux pour faire un coup de maître.

Depuis l'affaire des gladiateurs, ils étaient brouillés. César les raccommoda, sinon sincèrement, du moins solidement : par les intérêts.

Puis il alla trouver Lucéius.

— Vous avez de l'argent, dit-il ; j'ai de l'influence. Donnez-moi deux millions, et je vous fais nommer.

— En êtes-vous sûr ?

— J'en réponds.

— Envoyez prendre chez moi les deux millions.

César avait bonne envie de les envoyer prendre tout de suite ; il craignait que Lucéius ne se dédit. Par pudeur, il attendit la nuit. La nuit venue, il envoya prendre l'argent dans des corbeilles.

Lorsque César eut l'argent, il fit venir les *interprètes*. Les *interprètes* étaient des agents de corruption chargés de faire prix avec les meneurs de la multitude.

— Mettez-vous en campagne, leur dit-il en frappant du pied les paniers, qui rendaient un son métallique ; je suis riche et veux être généreux.

Les interprètes partirent.

Cependant Caton avait l'œil sur César. Il avait appris de quelle façon celui-ci s'était procuré de l'argent, et comment et dans quelles conditions le pacte s'était fait. Il s'était rendu chez Bibulus et se trouvait là avec tout ce qui faisait opposition à la démagogie, dont César était le représentant.

Nommons les principaux conservateurs de l'époque. C'étaient Hortensius, Cicéron, Pison, Pontius Aquila, Epidius, Marcellus, Cœstius Flavius, le vieux Considius, Varron, Sulpicius, qui une première fois avait fait manquer le consulat à César, et enfin Lucullus.

Il était question du succès qu'avait eu César au Forum et dans la basilique Fulvia.

Il s'était présenté avec la toge blanche et sans tunique.

— Pourquoi sortez-vous sans tunique ? lui avait dit un de ses amis qui l'avait rencontré dans la rue Regia.

— Ne faut-il pas, avait répondu César, que je montre mes blessures au peuple ?

Quatorze ans plus tard, c'était Antoine qui montrait au peuple les blessures de César.

La nouvelle qu'apportait Caton était déjà connue. Ces mots : « César a de l'argent » étaient tombés comme la foudre au milieu de l'assemblée.

C'était Pontius Aquila qui en avait donné avis ; il le savait par le diviseur de sa tribu.

Varron avait, de son côté, annoncé la réconciliation de Crassus avec Pompée.

Cette double nouvelle avait jeté la consternation dans l'assemblée.

Du moment que César avait de l'argent, il n'y avait pas moyen de s'opposer à son élection ; mais on pouvait s'opposer à celle de Lucéius.

Lucéius, nommé, ne faisait qu'un avec César.

Bibulus, au contraire, Bibulus, gendre de Caton, nommé à la place de Lucéius, neutralisait l'influence du démagogue.

En apercevant Caton, on se groupa autour de lui.

— Eh bien ? lui demanda-t-on de toutes parts.

— Eh bien, dit Caton, la prédiction de Sylla est en train de se réaliser, et il y a, en effet, dans ce jeune homme à la ceinture lâche, plusieurs Marius.

— Que faire ?

— La circonstance est grave, dit Caton ; si nous laissons arriver au pouvoir cet ancien complice de Catilina, la République est perdue.

Puis, comme s'il eût craint que la perte de la République ne fût point une cause suffisante pour quelques-uns des assistants :

— Et, ajouta-t-il, non-seulement c'est la République qui est perdue, mais ce sont aussi tous vos intérêts qui se trouvent en danger ; ce sont vos villas, vos statues, vos tableaux, vos piscines, vos vieux barbeaux que vous nourrissez avec tant de soin, votre argent, vos richesses, votre luxe, auxquels il faut dire adieu ; tout cela est promis en récompense à ce peuple qui vote pour lui.

Alors un certain Favonius, ami de Caton, proposa une accusation en corruption de suffrage. On avait trois lois pour soi : la loi Aufidia, qui condamnait le corrupteur à payer tous les ans trois mille sesterces à chaque tribu ; la loi de Cicéron, qui, à ces trois mille sesterces d'amende, répétés autant de fois qu'il y avait de

tribus dans Rome, ajoutait dix ans d'exil ; enfin, la loi Calpurnia, qui englobait dans la punition ceux qui s'étaient laissé séduire.

Mais Caton s'opposa à l'accusation.

— Accuser son adversaire, dit-il, c'est s'avouer vaincu.

Le même *que faire* ? s'éleva de nouveau.

— Eh ! par Jupiter ! dit Cicéron, faire ce qu'il fait ! Si le moyen est bon pour lui, employons-le contre lui !

— Qu'en dit Caton ? demandèrent ensemble trois ou quatre voix.

Caton réfléchissait.

— Faire ce que propose Cicéron, dit-il. Philippe de Macédoine ne connaissait point de place imprenable s'il y pouvait seulement entrer un petit âne chargé d'or. César et Lucéius achètent les tribus ; couvrons l'enchère, et nous les aurons.

— Mais, s'écria Bibulus, je ne suis pas assez riche pour dépenser quinze ou vingt millions de sesterces dans une élection ; c'est bon pour César, qui ne possède pas une drachme, mais qui a la bourse de tous les usuriers de Rome.

— Oui, dit Caton ; mais, à nous tous, nous arriverons à être plus riches que lui. Puis, si les secours particuliers nous manquent, nous puiserons au trésor public. Voyons, que chacun se taxe.

Chacun se taxa. — Ni Pline, ni Velléius ne disent la somme que produisit cette quête ; mais il paraît qu'elle fut assez considérable, puisque Lucéius échoua, et que Bibulus fut nommé consul en même temps que César.

À peine au pouvoir, César attaqua cette question de la loi agraire. Chacun à son tour y touchait pour y renouveler sa popularité et y trouvait la mort.

Disons bien vite ce qu'était la loi agraire chez les Romains. On verra qu'elle ne ressemble en rien à ce que nous nous imaginons.

XXII

Le droit de guerre de l'antiquité, surtout dans les premiers temps de Rome, ne laissait aucune propriété aux vaincus. Le territoire conquis était divisé en trois parts : la part des dieux, la part de la République, la part des conquérants.

Cette dernière part était celle qu'on partageait aux vétérans et dans laquelle on établissait des colonies.

La part des dieux était attribuée aux temples et gérée par les prêtres.

Restait la part de la République, *ager publicus*.

On juge – lorsque toute l'Italie, et, après l'Italie, la Grèce, la Sicile, l'Espagne, l'Afrique, l'Asie furent conquises –, on juge ce que dut être cette part de la République, cet *ager publicus*.

Ce fut çà et là un immense apanage qui resta inculte ; apanage inaltérable que la République ne pouvait vendre, qu'elle pouvait louer seulement.

Quel était l'esprit de la loi qui mettait ces terres en location ?

De créer des espèces de petites métairies pour des familles agricoles qui feraient suer à cette riche terre d'Italie deux ou trois moissons par an ; de faire, enfin, ce qui se fait en France depuis le morcellement de la propriété : que trois ou quatre arpents pussent nourrir une famille.

Il n'en fut pas ainsi. Cela, on le comprend bien, donnait trop de peine aux agents de la République. Puis le moyen de réclamer des pots-de-vin pour des locations de deux ou trois arpents ? On afferma pour cinq et dix ans.

De leur côté, les fermiers s'aperçurent qu'il y avait une chose qui occasionnait moins de dépenses et qui rapportait plus que l'agriculture : c'était le pâturage. On mit les terres en prairies, et l'on y fit pâturer les moutons et les bœufs. Il y en eut qu'on ne se donna pas même la peine de mettre en prairies et où l'on parqua des porcs.

Il y avait encore un autre avantage : c'est que, pour labourer, ensemer, récolter un champ de quatre cents arpents, il eût fallu dix chevaux et vingt serviteurs ; pour garder trois, quatre, cinq, six troupeaux, il ne fallait que trois, quatre, cinq, six esclaves.

Les redevances, au reste, se payaient à la République – comme elles se payent aujourd'hui encore en Italie – en nature. Cette redevance était : pour les terres susceptibles d'être ensemençées, du dixième ; pour les bois, du cinquième ; pour les pâturages, d'un certain nombre de têtes de bétail, selon le bétail qu'ils devaient nourrir.

Or, on paya bien les redevances telles qu'elles étaient mentionnées ; seulement, quand il fut évident que l'on gagnait plus à faire des élèves qu'à labourer, on acheta le blé, l'avoine, le bois : on paya avec le blé, l'avoine et le bois achetés, et l'on récolta des bestiaux en place de grains.

Peu à peu, les baux de cinq ans se changèrent en baux de dix ans, les baux de dix ans en baux de vingt ans, et, de dix années en dix années, on arriva aux baux emphytéotiques.

Les tribuns du peuple, qui avaient vu à quel abus conduisait un pareil état de choses, avaient bien, autrefois, fait passer une loi par laquelle il était défendu de détenir plus de cinq cents arpents de terre, et de posséder en troupeaux plus de cent têtes de gros bétail et cinq cents de menu.

La même loi ordonnait aux fermiers de prendre à leur service un certain nombre d'hommes libres pour inspecter et surveiller les propriétés.

Mais rien de tout cela ne fut respecté.

Les questeurs reçurent des pots-de-vin et fermèrent les yeux.

Au lieu de cinq cents arpents, par les transactions frauduleuses et en mettant l'excédent sur la tête d'amis, on en eut mille, deux mille, dix mille ; au lieu de cent têtes de gros bétail et de cinq cents de menu, on en eut cinq cents, mille, quinze cents.

Les surveillants libres furent éloignés sous prétexte de service

militaire : quel était le questeur assez mauvais citoyen pour ne pas approuver une pareille désertion au bénéfice de la patrie ?

On ferma les yeux sur l'absence de surveillants comme on les avait fermés sur le reste.

Les esclaves, qui n'étaient point appelés à porter les armes, se multiplièrent tout à leur aise, tandis qu'au contraire la population libre, continuellement décimée, alla s'anéantissant, et l'on arriva à ce que les plus riches et les plus honorables citoyens, fermiers de père en fils depuis cent cinquante ans, finirent par se regarder comme propriétaires de ce terrain qui, en réalité et comme l'indiquait son titre, appartenait à la nation.

Or, jugez quels cris jetaient tous ces faux propriétaires lorsqu'il était question, comme mesure de salut public, c'est-à-dire pour raison majeure, de résilier des baux sur lesquels reposait toute leur fortune... et quelle fortune !

Les deux Gracchus y laissèrent la vie.

À son retour d'Asie, Pompée avait déjà menacé Rome d'une loi agraire ; lui ne s'inquiétait pas du peuple ; Pompée, représentant de l'aristocratie, s'en souciait assez peu : il croyait avant tout à l'armée et voulait doter ses soldats.

Mais il avait naturellement trouvé un opposant dans Cicéron.

Cicéron, l'homme des demi-moyens, l'Odilon Barrot du temps, avait proposé, lui, d'acheter les terres, et non de les partager ; il employait à cet achat cinq ans des nouveaux revenus de la République.

Disons en passant que Pompée avait plus que doublé les revenus de l'État ; il les avait portés de cinquante à cent trente-cinq millions de drachmes, c'est-à-dire d'une quarantaine de millions à cent huit millions.

Or, la différence, pendant cinq ans, faisait environ trois cent quarante à trois cent cinquante millions.

Le sénat s'était élevé contre la proposition de Pompée et avait, comme on disait du temps du gouvernement constitutionnel, passé à l'ordre du jour.

César arrivait à son tour et reprenait la question où elle avait été abandonnée ; seulement, il joignait les intérêts du peuple à ceux de l'armée.

Cette nouvelle prétention fit grand bruit.

On craignait la loi agraire, sans doute ; tant d'intérêts se rattachaient à ces abus des baux emphytéotiques dont nous avons donné une idée ! mais ce que l'on craignait surtout, Caton le dit tout haut, c'était la popularité gigantesque dont jouirait celui qui viendrait à bout de l'appliquer... Et, il faut le dire, il y avait une énorme chance pour que celui-là fût César.

La loi de César était la meilleure qui eût encore été faite, à ce qu'il paraît.

Nous avons sous les yeux l'*Histoire du consulat de César*, par Dion Cassius, et voici ce que nous y lisons :

César proposa une loi agraire qui était exempte de tout reproche. Il y avait alors une multitude oisive et affamée qu'il était essentiel d'occuper aux travaux de la campagne ; d'un autre côté, l'Italie devenant de plus en plus déserte, il s'agissait de la repeupler.

César y arrivait sans faire aucun tort à la République : il partageait l'*ager publicus*, et particulièrement la Campanie, à ceux qui avaient trois enfants et davantage ; Capoue devenait une colonie romaine.

Mais comme l'*ager publicus* ne suffisait pas, on achetait des terres de particuliers au prix du cens avec l'argent rapporté par Pompée de la guerre contre Mithridate, vingt mille talents (cent quarante millions) ; cet argent devait être employé à fonder des colonies où trouveraient place les soldats qui avaient conquis l'Asie.

Et, en effet, comme on le voit, il y avait peu de chose à redire à cette loi qui contentait à peu près tout le monde, excepté le sénat, qui craignait la popularité de César.

Elle contentait le peuple, à qui l'on faisait une magnifique colonie dans un des plus beaux sites et sur une des plus riches terres d'Italie.

Elle contentait Pompée, qui y trouvait l'accomplissement de son désir, c'est-à-dire la récompense de son armée.

Elle contentait presque Cicéron, à qui l'on empruntait l'équivalent de son idée.

Seulement, on se rappelle que l'on avait fait nommer Bibulus collègue de César, afin que le sénat eût en lui l'incarnation de la résistance systématique. Bibulus s'opposa systématiquement à la loi.

César ne voulut point d'abord employer la force.

Il fit supplier Bibulus par le peuple.

Bibulus résista.

César résolut d'attaquer le taureau par les cornes, comme dit le proverbe moderne et comme devait le dire quelque proverbe ancien. Il lut la loi en plein sénat ; puis, après cette lecture, il interpella alternativement tous les sénateurs.

Tous approuvèrent la loi de la tête et la repoussèrent du vote.

Alors César sortit, et, appelant Pompée :

— Pompée, demanda-t-il, tu connais ma loi, tu l'approuves, mais la soutiendras-tu ?

— Oui, répondit hautement Pompée.

— Mais de quelle façon ? demanda César.

— Oh ! sois tranquille, répondit Pompée ; car si quelqu'un l'attaque avec l'épée, je la soutiendrai avec l'épée et le bouclier.

César tendit la main à Pompée ; Pompée lui donna la sienne.

Le peuple applaudit en voyant ces deux vainqueurs s'allier dans une question où il était intéressé.

En ce moment, Crassus sortait du sénat.

Il vint à Pompée, avec qui nous avons dit que César l'avait réconcilié.

— S'il y a alliance, dit-il, j'en suis.

— Eh bien, dit César, joignez votre main aux nôtres.

Le sénat était perdu. Il avait contre lui la popularité, c'est-à-dire Pompée ; le génie, c'est-à-dire César ; l'argent, c'est-à-dire Crassus.

De cette heure data l'ère du premier triumvirat.

La voix de ces hommes réunis valait un million de suffrages !

XXIII

L'alliance jurée entre Pompée, César et Crassus, il s'agissait de se faire jour autour de soi.

On avait le sénat tout entier pour ennemi. Cette hostilité était incarnée dans Caton, dans Bibulus et dans Cicéron, qui s'était définitivement déclaré contre Pompée et qui, après avoir été son homme lige, prétendant avoir été mal récompensé de ce dévouement, était devenu son ennemi.

D'abord, on s'était occupé de resserrer le parti par des alliances.

Pompée avait, on s'en souvient, répudié sa femme, soupçonnée et même convaincue d'être la maîtresse de César.

Pompée épousa la fille de César.

César avait répudié sa femme, fille de Pompée, sous le prétexte que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée.

César épousa la fille de Pison.

Pison sera consul l'année suivante.

Cépion – qui était fiancé à la fille de César, laquelle vient d'épouser Pompée –, Cépion épouse une fille de Pompée et se contente de ne pas être le gendre de César en devenant son beau-frère.

— Ô République ! crie Caton, te voilà devenue une entremetteuse de mariages, et les provinces et les consulats ne seront plus que des cadeaux de noces.

Pourquoi la femme de César avait-elle été soupçonnée ?
Disons-le.

L'homme qui l'a compromise va jouer un rôle assez curieux dans les événements des années 693, 694 et 695 de Rome pour que nous nous occupions un peu de lui.

Il y avait une fête qui était en grand honneur à Rome : c'était la fête de la Bonne Déesse. Le théâtre de la fête était toujours la maison de quelque magistrat de premier ordre, soit préteur, soit

consul. Dans le mois de janvier de l'année 693, la fête avait lieu chez César ; or, pendant ces fêtes, il y avait une si grande exclusion d'hommes que non-seulement les hommes, mais même les animaux mâles, même les statues portant les attributs de la virilité, étaient proscrits.

Qu'était-ce donc que la Bonne Déesse ?

La réponse à cette question est des plus difficiles et ne repose que sur des probabilités.

La Bonne Déesse était, selon toute apparence, la génératrice passive, le moule de l'humanité, si l'on peut s'exprimer ainsi. Pour les uns, c'était Fauna, la femme de Faune, et cela, c'était l'opinion vulgaire ; pour les autres, c'était ou Ops, femme de Saturne, ou Maïa, femme de Vulcain ; pour les spécialistes, c'était la Terre, la terre qui porte le blé.

D'où venait-elle, cette Bonne Déesse ? De l'Inde probablement, et, sous ce rapport, nous en dirons deux mots tout à l'heure ; seulement, la représentation symbolique était à Pessinonte, ville de Galatie.

Une pierre ressemblant d'une façon informe à une statue était tombée du ciel et était l'objet d'un grand culte chez les Galates.

Un des calculs des Romains était de concentrer tous les dieux dans leur panthéon. De cette façon, ils centralisaient dans Rome non-seulement l'Italie, mais même l'univers.

Ils envoyèrent une députation solennelle à Attale pour avoir cette statue. Attale livra aux ambassadeurs la pierre sacrée : selon les uns, c'était un météorite ; selon les autres, un bloc d'aimant.

Voulez-vous savoir le chemin que parcourut le navire pour venir des rives de la Phrygie à Rome ? Lisez Ovide. Vous pourrez le suivre dans la mer Égée, à travers le détroit de Messine, dans la mer Tyrrhénienne, enfin jusqu'à l'île sacrée du Tibre dédiée à Esculape. Là, le navire s'arrêta sans que, ni à l'aide des voiles ni à l'aide des rames, il y eût moyen de lui faire faire un pas de plus.

Il y avait alors à Rome une vestale nommée Claudia Quinta.

Elle était soupçonnée d'avoir été infidèle à ses vœux. Il y allait

pour elle de la mort.

Elle offrit de prouver son innocence en faisant reprendre la marche au vaisseau.

On accepta.

Claudia Quinta se rendit sur le Tibre, aux deux rives duquel Rome était amassée. Elle attacha sa ceinture au mât du bâtiment et tira à elle. Le bâtiment suivit avec la même docilité que les navires en miniature suivent, sur le bassin des Tuileries, les enfants qui les tirent avec un fil.

Il va sans dire que l'accusation tomba et que la réputation de chasteté de Claudia Quinta se répandit par toute l'Italie.

La vestale bâtit à la Bonne Déesse un temple sur le mont Aventin.

L'événement arrivait à merveille pour rendre le courage aux Romains. C'était juste au moment où Annibal campait aux portes de Rome.

Le soir même, on mit en vente le champ où il était campé, et l'on sait que les acheteurs se présentèrent en foule.

Maintenant, quel était, selon toute probabilité, le berceau de ce culte ? L'Inde ; l'Inde, mystérieuse aïeule du genre humain, qui a pris pour symbole la vache nourricière.

L'Inde avait considéré l'univers comme le produit de deux principes : l'un mâle, l'autre femelle.

Ce premier point adopté, cette question suivit :

Dans l'acte générateur qui produisit l'univers, quel a été le principe soumis à l'autre ? quelle est la faculté inférieure en rang ? Est-ce le principe mâle qui a précédé le principe femelle ? est-ce le principe femelle qui a précédé le principe mâle ? Et lequel, du principe mâle ou du principe femelle, a été le plus influent dans l'acte qu'ils ont accompli en engendrant le monde ? Est-ce *Iswara*, nom du principe mâle ? est-ce *Pracri*, nom du principe femelle ? Qui nommer le premier ou la première dans les sacrifices publics, dans les hymnes religieux, dans les simples prières ? Faut-il séparer ou confondre le culte qu'on leur rend ?

le principe mâle doit-il avoir un autel où l'adoreront les hommes ? le principe femelle, un autre autel où l'adoreront les femmes ? enfin, doivent-ils avoir un seul autel où tous deux, les hommes et les femmes, les adoreront ?

Qu'on n'oublie pas qu'à cette époque, l'empire indien couvrait une grande partie de la terre.

Le sacerdoce, mis en demeure, fut obligé de se prononcer sur l'une ou sur l'autre de ces deux questions.

Il se prononça en faveur du principe mâle ; il établit son antériorité sur le principe femelle, proclama sa dominance sur le sexe féminin.

Il y avait des millions de partisans soutenant le principe opposé.

Le jugement rendu malgré l'opposition des partisans, le sacerdoce dut le soutenir.

Il fallut employer la force. La loi lui prêta sa majesté. Les partisans du principe femelle furent comprimés, mais ils crièrent à la tyrannie.

Dans la situation, une occasion devait se présenter qui fût éclater une révolte.

Cette occasion se présenta.

Cherchez dans le *Scanda-Pousana* et dans le *Brahamanda*, et vous y verrez que deux princes de la dynastie régnante, fils tous deux du roi Ougra, ne purent, comme plus tard Étéocle et Polynice, s'entendre pour régner ensemble et divisèrent l'empire indien : l'aîné s'appelait *Tarak'hya* ; le cadet, *Irshou*.

L'aîné, pensant qu'il devait appeler la religion à son secours, déclara qu'il adoptait invariablement pour son dieu *Iswara*, ou le principe mâle ; le cadet se prononça hautement pour *Pracriti*, ou le principe femelle. L'aîné eut pour lui tout le sacerdoce, dont il confirmait la déclaration, les grands de l'État, les riches propriétaires et tout ce qui relevait d'eux ; le cadet eut les classes inférieures, les ouvriers, les prolétaires et tout ce qui leur tenait en quelque chose.

C'est pourquoi on nomma les partisans d'Irshou les *pallis*, mot sanscrit qui signifie *pâtres*.

Ces *pallis*, ces *pâtres*, ces partisans d'Irshou, prirent pour symbole, pour drapeau, pour étendard, la faculté féminine qui était le symbole de leur culte ; cette faculté féminine se nomme *ony* en langue sanscrite.

De là le double nom qui leur est donné :

Le premier, tiré de leur condition sociale, *pallis*, *pâtres*, et enfin *pasteurs*, nom qui les désigne dans l'histoire et sous lequel ils font invasion en Égypte, en Perse et en Judée, donnant à cette dernière contrée le nom de *Pallisthan*, dont nous ferons Palestine ; – le second, tiré de leur croyance, *Yonyas*, *Ionioï*, *Ioniens*, nom sous lequel ils coloniseront les rives de l'Asie Mineure et une partie de la Grèce.

Voilà pourquoi, par une mystérieuse coïncidence avec leur symbole, *ony*, leur étendard est rouge ; voilà pourquoi la pourpre qu'on achetait à Tyr était un symbole de souveraineté ; voilà pourquoi la colombe, oiseau de Vénus, s'appelait *yoneh* ; voilà pourquoi toutes les inventions molles, délicates, féminines, étaient empruntées à l'Ionie, mot charmant, délicat et féminin lui-même s'il en fut ; voilà, enfin, pourquoi, dans la basse Égypte, chez les Babyloniens et chez les Phrygiens, la faculté féminine l'emporte sur la faculté masculine, s'appelant la déesse *Isis* chez les Thébaïtes, la déesse *Milydha* chez les Babyloniens, et, en Phrygie, la déesse *Cybèle* ; puis, à Rome, la déesse *Ma*, la *Bonne Mère*, la *Bonne Déesse*.

Qu'on nous pardonne cette petite digression qui n'est point sans nous avoir coûté quelque travail et que, pour cette raison, nous livrons avec confiance à la discussion des mythologies.

Maintenant, que faisait-on dans ces fêtes consacrées à la *Bonne Déesse* ?

XXIV

Ce que l'on faisait dans les fêtes de la Bonne Déesse est difficile à savoir. Il était absolument défendu aux hommes d'y pénétrer, et les femmes avaient intérêt, selon toute probabilité, à garder le secret.

Les uns prétendent qu'on s'y livrait à des danses obscènes, les autres à des phallagogies imitées de celles de Thèbes et de Memphis.

Juvénal s'explique plus clairement ; nous y renvoyons nos lecteurs, les prévenant toutefois que Juvénal, comme Boileau, détestait les femmes.

Eh bien, on célébrait donc chez César, ou plutôt chez Poméïa, femme de César, les mystères de cette Bonne Déesse, quand, tout à coup, le bruit se répandit qu'un homme déguisé en femme avait été surpris au milieu des matrones.

Ce fut un immense scandale.

Voulez-vous savoir comment Cicéron rend compte de la chose à son ami Atticus dans sa lettre en date du 25 janvier 694 ?

À propos, il y a ici une vilaine affaire, et je crains bien que la chose n'aille plus loin qu'elle n'en a l'air au premier abord. Je pense que tu n'ignores pas qu'un homme s'est glissé, déguisé en femme, dans la maison de César, et cela, au moment même où l'on offrait un sacrifice pour le peuple. Si bien que les vestales ont dû recommencer le sacrifice et que Cornificius a déferé ce sacrilège au sénat. Cornificius, entends-tu bien ? Ne va pas croire qu'aucun des nôtres ait pris l'initiative. Renvoi du sénat aux pontifes, déclaration des pontifes qu'il y a sacrilège, et, par conséquent, lieu à poursuivre. Là-dessus, et en vertu du sénatus-consulte, les conseils publient un réquisitoire, et... et César répudie sa femme.

Voilà donc la nouvelle qui occupait Rome vers le commencement de janvier, soixante ans à peu près avant Jésus-Christ ; elle fit grand bruit, comme on comprend bien, et pendant quelques jours fut l'objet de toutes les conversations, de toutes les chuchot-

teries, de tous les *cancans*, comme nous dirions aujourd'hui.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Cicéron, le plus grand cancanier de son temps, écrive la nouvelle à Atticus.

Mais c'est curieux, cependant, convenez-en, de retrouver ce gigantesque bavardage qui agitait le Forum, le champ de Mars, la via Regia, dans une lettre intime écrite il y a tantôt deux mille ans.

Cet homme surpris chez César, c'était Clodius.

Nous avons déjà dit quelques mots de cet illustre libertin qui, dans une époque où vivaient César et Catilina, mérita le titre de roi des débauchés ; nous avons déjà dit qu'il appartenait à la branche Pulcher de la noble famille Claudia ; – nous avons dit encore que *pulcher* veut dire *beau*.

Il avait été envoyé d'abord, on se le rappelle, contre les gladiateurs. Florus dit que ce fut Clodius Glaber ; mais Tite-Live dit Clodius Pulcher, et nous nous rangeons à l'avis de Tite-Live.

Son expédition n'avait pas été heureuse ; puis, servant sous Lucullus, son beau-frère, il avait fait révolter les légions de Lucullus en faveur de Pompée.

Qui avait pu porter Clodius à se déclarer pour Pompée, en opposition avec son beau-frère ?

L'ambition ? Bon ! c'était trop simple.

Voici ce que l'on répétait – nous allions dire *tout bas*, mais nous nous reprenons –, voici ce que l'on répétait tout haut de Clodius à Rome :

On répétait qu'il avait été l'amant de ses trois sœurs : de Térentia, qui avait épousé Marcius Rex – n'oubliez pas ce nom de *Rex*, Cicéron va y faire allusion tout à l'heure – ; de Claudia, mariée à Métellus Celer, et que l'on nommait *Quadranaria* parce qu'un de ses amants, lui ayant promis en échange de ses faveurs une bourse pleine d'or, lui avait envoyé une bourse pleine de *quadrans*, c'est-à-dire de la plus petite monnaie de cuivre ; enfin, de la plus jeune, qui avait épousé Lucullus ; or, comme, malgré le mariage et l'inceste, on prétendait que cette liaison durait

toujours, Lucullus avait eu une explication avec Clodius, et, à la suite de cette explication, Clodius avait trahi Lucullus.

Ce n'est pas toujours propre quand on regarde au fond des choses ; mais, au moins, c'est presque toujours clair.

Disons en passant qu'il restait une quatrième sœur, non mariée, dont Cicéron était amoureux, et Térentia, femme de Cicéron, jalouse.

Maintenant, comment avait été pris Clodius ?

Voici ce que l'on racontait à ce sujet :

Amoureux de Pompéia, il était entré chez elle sous un déguisement de musicienne. Très-jeune encore, ayant à peine de la barbe, il espérait n'être pas reconnu ; mais, perdu dans les immenses corridors de la maison, il avait été rencontré par une suivante d'Aurélia, mère de César. Alors il avait voulu fuir ; mais son mouvement par trop masculin avait trahi son sexe. Aura – c'était le nom de la servante – l'avait interrogé ; force avait été de répondre ; la voix avait confirmé les soupçons déjà donnés par la brusquerie du mouvement ; la servante avait appelé, les dames romaines étaient accourues ; sachant de quoi il était question, elles avaient fermé les portes, puis s'étaient mises à chercher comme cherchent des femmes curieuses ; enfin, elles avaient trouvé Clodius dans la chambre d'une jeune esclave qui était sa maîtresse.

Voilà tous les détails que Cicéron ne pouvait donner à Atticus, attendu qu'ils ne furent connus que peu à peu et au fur et à mesure que l'on instruisit le procès.

Quant à ce procès, c'est par Cicéron qu'il faut l'entendre raconter. Cicéron y déposa.

Cicéron avait été autrefois très-lié avec Clodius ; celui-ci l'avait servi très-chaudement dans la conspiration de Catilina ; il s'était rangé parmi ses gardes et s'était élancé au premier rang de ces chevaliers qui avaient voulu tuer César.

Mais voici ce qui arrivait juste au moment du procès.

Cicéron était amoureux de cette sœur de Clodius qui n'était

point mariée encore. Elle demeurait à quelques pas seulement de la maison de l'illustre orateur.

Quelques bruits d'une liaison entre Claudia et son mari vinrent à Térentia, femme absolue et jalouse qui avait une puissance entière sur son époux. On lui avait dit que, fatigué de cette puissance, Cicéron voulait la répudier et prendre pour femme la sœur de Clodius.

Or, que disait Clodius pour sa justification ?

Il disait qu'au moment même où l'on prétendait qu'il avait été dans la maison de César, il était à cents lieues de Rome.

Il voulait, comme on dit de nos jours, invoquer un *alibi*.

Or, Térentia, qui haïssait la sœur, haïssait naturellement le frère. Elle avait vu, la veille du jour où Clodius avait été surpris chez Pompéia, elle avait vu Clodius entrer chez son mari. Si Clodius était entré chez son mari la veille des fêtes, il n'était pas à cent lieues de Rome le jour où ces fêtes avaient eu lieu.

Elle déclara à Cicéron que, s'il ne parlait pas, elle parlerait, elle.

Cicéron avait eu déjà force désagréments avec sa femme à cause de la sœur. Il résolut, pour avoir la paix dans son ménage, de sacrifier le frère. Il se présenta donc comme témoin.

Cicéron, tout cancanier qu'il était, ne dit pas tout cela, comme on le comprend bien, dans ses lettres à Atticus ; mais Plutarque, qui naissait douze ans après les événements que nous racontons, c'est-à-dire quarante-huit ans avant Jésus-Christ, Plutarque, qui est presque aussi cancanier que Cicéron, les raconte, lui.

Cicéron, à son grand regret peut-être, s'était donc présenté pour témoigner contre Clodius, mais enfin il s'était présenté.

Si le scandale de l'événement avait été grand, le scandale du procès fut bien autre chose encore. Plusieurs des premiers citoyens de Rome accusaient Clodius, les uns de parjure, les autres de friponnerie.

Lucullus produisit des servantes qui déposèrent que Clodius avait eu commerce avec sa sœur, c'est-à-dire avec sa femme, à

lui, Lucullus.

Clodius niait toujours le fait principal, disait qu'il était à cent lieues de Rome le jour des fêtes de la Bonne Déesse, quand Cicéron, se levant, vint lui donner un démenti et déclarer que, la veille de l'événement, il était venu chez lui, Cicéron, pour l'entretenir de quelque affaire.

La déposition fut accablante. Clodius ne s'y attendait pas : de la part d'un ami, de la part d'un homme qui courtisait sa sœur, le procédé était, en effet, quelque peu brutal.

Au reste, c'est Cicéron qu'il faut entendre raconter le procès ; il y met toute la haine d'un homme qui n'a pas la conscience bien nette.

Voici comment il parle des juges. – Notez bien que les juges sont des sénateurs.

Jamais tripot ne réunit pareil monde : sénateurs souillés, chevaliers en guenilles, tribuns, gardiens du trésor couverts de dettes, décousus d'argent, et, au milieu de tout cela, quelques honnêtes gens que la récusation n'avait pu atteindre, siégeant l'œil morne, le deuil dans l'âme, la rougeur au front.

Et cependant l'aspect de l'auguste assemblée était on ne peut plus défavorable à l'accusé. Personne qui ne crût Clodius condamné d'avance.

Au moment où Cicéron achevait sa déposition, les amis de Clodius, indignés de ce qu'ils appelaient une trahison, éclatèrent en cris et même en menaces.

Mais alors les sénateurs se levèrent, enveloppèrent Cicéron et montrèrent du doigt leur gorge, en signe qu'ils le défendraient au péril de leur vie.

Mais, à ces hommes qui montraient du doigt leur gorge, Crassus montra du doigt sa bourse.

Ô muse, s'écrie Cicéron, dites maintenant comment éclata ce grand incendie ! Vous connaissez le *Chauve*, mon cher Atticus (le *Chauve*, c'est Crassus), vous connaissez le Chauve, héritier des Nannius, mon

panégyriste, qui fit autrefois en mon honneur un discours dont je vous ai dit un mot ? Eh bien, voilà l'homme qui a tout conduit en deux jours au moyen d'un seul esclave, vil esclave sorti d'une troupe de gladiateurs ; il a promis, cautionné, donné bien plus, infamie ! il a donné l'appoint de son argent en belles filles et en jeunes garçons...

Je gaze, notez bien. Sachez seulement que les juges, qui ne s'étaient laissé corrompre qu'à prix d'argent, furent réputés pour juges honnêtes.

Aussi, comme ils demandaient une garde pour s'en retourner chez eux :

— Eh ! leur cria Catulus, craignez-vous donc que l'on ne vous vole l'argent que vous avez reçu ?

César, appelé pour témoigner contre Clodius, avait répondu qu'il n'avait rien à déposer.

— Mais, lui avait crié Cicéron, tu as répudié ta femme, cependant !

— J'ai répudié ma femme, répondit César, non point parce que je la croyais coupable, mais parce que la femme de César ne doit pas même être soupçonnée !

Il va sans dire que Clodius fut acquitté.

Voyons quelles furent les suites de cet acquittement.

D'abord, il y eut un grand trouble sur la place publique.

Clodius, acquitté après une accusation qui entraînait l'exil s'il eût été condamné, était bien plus fort qu'auparavant, du moment qu'il restait impuni. Son absolution fut un triomphe.

Vingt-cinq juges avaient tenu bon, et, au risque de ce qui pouvait leur en arriver, avaient condamné.

Mais trente et un, dit Cicéron, avaient plus redouté la faim que la honte, et avaient absous.

Ainsi, le mouvement conservateur imprimé par le consulat de Cicéron et par la conjuration de Catilina, découverte et étouffée, était complètement arrêté par l'acquiescement de Clodius, et le parti démagogique, représenté par Pompée infidèle à l'aristocratie, par César fidèle au peuple, par Crassus fidèle à César, reprenait complètement le dessus ; ainsi, la *Rome fortunée d'être née* sous le consulat de Cicéron – *ô fortunatam natam, me consule, Romam !* – cette Rome en était revenue au point où Catilina l'avait poussée lorsque, rencontrant Cicéron sur son chemin, Catilina avait été forcé d'abandonner la partie.

Le souvenir de ce premier triomphe exalta Cicéron et lui donna un courage qu'il n'avait pas toujours.

Le sénat étant réuni le jour des ides de mai, et, son tour étant venu de parler :

— Pères conscrits, dit-il, pour une blessure reçue, vous ne devez ni lâcher prise ni abandonner la place ; il ne faut ni nier les coups ni s'exagérer les blessures ; il y aurait stupidité à s'endormir, mais il y aurait lâcheté à s'effrayer. Déjà nous avons vu acquitter Catulus deux fois, déjà Catilina deux fois ; or, ce n'est qu'un de plus lâché par ces juges vendus sur la République.

Puis, se tournant vers Clodius, qui, comme sénateur, assistait à la séance et riait dédaigneusement de cette sortie de Cicéron :

— Tu te trompes, Clodius, s'écria-t-il, si tu as cru que tes juges t'avaient renvoyé libre. Erreur ! ils t'ont donné Rome pour prison ; ils ont voulu non pas te sauvegarder comme citoyen, mais t'ôter la liberté de l'exil. — Courage, pères conscrits, soutenez votre dignité ; les gens de bien sont toujours unis dans l'amour de la République.

— Alors, homme de bien que tu es, lui cria Clodius, fais-nous le plaisir de nous dire ce que tu as été faire à Baïa.

Baïa, on se le rappelle, était le lupanar de l'Italie. Un homme qui allait à Baïa pouvait être soupçonné, une femme qui allait à Baïa était perdue.

On disait que Cicéron était allé à Baïa pour y voir la sœur de Clodius.

— Baïa ? répond Cicéron. D'abord, je n'ai point été à Baïa ; puis, y eussé-je été, est-ce que Baïa est un lieu interdit aux hommes, et ne peut-on aller prendre les eaux à Baïa ?

— Bon ! répondit Clodius, est-ce que les paysans d'Arpinum ont quelque chose de commun avec ces eaux, quelles qu'elles soient ?

— Demande donc à ton grand patron, répliqua Cicéron, s'il n'eût pas été bien heureux, lui, de prendre les eaux d'Arpinum.

Le grand patron, c'est César ; mais à quoi étaient bonnes les eaux d'Arpinum ? C'est ce que nous ignorons.

Ce passage est obscur, et nous ne sachions pas qu'aucun commentateur l'ait jamais expliqué ; mais il était blessant, à ce qu'il paraît, car Clodius s'emporte.

— Pères conscrits, s'écrie-t-il, jusqu'à quand souffrirons-nous ce roi parmi nous ?

Ce à quoi Cicéron répond par un calembour que nous allons essayer de vous faire comprendre.

Roi se dit *rex* en latin. La sœur de Clodius a épousé Marcius *Rex* ; Marcius *Rex* est énormément riche ; Clodius est l'amant de sa sœur ; par l'influence de sa sœur, il espérait être porté sur le testament du beau-frère, et, sur ce point, son espérance avait été

déçue.

— Roi, roi, répond Cicéron ; ah ! tu lui en veux, à *Rex*, de t'avoir oublié dans son testament, toi qui d'avance avais mangé la moitié de la succession !

— Est-ce sur l'héritage de ton père, toi, repart Clodius, que tu as payé la maison que tu as achetée à Crassus ?

Effectivement, Cicéron venait d'acheter à Crassus une maison, moyennant trois millions cinq cent mille sesterces.

Voyez sa lettre à Sextius, proquesteur.

En me félicitant, il y a quelque temps, d'avoir acheté la maison de Crassus, vous m'avez décidé ; car c'est seulement après avoir reçu votre compliment que je l'ai achetée trois millions cinq cent mille sesterces ; aussi, je me vois maintenant criblé de dettes, au point que je cherche à entrer dans quelque conspiration, si l'on daigne m'y recevoir !

— Achetée ? riposte Cicéron quand Clodius parle d'acheter. — Il est question de juges, il me semble, et non de maisons.

— Je conçois que tu en veuilles aux juges : tu leurs as affirmé que j'étais à Rome le jour des mystères de la Bonne Déesse, et ils n'ont pas voulu croire à ta parole.

— Tu te trompes, Clodius ; vingt-cinq, au contraire, y ont cru. C'est à la tienne que trente et un n'ont pas voulu croire, puisqu'ils se sont fait payer d'avance.

À cette réponse, les huées firent taire Clodius.

Tout cela était peu parlementaire, comme on dirait de nos jours ; mais nous en avons vu et entendu bien d'autres !

À partir de ce moment, c'était, on le comprend bien, une guerre déclarée entre Cicéron et Clodius. On va voir cette guerre pousser Cicéron dans l'exil et Clodius à la mort.

En attendant, quelle était, pour Clodius, la grande affaire ? Se venger de toutes ces insultes de Cicéron, dont les mots, répétés du sénat au champ de Mars, le marquaient comme un fer rouge.

Cicéron avait la maladie des gens d'esprit : il ne pouvait pas tenir son esprit coi et couvert ; il fallait que ce diable d'esprit se

fût jour, même aux dépens de ses amis, de ses parents, de ses alliés.

— Qui a attaché mon gendre à cette épée ? disait-il en voyant le mari de sa fille porter au côté un glaive presque aussi long que lui.

Le fils de Sylla avait de mauvaises affaires ; il vendait tous ses biens ; il en faisait afficher la liste.

— J'aime mieux les affiches du fils que celles du père, disait Cicéron.

Son confrère Vatidius avait des écrouelles ; un jour qu'il avait plaidé et que Cicéron avait écouté son plaidoyer :

— Que pensez-vous de Vatidius ? lui demanda-t-on.

— Je le trouve trop enflé, répondit Cicéron.

César propose le partage de la Campanie : grande émotion parmi les sénateurs.

— Je ne souffrirai point ce partage tant que je serai en vie, dit Lucius Gellius, qui avait quatre-vingts ans.

— César attendra, dit Cicéron ; Gellius ne demande pas un long délai.

— Tu as perdu, par ton témoignage, plus de citoyens que tu n'en as sauvé par ton éloquence, lui disait Métellus Nepos.

— C'est possible, répondit Cicéron ; cela prouve que j'ai plus d'honnêteté que de talent.

— Je t'accablerai d'injures, lui disait un jeune homme accusé d'avoir empoisonné son père avec de la pâtisserie.

— Soit, répondit Cicéron, j'aime mieux recevoir de toi des injures que des gâteaux.

Il avait cité comme témoin dans un procès Publius Costa, qui, sans savoir un mot de législation, avait la prétention d'être juriconsulte.

Interrogé, Publius répondit qu'il ne savait rien.

— Bon ! dit Cicéron, tu crois peut-être que l'on t'interroge sur le droit !

Métellus Neppos était surtout la cible où il adressait ses

coups.

— Qui est ton père ? lui demandait un jour celui-ci, croyant l’embarrasser à cause de sa basse origine.

— Ta mère, mon pauvre Métellus, répondit Cicéron, ta mère t’a rendu la réponse plus difficile qu’à moi !

Ce même Métellus, qui était accusé, à l’endroit de l’argent, d’avoir les mains un peu crochues, avait fait faire à son gouverneur Philagre des obsèques magnifiques et avait fait placer sur son tombeau un corbeau de pierre.

Cicéron le rencontra.

— Tu as fort sagement fait, lui dit l’orateur, de placer un corbeau sur le tombeau de ton gouverneur.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu’il t’a bien plutôt appris à voler qu’à parler.

— Mon ami, pour qui je plaide, disait Marcus Appius, m’a prié d’apporter à la défense du soin, du raisonnement et de la bonne foi.

— Et tu as eu le cœur, lui dit Cicéron en l’interrompant, de ne rien faire de tout cela pour un ami !

Lucius Cotta remplissait les fonctions de censeur au moment où Cicéron brigait le consulat. — Lucius Cotta était un ivrogne fieffé.

Au milieu du discours qu’il adressait au peuple, Cicéron demande à boire. Ses amis profitent du moment pour se serrer autour de lui et le féliciter.

— C’est cela, mes amis, dit-il, serrez-vous autour de moi, et que notre censeur ne voie pas que je bois de l’eau : il ne me pardonnerait pas.

Marcus Gellius, que l’on disait né de parents esclaves, était arrivé au sénat et y lisait des lettres d’une voix forte et éclatante.

— La belle voix ! dit un des auditeurs.

— Je crois bien, dit Cicéron, il est de ceux qui ont été crieurs publics.

À deux mille ans de distance, toutes ces épigrammes ne vous

paraissent pas bien drôles ; mais, à coup sûr, elles paraissaient moins drôles encore à ceux à qui elles étaient adressées.

Il appelait Antoine *la Troyenne* ; Pompée, *Épicrate* ; Caton, *Polydamas* ; Crassus, *le Chauve* ; César, *la Reine* ; et la sœur de Clodius, *la déesse aux yeux de bœuf*, parce que, comme Junon, elle était la femme de son frère.

Tout cela faisait à Cicéron un monde d'ennemis, et d'ennemis terribles, car les blessures qu'il creusait portaient en plein amour-propre.

Si Antoine lui fit couper la tête et les mains, et les fit clouer à la tribune aux harangues, et si Fulvie perça sa langue d'une aiguille, c'est que la langue de Cicéron l'avait insultée, c'est que la main de Cicéron avait écrit les *Philippiques*.

Voyons à présent de quelle manière Clodius pouvait se venger de Cicéron.

XXVI

Il y a une chose dont Cicéron se vantait, et que les rigides Romains lui reprochaient toujours : c'était d'avoir, lors de la conjuration de Catilina, fait mettre à mort des citoyens, particulièrement Lentulus et Céthégus, quoique la loi ne permît de condamner un citoyen qu'à l'exil.

Il fallait accuser Cicéron ; mais Cicéron, sénateur, ne pouvait être accusé que par un tribun du peuple ; et l'on ne pouvait être tribun du peuple que si l'on était du peuple. Or, Clodius était non-seulement noble, mais encore patricien.

On employa un moyen qui leva cette difficulté.

Nous avons parlé de l'intempérance de langue de Cicéron.

Un jour, il eut l'idée de prendre la défense d'Antonius, son ancien collègue, contre Pompée et César, et il attaqua, ce jour-là, Pompée et César, comme il attaquait, c'est-à-dire cruellement.

Trois heures après cette sortie, César et Pompée firent rendre le plébiscite qui autorisait l'adoption de Clodius par Fontéius, obscur plébéien.

À partir de ce moment, il n'y avait plus de doute, Clodius serait nommé tribun du peuple.

Six mois auparavant, Cicéron écrivait à Atticus :

J'ai eu la visite de Cornélius. – Cornélius Balbus, bien entendu, *l'homme de confiance*. – Il m'a garanti que César prendrait conseil de moi en toute chose. Or, voici pour moi la fin de tout ceci : union étroite avec Pompée, et au besoin avec César ; plus d'ennemis qui ne reviennent à moi ; vieillesse tranquille.

Pauvre Cicéron !

Mais il apprend que Clodius sollicite le tribunat, que César est pour quelque chose dans son adoption par Fontéius.

Voici ce qu'il écrit à Atticus de cette grande nouvelle dans sa lettre datée des *Trois-Tavernes*, avril 695 :

Voyez quelle rencontre ! Je m'en allais tranquillement d'Antium par la voie Appia, et j'étais arrivé aux Trois-Tavernes. C'était le jour même de la fête de Cérès ; je vois devant moi mon cher Curion, venant de Rome.

— Ne savez-vous rien de nouveau ? me demanda Curion.

— Rien, lui dis-je.

— Clodius sollicite le tribunat.

— Qu'en dites-vous ?

— Il est très-grand ennemi de César, et veut, dit-on, faire casser tous les actes de César...

Depuis un an déjà, César n'était plus consul.

— Et que dit César ?

— César prétend qu'il n'est pour rien dans l'adoption de Clodius.

Puis Cicéron passe à un autre sujet.

Mais, en juillet, la chose a déjà changé ; c'est de Rome qu'il date sa lettre.

C'est toujours à Atticus qu'il écrit :

En attendant, ce cher Clodius ne cesse de me menacer et se déclare ouvertement mon ennemi. L'orage est sur ma tête : au premier coup, accourez.

Cependant Cicéron ne peut croire au danger.

Pompée lui donne sa parole que Clodius n'entreprendra rien contre lui.

César, qui s'est fait donner pour cinq ans le gouvernement des Gaules, lui offre une lieutenance dans son armée.

César me demande toujours pour lieutenant, dit Cicéron ; ce serait une sauvegarde plus honorable ; mais je n'en veux pas. — Que veux-je donc ? Tenter la lutte ?... Oui, plutôt.

Et, en effet, il tentera la lutte.

Mais, en août, les choses ont pris toute leur gravité, et le danger se dessine.

En attendant, mon cher Atticus, le frère de notre déesse aux yeux de bœuf n'y va point à demi dans ses menaces contre moi. Il nie ses projets à Sampciséramus (c'est un des surnoms que Cicéron donne à Pompée), mais il s'en targue, il s'en vante à tout le monde. Vous m'aimez tendrement, n'est-ce pas ? Oui. Eh bien, si vous dormez, vite hors du lit ; si vous êtes levé, allons, en marche ! si vous marchez, doublez le pas ; si vous courez, prenez des ailes. Il faut que vous soyez à Rome pour les comices, ou, si la chose est impossible, au plus tard pour le moment où l'on proclamera le vote.

Huit mois après, tout est accompli, et Cicéron écrit toujours au même Atticus :

An de Rome 696, Vibone, pays des Brutiens, 3 avril.

Fasse le ciel, mon cher Atticus, que j'aie à vous remercier un jour de m'avoir forcé à vivre ! Mais, jusqu'ici, j'ai cruellement à me repentir de vous avoir écouté. Je vous en conjure, venez en hâte me rejoindre à Vibone, où m'a conduit un changement de direction indispensable ; venez ! nous réglerons ensemble mon itinéraire et ma retraite. Si vous ne venez pas, j'en serai surpris ; mais vous viendrez, j'en suis sûr.

Que s'est-il donc passé ? Nous allons le dire.

Clodius avait été nommé tribun vers la fin de l'an de Rome 695. – Pison et Gabinius étaient consuls. Il commença par se les attacher en faisant donner à Pison la Macédoine, à Gabinius la Syrie.

Le seul appui que devait dès lors trouver Cicéron était près de Crassus, de Pompée ou de César.

Pour Crassus, il n'y avait pas de danger : il détestait Cicéron, qui, à tout propos, se moquait de lui, l'appelant *le Chauve* ou *le Millionnaire*, *Calvus* ou *Dives*. Pour Pompée, amoureux de cinquante ans, il était tout entier aux charmes de sa jeune femme Julie ; et, comme nous l'avons vu, aux terreurs de Cicéron il se contentait de répondre : « Ne craignez rien, je réponds de tout ! » Quant à César, quoiqu'il n'y eût point, depuis l'affaire de Catilina, une amitié bien vive entre lui et Cicéron, il estimait trop le talent de l'orateur pour lui refuser sa protection ; d'ailleurs,

César, protégeant Cicéron, s'acquittait envers Cicéron, qui avait protégé César.

César avait donc, comme nous l'avons vu, offert à Cicéron une lieutenance dans son armée. Cicéron avait été sur le point d'accepter.

Clodius, sentant que son ennemi allait lui échapper, courut chez Pompée.

— Pourquoi Cicéron voudrait-il quitter Rome ? demanda-t-il. Est-ce qu'il croit que je lui en veux ? Pas le moins du monde ! À sa femme Térentia, tout au plus ; mais contre lui, grands dieux ! je n'ai ni haine ni colère.

Pompée répéta la chose à Cicéron et ajouta sa garantie personnelle.

Cicéron se crut sauvé et remercia César de sa lieutenance.

César haussa les épaules.

Et, en effet, un beau matin, Clodius accusa Cicéron.

Cicéron avait fait mettre à mort sans jugement Lentulus et Céthégus.

Cicéron, accusé par Clodius, n'osa en appeler à César, qui l'avait prévenu. Il courut chez Pompée, qui lui avait toujours dit qu'il n'avait rien à craindre.

Pompée coulait doucement sa lune de miel dans sa villa du mont Albain.

On lui annonça la visite de Cicéron.

Pompée eût été fort embarrassé à sa vue ; il se sauva par une porte dérobée ; on montra toute la maison à Cicéron pour lui prouver que Pompée n'y était pas.

Il comprit qu'il était perdu. Il rentra dans Rome, prit la robe de deuil, laissa croître sa barbe et ses cheveux et parcourut la ville en suppliant le peuple.

De son côté, Clodius, entouré de ses partisans, se portait chaque jour à la rencontre de Cicéron, le raillant sur son changement de robe, tandis que ses amis mêlaient aux menaces de Clodius des pierres et de la boue.

Les chevaliers, cependant, étaient restés fidèles à leur ancien chef ; l'ordre tout entier avait pris le deuil en même temps que lui ; plus de quinze mille jeunes gens le suivaient, les cheveux en désordre et sollicitant le peuple.

Le sénat fit plus : il décréta le deuil public et ordonna à tout citoyen romain de revêtir la robe noire.

Mais Clodius entoura le sénat avec ses hommes.

Les sénateurs, alors, s'élancèrent sous le vestibule en déchirant leurs toges et en jetant de grands cris ; malheureusement, ni ces cris poussés ni ces toges déchirées n'émurent le peuple.

Dès lors, c'était une lutte à soutenir, un combat à vider par le fer.

— Reste, lui disait Lucullus, et je te réponds du succès.

— Pars, lui disait Caton, et le peuple, rassasié de la fureur et des violences de Clodius, te regrettera bientôt.

Cicéron préféra le conseil de Caton à celui de Lucullus. Il avait le courage civil, nullement le courage militaire.

Au milieu d'un tumulte effroyable, il prit une statue de Minerve qu'il gardait chez lui avec une vénération toute particulière et la porta au Capitole, où il la consacra avec cette inscription :

À MINERVE, CONSERVATRICE DE ROME.

Puis, ses amis lui ayant fait une escorte, il sortit de Rome vers le milieu de la nuit et traversa à pied la Lucanie.

On peut suivre son itinéraire par ses lettres : le 3 avril, il écrit à Atticus du pays des Brutiens ; le 8 avril, il écrit au même des côtes de la Lucanie ; vers le 12, au même toujours, en allant à Brindes ; le 18 du même mois, au même encore, du pays de Tarente ; le 30, à sa femme, à son fils et à sa fille, de Brindes ; et enfin, le 29 mai, à Atticus, de Thessalonique.

À peine sa fuite fut-elle connue que Clodius obtint contre lui un décret d'exil et publia un édit qui défendait à tout citoyen de lui donner l'eau et le feu, ou de le recevoir sous son toit, et à cinq

cents milles des frontières de l'Italie.

Douze ans s'étaient à peine écoulés depuis qu'il s'écriait orgueilleusement : *Les armes cèdent à la toge, et les lauriers des combats aux trophées de la parole !*

Et cependant, vainqueur de Catilina, ne maudis pas les dieux pour l'exil : ton pire malheur ne sera pas l'exil, ton pire ennemi ne sera pas Clodius !

XXVII

Pendant toute cette bagarre, César s'était tenu tranquille. Il n'avait pris ostensiblement parti ni pour Clodius ni pour Cicéron ; il avait laissé faire.

En jetant les yeux sur Rome, voici ce qu'il y voyait : une ville livrée à la plus complète anarchie, un peuple qui ne savait à qui se rattacher.

Pompée était une grande gloire, mais plus aristocratique que populaire.

Caton était une grande réputation, mais plus admirée qu'aimée ; Crassus une grande fortune, mais plus enviée qu'honorée ; Clodius une grande audace, mais plus brillante que solide ; Cicéron était usé, Bibulus usé, Lucullus usé ; Catulus était mort.

Quant aux corps de l'État, c'était bien pis ! Depuis l'acquiescement de Clodius, le sénat s'était avili ; depuis la fuite de Cicéron, les chevaliers étaient déshonorés.

Il comprit qu'il était temps pour lui de quitter Rome.

Quels rivaux y laissait-il ? Crassus, Pompée, Clodius.

Caton était un nom, un bruit, une rumeur, mais n'était pas une rivalité.

Crassus sollicitait la guerre chez les Parthes. Il allait l'obtenir ; il partirait à soixante ans pour une expédition lointaine, chez des peuples sauvages, féroces, impitoyables : il y avait grande chance qu'il n'en revînt pas.

Pompée avait quarante-huit ans, une jeune femme et un mauvais estomac. Il commençait à être assez mal avec Clodius, qui l'insultait publiquement.

Clodius s'était emparé de cette belle maison de Cicéron qu'il lui avait reprochée en plein sénat et qui avait coûté à Cicéron trois millions cinq cent mille sesterces. Lui l'avait eue pour rien ; la peine de la prendre.

— J'élèverai un beau portique aux Carènes, avait dit Clodius,

pour faire pendant à mon portique du mont Palatin.

Son portique du mont Palatin, c'était la maison de Cicéron ; son portique des Carènes, ce serait la maison de Pompée.

Clodius avait trente ans, une réputation exécrationnelle, un génie inférieur à celui de Catilina. Il devait être écrasé sous Pompée ou, par fortune, l'emporter sur lui. S'il était écrasé par Pompée, Pompée perdrait certainement à cette victoire le reste de sa popularité ; s'il l'emportait sur Pompée, Clodius n'était point un ennemi qui inquiétât sérieusement César.

Cependant il comprenait qu'il était temps qu'il fît quelque chose de grand, qu'il se retrepât, pour ainsi dire, lui-même. Il ne pouvait se dissimuler que, jusqu'à présent – et il avait déjà plus de quarante ans –, il n'avait été qu'un démagogue assez vulgaire, inférieur en audace à Catilina, en gloire militaire à Pompée, et même à Lucullus.

Sa grande supériorité était d'avoir su faire, à trente ans, cinquante millions de dettes ; mais, ses dettes payées, sa supériorité était perdue.

Il était, il est vrai, l'homme le plus débauché de Rome, et encore, après Clodius. Or, César n'avait-il pas dit qu'il aimait mieux être le premier dans une petite bourgade que le second dans la capitale du monde ?

Ses dernières combinaisons politiques n'avaient pas été heureuses, et, dans leur résultat, il était resté au-dessous de Clodius.

Le jour où Pompée, dans l'enivrement de sa première nuit de noces, lui avait fait décerner le gouvernement des Gaules transalpines et celui de l'Illyrie avec quatre légions, il y avait eu, même dans le peuple, une terrible opposition à ce décret.

Caton s'était mis à la tête de cette opposition.

César avait voulu intimider la résistance dans son chef ; il avait fait arrêter Caton et l'avait fait conduire en prison. Mais cette brutalité avait eu si peu de succès que César lui-même avait été obligé de donner ordre à l'un de ses tribuns d'enlever Caton des mains de ses licteurs.

Un autre jour, comme le tribun Curion, fils du vieux Curion, faisait une opposition à devenir inquiétante, on suscite un délateur, Vettius. Celui-ci accuse Curion, Pasellus, Cépion, Brutus et Lentulus, le fils du flamine, d'avoir voulu assassiner Pompée. Bibulus lui-même lui avait, à lui, Vettius, apporté un poignard – comme si un poignard était chose si difficile à se procurer à Rome que Bibulus fût obligé de se charger de ce soin.

Vettius avait été hué et envoyé en prison. Le lendemain, on l'avait trouvé étranglé, tellement à point pour César, qu'en vérité, si l'un des reproches que l'on faisait à César n'eût pas été sa grande humanité, on eût pu croire qu'il avait été pour quelque chose dans un suicide qui venait si à propos.

Il était donc bon de s'éloigner de toutes les manières et de se retirer dans ce magnifique proconsulat dont les frontières n'étaient qu'à cinquante lieues de Rome.

D'ailleurs, il n'y a pas de temps à perdre : au moment où il s'apprête à partir, un accusateur s'apprête à le dénoncer.

Ah ! dit Michelet, j'aurais voulu voir en ce moment cette pâle et blanche figure, fanée avant l'âge par les débauches de Rome, cet homme délicat et épileptique marchant sous les pluies de la Gaule à la tête de ses légions, traversant nos fleuves à la nage, ou bien à cheval entre des litières où ses secrétaires étaient portés, dictant quatre, six lettres à la fois, remuant Rome du fond de la Belgique, exterminant sur son chemin deux millions d'hommes, et domptant en dix années la Gaule, le Rhin et l'océan du Nord !

Oui, c'eût été curieux, car César ne promettait rien de tout cela.

Voulez-vous savoir comment Catulle, l'amant de la sœur de Clodius, de la femme de Métellus Celer, qu'il appelle sa Lesbie en souvenir des débauches de la Lesbienne Sappho, voulez-vous savoir comment Catulle le traite avant le départ ? – Il est vrai qu'il ne le traitera guère mieux au retour. – Voulez-vous savoir, dis-je, comment il le traite ?

IN CÆSAREM.

Je me soucie peu de te plaire, César, et peu m'importe que tu sois blanc ou noir...

IN CÆSARIS CINÆDOS¹.

Tous les défauts te plaisent, ainsi qu'à ton vieux routier de Suffétius ; à merveille ! Vous devriez, cependant, en avoir assez de la tête en fuseau d'Othon, des émanations traîtresses de Libon et des jambes sales de Vettius. Voyons, imperator inimitable, fâche-toi de nouveau contre mes iambes, à qui ta colère est bien indifférente.

IN MAMURRAM ET CÆSAREM.

Quel beau couple de mignons vous faites, débauché Mamurra, impudique César ! Tous deux avilis, l'un à Rome, l'autre à Formies, tous deux flétris, tous deux malades de vos excès, jumeaux de vices, tous deux savants en lubricité, à qui une seule litière suffit, voraces adultères, rivaux de compagnons et de femmes. Oh ! vraiment, vous faites un beau couple !

C'était par de pareils vers que l'on saluait, cependant, le départ du conquérant des Gaules.

Et il faut avouer qu'il méritait bien toutes ces avanies dont il ne songeait pas même à se fâcher.

Bibulus, pendant tout son consulat, n'avait, dans ses édits, désigné César que sous le titre de *reine de Bithynie*. Il disait qu'après avoir aimé un roi, il aimait la royauté.

Une espèce de fou nommé Octavius, à qui son titre de bouffon permettait de tout dire, ayant rencontré Pompée et César, avait publiquement salué Pompée du nom de roi, et César du titre de reine.

Caïus Memmius lui avait reproché d'avoir servi Nicomède à table et de lui avoir présenté la coupe, confondu au milieu des esclaves et des eunuques de ce prince.

Cicéron, en plein sénat, un jour que César défendait la cause de

1. *Cinædos*, ce sont ses mignons.

Nisa, fille de Nicomède, en rappelant les obligations qu'il avait à ce prince, Cicéron lui avait dit :

— Laisse là tes obligations ; on sait ce que tu as donné à Nicomède et ce que tu en as reçu.

La liste de ses maîtresses était immense. Au moment de son départ pour la Gaule, on lui donnait Posthumie, femme de Servius Sulpicius ; Lollie, femme d'Auler Gabinus ; Tertulia, femme de Crassus ; et Servilie, sœur de Caton.

Il avait donné à cette dernière, nous l'avons dit, une perle de onze à douze cent mille francs ; et comme on racontait la chose devant Cicéron :

— Bon ! dit-il, ce n'est pas si cher que vous croyez ; Servilie lui prête sa fille Tertia en déduction de compte.

Plus tard, nous le verrons amant d'Eunoë, belle reine moresque, et de Cléopâtre, charmante nymphe grecque transplantée sur la terre d'Égypte.

Enfin, Curion le père résumait tous les mauvais propos que l'on tenait sur César dans ces quelques paroles :

— César, disait-il, c'est le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris.

Un acte public fut tout près de constater la première partie de cette médisance.

Helvius Cinna, tribun du peuple, dit Suétone, a avoué plusieurs fois qu'il tenait une loi toute prête, et qu'il devait publier en l'absence de César et par son ordre, qui lui permettait de prendre autant de femmes qu'il voudrait pour en avoir des héritiers.

C'est ce qui fait hasarder à M. Champagny de dire, dans son beau travail sur le monde romain, que Jules César était bien plus complet que Jésus-Christ, lequel n'avait que toutes les vertus, tandis que Jules César avait non-seulement toutes les vertus, mais encore tous les vices.

Maintenant, laissons partir César pour les Gaules ; laissons-le plier ses tentes grandes comme des palais, charger ses litières qui

sont des chambres complètes ; laissons-le emporter ses tapis de pourpre, ses planchers de marqueterie. Soyez tranquille, au besoin, il marchera à la tête de ses légions, à pied, la tête nue, au grand soleil, par les pluies battantes. Il fera trente lieues par jour à cheval ou dans une charrette. Si une rivière l'arrête, il la passera à la nage ou sur des outres ; si ce sont les neiges alpestres, il les poussera devant lui avec son bouclier, tandis que ses soldats les entameront avec des piques, des hoyaux et même leurs épées. Jamais il n'engagera son armée dans un chemin qu'il n'ait lui-même exploré ce chemin. Quand il fera passer ses légions en Angleterre parce qu'il a entendu dire que l'on pêchait sur les côtes de la Grande-Bretagne des perles plus belles que dans les mers de l'Inde, il aura essayé lui-même le trajet, et il aura de sa personne visité les ports qui peuvent être de sûrs abris à ses flottes. Un jour, il apprendra que son armée, dont il s'est séparé pour suivre une bonne fortune, est assiégée dans son camp ; alors il se déguisera en Gaulois et passera à travers les ennemis. Une autre fois, comme les secours qu'il attend n'arrivent pas, il se jettera dans une barque et ira seul les chercher lui-même. Aucun présage n'arrêtera sa marche ; aucun augure ne changera ses desseins. La victime échappera aux mains du sacrificateur, il n'en marchera pas moins contre Scipion et Juba. Il tombera en sortant du vaisseau, et, en mettant le pied sur la terre d'Afrique, il s'écriera : « Je te tiens, Afrique ! » Jamais il n'aura de parti pris, l'occasion le déterminera toujours. Son génie improvisera le plan qu'il doit suivre. Il combattra sans en avoir le projet. Il attaquera après une marche ; il ne s'inquiétera point si le temps est bon ou mauvais ; seulement, il tâchera que l'adversaire ait la pluie ou la neige dans le visage. Jamais il ne mettra son ennemi en déroute qu'il ne s'empare de son camp. Une fois que l'ennemi lui aura tourné le dos, il ne lui donnera jamais le temps de revenir de sa frayeur. Dans les moments critiques, il renverra tous les chevaux et même le sien afin de mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre, en leur ôtant la ressource de la fuite. Quand ses troupes

plieront, il les ralliera seul, il arrêtera les fuyards de ses propres mains, les forçant, si épouvantés qu'ils soient, de tourner le visage à l'ennemi. Un porte-enseigne qu'il arrêtera ainsi lui présentera la pointe de son javelot, et il repoussera la pointe de ce javelot avec sa poitrine. Un autre lui laissera son étendard dans les mains, et, avec cet étendard, il marchera à l'ennemi. Après la bataille de Pharsale, comme il a fait prendre les devants à ses troupes, et qu'il traversera l'Hellespont dans une petite barque de transport, il rencontrera Lucius Cassius avec dix galères, et il fera Lucius Cassius prisonnier avec ses dix galères. Enfin, à l'attaque d'un pont à Alexandrie, il sera obligé de se jeter à la mer et nagera pendant l'espace de deux cents pas, c'est-à-dire jusqu'au vaisseau le plus proche, tenant sa main gauche élevée pour ne pas mouiller les papiers qu'il porte et tirant sa cotte d'armes avec ses dents afin de ne pas laisser de trophée à l'ennemi.

Or, le voilà parti, parti pour s'égarer dans ce chaos barbare et belliqueux qu'on appelle la Gaule, et qui convient si bien à son génie.

Voyons donc ce que deviendront, pendant son absence, Cicéron exilé, Pompée dépopularisé, et Clodius, roi momentanément de la populace.

XXVIII

Nous avons dit comment Cicéron était parti.

Beaucoup de présages – vous savez l'influence que les présages avaient sur les Romains, et comment, en toute chose, ils voyaient un présage –, beaucoup de présages avaient indiqué que son exil ne serait pas de longue durée.

Lorsqu'il s'était embarqué à Brindes pour Dyrrachium, le vent, qui d'abord avait été favorable, avait tourné et l'avait rejeté le lendemain au lieu d'où il était parti. – Premier présage.

Il se remet en mer ; cette fois, le vent le conduisit à destination ; mais, au moment où il posait le pied sur le rivage, le sol trembla, et la mer se retira devant lui. – Deuxième présage.

Et cependant il tomba dans un accablement profond. Lui qui disait sans cesse, quand on l'appelait orateur : « Appelez-moi philosophe », il devint mélancolique comme un poète, mélancolique comme Ovide exilé chez les Thraces.

Il passait la plupart du temps, dit Plutarque, très-affligé, presque au désespoir, regardant du côté de l'Italie, comme aurait fait un amant malheureux.

La mélancolie, cette muse toute moderne, soupçonnée par Virgile, est chose si rare chez les anciens que nous ne pouvons résister au désir de traduire une lettre de Cicéron à son frère. Elle montre le grand orateur sous un côté où il est complètement inconnu.

Cette lettre, signée Cicéron, pourrait aussi bien être signée André Chénier ou Lamartine. Elle est datée de Thessalonique, 13 juin, l'an 696 de Rome.

Mon frère ! mon frère ! mon frère ! eh quoi ! parce que je vous envoie des esclaves sans lettres, vous me croyez irrité contre vous ; vous dites que je ne veux plus vous voir. Moi irrité contre vous, mon frère ? Est-ce que cela est possible, dites ? Qui sait ? peut-être, au fait, est-ce vous qui

m'avez affligé ! ce sont vos ennemis peut-être qui m'ont perdu ! c'est peut-être votre envie qui est cause de mon exil ! Ce n'est pas moi-même peut-être qui suis cause de votre ruine ; mon consulat tant vanté, voilà donc sa récompense ! il m'a pris mes enfants, ma patrie, ma fortune, et à vous, à vous, s'il n'eût enlevé que moi, je ne me plaindrais pas. Tout ce qui m'est arrivé de noble et de bon m'est venu de vous ; dites, que vous ai-je rendu en échange ? Le deuil de mes douleurs, des angoisses pour vous-même, des chagrins, des tristesses, la solitude, et je ne veux plus vous voir !... Oh ! c'est moi qui voudrais ne plus être vu de vous ; car si vous me revoyiez, hélas ! ce ne serait plus celui que vous avez connu, qui pleurait en prenant congé de vous qui pleuriez ; de ce frère, je vous le dis, Quintus, il ne reste plus rien, plus rien que son ombre, l'image d'un mort qui respire. Que ne suis-je mort en effet ? que ne m'avez-vous vu mort de vos yeux ? que ne vous ai-je laissé survivant non-seulement à ma vie, mais encore à ma gloire ? Oh ! j'en atteste tous les dieux, j'étais déjà sur la route de la tombe, quand une voix m'a rappelé. On disait, et j'entendais dire cela de tous côtés, qu'une portion de votre vie reposait dans la mienne. J'ai vécu !

Voilà où j'ai péché ! voilà où est mon crime. Si je me fusse tué comme j'en avais l'intention, je vous laissais une mémoire facile à défendre. Maintenant, j'ai commis cette faute que, vivant, je vous manque ; que, moi vivant, vous deviez vous adresser à d'autres ; ma voix, qui si souvent a soutenu des étrangers, vous fait défaut, à vous, dans vos propres périls. Ô mon frère, si mes esclaves sont venus à vous sans lettres, ne dites pas : « C'est la colère qui en est cause ; » non ; dites : « C'est l'abattement, c'est cette suprême faiblesse qu'on trouve au fond des larmes et de la douleur. » Cette lettre même que j'écris, de combien de larmes je la trempe en l'écrivant ! d'autant, j'en suis sûr, que vous la mouillerez vous-même en la lisant. Est-ce que je puis ne pas penser à vous, et, y pensant, ne pas fondre en larmes ? Et quand je regrette mon frère, est-ce mon frère, mon frère seul, que je regrette ? Non, c'est la suave tendresse d'un ami ; non, c'est la déférence d'un fils ; non, c'est la sagesse d'un père. Quel bonheur avons-nous jamais éprouvé, moi sans vous, vous sans moi ? Hélas ! et en même temps que je vous pleure, est-ce que je ne pleure pas ma fille Tullie ? Quelle modestie ! quel esprit ! quelle piété ! Ma fille, mon portrait, ma voix, mon âme ; et mon fils, mon fils si beau et si doux à mon cœur ! mon fils que j'ai eu le courage,

la barbarie d'arracher à mon embrassement. Pauvre enfant ! plus pénétrant que je n'eusse voulu, et qui, malheureux, comprenait déjà ce dont il était question.

Et votre fils, à vous, votre fils, votre image, que mon Cicéron aime comme un frère et respecte comme un aîné ! N'ai-je pas quitté la plus malheureuse des femmes, la plus fidèle des épouses, à qui je n'ai pas dû permettre de me suivre afin que quelqu'un veillât sur le reste de ma fortune et pût protéger nos pauvres enfants ? Et cependant, quand j'ai pu, j'ai écrit. J'ai donné pour vous des lettres à Philogonus, votre affranchi, et, à cette heure, vous les avez reçues, je suppose. Dans ces lettres, je vous exhortais et vous priaïis de faire ce dont je vous avais déjà prié par la voix de mes esclaves, c'est-à-dire de venir le plus promptement possible à Rome. Je vous y désire d'abord comme une sauvegarde, dans le cas où il nous resterait des ennemis dont nos malheurs n'auraient pas encore satisfait la cruauté. Si maintenant vous avez un courage que je n'ai pas, moi que vous avez tenu toujours pour si fort, affermissez-vous pour la lutte que vous allez avoir à soutenir. J'espère – si cependant j'ose espérer encore –, j'espère que votre intégrité, l'amour que vous portent vos concitoyens, enfin peut-être aussi la pitié de mon malheur, vous protégeront. Si je m'exagère votre danger, agissez pour moi selon que vous jugerez qu'il faille agir. Beaucoup m'écrivent sur ce sujet, et beaucoup me disent d'espérer ; mais moi, qu'espérerais-je lorsque je vois mes ennemis si puissants et que, parmi mes amis, les uns m'ont abandonné, les autres trahi ? Tous ne craignent-ils pas mon retour comme un reproche de leur scélérate ingratitude ! Mais, tels qu'ils sont, mon frère, sondez-les et écrivez-moi franchement. Quant à moi, tant que vous aurez besoin de ma vie, tant que vous me croirez capable d'aller au-devant d'un péril qui vous menacera, je vivrai. Mais, hors cela, je ne saurais vivre ; il n'y a pas, en vérité, de force, de prudence, ni de philosophie qui puisse supporter de pareilles douleurs.

Je sais qu'il y eut pour mourir un temps meilleur et plus utile ; mais j'ai fait, comme beaucoup d'autres, la faute de le laisser fuir. Donc, ne parlons plus du passé ; ce serait raviver vos douleurs et remettre au jour ma sottise. La faute où je ne retomberai pas, je vous le jure, ce sera de supporter les misères et la honte de cette vie au delà du temps absolument utile à votre bonheur et à vos intérêts. Ainsi, mon frère, celui qui, il y a quelque temps encore, se pouvait dire l'homme le plus heureux du

monde, par vous, par ses enfants, par sa femme, par ses richesses ; celui qui, il y a quelque temps, se tenait pour l'égal de tout ce qu'il y a de grand par les honneurs, le crédit, l'estime et la faveur : celui-là est tombé dans une telle misère, dans une si profonde ruine, qu'il doit prendre un parti suprême, et non pas se pleurer honteusement plus longtemps, lui et les siens. Maintenant, que me parlez-vous d'un échange, je vous prie ? Est-ce que je ne vis pas à vos dépens ? Hélas ! en cela même, je me vois et me reconnais bien coupable. Que pouvais-je prévoir de plus terrible que de vous sentir forcé de payer ceux à qui vous devez, avec vos entrailles et celles de votre fils ? Et moi, j'ai reçu et dissipé en vain l'argent que le trésor de la République m'avait compté en votre nom. Et cependant Marc-Antoine et Cépion ont reçu les sommes que vous m'avez écrit de leur donner. Quant à moi, maintenant, ce que j'ai suffit aux projets que je forme ; soit que nous reprenions le dessus, soit qu'il faille désespérer, je n'ai pas besoin de plus. S'il nous survenait quelque grave embarras, mon avis est que vous vous adressiez soit à Crassus, soit à Calidius. Il y a bien encore Hortensius, mais je ne sais si vous devez vous fier à lui. Tout en feignant pour moi la plus grande tendresse, tout en m'entourant d'une suprême assiduité, il a sans cesse, avec Arrius, tenté contre moi les choses les plus odieuses et les plus scélérates. C'est par leurs conseils, c'est en comptant sur leurs promesses que je suis tombé dans l'abîme.

Cependant gardez ceci pour vous, de peur qu'il ne vous créent des obstacles. Au reste, par Pomponius, je vous rendrai Hortensius favorable. Empêchons que quelque faux témoignage ne vous applique ce vers que l'on fit circuler contre vous à propos de la loi Aurélie, lorsque vous demandiez l'édilité. Je ne crains rien tant à cette heure que de voir les hommes comprendre la pitié que vous pouvez inspirer pour moi si l'on vous épargne, car alors toutes les haines que j'ai amassées se déchaîneront contre vous. Je crois Messala sincèrement votre ami. Je suppose que Pompée, s'il ne l'est point, voudra le paraître. Mais les dieux veillent que vous ne soyez point dans la nécessité de recourir à eux. C'est ce dont je les prierais, s'ils écoutaient encore mes prières. Tout ce que je hasarde, c'est de les supplier de se contenter des malheurs qui nous écrasent ; dans ces malheurs, aucune source n'est honteuse. Il y a plus, et c'est pour moi une douleur profonde, parce qu'elle me conduit au doute, ce sont mes actions les plus généreuses qui sont cause des

persécutions que je subis. Je ne vous recommande pas ma fille, qui est la vôtre, ni notre Cicéron. Y a-t-il au monde une chose qui m'ait fait souffrir sans vous apporter, à vous, une égale souffrance ? Vous vivant, mon frère, je suis tranquille : mes enfants ne seront jamais orphelins. Quant au reste, c'est-à-dire à la probabilité de mon salut, à l'espoir de revenir fermer les yeux dans ma patrie, je ne saurais rien vous en écrire, car les larmes effacent ce que j'en écris. Veillez sur Térentia, je vous prie ; tenez-moi au courant de tout. Enfin, mon frère, soyez fort autant que la nature de l'homme permet d'être fort dans une pareille situation.

Mais ces nouvelles que demandait Cicéron à son frère n'étaient pas propres à le rassurer. Après son départ, non-seulement, comme nous l'avons dit, Clodius avait fait afficher son bannissement, mais il avait mis le feu à ses maisons de campagne, et, après avoir habité un instant sa maison du mont Palatin, cette fameuse maison de trois millions cinq cent mille sesterces, il l'avait fait raser, et, sur son emplacement, avait fait bâtir un temple à la Liberté.

En outre, il avait mis en vente les biens du banni, et chaque jour ouvrait l'enchère sur eux.

Mais, si bas que cette enchère fût mise, il faut rendre cette justice aux Romains que pas une seule fois la mise à prix ne fut couverte.

Voilà pour Cicéron.

Voyons ce que faisaient les autres.

XXIX

Au milieu de toute cette débauche politique, il se passait à Rome quelque chose d'étrange et qui semblait un spectacle offert au peuple pour lui faire croire aux beaux temps de la République.

Ce spectacle, c'était Caton qui le donnait.

Caton était une espèce de bouffon sérieux auquel on laissait tout dire et tout faire. Il amusait le peuple plutôt qu'il n'en était aimé ; le peuple accourait pour voir passer Caton sans tunique et nu-pieds. Caton prophétisait ; mais il en était de ses prédictions comme de celles de Cassandre, que nul n'écoutait.

Quand Pompée avait concouru à faire obtenir à César le proconsulat des Gaules, Caton avait apostrophé Pompée au milieu de la rue.

— Ah ! lui dit-il, tu es donc las de ta grandeur, Pompée, que tu te mets sous le joug de César ?... Tu ne t'aperçois pas de ce fardeau à cette heure, je le sais bien, et quand tu commenceras à le sentir, quand tu verras que tu ne peux le supporter, tu le feras retomber sur Rome. Tu te souviendras alors des avertissements de Caton, et tu seras convaincu qu'ils étaient en même temps honnêtes, justes et dans tes intérêts.

Pompée haussait les épaules et passait outre. Au-dessus de la foudre, comment eût-il été frappé par elle ?

Clodius, nommé tribun, avait compris qu'il ne serait jamais maître de Rome tant que Caton y demeurerait. Il avait envoyé chercher Caton.

Caton obéit, lui qui avait refusé de venir quand un roi le demandait. — Caton, c'était la loi : le tribun le demandait ; que ce tribun fût Clodius ou un autre, peu lui importait ; Caton se rendait à l'ordre du tribun.

— Caton, lui dit Clodius, je te tiens pour l'homme le plus pur et le plus honnête de Rome.

— Ah ! dit Caton.

— Oui, reprit Clodius, et je vais t'en donner une preuve. Bien des gens demandent, et avec de grandes instances, qu'on les envoie commander en Cypre ; je te crois seul digne de ce gouvernement, et je te l'offre.

— Tu m'offres le gouvernement de Cypre ?

— Oui.

— À moi, Caton ?

— À toi, Caton.

— Je refuse.

— Pourquoi refuses-tu ?

— Parce que c'est un piège : tu veux m'éloigner de Rome.

— Eh bien, après ?

— Eh bien, moi, je veux rester à Rome.

— Soit, dit Clodius ; mais je te préviens d'une chose : c'est que, si tu ne veux pas aller de bon gré en Cypre, tu iras de force.

Et, se rendant aussitôt à l'assemblée du peuple, il fit passer la loi qui nommait Caton gouverneur de Cypre.

Il n'y avait plus moyen de refuser ; Caton accepta.

C'était au moment des troubles qui avaient éclaté au sujet de Cicéron ; il alla trouver celui-ci, qui était encore à Rome, et l'invita à ne point exciter de sédition, puis il partit ; mais Clodius ne lui fit donner pour partir ni vaisseaux, ni troupes, ni officiers publics, mais seulement deux greffiers, dont l'un était un voleur avéré, l'autre, une créature de Clodius.

Caton avait ordre de chasser de Cypre le roi Ptolémée ; ne pas confondre avec son homonyme, Ptolémée Aulète, le joueur de flûte qui, lui, était roi d'Égypte ; et, en outre, il devait ramener dans Byzance ceux qui en avaient été bannis. Ces différentes commissions avaient pour but de tenir Caton éloigné de Rome pendant tout le temps du tribunat de Clodius.

Pourvu de si faibles moyens, Caton pensa qu'il lui fallait agir avec prudence.

Il s'arrêta à Rhodes et envoya en avant de lui un de ses amis nommé Canidius afin d'engager Ptolémée à se retirer sans com-

bat.

Alors il arriva à Caton, avec le roi de Cypre, la même bonne fortune qui était arrivée à Pompée avec Mithridate : la réponse de Canidius fut que Ptolémée venait de s'empoisonner, laissant des trésors considérables.

Caton, nous l'avons dit, devait aller à Byzance. Qu'allaient devenir, en toutes autres mains que les siennes, ces trésors laissés par Ptolémée ?

Il jeta les yeux autour de lui ; son regard tomba sur son neveu Marcus Brutus.

C'est la première fois que nous nommons ce jeune homme, fils de Servilia et passant pour être le neveu de César. Le grand rôle qu'il va jouer nous force de nous arrêter au moment même où l'histoire prononce son nom.

Brutus avait à peu près vingt-deux ans, à cette époque ; il prétendait descendre de ce fameux Junius Brutus auquel les Romains avaient dressé, dans le Capitole, une statue de bronze, tenant à la main une épée nue pour marquer qu'il avait détruit sans retour la puissance des Tarquins ; seulement, cette origine lui était fort contestée par les d'Hozier du temps.

En effet, comment pouvait-il descendre de Junius Brutus, puisque Junius Brutus avait fait couper la tête à ses deux fils ?

Il est vrai que Posidonius le philosophe dit qu'outre ces deux fils, Brutus en avait un troisième, trop jeune pour avoir pris part à la conspiration, et que c'est celui-là qui, survivant à son père et à ses deux frères, fut l'ancêtre du Brutus moderne.

Ceux qui niaient cette filiation disaient que Brutus, au contraire, était de race plébéienne, fils d'un Brutus, simple intendant de maison, dont la famille n'était arrivée que depuis peu de temps aux honneurs de la République.

Quant à Servilia, mère de Brutus, elle rapportait son origine à ce Servilius Abala qui, voyant Spurius Mélius aspirer à la tyrannie et fomenter des troubles parmi ses concitoyens, prit un poignard sous son bras et se rendit au Forum. Là, s'étant assuré

que ce qu'on lui avait dit était vrai, il s'approcha de Spurius sous prétexte de lui communiquer une affaire importante, et, comme celui-ci s'inclinait pour l'écouter, il le frappa d'un coup si ferme que Spurius tomba roide mort.

Cela s'était passé il y avait trois cent quatre-vingts ans, à peu près, l'an 438 avant Jésus-Christ.

Cette partie de la généalogie de Brutus était généralement admise.

Le jeune homme était d'un caractère doux et grave. Il avait étudié la philosophie en Grèce, avait lu et comparé tous les philosophes et s'était arrêté, comme modèle, à Platon. Il tenait en haute estime Antiochus l'Ascalonite, chef de l'ancienne Académie, et il avait pris pour ami et pour commensal Ariston, son frère.

Brutus, comme tous les jeunes gens distingués de cette époque, parlait également la langue latine et la langue grecque ; il avait une certaine éloquence, il avait plaidé avec succès.

Lorsque Caton eut l'idée de se servir de lui pour sauvegarder du pillage les trésors de Ptolémée, il était en Pamphylie, où il se remettait d'une maladie grave.

La mission répugna d'abord à Brutus ; c'était, selon lui, une insulte que son oncle faisait à Canidius de lui donner pour inspecteur un jeune homme de vingt-deux ans. Cependant, comme il avait une grande vénération pour Caton, il obéit.

Brutus fit lui-même l'inventaire des objets, et Caton arriva lorsqu'il fallut procéder à la vente.

Toute la vaisselle d'or et d'argent, tous les tableaux précieux, toutes les pierreries, toutes les étoffes de pourpre, furent mis à prix par Caton ; il y a plus : comme celui-ci voulait qu'ils montassent à leur valeur réelle, il enchérit lui-même jusqu'à ce qu'ils atteignissent le chiffre de l'estimation.

Le produit de la vente et les sommes recueillies dans le trésor s'élevèrent à près de sept mille talents, quarante millions de notre monnaie.

Caton avait pris toute sorte de précautions pour que ces som-

mes arrivassent à Rome sans accident ; craignant un naufrage, il avait fait faire des caisses contenant chacune deux talents cinq cents drachmes, environ douze mille francs ; puis, à chaque caisse, il avait fait attacher une longue corde au bout de laquelle il avait noué un morceau de liége afin que, en cas de sinistre, les caisses tombant à l'eau, les liéges flottassent et indiquassent l'endroit où seraient les caisses. Il avait en outre inscrit sur deux registres tout ce qu'il avait reçu et dépensé pendant son gouvernement ; il avait remis un de ces registres à l'un de ses affranchis, Philargyrus, et avait gardé l'autre par devers lui.

Mais, malgré ces précautions, le hasard fit disparaître à la fois les deux registres : Philargyrus, qui s'était embarqué à Cenchrée, fit naufrage et perdit le sien avec tous les ballots confiés à ses soins ; quant à celui que Caton avait gardé, il le conserva intact jusqu'à Corcye ; mais là, ayant fait dresser ses tentes sur la place publique, et les matelots ayant allumé de grands feux, la flamme se communiqua aux tentes, et le registre fut consumé dans l'incendie.

Et, comme un ami s'affligeait de cet accident :

— J'avais rédigé mes comptes, non pour prouver ma fidélité, dit Caton, mais pour donner aux autres l'exemple d'une sévère exactitude.

Lorsque l'on apprit à Rome son arrivée, toute la population se porta au-devant de lui le long du fleuve.

À voir cette flotte – car Caton, parti avec un seul navire, ramenait une flotte –, à voir cette flotte remontant le Tibre et le peuple la suivant, on eût dit un triomphe.

Peut-être eût-il été modeste à Caton de s'arrêter justement là où il rencontrait les consuls et les préteurs ; mais il ne crut pas devoir faire ainsi. Il continua de voguer sur la galère royale de Ptolémée, galère à six rangs de rames, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut mis sa flotte à l'abri dans l'arsenal.

Si partisan que nous soyons de Caton, nous ne pouvons pas dissimuler à nos lecteurs que cette preuve inattendue d'orgueil

donnée par l'illustre stoïcien fit d'abord un assez mauvais effet à Rome.

Mais quand on vit passer à travers le Forum les sommes immenses d'or et d'argent qu'il avait rapportées, contre toutes les habitudes proconsulaires, l'admiration pour le désintéressement dissipa les préventions qu'avait inspirées l'orgueil.

Au reste, les honneurs ne furent point épargnés à Caton.

Le sénat s'assembla, lui décerna la préture extraordinaire avec le privilège d'assister aux jeux vêtu d'une robe bordée de pourpre.

Mais Caton, qui sans doute avait fait un retour sur lui-même, refusa tous ces honneurs et demanda seulement au sénat la liberté de Nicias, intendant du feu roi Ptolémée, attestant ses soins et sa fidélité. Il va sans dire que la demande lui fut accordée.

Voilà ce que faisait Caton tandis que César commençait sa campagne des Gaules, et pendant que Cicéron pleurait son exil à Thessalonique.

Voyons ce que faisaient Crassus et Pompée, ou plutôt ce que faisait Clodius.

XXX

Crassus se tenait aussi tranquille que possible, abrité qu'il était d'un côté par César, de l'autre par Pompée ; d'ailleurs, il ne désirait qu'une chose : le proconsulat de Syrie. Son rêve était de faire la guerre aux Parthes, chez lesquels il voyait pour lui une source inépuisable de déprédations.

Pompée passait tout son temps, amoureux suranné, en tête-à-tête avec sa jeune femme, sans s'inquiéter de ce qui s'agitait sur le Forum.

Clodius, en regardant autour de lui, se voyait donc le seul maître de Rome : Cicéron était à Thessalonique, Caton, en Cypre.

Cependant, Pompée à Rome, il n'avait pas la mesure de son pouvoir ; il résolut d'en avoir le cœur net.

Nous avons vu que Pompée avait traité avec Tigrane le père et réservé le jeune Tigrane pour son triomphe. Le jeune Tigrane était en prison.

Clodius l'enleva de force de la prison où il était et le mit chez lui.

Pompée ne dit rien.

Clodius suscita des procès aux amis de Pompée et les fit condamner.

Pompée se tut.

Enfin, un jour que Pompée, sortant de sa villa du mont Albain et franchissant le cercle magique tracé autour de lui par l'amour, venait assister à l'instruction du procès, Clodius, entouré d'une troupe d'amis – on sait ce qu'étaient les amis de Clodius ! – Clodius, entouré d'une troupe d'amis, monta sur un tréteau d'où il pouvait être vu et entendu de toute l'assemblée, et, de là :

— Quel est l'imperator intempérant ? cria-t-il.

— Pompée ! répétèrent en chœur ses amis.

— Quel est celui qui, depuis qu'il est marié, se gratte la tête avec un seul doigt de peur de déranger sa chevelure ?

— Pompée.

— Qui veut aller à Alexandrie rétablir un roi d'Égypte sur le trône, mission qui sera bien payée ?

— Pompée.

Et, à chaque question, le chœur des amis répétait : « Pompée. »

Deux mots de cette accusation : « Qui veut aller à Alexandrie rétablir un roi d'Égypte sur le trône, mission qui sera bien payée ? » Nous tenons, autant qu'il est possible, à ne rien laisser d'obscur derrière nous.

Ptolémée Aulétés, fils naturel de Ptolémée Soter II, et nommé *Aulétés* à cause de sa passion pour la flûte, avait eu des démêlés avec ses sujets.

À cette époque, Rome était le tribunal du monde : rois et peuples venaient lui demander justice. Ptolémée partit d'Alexandrie dans l'intention d'en appeler au peuple romain. — En appeler au peuple romain, c'était en appeler à l'homme puissant pour le moment à Rome.

Ptolémée était donc parti, et il avait abordé à Cypre pendant la courte halte qu'y faisait Caton.

Il sut que Caton était là, il lui fit dire par un de ses officiers qu'il désirait le voir. — Notez que Caton allait à Cypre pour dépouiller le frère de Ptolémée Aulétés.

Le stoïcien était dans sa garde-robe, exactement dans la même situation où était M. de Vendôme lorsqu'on lui annonça Alberoni.

— Faites entrer, dit Caton.

Et il se fit expliquer par l'officier le désir de son maître.

— Si le roi Ptolémée désire me voir, répondit-il, c'est chose facile : ma maison est ouverte aux rois comme aux autres citoyens.

La réponse était brutale. Ptolémée eut l'air de ne pas s'en apercevoir et se rendit chez Caton.

La conversation commença par être un peu froide ; mais, peu à peu cependant, Ptolémée ayant reconnu un grand sens dans ce

que lui répondait Caton, il lui demanda conseil sur ce qu'il devait faire, c'est-à-dire s'il devait continuer son chemin vers Rome ou retourner en Égypte.

— Retourner en Égypte, dit Caton sans hésiter.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, du moment que vous aurez engagé un bout de l'Égypte dans ce laminoir qu'on appelle Rome, l'Égypte y passera tout entière.

— Que faut-il faire alors ?

— Je vous l'ai déjà dit : retourner en Égypte, vous réconcilier avec vos sujets ; et, pour vous donner une preuve de mon désir de vous être agréable, s'il le faut, je vous accompagnerai et me chargerai de la réconciliation.

Le roi Ptolémée avait d'abord accepté ; mais, cédant à d'autres conseils, il était, un beau matin, parti pour Rome sans rien dire à Caton et s'était mis sous la protection de Pompée.

Et, en effet, deux ans après, Gabinius, lieutenant et créature de Pompée, rétablissait Ptolémée dans ses États ; mais ce dernier seul, et Pompée probablement, surent ce que cette protection avait coûté !

Pompée – nous en revenons à la dernière facétie de Clodius –, Pompée comprit qu'il était temps d'agir. C'était bien triste, à cause d'un drôle comme Clodius, d'être obligé de prendre une résolution quand on était aussi indécis que l'était Pompée ; cependant, comme il fallait en finir, Pompée consulta ses amis.

L'un d'eux, Culléo, lui donnait le conseil de rompre avec César en répudiant sa fille, et, par cette répudiation, de se raccommo-der avec le sénat.

Le sénat boudait Pompée depuis que celui-ci avait si lâchement et surtout si ingratement laissé exiler Cicéron.

C'était évidemment un moyen de se raccommo-der avec le sénat ; mais Pompée n'y songea même pas : nous avons dit qu'il était amoureux fou de sa femme.

D'autres lui proposèrent de rappeler Cicéron.

À cette proposition, il prêta l'oreille.

Il fit dire au sénat qu'il était prêt à seconder, les armes à la main, le retour de Cicéron, mais qu'il fallait que le sénat prît l'initiative.

Le sénat, sur cette promesse, rendit un décret. Ce décret portait qu'il ne donnerait sa sanction à aucune affaire et n'en entamerait aucune qu'on n'eût rappelé Cicéron.

C'était une déclaration de guerre en règle.

Le même jour, comme entraient en charge deux nouveaux consuls remplaçant Pison et Gabinius, qui avaient présidé à l'exil de Cicéron, l'un des nouveaux consuls, Lentulus Spinter, demanda positivement le rappel du proscrit. – L'autre consul était Métellus Népos, celui-là même que Cicéron criblait de ses épi-grammes.

Clodius menaçait le sénat avec ses coupe-jarrets ; seulement, chose bonne et surtout importante à consigner, il n'était plus tribun.

Pompée pensa qu'il n'était pas de sa dignité de se commettre avec Clodius.

« À corsaire, corsaire et demi », dit le proverbe ; à Clodius, il opposa Clodius et demi : celui-là s'appelait Milon et venait d'être nommé tribun au lieu et place de Clodius. Annus Milon était un homme de la même trempe que Clodius. Il avait épousé une fille de Sylla et jouissait d'un certain crédit à Rome.

Clodius et Milon ne pouvaient vivre tranquillement dans la même ville.

Milon avait pris le parti de Cicéron, non point parce que c'était le parti de la justice, mais parce que, en se faisant l'ami de Cicéron, il se faisait l'ennemi de Clodius.

Quand Pompée s'ouvrit à lui comme il eût fait à un condottiere, Milon ne répondit rien, sinon qu'il était à la disposition de Pompée ; seulement, il fallait se mettre en mesure.

Clodius traînait toujours après lui une centaine de gladiateurs. Milon engagea deux cents bestiaires. Les deux troupes se ren-

contrèrent. On commença par s'insulter, on finit par en venir aux mains. Le combat fut long et acharné : les amis de Clodius accoururent de tous côtés ; on n'avait jamais vu tant de chenapans sur le pavé du Forum.

Clodius fut vainqueur.

Il laissa les ruisseaux pleins de sang, les égouts pleins de morts ; puis, tout en courant la ville, lui et les siens mirent le feu au temple des Nymphes.

Un tribun était resté parmi les cadavres ; on le crut mort, il n'était que grièvement blessé.

Ce tribun était du parti de Cicéron ; c'était grave.

Clodius trouva un remède à la chose : il fit assassiner un tribun de son parti, à lui, et rejeta le meurtre sur les hommes du sénat.

Pompée pensa qu'il était temps enfin de se mêler de la partie.

XXXI

Un beau matin, Pompée sortit avec bonne escorte et conduisit Quintus au Forum.

Enorgueilli par une première victoire, Clodius attaqua Pompée ; mais, cette fois, il avait affaire aux vétérans de l'Espagne et de l'Asie, il fut battu.

Cependant, au milieu de la mêlée, Quintus fut grièvement blessé.

Cette blessure fut un coup de fortune pour Cicéron : en voyant Quintus blessé, le peuple comprit qu'il était temps d'arrêter Clodius.

D'ailleurs, Rome ne vit plus que par secousses et soubresauts. Il n'y a plus ni sénat au Capitole, ni tribunaux aux basiliques, ni assemblées au Forum.

Le sénat prend un grand parti. Le retour de Cicéron est une question capitale : il convoque toute l'Italie au champ de Mars. L'Italie tout entière votera et décidera entre Clodius et Cicéron.

Tout ce qui a droit de cité accourt à Rome, et dix-huit cent mille votes ordonnent le retour du proscrit ! Ce fut un grand jour, un jour de fête pour toute l'Italie que celui où cette décision fut connue.

Cicéron avait reçu le décret du sénat qui convoquait le peuple au champ de Mars. Il écrivait à Atticus :

On m'apporte des lettres de Quintus avec le sénatus-consulte où il est question de moi. J'ai l'intention d'attendre qu'il soit confirmé par une loi, et si cette loi m'est contraire, je me servirai de l'autorité du sénat. J'aime mieux manquer de la vie que de la patrie. Quant à toi, viens nous rejoindre au plus vite.

Mais il était arrivé que le tribun Serranus s'était opposé au décret de rappel.

Cicéron l'avait su, et alors toute son énergie était tombée.

Quelques jours après cette première lettre à Atticus, il écrit cette seconde lettre :

D'après tes lettres et d'après la chose elle-même, je vois que tout est perdu. Je te prie de ne pas manquer aux miens dans leur malheur. Ainsi que tu me l'écris, je te verrai donc bientôt.

Enfin, il se décida à partir de Dyrrachium, la veille des nones d'août, jour même où fut publié le décret de son rappel.

Il arriva à Brindes le jour des nones ; il y trouva sa fille Tullie, qui était venue au-devant de lui.

C'était, par hasard, le jour de sa naissance et le jour de la fête de la colonie ; ce fut donc fête pour tout le monde.

À Brindes, il apprit que la loi avait passé à une écrasante majorité, à l'unanimité presque.

Il quitta Brindes avec une escorte qui non-seulement lui fut votée par les magistrats, mais s'offrit d'elle-même. À chaque pas, sur la route, il était arrêté par des populations qu'on envoyait pour le féliciter. Pendant tout le trajet, il n'y eut pas, dans les villes que traversait le rappelé, un individu de nom ou de qualité qui ne vînt au-devant de lui, à moins qu'il ne fût trop compromis dans le parti contraire.

De la porte Capène, par laquelle il rentrait, il aperçut les degrés des temples couverts par la population, et, dès qu'elle le reconnut, cette population éclata en cris de joie.

Ces cris de joie l'accompagnèrent jusqu'au Forum.

Au Forum, l'affluence était si considérable qu'il fallut employer les licteurs pour lui ouvrir un passage jusqu'au Capitole ; deux ou trois fois il faillit être étouffé.

Le lendemain, jour des nones de septembre, il se rendit au sénat et lui adressa ses remerciements.

Depuis deux jours, les vivres avaient subi une hausse considérable ; d'abord, quelques voix, excitées par Clodius, crièrent que c'était déjà l'influence du retour de Cicéron qui se faisait sentir, mais ces voix furent étouffées.

Le sénat s'était déclaré en permanence.

Beaucoup de gens désiraient que Pompée fût chargé des approvisionnements de la ville.

Le retour de Cicéron avait ravivé le crédit de Pompée.

La multitude criait à Cicéron :

— Pompée ! Pompée ! propose Pompée !

Cicéron fit signe qu'il voulait parler. Tout le monde se tut.

Il y avait si longtemps qu'on n'avait entendu sa voix que la voix de Cicéron, qu'on avait si souvent entendue, allait être quelque chose de nouveau.

Cicéron parla, et parla bien. Il est vrai que c'est lui qui le dit, et qu'il n'a pas l'habitude de se dénigrer.

— *Feci et accusate sententiam. Dixi.*

Conformément à son avis, on rédigea un sénatus-consulte pour engager Pompée à prendre la direction des vivres.

À la lecture du sénatus-consulte et au nom de Cicéron, qui le provoquait, le peuple éclata en applaudissements.

Le lendemain, Pompée accepta, mais il fit ses conditions ; il se chargeait, pour cinq années, des approvisionnements de Rome ; mais il voulait quinze lieutenants, nommant Cicéron le premier.

En conséquence, les consuls dressèrent un projet qui donnait, pour cinq ans, à Pompée la surintendance des vivres *par toute la terre*.

Les gens raisonnables trouvaient déjà que c'était très-bien ainsi, lorsque, par un amendement, comme on dirait aujourd'hui, Mellius proposa de confier à Pompée le pouvoir de disposer de toutes les ressources financières de l'empire, des flottes et des armées dont il aurait besoin, et de subordonner à son autorité celle des gouverneurs de province.

Cicéron se taisait, cela ne le regardait plus ; puis, lui qui connaissait Pompée, *l'homme aux deux portes*, mieux que personne, peut-être trouvait-il que c'était pousser l'engouement un peu loin.

Le lendemain, il y eut un grand débat sur les maisons de Cicéron, tant sur celles qui avaient été purement et simplement rasées

par Clodius que sur celle où l'on avait bâti un temple à la Liberté.

Il s'agissait de ne pas tomber dans le sacrilège en expropriant un dieu ou une déesse.

La question fut soumise aux pontifes, qui décidèrent que :

Si celui qui disait avoir consacré l'emplacement n'avait agi ni en vertu d'une prescription générale ni en vertu d'un mandat nominatif émanant d'une loi ou écrit dans un plébiscite, *la restitution en pouvait être opérée sans porter atteinte à la religion.*

Ô saint ordre des jésuites ! il est donc vrai que tu ne remontes pas à Ignace de Loyola seulement, et que ta fondation se perd dans la nuit des temps !

Grand débat à ce propos.

Clodius parle trois heures pour prouver qu'il a eu le droit de faire ce qu'il a fait ; mais le peuple romain est un peuple artiste, à tout prendre : il trouve que Clodius joue mieux de l'épée que de la parole, et qu'en fait de parole, Cicéron est le maître de Clodius. Il siffle Clodius, et le décret passe.

Il est arrêté que la maison de Cicéron lui sera rendue, que le portique de Catulus sera rétabli aux frais de l'État ; puis on alloue à Cicéron, comme dommages-intérêts, deux millions de sesterces pour sa maison de Rome, cinq cent mille sesterces pour celle de Tusculum, deux cent cinquante mille pour celle de Formie – six à sept cent mille livres de notre monnaie environ.

Et Cicéron et tous les honnêtes gens trouvent que c'est bien peu.

— *Quæ aestimatio non modo vehementer ab optimo quoque, sed etiam a plebe reprehenditur.*

Clodius est battu au sénat comme il l'a été sur la place publique ; mais Clodius n'est pas homme à lâcher ainsi la partie : le 4 des nones de novembre, il rassemble les débris de son ancienne armée du temps qu'il était tribun et tombe avec ces débris sur les maçons et les tailleurs de pierre occupés à la reconstruction de la maison de son ennemi, les chasse, et, avec les moellons, assiège

la maison de Quintus, puis finit par y mettre le feu.

Tout cela, remarquez-le bien, se passe dans Rome, au grand jour, et il y a un sénat, des consuls, des préteurs, des tribuns.

Il est vrai que Pompée est parti pour acheter du blé.

Le 5 des ides de novembre, nouvelle attaque.

Cicéron, escorté de ses clients et de sa cour de chevaliers, descendait la voie Sacrée. Clodius paraît à l'improviste et se rue sur Cicéron en poussant des cris féroces ; ces hommes sont armés de pierres, de bâtons et d'épées. Cicéron se sauve tout naturellement. Il trouve la porte du vestibule de Tettius ouverte et s'y réfugie avec une partie de sa suite.

Là, on se barricade et l'on tient en respect les *bravi* de Clodius.

Des renforts arrivent à Cicéron ; Clodius a le dessous.

— J'aurais pu le faire tuer, dit Cicéron ; mais je commence à le traiter par la diète : la chirurgie me fatigue (*Ipse occidi potuit ; sed ego dieta curare incipio, chirurgiæ tædet.*)

Voyez-vous le vantard !

Cicéron a eu tort d'épargner Clodius ; car, la veille des ides de novembre, voilà Clodius qui se met en tête de brûler la maison de Milon sur le mont Germatus, et cela en plein soleil, à la cinquième heure du jour.

Il a recruté à nouveau parmi les esclaves : les gueux dont parle Zafari dans *Ruy Blas* sont des rois de l'Inde comparés à ceux qui hurlent derrière Clodius ; ceux-ci ont des épées, des boucliers, des torches. Le quartier général du chef est dans la maison de Faustus Sylla.

Mais, heureusement, Milon a été prévenu ; il a deux maisons dans le même quartier : une qu'il a achetée de ses deniers, l'autre qu'il tient de la succession d'Annius. Dans celle-ci, Flaccus s'est enfermé avec une garnison.

La garnison, Flaccus en tête, fait une sortie ; cette sortie met en déroute la horde de Clodius.

Clodius s'enfuit et, à son tour, se cache dans la maison de Publius Sylla. On le cherche de la cave au grenier, mais inutile-

ment.

Ce n'est point par la diète, comme Cicéron, que Flaccus et Milon comptent le traiter, c'est par le scalpel.

Le lendemain, le sénat se rassemble.

Clodius ne bouge pas. Milon accuse Clodius.

Mais les comices vont avoir lieu ; Clodius se fera nommer édile, maire d'un des quartiers de Rome – que dites-vous du magistrat ? –, et, une fois édile, non-seulement il ne pourra plus être jugé, mais il prévient d'avance qu'il mettra Rome à feu et à sang. C'est sa profession de foi.

Le jour des comices arrive ; Milon déclare les augures défavorables ; on ne votera donc que le lendemain.

Le lendemain, avant le jour, Milon est au champ de Mars.

Le champ de Mars, on se le rappelle, est le tapis vert sur lequel on joue aux élections. Aujourd'hui, il sera le champ de bataille où se décidera la question entre Milon et Clodius.

Que Clodius paraisse, il est mort !

Clodius ne paraît pas.

Le lendemain, 11 des calendes, Milon se rend, avant l'aurore, aux comices. Tout à coup, il aperçoit Métellus qui passe en courant.

Quel est ce Métellus ? Cicéron n'en dit rien. Ce n'est pas Métellus Celer, l'ancien consul, Métellus le *Rapide*, le beau-frère de Clodius, le rival de Catulle, de César, de tous les amants de sa femme, enfin ? – Non, en 695, celui-là s'est déclaré contre son beau-frère, et il est mort subitement. Demandez tout haut de quelle mort, et l'on vous répondra : « Sa femme l'a empoisonné. »

Quoi qu'il en soit, un Métellus quelconque essayait de gagner le champ de Mars par des rues détournées. Milon court, le rejoint, lui signifie la protestation comme tribun. Le Métellus se retire au milieu des huées.

Le 10 des calendes, c'est marché ; pas d'assemblée, par conséquent. Le 8 novembre, l'assemblée aura lieu.

Le 8 novembre, à la neuvième heure de la nuit, Milon est déjà à son poste.

Au reste, Clodius est un homme perdu ; son vestibule est presque vide ; une vieille lanterne éclaire quelques misérables en guenilles.

Il n'y aura pas de comices, ou du moins il n'y aura de comices que si Clodius est accusé par Milon.

Si Milon rencontre Clodius dans la rue, Clodius est un homme mort. C'est Cicéron qui en prévient Atticus.

— *Si se inter viam obtulerit, occisum iri ab ipso Milone video.*

Tout cela finit, cette fois du moins, par une violente colique de Cicéron qui dure dix jours et qu'il met sur le compte des champignons et des choux de Bruxelles qu'il a mangés au festin augural de Lentulus !

XXXII

Nous avons parlé de l'absence faite par Pompée pour approvisionner Rome. Il s'était rendu lui-même en Sicile, en Sardaigne et en Afrique, et avait fait des approvisionnements considérables.

Au moment où il allait se mettre en mer pour les conduire à Rome, un vent impétueux s'éleva. Tout le monde s'opposait à ce que Pompée partît ; mais il monta sur le premier vaisseau en donnant ordre de mettre à la voile et en disant :

— Il est nécessaire que je parte, et il ne l'est pas que je vive.

Pompée est encore dans sa période de bonheur ; aussi l'histoire se souvient des mots qu'il dit ; mais vienne Pharsale, et elle les oubliera pour consigner ceux de César.

Quelque temps auparavant, Pompée avait fait une autre absence.

Après avoir combattu pendant le printemps, l'été et l'automne – quand les pluies détrempeaient les chemins, quand les neiges interceptaient les passages, quand les fleuves, charriant des glaces, cessaient d'être navigables –, César venait tenir sa cour à Lucques.

Tenir sa cour, c'était le mot.

On n'entendait parler de lui à Rome que pour citer un nouveau nom de victoire. Pendant que ses rivaux s'amoindrissaient dans les émeutes de carrefour, lui, pareil à un autre Adamastor, grandissait à l'horizon.

Tout ce qu'il y avait de plus illustre à Rome et en province venait à Lucques ; c'était Appius, gouverneur de Sardaigne ; c'était Népos, proconsul d'Espagne, etc. Pendant l'hiver de 696, il y avait à Lucques cent vingt licteurs portant faisceaux et plus de deux cents sénateurs.

Crassus et Pompée y étaient venus.

Les liens du triumvirat étaient quelque peu relâchés ; on les resserra dans cette entrevue. C'est là qu'il fut décidé que César

garderait cinq ans de plus le proconsulat des Gaules, que Pompée et Crassus se feraient nommer consuls, et que Crassus et Pompée se feraient donner des gouvernements de province afin de tenir entre leurs mains toutes les troupes de la République.

Pour arriver à l'élection de Crassus et de Pompée, César écrivait à tous ses amis de Rome. Il devait donner des congés à un grand nombre de ses soldats, de façon qu'ils fussent libres d'aller donner leurs suffrages dans les comices.

Ces projets étaient arrêtés pour l'an 699 de Rome, cinquante-cinq ans avant Jésus-Christ.

Or, les événements que nous avons racontés dans ce dernier chapitre nous mènent à l'année 698.

Cette année 698 se passe sans grands événements.

Clodius est complètement maté. Il enfonce bien encore, çà et là, quelques portes, met bien le feu à quelques maisons, brise bien quelques côtes à droite et à gauche ; mais il ressemble au bouledogue muselé de mon ami Jadin, qui est forcé de laisser la levrette et le king-charles manger dans son plat.

Cicéron mange si bien dans le plat de Clodius que, profitant de l'absence de celui-ci, il se rend au Capitole et brise les tablettes tribunitiennes où étaient inscrits les actes de son tribunat.

Clodius reparut pour crier à l'illégalité ! — On a vu des voleurs qui, au moment d'être arrêtés, criaient à la garde !

Cicéron répondit par un de ses dilemmes habituels.

— Du moment que Clodius était patricien, il ne pouvait être tribun du peuple ; ne pouvant pas être tribun du peuple, les actes de son tribunat sont non avenues ; les actes de son tribunat non avenues, il est permis à chacun de les détruire.

Mais, par cette destruction, Cicéron se fit avec Caton une querelle à laquelle il ne s'attendait pas.

Sur ses tablettes étaient inscrites les missions de Caton à Byzance et en Cypre ; or, Caton tenait beaucoup à que cette trace de son passage au milieu des affaires publiques ne disparût point.

Comment ce débat finit-il ? Par malheur, Cicéron n'en parle

pas dans ses lettres, et Plutarque n'en dit que ce peu de mots :

Par cela, Cicéron frappa Caton d'un coup qui n'eut point de retentissement, mais qui, cependant, jeta un grand froid sur leur amitié.

Toute cette année se passa on ne sait comment, en petites tracasseries.

Pompée charge Gabinius de rétablir Ptolémée dans ses États, et Gabinius revient, pliant sous les millions ; ce qui donne à Crassus un désir d'autant plus grand d'aller en Syrie ; mais, pour cela, nous l'avons dit, il faut d'abord que Crassus et Pompée soient consuls.

On entre dans l'année 699 de Rome.

Partout le bruit courait qu'à la suite d'une conférence avec César, le monde avait été partagé entre ces trois hommes. Lorsqu'on sut que Pompée et Crassus se présentaient ensemble au consulat, on n'en fit plus de doute.

— Brigueras-tu le consulat ? demandèrent ensemble Marcellus et Domitius à Pompée.

— Peut-être oui, peut-être non, répondit celui-ci.

— Mais enfin, à une demande positive, fais une réponse positive.

— Eh bien, dit Pompée, je le briguerai dans l'intérêt des bons et contre les méchants.

Une pareille alliance n'était pas rassurante pour tout ce qui tenait encore quelque peu, nous ne dirons pas à la République, mais au nom de la République. On s'adressa à Crassus ; sa réponse fut un peu plus modeste.

— Je briguerai cette magistrature, dit-il, si je crois pouvoir être utile à l'État, sinon je m'abstiendrai.

Cette réponse orgueilleuse de Pompée, cette réponse ambiguë de Crassus, firent que quelques compétiteurs osèrent se mettre sur les rangs ; mais, lorsque la situation se fut nettement dessinée, lorsque l'on vit Crassus et Pompée se présenter officiellement, tous les candidats se retirèrent, à l'exception de Domitius.

C'était encore Caton qui le soutenait, de même qu'il avait soutenu Bibulus contre César.

Caton, on le sait, ne se gênait pas. Il allait par les places publiques, disant que ce n'était pas en réalité le consulat que demandaient Pompée et Crassus, mais la tyrannie ; que leur but n'était pas une magistrature à Rome, mais la possession de provinces importantes et de forts gouvernements militaires ; et, en semant ces paroles, en soutenant ces allégations, il poussait Domitius, lui disant de ne pas perdre espoir et lui persuadant qu'il combattait pour la liberté commune.

Et tout autour d'eux on répétait :

— En effet, Caton a raison, pourquoi donc ces hommes, qui ont déjà été consuls ensemble, prétendent-ils ensemble à un second consulat ? pourquoi ensemble et non pas l'un d'eux seulement ? Rome manque-t-elle donc de citoyens qui soient dignes d'être les collègues de Crassus et de Pompée ?

Pompée s'effraya. — Dans ces sortes de luttes, Pompée s'effrayait facilement ; alors, en véritable soldat, il avait recours à la force.

Une embuscade fut dressée contre Domitius ; et, comme celui-ci se rendait au Forum avant le jour avec quelques-un de ses amis parmi lesquels était Caton, les hommes de Pompée se jetèrent sur la petite troupe, ni plus ni moins que s'ils étaient des hommes de Clodius, tuèrent les serviteurs qui portaient la torche et blessèrent Caton.

Heureusement, on était encore assez près de la maison de Domitius ; celui-ci et les quelques amis qui lui restaient s'y réfugièrent.

Les hommes de Pompée établirent alors le blocus de la maison, et, en l'absence de leur rival, Pompée et Crassus se firent tranquillement nommer consuls.

Mais un danger les menaçait.

Caton sollicitait la préture ; Caton, dont ils venaient de se faire un ennemi mortel et qui était à peine guéri de la blessure qu'il

avait reçue en conduisant Domitius au Forum.

Aussi ne fut-ce point par la violence que l'on résolut d'écarter Caton.

Caton avait la voix haute, à tout prendre, et, quand elle criait, cette voix était, sinon écoutée, du moins entendue dans Rome.

Crassus et Pompée étaient riches ; on sema quelques millions parmi les tribus. Caton échoua.

Antias et Vatinius furent nommés préteurs : c'étaient les créatures de Pompée et de Crassus. Sûrs de n'avoir plus d'opposition, ceux-ci poussèrent alors en avant le tribun du peuple Tribonius, lequel proclama les décrets rédigés à Lucques.

César fut continué pour cinq ans dans son gouvernement des Gaules.

Crassus et Pompée tirèrent au sort la Syrie et les deux Espagnes : la Syrie échut à Crassus, et les deux Espagnes à Pompée.

Tous avaient ce qu'ils désiraient :

Crassus, qui voulait la Syrie pour avoir la guerre des Parthes, avait la Syrie ; Pompée, qui connaissait l'Espagne et qui comptait réunir là, c'est-à-dire aux portes de l'Italie, les soldats dont un jour il pouvait avoir besoin pour ses projets, obtenait l'Espagne et n'était point obligé de quitter sa femme, dont il devenait de plus en plus amoureux ; enfin, le peuple, qui croyait que rien ne pouvait se faire à Rome que par Pompée, gardait Pompée à Rome.

Mais, de tous, le plus joyeux, c'était Crassus ! Les millions de Gabinius empêchaient Crassus de dormir.

Entre Miltiade et Thémistocle, il s'agissait de lauriers : entre Gabinius et Crassus, il s'agissait de millions.

XXXIII

Les affaires allaient donc de mal en pis aux yeux de ce pessimiste qu'on appelait Caton.

Quant à Cicéron, il avait appris à ses dépens à être sage. Il railait bien un peu tout bas – Cicéron ne pouvait pas s'empêcher de railler –, mais il saluait Pompée et lui souriait, mais il écrivait à César qu'il le regardait comme un autre lui-même.

Il est vrai que, de son côté, César lui faisait toute sorte de tendresses – épistolaires, bien entendu.

Vous me recommandez M. Orfius, lui écrivait-il ; j'en ferai le roi des Gaules, à moins que vous ne préféreriez que j'en fasse le lieutenant de Lepta.

Avez-vous quelque autre à m'envoyer, que je l'enrichisse ? Envoyez !

Voilà comme on procédait à Rome ; et Cicéron¹ envoyait Tribatius ; « Il le faisait passer, disait-il, de ses mains dans les fidèles et victorieuses mains de César. »

Puis il terminait :

Ayez soin de votre santé, et aimez-moi comme vous aimez. (*Et me ut amas, ama.*)

Inutile de dire qu'il ne se moque plus de Crassus – tout haut du moins – ; ce n'est que dans ses lettres confidentielles qu'il continue de l'appeler le Chauve et le Millionnaire ; il applaudit à ses projets quand il le rencontre, il le félicite de ses futures victoires sur les Parthes, et celui-ci lui confie ses espérances.

Ses victoires sur les Parthes ! il ne se bornera point aux Parthes : il va montrer que les exploits de Lucullus contre Tigrane, et ceux de Pompée contre Mithridate ne sont que des jeux d'enfant ; il va renouveler la marche triomphante d'Alexandre,

1. Caton dans le texte. Mais il s'agit visiblement d'un *lapsus calami de Dumas*. LJR.

pénétrer par la Bactriane dans l'Inde, pour ne s'arrêter qu'à la mer extérieure !

Et cependant le décret qui nommait Crassus proconsul en Syrie ne disait pas un mot de la guerre parthique ; mais tout le monde savait que c'était l'idée fixe de Crassus – jusqu'à César, qui lui écrivait de la Gaule pour louer son projet et pour l'inviter à l'accomplir.

Quant à Pompée, Plutarque, à cette époque, ne parle que de ses amours ; promener sa femme par toute l'Italie est l'acte le plus important de son consulat : il la montre aux populations, il veut que l'on admire celle qu'il aime ; et, du côté de Julie, il n'est bruit que de son attachement pour Pompée.

Au milieu des légèretés conjugales de l'époque, c'est un scandale qu'un pareil amour d'une femme de vingt ans pour un mari de cinquante.

Aussi Plutarque se croit-il obligé de donner de bonnes raisons à cet amour :

Cette tendresse s'explique, dit-il, par la sagesse de son mari et par une gravité naturelle à Pompée, qui, n'ayant rien d'austère, rendait sa société douce et charmante.

Et ces détails sur l'intimité, on peut y croire, car qui les donnait ? Une femme qui devait s'y connaître : la courtisane Flora.

Mais, par malheur, Pompée ne devait pas toujours être près de sa femme.

On allait nommer de nouveaux édiles ; comme consul, Pompée devait présider l'élection.

Il se rendit au champ de Mars. L'élection fut orageuse ; on en vint aux mains ; plusieurs personnes furent tuées et blessées près de Pompée ; le sang rejaillit jusque sur sa toge : il fallait changer ce vêtement. Pompée envoya chez lui chercher une autre toge en faisant reporter la toge ensanglantée.

À la vue du sang, Julie crut son mari assassiné et s'évanouit. Elle était enceinte.

L'évanouissement fut long ; il avait atteint aux sources de la vie ; l'enfant fut frappé dans le sein de la mère : Julie accoucha d'un enfant mort.

Ce petit drame domestique attira l'intérêt de Rome sur Pompée et fit croire à l'amour réel de la femme pour le mari.

Trois mois après, Rome eut une nouvelle preuve de cet amour : on annonça officiellement aux clients de la villa du mont Albain que Julie était enceinte.

Était-ce pour se populariser, était-ce pour fêter cette bonne nouvelle que Pompée annonça des jeux ? Peu importait à Rome ! elle allait s'amuser.

Pompée disait que c'était pour célébrer la dédicace de Vénus Victorieuse.

Ces jeux que Pompée allait donner à Rome, c'étaient des chasses de bêtes. Or, les chasses de bêtes étaient le spectacle dont les Romains étaient le plus friands ; elles remontaient déjà à plus de deux siècles : la première qui avait eu lieu avait été à la fois magnifique et terrible.

Vers l'an 503 de Rome, on avait tué dans le Cirque, à coups de flèche et de javelot, cent quarante-deux éléphants. C'était non pas un luxe, mais une nécessité : ces éléphants avaient été pris dans une bataille contre les Carthaginois, et la République, trop pauvre pour les nourrir, trop prudente pour les donner à ses alliés, avait ordonné qu'ils fussent mis à mort.

L'an 583, aux jeux donnés par Scipion Nasica et P. Lentulus, on avait vu combattre soixante-trois panthères et quarante autres animaux, tant ours qu'éléphants.

L'an 655, Clodius Pulcher – sans doute le père de notre Clodius – fit, pendant son édilité curule, combattre des éléphants.

Un simple citoyen nommé P. Servilius s'était acquis une sorte de célébrité pour avoir donné une chasse où l'on avait tué trois cents ours et autant de panthères et de léopards.

Sylla, préteur, avait donné une chasse de cent lions à crinière, c'est-à-dire de l'Atlas – les lions de Numidie, d'Abyssinie et de

l'Yémen sont privés de cet ornement.

Enfin, enchérissant sur le tout, Pompée, cette fois, donnait une chasse de six cents lions, dont trois cent quinze à crinière, et de vingt éléphants.

Des bestiaires et des criminels combattirent contre les lions ; des Gétules, armés de flèches et de javelots, contre les éléphants.

Un ancien sénatus-consulte défendait d'amener des panthères en Italie ; on craignait sans doute qu'un couple de ces animaux, venant à se sauver, ne se propageât et ne fît des ravages ; mais, l'an 670, c'est-à-dire trente ans avant l'époque où nous sommes arrivés, le tribun C. Aulidius porta la question devant le peuple. Le peuple, à qui il était égal que quelques provinciaux fussent mangés, cassa le sénatus-consulte.

Scaurus saisit la balle au bond, profita de l'abolition de la loi et fit égorger cent cinquante panthères dans les jeux de son édilité. – Pompée, dans son premier consulat, avait été jusqu'à quatre cent dix !

La question qu'on se fait tout naturellement en voyant de pareilles profusions, c'est où et comment on prenait trois cents lions à crinière pour les venir égorger devant le peuple romain.

C'était bien simple : à certains peuples on imposait des tributs d'argent, à d'autres des tributs de bêtes féroces ; l'Afrique était imposée de cette dernière façon.

Maintenant, quelle effroyable quantité de bêtes féroces nourrissait donc l'Afrique, à cette époque-là, que l'on pût en tirer, sans l'épuiser, de pareilles contributions ? Puis jugez ce que c'était qu'une battue où il était ordonné au chasseur de prendre le gibier vivant sans le frapper ni le blesser ! et quel gibier ! des hippopotames, des crocodiles, des panthères, des lions, des rhinocéros et des éléphants !

En attendant les jeux, ces animaux étaient enfermés dans des cages ; le peuple était admis à les visiter, et il avait cette double joie de les voir combattre d'abord en imagination et ensuite en réalité.

Pompée était arrivé au point culminant de son bonheur et de sa fortune. Un malheur privé allait être le premier avertissement du destin.

Julie ne s'était jamais bien remise du saisissement que lui avait causé la vue des vêtements de Pompée teints de sang ; sa seconde grossesse avait été malade, et elle mourut pendant le travail. L'enfant fut tiré de son sein vivant ; mais, au bout d'une semaine, il mourut à son tour.

Pompée était au désespoir ; il voulait inhumer sa femme dans sa villa du mont Albain pour avoir toujours son tombeau sous les yeux ; mais le peuple fit irruption dans son palais, s'empara de force du cadavre et l'emporta au champ de Mars.

Là, il fut brûlé en grande pompe avec des parfums et des aromates.

Mais, chose étrange, c'était à la fille de César absent, non à la femme de Pompée présent, que le peuple faisait honneur ; et le nom de César courut d'un bout à l'autre de la ville à propos de cette cérémonie funèbre, comme il arrivait du reste à tout propos. Jamais on ne s'était tant occupé de lui que pendant cette absence.

Crassus faisait les préparatifs de son départ pour la Syrie.

Mais, avant que Crassus partît, un grand événement devait s'accomplir à Rome.

XXXIV

Le consulat de Pompée et de Crassus expirait. Annius Milon, Plautius Hypsœus et Métellus Scipion se présentèrent pour briguer le consulat.

Clodius se présenta, lui, pour briguer la préture. – Nous l'avons dit, la préture était la magistrature que l'on sollicitait quand on était ruiné ; un homme qui sollicitait la préture, c'était un homme qui disait à ses créanciers : « Décidément, je me range ; donnez-moi votre voix, et je vous payerai, aux dépens de mes administrés, intérêt et capital. »

On sait l'inimitié qui existait entre Milon et Clodius.

Clodius comprenait une chose : c'est que sa préture serait nulle si Milon était consul.

Aussi commença-t-il à saper la candidature de Milon et à soutenir celle de Scipion et d'Hypsœus.

Alors les scènes de meurtre et d'incendie que nous avons racontées se renouvelèrent ; ces scènes rompaient à chaque instant les comices, de sorte que l'on arriva au mois de janvier sans qu'il y eût ni consuls ni préteurs élus.

Les *honnêtes gens* étaient pour Milon ; le *peuple* – remarquez que, dans l'antiquité, on sépare toujours le peuple des honnêtes gens –, le peuple était pour Hypsœus et Scipion.

Le sénat, voyant que rien ne finissait, nomma un *interroi*.

Cet interroi était Émilius Lépidus.

Qu'était-ce qu'un interroi ?

Nous allons vous le dire.

Quand, par l'opposition des tribuns ou à cause d'augures défavorables, les comices sont retardés assez longtemps pour que les consuls ne se trouvent pas élus au commencement de l'année, il y a, en ce cas, ce que l'on appelle un interrègne, attendu que les consuls quittent leurs fonctions sans avoir de successeurs.

Le sénat alors pourvoit au gouvernement en créant un interroi ;

l'interroi est un magistrat dont le pouvoir, égal à celui des consuls, ne peut durer que cinq jours ; il assemble les comices, les préside et remet le pouvoir aux consuls dès qu'ils sont élus ; au bout de cinq jours, si les consuls ne sont pas élus, on nomme un autre interroi.

Voyez Tite-Live, et il vous dira qu'il arriva une fois que le pouvoir consulaire demeura pendant cinquante-cinq jours entre les mains de onze interrois consécutifs.

Or, le lendemain du jour où Émilius Lépidus venait d'être nommé interroi, le 13 des calendes de février, 20 janvier du calendrier moderne, Milon, se rendant à Lanuvius, ville municipe dont il était dictateur, afin d'y élire un flamme, rencontra, vers la neuvième heure du jour, c'est-à-dire à trois heures de l'après-midi, Clodius, qui revenait d'Aricie et qui s'était arrêté près du temple de la Bonne Déesse pour parler au décurion des Ariciens.

Clodius était à cheval ; trente esclaves le suivaient armés d'épées ; à ses côtés étaient un chevalier romain, Cassidus Schola, et deux plébéiens, deux hommes nouveaux, deux manants, P. Pomponius et C. Clodius, son neveu.

Milon, lui, voyageait en char ; il avait, par un chemin de traverse, rejoint la *via Appia* à l'endroit à peu près où s'élève aujourd'hui le village de Genzano ; il avait suivi la *via Appia*, et, de cette façon, il se trouvait un peu au-dessous d'Albano, croisant Clodius. Il avait avec lui sa femme Fausta et M. Tufius, son ami ; sa suite en esclaves était double, au moins, de celle de Clodius ; il avait en outre une vingtaine de gladiateurs, et, parmi eux, deux hommes renommés pour leur force et leur adresse, Eudamus et Birria.

Eudamus et Birria marchaient les derniers, formant l'arrière-garde ; ils engagèrent une rixe avec les esclaves de Clodius. Clodius, entendant du bruit, accourut. On connaît Clodius. Il s'avança, menaçant, sur les deux gladiateurs. L'un des deux lui porta un coup de lance qui lui traversa l'épaule.

Clodius, grièvement blessé, tomba de cheval.

Les deux gladiateurs, ne sachant s'ils avaient bien ou mal fait, se hâtèrent de rejoindre l'escorte de Milon.

Pendant ce temps, les esclaves de Clodius le portaient dans une taverne.

Les deux gladiateurs, se retournant pour s'assurer qu'ils n'étaient pas poursuivis, avaient vu dans quelle taverne on avait porté Clodius.

Milon s'aperçut d'un certain trouble dans son escorte.

On chuchotait, on regardait en arrière ; les uns riaient, les autres semblaient craindre.

Il demanda ce qui se passait.

Le chef des esclaves s'approcha alors du char qui s'était arrêté et raconta à son maître qu'un gladiateur venait de blesser grièvement Clodius, lequel avait été transporté dans une taverne ; et, du doigt, il montra la taverne.

Milon réfléchit un instant.

— Puisqu'il est blessé, dit-il, autant vaut qu'il meure. Il ne m'en arrivera point pis : au contraire !

Et, s'adressant au chef de ses esclaves :

— Fusténus, dit-il, prends cinquante hommes, force la taverne et arrange-toi de façon que Clodius soit achevé dans la mêlée.

Fusténus prit les cinquante esclaves, partit et se mit à la recherche de Clodius ; celui-ci s'était caché, mais Fusténus chercha si bien qu'il finit par le découvrir.

Dix minutes après, un cadavre gisait sur la voie Appienne, la face tournée contre terre.

Milon, bien entendu, ne s'était pas arrêté là pour voir l'exécution ; il avait continué son chemin, s'en rapportant parfaitement à Fusténus.

On voit que celui-ci, en effet, n'avait point trahi sa confiance.

Un sénateur, Sextus Tœdus, revenait de la campagne à Rome. Il vit un cadavre sur la grande route, descendit de sa litière, examina le cadavre et le reconnut pour celui de Clodius.

Alors il fit mettre le cadavre dans sa litière et, marchant à pied,

le ramena à Rome.

Clodius, exproprié des maisons de Cicéron, avait acheté à Scaurus une espèce de palais sur le mont Palatin. Ce fut là que Sextus Tœdus déposa le cadavre.

À la première nouvelle de l'événement, Fulvie accourut. – Comme tous les mauvais sujets, Clodius était adoré des femmes, et particulièrement de la sienne. – Fulvie jeta les hauts cris et parut sur le seuil de la maison, s'arrachant les cheveux, se meurtrissant le visage et montrant le manteau ensanglanté.

En un instant, la maison fut encombrée de gens du peuple. La mort de Clodius avait ravivé sa popularité.

Tout cela se passait le soir même du meurtre. Le corps était arrivé au Palatin vers la première heure de la nuit, c'est-à-dire à dix heures du soir.

La nuit s'écoula en lamentations de la part de Fulvie, et en projets de vengeance de la part des clients de Clodius.

Le lendemain, au point du jour, la foule augmenta ; six ou huit mille hommes du peuple se pressaient autour de la maison, et se pressaient si bien que trois ou quatre personnes furent étouffées.

Au milieu de cette foule étaient deux tribuns du peuple, Minutius Plancus et Pompus Rufus. D'après leurs exhortations, la plèbe enleva le cadavre et le porta nu, encore chaussé – dans l'état, enfin, où il était quand on le déposa sur le lit, pour qu'on pût voir ses blessures –, et le porta, disons-nous, aux rostres, où Plancus et Rufus, partisans de Clodius, commencèrent par leurs déclamations à ameuter le peuple contre le meurtrier.

Alors les artisans, les esclaves, à qui tant de fois Clodius avait promis la liberté, prirent le corps et le descendirent à la curie Hostilia, où ils le brûlèrent en improvisant un bûcher avec les bancs et les tables des tribunaux et du sénat. Le bûcher fut allumé avec les cahiers des écrivains-libraires.

Il faisait du vent, le bûcher incendia la curie ; de la curie, le feu se communiqua à cette fameuse basilique Porcia que Caton avait défendue, on se le rappelle, au péril de sa vie, et qui fut entière-

ment brûlée.

De là, les fanatiques coururent assiéger la maison de Milon et celle de l'interroi.

Milon était absent : contre lui, c'était un acte de pure et simple vengeance ; mais, contre Lépidus, c'était un acte de politique. On voulait le forcer d'assembler les comices et profiter de l'irritation qui se manifestait contre Milon pour emporter d'assaut la nomination de Scipion et d'Hypsœus.

Mais Lépidus ne se laissa point intimider. Il ferma ses portes, rassembla ses esclaves, ses serviteurs, la garde qui lui était accordée comme interroi, se mit à leur tête et repoussa les assaillants à coups de flèches.

Une douzaine resta sur le champ de bataille.

Ce que voyant les autres, ils revinrent au Forum, enlevèrent les faisceaux du lit libitinaire et les portèrent à la maison de Scipion et d'Hypsœus, qui n'osèrent les prendre.

Alors le peuple les porta à Pompée – qui, comme toujours, était retiré dans ses jardins –, le saluant à grands cris des titres de consul et de dictateur ; puis ce même peuple, sachant que huit ou dix des siens avaient été tués et blessés par Lépidus et ses serviteurs, revint en foule assiéger la maison de l'interroi, qui fut enfin prise le cinquième jour de l'inter règne.

Les portes enfoncées, les furieux se répandirent dans la maison, renversant les images des ancêtres de la famille Émilia exposées dans l'atrium, brisant le lit et les meubles de Cornélia, femme de Lépidus, et l'assiégeant lui-même dans la partie la plus reculée de sa maison, où ils l'eussent égorgé si Milon, qui, après s'être sauvé de Rome, y rentrant avec une troupe de ses partisans pour demander les comices, n'était accouru à son secours et ne l'avait dégagé.

Rome était littéralement à feu et à sang : le sang coulait dans les rues, et l'incendie de la curie et de la basilique fumait encore.

Ces violences avaient fait un contre-poids au meurtre de Clodius, de sorte que, comme on le voit, Milon, apprenant le revirement qui se faisait en sa faveur, n'avait pas hésité à revenir à Rome.

Une fois à Rome, il poursuivit sa candidature et fit distribuer publiquement à tous les citoyens qui voulurent les accepter mille as par tête, trente-cinq francs dix-sept centimes de notre monnaie.

Mais ces largesses n'eurent aucun résultat. Le meurtre de Clodius était entré trop profondément dans le cœur du peuple ; une haine furibonde contre Milon avait jailli de la blessure. Vainement le tribun M. Cœlius, Q. Hortensius, T. Cicéron, Marcellus, Caton et Faustus Sylla prirent sa défense, rien ne put calmer l'effervescence soulevée contre lui. Chaque jour, les comices furent troublés par quelque nouvelle émeute. Enfin, ces troubles prirent un tel caractère de gravité qu'un sénatus-consulte ordonna à l'interroi, aux tribuns du peuple, ainsi qu'à Pompée, à qui, on se le rappelle, le peuple avait porté les faisceaux, de prendre garde que la République n'éprouvât aucun dommage.

Jusqu'à quel point Pompée était-il étranger à ces troubles ? C'est ce qu'il serait difficile de dire. Le fait est que ce fut à lui seul qu'ils profitèrent.

Le 5 des calendes de mars, 23 février, Pompée fut, par l'interroi Servius Sulpicius, proclamé consul unique et prit à l'instant même possession de sa magistrature.

Une fois au pouvoir, Pompée comprit que, pour maintenir son influence, il fallait à l'instant même rétablir la tranquillité. Or, par qui cette tranquillité était-elle troublée ? Par ceux qui demandaient la mise en jugement de Milon.

En somme, Milon était-il coupable ou, du moins, accusé d'avoir fait assassiner Clodius ? Incontestablement. Clodius était-il citoyen romain ? Incontestablement encore. Milon devait-il être

poursuivi pour être puni s'il était reconnu coupable, acquitté s'il était reconnu innocent ? Incontestablement toujours.

Pompée résolut donc de mettre Milon en accusation, quoique Milon fût son homme, quoique, en réalité, trois ans auparavant, Milon eût été suscité par lui.

En conséquence, trois jours après son installation, il demanda un sénatus-consulte qui l'autorisât à établir deux tribunaux exceptionnels, deux espèces de cours prévôtales qui pussent juger plus attentivement et plus sévèrement que les tribunaux ordinaires.

C'était essayer de la dictature ; personne n'en fut dupe.

Le tribun Cœlius s'opposa de tout son pouvoir à l'érection de ces tribunaux exceptionnels ; mais Pompée, sentant qu'il avait pour lui tous ceux à qui il importait peu qu'il fût de la dictature, pourvu qu'il rendît la tranquillité à Rome, Pompée déclara que peu lui importait l'opposition des tribuns, et que, si besoin était, il saurait défendre la République par les armes.

Pauvre République ! elle avait, en effet, bien besoin d'être défendue.

L'opposition du tribun fut étouffée par la pression des classes riches et aristocratiques. La loi demandée par Pompée passa ; deux tribunaux d'exception furent établis, et trois accusations furent portées contre les *auteurs des troubles* ; l'une de violence – et dans celle-ci étaient compris le meurtre de Clodius et les incendies de la curie Hostilia et de la basilique Porcia – ; l'autre de brigue ; la troisième, de captation de suffrages.

Le peuple élut L. Domitius Ahénobarbus quésiteur, pour le tribunal de violence et de brigue, et A. Torquatus, pour le tribunal de captation de suffrages. – Le quésiteur, comme l'indique son nom, était à la fois ce que sont chez nous le juge d'instruction et le procureur impérial.

Ce fut l'aîné des Clodius, Appius Clodius, qui porta l'accusation de violence et de brigue.

Voici l'accusation portée par Appius Clodius¹ :

Sous le troisième consulat de Cnéius Pompée le Grand, seul consul, le 8 des ides d'avril (le 6 de notre mois d'avril à nous), devant les qué-siteurs Domitius et Torquatus, Appius Clodius déclare qu'en vertu de la loi Pompéia sur la violence, il accuse T. Annius Milon, disant que le nommé Milon, le 3 des calendes de février dernier (20 janvier), a fait assassiner Clodius dans la taverne de Coponius, sur la voie Appienne. Il demande donc que, conformément à la loi Pompéia, T. Annius Milon soit condamné à l'interdiction de l'eau et du feu.

C'était l'exil. On se souvient qu'un citoyen romain ne pouvait être condamné à mort.

Domitius reçut les noms d'Appius Clodius comme accusateur, et d'Annius Milon comme accusé, et fixa la comparution au 6 des ides d'avril (8 avril). Dix jours étaient donc accordés à Milon pour préparer sa défense.

L'audience, comme d'habitude, fut tenue sur le Forum, au tribunal du préteur, entre la voie Sacrée et le canal. Elle commença dès la première heure du jour, c'est-à-dire à six heures du matin.

On eût dit que personne ne s'était couché à Rome dans la nuit du 7 au 8 avril, tant la place était déjà encombrée de monde lorsque les premiers rayons du soleil parurent derrière les montagnes de la Sabine.

Cette mer mouvante était montée, pendant la nuit, du pavé de la place aux marches des temples, qui semblaient des gradins faits exprès pour recevoir des spectateurs ; et, des marches des temples à leur faîte, pas un toit qui ne fût couvert de curieux ondulant comme des moissons aériennes. Il y en avait sur la prison publique, sur les temples de la Fortune et de la Concorde, sur le Tabularium, sur les murailles du Capitole, sur la basilique de Paulus, sur la basilique Argentaria, sur l'arc de Janus, sur celui de Fabius, sur le Greco-staze et jusque sur le mont Palatin.

On comprend que les trois quarts de ces spectateurs ne pouvaient rien entendre dans le sens exact du mot ; mais, pour les

1. Voir l'excellent ouvrage de Desobry intitulé *Rome au siècle d'Auguste*.

anciens Romains comme pour les Italiens modernes, voir, c'était entendre.

À six heures et demie du matin, un héraut monta sur la tribune et annonça l'accusateur et l'accusé.

En effet, presque au même instant, l'un et l'autre comparurent.

Un murmure accueillit l'apparition de Milon, moins encore parce que c'était le meurtrier de Clodius qui apparaissait que parce que Milon, dédaignant les usages habituels, n'avait laissé croître ni sa barbe ni ses cheveux – croissance qui, au reste, pour les cheveux surtout, eût été peu visible en dix jours –, et parce qu'il portait une toge élégante au lieu d'une toge sale et déchirée, comme c'était la coutume en pareil cas.

Il n'affectait point non plus cet air humble et soumis qu'à Rome l'accusé prenait devant ses juges.

Ses amis et ses parents l'accompagnaient et faisaient, par leur maintien triste, par leur costume lacéré, un contraste complet avec lui.

Il avait six défenseurs, à la tête desquels marchait Cicéron, l'orateur de la cause.

L'accusateur, l'accusé et les défenseurs prirent leurs places.

Alors Domitius fit apporter de petites boules sur lesquelles se trouvaient inscrits les noms de tous les citoyens portés sur une liste dressée par Pompée ; il jeta toutes ces boules dans une corbeille et en tira quatre-vingt-une qui donnèrent quatre-vingt-un noms, c'est-à-dire le total des juges fixé par la loi Pompéïa.

Chaque juge – qui attendait à un endroit désigné tous ceux qui étaient portés sur la liste – allait, au fur et à mesure que son nom était appelé, prendre place dans l'hémicycle, à moins qu'il ne présentât une excuse pour se dispenser de juger.

Le tribunal formé, le quésiteur fit prêter serment aux juges. Lui seul ne le prêta point, attendu qu'il n'était point juge prononçant jugement, mais instructionnaire, directeur des débats, rapporteur des votes et applicateur de la loi.

D'habitude, les débats s'ouvraient par le plaidoyer de l'accu-

sateur, puis venait l'audition des témoins produits par lui ; mais on était, cette fois, sous l'empire de la loi Pompéïa, qui veut que l'on commence par l'audition des témoins.

Les témoins furent donc d'abord entendus.

L'audition dura de sept heures du matin jusqu'à quatre heures après midi.

Vers la deuxième heure, le héraut annonça que les témoins *avaient dit*.

La journée tout entière avait été prise par cette première formalité.

La foule commençait à se retirer, lorsque Minutius s'élança à la tribune, s'écriant :

— Peuple, c'est demain que l'on prononce sur le sort de l'infâme Milon. Ferme tes tavernes et viens ici en masse pour empêcher que l'assassin n'échappe à une juste vengeance !

— Juges, s'écria à son tour Cicéron, vous l'entendez ! ces hommes que Clodius nourrissait de brigandages et de rapines, on les invite à venir ici, demain, vous prescrire votre arrêt ! Que cette menace qu'on a l'impudence de vous faire vous soit un avertissement de rendre pleine justice à un citoyen qui, pour le salut des honnêtes gens, a toujours bravé les bandits de toute espèce et les menaces, quelles qu'elles fussent.

On se sépara au milieu du plus effroyable tumulte.

XXXVI

La nuit, comme on le comprend bien, fut mise à profit par les deux partis.

Crassus, qui ne s'était pas montré le jour, fut très-actif les ténèbres venues.

Pour soutenir sa popularité, il s'était déclaré en faveur de Clodius. Il alla chez ceux des juges qui étaient le plus haut placés ; il fit venir les autres chez lui ; il donna de l'argent à pleines mains, se porta caution pour les clodiens, renouvela enfin, dépassa même tout ce qui avait été fait lors de l'accusation portée autrefois contre le mort.

Le lendemain, 3 des ides d'avril, jour où le jugement devait être rendu, ainsi que Minutius l'avait recommandé la veille, toutes les tavernes de Rome furent fermées.

Comme on craignait non-seulement les injures, mais encore les voies de fait contre le tribunal, Pompée plaça des troupes tout autour du Forum et sur les degrés des temples ; de sorte que, de tous côtés, les cuirasses, les épées et les lances réfléchissaient le soleil.

On se trouvait entouré comme d'une ceinture de fer et de feu.

À la deuxième heure du jour, c'est-à-dire à sept heures du matin seulement, les juges eurent pris place, et le héraut réclama le silence.

On procéda à l'appel des juges, puis le quésiteur réclama le silence à son tour.

Le silence établi, aussi bien qu'on pouvait l'exiger d'une si grande multitude, les accusateurs prirent la parole.

C'étaient Appius Clodius, son frère cadet Marcus Antonius et Valérius Népos.

Ils parlèrent pendant les deux heures que la loi leur accordait.

– Les tribunaux romains avaient pris cette sage précaution, négligée par les nôtres, de limiter le temps que pouvaient parler

les avocats.

Milon avait eu le soin de faire conduire Cicéron dans sa litière.

Nous l'avons dit, Cicéron n'était pas précisément brave.

La veille, il avait été insulté par la multitude ; on l'avait traité de brigand et d'assassin ; on avait été jusqu'à lui dire que c'était lui qui avait conseillé le meurtre.

— *Me latronem et sicarium abjecti homines et perditii describerunt*, dit-il dans son discours pour Milon.

Or, la précaution de Milon eut son utilité tant qu'il s'agit de traverser les rues ; mais, lorsqu'on fut arrivé au Forum, lorsque Cicéron vit les soldats de Pompée qui l'enveloppaient, et Pompée lui-même, au milieu d'une garde choisie, se tenant debout, son bâton de commandement à la main et ses licteurs auprès de lui sur les degrés du temple de Saturne, Cicéron commença de se troubler.

Les accusateurs ayant fini, son tour vint de parler.

Cicéron se leva, passa la main sur son front, poussa de grands soupirs, promena un regard triste et suppliant sur les juges et sur la foule, baissa les yeux sur ses mains, fit craquer ses doigts, et enfin, paraissant en proie à une émotion violente, il commença son exorde d'une voix tremblante.

Mais, dès les premiers mots, les clodiens l'interrompirent par des vociférations.

Alors Pompée, qui avait juré d'être impartial jusqu'au bout, ordonna de chasser les perturbateurs du Forum à coups de plat d'épée, et, comme cette expulsion ne s'opérait pas sans injures et sans lutte, on en blessa plusieurs et on en tua deux ; ce qui rétablit un peu de calme.

Cicéron reprit son discours. Mais le coup était porté ; malgré les applaudissements des amis et de la famille de Milon, malgré les exclamations : « Bien ! très-bien ! excellent ! parfait ! charmant ! » qui retentissaient à ses oreilles, il resta faible, languissant, glacé, indigne de lui, enfin.

Après Cicéron vinrent les *louangeurs*.

Les louangeurs étaient les parents, les amis, les protecteurs et même les clients de l'accusé ; chacun venait à son tour prononcer quelque harangue laudative, citer quelque beau trait de lui, attester sa générosité, son courage, sa moralité.

L'avocat avait deux heures pour parler, les louangeurs une heure ; c'étaient trois heures en tout.

Dès que le dernier louangeur eut prononcé la formule ordinaire : *Dixi* ; dès qu'un héraut eut répété à haute voix : *Dixerunt*, on passa à la récusation.

Par la loi ordinaire, les récusations avaient lieu avant les plaidoyers et les auditions de témoins ; mais la loi Pompéïa, sous l'empire de laquelle siégeait le tribunal, autorisait la récusation après les plaidoyers et l'audition des témoins.

C'était un avantage pour l'accusé comme pour les accusateurs : ils connaissaient leurs juges et avaient pu suivre sur les visages les différentes impressions reçues pendant les débats.

L'accusateur et l'accusé récusèrent chacun cinq sénateurs, cinq chevaliers, cinq tribuns du trésor, trente juges en tout ; de sorte que le nombre des juges descendit à cinquante et un.

Cette récusation, on le comprend bien, ne s'effectua pas sans cris et sans clameurs.

Puis on distribua au tribunal de petites tablettes larges de quatre doigts et enduites de cire, afin que chaque juge pût y inscrire son vote.

Ceux qui étaient pour l'acquiescement mettaient un A, *absolvo* ; ceux qui étaient pour la condamnation mettaient un C, *condemno* ; ceux qui désiraient rester neutres mettaient un N et un L, *non liquet* : *ceci n'est pas clair*.

Le *ceci n'est pas clair* indiquait que ni l'innocence ni la culpabilité ne paraissaient assez certaines pour que le juge se prononçât.

Les juges jetaient leurs tablettes dans l'urne en relevant leur toge de manière à découvrir leur bras et en tenant la partie écrite tournée vers l'intérieur de la main.

Un seul juge vota, tenant la partie écrite tournée vers le public en disant tout haut :

— *Absolvo.*

C'était Caton.

Pendant les votes, les amis et les louangeurs de Milon avaient envahi l'hémicycle des juges, se tenant à leurs pieds et baisant leurs genoux au moment où ils inscrivaient le vote.

En ce moment, une grande pluie survint ; quelques-uns, en preuve d'humilité plus profonde, ramassèrent de la boue et s'en souillèrent le visage, ce qui parut fortement toucher les juges.

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Valère Maxime.

Os suum cæno replevit, quod conspectum totam quæstionem a severitate ad clementiam et mansuetudinem transtulit.

Enfin vint le dépouillement. Il donna treize votants pour l'absolution, trente-huit pour la condamnation.

Alors le questeur Domitius se leva d'un air triste et solennel, dépouilla sa toge en signe de deuil ; puis, au milieu du plus profond silence :

— Il paraît, dit-il, que Milon mérite d'être exilé, et qu'il faut que ses biens soient vendus ; il nous plaît, en conséquence, de lui interdire l'eau et le feu.

À cette sentence, de grands cris de joie et des battements de mains furieux s'élevèrent dans le Forum.

C'étaient les clodiens qui constataient leur triomphe.

Alors le quésiteur leva la séance en disant à ses assesseurs :

— Vous pouvez vous retirer.

Crassus demeura un des derniers et demanda à visiter les tablettes. — Elles devaient être exposées publiquement, afin que tout citoyen pût s'assurer que le rapport sur les votes était exact ; d'ailleurs, ces tablettes, n'étant pas signées, ne compromettaient personne.

Mais Crassus avait eu une idée ; il avait distribué, aux juges qu'il avait acheté, des tablettes enduites de cire colorée en rouge,

tandis que les autres cires avaient leur couleur naturelle ; il put donc reconnaître ceux des juges qui lui avaient tenu parole ou qui lui avaient volé son argent.

Quant à Milon, le soir même il quitta Rome et partit pour Marseille.

C'est là qu'il reçut le discours de Cicéron proprement recopié par ses secrétaires.

Il le lut pendant qu'il était à table et mangeait des rougets.

Puis, l'ayant lu, il poussa un soupir et répondit simplement à l'illustre orateur : « Si Cicéron avait parlé comme il a écrit, Annus Milon ne mangerait pas à cette heure des rougets à Marseille. »

XXXVII

Nous avons dit que les millions de Gabinius empêchaient Crassus de dormir.

Gabinius, en effet, était revenu à Rome ; il avait pillé la Judée ; il avait pillé l'Égypte. Il eût bien voulu aller à Ctésiphon et à Séleucie, et piller Ctésiphon et Séleucie ; mais les chevaliers, furieux qu'il prît tout et ne leur laissât rien, écrivirent à Cicéron.

Cicéron, toujours prêt à accuser, accusa Gabinius.

Cette fois, il s'était un peu trop pressé.

Gabinius était l'homme de Pompée, et il était probable qu'il n'avait pas volé pour lui tout seul.

Pompée alla trouver Cicéron, lui persuada qu'il s'était trompé, que Gabinius était le plus honnête homme du monde, et qu'au lieu d'accuser Gabinius, il devait plaider pour lui et le défendre.

Cicéron vit qu'il avait fait fausse route et se hâta de revenir sur ses pas.

Mais il n'essaya pas de se faire croire à lui-même qu'il avait fait une chose honnête ; il n'essaya pas même de le faire croire à ses amis.

Voyez ses lettres ; il gémit du métier qu'il fait, il essaye d'en rire parfois, il espère s'y habituer.

— Mais, bah ! dit-il, je tâcherai ; l'estomac s'endurcit (*stomachus concalluit*).

Or, c'était cette magnifique partie du monde échappée à Gabinius, c'était Ctésiphon et Séleucie que convoitait Crassus ; seulement, le désir l'empêchait de voir le danger.

Il ne savait que par ouï-dire et par ce que Pompée en avait vu ce qu'avait de terrible cette cavalerie scythique qui, pareille aux mamelouks modernes, se recrutait par des achats d'esclaves, qui campait dans la haute Asie, sur l'empire des Séleucides, et qui avait réuni à cet empire la Mésopotamie, Babylone, la Médie, l'Atropatène, la Susiane, la Perside, l'Hyrcanie, que sais-je, moi !

Cette monarchie, essentiellement féodale, avait été fondée par Arsace deux cent cinquante-cinq ans avant Jésus-Christ et avait pour roi, à l'époque où nous sommes arrivés, Orodes I^{er}.

Mais ce qu'on n'ignorait pas, c'est que les Parthes étaient des adversaires terribles ; qu'ils étaient couverts de fer, hommes et chevaux ; que leurs armes étaient des flèches on ne peut plus redoutables, meurtrières dans l'attaque, plus meurtrières encore peut-être dans la fuite, et qu'ils lançaient, en fuyant, ces flèches par-dessus leur épaule gauche.

Au moment du départ, Crassus écrivit à César pour lui redemander son fils, qui servait sous ses ordres.

César répondit à Crassus que non-seulement il lui renverrait son fils, mais qu'il le ferait même accompagner de mille cavaliers d'élite et d'un corps de Gaulois qu'il lui garantissait comme les premiers soldats du monde après les Romains, et parfois même avant les Romains.

Tel était César : occupé d'une guerre terrible, il envoyait cinq ou six millions par an à Rome, pour y soutenir sa popularité, et prêtait deux légions à Pompée et trois mille hommes à Crassus.

Lorsque Crassus partit, ce fut une émeute.

Caton avait hautement désapprouvé la guerre parthique.

— À quel propos, disait-il Rome va-t-elle chercher querelle à des hommes qui n'ont aucun tort envers elle et avec lesquels il existe des traités ?

Atéius, le tribun du peuple, était de l'avis de Caton.

Il avait déclaré, lui, qu'il ne laisserait point partir Crassus.

Crassus, en voyant l'agitation de Rome, eut peur ; il alla trouver Pompée.

Il le pria de l'accompagner hors de la ville et de le couvrir de sa popularité.

Peut-être Pompée, l'homme qui, de tous les généraux romains, avec Lucullus, avait eu le plus affaire aux Parthes, peut-être Pompée voyait César dans les Gaules pour cinq ans encore ; il voyait Crassus en Mésopotamie, pour combien de temps ? les dieux

pouvaient le dire. Seul des trois triumvirs il allait rester à Rome.

L'intérêt de Pompée était donc que Crassus s'éloignât de Rome, comme s'en était éloigné César.

Une fois seul, il attendrait tranquillement que la royauté, ou tout au moins la dictature, vînt à lui.

Il alla donc prendre Crassus à sa maison.

Les rues qui conduisaient à la porte Capène, par où devait sortir Crassus, étaient encombrées.

Beaucoup, parmi ceux qui les encombraient, s'apprêtaient à barrer le chemin à Crassus et à l'apostropher.

Mais Pompée marchait en avant de Crassus.

Il s'avança vers les mécontents, leur parla avec son visage grave et sa voix douce, les exhorta au calme et les pria en son nom de se retirer.

En voyant cet homme qu'une si grande gloire entourait, et qu'un si grand malheur venait de frapper, les plus irrités s'écartèrent, les plus malveillants se turent.

Un passage s'ouvrit pour Pompée et pour Crassus.

Mais, au milieu de ce passage, se tenait debout le tribun Atéius.

Atéius et Favonius étaient, en stoïcisme – disons mieux, en cynisme, sinon en génie –, les rivaux de Caton ; on les appelait ses singes.

Atéius était donc là, debout, au milieu du chemin.

Il fit deux pas au-devant de Crassus et le somma de suspendre sa marche, protestant contre la guerre.

Puis, comme Crassus, encouragé par Pompée, continuait son chemin, il donna ordre à un huissier de l'arrêter.

L'huissier posa la main sur l'épaule de Crassus, l'arrêtant au nom du peuple.

Mais les autres tribuns accoururent et, désapprouvant cette violence d'Atéius, permirent à Crassus de continuer son chemin.

Alors Atéius prit les devants, courut à la porte de la ville, y dressa un trépied plein de charbons ardents, y répandit des par-

fums et des libations, et dévoua Crassus aux dieux infernaux.

Cet événement produisit une profonde impression dans Rome.

Jamais, disait-on, l'homme ainsi dévoué n'échappait à la mort dans les trois années qui suivaient le sacrifice.

Et presque toujours il entraînait avec lui dans la tombe l'imprudent provocateur qui avait appelé à son aide les terribles divinités des enfers.

Atéius, au reste, était tellement exaspéré qu'il avait compris dans l'anathème non-seulement Crassus, mais lui-même, mais l'armée, mais la ville – Rome, la cité sacrée !

Crassus passa à travers la fumée des parfums infernaux, à travers les imprécations du tribun, et arriva à Brindes.

La mer était encore bouleversée par les vents d'hiver ; mais il était si pressé de courir à la mort qu'il n'attendit pas.

On eût dit que le bras de fer de la Fatalité le poussait.

Il mit à la voile ; mais, dans la traversée, plusieurs vaisseaux se perdirent.

Il rallia sa flotte, aborda en Galatie et continua son chemin par terre.

Après deux ou trois marches, il rencontra le roi Déjotarus, qui faisait bâtir une ville nouvelle.

Nous verrons plus tard Cicéron plaider pour ce roi.

Déjotarus était déjà vieux.

Crassus s'avança vers lui, et, en plaisantant :

— Ô roi ! lui dit-il, faisant allusion à son âge, comment se fait-il que tu te mettes à bâtir à la douzième heure du jour ?

Le roi galate regarda Crassus, qui avait plus de soixante ans et qui, étant complètement chauve, en paraissait soixante et dix.

— Mais toi-même, puissant général, dit-il, il me semble que tu n'es point parti dès le matin pour faire la guerre aux Parthes.

Il n'y avait rien à faire avec un barbare qui avait la répartie si prompte. Crassus continua son chemin.

Il arriva à l'Euphrate, y jeta sans difficulté un pont et le franchit.

Puis il occupa plusieurs villes de la Mésopotamie qui se rendirent volontairement.

L'une d'elles, cependant, que commandait un certain Apollonius, se défendit et lui tua cent hommes.

C'était le premier obstacle que Crassus rencontrât sur son chemin.

Crassus se fâcha tout rouge, marcha avec son armée contre cette bicoque, la prit d'assaut, la pilla, vendit ses habitants et se fit proclamer *imperator*.

Puis, ayant laissé dans les différentes villes qu'il avait conquises sept ou huit mille hommes de garnison dont mille cavaliers, il revint prendre ses quartiers d'hiver en Syrie pour y attendre son fils, qui, on se le rappelle, lui arrivait des Gaules avec un renfort envoyé par César.

Ce fut le premier reproche que les Jominis de l'époque firent à Crassus : il eût dû, selon eux, marcher toujours en avant, occuper Babylone et Séleucie, villes hostiles aux Parthes, au lieu de donner à l'ennemi le temps de faire, en se retirant, ses préparatifs de défense.

Mais Crassus avait ses projets : ce n'était pas une belle campagne, c'était une bonne affaire qu'il avait entreprise.

XXXVIII

L'affaire fut bonne, en effet, en commençant, et un banquier de nos jours n'eût pas calculé mieux.

Crassus s'établit en Syrie, et là, au lieu d'exercer ses soldats au maniement des armes ou à la gymnastique, il établit une maison de commerce où il se mit à calculer les revenus des villes, à manier et à compter, au poids et à la balance, les trésors de la déesse d'Hiérapolis de Carie, déesse fort ignorée aujourd'hui et déjà assez peu connue à cette époque, puisque les uns disent que c'était une Vénus, les autres une Junon – ce qui ne ressemble guère à une Vénus – ; enfin, les autres, la déesse Nature, ce qui la rapprochait de la déesse Ma, c'est-à-dire de la Bonne Déesse, dont nous avons raconté l'histoire à propos des amours de Clodius avec la femme de César.

En tout cas, c'était une déesse fort riche ; si riche que, pendant tout un hiver, Crassus se fit entretenir par elle.

En même temps, il écrivait aux peuplades et aux principautés, leur fixant un contingent de soldats.

Puis, lorsqu'il avait bien effrayé par une contribution d'hommes, il écoutait les plaintes des habitants, se laissait toucher et changeait cette contribution d'hommes en une contribution d'argent.

Tout cela enrichissait Crassus, mais étendait à la Syrie et aux provinces voisines la mauvaise réputation qu'il avait à Rome.

Ce fut là que son fils vint le rejoindre.

Le jeune homme arrivait tout fier du prix de la valeur qu'il avait conquis dans les Gaules et qui lui avait été décerné par César, un véritable *imperator* celui-là, et il amenait les trois mille hommes promis.

La cohorte gauloise, surtout, était magnifique.

Il paraît que Crassus avait fait un vœu à la déesse d'Hiérapolis, car, le jeune Crassus arrivé, le père le mena aussitôt faire une

visite à son temple.

Mais, à la sortie du temple, un mauvais présage attendait le père et le fils.

En franchissant le seuil de la porte, le jeune homme glissa et tomba, et le vieillard, qui venait ensuite, glissa et tomba sur lui.

La même chose arriva à César mettant le pied sur le sol de l'Afrique ; mais César s'en tira par le joli mot que l'on connaît et qui, probablement, désarma les dieux : « Ah ! terre d'Afrique, maintenant tu es bien à moi ! »

Pendant que Crassus était occupé à tirer ses troupes de leurs quartiers d'hiver, des ambassadeurs lui arrivèrent de la part de l'arsace des Parthes.

Depuis la fondation de la monarchie par Arsace I^{er}, on donnait le nom d'*arsaces* aux rois des Parthes ; ce qui embrouille fort les historiens romains, qui prennent pour des noms de rois le titre général par lequel on les désignait.

C'est ainsi qu'ils traduisaient le titre de *brenn*, donné au chef des Gaulois par le nom de Brennus, et *Irmensaul*, la colonne d'Irmin ou d'Hermann, par Irmensul.

L'arsace actuellement régnant s'appelait Orodès I^{er}.

Les ambassadeurs étaient chargés d'apporter à Crassus ce peu de paroles :

— Si ton armée a été envoyée par les Romains, la guerre se fera sans trêve, terrible, implacable ! si, comme on le dit, c'est contre la volonté de ta patrie et pour satisfaire ta cupidité, le roi montrera de la modération ; il aura pitié de Crassus et laissera à ses soldats une libre sortie des villes dans lesquelles ils sont, non point en garnison, mais bien prisonniers.

Crassus, qui se croyait vainqueur et à qui l'on parlait comme à un vaincu, fut fort étonné.

Alors, se mettant à rire :

— C'est bien, dit-il, reportez à votre roi que je lui ferai connaître ma réponse dans Séleucie.

— Dans Séleucie ? répéta le plus vieux des ambassadeurs, qui

se nommait Vagisès.

Puis, montrant la paume de sa main :

— Avant que tu sois dans Séleucie, il aura poussé du poil là-dedans.

Et, sans autre réponse de part et d'autre, les ambassadeurs s'éloignèrent et allèrent dire au roi Orodès qu'il fallait se préparer à la guerre.

À peine les ambassadeurs étaient-ils à trois journées du campement de Crassus qu'arrivèrent quelques Romains échappés de leur garnison et qui, par miracle, avaient rejoint leur général.

La nouvelle qu'ils apportaient était en parfaite harmonie avec les menaces qui bruissaient encore aux oreilles du nouvel *imperator*.

Ils avaient vu de leurs yeux l'ennemi auquel ils avaient affaire et de quelle façon celui-ci avait attaqué les villes où ils étaient en garnison.

Ces ennemis, c'étaient, à leurs yeux, non pas des hommes, mais des démons.

Deux phrases résumaient leur pensée tout entière :

« Il est impossible de leur échapper quand ils poursuivent. — Il est impossible de les atteindre quand ils fuient. »

Les armes de ces cavaliers, bardés de fer, eux et leurs chevaux, brisaient tous les obstacles et ne cédaient à aucun choc.

Ces nouvelles étaient sinistres, surtout apportées par des hommes qui disaient : « Nous avons vu. »

On n'avait jusque-là, nous le répétons, qu'entrevu les Parthes ; on avait pensé qu'ils étaient pareils à ces Arméniens et à ces Cappadociens qui fuyaient dès qu'ils apercevaient les soldats de Lucullus, et que Lucullus avait poursuivis jusqu'à s'en lasser.

On croyait donc à une grande fatigue, mais non à un grand danger.

Et voilà que toute cette fausse idée qu'on s'était faite de ces nouveaux ennemis s'évanouissait comme une fumée !

Crassus assembla son conseil.

Beaucoup d'officiers, et des plus considérables de l'armée, pensaient qu'il fallait s'arrêter là, et à leur tête était le questeur Cassius.

Les devins étaient du même avis ; ils disaient que les victimes avaient donné des signes contraires et funestes.

Mais Crassus ne voulut rien entendre, ou plutôt il n'écouta que quelques imprudents et quelques flatteurs qui lui disaient d'aller en avant.

Sur ces entrefaites, le roi des Arméniens, Artabase, arriva à son camp. Il avait avec lui six mille cavaliers, mais ce n'était, assurait-on, que sa garde et son escorte ; il promettait dix mille autres cavaliers et trente mille fantassins qui se nourriraient, disait-il, aux frais du pays.

Seulement, il conseillait à Crassus de changer son itinéraire et d'envahir le royaume d'Orodès par l'Arménie, où il trouverait en abondance des vivres pour les hommes et les chevaux, et où il marcherait en sûreté, couvert par les montagnes, sur un terrain où ne pourrait manœuvrer la cavalerie, c'est-à-dire la principale force des Parthes.

Mais Crassus se montra très-froid à ce bon conseil.

Il déclara qu'il continuerait sa route par la Mésopotamie, dans les villes de laquelle il avait mis des garnisons romaines.

Artabase, en conséquence, prit congé de lui et se retira.

C'était trente ou quarante mille hommes dont Crassus se privait gratuitement. Et quels hommes ! des gens du pays, connaissant les localités, la manière d'y vivre et d'y faire la guerre.

Lorsqu'il arriva à Zeugma, sur l'Euphrate, ville qui tirait son nom d'un pont qu'Alexandre y avait fait construire, il s'éleva un orage furieux ; des coups de tonnerre effrayants couraient de nuages en nuages au-dessus de la tête des soldats, tandis que des éclairs sans cesse répétés leur brûlaient le visage.

Une trombe fondit sur les radeaux et, les heurtant les uns contre les autres, en brisa une partie.

Deux fois la foudre tomba dans le champ où Crassus allait

camper.

Un de ses chevaux, magnifiquement harnaché, fut pris d'une terreur panique, emporta l'écuyer qui le montait, se précipita avec lui dans le fleuve et disparut, englouti dans un tourbillon.

On avait fait une halte pour laisser à la bourrasque le temps de se calmer.

La bourrasque calmée, Crassus ordonna de marcher en avant.

On enleva les aigles qui étaient fixées en terre ; mais la première aigle, celle qui servait en quelque sorte de guide aux autres, se retourna d'elle-même, comme pour donner le signal de la retraite.

Crassus réitéra l'ordre d'aller en avant et de franchir le pont ; puis, le pont franchi, il fit distribuer des vivres aux soldats.

Or, les vivres qu'on leur distribua étaient des lentilles et du sel, objets que les Romains regardent encore comme des symboles de deuil, les faisant servir dans les funérailles.

Alors, s'apercevant qu'un certain trouble se manifestait parmi ses soldats, Crassus les réunit pour les haranguer, et, dans sa harangue, il dit :

— Il faut détruire le pont afin qu'aucun de nous ne le repasse.

À ces mots, qui lui étaient échappés on ne sait comment, ce fut une terreur profonde.

Cette terreur, il pouvait la calmer en se reprenant et en expliquant sa pensée ; mais il regarda comme une honte pour un général de donner une explication à des soldats et passa immédiatement au sacrifice.

Enfin, et comme si les présages voulaient l'avertir jusqu'au bout, comme si la Fortune, effrayée, venait elle-même le supplier de renoncer à son projet, au moment où le devin lui présentait les entrailles, il les laissa glisser de ses mains et tomber à terre.

— Ce que c'est que la vieillesse ! dit-il. Mais soyez tranquilles, soldats, les armes ne me tomberont point des mains comme ces entrailles.

Le sacrifice achevé, l'armée, triste et morne, reprit sa marche

le long du fleuve.

Pas un Romain sur qui cette suite de présages n'eût fait une impression profonde.

Les Gaulois seuls continuaient de rire et de chanter, et, comme les Romains leur disaient :

— Vous ne craignez donc rien, vous autres ?

— Si fait, répondaient-ils, nous craignons que le ciel ne nous tombe sur la tête.

C'était là, en effet, la seule crainte de nos pères.

XXXIX

On suivait les bords du fleuve.

Crassus avait sept légions d'infanterie et un peu moins de quatre mille cavaliers, et à peu près autant de vélites.

Les vélites étaient des gladiateurs habitués à combattre le lion.

Ils allaient avoir affaire à un ennemi bien autrement dangereux : les Parthes.

Pendant cette marche, les coureurs revinrent de la découverte.

Ils annonçaient que la plaine était nue et déserte aussi loin que la vue pouvait s'étendre, mais que la terre était couverte de pas de chevaux qui avaient rebroussé chemin.

Cette nouvelle confirmait les espérances de Crassus. Jamais les Parthes n'oseraient attendre les Romains, disait-il.

Mais Cassius, pour la vingtième fois, intervint, répétant à Crassus qu'il le suppliait de ne pas aller plus avant ; que, s'il ne voulait pas absolument battre en retraite et fuir devant un adversaire qui fuyait, il pouvait retirer son armée dans une des villes que l'on occupait et attendre dans cette ville des renseignements certains sur l'ennemi.

Si Crassus refusait absolument ce parti comme trop prudent, il y avait encore un moyen : c'était de se diriger sur Séleucie en suivant les bords du fleuve ; de cette façon, il marcherait de conserve avec ses bâtiments de transport. À chaque campement, le fleuve fournirait l'eau, les bâtiments donneraient les vivres, et l'on ne manquerait de rien, sans compter que le fleuve, en couvrant les Romains d'un côté, empêcherait qu'ils fussent jamais enveloppés.

On combattrait donc, au cas où les Parthes livreraient le combat, à avantage égal et en ayant l'ennemi en face.

Les instances du tribun avaient amené Crassus à examiner ce plan, et peut-être allait-il s'y rendre, lorsqu'on vit apparaître de loin un cavalier. Ce cavalier traversait si rapidement la plaine que

son cheval semblait avoir des ailes.

Il se dirigeait droit sur les Romains.

C'était un chef de tribu arabe qui, selon Plutarque, se nommait Ariamnès ; selon Appien, Acharus ; et selon Dion, Augasus.

Plusieurs soldats qui avaient servi sous Pompée le reconnurent et attestèrent qu'il avait rendu de grands services à Pompée.

Il se présentait comme un ancien ami des Romains persécuté par les Parthes à cause de cette amitié et qui venait pour rendre à Crassus un service qui, à lui seul, valait tous les services rendus à Pompée.

C'était de lui servir de guide à travers les déserts.

Il se faisait fort de lui faire surprendre les Parthes.

Par malheur, Crassus le crut.

C'est qu'aussi le barbare, tout barbare qu'il était, s'y était pris admirablement.

Il avait commencé par faire l'éloge de Pompée, qui, disait-il, était son bienfaiteur ; puis, comme en extase devant la magnifique armée de Crassus, il n'avait pas tari en éloges sur cette armée et son général.

Devant une pareille armée, toutes les armées d'Orodès ne tiendraient pas une heure.

Le tout était de joindre les Parthes, qui se cachaient ; et les joindre, c'était, sans son secours, chose impossible.

Ils s'étaient retirés dans l'intérieur du pays, et, tant qu'on suivrait la rivière, on leur tournerait le dos, ou à peu près.

D'ailleurs, à quoi bon suivre la rivière ? le pays n'était-il pas sillonné de cours d'eau ?

À son avis, il n'y avait donc pas un instant à perdre. Les Parthes, qui avaient entendu parler de Crassus et de son armée, ne comptaient point l'attendre.

Ils étaient occupés, à cette heure, à réunir leurs trésors, ce qu'ils avaient de plus précieux en biens et en hommes ; puis, comme une bande d'oiseaux effarouchés, ils allaient prendre leur vol vers l'Hyrcanie et la Scythie.

Tout cela était une ruse arabe.

Orodès avait partagé son armée en deux corps.

Avec l'un, il ravageait l'Arménie pour se venger de cet Artabase qui était venu offrir son secours à Crassus ; avec l'autre, un simple général, ou *surena* – ici encore les Romains prennent le titre pour le nom –, avec l'autre, un simple général devait attendre qu'Ariamnès lui livrât Crassus et ses Romains.

Il est vrai que ce surena n'était point un homme vulgaire.

Par sa naissance, sa richesse et son courage, il était le premier après le roi.

Par sa ruse et son habileté, ces deux grandes vertus des peuples nomades de l'Yémen, de l'Assyrie et de la Mésopotamie, il l'emportait sur les plus rusés et les plus habiles de son temps.

Pour la taille et pour la beauté, il n'avait point d'égal.

En marche, comme un autre César, il menait toujours cent charreaux chargés de ses bagages et, de plus que César, deux cents chariots chargés de ses concubines.

Mille chevaux de grosse cavalerie, cinq ou six mille de cavalerie légère, formaient son escorte ordinaire qui, avec les valets et les esclaves, ne baissait jamais au-dessous de dix mille hommes.

Quant à sa naissance, elle était si élevée que c'était lui qui, lors de leur avènement au trône, avait la charge de ceindre le bandeau aux rois parthes.

Le roi actuel avait été chassé. Le surena, avec sa garde personnelle, l'avait été prendre dans l'exil et l'avait ramené sur son trône.

La ville de Séleucie s'entêtait dans la rébellion.

Le surena l'avait prise d'assaut en montant le premier sur ses murailles.

Il n'avait pas encore trente ans, était parfaitement beau, comme nous l'avons dit, et ajoutait encore à sa beauté en se peignant les yeux, en se fardant et en se parfumant comme une femme.

C'était là l'homme auquel Crassus allait avoir affaire.

Crassus, qui se croyait aussi habile et aussi rusé que qui que ce fût au monde, et qui ignorait que l'Européen le plus habile et le plus rusé n'est qu'un enfant auprès d'un Arabe, Crassus fit l'immense faute de se confier à son guide.

Celui-ci, quelque temps encore, lui laissa suivre le fleuve ; puis, par un beau et facile chemin, il l'entraîna peu à peu dans l'intérieur des terres, lui faisant faire halte près des ruisseaux ou des citernes, qui d'abord fournirent de l'eau abondamment ; puis, peu à peu, on s'écarta du fleuve, et la route devint montagneuse et difficile. On s'en plaignit au guide : c'était un court espace à traverser ; les Romains étaient des hommes trop expérimentés et trop habitués aux travaux guerriers pour ne pas savoir qu'il y avait dans tous les pays des marches pénibles et fatigantes.

Enfin, on arriva dans une plaine immense, sans arbres, sans eau, sans verdure, avec un horizon de sable.

Il n'y avait plus que cette plaine à traverser pour joindre les Parthes. On s'y engagea bientôt ; on marcha sur un sable ardent qui brûlait à la fois les pieds et les yeux ; plus on avançait, plus ce sable devenait mouvant et profond. Les soldats en avaient jusqu'aux genoux et, avec leurs lourdes armures, semblaient à tout moment avoir à craindre d'être engloutis.

On se rappelait l'armée de Cambyse dévorée par les sables égyptiens, et l'on commençait à craindre un sort pareil. Seuls les Gaulois, qui combattaient presque sans armes défensives et qui supportaient à moitié nus le froid et le chaleur, conservaient leur gaieté ; mais les soldats romains poussaient de véritables lamentations en voyant ces vagues de sable mouvantes comme la mer et qui s'étendaient dans d'incommensurables horizons sans une seule plante, sans une seule colline, sans un seul ruisseau.

L'armée mourait de soif.

On en était là quand arrivèrent des courriers de l'Arménien Artabase. Il faisait dire à Crassus que, retenu par sa guerre contre Orodès, il ne pouvait se joindre à lui, mais qu'il invitait Crassus à faire, lui, ce qu'il ne pouvait faire, c'est-à-dire à se rabattre sur

l'Arménie. Si Crassus se refusait à cette manœuvre, il l'invitait à éviter, dans ses campements, les lieux propres aux évolutions de cavalerie ; il lui disait qu'il était prudent de ne suivre que les pays montagneux où il pût tirer tout l'avantage possible de son infanterie.

Mais Crassus, furieux contre lui-même, répondit de vive voix qu'il avait bien autre chose à faire que de s'occuper des Arméniens, qu'il prévenait seulement le roi qu'il allait commencer par détruire les Parthes, et que, les Parthes détruits, il se rabattrait sur les Arméniens.

Les ambassadeurs partirent, remportant ces menaces, mais jugeant bien que Crassus ne serait jamais en état de les exécuter.

Crassus se remit en route.

Il semblait frappé d'aveuglement ; les chefs eux-mêmes partageaient sa confiance.

Seul parmi tous, le tribun Cassius avait le pressentiment de la trahison ; lui, à tout moment, suppliait Crassus de s'arrêter et de retourner en arrière, et, quand il voyait celui-ci s'entêter à s'enfoncer toujours plus avant dans ce désert de sable, il allait à Ariamnès et l'apostrophait.

— Oh ! traître et pervers parmi les hommes ! lui disait-il, quel mauvais génie t'a conduit vers nous, quels philtres magiques, quels breuvages maudits as-tu donc donnés au proconsul, qu'il ait ainsi perdu la raison et nous fasse traverser des solitudes telles que nous semblons marcher sous la conduite d'un chef de brigands nomades, et non sous celle d'un imperator romain ?

Et le traître, alors, tombant aux pieds de Cassius, lui jurait qu'il était dans le bon et droit chemin, le suppliait de prendre encore patience quelque temps et lui affirmait que, dès le lendemain, l'aspect du pays changerait.

Et l'on reprenait courage, et l'on allait encore plus avant, et la fatigue et la soif des soldats augmentaient, à ce point que les uns tombaient morts, comme frappés de la foudre, et que les autres devenaient fous.

Puis, quand l'Arabe s'était tiré des mains de Cassius, il courait le long des files des soldats romains, les raillant ; et quand ceux-ci se lamentaient, demandant de l'eau ou tout au moins de l'ombre :

— Hé ! vous autres, disait-il, croyez-vous donc voyager encore dans les plaines de la Campanie, pour désirer ainsi des fontaines et des bocages ? Pourquoi pas aussi des bains et des hôtelleries ? Vous oubliez donc où vous êtes, et que vous traversez les frontières des Arabes et des Assyriens ?

Et quand les soldats entendaient cet homme leur parler ainsi, avec son mauvais latin et son accent guttural, quand ils le voyaient, lui, l'enfant du désert, insensible au soleil, à la fatigue, à la soif, caracolant avec son cheval dans un tourbillon de sable et réfléchissant sur les écailles de sa cuirasse les feux du jour, il leur semblait que c'était quelque démon sorti de l'enfer qui les menait à leur perte sans qu'ils eussent, le voulassent-ils, la puissance d'y échapper.

Puis, un matin, au moment du départ, on le chercha, on l'appela vainement.

Il avait disparu.

Ce jour même, Crassus sortit de sa tente, non pas vêtu de pourpre, comme c'était la coutume des généraux romains, mais vêtu de noir.

Dans l'obscurité, il s'était trompé d'habits.

Dès qu'il s'aperçut de sa méprise, il rentra ; mais beaucoup avaient déjà eu le temps de le voir, et le bruit de cette apparition funèbre se répandit dans l'armée comme un présage néfaste. On demandait à grands cris Ariamnès.

Cet homme, que l'on maudissait quand il était là, disparu, manquait à tout le monde.

Il semblait qu'il fût le seul qui, ayant amené les Romains dans ce péril, pût les en tirer.

Crassus, pour rassurer ses soldats, annonça que le départ d'Ariamnès lui était connu, et que, s'il était parti, c'était de concert avec lui et pour faire tomber les Parthes dans une embuscade.

Il donna l'ordre du départ ; mais, lorsqu'il fallut se mettre en marche, quoique les enseignes fussent fichées dans un sable mouvant, on eût toute la peine du monde à les tirer de terre.

Crassus accourut, rit des craintes des soldats et arracha lui-même les hampes du sol, pressant la marche et forçant l'infanterie de suivre au pas de course la cavalerie afin de rejoindre l'avant-garde, qui était partie dès le point du jour.

Mais, tout à coup, on vit revenir cette avant-garde, ou plutôt les débris de cette avant-garde, dans un effroyable désordre.

Elle avait été attaquée par l'ennemi et avait perdu les trois quarts de ses hommes.

L'ennemi, disaient les fuyards, venait derrière eux et plein de confiance.

L'alarme fut générale.

Cet ennemi que l'on avait si souvent appelé, c'était – à la suite de tous les événements qui s'étaient passés – avec terreur qu'on le rencontrait.

Crassus, hors de lui, rangea en toute hâte son armée en bataille : cédant aux conseils de Cassius, ce fut d'abord en amincissant les légions de son infanterie afin de l'étendre le plus possible dans la plaine.

Puis il distribua la cavalerie sur les ailes.

Placée ainsi, il était presque impossible que l'armée fût enveloppée.

Mais bientôt, comme si son mauvais génie n'eût voulu lui laisser aucune chance de salut, il changea son plan, resserra ses cohortes, forma un carré profond faisant face partout et dont chaque face se composait de douze cohortes.

Entre chaque cohorte était rangée une troupe de cavaliers, de manière que ces cavaliers pussent se porter en avant et que la masse pût s'avancer également, étant également défendue de tous côtés.

L'une des deux ailes fut confiée à Cassius ; l'autre, au jeune Crassus.

L'imperator prit le commandement du centre.

On se mit en marche ainsi ; par un bonheur inattendu, on arriva, au bout d'une heure, au bord d'un ruisseau que les Romains surent depuis s'appeler le Balissus.

Ce ruisseau avait peu d'eau, mais cependant assez pour désaltérer les soldats, qui, succombant à la chaleur et à la fatigue, reprirent un peu de force.

Alors les officiers, voulant profiter de cette bonne fortune, si rare dans le désert qu'ils venaient de traverser, firent demander à Crassus s'il ne jugeait pas à propos de s'arrêter là et d'y faire dresser les tentes.

Mais Crassus, animé par les exhortations de son fils, qui avait hâte de livrer bataille, fournit seulement une halte d'une heure et ordonna que l'on mangeât debout et sans quitter les rangs.

Puis, avant même que le repas fût fini, il ordonna de se remettre en marche, et cela, non point au pas et en s'arrêtant de temps en temps, comme on fait quand on s'avance pour combattre, mais rapidement et tout d'un trait, jusqu'à ce que l'on se trouvât en face de l'ennemi.

On l'aperçut enfin, cet ennemi que l'on venait chercher si loin et que l'on atteignait avec tant de peine.

Mais, au premier abord, il était bien moins formidable d'aspect et bien moins nombreux qu'on ne l'avait cru.

C'est que le surena avait placé des masses épaisses derrière la première ligne, et qu'il avait fait voiler l'éclat des armes avec des étoffes et de la peau.

Crassus marcha droit à l'ennemi et, arrivé à deux traits de flèche de lui, fit élever le signal du combat.

On eût dit que ce signal était donné non-seulement aux Romains, mais aussi aux Parthes.

À l'instant même, la plaine se remplit d'une clameur terrible et d'un bruissement affreux.

Ce bruissement était semblable au tonnerre, et les Romains, habitués aux clairons et aux trompettes, se demandaient quel instrument pouvait le produire ; de temps en temps, on eût cru entendre le rugissement de bêtes féroces au milieu des éclats de foudre.

Cet effroyable bruit venait de vases d'airain que l'ennemi frappait avec des marteaux creux couverts de cuir.

Car ces barbares, dit Plutarque, ont bien observé que le sens de l'ouïe est celui qui porte le plus aisément le trouble dans la vie, qui émeut le plus vite les passions et qui transporte le plus violemment l'homme hors de lui-même.

À ce bruit, les Romains s'arrêtèrent, frappés de stupeur ; en même temps, les Parthes, jetant bas les voiles qui couvraient leurs armes, s'étendirent dans la plaine, qui parut rouler des vagues de flammes.

À leur tête était le surena, couvert d'une armure dorée, caracolant sur un cheval aussi éblouissant que s'il eût été détaché du char du soleil.

Les Romains comprirent que l'heure était venue d'une lutte acharnée, mortelle ; et cependant ils étaient loin de se douter à quel ennemi ils avaient affaire.

Les Parthes s'avancèrent en poussant de grands cris pour charger les Romains avec leurs piques ; ils étaient tellement nombreux qu'il était inutile de chercher à calculer leur nombre.

Ils s'avancèrent jusqu'à cent pas des soldats de Crassus ; mais lorsqu'ils virent la profondeur des rangs de leurs ennemis et comment, grâce à ces boucliers soudés les uns aux autres, tous ces hommes ne faisaient qu'une muraille impénétrable, ils rompirent leurs rangs, rebroussèrent chemin et se dispersèrent.

Les Romains ne comprenaient rien à cette retraite. Il était évident qu'ils n'en étaient point débarrassés, et que quelque manœuvre s'accomplissait dont ils allaient avoir l'explication.

En effet, ils virent bientôt s'élever autour d'eux, à un quart de lieue à peu près, un immense cercle de poussière qui allait toujours se rapprochant ; et au milieu de l'espèce de nuée serpentaient comme des éclairs, tandis que les terribles marteaux, toujours retentissants sur les vases de bronze, continuaient de simuler la foudre.

Crassus comprit qu'on voulait l'étouffer dans une ceinture de fer.

Alors il poussa les vélites en avant, leur ordonnant de briser les

anneaux de cette chaîne.

On les vit s'élancer, charger, puis revenir en désordre... Quelques-uns reparaissaient avec les bras, les cuisses et même le corps percés par des flèches de cinq pieds de long !

Les soldats s'aperçurent avec épouvante que ces flèches avaient traversé les boucliers et les cuirasses.

À trois cents pas à peu près des Romains, les Parthes s'arrêtèrent.

Puis le jour sembla s'obscurcir sous une nuée de flèches, puis on entendit comme un cri de douleur poussé par cinq cents poitrines à la fois.

C'était la mort qui commençait de frapper et qui entraînait dans les rangs romains par de terribles blessures.

XLI

Pendant quelques instants, de ces instants qui sont des éternités, les Parthes continuèrent de lancer leurs flèches de tous côtés à la fois sans même avoir besoin de tirer juste, tant les Romains, par l'ordre de bataille que leur avait fait prendre Crassus, présentaient une masse compacte.

Chacune de ces terribles flèches portait donc dans un but vivant, frémissant, humain.

Les coups étaient d'une violence extrême.

Les arcs étaient si puissants, si grands, d'une courbure si flexible, qu'ils lançaient le trait avec une irrésistible impétuosité.

La situation était effrayante.

S'ils restaient en place, les Romains étaient criblés comme des cibles ; s'ils essayaient de se porter en avant, le point du cercle sur lequel ils chargeaient cédaient devant eux, et, tandis que ceux des Parthes qui fuyaient pour éviter leurs atteintes leur lançaient des flèches en fuyant, ceux qui restaient en place les criblaient de flèches sur les deux côtés qu'ils mettaient à découvert.

Une armée tout entière était prise comme dans un piège.

Cependant un espoir restait aux Romains : c'est que, quand les Parthes auraient épuisé leurs carquois, ils se retireraient.

Mais cet espoir ne fut pas de longue durée.

Des chameaux chargés de traits circulèrent dans les rangs, et les carquois vides se remplirent.

Alors Crassus comprit la profondeur de l'abîme où il était tombé.

Il envoya une ordonnance à son fils.

Publius avait beaucoup de cavalerie sous ses ordres et, en outre, ces Gaulois qui, combattant à moitié nus, avaient les pieds presque aussi légers que ceux des chevaux.

À tout prix il fallait engager un combat corps à corps.

Il prit treize cents cavaliers, et, parmi eux, les mille qui lui

venaient de César, huit cohortes de soldats, moitié Romains, moitié Gaulois, et se jeta sur les Parthes qui caracolait à côté de lui.

Ceux-ci, soit qu'ils ne voulussent pas soutenir le choc, soit qu'ils obéissent aux ordres du surena, cédèrent à l'instant même.

— Ils fuient ! cria Publius Crassus.

— Ils fuient ! répétèrent les soldats.

Et cavaliers et fantassins se mirent à la poursuite de l'ennemi.

À la tête de ces soldats qui semblaient se dévouer furieusement à la mort étaient Censorinus et Megabacchus – un Romain, un barbare, son nom l'indique du moins ; « l'un remarquable par son courage et sa force, dit Plutarque, l'autre par sa dignité sénatoriale et son éloquence » ; tous deux amis de Publius et du même âge que lui.

Comme l'avait pensé le jeune chef, l'infanterie ne resta pas en arrière.

Ce devait être une belle course à travers le désert que celle de ces cavaliers romains et celle de ces beaux Gaulois aux longs cheveux blonds, aux torses à demi nus, qui s'élançaient, toujours rians, au-devant du danger, le rencontraient, luttèrent avec lui et tombaient sans jamais reculer d'un pas !

C'était ainsi qu'à l'autre bout du monde venaient de tomber sous le fer des soldats de César soixante mille Nerviens.

Mais, cette fois, c'étaient les Romains qui devaient périr, et les barbares triompher.

Quand les Parthes virent ceux qui les poursuivaient hors de toute communication avec le gros de l'armée, ils s'arrêtèrent.

Les Romains s'arrêtèrent de leur côté, pensant qu'en les voyant en si petit nombre l'ennemi ne refuserait pas un combat corps à corps.

Mais il n'en fut point ainsi.

Les Parthes avaient adopté un mode de combat dont ils ne voulaient pas se départir.

La grosse cavalerie parthique tint ferme, en effet ; mais que

pouvaient Romains et Gaulois, avec leurs javelines de trois pieds de long et leur courte épée, contre des hommes couverts de cuir cru et de fer ?

D'ailleurs, la cavalerie légère les avait complètement enveloppés.

Une mer de sable brûlant était soulevée autour d'eux ; ce nuage ardent aveuglait et étouffait les Romains en même temps.

Puis du milieu de ce nuage jaillissait incessamment ces effroyables flèches, c'est-à-dire la mort ; non pas une mort douce et prompte, mais lente et atroce.

Les Romains étaient frappés et ne voyaient pas où frapper. C'était la foudre invisible et mortelle, quoique invisible.

Ils tournoyaient dans d'effroyables cercles, tombaient, se relevaient ; par cette espèce d'instinct qui fait que l'homme cherche l'homme, ils s'appuyaient les uns sur les autres, et alors ils présentaient de nouveau ce but vivant, cette cible frémissante qu'à une lieue de là continuait d'offrir le gros de l'armée.

Les blessés se roulaient sur le sable embrasé, brisant dans leur corps les flèches dont ils étaient criblés ; d'autres essayaient de les arracher eux-mêmes ou de les faire arracher par leurs compagnons, et tout leur corps frissonnait sous ces douleurs insupportables, sous ces déchirements de chair que leur causaient les fers barbelés ; c'étaient des rugissements comme dans une arène, des rugissements de bêtes, et non des lamentations et des plaintes d'hommes.

Publius, au milieu de cette effroyable mêlée, de cet épouvantable tumulte, donna l'ordre de charger ; mais les soldats lui montrèrent leurs bras cloués à leurs boucliers, leurs boucliers cloués à leurs corps, leurs pieds cloués à la terre ; de sorte qu'il leur était impossible de fuir, d'attaquer, et à quelques-uns même de tomber.

Alors il chargea, désespéré, avec le peu d'hommes qui étaient encore sans blessures.

Il joignit la grosse cavalerie parthique.

Mais les armes des Romains, trop faibles, s'émousaient sur ces chevaux et ces cavaliers de fer.

Les Gaulois, sur lesquels avait compté Publius, furent dignes d'eux-mêmes.

Les Parthes frappaient avec des épieux ces hommes à la tête nue, aux bras nus, au torse nu ; ceux-ci se cramponnaient aux hommes, les jetaient à bas de leurs chevaux, les étouffaient entre leurs mains, ne pouvant les blesser ; d'autres se glissaient sous le ventre des chevaux, trouvaient un endroit désarmé, y plongeaient leur courte épée et fouillaient les entrailles de l'animal jusqu'à ce qu'il tombât, ou tout au moins jetât son cavalier par terre, et l'animal, bondissant de douleur, écrasait sous ses pieds Gaulois et Parthes, qui mouraient embrassés par la haine, comme des amants le seraient par l'amour.

Au milieu de tout cela, la soif, la soif dévorante qui les faisait souffrir plus que leurs blessures, les Gaulois surtout, ces Gaulois habitués aux larges fleuves, aux majestueuses rivières, aux ruisseaux limpides.

Au bout d'une heure d'une effroyable boucherie, il ne restait plus, de tout ce corps d'armée, que deux ou trois cents hommes.

On pensa à se retirer.

Ces débris mutilés jetèrent leurs regards autour d'eux.

Publius, blessé à trois endroits, était encore debout sur son cheval, criblé de flèches.

On se réunit autour de lui.

Un mamelon de sable s'élevait à quelques pas de ce champ de bataille parthe.

Par une habitude de stratégie, les survivants se retirèrent et se massèrent sur ce mamelon.

On attacha les chevaux au centre.

Les hommes se serrèrent autour des chevaux, réunissant leurs boucliers comme une muraille.

Ils croyaient ainsi repousser plus facilement les attaques des barbares.

Ils se trompaient ; le contraire arriva.

Dans une plaine unie, le premier rang protégea le second, le second, le troisième.

Là, au contraire, l'inégalité du terrain élevait le second rang au-dessus du premier, le troisième au-dessus du second ; de sorte que ceux qui étaient derrière se trouvant découverts de la moitié du corps, tous étaient également exposés.

On vit la faute commise ; il était trop tard pour la réparer.

Les soldats regardèrent Publius comme pour chercher dans ses yeux un dernier espoir.

— Mourons ! répondit celui-ci.

Résignés, les soldats répétèrent :

— Mourons !

Ils attendirent les coups qu'ils ne pouvaient plus rendre.

Il y avait là, au milieu de tous ces hommes dévoués par Atéius aux dieux infernaux, deux Grecs, deux habitants de la ville de Charres ; ils se nommaient Hiéronyme et Nicomachus ; ils conseillaient à Publius de s'ouvrir un chemin en brisant cette muraille qui l'enveloppait et de fuir, par des chemins qu'ils connaissaient, vers Ichnes, ville située sur l'Euphrate.

S'ils parvenaient à cette ville qui avait pris le parti des Romains, leur salut était assuré.

Publius regarda autour de lui.

Il vit le champ de bataille couvert de morts et de mourants, et, parmi ceux qui l'entouraient, la plupart blessés et incapables de le suivre.

— Non, répondit-il aux deux Grecs, je resterai.

— Mais si tu restes, répondirent-ils, la mort est inévitable.

— Il n'y a pas de mort assez terrible, répondit le jeune homme, pour faire abandonner à Publius ceux qui meurent avec lui. Quant à vous, ajouta-t-il, vous êtes des Grecs, non des Romains, sauvez-vous.

Et, leur tendant sa main gauche – car sa main droite était percée d'une flèche –, il les congédia.

Les deux Grecs lancèrent leurs chevaux au galop et disparurent dans le tourbillon de poussière soulevé par les Parthes.

L'un d'eux se sauva et arriva à Ichnes, où il raconta ce qui s'était passé et comment il avait quitté Publius, et quels étaient les derniers mots que le noble jeune homme lui avait dits.

Eux partis, Publius se retourna vers ceux qui l'entouraient.

— Maintenant, dit-il, comme il ne nous reste plus qu'à mourir, que chacun meure comme il l'entendra.

Et, ne pouvant pas se tuer lui-même, blessé qu'il était à la main, il présenta le défaut de sa cuirasse à son écuyer, qui lui enfonça son épée dans le côté gauche.

Publius poussa un soupir et tomba.

Censorinus mourut de la même manière.

Megabacchus se tua lui-même.

Ceux qui restaient se firent tuer jusqu'à dernier, à l'exception de quelques-uns que l'on prit vivants et qui donnèrent les détails de l'effroyable catastrophe.

Les Parthes, ayant appris de leurs prisonniers le rang que tenait le jeune Publius Crassus, lui coupèrent la tête, la mirent au bout d'une pique et marchèrent contre le gros de l'armée romaine.

XLII

La charge tentée par Publius sur les Parthes avait, au reste, donné un peu de relâche à l'armée.

Crassus, se voyant moins pressé qu'auparavant, avait rallié ses troupes, qui, tout en conservant leurs rangs, s'étaient mises en retraite vers une suite de collines qui pouvaient quelque peu rompre l'effort de la cavalerie parthique.

Ses yeux étaient constamment tournés, par un double espoir, vers ce point où avait disparu son fils et par où il s'attendait à le voir revenir.

Publius, de son côté, avait dépêché plusieurs ordonnances à son père, lui demandant du secours ; mais les premiers envoyés étaient tombés sous les flèches des Parthes.

Au moment extrême, Publius avait renouvelé la même tentative.

Un messager était parvenu, en échappant à mille morts, à traverser les rangs ennemis, et, au moment où Crassus allait atteindre la première de ces collines vers lesquelles il battait en retraite, il avait rejoint Crassus, qui, voyant un cavalier accourir à lui à toute bride, s'était arrêté pour l'attendre.

— Crassus, lui avait crié celui-ci, ton fils et les siens sont perdus si tu ne leur envoies promptement du secours.

Puis, comme si le cavalier n'avait eu de force que pour venir et prononcer ces paroles, il était tombé de cheval après les avoir dites.

Crassus demeura un instant indécis ; puis la nature l'emporta, et il ordonna à l'armée de marcher au secours de son fils.

Mais il n'avait pas fait cent pas dans la direction indiquée que, de tous côtés, de nouveaux cris retentirent en même temps que redoublait cet effroyable mugissement du tam-tam.

Les Romains s'arrêtèrent, s'attendant à un nouveau combat. Alors reparurent les Parthes.

Ils s'étendaient, toujours circulairement, autour des Romains, tandis que, cependant, un groupe plus épais marchait droit à eux.

Ce groupe était précédé d'un homme portant une tête au bout d'une lance, et cet homme criait :

— Quels sont les parents, quelle est la famille de celui dont voici la tête ? On dit bien que son père s'appelle Crassus ; mais nous n'en croyons rien : il est impossible qu'un jeune homme d'un cœur si noble et d'une valeur si brillante que celui à qui appartenait cette tête soit le fils d'un père si lâche et si dépourvu de cœur.

Les Romains virent cette tête et la reconnurent pour celle de Publius.

Mais personne ne répondit, excepté Crassus, qui jeta un cri de douleur et cacha son visage derrière son bouclier.

Les Romains avaient, dans cette journée, vu des choses bien terribles, mais aucune qui leur brisât le cœur à l'égal de celle-ci.

Les cœurs les plus forts frémirent ; les âmes les mieux trempées se trouvèrent défaillantes ; si bien qu'au milieu de toutes ces faiblesses ce fut le malheureux père qui le premier reprit courage.

Il regarda autour de lui d'un air résolu.

Puis, voyant tout le monde abattu par la douleur plus encore que par la crainte :

— Romains, s'écria-t-il, cette douleur ne regarde que moi ! La fortune et la gloire de Rome reposent en vous ; relevez donc la tête !... Tant que vous vivrez, Rome sera intacte et invaincue ; si vous avez pitié d'un père qui perd un enfant fameux par son courage, changez votre pitié en colère et tournez cette colère contre l'ennemi ! Ne vous laissez point abattre par ce qui arrive ; ceux qui tentent de grandes choses doivent passer par de grands malheurs. Ce n'est point sans qu'il en ait coûté du sang que Lucullus a vaincu Tigrane, et Scipion, Antiochus. Nos ancêtres ont perdu, en Sicile, mille vaisseaux, et, en Italie, bon nombre de préteurs et de généraux ; n'ont-ils pas toujours fini par être les maîtres de ceux qui d'abord étaient vainqueurs ?... Ce n'est donc

pas, croyez-le, par la faveur de la fortune, mais par une fermeté inébranlable, et par leur courage à affronter les grands périls, que les Romains sont parvenus au degré de puissance qu'ils ont aujourd'hui. — Allons, soldats ! ajouta-t-il, le cri de guerre ! et prouvons à ces barbares que nous sommes toujours les Romains, maîtres du monde !

Et lui-même, alors, poussa le premier le cri de guerre.

Mais ce cri n'eut qu'un écho faible, rare, inégal, languissant.

Au contraire, les Parthes y répondirent par un cri général, éclatant, sonore, plein de force.

Aussitôt l'action commença.

La cavalerie parthique se répandit sur les ailes, prit l'armée en flanc et recommença de faire pleuvoir cette épouvantable grêle de flèches qui avait déjà coûté si cher aux Romains, tandis que la première ligne de l'ennemi, armée d'épieux, les resserrait dans un petit espace.

Mais, au moins, ces hommes armés d'épieux, on pouvait les joindre.

Quelques soldats romains, pour en finir plus tôt avec l'agonie, se jetèrent sur eux, et ceux-là moururent d'une mort épouvantable mais prompte.

Le large fer des épieux passait au travers du corps de l'homme et pénétrait jusque dans le corps du cheval.

L'on vit des coups si rudement portés qu'ils perçaient deux soldats à la fois.

Le combat dura ainsi jusqu'à la nuit.

Les Romains étaient près de trente mille : il fallait le temps matériel de les tuer.

Les Parthes se retirèrent en criant :

— Crassus, Crassus, nous t'accordons cette nuit pour pleurer ton fils, à moins que, la nuit te portant un bon conseil, tu ne consentes à être conduit volontairement devant Orodès, au lieu d'y être traîné de force.

Après quoi ils dressèrent leurs tentes côte à côte des tentes

romaines, comme pour garder leurs prisonniers et leur ôter tout espoir de fuite.

Les Parthes passèrent la nuit en musique et en fête.

Quant aux Romains, leur nuit fut sombre et silencieuse. Ils ne s'occupèrent ni d'ensevelir les morts ni de panser les blessés.

Les blessures, on le savait bien, étaient inguérissables.

Nul ne pensait donc aux autres, chacun pleurait sur soi-même.

Et, en effet, il semblait impossible d'échapper à la mort, soit qu'on attendît le jour et le destin, soit qu'on essayât de fuir à travers des plaines sans bornes. D'ailleurs, si l'on fuyait, que faire des blessés ? Les emporter, c'était rendre la fuite impossible ; les laisser, c'était la rendre plus impossible encore, puisque leurs cris, leurs imprécations, en voyant qu'on les abandonnait, dénonceraient cette fuite à l'ennemi.

Crassus était l'auteur de tous ces maux ; cependant chacun voulait le voir et l'entendre : on espérait que de la suprême autorité, qui eût dû être la suprême intelligence, descendrait quelque rayon d'espoir.

Mais lui, retiré dans un coin de sa tente, couché la face contre terre, la tête voilée, il semblait la statue de l'Abattement !

Parce que deux hommes passaient avant lui dans la République, Pompée et César, il avait cru que tout lui manquait, et il venait de sacrifier des milliers d'hommes à cette ambition qui, au lieu de faire de lui le premier de ses concitoyens dans la gloire, en faisait le premier par le malheur.

Les deux lieutenants Octavius et Cassius firent ce qu'ils purent pour relever le courage de Crassus ; mais, voyant que c'était peine inutile, ils résolurent d'agir sans lui.

Ils rassemblèrent les centurions et les chefs de bande ; on prit l'avis de chacun, et l'avis de la majorité fut qu'il fallait à l'instant même, et sans bruit, lever le camp et battre en retraite.

Il n'y avait, à tout prendre, en s'orientant bien, que cinq heures de marche pour arriver à la ville de Charres.

Un chef de cavalerie nommé Ignatius fut chargé, non pas de

commander l'avant-garde, mais d'éclairer le pays avec trois cents cavaliers ; il savait le chemin et répondait, si on voulait le suivre, de ne pas faire faire fausse route à l'armée.

Il monta à cheval avec ses hommes et sortit du camp.

Mais alors ce que l'on avait prévu arriva : les blessés s'aperçurent qu'on les abandonnait ; ils poussèrent des clameurs qui, à l'instant même, portèrent le désordre parmi ceux qui étaient sains et saufs.

Ceux qui avaient pris les devants s'imaginèrent, en entendant ces cris, que les Parthes venaient de faire invasion dans le camp romain et étaient à leur poursuite.

Ignatius et ses trois cents hommes prirent le galop.

Vers minuit, en effet, ils arrivèrent à Charres.

Mais leur crainte était si grande qu'ils ne se crurent pas en sûreté derrière les murailles de la ville.

Ils se contentèrent de longer les remparts en criant aux sentinelles :

— Dites à Coponius, votre commandant, qu'il y a eu une grande bataille entre Crassus et les Parthes.

Et, sans donner aucun autre détail, ils continuèrent leur chemin, gagnèrent le pont et mirent la rivière entre eux et l'ennemi.

On rapporta à Coponius ce qui venait d'arriver, et on lui répéta les paroles que semblait avoir jetées en passant l'esprit de la nuit.

Alors lui comprit que cet avis lui avait été donné par des fuyards.

Il commanda en conséquence aux troupes de prendre les armes, fit ouvrir les portes et s'avança d'une lieue à peu près dans le pays par lequel, en cas de défaite, il pensait que devait revenir le reste de l'armée de Crassus.

XLIII

Les Parthes s'étaient aperçu de la retraite des Romains ; cependant ils ne les avaient pas poursuivis.

On remarque en général chez les barbares ce respect pour la nuit, ou cette crainte pour les ténèbres. Les Cosaques, pendant la retraite de Russie, furent longtemps sans oser s'opposer à nos marches nocturnes ; c'était le matin qu'ils reprenaient nos traces sur la neige et les suivaient jusqu'à ce qu'ils nous eussent rejoints.

Il en fut de même pour Crassus.

Dès le jour, les Parthes entrèrent dans le camp et massacrèrent à peu près quatre mille blessés qu'on n'avait pu emporter.

En outre, la cavalerie fit prisonniers un grand nombre de fuyards qui, perdus dans les ténèbres, vaguaient éparpillés dans la plaine.

Le lieutenant Vargontéius s'était ainsi égaré avec quatre cohortes.

Au jour, se voyant environnée d'ennemis, la petite troupe se retira sur un tertre.

Là, sans qu'elles fissent un pas pour aller en avant ou en arrière, pour attaquer ou pour fuir, ces quatre cohortes furent massacrées.

Vingt hommes seulement se réunirent et, dans un accès de désespoir, se ruèrent l'épée nue sur les barbares.

Ceux-ci, soit étonnement, soit admiration, les laissèrent passer.

Les vingt hommes, sans presser le pas, sans se débander, continuèrent leur course vers Charres et arrivèrent à la ville sans avoir été autrement inquiétés.

Crassus et le gros de l'armée avaient suivi les traces d'Ignatius et, vers quatre heures du matin, avaient rencontré les troupes que Coponius avait amenées au-devant des Romains.

Coponius recueillit donc dans la ville et le général et les restes

de son armée.

Le surena ignorait la route suivie par Crassus ; il croyait, sur un faux avis, que quelques fuyards seulement s'étaient retirés dans la ville, et que Crassus s'était échappé avec le gros de l'armée.

Devait-il laisser les Charrènes tranquilles, ainsi que ceux qui s'étaient réfugiés derrière leurs murailles, ou se mettre à la poursuite de Crassus.

Il fallait s'assurer, avant de prendre un parti, que Crassus n'était pas dans la ville ; il dépêcha donc vers Charres une espèce de parlementaire parlant ces deux langues, le latin et le parthe.

Cet homme s'approcha des murailles.

Il devait appeler Crassus, et si Crassus n'était point à Charres, Cassius.

Au *qui-vive* des sentinelles, il répondit donc qu'il était envoyé par le surena, et qu'il avait de sa part une mission pour le général romain.

Crassus fut averti.

On l'invitait à ne pas voir cet homme ; on lui disait de se tenir en garde contre les ruses des Parthes, les plus fourbes de tous les barbares ; mais Crassus n'écouta rien.

Ne sachant plus que devenir, il vit dans cette ouverture une chance de salut pour son armée.

Crassus se rendit, malgré tous, sur les remparts.

Cassius l'y suivit.

L'envoyé du surena leur dit que son maître voulait avoir avec Crassus une entrevue personnelle.

Pendant les quelques paroles échangées entre eux à ce sujet arrivèrent des cavaliers parthes qui connaissaient de vue Crassus et Cassius ; ils venait s'assurer de l'identité du général romain et de son lieutenant.

Convaincus que c'étaient Crassus et Cassius à qui ils avaient affaire, ils le dirent au parlementaire.

Alors celui-ci commença de s'ouvrir, disant que le surena était disposé à négocier, à accorder aux Romains la vie sauve, à condi-

tion qu'ils deviendraient alliés du roi Orodès, signeraient avec lui un traité d'alliance et quitteraient la Mésopotamie.

— Le général, ajouta le parlementaire, croit ce parti plus avantageux aux Romains et aux Parthes que d'en venir aux dernières extrémités.

Pendant tout ce temps, c'était Cassius qui avait été interpellé et qui avait répondu.

Arrivé à ce point de l'entrevue, il se retourna vers le général pour prendre ses ordres.

Crassus fit signe d'accepter.

Cassius accepta donc et demanda quels seraient le lieu et l'heure de l'entrevue.

Le parlementaire dit que réponse serait faite à ces deux questions dans la journée.

Puis il tourna bride pour rejoindre le surena et lui annoncer que Crassus et Cassius n'étaient pas échappés, mais étaient bien dans Charres.

Les Charrènes étaient occupés violemment par les Romains et tout entiers à leurs ennemis.

Les Parthes pouvaient donc espérer qu'aucun des Romains se trouvant dans la ville ne leur échapperait.

Aussi le surena ne prit-il plus la peine de dissimuler.

Dès le lendemain au point du jour, il était avec ses Parthes devant Charres, et ses Parthes accablaient les Romains d'injures.

— Si vous voulez obtenir une capitulation, leur criaient-ils, si vous tenez à la vie comme vous nous l'avez prouvé en fuyant devant nous, vous n'aurez cette capitulation et ne sauverez votre vie qu'en nous livrant Crassus et Cassius.

Les Romains écoutaient ces injures avec consternation ; ils sentaient qu'ils ne pouvaient se fier aux habitants de la ville ; ils comprenaient que chaque pavé couvrait une trahison.

Crassus voulait leur rendre quelque espoir : il leur parlait d'Artabase et de ce secours d'Arméniens tant méprisé aux jours de la prospérité et si vivement apprécié depuis les revers.

Mais les Romains secouaient à bon droit la tête, disant qu'ils ne devaient plus compter que sur eux-mêmes, et que leur seul salut était dans la retraite.

En conséquence, il engageaient Crassus à profiter de la nuit, à quitter la ville et à faire le plus de chemin possible pendant l'obscurité.

Crassus était tout disposé à se rendre aux désirs de ses soldats ; seulement, pour réussir, ce projet avait besoin de rester secret, chacun étant convaincu que si un seul habitant de la ville en était instruit, dix minutes après, le surena le saurait à son tour.

Cependant il fallait un guide.

Crassus voulut le choisir lui-même – il avait la main si heureuse !

Il tomba sur un nommé Andromachus, qui n'était rien autre chose qu'un espion des Parthes.

Crassus était bien décidément dévoué aux dieux infernaux.

Les Parthes furent donc informés des moindres détails de la fuite de Crassus.

Aussi ne s'émurent-ils point.

Les Romains sortirent de Charres sans qu'un seul bruit sorti du camp des Parthes leur fît craindre que leur retraite fût connue. Il est vrai que le surena, sachant que son ennemi avait pour guide Andromachus, était toujours certain de le rejoindre.

En effet, celui-ci guidait les Romains par des routes qui semblaient les éloigner de la ville et qui, cependant, les maintenaient dans les environs.

Il finit par détourner l'armée du chemin, l'engagea dans des marais et des fondrières ; si bien qu'à ces marches et à ces contremarches, à l'aspect du terrain, au sentiment instinctif qu'ils éprouvaient d'être plus près du danger que jamais, beaucoup déclarèrent qu'Andromachus était un traître et refusèrent de le suivre.

Cassius, pour son compte, se prononça formellement, accusant Andromachus, qu'il eût tué si Crassus ne l'eût pris sous sa pro-

tection.

Mais alors, laissant Crassus à son aveuglement, Cassius se sépara de lui avec cinq cents cavaliers à peu près et retourna vers Charres.

Là, il prit des guides arabes, et, comme ceux-ci lui disaient qu'ils lui conseillaient d'attendre, pour se mettre en route, que la lune eût dépassé le Scorpion :

— Je ne m'inquiète pas du Scorpion, dit-il, mais du Sagittaire. En route ! en route !

Et il se mit à chevaucher dans la direction de l'Assyrie.

Une autre fraction de l'armée se sépara aussi de Crassus.

Celle-là, conduite par des guides fidèles, parvint à une chaîne de montagnes qui s'étend à quelque distance du Tigre, et qu'on appelle les Sinnaques.

Ils étaient mille environ, sous les ordres d'un lieutenant qui était connu d'eux par son courage ; ils avaient donc toute confiance en lui. Ce lieutenant se nommait Octavius.

Quant à Crassus, son mauvais génie ne l'avait point abandonné : d'abord, ce mauvais génie s'était appelé Ariamnès ; maintenant, il s'appelait Andromachus.

Le jour surprit Crassus engagé dans les marais et les fondrières.

Il commença de comprendre qu'il y avait trahison.

Le glaive sur la gorge, il ordonna à Andromachus de le conduire sur un meilleur terrain.

Force fut à celui-ci d'obéir.

Après bien des fatigues, il ramena l'armée sur le grand chemin.

Crassus avait encore avec lui quatre ou cinq cohortes, une centaine de cavaliers et cinq licteurs.

À peine ce qui lui restait d'hommes était-il, grâce à l'amélioration du terrain, rallié autour de lui que l'ennemi parut.

Crassus gagna une crête de montagne, et, de là, à une demi-lieue de lui, il vit une autre colline couverte d'hommes dont les armes étincelaient au soleil levant.

Ceux qui occupaient cette colline étaient Octavius et ses soldats.

C'était un dernier espoir.

On allait donc pouvoir se soutenir l'un l'autre.

Les Parthes se dirigèrent vers Crassus, comme s'ils eussent su que là était le général en chef, et ils commencèrent l'attaque.

XLIV

On sait de quelle manière attaquèrent les Parthes.

Seulement, cette fois, en même temps qu'ils attaquèrent, ils furent attaqués.

Octavius, dont ils ne paraissaient pas vouloir s'occuper d'abord, en voyant son général enveloppé, fit un appel à ses hommes afin que ceux qui seraient de bonne volonté allassent avec lui lui porter secours.

Cinq cents hommes d'abord, puis les quatre mille cinq cents autres, descendirent de leurs montagnes comme une avalanche de fer, rompirent les rangs des Parthes et firent leur jonction avec Crassus.

Alors, réunis à leurs compagnons, tous ensemble ils le firent placer au centre, l'enveloppèrent de leur corps, le couvrirent de leurs boucliers et crièrent fièrement à l'ennemi :

— Tirez tant que vous voudrez maintenant ! pas un trait n'atteindra notre général que nous ne soyons tous morts autour de lui et avant lui.

Et tous, pressés ainsi les uns contre les autres, ils commencèrent, masse mobile et presque impénétrable, à cause des boucliers, à battre en retraite vers les Sinnaques.

Le surena remarqua avec inquiétude qu'il ne restait presque plus autour de Crassus que des hommes à boucliers, la plus grande partie des soldats armés à la légère et qui ne portaient pas cette armée défensive étant morts ; les boucliers, sans neutraliser les coups des flèches terribles, en amortissaient cependant l'effet. Groupés comme ils étaient, les Romains présentaient l'image d'une immense tortue à la carapace de fer se mouvant lentement, mais enfin se mouvant, et cela, tout en gagnant le pays montagneux. Il comprit qu'une fois qu'il allait être engagé dans cette chaîne de collines, la cavalerie, qui faisait sa force principale, lui devenait inutile ; il vit que l'ardeur de ses Parthes s'émuoussait, et

il ne fit aucun doute que, si la nuit survenait et que les Romains parvinssent à quitter la plaine, ils étaient sauvés.

Alors le barbare en revint à la ruse, qui lui avait toujours aussi bien réussi que la force.

On laissa évader à dessein quelques prisonniers, tout en faisant semblant de les poursuivre et de tirer dessus.

Les Parthes, par ordre de leur chef, avaient dit devant ces prisonniers que les Romains se trompaient quand ils croyaient que le roi Orodès leur voulait faire une guerre d'extermination ; que rien, au contraire, ne lui serait plus honorable que l'amitié et l'alliance des Romains, s'il pouvait croire à cette amitié et à cette alliance, et que si Crassus et les Romains se rendaient, on les traiterait, certes, avec humanité.

Les prisonniers se sauvèrent donc, et, ayant échappé à ceux qui les poursuivaient et aux traits lancés sur eux, ils rejoignirent leurs compagnons, auxquels ils firent part de ce qu'ils avaient entendu.

Ils furent conduits jusqu'à Crassus, à qui ils répétèrent la fable inventée par le sarena.

Celui-ci, les ayant suivis des yeux, les avait vus regagner l'armée romaine, et, remarquant le mouvement qui s'y faisait depuis leur arrivée, il suspendit l'attaque.

Puis, débandant son arc, d'un pas tranquille et accompagné de ses principaux officiers, il s'avança vers Crassus, lui tendant la main et l'invitant à une entrevue.

Les soldats, voyant ces démonstrations pacifiques, firent silence, et ils entendirent la voix du général ennemi qui disait :

— Romains, c'est malgré lui et parce que vous êtes venus le chercher au cœur de ses États que le roi vous a fait éprouver sa vigueur et sa puissance ; et maintenant, en vous renvoyant tous sains et saufs, il veut vous prouver sa clémence et sa bonté.

Comme ces paroles étaient en harmonie avec ce que venaient de rapporter les prisonniers, les Romains les accueillirent avec une joie extrême.

Mais Crassus secouait la tête et ne voulait pas s'y fier. Toute

négociation, jusqu'alors, avait voilé quelque piège et quelque mensonge, et il ne voyait chez les Parthes aucun motif à un changement de conduite si incroyable et si inattendu.

Il en délibérait donc avec ses officiers, opinant pour repousser toute ouverture, si séduisante et si douceuse qu'elle fût, et surtout pour continuer sans perdre un instant la retraite vers les montagnes, quand les cris des soldats revinrent troubler sa délibération.

Eux aussi avaient délibéré et avaient décidé que leur chef irait au surena comme le surena venait à lui, et accepterait les propositions qui lui étaient faites.

Crassus voulut s'opposer à leur désir ; mais ce n'était déjà plus un désir, c'était une volonté.

Les cris et les injures commencèrent à se faire jour et s'élançèrent de ces masses aigries.

Crassus était un traître, Crassus était un lâche ; il les livrait à des ennemis auxquels lui-même n'osait pas aller parler quand ces ennemis venaient à lui sans armes.

Le général romain insista, leur demandant d'attendre un jour seulement, leur promettant que, le lendemain, ils seraient en sûreté dans la montagne.

Mais ces hommes désespérés étaient à bout de force et de patience ; ils ne voulurent entendre à rien. Ils frappaient leurs armes les unes contre les autres pour couvrir sa voix, passant de l'injure à la menace et criant, eux qui venaient de dire qu'on n'arriverait au corps de leur général que lorsqu'on les aurait tous tués, et criant que, si Crassus ne descendait par vers le surena, eux allaient le prendre et le livrer.

Ce rayon d'espérance les avait rendus aveugles et fous.

Enfin, Crassus dit qu'il était prêt à faire ce qu'exigeait l'armée ; mais, avant de marcher vers les Parthes, s'adressant à haute voix à ses soldats :

— Octavius, dit-il, Pétronius, et vous tous, officiers ici présents, vous êtes témoins de la violence qui m'est faite ; mais si

vous échappez à ce danger, oubliez la façon dont me traitent mes propres soldats et dites à tout le monde que c'est par la perfidie de mes ennemis, et non par la trahison de ses compatriotes, que Crassus a péri.

Et, sur ces mots, Crassus commença de descendre seul la colline.

Mais Alors Octavius et Pétronius eurent honte de laisser ainsi leur général s'exposer seul et le suivirent.

Les licteurs de Crassus, jugeant que c'était de leur devoir de ne point abandonner leur maître, vinrent aussi si ranger à ses côtés.

Mais Crassus les renvoya.

— Si c'est pour traiter, dit-il, je suffis au traité ; si c'est pour mourir, je suffis à la mort.

Il voulut renvoyer comme eux Octavius et Pétronius ; mais ceux-ci refusèrent absolument de le quitter, ainsi que cinq ou six Romains dévoués qui voulurent partager, quel qu'il fût, le sort de leur général.

Tous trois s'avancèrent donc vers le groupe ennemi qui les attendait. À cinq ou six pas derrière eux marchait leur petite escorte.

Les premiers qui vinrent à la rencontre de Crassus et qui lui adressèrent la parole furent deux Grecs métis, comme si, depuis Sinon, dans toute trahison devait se retrouver un Grec.

Ceux-ci, en reconnaissant Crassus, sautèrent à bas de leurs chevaux et, le saluant profondément, lui adressèrent la parole en grec, l'engageant à envoyer quelques hommes pour s'assurer que le surena s'avancait sans armes.

— Si j'avais fait cas de ma vie, répondit Crassus dans la même langue, je ne serais pas venu me mettre en votre pouvoir.

Cependant, faisant halte un instant, il envoya devant lui deux frères nommés Roscius pour demander combien on serait à l'entrevue et de quelle chose on traiterait.

Le surena commença par retenir les deux frères ; puis, franchissant rapidement avec ses officiers la distance qui le séparait

encore de Crassus :

— Eh quoi ! dit-il, nous sommes à cheval et le général des Romains est à pied ! Un cheval ! vite un cheval !

— Inutile, répondit Crassus. Puisqu'il y a traité entre nous, débattons ici les clauses de ce traité.

Mais le surena :

— Il y a traité, dit-il, à partir de ce moment, sans aucun doute ; cependant rien n'est encore signé, et, ajouta-t-il avec un mauvais sourire, vous autres, Romains, vous oubliez vite tout traité qui ne porte pas votre cachet.

Puis il tendit la main à Crassus.

Celui-ci donna la main au surena, tout en jetant à ceux qui le suivaient l'ordre d'amener son cheval.

— Pourquoi demander ton cheval ? dit le surena ; crois-tu que nous manquions de chevaux ?... Tiens, en voici un que le roi te donne.

Et il montrait un cheval magnifique splendidement caparaçonné avec un frein d'or.

En même temps, et avant que Crassus eût essayé de s'en défendre, les écuyers l'avaient enlevé, l'avaient mis en selle et, marchant à ses côtés, frappaient le cheval pour hâter sa marche.

Il était évident que la trahison s'accomplissait, et que l'on voulait enlever Crassus.

XLV

Ce fut Cassius qui s'aperçut le premier de la trahison et qui tenta de s'y opposer.

Il jeta un regard rapide sur ceux qui entouraient Crassus et chercha vainement parmi eux une physionomie rassurante.

Ceux qui souriaient – et le surena, avec ses yeux peints, ses joues fardées, ses cheveux séparés au milieu du front comme ceux d'une femme, était des plus souriants –, ceux qui souriaient souriaient d'une façon sinistre, comme fait la vengeance satisfaite.

Octavius, qui avait continué de marcher à pied, saisit la bride du cheval de Crassus et l'arrêta.

— Le général n'ira pas plus loin.

Mais le surena frappa du bois de son arc le cheval de Crassus, qui se cabra et essaya de s'arracher à Octavius.

Les autres Romains qui accompagnaient Crassus comprirent alors le signe d'Octavius ; ils écartèrent les écuyers et se portèrent en avant du cheval de Crassus en disant :

— C'est à nous de faire escorte à notre général.

Alors, sans que les hostilités fussent encore déclarées, on s'agita, on se poussa, on fit tumulte.

Dans ce tumulte, Octavius tira son épée, et, voyant qu'un écuyer avait saisi le cheval de Crassus par le frein et le tirait à lui, il passa son épée au travers du corps de l'écuyer, qui tomba.

En même temps que l'écuyer tombait, Pétronius, qui avait accepté un cheval, tombait aussi de son cheval, mais sans blessure et d'un coup reçu sur sa cuirasse.

Octavius se baissa pour aider son compagnon à se relever, et, comme il se baissait, il reçut par derrière un coup qui le tua.

Pétronius lui-même était tué avant d'avoir pu se relever.

En ce moment, Crassus à son tour tomba.

Avait-il été frappé ou tombait-il par accident ?

On l'ignore.

Seulement, à peine fut-il à terre qu'un Parthe nommé Promaxatès se jeta sur lui et lui coupa la tête d'abord, la main ensuite – la main droite.

Au reste, toute cette catastrophe, rapide comme l'éclair, comme l'éclair aussi sembla passer au milieu des nuages.

Les soldats restés sur la colline étaient trop loin pour bien voir les détails, et, de ceux qui accompagnaient Crassus, une partie fut tuée en même temps que lui, Octavius et Pétronius.

Et l'autre partie, c'est-à-dire trois ou quatre hommes seulement, profitant de la bagarre, parvinrent à regagner la montagne, et cela, comme on le pense bien, sans songer à regarder derrière eux.

Le surena laissa là le corps de Crassus, examina curieusement sa tête et sa main, à laquelle était son anneau, et les donna à un chef nommé Syllacès.

Puis il s'avança vers les Romains, et lorsqu'il fut à portée de la voix :

— Romains, dit-il, la guerre est finie ; c'était à votre général seulement que le roi en voulait ; car ce n'était pas vous, c'était votre général qui avait voulu la guerre. Vous pouvez donc venir à nous en toute sécurité ; ceux qui viendront auront la vie sauve.

Une partie de l'armée crut encore aux paroles de cet homme et se rendit.

L'autre partie resta où elle était et, la nuit venue, n'ayant plus de chef, se dispersa dans la montagne.

Ce furent encore ces hommes dispersés qui eurent la meilleure chance.

De ceux-ci, quinze cents ou deux mille parvinrent à regagner les frontières, tandis que, de ceux qui s'étaient rendus, on n'en revit jamais un seul : tous furent égorgés par les Parthes.

On rapporte, dit Plutarque, qu'il y eut en tout vingt mille morts et dix mille prisonniers.

Seulement, comme les prisonniers ne reparurent point, on peut les mettre au nombre des morts.

Maintenant, passons à l'épilogue de cette effroyable tragédie sur laquelle nous nous sommes peut-être un peu longuement étendu, ne pouvant échapper à son côté dramatique et surtout philosophique.

Pendant que ces choses se passaient en Mésopotamie, à quelques lieues de Charres, Orodès avait fait sa paix avec l'Arménien Artabase.

Une des conditions de cette paix avait été le mariage de la sœur d'Artabase avec Pacorus, le fils d'Orodès.

On était donc en fête dans la capitale de l'Arménie, tandis qu'on massacrait, en Mésopotamie, Gaulois et Romains.

Ces fêtes données à propos du mariage des deux jeunes gens consistaient tout particulièrement en représentations scéniques de l'ancien théâtre grec ; car Orodès, tout barbare qu'il était, parlait un peu la langue latine et très-bien la langue grecque, tandis que Artabase, auteur dramatique en même temps que roi, faisait, comme roi, de l'histoire, comme auteur dramatique, des tragédies.

Or, un soir, au moment où les tables du festin venaient d'être enlevées et où un acteur tragique de Tralles, ville de Carie, nommé Jason chantait, à la grande satisfaction des spectateurs, le rôle d'Agavé dans *les Bacchantes* d'Euripide, on frappa à la porte du palais.

Artabase ordonna de s'informer qui frappait.

Un officier sortit, puis rentra un instant après, disant que c'était un chef parthe nommé Syllacès qui venait donner au roi Orodès de bonnes nouvelles de la Mésopotamie.

Le roi Orodès connaissait Syllacès comme un des familiers du surena ; Syllacès était en outre un grand de l'empire.

Sur un signe d'assentiment du roi Artabase, il ordonna que Syllacès fût introduit.

Syllacès commença par se prosterner au pieds d'Orodès, et, en se relevant, il lâcha le pan de son manteau, qui laissa rouler aux

pieds d'Orodès la tête et la main de Crassus.

Orodès comprit à l'instant même et sans explication ; et les Parthes présents au festin firent retentir la salle d'applaudissements et de cris de joie.

Le roi fit asseoir Syllacès près de lui.

De son côté, l'acteur Jason, qui chantait le rôle d'Agavé, comme nous l'avons dit, et qui en était à la scène entre Cadmus et Agavé dans laquelle Agavé tient entre ses mains la tête de Penthée que, dans sa folie, elle prend pour une tête de lion ; de son côté, disons-nous, l'acteur Jason, passant la tête de Penthée à un personnage du chœur et prenant celle de Crassus, s'écria, comme s'il continuait son rôle d'Agavé, mais en montrant la tête de Crassus au lieu de celle de Penthée :

— J'apporte de la montagne un nouvel ornement pour mon thyrses, un brillant trophée de chasse. J'ai pris, comme tu peux le voir, ce lion dans mes filets.

L'à-propos fut saisi avec fureur.

Puis, comme il continuait son dialogue avec le chœur, et que le chœur demandait :

— Qui lui a porté le coup mortel ?

Promaxatrès s'élança aux côtés de Jason, et, lui arrachant la tête des mains :

— Moi ! moi ! dit-il, répondant par le vers d'Euripide : « C'est à moi qu'en appartient l'honneur. »

En effet, on se le rappelle, c'était lui qui avait tué Crassus et qui, l'ayant tué, lui avait coupé la tête et la main.

Cet épisode inattendu compléta la fête, fête étrange où luttèrent ensemble la civilisation et la barbarie, la tragédie factice et la tragédie réelle.

Orodès fit donner un talent à chacun des deux acteurs, un talent à Jason, un talent à Promaxatrès.

Ce fut ainsi que se termina cette grande et folle entreprise de Crassus, et que se rompit, par la mort d'un de ses membres, le premier triumvirat.

Si l'on veut savoir ce que devinrent les autres acteurs de cette scène, nous allons le dire en deux mots.

Le surena fut assassiné sur l'ordre d'Orodès. Par cette défaite de Crassus, il était devenu en quelque sorte plus grand que le roi ; Orodès l'abattit comme un chêne qui fait trop d'ombre.

Pacorus, son fils, qui venait d'épouser la sœur d'Artabase et qui avait vu la tête et la main de Crassus jouer un rôle aux fêtes de ses noces, fut vaincu et tué dans une grande bataille qu'il livra aux Romains.

Orodès tomba malade d'une hydropisie : la maladie était mortelle ; mais son second fils, Phraates, trouvant qu'il ne mourait pas assez vite, l'empoisonna.

Or, il arriva, dit Plutarque, que le poison était le remède inconnu de la maladie dont était atteint Orodès ; *que la maladie le reçut et l'absorba, et qu'ils se chassèrent l'un l'autre.*

En conséquence, ajoute Plutarque, Orodès se sentit soulagé.

Mais alors Phraates prit la route la plus courte : il étrangla son père.

XLVI

Revenons à Caton et à Pompée ; puis, de là, nous jetterons un coup d'œil dans les Gaules, et nous verrons ce que fait César.

Caton est toujours l'homme excentrique, ayant le privilège de tout faire, mais, avec tout cela, ne pouvant se faire nommer consul.

Nous avons dit que Caton s'était mis sur les rangs et avait échoué.

Ce n'est vraiment pas assez dire ; quand il s'agit d'un homme de l'importance de Caton, il faut encore dire comment il échoue.

On se rappelle ce que Caton avait prédit à Pompée à l'endroit de César.

César, il faut l'avouer, donnait parfaitement raison aux prophéties de Caton.

Il était le seul qui grandît au milieu de ces jours désastreux.

Il avait, avec un bonheur inouï, échappé à temps à ces guerres mesquines du Forum qui, depuis six ans, amoindrissaient Pompée ; il y avait échappé pour faire la guerre, une guerre importante.

Il y a dans la guerre quelque chose de sérieux et de loyal qui élève les hommes à toute la hauteur qu'ils sont susceptibles d'acquérir.

Au Forum, qu'était César ?

Un tribun moins populaire que Clodius, moins énergique que Catilina, moins pur que les Gracques.

À l'armée, César commençait à rivaliser Pompée et, en rivalisant Pompée, à dépasser tous les autres.

Or, à cette magie de la gloire, la plus éblouissante de toutes les magies, se joignait cette habileté profonde, cette corruption sourde et éternelle, qui étaient les deux grands moyens de César.

Caton voyait moins les victoires que remportait César dans les Gaules que l'effrayant chemin qu'il faisait dans Rome.

Il n'y avait qu'un moyen pour Caton d'arrêter cette marche qui tendait à l'abolissement de la République : c'était de se faire nommer consul ; consul à Rome, il réagissait contre César, imperator dans les Gaules.

Il se mit sur les rangs.

Mais il fit décréter par le sénat que les candidats solliciteraient eux-mêmes le peuple, et que personne ne pourrait briguer les suffrages en leur nom.

C'était un assez mauvais moyen d'arriver.

Caton était par lui-même un médiocre solliciteur.

D'un autre côté, le peuple, dit naïvement Plutarque, était mécontent qu'on lui enlevât son salaire.

Aussi Caton, sollicitant à la manière du Coriolan de Shakespeare, échoua-t-il dans sa candidature.

Or, il était d'habitude, quand on éprouvait un échec semblable, que celui qui l'avait éprouvé s'enfermât pendant quelques jours et passât ces quelques jours avec sa famille et ses amis dans la tristesse et le deuil.

Mais Caton ne fit point ainsi.

Comme il mettait sa disgrâce sur le compte de la corruption, et qu'il prétendait valoir mieux que son époque, il ne voyait dans cette disgrâce qu'un nouvel hommage rendu à lui par ses concitoyens.

Aussi, ce jour même, se fit-il froter d'huile et alla-t-il jouer à la paume au champ de Mars ; puis, après son dîner, selon son usage, descendit-il au Forum sans tunique et sans souliers, et s'y promena-t-il jusqu'à la nuit avec ses familiers.

Le peuple suivait Caton, applaudissait Caton, mais ne le nommait pas consul.

Cette conduite valut à Caton le blâme de Cicéron, l'homme du juste milieu.

— Tu voulais être consul, ou tu ne voulais pas l'être, dit Cicéron.

— Je voulais l'être, répondit Caton, pour le bien de la République, et non pour la satisfaction de mon propre orgueil.

— Alors raison de plus, dit Cicéron ; si c'était pour le bien de la République, il fallait sacrifier à la République ta rigidité.

Caton secoua la tête ; il était de ceux qui trouvent toujours qu'ils ont raison.

Caton, nous l'avons dit, avait un fanatique que l'on appelait Favorinus ; cet homme était à Caton ce qu'Apollodore était à Socrate : à Rome, on l'appelait le singe de Caton.

Il se mit – lui Favorinus – sur les rangs pour l'édilité.

Il échoua.

Il avait été soutenu par Caton.

Caton ne portait pas bonheur, mais Caton était entêté.

Il se fit remettre les tablettes où étaient inscrits les votes, montra que tous les votes étaient écrits de la même main, en appela aux tribuns et fit casser l'élection.

L'année suivante, Favorinus fut nommé édile.

Nous avons dit que tout nouvel édile avait coutume de donner des jeux.

Favorinus chercha quels jeux il pourrait donner pour faire concurrence à Curion, son collègue.

Curion était ruiné, mais comme on était ruiné à Rome – il devait peut-être huit ou dix millions, une misère ! – ; il fallait que Favorinus se ruinât pour rester au-dessous de cet homme ruiné.

L'avantage des fortunes détruites, c'est qu'on ne craint pas de les détruire.

À un moment donné, César aura besoin de Curion et lui donnera cinquante millions de sesterces (dix millions de francs).

Est-ce que nous n'avons pas vu, de nos jours, des hommes qui n'étaient jamais ruinés ? Caton entra comme Favorinus donnait sa langue aux chiens, ne sachant que trouver de nouveau, dans une époque où Pompée faisait combattre trois cent quinze lions à crinière et vingt éléphants.

Caton se chargea des jeux.

Le bruit se répandit aussitôt à Rome que c'était Caton qui se chargeait des jeux de Favorinus.

Caton *impressario*, ce serait chose curieuse.

Caton ramena les jeux à la simplicité antique.

Au lieu de couronnes d'or, il distribua aux musiciens des couronnes d'olivier comme à Olympie.

Puis, au lieu des présents magnifiques qu'on avait l'habitude de faire, il distribua aux Romains des cruches de vin, de la chair de porc, des figues, des concombres et des fagots de bois ; et aux Grecs, des poireaux, des laitues, des raves et des poires.

Les Grecs, qui étaient gens d'esprit, croquèrent leurs raves et sucèrent leurs poireaux en riant.

Les Romains, qui avaient bon estomac, mangèrent leur chair de porc et leurs figues en disant :

— Le drôle de corps que ce Caton !

Puis, par une de ces bizarreries comme en fait le peuple, le peuple mit à la mode les jeux de Favorinus.

On s'étouffait pour aller chercher sa botte de raves ou son fagot.

Curion et ses jeux firent un *fiasco* complet.

Il est vrai que c'était Caton en personne qui posait les couronnes d'olivier sur la tête des chanteurs et qui distribuait les poireaux et les concombres.

On voulait voir Caton marchand de légumes.

Favorinus, du milieu de la foule, applaudissait Caton avec la foule.

C'était pendant ce temps que s'accomplissaient entre Milon et Clodius les événements que nous avons racontés et à la suite desquels Pompée avait été momentanément nommé seul consul.

Caton s'était d'abord opposé à cette nomination. — Caton, on le sait, s'opposait à tout. — Mais deux événements étaient arrivés qui, sans coïncidence entre eux, devaient cependant, selon Caton, avoir une influence fatale sur la liberté.

Julie, la femme de Pompée, était morte, comme nous l'avons

dit ; Crassus avait été battu et tué par les Parthes.

La mort de Julie rompait l'alliance du beau-père et du gendre : Julie était le trait d'union entre César et Pompée.

La mort de Crassus rompait le triumvirat.

La crainte que Crassus inspirait tout particulièrement à César et à Pompée leur faisait observer l'un vis-à-vis de l'autre les conditions du traité signé ; mais quand la mort leur eut enlevé cet adversaire qui pouvait, sinon par son génie, du moins par sa fortune, lutter contre celui des deux à qui la victoire fût restée, on ne vit plus que ce qui était réellement, c'est-à-dire deux lutteurs prêts à se disputer la possession du monde.

Or, Caton n'aimait pas Pompée, mais surtout il haïssait César !

Caton n'oubliait pas que César avait publié son *Anticaton*, et que, dans cet *Anticaton*, il lui reprochait deux choses : la première, d'avoir passé au tamis les cendres de son frère pour en extraire de l'or ; la seconde, d'avoir cédé sa femme, jeune, à Hortensius, dans l'espérance de la reprendre plus tard vieille et riche – ce que fit Caton.

En attendant, il se désespérait. Que voulaient donc ces deux hommes – César et Pompée – qui trouvaient le monde trop étroit pour eux deux ?

Les dieux avaient divisé l'univers en trois parts : à Jupiter, le ciel ; à Neptune, la mer ; à Pluton, les enfers ; et le partage fait, tout dieux qu'ils étaient, ils s'étaient tenus tranquilles. César et Pompée n'étaient que deux à partager l'empire romain, et l'empire romain ne pouvait leur suffire.

XLVII

Ce qui effrayait Caton, c'était cette étrange puissance que prenait sur Rome César absent de Rome.

Tandis que l'écho de l'Orient apportait la nouvelle de la défaite de Crassus, l'écho de l'Occident apportait la nouvelle des victoires de César.

Un jour arriva cette nouvelle que César avait marché contre les Germains, avec lesquels on était en paix, et leur avait tué trois cent mille hommes !

C'était la même infraction que celle qu'avait commise Crassus contre les Parthes ; seulement, Crassus avait laissé trente mille hommes et perdu la vie, là où César avait trouvé une nouvelle occasion d'augmenter sa gloire et sa popularité.

Au bruit de cette victoire, le peuple poussa de grands cris de joie et demanda que l'on rendît publiquement grâce aux dieux.

Mais Caton, au contraire, s'éleva contre César, qui avait commis cette injustice d'attaquer un peuple avec lequel on était en paix, et il demanda qu'on livrât César aux Germains, pour qu'ils eussent à faire de lui ce que bon leur semblerait.

— Sacrifions aux dieux, dit-il, pour les remercier de ce qu'ils ne font pas retomber sur l'armée la folie et la témérité du général ; mais punissons ce général pour ne point attirer sur nous la vengeance des dieux et ne pas charger Rome du poids d'un sacrilège.

Il va sans dire que la proposition de Caton fut honteusement repoussée.

César apprit au fond des Gaules la bonne volonté de Caton pour lui et, dans une lettre au sénat, chargea à son tour Caton d'injures et d'accusations.

Parmi ces accusations, les deux registres des comptes cypriotes, l'un noyé, l'autre brûlé, tenaient grande place ; et, à l'endroit de la haine de Caton contre Pompée, César demandait si cette

haine n'avait point pour cause le refus qu'avait fait Pompée de la fille de Caton.

À ces deux imputations, Caton répondit que peu importaient d'abord ces deux registres perdus ou conservés ; que, sans avoir reçu de la République ni un cheval, ni un soldat, ni un vaisseau, il avait rapporté de Chypre plus d'or et d'argent que Pompée n'en avait jamais conquis par toutes ses guerres, par tous ses triomphes et en bouleversant le monde ; que, quant au refus que Pompée aurait fait d'avoir Caton pour beau-père, c'était, au contraire, lui Caton, qui avait refusé d'avoir Pompée pour gendre – non point qu'il crût Pompée indigne de s'allier à lui, mais parce qu'il trouvait les principes de Pompée trop peu conformes aux siens.

Pompée, nommé seul consul, avait, comme nous l'avons vu, rétabli l'ordre et fait condamner Milon sans s'inquiéter si Milon avait été son homme et sans mesurer le service que Milon lui avait rendu en tuant Clodius.

La tranquillité, exilée de Rome, y avait donc fait, comme Cicéron, une rentrée triomphale.

Cicéron appelle le consulat de Pompée *divin*.

Où tout cela menait-il Rome ?

À la royauté – ou tout au moins à la dictature.

En effet, le mot *roi* était tellement détesté des Romains que c'eût été une grande folie de prononcer le mot.

La chose, déguisée sous le nom de dictature, était beaucoup moins effrayante. Il y avait bien les souvenirs de la dictature de Sylla ; mais la dictature de Sylla avait été une dictature aristocratique, et toute la noblesse, tout le patriciat de Rome surtout, trouvait qu'une pareille dictature valait encore mieux que des tribunats comme ceux des Gracques et de Clodius.

Il en résulta que Pompée se crut assez fort pour faire un essai.

On répandit sourdement dans Rome que Pompée consul ne pouvait encore faire tout le bien qu'il désirait, et surtout empêcher tout le mal qu'il craignait.

Puis, à la suite de ce regret exprimé, les gens qui l'avaient exprimé secouaient mélancoliquement la tête, comme réduits d'en venir à cette extrémité, en disant :

— C'est triste à avouer, mais il faudrait un dictateur.

De sorte qu'on n'entendait que ces mots dits à demi-voix :

— Il faudrait un dictateur ! un dictateur est nécessaire.

Puis on ajoutait :

— Et franchement, n'est-ce pas ? il n'y a que Pompée qui puisse être dictateur !

Caton entendait dire cela comme les autres et rentrait chez lui furieux.

Enfin, un homme se chargea de formuler ce prétendu désir du peuple, ce prétendu besoin de Rome : c'était le tribun Lucilius.

Il proposa publiquement d'élire Pompée dictateur.

Mais Caton était là ; Caton monta à la tribune après lui et le mena si rudement que Lucilius faillit perdre son tribunat.

Voyant cet échec, plusieurs amis de Pompée se présentèrent en son nom, déclarant que Pompée, lui eût-on donné la dictature, ne l'eût acceptée.

— Mais, dit Caton, parlez-vous au nom de Pompée lui-même, ou seulement en votre propre nom ?

— Nous parlons au nom de Pompée, répondirent les ambassadeurs.

— Eh bien, reprit Caton, il y a un moyen bien simple à Pompée de montrer sa bonne foi : il a tout pouvoir ; qu'il fasse rentrer Rome dans la légalité en aidant à la nomination de deux consuls.

Le moyen proposé par Caton fut reporté à Pompée.

Le lendemain, Pompée descendit au Forum, et, s'adressant au peuple :

— Citoyens, dit-il, j'ai obtenu toutes les charges beaucoup plus tôt que je ne l'avais espéré ; et je les ai déposées toujours beaucoup plus tôt qu'on ne s'y était attendu. Que désire Caton ? Je ferai selon son désir.

Caton demanda que, par l'influence de Pompée, deux consuls

fussent élus, et, s'il était possible, sans trouble.

Pompée fixa les comices à un mois, déclara que tous les citoyens étaient libres de se présenter, pourvu qu'ils remplissent les conditions nécessaires au consulat, et affirma que, sans trouble, ils seraient élus.

Beaucoup se présentèrent.

Domitius et Messala furent élus. – Domitius était le même contre lequel Pompée avait fait tant d'entreprises illégales, et qu'il avait tenu assiégé dans sa maison tandis qu'il se faisait nommer consul avec Crassus.

Puis Pompée se démit du pouvoir ; il rentra ou fit semblant de rentrer dans la vie privée.

D'où venait cette facilité à redevenir simple particulier ?

Il y avait près de deux ans que Julie était morte, et Pompée était amoureux !

De qui Pompée était-il amoureux ?

Nous allons vous dire cela.

D'une femme charmante fort à la mode à Rome : de la fille de Métellus Scipion, de la veuve de Publius Crassus.

Elle s'appelait Cornélie.

C'était, en effet, une personne fort distinguée, très-versée dans la littérature et musicienne excellente : elle jouait de la lyre ; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir étudié la géométrie, et, dans ses moments perdus, de lire les philosophes.

C'était ce que, de nos jours, nous appelons, nous autres Français, une femme de lettres, et ce que les Anglais appellent un bas bleu.

Ce mariage fit hocher toutes les têtes sérieuses de Rome.

Pompée ne comptait pas moins de cinquante-trois ans ; qu'avait-il affaire d'une femme de dix-neuf ans qui eût été d'âge à épouser juste le plus jeune de ses deux fils !

D'un autre côté, les républicains trouvaient que, dans cette occasion, Pompée avait oublié la situation précaire de la République.

Sous les nouveaux consuls, les troubles recommençaient. Que faisait Pompée pendant qu'on se bousculait au Forum comme aux beaux jours de Clodius et de Milon ?

Il se couronnait de fleurs, faisait des sacrifices et célébrait ses noces.

Mais pourquoi Caton avait-il troublé le consulat de Pompée ? Il convenait tant à Cicéron ! tout allait si bien à Rome quand Pompée était seul consul !

Aussi, lorsque Messala et Domitius eurent fait leur temps – je n'oserais même pas dire qu'ils le firent jusqu'au bout –, cette idée rentra dans la tête de tous les *honnêtes gens* de Rome d'avoir Pompée pour dictateur.

Remarquez que, grâce à l'opposition faite par Caton, Caton était au nombre des *malhonnêtes gens*.

On proposa donc de nouveau la dictature pour Pompée. Mais alors Bibulus monta à la tribune.

Vous vous souvenez de Bibulus ? C'est le gendre de Caton.

Bibulus monta donc à la tribune. On s'attendait à quelque sortie véhémement contre Pompée.

Point : Bibulus proposa de réélire Pompée seul consul.

Ainsi il lui donnait une grande autorité, mais limitée au moins par des lois.

— De cette façon, disait Bibulus, la République sortira de la confusion où elle est, et on sera esclave du meilleur citoyen.

Cet avis paraissait étrange de la part de Bibulus.

Aussi, quand on vit Caton se lever, pensa-t-on qu'il allait, selon selon habitude, tonner contre tout le monde et même contre son gendre.

Mais il n'en fut rien.

Au grand étonnement de la multitude, on entendit sortir de la bouche de Caton ces paroles qui furent prononcées au milieu d'un profond silence :

— Jamais je n'eusse ouvert l'avis que vous venez d'entendre ; mais puisqu'un autre l'a fait, je pense que vous devez le suivre.

Je préfère à l'anarchie une magistrature quelle qu'elle soit, et je ne connais personne de plus propre que Pompée à commander dans de si grands troubles.

Le sénat, qui n'attendait que l'opinion de Caton pour se prononcer, se rangea à cette opinion aussitôt qu'elle fut émise.

Il fut donc décrété que Pompée serait nommé seul consul, et que, s'il avait besoin d'un collègue, il choisirait lui-même ce collègue ; seulement, ce ne pourrait être avant deux mois.

Pompée, enchanté d'avoir trouvé un appui dans l'homme chez qui il comptait rencontrer un adversaire, invita Caton à le venir voir dans ses jardins du faubourg.

Caton s'y rendit.

Pompée se porta au-devant de lui et l'embrassa, le remerciant de son appui, le priant de l'aider de ses conseils et de faire comme s'il partageait l'autorité avec lui.

Mais Caton, toujours rogue, se contenta de répondre à toutes ces politesses de Pompée :

— Ma conduite précédente n'avait pas été dictée par un sentiment de haine ; ma conduite présente n'est pas réglée par un motif de faveur. Autrefois comme aujourd'hui, je n'ai consulté que l'intérêt de l'État. — Maintenant, toutes les fois que tu me consulteras sur tes affaires privées, je te donnerai volontiers un conseil ; mais, quant aux affaires publiques, que tu me le demandes ou non, j'en dirai toujours mon avis, et tout haut encore !

Pour Cicéron, c'était tout le contraire de Caton : celui-ci semblait tenir à honneur d'être mal avec tout le monde, celui-là était aussi bien avec César qu'avec Pompée.

Au mois de novembre de l'an de Rome 700, c'est-à-dire cinquante-trois ans avant Jésus-Christ, Cicéron écrivait à Atticus :

Je trouve une première consolation, et comme une planche dans mon naufrage, à ma liaison avec César. Il comble mon frère Quintus — je dirai ton frère, bons dieux ! — d'honneurs, d'égards, de bonnes grâces, au point que Quintus ne serait pas mieux, m'ayant pour *imperator*. Croirais-tu que César vient, à ce qu'il m'écrit, de lui abandonner le choix d'un

quartier d'hiver pour ses légions ? *Et tu ne l'aimerais pas ! et qui donc aimerais-tu alors, parmi tous ces gens-là ?* À propos, t'ai-je mandé que *je suis lieutenant de Pompée*, et que je quitte Rome aux ides de janvier ?

Ô digne Cicéron !

Et quand on pense que, sans Fulvie, il eût été aussi bien avec Antoine qu'il l'était avec Pompée et avec César !

XLVIII

On voit que tout cela était fort mesquin et très-peu honnête.

Nous allons donc passer un peu à César ; non pas que nous comptions faire l'histoire de sa campagne des Gaules : il l'a faite lui-même, et probablement nous ne trouverions rien ailleurs qui valût mieux, vérité ou mensonge, que ce qu'il raconte lui-même.

Pendant les neuf ans qui viennent de s'écouler, pendant ces neuf ans où il n'a pas revu Rome et qui l'ont conduit de l'âge de trente-neuf ans à l'âge de quarante huit – car, vous le voyez, nous n'avons plus affaire à un jeune homme –, pendant ces neuf ans, il a fait des miracles !

Il a pris d'assaut huit cents villes, il a soumis trois cents nations différentes, il a combattu trois millions d'ennemis, il en a tué un million, fait prisonniers un million, mis en fuite un million.

Tout cela avec cinquante mille hommes.

Mais quels hommes !

Cette armée de César, c'est César qui l'a pétrie de sa main ; il en connaît chaque homme par son nom ; il sait ce qu'il vaut, ce qu'on en peut faire dans l'attaque comme dans la défense. Cette armée, ce sont les anneaux d'un serpent dont il est la tête ; avec cette seule différence qu'il la fait mouvoir entière ou par tronçons.

Il est tout à la fois, pour cette armée, un général, un père, un maître, un compagnon.

Il punit deux choses : la trahison et la révolte ; il ne punit même pas la peur ; les plus braves ont leurs heures de faiblesse.

Telle légion a reculé, fui : elle sera brave un autre jour.

Il permet tout à ses soldats, mais après la victoire : les armes, l'or et l'argent, le repos, le luxe, le plaisir.

— Les soldats de César peuvent vaincre, même parfumés, dit-il.

Il va jusqu'à donner à chaque soldat un esclave choisi parmi

les prisonniers.

Une fois en marche, personne que lui ne saura l'heure de l'arrivée, l'heure du départ, l'heure du combat ; et encore souvent ne le saura-t-il pas lui-même et ne prendra-t-il conseil que des circonstances. Chaque événement, si grave ou si minime qu'il soit, apporte avec lui son inspiration. Sans motif de s'arrêter, il s'arrête ; sans motif de partir, il part.

Il faut que ses soldats sachent que toutes raisons et tous motifs sont en lui, et que, de ces raisons et de ces motifs, il ne rend compte à personne.

Bien plus souvent, il part tout à coup, disparaît, indiquant la route à suivre. Où est-il ? Nul ne le sait ; ses soldats le chercheront s'ils veulent le retrouver.

Aussi ces hommes qui, avec d'autres, étaient et seraient des hommes ordinaires, sont des héros avec lui.

Il l'aime parce qu'ils se sentent aimés de lui. Il ne les appelle pas *soldats*, il ne les appelle pas *citoyens*, il les appelle CAMARADES.

D'ailleurs, cet efféminé, cet homme faible, cet épileptique, ne partage-t-il pas tous leurs dangers ? n'est-il pas partout à la fois ? ne fait-il pas cent milles par jour à cheval, en charrette, même à pied ? ne traverse-t-il pas les rivières à la nage ? ne marche-t-il pas dans les rangs nu-tête, au soleil, à la pluie ? ne dort-il pas, comme le dernier de ses hommes, en plein air, sur la terre nue ou sur un chariot ? n'a-t-il pas toujours à ses côtés, jour et nuit, un secrétaire prêt à écrire sous sa dictée, derrière lui un soldat qui porte son épée ?

Quand il a quitté Rome, n'a-t-il pas fait si grande diligence qu'en huit jours il était aux bords du Rhône ; si bien que les courriers, partis trois jours avant lui pour annoncer son arrivée à son armée, ne sont arrivés que quatre ou cinq jours après lui ? Y avait-il, dans toute l'armée, un cavalier capable de lutter avec lui ? Avait-il besoin de ses mains pour conduire son cheval – ce cheval fantastique, élevé par lui, et qui avait le sabot fendu et

partagé en cinq, comme un pied d'homme ? — Non ; ses genoux lui suffisaient, et il le dirigeait comme il voulait, les bras croisés, les mains derrière le dos.

Une de ses légions est massacrée : il la pleure et laisse pousser sa barbe jusqu'à ce qu'elle soit vengée.

Si des capitaines jeunes et nobles, qui ne sont venus dans la Gaule que pour s'enrichir, redoutent quelque nouvelle guerre, il les assemble.

— Je n'ai pas besoin de vous, dit-il ; ma dixième légion me suffit ! (La dixième légion de César, c'est sa vieille garde.) Je n'ai besoin que de ma dixième légion pour attaquer les barbares ; nous n'avons pas affaire à des ennemis plus terribles que les Cimbres, et il me semble que je vaudrais bien Marius.

Et la dixième légion lui députe ses officiers pour lui exprimer sa reconnaissance, et les autres légions désavouent leurs capitaines.

Il y a plus, il a fait une treizième légion. Parmi ces Gaulois vaincus, il a recruté dix mille hommes — vous en avez vu mille ou douze cents à l'œuvre avec Crassus — ; ceux-là forment sa troupe légère, ce sont ses tirailleurs de Vincennes, toujours gais, jamais fatigués ! c'est la légion de l'Alouette, qui va chantant comme l'oiseau dont elle porte le nom et qui semble avoir des ailes comme lui !

Maintenant, si on passe du courage et du dévouement de tous au courage et au dévouement individuels, on aura des traits comme aux beaux temps des républiques grecque et latine, des Cynégire et des Scœvola.

Dans un combat naval, près de Marseille, un soldat nommé Acilius se jette sur un vaisseau ennemi ; mais, en mettant le pied sur le pont, il a la main droite abattue d'un coup d'épée. Alors, de la gauche, armée de son bouclier, il frappe avec tant de force l'ennemi au visage qu'il fait reculer tout ce qui se trouve devant lui et qu'il se rend maître du vaisseau.

Dans la Grande-Bretagne, dans l'île sacrée, dans l'île des drui-

des, que César a résolu de conquérir, et qu'il aborde avec ces flux et ces reflux qui confondent la science romaine, dans la Grande-Bretagne, les chefs de cohorte se sont engagés dans un fond marécageux et plein d'eau, où ils sont vivement attaqués par l'ennemi. Un soldat, sous les yeux de César, se jette au milieu des barbares, fait des prodiges de valeur, oblige l'ennemi à prendre la fuite, le poursuit et sauve ses officiers. Enfin, il passe le marais le dernier, traverse cette eau bourbeuse, moitié à la nage, moitié en marchant, tombe dans une fondrière d'où il ne se retire qu'en laissant son bouclier, et comme César, émerveillé d'un tel courage, court à lui les bras ouverts, lui, la tête baissée, les yeux pleins de larmes, tombe aux pieds de César et lui demande pardon de n'avoir pas su conserver son bouclier.

C'est un de ces hommes, Cassius Sceva, qui, plus tard, à Dyrachium, l'œil crevé d'une flèche, l'épaule et la cuisse traversées de deux javelots, et ayant reçu cent trente coups sur son bouclier, appellera l'ennemi comme s'il voulait se rendre, et, de deux ennemis qui s'approcheront, abattra l'épaule de l'un d'un coup d'épée, blessera l'autre au visage et, secouru par ses compagnons, aura la chance de s'échapper.

C'est un de ces hommes, Granius Pétronius, qui, plus tard, en Afrique, montant un vaisseau dont s'était emparé Scipion, dit à Scipion qui fait massacrer tout l'équipage et veut lui laisser la vie à lui seul parce qu'il est questeur : « Les soldats de César sont accoutumés à donner leur vie aux autres, et non pas à la recevoir », et se coupe la gorge.

Aussi, avec de pareils soldats, il ne doute de rien. Il apprend que les Belges, les plus puissants des Gaulois, se sont soulevés et ont mis sur pied plus de cent mille hommes. Il court à eux avec ce qui peut le suivre : vingt ou vingt-cinq mille Espagnols, Romains, Gaulois, Germains ; tout est César, dans l'armée de César ; il tombe sur eux au moment où ils ravagent les terres des alliés de Rome ; il les bat, les taille en pièces et en tue un si grand nombre que les soldats qui poursuivent les poursuivants passent

les étangs et les rivières sans pont, sur les cadavres des morts.

Les Nerviens, au nombre de soixante mille, surprennent César, tombent sur lui au moment où il se retranche et ne s'attend pas à combattre. Sa cavalerie est rompue au premier choc, les barbares enveloppent la douzième et la septième légion, en massacrent tous les officiers.

César arrache le bouclier d'un soldat, se fait jour à travers ceux qui combattent devant lui, se jette au milieu des Nerviens et, à l'instant même, est entouré de tous côtés.

C'est sa dixième légion qui le sauve et qui, du haut de la colline d'où elle voit le danger que court son général, se précipite comme une avalanche, renverse tout ce qui se trouve devant elle, dégage César, et non-seulement ne se contente pas de l'avoir dégage, mais encore laisse le temps à toute l'armée de donner à son tour.

Alors l'engagement devient général.

Trente mille Romains combattent soixante mille ennemis ; chacun fait des prodiges de valeur ; mais les Nerviens ne reculent pas d'une semelle. Chaque soldat de César tue deux ennemis. Les soixante mille Nerviens restent couchés sur le champ de bataille. De quatre cents sénateurs, trois cent quatre-vingt-dix-sept furent tués. Trois seulement survécurent.

Des débris de peuple, avec un roi, s'étaient renfermés à Alésia, ville de l'Auxois située au haut d'une montagne. La ville passe pour imprenable ; ses murailles ont trente coudées de haut.

N'importe, César vient l'assiéger.

Le roi renvoie tous ses cavaliers et les charge de se répandre dans les Gaules, de dire qu'il a pour trente jours de vivres seulement et de ramener tout ce qui est en état de porter les armes.

Les cavaliers ramènent trois cent mille hommes. César, avec soixante mille soldats, est pris entre soixante mille assiégés et trois cent mille hommes qui l'assiègent lui-même.

Mais il a prévu la chose ; lui aussi s'est fortifié, fortifié contre ceux de la ville, contre ceux de la plaine.

Il a entouré son camp d'ouvrages prodigieux, de trois fossés de vingt pieds de large, de quinze de profondeur ; d'un rempart de douze pieds ; de huit rangs de petits fossés palissadés au bord ; tout cela prolongé dans un circuit de deux lieues et fait en moins de cinq semaines.

C'était le dernier effort de la Gaule : il vint se briser là.

Un jour, César sortit du camp, laissant ce qu'il y fallait d'hommes pour tenir en respect les assiégés, et il tomba sur les trois cent milles hommes qui l'enveloppaient.

Toute cette formidable puissance, dit Plutarque, se dispersa sous l'épée des Romains et s'évanouit comme un fantôme ou comme un songe.

Les Romains qui gardaient le camp ne surent la victoire que par les cris, les lamentations des femmes d'Alésia qui, du haut des murailles, voyaient l'armée romaine revenir avec des boucliers garnis d'or et d'argent, des cuirasses souillées de sang et la vaisselle et les tentes gauloises.

Enfin, les assiégés, mourant de faim, sont forcés de se rendre, après avoir proposé de tuer les femmes et les enfants, et de les manger.

César attend leurs députés sur son tribunal.

Vercingétorix, qui avait été l'âme de cette guerre, se couvre alors de ses plus belles armes, sort de la ville sur un cheval richement caparaçonné, le fait caracolier autour de César, saute à terre, jette son épée, ses javelots, son casque, son arc et ses flèches aux pieds du vainqueur, et, sans dire un seul mot, vient s'asseoir sur les marches de son tribunal.

— Pour mon triomphe ! dit César en le montrant du doigt à ses soldats.

Donc, non-seulement César a beaucoup fait, mais il a fait plus que personne n'avait fait avant lui : plus que les Fabius, plus que les Métellus, plus que les Scipion, plus que Marius, plus que Lucullus, plus que Pompée lui-même. Il a surpassé l'un par la

difficulté des lieux où il a fait la guerre ; l'autre par l'étendue des pays qu'il a subjugués ; celui-ci par le nombre et la force des ennemis qu'il a vaincus ; celui-là par la férocité et la perfidie des nations qu'ils a soumises. Enfin, il a été supérieur à tous par le nombre des combats qu'il a livrés et par la multitude effroyable d'ennemis qu'il a fait périr.

Aussi, que se passait-il à Rome ?

Rome était tellement effrayée de ses victoires que le sénat proposait, la Gaule une fois pacifiée, de donner un successeur à César, et que Caton annonçait, hautement et par serment, qu'il citerait César en justice du moment que celui-ci aurait renvoyé son armée.

Le tout était de lui faire renvoyer son armée.

XLIX

Disons juste où en étaient, à Rome, les différents personnages dont nous avons suivi la vie dans tous ses détails et qui vont prendre une part active dans la guerre civile.

Jetons de la clarté dans les intérêts de chacun. Après la belle étude de notre cher Lamartine sur César, c'est le seul travail qui nous reste à faire.

Voyons d'abord ce que faisait Cicéron au moment où se brouillèrent les cartes entre César et Pompée.

Cicéron avait hérité du jeune Publius Crassus sa place au conseil des augures ; puis, enfin, dans le partage des provinces, le sort lui ayant donné la Cilicie avec une armée de douze mille fantassins et de deux mille six cents cavaliers, il s'embarqua pour *sa province*, comme on disait.

Sa mission était de soumettre la Cappadoce au roi Ariobarsane.

Il s'acquitta de cette mission sans avoir recours aux armes.

Il mit cette fois encore en pratique son fameux axiome de *Cedant arma togæ*.

Ce n'était pas chose facile : les revers des Romains en face des Parthes poussaient les Ciliciens à la révolte ; les Romains pouvaient donc être vaincus.

Mais ce qui étonna tout le monde, ce que les historiens constatent avec ébahissement, c'est que Cicéron ne voulut aucun présent des rois et dispensa la province des festins qu'elle donnait aux gouverneurs.

Chaque jour, il invitait à sa table les Ciliciens les plus distingués et payait ces repas officiels sur les appointements qui lui étaient accordés par la République.

Sa maison n'avait pas de portier : qui voulait le voir le voyait et était introduit sans même dire son nom.

Nul ne le trouva jamais au lit, quoique les visites commençassent chez lui de bon matin. Il se levait à l'aube.

Pendant toute la durée de son proconsulat, il ne fit point battre un seul homme de verges ; jamais, dans un moment de colère, il ne déchira la robe de celui qui lui inspirait cette colère ; jamais il ne dit d'injures ; jamais il n'ajouta les outrages aux amendes qu'il infligeait.

Bien plus, s'étant aperçu que les deniers publics avaient été pillés par des concussionnaires, il fit venir ceux-ci devant lui et leur fit rendre gorge sans même dire le nom de ceux qui restituaient les sommes les plus fortes, ne voulant pas dénoncer à la haine de leurs concitoyens des hommes qui ne s'étaient peut-être pas crus si coupables qu'ils l'étaient effectivement en faisant ce que tout le monde faisait.

Des brigands avaient établi leur domicile sur le mont Amanus et rançonnaient, pillaient et tuaient les voyageurs. Il leur fit une guerre acharnée, les dispersa et fut proclamé *imperator* par ses soldats.

Vous ne saviez pas cela, n'est-ce pas, chers lecteurs, que Cicéron avait été proclamé général ? C'est cependant un fait constaté par Plutarque. Il est vrai que Cicéron, en véritable homme d'esprit qu'il était, comprit que son titre d'orateur jetterait de l'ombre sur son titre d'*imperator* et n'abusa point de la couronne de laurier.

Cependant, de temps en temps, le vaniteux reparaît.

Mon cher confrère, lui écrit l'orateur Cœlius, envoyez-moi des panthères pour mes jeux.

Impossible, lui répond Cicéron, il n'y a plus de panthères en Cilicie : toutes se sont réfugiées en Carie, irritées d'être les seules à qui l'on fasse encore la guerre au milieu de la paix générale.

Bientôt, quittant son gouvernement, où *la paix générale* ne lui laissait rien à faire, il passa par Rhodes, où il resta quelque temps au milieu de ses anciens amis et de ses vieilles connaissances, et, enfin, il arriva à Rome, qu'il trouva toute chaude et toute fiévreuse, et dans cet état où sont les cités à la veille d'une guerre civile.

À son arrivée, le sénat voulut lui décerner le triomphe ; mais on se rappelle combien Cicéron tenait à être en bonnes relations avec tout le monde.

Il répondit au sénat qu'il aurait plus de plaisir à suivre le char triomphal de César, dès que l'on aurait fait un accommodement avec Pompée et lui, qu'à triompher lui-même.

Quant à Pompée, il regardait grandir César, mais ne paraissait pas s'inquiéter des proportions gigantesques auxquelles il arrivait.

Il ne voyait dans son rival que le tribun factieux de Rome, le complice de Catilina, l'instigateur de Clodius : il ne voyait pas César.

Puis, revêtu du souverain pouvoir, comme il arrive aux hommes tout-puissants, il se faisait avec justice reprocher bon nombre d'abus.

Il avait rendu des lois contre ceux qui achètent les suffrages ou captent les jugements.

Ces lois étaient bonnes et portaient, contre les coupables, des peines méritées.

Scipion, son beau-père, fut accusé.

Pompée fit venir chez lui ses trois cent soixante juges et les pria d'être favorables à l'accusé.

De quoi il résulta que l'accusateur, voyant Scipion reconduit jusque chez lui par les trois cent soixante juges, se désista.

Il avait défendu par une loi de louer les accusés lors des procès.

Plancus, son ami, étant accusé, il se présenta lui-même pour le louer.

Caton était au nombre des juges – la corruption générale ne modifiait pas celui-là ! – ; il se boucha les oreilles avec ses deux mains.

— Que faites-vous ? lui demandèrent ses collègues.

— Il ne me convient pas, répondit Caton, d'entendre louer un accusé contre la disposition des lois, surtout lorsqu'il est loué par celui qui les a faites.

Il s'ensuivit que Caton fut récusé par Plancus ; mais, malgré la récusation de Caton, Plancus n'en fut pas moins condamné.

Cette condamnation mit Pompée de si mauvaise humeur qu'à quelques jours de là, Hipsœus, personnage consulaire qui était accusé comme Plancus et comme Scipion, ayant attendu Pompée, au moment où il sortait du bain pour aller se mettre à table, et s'étant jeté à ses genoux :

— Laissez-moi tranquille, dit Pompée d'un ton bourru, car vous ne gagnerez rien à vos prières, que de faire refroidir mon souper.

Sur ces entrefaites, et dans un voyage qu'il fit à Naples, Pompée tomba gravement malade ; il guérit néanmoins ; et, sur le conseil du Grec Praxagoras, les Napolitains firent à propos de sa guérison des sacrifices d'actions de grâce.

Cet exemple fut suivi par les cités voisines de Naples, et ce zèle se communiqua tellement à toute l'Italie qu'il n'y eut point de ville, petite ou grande, qui ne célébrât pendant plusieurs jours ces fêtes de convalescence.

Puis, quand Pompée revint à Rome, les populations lui firent cortège, les députés allèrent au-devant de lui le front couronné de fleurs, des banquets publics furent offerts ; et il ne marchait, en entrant dans les cités, que sur des jonchées de lauriers et de fleurs.

Il en résulta qu'en arrivant à Rome, Pompée, enivré de cette marche triomphante, se tourna avec mépris du côté de l'orage qui s'amoncelait vers l'Occident.

Il douta encore bien moins de l'avenir quand on lui eut continué ses gouvernements pour quatre ans, et qu'on l'eut autorisé à prendre dans le trésor public mille talents chaque année pour la solde et l'entretien des troupes.

Mais aussi César, de son côté, pensa que l'avenir était arrivé pour lui, et que, puisque l'on faisait toutes ces choses pour Pompée, on ne pouvait les lui refuser.

Ses amis présentèrent sa requête en son absence.

Ils demandèrent qu'en récompense des combats livrés par lui, de l'extension de l'empire, dont il avait porté à l'ouest les limites jusqu'à la grande mer extérieure, au nord jusqu'à la Grande-Bretagne et jusqu'au Rhin, on ne lui donnât un second consulat et lui continuât son gouvernement, afin qu'un successeur ne lui vînt point enlever la gloire et le fruit de tant de travaux, et que, commandant seul dans les lieux qu'il avait soumis, il jouît en paix des honneurs que ses exploits lui avaient mérités.

La demande donna lieu à une grande discussion.

Pompée parut étonné de cette seconde partie de la demande des amis de César.

— J'ai, dit-il, des lettres de mon cher César qui me prient de lui faire donner un successeur, afin qu'il soit déchargé des fatigues de cette guerre. Quant au consulat, ajouta-t-il, il me paraît juste qu'on lui permette de le demander, quoique absent.

Mais Caton était là, Caton le grand opposant, le grand niveleur, disons-le mot : le grand envieux.

Caton s'opposa avec force à la proposition et exigea que César, réduit à l'état de simple particulier après avoir posé les armes, vînt en personne solliciter auprès de ses concitoyens la récompense de ses services.

Pompée ne répliqua point ; il n'avait garde.

Caton disait à César : « Viens te livrer sans armes à Pompée », c'est-à-dire à ton plus mortel ennemi.

En conséquence, et sur l'avis de Caton, appuyé par le silence de Pompée, le sénat refusa à César la prolongation de ses gouvernements.

Un des officiers de César se tenait à la porte du sénat et entendit le refus.

— Bon ! dit-il, frappant sur la garde de son épée, celle-ci les lui donnera.

L

Cependant César prenait ses précautions.

Semblable à un athlète, dit Plutarque, il se frottait d'huile pour le combat.

Sa manière de se frotter d'huile, c'était de frotter les autres d'or.

Il avait fait passer à Rome des sommes immenses.

Il avait donné de l'argent et des congés à plus de vingt mille de ses soldats.

Enfin, il avait renvoyé à Pompée deux légions que celui-ci lui avait demandées, sous prétexte de la guerre parthique, et il avait donné à chaque soldat cent cinquante drachmes.

Puis il avait attiré à son parti le tribun du peuple Curion, dont il avait payé les dettes énormes (quatorze ou quinze millions), et Marc Antoine, qui s'était rendu caution pour Curion, se trouvait ainsi déchargé des dettes de son ami.

Mais cela ne suffisait point à César.

Il fit demander à Marc Antoine s'il n'avait pas besoin de ses services.

Marc Antoine répondit qu'il était un peu gêné et qu'il accepterait volontiers un prêt de quelques millions.

César lui en envoya huit.

Nous prononçons pour la première fois le nom d'un homme qui va jouer un grand rôle et peser d'un poids immense sur les événements.

Faisons, selon notre habitude, une courte halte à propos d'un grand nom, et disons ce que c'était que Marc Antoine.

On ne sait pas précisément la date de la naissance d'Antoine.

Les uns disent qu'il était né quatre-vingt-trois ans, les autres quatre-vingt-cinq ans, avant Jésus-Christ.

Prenons une moyenne.

Antoine avait, à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire cinquante-deux ans avant Jésus-Christ, trente à trente-deux ans.

Disons ce qu'à cet âge il était et ce qu'il avait fait.

Marcus Antonius avait pour aïeul l'orateur Antonius, que Marius fit mourir comme partisan de Sylla, et pour père Antonius, qui, ayant commencé la conquête de l'île de Crète, partagea le surnom de *Crétique* avec Quintus Métellus, qui l'acheva. — Disons en passant que ce Quintus Métellus fut le père de cette Cécilia Métella dont le magnifique tombeau, s'élevant à la gauche de la via Appia, est aujourd'hui encore l'objet du pèlerinage artistique de tous les touristes.

Antonius le Crétique passait pour un homme libéral, à la main et au cœur ouverts, peu riche, au reste, comme tous ceux qui ne ferment pas leur cœur du même cadenas que leur caisse.

Un jour, un de ses amis vint le prier de lui prêter quelque argent ; si faible que fût la somme, Antonius ne l'avait pas.

Alors il donna l'ordre à un de ses esclaves de lui apporter, pour se faire la barbe, de l'eau dans un bassin d'argent.

L'esclave apporta le bassin avec de l'eau dedans.

Antonius renvoya son esclave, disant qu'il se ferait la barbe lui-même.

L'esclave sorti, il fourra le bassin sous le manteau de son ami.

— Engage ou vends ce bassin, dit-il ; il ne sera pas dit qu'un ami m'aura demandé un service, et que je ne le lui aurai pas rendu.

Quelques jours après, Antonius entendit un grand bruit du côté des cuisines ; c'était sa femme, Julie, de la maison des Césars, qui cherchait le bassin d'argent et, ne le trouvant pas, voulait faire appliquer la question aux esclaves.

Antonius fit venir sa femme et lui avoua le fait, la priant de lui pardonner à lui, et surtout de laisser ces pauvres esclaves tranquilles.

Marcus Antonius, ou plutôt Marc Antoine, comme nous avons l'habitude de l'appeler, ayant pour mère cette Julie à laquelle son

père priait de lui pardonner, Marc Antoine était donc, par sa mère, de la famille Julia – de la *gens* Julia, comme on disait – et, par conséquent, parent de César.

Marc Antoine avait été, après la mort d'Antonius, élevé par sa mère, femme parfaitement distinguée.

L'éducation n'en avait pas été meilleure ; ou plutôt, comme on le verra, le tempérament l'avait emporté sur l'éducation.

Sa mère, veuve, s'était remariée à Cornélius Lentulus – justement à ce Lentulus que Cicéron fit étrangler dans sa prison comme complice de Catilina. Nous allons comprendre tout à l'heure les grandes haines d'Antoine contre Cicéron, haines sanglantes, profondes, mortelles, que les historiens ne se donnent pas la peine de nous expliquer et qui nous font voir les hommes pires qu'ils ne sont, ou nous les présentent sous un autre aspect.

Antoine était donc beau-fils de Lentulus, étranglé par Cicéron ou par son ordre ; plus tard, ne l'oubliez pas, il épousera Fulvie, veuve de Clodius.

Or, Cicéron est bien aussi pour quelque chose dans la mort de Clodius.

Antoine reprochait même à Cicéron d'avoir refusé de rendre à sa mère le corps de son mari et prétendait qu'il avait fallu, pour l'obtenir, que sa mère, matrone de la famille Julia, allât se jeter aux pieds de la femme de Cicéron, c'est-à-dire d'une petite bourgeoise.

Après cela, la chose était-elle vraie ? Quand il n'était pas ivre, Antoine ne se gênait point pour mentir.

Antoine était d'une beauté parfaite – ce n'est pas non plus sous cet aspect que les historiens nous représentent le brutal descendant d'Hercule – ; si beau, ma foi, que Curion, l'homme le plus débauché de Rome – le même dont César vient de payer les dettes, vous vous le rappelez –, lui voua une de ces amitiés que ne manquent jamais de calomnier les contemporains.

Sous le rapport des dettes, Antoine avait marché sur les traces de César ; à dix-huit ans, il devait un million et demi dont Curion

s'était alors rendu caution. – Nous parlons de Curions fils : Curion père avait chassé Antoine de chez lui comme un mauvais sujet qui perdait son fils, ou qui, tout au moins, aidait son fils à se perdre.

Le second ami d'Antoine, celui qui était le plus cher à son cœur après Curion, fut Clodius.

On voit qu'Antoine choisissait bien ses amis.

Mais, au moment où les affaires de Clodius commencèrent à s'embrouiller, Antoine, craignant d'être compromis, quitta l'Italie et fit voile pour la Grèce.

Il y avait à cette époque en Grèce deux écoles d'éloquence : l'éloquence grecque, l'éloquence asiatique. L'éloquence asiatique était le romantisme de l'éloquence ; le jeune homme se fit romantique. Ce style fastueux, coloré, plein d'images, s'alliait admirablement avec sa vie pleine d'ostentation et vouée d'avance à toutes les inégalités que l'ambition entraîne après elle.

Ce fut vers cette époque que ce fameux Gabinius, l'homme aux millions, ayant été, par l'influence de Pompée, envoyé comme proconsul en Syrie, passa en Grèce et proposa à Antoine de le suivre.

Mais Antoine répondit qu'il n'irait pas sans un commandement.

Gabinius lui donna donc celui de la cavalerie et l'emmena avec lui.

Envoyé d'abord contre Aristobule, il monta le premier à l'assaut, chassa Aristobule de forteresse en forteresse ; puis, l'ayant joint et lui ayant livré bataille, il le tailla en pièces, quoique son armée fût de moitié moins forte que celle de l'ennemi.

Ces succès lui valurent toute la confiance de Gabinius.

Peu de temps après, lorsque Ptolémée Aulète (vous vous rappelez le joueur de flûte royal, n'est-ce pas ?) demanda à Pompée son assistance pour rentrer dans ses États soulevés contre lui, Pompée le renvoya à Gabinius, son homme d'affaires.

Ptolémée offrit à Gabinius dix mille talents (cinquante mil-

lions). La somme était ronde ; aussi tenta-t-elle prodigieusement Gabinius.

Cependant, comme la plupart des officiers supposaient qu'à côté de ces avantages d'argent, elle offrait de grands dangers, Gabinius hésitait ; mais Antoine, qui probablement avait reçu de Ptolémée quelque petit pot-de-vin d'un million ou deux, poussa si ardemment Gabinius que celui-ci se décida, à la condition qu'Antoine se chargerait de conduire l'avant-garde.

C'était ce que le jeune homme – Antoine avait alors vingt-huit ans –, c'était ce que le jeune homme, lieutenant en quête des entreprises aventureuses, demandait à grands cris.

Aussi accepta-t-il sans hésiter.

LI

On craignait fort le chemin qu'il fallait suivre pour arriver à Péluse, la première ville d'Égypte en venant par la Syrie.

Il y avait tout le désert à traverser, celui qui s'étend aujourd'hui de Jafa à El Arich ; puis il y avait d'affreux marais qui étaient formés par une espèce de lac de vase que l'on nommait le lac Serbonide. – Les Égyptiens, amis du merveilleux, appelaient ces marais le soupirail de Typhon ; les Romains, plus réalistes, prétendaient que c'était un écoulement de la mer Rouge qui, après avoir traversé sous terre la partie la plus resserrée de l'isthme, reparait à cet endroit et vient se décharger dans la Méditerranée. Ce marais existe encore aujourd'hui, et s'étend de Rosette à Raz-Burloz.

Antoine prit les devants, s'empara de Péluse, s'assura des chemins et prépara le passage à l'armée.

À sa suite, Ptolémée entra donc à Péluse.

Comme c'était la première ville de ses États qu'il reconqu Coast, il voulut faire un exemple et ordonna de massacrer les habitants ; mais, comme les hommes courageux et prodiges, Antoine avait bon cœur, et le meurtre lui répugnait : il prit sous sa protection non-seulement les habitants, mais encore la garnison, et aucune exécution n'eut lieu.

Ptolémée rentra dans Alexandrie, où Antoine donna d'autres preuves d'humanité qui lui concilièrent la bienveillance des habitants.

Un de celles qui lui firent le plus d'honneur est celle-ci :

Il avait été l'hôte et l'ami d'Archélaüs. Or, comme cela arrive dans les guerres civiles, Archélaüs s'était trouvé son ennemi, et, un jour, les deux anciens compagnons en étaient venus aux mains.

Archélaüs, battu, avait été tué.

Antoine sut sa mort, fit chercher parmi les cadavres, retrouva

son corps et lui fit faire des obsèques magnifiques.

Cette pitié lui valut la sympathie non-seulement des habitants d'Alexandrie, mais encore des Romains mêmes qui combattaient sous ses ordres ; de sorte qu'il revint à Rome avec une certaine popularité.

C'était justement l'époque où Rome était divisée en deux factions : celle des nobles, ayant à leur tête Pompée ; celle du peuple, qui faisait signe à César de revenir des Gaules.

Nous avons dit qu'Antoine était l'ami de Curion, et que Curion était très-influent près du peuple ; cette influence doubla quand César eut envoyé douze millions à Curion et huit millions à Antoine.

On employa une partie de cette somme à faire nommer Antoine tribun du peuple. Sans doute employa-t-on pour le faire nommer le même subterfuge que pour Clodius ; mais enfin, il fut nommé.

Au reste, Plutarque raconte comment la chose se faisait :

Ceux qui briguaient des charges, dit-il, mettaient au milieu de la place des tables de banque, corrompant effrontément les masses à prix d'argent, et alors le peuple combattait pour celui qui l'avait payé, non-seulement de son vote, mais encore avec des arcs et des frondes. Or, souvent on s'éloignait de la tribune, celle-ci étant souillée de sang et entourée de cadavres, et la ville se trouvait dans l'anarchie.

Quelques temps après qu'Antoine eut été nommé tribun du peuple, on l'associa au collège des augures.

César, en l'achetant, achetait donc à la fois le peuple et les dieux.

Maintenant, nous avons dit où en était César avec le sénat au moment où Antoine, à son retour d'Égypte, venait de traiter avec César.

On a vu comment le sénat avait refusé à César la prolongation de son gouvernement, et comment un officier de César, frappant sur son épée, avait dit :

— Celle-ci le lui donnera.

Restait un homme bien important pour César : c'était Paulus, qui faisait bâtir la magnifique basilique qui remplaça celle de Fulvie.

Paulus était gêné par les dépenses que lui occasionnait cette bâtisse.

César lui envoya sept millions pour l'aider.

Paulus fit dire à César qu'il pouvait compter sur lui.

On statua sur l'affaire du consulat.

Le sénat décida que César ne pouvait briguer le consulat sans venir à Rome.

Alors Curion, au nom de César, fit une proposition.

Il déclara que César était prêt à venir à Rome, seul et sans armée, mais à la condition que Pompée licencierait ses troupes et demeurerait à Rome seul et sans armée. Si Pompée gardait son armée, lui, César, demandait à venir à Rome avec la sienne.

Mais Curion appuyait sur le licenciement des troupes de Pompée en disant que César, ne se jugeant pas plus important que le dernier citoyen, pensait qu'il était mieux pour la République que lui et Pompée se trouvassent en face l'un de l'autre comme deux simples particuliers que comme deux généraux d'armée. Ils attendraient ainsi, chacun de son côté, les honneurs qu'il conviendrait à leurs concitoyens de leur décerner.

Le consul Marcellus répondit à Curion et, en lui répondant, traita César de brigand. Il ajouta que, si César ne voulait pas mettre bas les armes, il fallait le traiter en ennemi public.

Mais alors Curion fut soutenu par Antoine, par Paulus, le deuxième consul, et par Pison.

Il demanda au sénat un vote visible, c'est-à-dire que ceux des sénateurs qui voudraient que César seul posât les armes et que Pompée retînt le commandement passassent tous du même côté de la salle.

Cela ressemblait assez à notre vote par assis et levé.

Et cependant le plus grand nombre des sénateurs, presque tous même, passèrent du côté de la salle indiqué par Curion.

Curion demanda la contre-épreuve, c'est-à-dire que ceux qui étaient d'avis que Pompée et César missent tous deux bas les armes et qu'aucun des deux ne conservât son armée, passassent de l'autre côté.

Vingt-deux sénateurs seulement restèrent fidèles à Pompée.

Pendant ces deux votes, Antoine était descendu sur le Forum, avait raconté au peuple ce qui se passait au sénat et avait échauffé son enthousiasme pour César.

Il en résulta que, lorsque Curion descendit, annonçant la victoire qu'il venait de remporter en obtenant le désarmement, un triomphe l'attendait à la porte.

On lui jeta des couronnes comme à un athlète victorieux, et on le reconduisit, avec de grands cris, jusqu'à sa maison.

C'était au tour d'Antoine d'agir. Il profita de ce moment d'enthousiasme du peuple pour César et fit décréter par le peuple que l'armée, qui était rassemblée, serait envoyée en Syrie pour renforcer celle de Bibulus, engagé dans la guerre contre les Parthes.

Ces deux décrets rendus, Antoine monta au sénat et demanda à lire aux sénateurs une lettre qu'il avait reçue de César.

Mais le sénat avait changé d'avis, poussé par Marcellus.

Marcellus s'opposa à ce qu'Antoine lût la lettre de César.

Antoine la lut néanmoins, mais au milieu du bruit, de sorte qu'elle ne fut pas entendue.

Alors il redescendit au Forum et la lut au peuple.

Pendant ce temps, Scipion, beau-père de Pompée, faisait décréter que si, à jour fixe, César ne posait pas les armes, il serait considéré comme ennemi public et traité comme tel.

Cela ne suffit pas à Lentulus, qui s'écria :

— Contre un bandit comme César, ce ne sont point des décrets qu'il faut, ce sont des armes !

Puis, employant la métaphore :

— Je vois déjà, dit-il, dix légions descendre des Alpes et s'avancer vers Rome. Citoyens, prenons le deuil !

Et le sénat décida que Rome prendrait le deuil. — Bon sénat !

Et Rome prit le deuil. – Pauvre Rome !

LII

Sur ces entrefaites, des lettres de César étaient arrivées.

Il faisait de nouvelles propositions – car il faut rendre cette justice à César, qu’il agissait en toute modération dans cette affaire entre lui et Pompée – ; il offrait de tout abandonner, à la condition qu’on lui laisserait le commandement de la Gaule cisalpine et celui de l’Illyrie, avec deux légions, jusqu’à ce qu’il eût obtenu un second consulat.

Pompée refusa de laisser les légions. – Les légions formaient à peu près vingt mille hommes.

Cicéron arrivait de Cilicie. Il désirait la paix avant toute chose.

Il pria Pompée de ne pas être si rude envers César, trop de rudesse le devant pousser à bout.

Mais Pompée répondit que pousser à bout César était son désir, et qu’ainsi on en finirait plus vite avec lui.

Cicéron lui opposa les décrets du peuple, l’armée envoyée en Syrie, la défense faite aux citoyens de s’engager sous Pompée.

— Avec quoi combattrez-vous César ? demanda-t-il.

— Bon ! répondit Pompée, je n’ai qu’à frapper la terre du pied, il en sortira des soldats.

Cicéron détermina Pompée à se rendre à ce que demandaient les amis de César, qui consentait à une nouvelle concession.

Au lieu de garder deux légions, César se contenterait de six mille hommes.

— Proposez vite la chose au sénat, dit Cicéron à Antoine ; Pompée y consent.

Antoine courut au sénat et fit la proposition.

Mais le consul Lentulus refusa tout net et chassa du sénat Antoine et Curion.

Antoine sortit en chargeant d’imprécations les sénateurs ; puis, pensant que le moment était venu pour César de risquer le tout pour le tout, il rentra chez lui, se déguisa en esclave, détermina

Curion et Quintus Cassius à en faire autant, et tous trois, prenant une voiture de louage, sortirent de Rome pour rejoindre César et lui rendre compte de ce qui se passait.

César était à Ravenne, où il n'avait avec lui que la treizième légion, quand les tribuns arrivèrent.

Il ne s'attendait pas à une pareille fortune. Il avait déjà pour lui la force, presque le droit ; Curion, Antoine et Quintus Cassius lui apportaient la légalité.

Du plus loin qu'il aperçut les soldats, Antoine se mit à crier :
— Soldats ! nous sommes les tribuns du peuple chassés de Rome. Il n'y a plus d'ordre dans Rome ; les tribuns n'ont plus la liberté de parler ; on nous a chassés parce que nous étions pour la justice, et nous voilà.

César accourut. Il ne pouvait croire à un pareil bonheur. Il reçut Curion, Antoine et Cassius à bras ouverts, et leur donna à l'instant même des commandements.

Il n'attendait que cette occasion pour se venger de l'outrage et de l'ingratitude que, depuis six mois, on lui faisait boire à pleine coupe.

Ajoutez à tout ce que nous avons dit que Marcellus et Lentulus avaient privé du droit de bourgeoisie les habitants de Néocôme, que César avait depuis peu établis dans les Gaules. En outre, ils avaient fait battre un de leurs sénateurs, sous le consulat de Marcellus ; et, comme celui-ci demandait qu'on lui dît au moins la raison d'un pareil outrage, Marcellus répondit qu'il n'en voulait donner d'autre que sa volonté, et que ceux qui étaient mécontents de lui et de Rome pouvaient s'aller plaindre à César.

La coupe débordait.

C'était Bonaparte en Égypte, insulté tous les jours par le Directoire.

Rien ne manque à la comparaison, pas même Pompée.

Le Pompée français s'appelait Moreau.

Il s'agissait seulement de ne pas perdre une heure. César n'avait avec lui que cinq mille hommes de pied et trois cents

chevaux.

Mais il compte sur les soldats qu'on enverra contre lui et qui ont servi sous lui ; il compte sur tous ces vétérans en congé qu'il a envoyés à Rome pour y voter, sur ces deux légions qu'il a rendues à Pompée et dont chaque homme a reçu de lui, en partant, cent cinquante drachmes ; plus enfin que sur tout cela, il compte sur sa fortune.

On commencera par s'emparer d'Ariminium, ville considérable de la Gaule cisalpine ; seulement, on y causera le moins de tumulte, et l'on y versera le moins de sang possible ; on devra, pour cela, s'emparer de la ville par surprise.

En conséquence, César ordonne à ses capitaines et à ses soldats de ne prendre que leurs épées ; puis il remet le commandement de l'armée à Hortensius, passe le jour à voir combattre des gladiateurs, un peu avant la nuit prend un bain ; son bain pris, il entre dans la salle à manger ; il reste quelque temps avec les convives qu'il a invités à souper ; au bout d'une heure, il se lève de table, invite ses convives à faire bonne chère, leur promet qu'il reviendra bientôt, sort, monte dans un chariot de louage, prend une autre route que celle qu'il doit tenir ; mais les flambeaux qui l'éclairent s'éteignent, il s'égare, erre toute la nuit, ne trouve de guide qu'au point du jour, rejoint alors ses soldats et ses capitaines au rendez-vous qu'il leur a donné, tourne vers Ariminium et se trouve en face du Rubicon, petite rivière, mince filet d'eau, illustre aujourd'hui à l'égal des plus grands fleuves, et qui séparait la Gaule cisalpine de l'Italie proprement dite.

Manuce prétend y avoir lu cette inscription :

« Au delà de ce fleuve Rubicon, que nul ne fasse passer drapeaux, armes ou soldats. »

Et, en effet, César, imperator sur une de ses rives, n'était plus sur l'autre qu'un rebelle.

Aussi s'arrêta-t-il devant le nombre et la grandeur des pensées qui venaient assaillir son esprit.

Immobile à la même place, il passa longtemps en revue les dif-

férentes résolutions qui s'offraient à lui, pesa dans la balance de son expérience et de sa sagesse les partis contraires, appela ses amis, entre autres Asinius Pollion, se représenta et leur représenta à eux-mêmes tous les maux dont le passage de ce ruisseau allait être suivi ; et, tout haut, comme un homme qui a le droit de lui demander d'avance compte de ses arrêts, il interrogea la postérité sur le jugement qu'elle porterait de lui.

César jouait-il un rôle, ou agissait-il de bonne foi ?

Une espèce de prodige, sans doute préparé par lui, mit fin à ses doutes.

Au moment où, après en avoir appelé à ses amis, il en appelait à ses soldats, leur disant :

— Camarades, il en est encore temps, nous pouvons retourner en arrière ; mais si nous traversons ce fleuve, le reste sera l'œuvre du fer !

À ce moment, disons-nous, un homme d'une taille extraordinaire apparut sur le bord du fleuve, jouant de la flûte.

Les soldats, étonnés, s'approchèrent du géant.

Au nombre des soldats était un trompette.

L'homme mystérieux jette alors sa flûte, saisit le clairon, le porte à sa bouche, s'élançe dans le fleuve en sonnand de toutes ses forces et arrive à l'autre bord.

— Allons, dit César, où nous appellent la voix des dieux et l'injustice des hommes. *Alea jacta est !* (Mot à mot : *Le dé est jeté !*)

Plutarque lui fait dire cette phrase en grec.

— Κυβος άνεργριφτω ! (Mot à mot : *Que le dé soit jeté !*)

Enfin, selon Appien, il aurait dit :

— Le moment est venu de rester en deça du Rubicon, pour mon malheur, ou de le passer, pour le malheur du monde.

César ne dit pas un mot de tout cela et ne nomme pas même le Rubicon.

Quoi qu'il en soit, de quelque façon qu'ait été dite cette phrase devenue proverbiale, ou même qu'elle n'ait pas été dite du tout,

un fait irrécusable est celui-ci, constaté par Tite-Live : « César marcha contre l'univers avec cinq mille hommes et trois cents chevaux. »

LIII

Le lendemain, avant le jour, César était maître d'Ariminium (Rimini).

Cette nouvelle sembla s'envoler des bords du Rubicon avec les ailes d'un aigle et s'abattit non-seulement sur Rome, mais encore sur toute l'Italie.

César passant le Rubicon et marchant sur Rome, c'était la guerre civile.

Or, qu'était-ce que la guerre civile pour les Romains ?

C'était la désolation dans toutes les familles, la mort entrant dans toutes les maisons, le sang coulant dans toutes les rues ; c'était Marius, c'était Sylla.

Qui pouvait deviner une chose indevinable ? – je crois que nous faisons le mot dont nous avons besoin, mais, ma foi, tant pis ! – qui pouvait deviner un vainqueur clément ? C'était inconnu, c'était inouï, cela ne s'était jamais vu.

Les autres guerres avaient fait un effroyable prospectus à celle-ci.

Aussi, cette fois, n'était-ce pas même comme dans les autres guerres, où la crainte enfermait les gens chez eux. Non ; la terreur poussait les citoyens hors de leurs maisons. Dans toute l'Italie, on voyait des hommes et des femmes courir éperdus. Les villes elles-mêmes semblaient s'être arrachées à leurs fondements pour prendre la fuite et se transporter d'un lieu à un autre. Tout afflua vers Rome ; Rome se trouva comme inondée d'un déluge de peuple qui s'y réfugiait des environs, et chacun entra dans une agitation si violente que la tempête de la rue, que cette mer d'hommes, soulevée dans les carrefours et sur les places, allait toujours grossissant, toujours montant, à ce point qu'il n'y avait ni raison ni autorité qui pût la contenir.

Et chaque homme et chaque femme, de plus en plus effaré, accourait en criant :

— César arrive !

Et chaque bouche répétait :

— César ! César ! César !

Que venaient chercher à Rome tous ces individus, toutes ces villes, tous ces peuples ?

L'appui de Pompée.

Pompée était le seul qui pût résister à César.

Quel souvenir avait-on gardé de César ?

Celui d'un tribun prodigue et factieux proposant et exécutant les lois agraires.

Qu'était Pompée ?

Le représentant de l'ordre, de la propriété, des bonnes mœurs.

Mais Pompée avait perdu la tête.

Comme il fallait bien rejeter la faute sur quelqu'un, le sénat la rejetait sur Pompée.

— C'est lui, disait Caton, qui a grandi César contre lui-même et contre la République.

— Pourquoi, disait Cicéron, Pompée a-t-il refusé les offres très-raisonnables que lui faisait César ?

Favorinus arrêta le proconsul sur le Forum.

— Où sont tes soldats, Pompée ? lui demanda-t-il.

— Je n'en ai pas, répondit celui-ci désespéré.

— Frappe donc du pied, alors, puisque, en frappant du pied la terre, tu devais en faire sortir des légions.

Et cependant Pompée avait au moins quatre fois autant de soldats que César.

Mais comment deviner que César n'avait que cinq mille hommes ?

Les bruits les plus étranges sur le nombre des soldats de César, sur la rapidité de la course de César, se répandaient dans Rome.

Puis Pompée sentait que le peuple tout entier allait à César. La terre, en quelque sorte, lui manquait sous les pieds.

Le peuple, c'est le sol sur lequel tout gouvernement est bâti ; les révolutions sont les tremblements de terre de ce sol-là.

Voyant que Pompée perdait la tête, le sénat cria : *Sauve qui peut !* Il rendit une loi qui déclarait traître quiconque ne fuirait pas avec lui.

Caton jura de ne plus couper sa barbe et ses cheveux et de ne plus mettre de couronne sur sa tête que César ne fût puni et la République hors de danger.

Il fit une chose qui dut lui coûter bien davantage : il reprit, pour avoir soin de ses jeunes enfants, sa femme Marcia « qui, dit Plutarque, était veuve et possédait des biens considérables, car Hortensius était mort, et, en mourant, l'avait instituée son héritière. » Et c'est là, ajoute le biographe grec, c'est là ce que lui reproche César. Il l'accuse d'avoir aimé l'argent et trafiqué du mariage par intérêt.

Car enfin, » dit-il, « si Caton avait besoin d'une femme, pourquoi la céder à un autre ? et s'il n'en avait pas besoin, pourquoi la reprendre ? Ne l'avait-il donnée à Hortensius que comme un appât, en la lui prêtant jeune pour la retirer riche ?

Ce diable de César, il n'y avait rien à gagner à être son ennemi.

Était-on Pompée, il vous battait.

Était-on Caton, il vous raillait.

Les consuls, à leur tour, quittèrent Rome sans avoir fait – tant ils étaient pressés de fuir – les sacrifices qu'ils avaient l'habitude de faire aux dieux quand ils quittaient la ville.

Les sénateurs, de leur côté, les suivirent ou les précédèrent, chacun prenant ce qui lui tombait de plus précieux sous la main.

Cicéron fait comme les autres. Il emmène son fils, laisse sa femme et sa fille.

— Si l'on pille, leur crie-t-il en partant, mettez-vous sous la protection de Dolabella.

Puis il leur écrit :

Formies, janvier.

Réfléchissez bien, mes chères âmes, sur le parti que vous avez à prendre. Ne vous décidez pas à la légère : ce n'est pas moins votre affaire

que la mienne. Restez-vous à Rome ? me rejoindrez-vous en quelque lieu sûr ?

Voici là-dessus mes idées : ayant Dolabella pour vous, vous n'avez rien à craindre à Rome ; et si même on se portait à des excès, si l'on en venait à piller, votre présence sur les lieux pourrait nous être d'un grand secours.

Mais attendez, j'y songe, tous les gens de bien sont hors de Rome, ils ont enlevé leurs femmes avec eux ; tenez, il y a, dans le pays où je suis, tant de villes qui nous sont dévouées, tant de terres à nous, que vous pourriez me voir souvent et me quitter toujours à votre aise, sans cesser d'être sur un territoire qui fût neutre. En vérité, je ne saurais vous dire le meilleur de ces deux partis. Voyez ce que font les femmes du même rang que vous ; surtout prenez-garde d'attendre trop tard et de ne pouvoir plus sortir de Rome. Tout cela mérite que vous y réfléchissiez mûrement et avec nos amis ; dites à Philotime de mettre la maison en état de défense et d'y tenir suffisamment de monde ; puis tâchez d'avoir des messagers sûrs pour m'envoyer, tous les jours, de vos nouvelles ; enfin, si vous faites cas de ma santé, soignez la vôtre.

Vous voyez Pompée fuyant ; vous voyez les consuls fuyant ; vous voyez le sénat fuyant. Caton fuit, Cicéron fuit, tout le monde fuit !

La panique est universelle.

C'était, dit Plutarque, un spectacle terrible que de voir, dans une si terrible tempête, cette ville abandonnée, et, pareille à un vaisseau sans pilote, flotter à l'aventure sur cette mer d'épouvante et de terreur.

Il n'y eut pas jusqu'à Labiénus, ce lieutenant de César, cet homme pour lequel César avait risqué sa vie, qui ne quittât l'armée de César et ne se mît à fuir avec les Romains, rejoignant Caton, rejoignant Cicéron, rejoignant Pompée.

Qui eût vu les routes d'Italie à vol d'oiseau eût cru que toute cette population effarée fuyait la peste.

Un seul fait donnera une idée de l'épouvante qui régnait à Rome.

Le consul Lentulus, étant venu pour tirer de l'argent du trésor

secret déposé dans le temple de Saturne, entendit crier – au moment où il ouvrait la porte – que l'on apercevait les coureurs de César. Il s'enfuit si rapidement qu'il oublia de fermer la porte qu'il venait d'ouvrir ; si bien que, lorsqu'on accusa César d'avoir forcé les portes du temple de Saturne pour y prendre trois mille livres d'or qu'il y avait prises effectivement :

— Par Jupiter, dit-il, je n'ai pas eu besoin de les forcer : le consul Lentulus avait eu si grand'peur de moi qu'il les avait laissées ouvertes.

LIV

Mais ce n'était point l'affaire de César d'être ainsi un épouvantail pour l'Italie. Ces airs de bandit, cette réputation de brûleur et de pillard ne lui allaient aucunement. Il fallait d'ailleurs rallier à lui les gens de bien ; il ne pouvait arriver à ce but qu'à force de clémence.

Il commença par renvoyer à Labiénus son argent et ses bagages.

Puis, comme un détachement lancé contre lui, au lieu de le combattre, non-seulement s'était réuni à lui, mais encore lui avait livré son capitaine, Lucius Pupius, il renvoya Lucius Pupius sans lui faire aucun mal.

Enfin, sachant quelle peur effroyable galopait ou plutôt faisait galoper Cicéron, il écrit à Opius et à Balbus, avec charge de décrire à Cicéron :

César, à Opius et à Balbus.

C'est, je vous jure, avec un vif plaisir que je trouve, dans votre lettre, l'approbation de ce qui s'est passé à Corfinium. Je suivrai vos conseils ; il m'en coûtera d'autant moins qu'ils sont d'accord avec mes intentions. Oui, je serai aussi doux que possible, et je ferai tout pour ramener Pompée. Essayons de ce moyen de gagner les cœurs et de rendre la victoire durable. Ceux qui m'ont précédé n'ont pu fuir la haine par la cruauté, et ils n'ont pas dû à cette cruauté une longue victoire, excepté toutefois Sylla. Mais je ne serai pas son imitateur. Cherchons de nouveaux moyens de vaincre, et assurons-nous sur la miséricorde et la libéralité. Maintenant, comment faire pour arriver à ce résultat ? J'ai déjà quelques idées en tête, et d'autres viendront, je l'espère, se joindre à celles-ci. Pensez-y de votre côté, je vous prie.

À ce propos, Cnéius Magius, préfet de Pompée, a été surpris par mes troupes. J'en ai usé vis-à-vis de lui ainsi que j'avais résolu, c'est-à-dire que je l'ai sur-le-champ rendu à la liberté. Déjà deux autres préfets de Pompée étaient tombés en mon pouvoir. Ils ont été renvoyés par moi. S'ils veulent me prouver leur reconnaissance, ils exhorteront Pompée à

être plutôt mon ami que l'ami de mes ennemis, de ceux dont les intrigues sont cause que la République est arrivée à l'état où nous la voyons.

Maintenant, qu'a fait César à Corfinium qui lui avait valu l'approbation d'Oppius et de Balbus ?

César faisait le siège de Corfinium. Comme il était arrivé déjà, comme il devait arriver encore, les habitants avaient livré la ville ; mais, en la lui livrant, ils lui avaient livré les hommes de Pompée : Lentulus – non pas ce Lentulus qui s'était sauvé si vite qu'il avait oublié de fermer les portes du trésor, non : celui-ci, c'est Lentulus Spincer, un ami de Cicéron ; Cicéron en parlera tout à l'heure dans une lettre à César –, Domitius Ahénorbarbus, un aïeul de Néron, Vitellius Rufus, Quintilius Varus, Lucius Rubius et beaucoup d'autres.

Tous ces gens-là s'attendaient à la mort ; il s'y attendaient si bien que Domitius avait demandé du poison et l'avait avalé. Par bonheur, celui auquel il s'était adressé, comptant sur la clémence de César, n'avait donné à Domitius qu'une boisson inoffensive. – N'oublions pas ce Domitius : tout pardonné qu'il est, il restera un des grands ennemis de César.

En supposant César fidèle aux traditions de la guerre civile, ils n'en devaient pas réchapper.

Marius et Sylla en avaient fait étrangler bon nombre qui certes l'avaient moins mérité qu'eux.

Que fit César ?

Un petit discours dans lequel il reproche à deux ou trois de ses amis d'avoir tourné leurs armes contre lui ; puis, après les avoir défendus des outrages des soldats, il les renvoie sains et saufs.

Bien plus, il fait rendre à Domitius cent mille philippes d'or qu'il avait mis en dépôt chez les magistrats, quoiqu'il sût bien que cet argent n'appartenait pas à Domitius, mais que c'était de l'argent du trésor qu'on avait donné à celui-ci pour payer les soldats qui devaient marcher contre lui, César.

Voilà ce qu'il avait fait à Corfinium, et ce dont le louaient Oppius et Balbus, qu'il chargeait de ramener à lui Cicéron.

Et, en effet, Balbus écrit à Cicéron, lui fait passer la lettre de César, le rassure, et Cicéron s'écrie qu'il connaît César, que César est la douceur même, et qu'il ne l'a jamais cru capable de verser le sang.

Alors César écrit à Cicéron lui-même :

César, imperator, à Cicéron, imperator, salut !

Tu ne te trompais point et tu me connaissais parfaitement. Rien n'est plus loin de moi que la cruauté. Je suis heureux et fier, je l'avoue, que tu aies cette opinion de moi. Des gens que j'ai renvoyés sains et saufs vont, dit-on, profiter de la liberté que je leur ai rendue pour prendre les armes contre moi. Soit ! qu'ils fassent ainsi : je resterai moi, qu'ils soient eux. Mais fais une chose : que je te trouve le plus tôt possible à Rome, afin que je puisse, comme j'y suis accoutumé, recourir à tes conseils et user de toi en toute chose. Rien ne m'est plus cher que ton cher Dolabella, sois-en convaincu. Je lui devrai une nouvelle grâce, celle de t'avoir près de moi. Son humanité, son bon sens, sa tendresse pour moi m'en dépendent.

On avait de grands préjugés contre César.

Le parti contre lequel il marchait s'appelait le parti des honnêtes gens. César résolut d'être plus honnête que les honnêtes gens.

L'aristocratie, qu'il combattait, suivait la vieille loi, la loi des Euménides, comme dit Eschyle, la loi de la vengeance. Lui proclama une loi nouvelle, la loi de Minerve, la loi de l'humanité.

Fut-ce un instinct de cette âme, « à laquelle, dit Suétone, la haine était inconnue, et qui, lorsqu'elle se vengeait, se vengeait très doucement » ? Fut-ce un calcul ? Calcul sublime dans tous les cas, qui comprit qu'après les tueries de Sylla et les boucheries de Marius, il y avait à remporter une victoire d'étonnement en se faisant miséricordieux.

Nous avons dit comment fuyaient les habitants et même les villes ; mais c'étaient les habitants des villes assez éloignées pour qu'ils eussent le temps de fuir. César faisait une telle diligence que les villes les plus proches le virent arriver aussitôt que la

nouvelle de sa venue.

Pour celles-là, il n'y eut donc pas moyen de fuir. Il fallut rester, attendre le pillage, l'incendie, la mort.

César passa, ne pilla point, ne brûla point, ne tua point.

Cela était si nouveau que les gens à qui il n'avait fait aucun mal restèrent tout ébahis. C'était cependant bien là ce neveu de Marius, ce complice de Catilina, cet incitateur de Clodius. Pas de pillage ! pas d'incendie ! pas de supplice ! lorsque Pompée, au contraire, l'homme de l'ordre, de la morale, de la loi, proclame son ennemi quiconque ne le suit pas et ne promet que proscriptions, verges et gibet.

Ce ne sont point ses ennemis qui le rapportent ; sans cela, je serais le premier à vous dire : Ne croyez pas le mal qu'on impute au vaincu, dans les guerres civiles surtout. — Non, c'est Cicéron.

Voyez plutôt ; voici un échantillon de ce qu'il nous dit des projets de Pompée :

Vous n'imaginez pas (c'est à Atticus qu'il écrit), vous n'imaginez pas à quel point notre cher Cnéius tient à être un second Sylla. J'en parle savamment ; il ne s'en est, d'ailleurs, jamais beaucoup caché.

— Eh quoi ! me direz-vous, vous savez cela et vous restez où vous êtes ?

— Eh ! bons dieux ! je reste non pas par sympathie, sachez-le bien, mais par reconnaissance.

— Vous ne trouvez donc pas la cause bonne ? allez-vous dire.

— Excellente, au contraire ; mais souvenez-vous qu'on la soutiendra par d'exécrables moyens.

Leur dessein est d'abord d'affamer Rome et l'Italie, puis de dévaster et de brûler tout, et, je vous en répons, ils ne se feront pas un scrupule de dépouiller les riches !...

Or, comme le dit Cicéron, il savait cela, lui ; d'autres le savaient aussi, tout le monde le savait ; ce ramassis de nobles ruinés le criait tout haut.

D'ailleurs, pourquoi en douterait-on ? Pompée n'est-il pas l'élève de Sylla ?

Aussi, dès que les banquiers, les usuriers, les gens à argent croient qu'on leur laisse leurs belles petites villas et leurs chers petits écus, se réconcilient-ils avec le chef des gueux.

Les gens cessent de fuir, les portes s'ouvrent : on le regarde passer d'abord, puis on vient au-devant de lui, puis on se précipite à sa rencontre.

Rappelez-vous le retour de l'île d'Elbe ; cette marche de César y ressemble énormément.

Aussi Cicéron écrit-il à Atticus :

Pas un pouce de terrain en Italie dont il ne soit le maître. De Pompée, pas un mot ; mais, s'il n'est en mer en ce moment, tout passage doit lui être fermé.

Du côté de César, ô célérité incroyable ! tandis que du nôtre...

Mais je répugne à accuser celui dont les dangers font mon désespoir et mon supplice.

Or, si Cicéron, après ce que nous avons lu, n'accuse pas Pompée, que diront ceux qui l'accusent ?

Cependant, au milieu de tout cela, que devient Pompée ? que devient l'homme qui a refusé toute condition de paix ? que devient le vaniteux imperator qui n'avait, disait-il, qu'à frapper du pied pour faire sortir de terre des légions de cavalerie et d'infanterie ?

Ce que devient Pompée, personne n'en sait rien. Pompée a disparu, on le cherche : dix millions de sesterces à qui retrouvera Pompée perdu.

Il y a un homme qui doit savoir où est Pompée.

C'est Cicéron.

Voyons, Cicéron, où est Pompée ? Vous en écrivez à Atticus en février, l'an 705 de Rome, quarante-huit ans avant Jésus-Christ. Qu'en dites-vous ?

Il ne manque plus à notre ami, pour achever de se déshonorer, que de laisser Domitius à lui-même. On croit généralement qu'il arrivera à son secours. Moi, j'en doute.

— Quoi donc ! direz-vous, il abandonnerait Domitius, un homme de cette importance, lui qui a trente cohortes à sa disposition ?

Eh ! oui ; il l'abandonnera, mon cher Atticus, ou je me trompe fort. Sa peur est incroyable. Il ne songe qu'à fuir !...

C'est écrit : *Nihil spectat nisi fugam !*

Et voilà l'homme à qui, selon vous, je dois associer mon sort. Je sais que c'est votre pensée. Eh bien, moi, je vois de qui je dois m'éloigner ; par malheur, je ne vois pas qui je dois suivre.

J'ai prononcé, prétendez-vous, une mémorable parole quand j'ai dit que je préférerais être vaincu avec Pompée que de vaincre avec les autres.

Oui, mais avec le Pompée d'alors, avec le Pompée tel qu'il me paraissait du moins, non pas avec le Pompée qui fuit sans savoir pourquoi ni comment, qui a livré ce que nous possédions, qui a abandonné la patrie et qui est prêt à abandonner l'Italie. L'ai-je dit ? Eh bien, tant pis ! c'est chose faite. Je suis vaincu.

Au reste, je ne m'habituerai jamais à voir des choses que je n'aurais jamais crues possibles, ni à suivre un homme qui m'a enlevé aux miens et à moi-même.

Adieu ! je vous manderai exactement ce qui suivra.

Voulez-vous savoir ce qui suit ? Lisez :

Pompée est retrouvé.

Ô honte ! ô malheur ! car il n'y a de malheur, selon moi, que dans la honte ; il s'était plu à grandir César, et voilà que, tout à coup, il se met à le craindre et ne veut à aucun prix la paix.

Mais, il faut le dire en même temps, il ne fait absolument rien pour la guerre.

Le voilà hors de Rome : il perd le Picénum par sa faute, il se laisse acculer dans l'Apulie, il va passer en Grèce ; et pas un mot d'adieu à qui que ce soit, pas une parole sur une résolution si grave et si étrange.

Mais voilà que Domitius lui écrit.

Il adresse alors une lettre aux consuls : il semble que le sentiment de l'honneur se réveille en lui.

Vous croyez que le héros, revenu à lui-même, va s'écrier :

— Je sais ce qu'exigent le devoir et l'honneur. Que m'importent les dangers, la justice est pour moi !

Bah ! adieu l'honneur ! le héros est en route, il se sauve, il court du côté de Brindes. On assure que, là-dessus, Domitius a fait sa soumission pour lui et tout ce qui est avec lui.

Oh ! chose lugubre ! Je ferme ma lettre : la douleur m'empêche de continuer. J'attends de vos nouvelles.

Pompée est retrouvé, comme vous voyez ; il fuit vers Brindes.

Oh ! il y est bien, à Brindes, c'est-à-dire à la pointe extrême de l'Italie. Tenez, il écrit de là à Cicéron :

Cnéius le Grand, proconsul, à Cicéron, imperator !

J'ai reçu votre lettre ; si votre santé est bonne, je vous en félicite. J'ai reconnu, dans ce que vous me dites, votre vieux dévouement à la République. Les consuls ont rejoint l'armée que j'avais dans l'Apulie ; je vous conjure, par cet admirable patriotisme qui ne s'est jamais démenti, de venir nous joindre, afin de délibérer en commun sur les meilleures mesures à prendre dans la situation affligeante de la République.

Prenez la voie Appia, et arrivez à Brindes le plus tôt possible.

Et il continue de s'appeler Cnéius le Grand !

Je vous le disais bien, chers lecteurs, qu'on vous avait surfait Pompée.

Il va sans dire que Cicéron n'est pas le seul qui pense et qui dise que Pompée est un sot et un lâche.

Pompée un lâche ! quelle étrange association de mots ! mais que voulez-vous ! je me suis engagé à vous donner les grands hommes en robe de chambre, et il en est des grands hommes comme des civets de lièvre : pour vous faire un grand homme, il me faut un grand homme.

Voyons, c'est Célius, cette fois, qui écrit à Cicéron :

En vérité, as-tu jamais vu, dis-moi, un homme plus stupide que ton Cnéius Pompée ? Causer un si grand bruit, un si profond ébranlement pour ne faire que des sottises !

Et notre César, au contraire, quelle puissance d'action, mon cher, et surtout quelle modération dans la victoire ! As-tu jamais lu ou entendu raconter rien d'égal ? Qu'en dis-tu ? que te semble aussi de nos soldats, hein ? de nos soldats qui, dans des lieux inaccessibles, glacés par un hiver effroyable, vous font une campagne comme ils vous feraient une promenade ! Par Jupiter ! quels mangeurs de pommes !

Comme vous vous moqueriez de moi si vous saviez ce qui m'inquiète, au fond, dans toute cette gloire dont il ne me revient rien ! Je ne puis vous dire cela que de vive voix. Tout ce que je sais, c'est que son intention est de m'appeler à Rome aussitôt qu'il aura chassé Pompée de l'Italie. Au reste, je pense qu'à l'heure qu'il est, la chose est faite, à moins que Pompée n'aime mieux se faire assiéger dans Brindes.

Salut à votre fils Cicéron !

De son côté, César récrit à Cicéron. D'où ? La lettre n'est pas datée. César sait-il bien lui-même où il est ? Il avance aussi vite que Pompée fuit.

Le temps me presse ; nous sommes en marche et les légions ont pris les devants. Je ne veux cependant pas laisser partir Furnius sans vous envoyer un mot de gratitude. Ce que je vous demande instamment, ce

que je vous demande en grâce, c'est de vous rendre à Rome. J'y serai bientôt, je l'espère. Puissé-je vous y voir et profiter de votre crédit, de vos lumières, de votre position, de tout ce que vous pouvez, enfin !

Je finis comme j'ai commencé : le temps vole ; pardonnez-moi de ne vous écrire que ce mot. Furnius vous dira le reste.

Ainsi tout le monde veut Cicéron. Pompée le tire du côté de Brindes, César l'appelle du côté de Rome. Auquel entendra-t-il ? Oh ! s'il osait, comme il lâcherait Pompée et courrait à César !

— Oh ! si je n'étais engagé, dit-il ; mais j'ai de telles obligations à Pompée que je ne puis supporter même l'ombre de l'ingratitude.

Il répond à César :

Cicéron, imperator, à César, imperator, salut !

J'ai lu la lettre dont tu as chargé pour moi notre Furnius et où tu m'engages à revenir à Rome.

Tu parles de profiter de mes lumières et de ma position.

Mais tu ajoutes : de mon crédit et de tout ce que je puis.

Ici, c'est autre chose, et je me demande quel sens tu attaches à ces paroles.

Naturellement, je pense que ta haute sagesse ne peut t'inspirer que des sentiments de paix, de repos et de concorde pour tes concitoyens.

S'il en est ainsi, César, tu as raison de penser à moi, et je suis l'homme qu'il te faut, par position et par nature.

Si donc mes pressentiments ne me trompent point, si tu éprouves quelque bienveillance pour Pompée, si tu as quelque désir de le voir revenir à toi et à la République, tu ne trouveras nulle part un meilleur agent que moi, qui jamais ne lui ai donné que de bons conseils à toutes les époques, ainsi qu'au sénat, quand je l'ai pu ; que moi qui, la guerre déclarée, n'y ai pris aucune part active ; et je ne me suis point borné à une simple manifestation de mon opinion sur ce point, mais me suis appliqué à la faire partager aux autres.

Aujourd'hui, je te l'avoue, César, je ne puis voir avec indifférence l'abaissement de Pompée ; car, depuis quelques années, j'ai fait de toi et de lui mes idoles, et je vous ai voué, à lui et à toi, une amitié profonde.

Je t'en prie donc, César, je t'en conjure à genoux, dérobe un instant aux soins qui t'occupent, avise à ce qu'il me soit permis de me montrer

loyal, reconnaissant, fidèle, enfin, au souvenir des plus grands services qu'un homme ait jamais reçus. Ménage donc le seul homme qui puisse servir de médiateur entre toi et lui, entre vous deux et nos concitoyens.

Je t'ai déjà remercié d'avoir conservé la vie de Lentulus, d'avoir fait pour lui ce qu'il avait fait pour moi. Mais, depuis la lettre qu'il m'a écrite dans l'effusion de sa gratitude, il me semble que je partage avec lui le bienfait.

Si telle est ma reconnaissance en ce qui touche Lentulus, fais, je t'en supplie, que je puisse t'en avoir une pareille à l'égard de Pompée.

Allons, vous voyez qu'il y a du bon dans Cicéron. Mais tout cela n'aboutira à rien.

— Viens comme médiateur, dit César.

— Aurai-je mes coudées franches ? demande Cicéron.

— Je ne prétends pas te dicter ton rôle, répond César.

— Je te préviens que, si je vais à Rome, insiste Cicéron, je pousserai le sénat à t'empêcher de passer en Espagne et de porter la guerre en Grèce. Je te préviens, en outre, qu'à chaque instant je récriminerais en faveur de Pompée.

— Alors ne viens pas, réplique César.

Et, en effet, Cicéron reste à Formies – jusqu'à nouvel ordre du moins.

Mais, à Formies, Cicéron est très-inquiet, car il reçoit un billet de Balbus.

Ne vous semble-t-il pas une Fronde antique, plus sérieuse que celle du xvii^e siècle, avec tous ses petits billets du matin ; seulement, au lieu d'être de M. de la Rochefoucauld et du cardinal de Retz, ils sont de Pompée et de César.

Cicéron reçoit donc ce petit mot :

Balbus à Cicéron, imperator, salut !

J'ai reçu de César une toute petite lettre dont je t'envoie copie ; par sa brièveté, tu jugeras si son temps est pris, puisqu'il m'a écrit si laconiquement sur des choses d'une telle importance.

Si'il arrive quelque chose de nouveau, je te l'écrirai à l'instant même.

César à Oppius et à Cornelius Balbus.

Je suis arrivé dans Brindes à la pointe du jour, le 7 des ides de mars, et j'ai fait mes dispositions. Pompée est à Brindes ; il m'a envoyé M. Magius pour me parler de paix. J'ai répondu ce que vous allez voir ; je n'ai pas voulu mettre un instant de retard à vous prévenir ; dès que j'en reviendrai à l'espoir d'un arrangement, je vous en aviserai.

Maintenant, mon cher Cicéron, comprends-tu mes angoisses ! c'est la seconde fois qu'on me donne l'espoir de la paix et que je tremble de voir évanouir cet espoir ; absent par malheur, je ne puis que faire des vœux, et j'en fais de bien sincères ; si j'étais là, peut-être y pourrais-je quelque chose ; et, maintenant, je suis sur la croix de l'attente.

Voilà tout le dessous des cartes ; passons au dessus. César a marché avec sa célérité ordinaire. Après avoir pris Corfinium, notre San-Perino moderne, que plusieurs historiens confondent à tort avec Corfou (Corcyra) ; après avoir rassuré sur leur existence, qu'ils croyaient singulièrement compromise, Domitius et Lentulus Spincer, il a suivi les bords de la mer Adriatique.

César, qui fait la guerre des Gaules, n'a de barques que celles avec lesquelles il a abordé en Angleterre, et il n'a pas eu le temps de leur faire franchir le détroit de Cadix et de les amener dans l'Adriatique.

César, disons-nous, a suivi les bords de la mer et est arrivé à Brindes.

Il s'était fait précéder de Magius, intendant des maisons de Pompée, qu'il avait surpris en route et renvoyé à son maître.

Magius avait mission de dire à Pompée :

— César arrive : il dit qu'il est dans l'intérêt de la République que vous ayez une entrevue, mais seuls, sans témoins ; de loin et par intermédiaire, rien ne s'arrangera.

C'est à cette entrevue demandée par lui que fait allusion César quand il écrit à Balbus : « Il m'a envoyé Magius pour parler de paix. »

César avait avec lui six légions, dont deux complètement créées en route ; six légions, c'est-à-dire quarante mille hommes,

à peu près. On voit que ses cinq mille fantassins et ses trois cents cavaliers avaient fait boule de neige.

Napoléon, lui aussi, part de l'île d'Elbe avec cinq cents hommes, la dixième partie de ce qui suivait César ; lui aussi est traité de brigand par les Lentulus de l'époque ; lui aussi, enfin, arrive aux Tuileries avec une armée !

Alors le siège commence, un de ces sièges gigantesques tels que faisait César ; quelque chose comme le siège de la Rochelle en 1628 par le cardinal de Richelieu.

Écoutez bien ceci :

César se décide à fermer le port de Brindes. Il fait commencer une digue à son entrée la plus étroite ; mais, la profondeur de l'eau l'empêchant de continuer, il construit des radeaux de trente pieds carrés ; avec ces radeaux, qu'il rattachera à ses ouvrages de maçonnerie déjà commencés, il fermera le port. Afin qu'ils ne soient pas ébranlés par le choc des vagues, il les assujettit, aux quatre coins, avec des ancrés ; puis, pour défendre ceux-ci, il en fait faire un second rang pareil au premier. Il les couvre de terre et de fascines pour aller et venir dessus plus à l'aise ; il les arme de parapets et de claies en flanc et sur le devant ; enfin, il y dresse des tours à deux étages afin de les garantir du choc des vaisseaux et du feu.

À cela Pompée oppose les gros bâtiments de charge qu'il a saisis dans le port, fait dresser sur ces bâtiments des tours à triple étage qu'il remplit de machines et de toute sorte de dards ; puis il les lance contre les radeaux pour les couler.

Alors les géants luttent corps à corps, et tous les jours la lutte recommence.

Pendant, jusqu'au bout, César veut mettre les procédés de son côté.

Il envoie à Pompée un de ses lieutenants, Caninus Rébilus.

Rébilus est chargé de demander, de la part de César, une entrevue à Pompée. — Pompée aura tous les honneurs de l'entrevue, César en donne sa parole.

Pompée répond qu'il ne peut rien faire en l'absence des consuls.

En effet, les consuls sont à Dyrrachium.

C'était un échappatoire, César l'a bien compris.

Il continue son siège.

Au bout de neuf jours, les vaisseaux qui avaient transporté les consuls et une partie de l'armée à Dyrrachium rentrent à Brindes, sans armée et sans consuls, bien entendu.

Ils reviennent chercher Pompée et ses vingt cohortes.

Pompée, alors, se prépare à la fuite.

Il fait barricader les portes de la ville, les avenues des places et des carrefours ; il fait barrer les rues par d'énormes fossés et garnir de pieux le fond de ces fossés ; puis il couvre le tout de claies, sur lesquelles il sème de la terre et du sable : ce sont autant de trappes où tomberont les soldats de César.

Enfin, une nuit, après avoir disposé ses archers le long des murailles, il embarque sans bruit ses soldats, laisse des barques pour emporter les archers à leur tour, et, à minuit, il met à la voile, force le passage, et part, laissant seulement deux vaisseaux chargés de soldats échoués contre la digue.

Mais, à peine Pompée et ses hommes sont-ils partis, à peine les archers qui gardent les murailles sont-ils embarqués, que, du haut de leurs maisons, les habitants de Brindes appellent à grands cris César et font signe à ses soldats de venir.

César comprend tout, accourt aux portes, que les habitants démolissent en dedans, tandis que ses soldats les enfoncent du dehors. Il va se précipiter à travers les rues à la poursuite de Pompée, mais les habitants le préviennent des pièges dressés dans les rues.

Il prend alors un grand détour, c'est-à-dire tourne la ville, arrive aux digues, les trouve fermées, et, au loin, voit la mer couverte de vaisseaux qui fuient.

C'était le soixantième jour depuis qu'il avait passé le Rubicon.

Alors il reste un instant pensif.

Tentera-t-il de poursuivre Pompée ?

C'est impossible : César n'a pas un vaisseau. D'ailleurs, la force de Pompée n'est pas là : la force de Pompée est en Espagne, où sont ses meilleures troupes. L'Espagne, c'est la citadelle de Pompée.

César dit alors un de ces mots comme en disent les hommes de génie et qui résument toute une situation :

— Allons combattre une armée sans général, et nous reviendrons combattre un général sans armée.

Quelques jours après l'entrée de César à Brindes, Cicéron reçoit cette lettre :

Mælius et Trébatius, à Cicéron, imperator, salut !

Comme nous sortions de Capoue, nous apprenons en chemin que Pompée s'est embarqué le 16 des calendes d'avril avec toutes ses troupes.

César est entré le lendemain dans la ville ; il a fait un discours au peuple et est reparti à l'instant même pour Rome. Il peut y être avant les calendes et ne compte y séjourner que peu de temps ; de là, il partira pour l'Espagne. Nous croyons bien faire en vous avertissant de l'arrivée de César, et, à cet effet, nous vous renvoyons vos esclaves.

Nous apprenons à l'instant que César couchera le 8 des calendes d'avril à Bénévent, et, le 6, à Simiesse.

Nous tenons la chose pour certaine.

César, en effet, suit le chemin indiqué et rentre à Rome.

À Rome, tout est calme ; si calme, dit Cicéron, que les honnêtes gens s'étaient *remis à faire l'usure*.

Grande preuve de calme, en effet !

Comme Napoléon traversait la France en arrivant de Cannes à Paris sans tirer un coup de fusil, César avait traversé toute l'Italie, de Ravenne à Brindes et de Brindes à Rome, sans verser une goutte de sang.

Comparez maintenant à cette rentrée dans Rome les rentrées de Marius et de Sylla.

À cette heure, une nouvelle ère va commencer pour César ;

l'ère que vient de traverser malheureusement Pompée, celle dans laquelle les hommes donnent la véritable mesure de leur grandeur : l'ère de la dictature !

LVI

En arrivant à Rome, le premier soin de César fut de donner ordre au sénat de se réunir.

Le sénat se réunit.

César y apparut, non pas comme Louis XIV au parlement, un fouet à la main, mais calme, sans humilité comme sans orgueil.

Il avait cantonné ses troupes dans les environs et était entré presque seul à Rome.

Il n'avait donc pas les allures d'un dictateur ; il n'avait pas non plus la tenue d'un suppliant : il avait l'aspect d'un homme sûr de son droit.

Moralement, il avait fait son 18 brumaire.

Il représenta aux sénateurs qu'il n'avait jamais aspiré à aucune charge dont la porte ne fût ouverte à un citoyen romain ; qu'il avait attendu le temps prescrit par les lois pour briguer un nouveau consulat ; que, malgré l'opposition de ses ennemis et les criaileries de Caton, le peuple avait décidé qu'il le pourrait consulter, quoique absent.

Il parla de sa modération, de sa patience ; il demanda qu'on se souvînt qu'il avait offert de licencier ses troupes si Pompée en faisait autant ; il démontra l'injustice de ses ennemis, qui voulaient lui imposer, à lui, les lois qu'ils ne reconnaissaient pas pour eux-mêmes ; il les accusa d'avoir préféré mettre l'Italie à feu et à sang plutôt que souffrir la moindre diminution de leur autorité ; il leur reprocha ses deux légions enlevées. Il rappela la violence dont on avait usé envers les tribuns et qui avait été telle que Marc Antoine et Quintus Cassius s'étaient vus obligés de quitter Rome en habits d'esclave et de se venir mettre sous sa protection ; il rappela son insistance auprès de Pompée pour en obtenir une entrevue et tout régler à l'amiable et sans effusion de sang. Il pria, par toutes ces considérations, le sénat de prendre, avec lui, soin de la République ; il ajouta cependant que, si le

sénat lui refusait son concours, il prendrait soin de la République tout seul, pensant qu'il lui serait plus facile de se passer du sénat qu'au sénat de se passer de lui, c'est-à-dire que, sous une apparente modération, il se déclarait complètement le maître.

Toutefois, il proposa d'envoyer vers Pompée une députation qui lui offrirait un nouvel accommodement.

Le discours de César fut fort approuvé, et même fort applaudi.

Mais, lorsqu'il s'agit de nommer une ambassade, personne n'en voulut faire partie.

Pompée avait dit tout haut dans le sénat :

— Je ne fais point de différence entre ceux qui demeurent dans Rome et ceux qui suivent le parti de César.

César avait été moins exclusif : il avait déclaré qu'il tenait pour son ami quiconque ne lui faisait pas la guerre.

Trois jours se passèrent en pourparlers et sans qu'on aboutît à rien.

Le troisième jour, César renonça à sa proposition. Peut-être fut-il bien aise de n'avoir pu décider tous ces trembleurs.

Pendant ce temps, la douceur de César – douceur à laquelle on cherchait un motif politique, et dont on écartait la seule et véritable cause, à savoir qu'elle était dans son caractère –, pendant ce temps, disons-nous, la douceur de César, inaccoutumée, inconnue, inouïe, en pareille circonstance, rendait le courage à ses ennemis.

Il en résulta qu'au moment de son départ pour l'Espagne, quand il voulut prendre dans le trésor de l'État l'argent dont il avait besoin pour se mettre en campagne, le tribun Métellus s'y opposa.

— Et pourquoi cela ? demanda César.

— Parce que les lois le défendent, répondit Métellus.

César haussa les épaules.

— Tribun, lui dit-il, tu devrais savoir que le temps des armes n'est pas celui des lois. Si tu souffres avec peine les choses que je vais faire, ôte-toi de mon passage ; la guerre n'admet pas cette

liberté de parole. Quand j'aurai déposé les armes, quand une convention sera faite, tu pourras alors discourir tout à ton aise. Je te dis cela par bonté, tribun, comprends-tu bien ? car je suis ici par le droit du plus fort ; car toi et tous ceux qui êtes ici, vous êtes à moi, vous m'appartenez ; je puis faire de vous ce que je veux, puisque, au bout du compte, vous êtes mes prisonniers.

Et comme Métellus voulait élever la voix :

— Prends garde, lui dit César, car il me serait moins difficile de te faire tuer que de te dire que je vais le faire.

Métellus n'en voulut pas entendre davantage ; il se retira.

César entra dans le temple de Saturne, trouva le trésor ouvert – on se rappelle que le consul Lentulus avait fui si vite qu'il n'avait pas eu le temps de le fermer –, et il y prit, sans difficulté, tout l'argent dont il avait besoin pour faire la guerre : Suétone dit trois mille livres d'or.

Sur le point de partir pour l'Espagne et d'y combattre Afranius, Pétréius et Varon, les trois lieutenants de Pompée, il jeta un dernier regard autour de lui.

Voici ce qu'il vit :

Cotta tenait la Sardaigne ; Caton, la Sicile ; Tubéron, l'Afrique.

Il donna l'ordre à Valérius de s'emparer de la Sardaigne avec une légion ; à Curion, de passer en Sicile avec deux légions et, dès qu'il aurait reconquis la Sicile, d'aller l'attendre en Afrique.

Pompée était à Dyrrachium.

Disons tout de suite que Dyrrachium, c'est Durazzo.

Là, il rassemblait une armée et une flotte. – Plus tard, nous énumérerons cette flotte et dénombrerons cette armée.

Valérius partit pour la Sardaigne.

Avant même qu'il fût embarqué, les Sardes avaient chassé Cotta.

Celui-ci se sauva en Afrique.

Quant à Caton, il était à Syracuse.

Là, il apprend qu'Asinius Pollion – un des lieutenants de César

– vient d’arriver à Messine.

Asinius Pollion commandait l’avant-garde de Curion.

Caton, qui ne savait encore rien de positif sur les événements de Brindes, lui envoie demander des explications sur la situation des affaires.

Asinius Pollion lui apprend alors que Pompée est complètement abandonné, et qu’il est campé à Dyrrachium.

— Que les voies de la Providence divine sont obscures et impénétrables ! s’écrie Caton. Lorsque Pompée ne mettait dans sa conduite ni raison ni justice, il a toujours été invincible, et, aujourd’hui qu’il veut sauver sa patrie et qu’il combat pour la liberté, le succès l’abandonne !

Puis, se recueillant en lui-même :

— J’ai assez de soldats, dit-il, pour chasser Asinius de la Sicile ; mais il attend une armée plus nombreuse que celle qu’il a déjà ; je ne veux pas ruiner l’île en attirant la guerre dans son sein.

Qu’on nous pardonne cette pompe de langage : toutes les fois que nous citons Plutarque, nous citons un Grec, et un Grec de la décadence.

Revenons à Caton.

Il conseilla aux Syracusains d’embrasser le parti du plus fort et prit la mer pour aller rejoindre Pompée à Dyrrachium.

Quant à Cicéron, il était toujours en Italie. Il avait toutes les peines du monde à faire son choix : il ne revenait pas à Rome trouver César, il n’allait pas à Dyrrachium rejoindre Pompée.

Cependant il était à Cannes, tout prêt à s’embarquer. Il ne s’embarquait pas, disait-il, parce que le vent était mauvais.

Il reçut le même jour ces deux lettres, probablement le 1^{er} mai : l’une d’Antoine – on sait les motifs de haine qui existaient entre Antoine et Cicéron – ; l’autre de César.

Voici la première :

Antoine, tribun du peuple et propréteur, à Cicéron, imperator, salut !

Si je ne t'aimais, et beaucoup plus que tu ne veux croire, je ne m'occuperais pas d'un bruit qui court ici, et que je crois parfaitement faux. Mais plus je te suis attaché, plus j'ai le droit de m'occuper d'une rumeur, fût-elle sans fondement.

Tu vas passer la mer, toi à qui ton Dolabella et ta Tullie sont si chers, toi qui nous es si cher à tous que, par Hercule ! je te le jure, ton honneur et ta considération nous touchent comme toi-même.

Je tiens à te convaincre que, César excepté, il n'y a personne pour qui j'aie plus d'affection que pour toi, et qu'il n'est personne, à ma connaissance, sur le dévouement de qui César compte plus que sur le tien.

Je t'en supplie donc, mon cher Cicéron, ne t'engage dans aucune démarche qui te lie ; garde-toi de qui a déjà été si ingrat envers toi, et ne va pas, pour suivre cet ingrat, fuir comme un ennemi l'homme qui, ne t'aimât-il point, voudrait encore, si grand est le cas qu'il fait de toi, te voir puissant et honoré.

Je t'envoie cette lettre par Calpurnius, mon ami particulier, afin que tu saches à quel point j'ai à cœur tout ce qui se rapporte à ton salut et à ta gloire !

Le même jour, nous l'avons dit, Cicéron recevait une seconde lettre de César, celle-là apportée par Philotime.

César, imperator, à Cicéron, imperator, salut !

17 avril.

Il n'y a rien à craindre, n'est-ce pas ? et tu n'es point homme à rien faire imprudemment ; cependant, troublé par certains bruits, je juge à propos de t'écrire : Au nom de notre amitié, ne te rallie pas à une cause perdue ! tu ne voulais pas de cette cause quand les choses étaient entières ; refuser de te ranger du côté de la fortune, ce serait non-seulement outrager l'amitié, mais encore te faire tort à toi-même. Tout ne nous a-t-il pas réussi ? tout ne leur a-t-il pas été contraire ? Tu ne suivras pas une cause qui est la même que celle aux conseils de laquelle tu refuses de prendre part ; il paraît que, sans m'en douter, j'ai commis quelque action bien condamnable, car rien de ce que tu pourrais faire contre moi ne sera plus grave que de faire quelque chose pour mon ennemi. Garde-toi donc de quitter l'Italie ! j'en appelle à ton amitié ; j'en ai le droit, il me semble. D'ailleurs, la neutralité n'est-elle pas, dans les circonstances où nous sommes, la situation qui convient à un homme de bien et de paix, à un

bon citoyen ? Quelques hommes qui pensent ainsi ont été jetés hors la voie par un sentiment de crainte et de doute sur moi-même ; mais toi, toi qui sais ma vie entière, qui peux en interroger toutes les actions, qui connais mon amitié, dis, que peux-tu faire de mieux que de t'abstenir ? En marche pour Rome !

Toutes ces instances échouèrent : Cicéron partait de Cumes vers le commencement de juin, et, le 11, il écrivait du port de Gaete à sa femme Terentia qu'un grand vomissement de bile venait de mettre fin à cette indisposition qui le clouait à terre, et qu'en femme pieuse et fervente qu'elle était, il la priait d'offrir un sacrifice à Apollon et à Esculape.

Quelle peur il avait de se compromettre, ce pauvre Cicéron ! même avec les dieux, puisqu'il ne séparait pas plus Apollon d'Esculape qu'il ne séparait César de Pompée.

Les premières nouvelles que l'on a de lui après cette lettre sont de l'Épire, en date du mois de février de l'an 706 de Rome, quarante-sept ans avant Jésus-Christ. Cicéron entra dans sa soixantième année.

LVII

Suivons César en Espagne. – Soyez tranquille, un ou deux cha-pitres nous suffiront pour toute cette guerre ; il est vrai que la campagne ne fut pas longue : elle dura six semaines, je crois.

César commença par passer les Alpes.

Ce même Domitius Ahénobarbus qui voulut s’empoisonner à Corfinium , à qui lui, César, avait donné la vie et qu’il avait laissé libre de ses actions, s’était empressé d’aller rejoindre Pompée, comme César l’avait prévu dans sa lettre à Cicéron ; puis il avait réuni sept brigantins, les avait chargés d’hommes à lui, ramassés sur ses terres, et s’était jeté avec eux dans Marseille.

De son côté, Pompée, avant de quitter Rome, avait renvoyé à leurs familles quelques jeunes Marseillais qui, sous son patronage, étaient venus achever leur éducation à Rome, et les avait chargés de dire à leurs parents qu’il les priaient de se souvenir des obligations qu’ils lui avaient et de ne point préférer les nouvelles faveurs aux anciennes.

Cette double circonstance avait fait de Marseille une ville hostile à César ; Marseille, en conséquence, avait fait rentrer dans ses murs quelques montagnards des environs, avait fait des magasins de blé tiré de la campagne et des forteresses voisines, avait établi des ateliers pour forger les armes, radouber les navires, rétablir les brèches et les murailles, et, enfin, avait fermé ses portes à César.

César n’avait pas le temps de faire des sièges.

Il appelle près de lui les quinze principaux habitants de la ville, les conjure de ne pas être les premiers à lui déclarer la guerre, les exhorte à suivre l’exemple de l’Italie, qui non-seulement s’est soumis, mais encore est venue à lui. Il attendra leur réponse.

Ils reviennent dire que Marseille a appris que l’Italie était séparée en deux grandes factions : celle de César et celle de Pompée, et que Marseille, ville grecque, demande à rester neutre.

Or, comme ce n'était pas rester neutre que de recevoir dans ses murailles Domitius et ses hommes, César dresse ses tours et ses mantelets, fait construire douze galères à Arles, lesquelles sont construites et équipées en trente jours ; et, après les avoir amenées devant la place, donne le commandement du siège à Tribonius, et celui de la flotte à Décimus Brutus. — Ne pas confondre avec Marcus Brutus, son cousin : tous deux assassineront César ; mais ce n'est pas une raison pour confondre un assassin avec l'autre. — Puis il envoie Fabius avec trois légions qui hivernaient à Narbonne afin de gagner le passage des Pyrénées que garde Afranius, ordonne aux autres légions de le rejoindre lui-même, et se jette sur les traces de son avant-garde.

Les trois lieutenants de Pompée tenaient l'Espagne, ainsi divisée entre eux :

Afranius gouvernait l'Espagne citérieure : Pétréius, l'Estramadure et le Portugal ; Varon, le reste, depuis la forêt de Cafione jusqu'à la Guadiana.

À l'approche de César, Pétréius et Afranius se réunirent ; ils campèrent près de Lérida.

Ils avaient cinq légions, quatre-vingts cohortes d'infanterie, cinq mille chevaux.

Fabius, lieutenant de César, avait, de son côté, six légions et trois mille chevaux.

De plus, César tirait des Gaules, tout en marchant à l'ennemi, trois mille cavaliers et une foule de Gascons et de Basques, très-bons soldats, surtout pour la guerre qu'il allait faire.

Le bruit courait que Pompée venait par l'Afrique et qu'il serait incessamment en Espagne avec une armée. C'était dix fois probable ; le contraire paraissait même impossible.

Soit qu'il manquât de numéraire, comme on dit de nos jours, soit qu'il voulût lier les chefs de son armée à sa propre fortune, César réunit ses officiers, leur emprunta tout l'argent qui ne leur était pas absolument nécessaire pour leur dépense personnelle, et, avec cet argent, paya ses soldats.

César entrait en Espagne par Perpignan, Mont-Louis, Puycerda. – Nous nous servons des noms modernes afin d'être plus intelligible et que l'on puisse nous suivre, si l'envie en prenait à nos lecteurs, sur la première carte venue.

Il trouva Fabius établi sur la Sègre (*Sicoris*). La Sègre prend sa source aux montagnes qui enclosent le val d'Andore, coule au sud-ouest, va se mêler, à Balaguer, au rio Noguera, qui lui fait perdre son nom, continue sa route par Lérida et va se jeter dans l'Èbre à Menquinenza.

Fabius avait établi deux ponts sur la Sègre, à une lieue l'un de l'autre. Ces ponts servaient de passage aux fourrageurs – le pays par lequel on venait de passer étant complètement ruiné.

Un des ponts se brise sous un convoi.

C'était deux jours avant l'arrivée de César.

Afranius et Pétréius, qui tenaient le cours de la rivière, reconnaissent l'accident en voyant la rivière charrier des débris : ils attaquent aussitôt les soldats de César.

Plancus, qui commandait le convoi et qui, par la rupture du pont, se trouvait séparé du camp de Fabius, se retire sur une éminence et fait front des deux côtés.

Pendant le combat, on voit briller de loin les étendards de deux légions.

C'est Fabius qui vient au secours de Plancus.

Il a passé le second pont.

Afranius se retire.

Deux jours après, comme nous l'avons dit, César arrive avec une escorte de neuf cents chevaux.

Le pont avait été refait pendant la nuit de son arrivée ; il s'achève sous ses yeux.

Le voilà arrivé, l'ennemi reconnaîtra sa présence à ses coups.

À deux mille ans de distance, c'est la tactique de Napoléon. On le croit à cent lieues : il arrive dans la nuit, il attaque le lendemain.

Il reconnaît les lieux, laisse six cohortes pour la garde du pont

et du camp, et marche sur trois lignes à Afranius.

Afranius refuse le combat et masse ses soldats sur une colline.

Il passe la journée sous les armes, et, derrière la ligne de bataille qu'il présente, le reste de l'armée creuse un fossé que ne soupçonne même pas Afranius.

La nuit venue, il se retire au delà de ce retranchement. Le lendemain, il indique à trois légions les trois fossés qui restent à creuser ; les légions se mettent à l'œuvre. Le soir, les trois fossés sont creusés.

Afranius a voulu les inquiéter dans leur travail ; mais, voyant César à moitié fortifié, il n'a pas osé quitter le bas de la montagne.

Quant le jour se lève, les fossés sont garnis de palissades.

César a un camp retranché, où il fait venir les bagages et les troupes restés dans l'autre.

Le lendemain, engagement entre César et Afranius. À la fin de la journée, chacun se vante de la victoire ; ce qui arrive toujours quand personne n'a vaincu.

Deux jours après arrive un autre accident plus grave : les neiges fondent dans les Pyrénées ; la Sègre déborde et entraîne les deux ponts de César.

Autant en arrivera à Napoléon dans l'île de Lobau quelques jours avant Wagram.

Voilà César sans vivres et sans moyens de s'en procurer.

Quelque peu de blé qu'on achève de consommer ; pas de bétail : tous les propriétaires de bestiaux ont conduit leurs troupeaux hors de la contrée. Le blé se vend quarante deniers le boisseau.

Joignez à cela les troupes légères espagnoles, accoutumées à passer le fleuve sur des outres et qui, jour et nuit, harcèlent l'armée de César.

Quant à rebâtir les ponts, il n'y faut pas songer ; les eaux sont trop grosses, la rivière est trop rapide.

César est pris comme dans un piège. Pas un de ses soldats n'en

échappera ; on n'aura pas même besoin de les tuer : ils mourront de faim. La nouvelle en court jusqu'à Rome ; de Rome, elle passe en Illyrie et en Grèce.

Il y a queue à la maison d'Afranius, à la villa Sacra ; Afranius est le sauveur du monde ! on envoie des messagers à Pompée, et beaucoup de sénateurs qui ont hésité jusque-là se décident enfin et prennent parti pour lui.

Seulement, on a compté sans le génie et l'activité de César.

César ordonne à ses soldats de faire de petites bateaux à l'imitation de ceux qu'ils ont vus en Angleterre.

Les soldats de César sont bons à tout ; les voilà charpentiers.

Les fonds et les pièces principales de ces bateaux étaient de bois très-léger, le reste d'osier couvert de cuir ; on les charge sur des chariots accouplés ; puis, une belle nuit, on les traîne à cinq ou six lieues du camp.

Deux ou trois cents soldats passent, s'emparent d'une éminence et s'y fortifient.

Puis, pendant qu'ils défendent l'approche de la rivière, on fait passer une légion.

La légion passée, on dresse un pont qui est établi en deux jours, attendu qu'on y travaille des deux côtés, et que l'ennemi n'est plus là pour cribler de traits les travailleurs.

Après la légion, la cavalerie passe la Sègre et s'en va au galop surprendre l'ennemi au fourrage.

Puis arrive un convoi de vivres et de bagages avec une escorte de six mille personnes de toute sorte : des archers de la Rouergue, de la cavalerie gauloise, des enfants de sénateurs et de chevaliers.

L'abondance rentre dans le camp de deux côtés à la fois.

Qui donc a dit que César était perdu ? On s'est trop pressé, là-bas, à Rome ; et plus d'un qui avait déjà fait un pas vers Pompée revient et fait deux pas vers César.

LVIII

Sur ces entrefaites arrive au camp la nouvelle d'une victoire navale.

On se rappelle les douze galères que César a fait construire à Arles ; elles bloquent le port de Marseille, sous le commandement de Décimus Brutus.

Mais Domitius en a mis dix-sept en état, dont onze couvertes ; plus une quinzaine de barques.

On charge les barques d'archers et de montagnards.

La garnison monte en partie sur les galères, et l'on s'en vient droit et avec un bon vent attaquer les douze galères de César à l'ancre près de l'île où est aujourd'hui le lazaret.

Par bonheur, les douze galères de César étaient chargées de soldats d'élite et d'officiers aguerris qui s'étaient offerts volontairement à faire le siège.

Le combat fut long et acharné ; les montagnards faisaient merveille.

Dans tous les pays du monde, les montagnards – ces hommes rudes, accoutumés à gravir et à descendre les inégalités de l'écorce de la terre –, partout les montagnards sont d'excellents soldats. Voyez : Suisses, Tyroliens, Dalmates, Albanais, gens du Caucase, de l'Auvergne, des Pyrénées.

Il n'y avait pas jusqu'aux esclaves de Domitius, à qui leur maître avait promis la liberté, qui ne combattissent comme des héros.

Le grand désavantage de la flotte de César, c'est que, bâtie avec du bois vert, elle était lourde et manœuvrait difficilement ; d'autant plus difficilement qu'elle était montée non pas par des matelots, mais par des soldats qui ne connaissaient même pas les plus simples termes de marine.

Les vaisseaux ennemis, au contraire, étaient agiles comme des oiseaux de mer ; ils étaient conduits par des pilotes habiles, manœuvrés par les premiers marins du monde ; ils évitaient le

choc des pesantes galères de César, tournaient autour d'elles, longeaient leurs flancs et brisaient en passant leurs rames.

Il est vrai que, de temps en temps, on en accrochait bien quelque'une.

Alors le combat devenait franc de part et d'autre.

Les montagnards phocéens, les esclaves de Domitius, tout cela rivalisait de courage avec les soldats de César.

Cependant, une fois accrochée, la galère ennemie pouvait se regarder comme prise, c'était une question de temps.

Les soldats de César sautaient dessus, combattaient corps à corps et forçaient les équipages ennemis de se jeter à la mer.

Ils finirent donc par faire un grand carnage de l'armée opposante, lui prirent ou lui coulèrent bas neuf galères et chassèrent le reste dans le port.

Cette fois, la victoire ne fit pas question : elle resta sans conteste aux césariens.

Pendant ce temps, les habitants d'Huesca (*Oscá*) et de Calahorra (*Calagurris*) s'étant réunis, décidèrent d'envoyer des députés à César pour rechercher son alliance.

L'exemple est contagieux.

Voyant ce que faisaient leurs voisins, les gens de Tortose (*Tortosa*), de Tarragone (*Taraco*) et de Barcelone (*Barcino*) en firent autant.

César, comme on le comprend bien, les reçut à merveille.

Il leur demanda du fourrage et du blé, qu'ils s'empressèrent de lui envoyer sur des bêtes de somme.

Il y eut plus : une cohorte recrutée à Tortose et qui servait sous les ordres d'Afranius, sachant l'alliance des gens de son pays avec César, quitta le camp du lieutenant de Pompée pour passer dans celui de son ennemi.

Cinq grandes villes se trouvèrent ainsi les alliées de César, prêtes à pourvoir à tous ses besoins, et cela, juste au moment où l'on apprenait que Pompée n'avait point quitté et ne quitterait point Dyracchium.

Dès lors, il était facile de voir l'hésitation et l'étonnement de l'ennemi.

Or, César, trouvant qu'un pont était un passage trop étroit pour les manœuvres qu'il méditait, résolut de faire un gué. — Nous l'avons dit, les travaux de César étaient des travaux de géant. Il fit creuser des fossés de trente pieds de large chacun, où se déchargeait le lit de la rivière ; de sorte que, si haute que fût l'eau, elle baissa de plusieurs pieds.

À cette vue, Afranius et Pétréius comprirent qu'ils allaient avoir affaire non-seulement à toute l'armée de César, mais encore aux cinq villes ses alliées, et ils résolurent de se retirer derrière l'Èbre.

Au moment où les deux lieutenants pompéiens firent ce mouvement de retraite, l'eau était assez basse pour que la cavalerie passât, mais point encore l'infanterie.

Voyant que l'ennemi se retirait, César lança sur lui sa cavalerie.

Quant à le poursuivre avec l'infanterie, il n'y fallait point songer : il y avait cinq lieues à faire pour remonter jusqu'au pont, cinq lieues pour redescendre ; pendant ce temps, l'ennemi serait loin.

Mais l'infanterie de César se mit à éclater en murmures.

Des collines qui bordent la rivière, elle voyait la retraite de l'ennemi, les escarmouches de son arrière-garde avec la cavalerie césarienne, et elle criait à ses officiers :

— Dites à César de nous laisser passer au même endroit que la cavalerie ; puisque la cavalerie y a passé, nous y passerons certes bien aussi.

Alors César, qui de son côté ne demandait pas mieux que de risquer quelque chose sur la foi du hasard, laissa dans le camp les plus faibles avec une légion, mit une ligne de chevaux au-dessus et au-dessous du gué, et s'élança le premier dans cette eau glacée.

Toute l'armée passa, ayant de l'eau jusqu'au cou, mais sans perdre un seul homme.

Tous ceux qui avaient été entraînés par le courant furent sauvés par la cavalerie, qui formait la chaîne.

Arrivé sur l'autre rive, César forma ses troupes sur trois colonnes et se mit à la poursuite des pompéiens.

Dès lors, c'est un steeple-chase à qui gagnera le passage des montagnes, seule issue pour passer de la province de Lérida dans celle de Saragosse.

César fait un détour à travers champs, ravins, collines et montagnes, franchit des rochers où les soldats sont forcés de passer un à un en déposant leurs armes, en marchant sur leurs mains et reprenant leurs armes ensuite.

Enfin, quand Afranius arrive aux passages, il les trouve gardés. Alors commence une lutte terrible.

Les soldats de César comprennent que leurs ennemis sont en leur pouvoir. Pour en finir d'un coup, ils veulent les exterminer.

Mais César s'apitoie sur tant de braves gens qui vont mourir pour garder leur parole engagée : il se contente de les envelopper, de tirer autour d'eux des lignes de circonvallation, de les affamer.

Il peut les détruire ; il les laisse vivre. Il lui faut des amis, non des victimes.

Les soldats ennemis reconnaissent son intention.

Des pourparlers s'établissent entre les soldats de César et ceux de Pompée ; les bas officiers s'en mêlent. Ceux de Pompée avouent qu'ils doivent la vie à César ; que, depuis longtemps, si César voulait, ils n'existeraient plus. Ils demandent s'ils peuvent se fier à sa parole, et, sur l'assurance qui leur en est donnée, ils dépêchent leurs centurions à César.

Alors on croit la paix faite ; césariens et pompéiens se mêlent, se serrent la main, s'embrassent ; les soldats de Pompée emmènent ceux de César sous leurs tentes ; les soldats de César en font autant de ceux de Pompée.

Quant, tout à coup, Afranius et Pétréius apprennent ce qui se passe, prennent une garde espagnole dont ils sont sûrs, tombent sur les soldats romains qui sont dans leur camp et les égorgent,

à l'exception de ceux que leurs soldats cachent eux-mêmes et font évader dans la nuit.

César apprend ce carnage, fait, de son côté, prendre les soldats pompéiens, et, sans leur faire aucun mal, aucune menace même, les renvoie à Afranius.

Ce sont autant d'apôtres qu'il aura dans le camp ennemi.

Cependant ni Afranius ni Pétréius ne peuvent pousser plus avant. Ils prennent la résolution de revenir à Lérída et se remettent en marche.

Mais César les suit, les harcèle avec sa cavalerie, les affame avec ses coureurs.

Ils tuent leurs bêtes de somme, qu'ils ne peuvent plus nourrir, et les mangent, puis se remettent en route.

César, par une marche habile, les accule dans une mauvaise position.

Il faut combattre.

Les lieutenants préfèrent un siège à une bataille ; ils se fortifient.

César les enveloppe alors par un de ces terribles fossés dont ses légions ont l'habitude de sillonner le sol.

Afranius et Pétréius peuvent calculer, en mangeant leurs chevaux comme ils ont mangé leurs mules, combien il leur reste de jours avant de mourir de faim.

Enfin, ils demandent à parlementer, s'avouent vaincus et supplient César de ne pas abuser de la victoire.

César fait grâce à tout le monde, n'impose à ses ennemis d'autre condition que celle de quitter la province et de licencier les troupes.

On discute sur l'époque du licenciement.

Mais alors les soldats se mêlent de la négociation.

— Tout de suite ! tout de suite ! crient-ils de tous côtés.

César, pour faciliter l'accommodement, payera l'arriéré de la solde due aux soldats de Pompée.

Puis il permet à chaque homme, soldat ou officier de reprendre

dans son camp à lui, César, tout ce qu'il a perdu de précieux dans la campagne. César indemnise ses soldats.

Dès lors, il n'y a plus de discussion : la voix des soldats couvre celle des chefs ; on se fiera à César, puisque César est plus généreux qu'on ne lui demandait de l'être.

Ceux qui veulent rester avec César restent avec lui, ceux qui veulent se retirer se retirent.

De son côté, Varon, se voyant seul contre une armée trois fois forte comme la sienne, songe à ouvrir des pourparlers avec César.

D'ailleurs, la province qu'il commande se soulève contre lui ; les villes dans lesquelles il veut entrer lui ferment leurs portes ; une de ses légions l'abandonne.

Il écrit qu'il est prêt à faire sa soumission.

César va au-devant de lui jusqu'à Cordoue, reçoit de ses mains un état de la province, des vaisseaux, des munitions et de l'argent qu'elle renferme ; se fait donner l'argent, indemnise les citoyens des pertes qu'ils ont subies et des contributions qu'on a levées sur eux ; rembourse tout le monde jusqu'à Hercule, dont on avait enlevé le trésor ; et là, à Cadix, retrouve cette même statue au pied de laquelle, quinze ans auparavant, il pleurait parce qu'il n'avait rien fait à l'âge où Alexandre avait conquis le monde.

La guerre d'Espagne terminée, César s'embarque à Cadix sur les vaisseaux de Varon, arrive par mer à Tarragone, y trouve les députés d'une grande quantité de villes espagnoles, leur accorde tout ce que ces députés lui demandent, à quelques-unes même plus qu'elles ne demandaient ; et, par terre, se rend de là à Narbonne, et de Narbonne à Marseille.

Là, il apprend qu'à Rome, et en son absence, sur la proposition de Lépidus, il a été nommé dictateur !

LIX

Ce Lépидus, nous le retrouverons : c'est lui qui, plus tard, avec Antoine et Octave, formera le second triumvirat.

Cependant la peste et la famine étaient dans Marseille ; on ne mangeait dans la ville que de l'orge gâté et du vieux millet. Une des tours était à bas, et une grande portion de la muraille, fort ébranlée, menaçait de faire brèche. Domitius comprit qu'il était temps de quitter Marseille, ou que Marseille le quitterait.

Il équipa trois navires, sortit par un mauvais temps, sacrifia deux de ses vaisseaux et, avec le troisième, passa à travers la flotte de Décimus Brutus.

Marseille, alors, s'offrit à merci.

Les Marseillais savaient, par la dernière guerre d'Espagne, comment il fallait agir avec César.

César se fit livrer les armes, les vaisseaux, les machines, l'argent de l'épargne, et pardonna à la ville en faveur de sa mère Phocéé.

Puis il partit pour Rome.

Il était temps qu'il y arrivât : les lieutenants de César avaient cette ressemblance avec ceux de Napoléon, qu'ils se faisaient battre partout où n'était pas César.

Curion avait passé de Sicile en Afrique, laissant deux légions en Sicile et emmenant avec lui cinq cents chevaux et deux légions.

Quintilius Varus, qui tenait l'Afrique pour Pompée, avait fait alliance avec le Numide Juba ; celui-ci haïssait Curion pour deux raisons : la première, c'est que son père s'était lié autrefois d'une amitié particulière avec le père de Pompée ; la seconde, c'est que, pendant son tribunat, Curion avait confisqué son royaume.

Curion commença par battre Varus et Domitius, qui était venu rejoindre celui-ci.

Mais, Juba ayant réuni les Numides aux deux pompéiens,

Curion fut enveloppé et défait.

Au milieu de la mêlée, Domitius, qui était son ami, poussa jusqu'à lui et l'invita à se sauver avec les quelques hommes qui lui restaient, lui promettant qu'il lui ferait faire place et protégerait sa retraite.

Mais Curion répondit :

— Comment veux-tu que je me retrouve en présence de César après avoir fui ?

Et, se rejetant avec les siens au plus fort du combat, il se fit tuer.

Curion, qui payait si mal ses dettes, acquitta scrupuleusement, comme on voit, celle qu'il avait contractée envers César.

De son côté, Antoine, resté à Rome, n'avait pas augmenté la popularité du maître.

Il avait passé le temps en orgies et en amours,

se rendant, dit Plutarque, insupportable aux citoyens à cause de sa paresse, n'étant nullement ému des injustices qu'ils éprouvaient, traitant rudement ceux qui venaient se plaindre à lui ; enfin, corrompant des femmes de condition libre.

Aussi, à son retour à Rome, César reçut-il de grandes plaintes sur son lieutenant ; mais il pensa qu'en temps de guerre, il fallait bien accorder quelques petites licences à ses amis. Il écouta les plaintes ; seulement, il n'y fit point droit et maintint Antoine dans ses commandements.

En passant par Plaisance, il avait fait une exécution qui avait fort coûté à son cœur. Une de ses légions s'était révoltée, réclamant cinq mines que César lui avait promises à Brindes. Les rebelles croyaient César encore à Marseille, même en Espagne, et menaçaient leurs préteurs, quand, tout à coup, César apparut au milieu d'eux.

— Soldats, dit-il, vous vous plaignez de la longueur de la guerre. Si elle traîne en longueur, ce n'est point ma faute, il me semble : c'est celle des ennemis qui fuient devant nous. Quand vous

étiez dans la Gaule, vous vous êtes enrichis sous mon commandement. Il s'agit, un jour, d'entreprendre ou de ne pas entreprendre cette guerre : tous, d'un commun accord, vous vous prononçâtes pour l'affirmative ; et, maintenant que m'y voici engagé, vous parlez de m'abandonner ! Puisqu'il en est ainsi, au lieu d'être, comme par le passé, clément et libéral, je serai terrible. Vous ne voulez pas de César, vous aurez Pétréius. La neuvième légion, qui est cause de cette révolte, sera décimée !

À peine les soldats eurent-ils entendu ces fermes paroles de César qu'ils se mirent à gémir et à supplier ; de leur côté, les préteurs tombèrent à genoux, implorant César les mains jointes.

Lui écouta un instant et réfléchit.

— C'est bien, dit-il, choisissez cent vingt hommes parmi vous ; je ne connais pas les coupables, et vous les connaissez.

On fit sortir des rangs cent vingt hommes.

César les fit placer sur une seule ligne ; puis, appelant le préteur :

— Comptez deux fois jusqu'à dix, dit-il, et que chaque dixième homme sorte des rangs.

Douze hommes sortirent.

— Faites exécuter ces douze hommes, dit César.

Un d'eux éleva la voix.

— Je veux bien mourir, dit-il ; mais je ne suis pas coupable.

— Tu n'es pas coupable ? demanda César.

— Interrogez mes compagnons.

— Est-ce vrai qu'il n'est pas coupable ? fit César.

— C'est vrai, répondirent ceux-ci tout d'une voix.

— Et pourquoi te trouves-tu parmi ceux qui sont désignés pour mourir ?

— Un ennemi m'a faussement dénoncé.

— Quel est cet ennemi ?

Le condamné le nomma.

— Est-ce vrai ? demanda César.

— C'est vrai ! répondirent les onze autres condamnés.

— Alors sors des rangs, dit César, et que celui qui t'a faussement dénoncé meure à ta place !

Ce qui fut exécuté.

Indulgent envers ses ennemis, qu'il lui fallait conquérir, César crut devoir être sévère envers les siens, qu'il lui fallait garder.

Les douze révoltés furent mis à mort.

De retour à Rome, il reçut du sénat confirmation de son titre de dictateur.

Son premier soin fut de rappeler les bannis.

Tout ce qui restait encore d'exilés du temps de Sylla rentra à Rome. Les enfants de ceux qui étaient morts en exil furent remis en possession de leurs biens paternels.

Puis César se trouva face à face devant le grand monstre des guerres civiles : l'abolition des dettes.

Les débiteurs demandaient à grands cris les *tabulæ novæ*, c'est-à-dire la banqueroute. Cette demande était cause qu'il n'y avait plus ni argent ni crédit sur la place. Le numéraire, qu'on n'exile pas, s'était exilé de lui-même, et celui-là est un proscrit qui ne rentre pas facilement.

En courant, César fit une cote mal taillée, comme on dit de nos jours : une petite faillite de vingt-cinq pour cent ; c'est-à-dire que les débiteurs furent autorisés à céder leurs biens au prix qu'ils avaient avant la guerre civile et à imputer sur le capital les intérêts payés.

Quant à la dictature, il ne la garda que onze jours, se fit élire consul avec Servilius Isauricus, qui venait, à son avis, de lui donner un bon conseil, et tourna les yeux vers l'Orient.

LX

Le conseil que venait de donner Isauricus à César était de marcher droit contre Pompée.

Pison, au contraire, donnait à son beau-fils le conseil opposé : il voulait que César envoyât des ambassadeurs à son ennemi et essayât une fois encore d'un accommodement.

En effet, pour un homme qui ne se fût pas fié à son génie comme faisait César, le conseil était prudent.

Tout le temps que César avait employé à vaincre l'Espagne, à soumettre Marseille, à apaiser des séditions, à calmer Rome en passant, à régler les intérêts des débiteurs et des créanciers en repassant, Pompée l'avait employé à réunir une gigantesque armée.

Caton l'avait rejoint ; Cicéron l'avait rejoint.

Il n'y avait pas jusqu'à Marcus Brutus, dont il avait brutalement tué le père – nous avons raconté l'événement à propos des guerres civiles de Sylla –, il n'y avait pas jusqu'à Marcus Brutus qui, sacrifiant son ressentiment à la patrie, ne l'eût rejoint.

Étrange aveuglement de gens intelligents, cependant, qui appelaient Pompée *la patrie* ! – ce qui prouve qu'il y aura toujours deux patries dans une nation : la patrie du peuple et la patrie de l'aristocratie.

Maintenant, disons en quelques mots de quelles forces disposait Pompée.

Pompée avait eu une année entière pour se préparer à la guerre.

Pompée avait une flotte immense qu'il avait tirée des Cyclades, de Corfou, d'Athènes, du Pont, de la Bithynie, de la Syrie, de la Cilicie, de la Phénicie et de l'Égypte : cinq cents vaisseaux de guerre, sans compter les brigantins et les bâtiments légers.

Pompée avait neuf légions romaines : cinq qui, d'Italie, étaient passées avec lui à Dyrrachium ; une vieille de Sicile, qu'on appelait la Jumelle, parce qu'elle était composée de deux légions ; une

autre de Candie et de Macédoine, formée de vétérans qui s'étaient établis en Grèce ; enfin, les deux dernières avaient été levées en Asie par Lentulus ; et, pour en remplir les vides, on avait fait des recrues en Thessalie et en Béotie, dans l'Achaïe et dans l'Épire.

On en attendait deux autres que Scipion devait amener de Syrie ; outre ces deux autres, trois mille archers de Candie et deux cohortes de frondeurs de six cents hommes chacune.

Il avait quatorze mille hommes de cavalerie : sept mille appartenant à la fleur des chevaliers romains ; sept mille amenés par les alliés ; cinq cents venant de la Cappadoce, commandés par Ariobarsane ; cinq cents venant de la Thrace, commandés par Safale, fils du roi Cotys ; six cents venant de la Galatie, commandés par ce vieux Déjotarus que Crassus avait trouvé bâtissant une ville, et trois cents autres commandés par Castor et le fils de Donilas ; deux cents venant de la Macédoine, commandés par Rascypolis ; cinq cents Gaulois et Germains laissés par Gabinius comme garde au roi Ptolémée Aulètès et amenés par le jeune Pompée ; huit cents que celui-ci avait levés, soit de son argent, soit dans les propriétés de son père et les siennes ; deux cents venant de la Comagène, la plupart archers à cheval, envoyés par Antiochus ; enfin, le reste composé de volontaires ou soudoyés de divers pays et particulièrement de la Thrace, de la Thessalie, de la Macédoine.

Pour l'argent, Dieu merci ! on n'en manquait pas : on avait les caisses des publicains de Rome et les trésors des satrapes de l'Orient.

L'Orient était le fief du vainqueur de Mithridate. Rois et peuples étaient les clients de Pompée.

La Grèce fit pour lui son dernier effort. Elle craignait César et son armée de barbares : ces Gaulois surtout dont les ancêtres étaient venus assiéger le temple de Delphes.

Quant aux vivres, on en regorgeait : on avait pour greniers l'Asie, l'Égypte, la Thessalie, Candie et Cyrène.

On tenait toute la mer avec l'immense flotte qui se divisait en six escadres.

Le jeune Pompée commandait celle d'Égypte ; Lélius et Trasius, celle d'Asie ; Cassius, celle de Syrie ; Marcellus et Pomponius, celle de Rhodes ; Libon et Octavius, celles d'Illyrie et d'Achaïe.

Bibulus, l'inepte mas brave Bibulus, le gendre de Caton, avait le commandement général.

Il est vrai que toute cette armée, composée d'éléments si divers, avait grand besoin d'être disciplinée ; mais, nous l'avons dit, pour arriver à ce résultat, Pompée avait eu une année entière.

Pendant cette année, il avait sans relâche exercé ses troupes ; lui-même, toujours en activité comme s'il n'eût eu que vingt-cinq ans – et il en avait cinquante-huit –, faisait les mêmes exercices que ses soldats.

Or, c'était pour ceux-ci un grand encouragement que de voir, à cet âge, leur ancien général s'exercer à pied, tout armé ; puis, montant à cheval, tirant et remettant son épée au fourreau pendant que son cheval l'emportait à toute bride, lancer le javelot non-seulement avec adresse, mais encore avec force et à une telle distance que les jeunes gens essayaient vainement de faire ce que faisait Pompée.

Et remarquez que tout cela se passait en présence de quatre ou cinq rois d'Orient et des hommes les plus renommés de l'Occident : des Caton, des Cicéron, des Marcus Brutus et du vieux Tédus Sextius qui, tout sexagénaire et boiteux qu'il était, avait quitté Rome pour venir, disait-il la retrouver dans le camp de Pompée.

Pompée comptait bien aussi que Rome était avec lui.

Mais la chose sur laquelle il comptait surtout, c'était de ne pas être attaqué avant le printemps. On était au mois de novembre.

Il songea qu'il pouvait prendre ses quartiers d'hiver et les faire prendre à ses soldats.

Il réunit sénateurs et chevaliers.

— Seigneurs et citoyens, dit-il, l'histoire nous apprend que les Athéniens abandonnèrent jadis leur ville pour mieux résister à l'ennemi et mieux défendre leur liberté parce que Thémistocle pensait que les murailles et les maisons ne constituaient pas, pour un peuple, ce qu'on appelle la VILLE. Et bientôt après, en effet, Xerxès vaincu, Salamine immortalisée, les Athéniens rentrèrent dans Athènes et la réédifièrent plus belle et plus glorieuse qu'elle n'avait jamais été. Nous fîmes de même, nous autres Romains, quand les Gaulois envahirent l'Italie : nos pères abandonnèrent la ville puis se retirèrent à Ardée, et Camille et eux pensèrent comme Thémistocle que la *patrie* était là où ils étaient. C'est en souvenir de ces deux grands événements et conseillés par eux qu'à notre tour nous avons abandonné l'Italie pour venir où nous sommes. Mais, au nom de la patrie, nous chasserons, nous aussi, César de Rome ; et il faut l'en chasser, entendez-vous bien ! car que croyez-vous qu'il fasse, s'il était victorieux ? Pensez-vous que celui qui prend les armes contre la patrie s'épargnât aucune cruauté, aucune violence ? L'homme que sa rapacité, son avarice, son amour de l'argent ont fait exéquer dans les Gaules se fera-t-il scrupule de fouiller dans la bourse des citoyens, comme il a fouillé dans le trésor public ?... Quant à moi, dans cette grande crise de la patrie, marquez-moi ma place ; je combattrai au rang que vous me désignerez, je combattrai comme soldat ou comme capitaine ; tout ce que je demande aux dieux, c'est que, si l'on me reconnaît quelque expérience de la guerre, quelque courage personnel, quelque connaissance en tactique militaire, si l'on veut bien se souvenir que je n'ai jamais été vaincu, tout ce que je demande aux dieux, c'est de contribuer dans une mesure quelconque à la vengeance de la patrie !

Après ces paroles, Pompée se tut, et tous d'une seule voix le proclamèrent *imperator* et le réclamèrent pour leur chef suprême.

Alors Pompée les remercia et leur dit que, selon toute probabilité, César, arrêté par le mauvais temps et l'impétuosité de la mer, n'entreprendrait pas de toute la saison de venir en Illyrie,

mais demeurerait à Rome pour faire confirmer sa dictature.

En conséquence, tout en ordonnant à ses officiers de mer de bien garder le passage, il envoya ses soldats hiverner en Macédoine et en Thessalie.

Mais, en même temps que Pompée faisait ce discours à son armée et à ses partisans, César, après onze jours seulement de halte à Rome, était arrivé à Brindes presque seul, sans matériel et sans vivres, et, rassemblant une vingtaine de mille hommes, il leur disait :

— Camarades, vous êtes venus avec moi pour faire de grandes choses, n'est-ce pas ? Eh bien, pour ceux qui ont fermement arrêté une pareille résolution, il n'y a ni hiver ni tempête. Ceux-là, rien ne doit les arrêter : ni l'absence de vivres, ni le défaut de machines, ni la lenteur de nos compagnons. Rien ne doit donc nous empêcher de poursuivre notre guerre, et la seule chose qui soit indispensable au succès, c'est la célérité. Je suis donc d'avis que nous laissons ici nos valets, nos serviteurs, nos bagages, que nous montions sur les premiers navires que nous trouverons, pourvu qu'il y en ait assez pour nous porter tous tant que nous sommes, et que nous profitons au contraire de l'hiver, qui les rassure, pour tomber sur nos ennemis au moment où ils s'y attendront le moins. Quant au petit nombre, le courage y suppléera ! Restent les vivres. Le camp de Pompée est dans l'abondance : chassons Pompée de son camp, et nous ne manquerons de rien ; le monde sera à nous ! Rappelez-vous ceci : c'est que nous sommes citoyens, et que nous avons affaire à des esclaves. — Maintenant, quiconque ne voudra pas risquer la même fortune que celle de César sera libre d'abandonner César.

Il n'y eut qu'un cri pour répondre à ce discours :

— Partons !

Huit jours après, sans vivres, sans machines de guerre, avec vingt-cinq ou trente mille hommes seulement, sans attendre les troupes auxquelles il avait donné rendez-vous à Brindes, César monta sur une cinquantaine de vaisseaux qu'il promit de ren-

voyer pour chercher une vingtaine de mille hommes restés en arrière, et, passant au milieu de cette immense flotte de Bibulus, il s'en alla débarquer dans un endroit désert – près d'Apollonie, sur les grèves, au milieu des rochers, tous les ports étant gardés par les pompéiens.

Il venait avec vingt-cinq mille hommes en assiégant cent cinquante mille !

Et cependant ses légions, parties des bords de la Sègre, avaient franchi la Narbonnaise, la Gaule transalpine, avaient traversé Rome comme une étape ordinaire, s'étaient engagées sur la via Appia et marchaient sur Brindes tout en murmurant :

— Jusqu'où cet homme veut-il nous conduire ? combien de temps nous traînera-t-il encore à sa suite ? quand mettra-t-il un terme à nos travaux ? croit-il donc que nous ayons des jarrets d'acier et des corps de fer, pour nous pousser d'un bout du monde à l'autre, de l'est à l'ouest, du nord au midi, de l'orient à l'occident ? Mais le fer et l'acier s'usent eux-mêmes par les coups qu'ils donnent et qu'ils reçoivent. Aux cuirasses elles-mêmes, aux glaives eux-mêmes il faut du repos : les cuirasses pour qu'elles résistent, les glaives pour qu'ils ne s'émeussent pas. César, en voyant nos blessures, devrait songer qu'il commande à des hommes mortels, et que nous ne pouvons souffrir des fatigues au-dessus de l'humanité. Un dieu même se laisserait à faire ce que nous avons fait. On dirait, à voir la rapidité de sa marche, qui fuit l'ennemi au lieu de le poursuivre. Assez, César ! assez !

Et, découragés, les malheureux s'asseyaient au revers de la route et secouaient la tête aux exhortations de leurs chefs.

Ne vous semble-t-il pas entendre les plaintes de ces vétérans que Napoléon poussait du Nil au Danube, du Mançanarès au Volga ?

Mais quand les vétérans de César arrivèrent à Brindes, et qu'ils virent que César était parti sans eux, ils se retournèrent vers leurs chefs, et, pleurant de colère :

— C'est votre faute, dirent-ils, si nous ne sommes point partis avec lui. Il fallait nous presser par les routes, au lieu de nous laisser reposer comme des lâches et des paresseux. Ah ! nous sommes des misérables, nous avons trahi notre général.

Et, comme on leur dit que les cinquante vaisseaux qui conduisaient en Grèce César et leurs compagnons les devaient venir rejoindre, ils allèrent s'asseoir sur les falaises pour voir de plus loin les voiles désirées blanchir à l'horizon.

LXI

Ce qui avait donné cette grande confiance dans César, c'était d'abord son génie, mais c'était ensuite un présage. — César, qui, lorsqu'ils annoncèrent sa mort, avait juré de ne plus les écouter, croyait cependant aux présages ; comme tous les grands hommes, il était superstitieux : chez certains génies, la superstition n'est point de la faiblesse, c'est de l'orgueil.

Au moment de quitter Rome, César fit un sacrifice à la Fortune. Le taureau qui devait être immolé échappa à ses gardiens et s'enfuit hors de la ville avant d'avoir reçu aucun coup ; puis, rencontrant un étang, il le traversa à la nage.

— Que veut dire cela ? demanda César aux devins.

— Cela veut dire, expliquèrent ceux-ci, que tu es perdu si tu restes dans Rome, et si tu ne traverses pas à l'instant la mer, vaste étang qui te sépare de Pompée ; tandis qu'au contraire, de l'autre côté de la mer, t'attendent la victoire et la fortune.

César partit, chargeant Antoine de lui amener le reste de son armée.

Dès le lendemain de son départ, qui était la nouvelle de toute la ville, les enfants de Rome se divisèrent en deux camps, les uns césariens, les autres pompéiens, et, à coups de pierres, commencèrent une petite guerre.

Une grande bataille fut le résultat de cette petite guerre, et l'on remarqua que les pompéiens eurent le dessous.

César, cependant, était à Apollonie, que la garnison pompéienne n'avait même pas tenté de défendre.

Il y a plusieurs Apollonies, ou plutôt, il y avait alors plusieurs Apollonies. La première en Macédoine, au sud-ouest de Thessalonique : c'est aujourd'hui Polina ; la deuxième, en Thrace, à l'entrée du golfe formé par le Pont-Euxin : c'est aujourd'hui Sizeboli ; la troisième, dans la Cyrénaïque, située sur le bord de la mer, au nord de Cyrène, à laquelle elle servait de port : c'est

aujourd'hui Marza-Sousa ; la quatrième dans l'île de Crète, patrie du philosophe Diogène, et que l'on appelait aussi Eleuthera ; la cinquième, en Palestine, près de Césarée, et qu'on appelle aujourd'hui Arzouf ; enfin, la sixième, en Illyrie, près de l'embouchure de l'Aous, aujourd'hui le Vouissa.

C'est dans cette dernière qu'était César.

Là, il attendait le reste de son armée, qui ne venait pas.

Les hommes comme César n'aiment point à attendre. Il dépêcha d'abord des messagers à Brindes avec ordre de dire à ses soldats de s'embarquer à l'instant même et de ne point ménager les vaisseaux.

— Je n'ai pas besoin de vaisseaux, disait-il, j'ai besoin d'hommes.

Au bout de quelque temps, ne voyant pas arriver ses soldats, il résolut de les aller chercher lui-même.

C'est alors qu'il tenta une de ces folles entreprises qui lui avaient si souvent réussi dans la Gaule.

Il envoya trois de ses esclaves sur les bords de l'Aous, distant de deux mille seulement, avec charge de dire au premier batelier venu que César voulait expédier un messenger en Italie, et qu'il eût à donner une place à ce messenger dans le premier bateau qui partirait pour Brindes. S'il n'y avait point de bateau en partance, les esclaves en loueraient un et autoriseraient le patron à prendre, outre l'envoyé de César, autant de passagers qu'il lui plairait : plus il y aurait de passagers, mieux l'envoyé de César pourrait garder l'incognito.

Au bout d'une heure, les esclaves rentrèrent, disant à César que tout serait près pour le soir même.

César invita ses amis à dîner, comme il avait fait à Ravenne au moment de partir pour Rome ; puis, comme à Ravenne, il les quitta au milieu du Banquet, disant qu'on ne fît point attention à lui, et qu'il allait revenir.

Mais, passant sous sa tente, il prit le costume d'un esclave, se rendit seul au bord du fleuve, et, reconnaissant le bâtiment à des

signes qui lui avaient été indiqués, il dit au patron :

— Me voici ; je suis le messager de César.

Le patron le reçut dans sa barque, où attendaient sept ou huit passagers.

César hâta le départ autant qu'il put : il était important de profiter de la nuit pour passer inaperçu au milieu de la flotte pompéienne.

Tout alla bien, grâce aux avirons et au courant, tant qu'il ne s'agit que de descendre le fleuve ; mais, à mesure que l'on approchait de l'embouchure, les flots de plus en plus soulevés, s'engouffrant entre les deux rives, formaient une espèce de flux qui empêchait la barque d'avancer ou ne lui permettait du moins d'avancer qu'à grand'peine.

Enfin, arriva un moment où tous les efforts devinrent inutiles.

Un coup de mer brisa le gouvernail, et le patron, épouvanté, donna aux rameurs l'ordre de remonter le fleuve.

Ce fut alors que César, se levant et écartant son manteau, dit le fameux mot historique :

— Ne crains rien, tu portes César et sa fortune !

Une pareille révélation rendit le courage au batelier et aux rameurs ; tous les efforts furent réunis, et l'on parvint à franchir l'espèce de barrage qui fermait la sortie du fleuve.

Mais, une fois en mer, il devint impossible de gouverner la barque, et le vent et les vagues la jetèrent sur la plage.

Sur ces entrefaites, le jour était venu, et l'on courait le risque d'être pris par l'ennemi.

— Ô Fortune ! Fortune ! murmura César, m'abandonnerais-tu ?

Puis il donna l'ordre de remettre la barque au fleuve ; et, à l'aide du vent qui le poussait à l'intérieur et des rames qui domptaient le courant, il eut, en moins d'une demi-heure, franchi les quelques milles qui le séparaient de son camp.

Son retour fut une fête. On le savait parti, on le croyait perdu ! Les uns louèrent son courage, les autres blâmèrent sa témérité.

Ses soldats accoururent en foule autour de lui. Un d'eux fut

député par les autres pour porter la parole au nom de ses compagnons.

— César, dit-il, que t'ont fait ceux que tu appelais tes amis, que tu désespères de vaincre avec eux, et que tu vas, par une inquiétude injurieuse, chercher ceux qui sont absents ? Nous sommes moins nombreux que l'ennemi, c'est vrai ; mais nous comptais-tu quand il fallait combattre les Gaulois ? César, ton armée redemande ta confiance, qu'elle n'a pas mérité de perdre.

Ce qui empêchait Antoine de sortir de Brindes, c'était la vigilance de Bibulus.

Bibulus mourut, et le gouvernement de la mer fut donné à Libon.

Antoine, apprenant cette mort, résolut de profiter du trouble qu'elle devait jeter dans l'armée navale ; et, tandis que Gabinius tournait par terre, il alla heurter franchement les vaisseaux qui fermaient le port de Brindes. Ses navires à lui portaient vingt mille fantassins et huit cents chevaux.

La ligne qui tenait la mer et bloquait le port fut brisée du choc ! Antoine et ses vaisseaux passèrent ; mais la flotte tout entière de Libon se rallia et se mit à sa poursuite. Par bonheur, le vent du sud repoussait l'ennemi au fond du golfe ; il est vrai que le même vent portait les vaisseaux d'Antoine vers des rochers où ils ne pouvaient manquer de se briser : ils en étaient déjà si près qu'Antoine et ses hommes se regardaient comme perdus, quand, tout à coup, le vent fit une saute et passa du midi au nord-est. Antoine orienta rapidement ses voiles et, en longeant la côte, la vit toute couverte des débris de la flotte de Pompée.

Il profita de l'occasion, fit bon nombre de prisonniers, s'empara du port de Lissus, voisin de celui de Dyrrachium, et arriva au camp de César avec le double prestige de lui amener un gros renfort et de lui apporter de bonnes nouvelles.

Pendant ce temps, une sorte de miracle avait seul sauvé César.

Pompée, qui, avec toutes ses forces, avait résolu de l'écraser, marchait dans cette intention contre Apollonie ; mais, sur son

chemin, ayant rencontré la rivière d'Apsus, il y lança deux hommes pour sonder le gué.

Un des soldats de César qui vit ces deux hommes à l'eau s'y jeta à son tour, les attaqua et les tua tous les deux.

Pompée résolut d'établir un pont.

Le pont fut établi ; César le laissa faire : à un moment donné, il comptait attaquer ceux qui seraient passés.

Il n'eut point cette peine : deux ou trois cents hommes n'eurent pas plus tôt gagné l'autre rive que le pont s'effondra ! tous ceux qui étaient dessus tombèrent à l'eau et se noyèrent ; ceux qui étaient déjà passés furent tués par les soldats de César, depuis le premier jusqu'au dernier.

Pompée regarda ce double événement comme un mauvais présage et se retira.

LXII

Antoine et ses vingt mille hommes arrivés, César se décida à prendre l'offensive.

Pompée s'était retiré à Asparague, près de Dyrrachium.

César suivit Pompée, prit en passant la ville des Parthéniens, où Pompée avait une garnison, et, le troisième jour, se trouvant en face de son rival, lui livra la bataille...

Nous voici arrivés à la dernière lutte, à la lutte suprême ; qu'on nous permette donc de nous arrêter une minute en face d'événements sur lesquels le monde entier, haletant d'angoisse, eut les regards fixés.

La question, réduite à ses termes les plus simples, était celle-ci :

L'aristocratie triomphera-t-elle avec l'élève de Sylla ? le peuple triomphera-t-il avec le neveu de Marius ? – L'Italie sera-t-elle couverte de proscriptions avec Pompée ? le monde subira-t-il la clémence de César ?

Nous ne sommes point un faiseur de théories, un chercheur d'allusions ; nous sommes un enregistreur de faits.

On comprend l'attente générale.

Les yeux du monde entier étaient fixés sur ce petit point de l'Épire. La Gaule, l'Espagne, l'Afrique, l'Égypte, la Syrie, l'Asie, la Grèce, le monde, enfin, nous l'avons dit, regardait, haletant. L'Orient et l'Occident, le Nord et le Midi se demandaient : « Que va-t-il advenir de nous ? »

L'Occident, c'est-à-dire la force de l'avenir, était pour César ; l'Orient, c'est-à-dire la majesté du passé, était pour Pompée. Le Nord n'existait pas encore ; le Midi n'existait plus.

Le troisième jour, disons-nous, César, se trouvant en face de Pompée, lui offrit la bataille.

Pompée, attiédi par les deux présages que nous avons rapportés, demeura dans son camp.

César attendit une partie de la journée et, voyant que Pompée refusait le combat, fit rentrer ses troupes dans le sien.

Il venait d'arrêter un nouveau plan.

Par des sentiers étroits, difficiles, comme ceux qu'il avait suivis en Espagne, il prit le chemin de Dyrrachium ; son intention était d'isoler Pompée de cette place, c'est-à-dire de lui couper les vivres et les munitions.

Pompée, lui voyant faire une grand détour, crut, comme Afranius et Pétréius l'avaient cru sur les bords de la Sègre, que le défaut de vivres forçait César à la retraite. Il envoya des coureurs sur ses traces et attendit.

Les coureurs revinrent dans la nuit, annonçant que César ne battait point en retraite, mais que, par une courbe immense, il revenait se placer entre Pompée et Dyrrachium.

Pompée ordonna de lever le camp à l'instant même et, par le plus court chemin, se rabattit sur la ville.

César, qui s'était bien douté de cette manœuvre, marchait à pied à la tête de ses soldats, les encourageant, franchissant tout le premier les obstacles, n'accordant que de courtes haltes, pressant le départ et expliquant l'importance d'un mouvement rapide.

Le surlendemain, au point du jour, on aperçut en même temps les murs de Dyrrachium et les soldats de Pompée ; seulement, on avait sur ceux-ci une heure d'avance. – C'est ce qui était arrivé en Espagne à Afranius et à Pétréius.

Pompée, s'apercevant qu'il était prévenu, posa son camp sur un roc qui dominait la mer et abritait une espèce de port où il réunit ses vaisseaux : par eux, il tirait des vivres d'Asie et des autres points de l'Orient qui lui étaient soumis.

César, au contraire, était isolé et réduit aux ressources locales. Il ne pouvait faire venir des vivres de l'Orient, qui ne lui appartenait pas ; il n'en pouvait faire venir de l'Occident, dont il était séparé par les cinq cents vaisseaux de Pompée. Il envoya des messagers pour en acheter en Épire, imposa toutes les villes

voisines en nature et fit rechercher le blé qui se trouvait à Lissus, dans la ville des Parthéniens et dans tous les bourgs et châteaux environnants.

Mais il était dans un pays de montagnes peu propre à l'agriculture : le blé manquait partout. D'ailleurs, Pompée, en observation comme un aigle du haut de son roc et plus fort que César en cavalerie, voyait de loin arriver les convois, lançait sur eux sa cavalerie légère et les pillait.

César résolut d'assiéger à la fois Dyrrachium et Pompée, la ville et l'armée.

C'était là un plan gigantesque qui eût été un rêve pour tout autre homme que César, pour tous autres soldats que les soldats de César.

S'il réussissait, qu'allait penser le monde de cette nouvelle qui se répandrait sur lui ?

Pompée refuse le combat, et César assiège Pompée !

En huit jours, il bâtit douze forts sur la croupe des montagnes dont Pompée occupait le sommet. Il relia ses forts par des fossés et des lignes de communication ; c'était une de ces immenses circonvallations telles qu'il en traçait dans les Gaules.

Comme Pompée ne voulait ni quitter la côte ni s'éloigner de Dyrrachium, comme il ne pouvait empêcher les travaux de César qu'en livrant bataille, et qu'il n'était point disposé à livrer bataille, il ne lui restait qu'à occuper le plus de pays possible pour disloquer, en les écartant, les troupes de César ; ce qui lui était facile, ayant le double d'hommes de son adversaire.

Pompée fit donc bâtir, de son côté, vingt-quatre forts qui embrassaient près de quatre lieues de circuit.

Dans ces quatre lieues, il faisait paître ses chevaux comme dans un parc, tandis que, par sa flotte, le blé, la viande et le vin lui arrivaient en abondance.

César traça une ligne de six lieues et bâtit trente-six forts !

Pompée, comme on le comprend bien, ne lui laissait pas accomplir tranquillement ce travail.

Dès que César voulait occuper quelque hauteur nouvelle, Pompée envoyait contre lui ses frondeurs et ses archers ; mais les soldats de César, la plupart Gaulois, Espagnols ou Germains, étaient ingénieux comme des Français modernes. Les travailleurs s'étaient fait des casques en feutre, en cuir, en toile piquée, qui amortissaient les coups.

C'était un spectacle étrange que cette armée manquant de tout et forte de quarante mille hommes seulement assiégeant une armée de plus de quatre-vingt mille hommes qui avait de toutes choses en abondance.

Estomacs du nord et du couchant ayant besoin de nourriture cependant, mais soutenus par César, ne se plaignant pas et mangeant de l'orge, des légumes, de l'herbe même au lieu de pain. Et, comme il arriva un moment où l'orge et les légumes manquèrent, ceux qui avaient été avec Valérius, en Sardaigne, découvrirent une racine qui, détrempée dans le lait, faisait une espèce de pain, et, quoiqu'ils n'eussent pas trop de ce pain, les soldats de César le jetaient par-dessus les retranchements des soldats de Pompée afin que ceux-ci pussent voir de quelle nourriture savaient vivre leurs ennemis.

Puis ils criaient d'un fort à l'autre :

— Ah ! nous te tenons enfin, Pompée ! et, maintenant que nous te tenons, nous mangerons des écorces d'arbre plutôt que de te lâcher !

Pompée faisait cacher le pain que jetaient les soldats de César pour que toute cette belle jeunesse de Rome qui l'avait suivi ne vît point à quels barbares elle avait affaire et quelles bêtes féroces il lui faudrait un jour combattre.

Caton et Cicéron étaient à Dyrrachium ; ils voyaient tout cela de la ville.

Cicéron, avec son esprit railleur, ne laissait pas s'écouler un jour sans larder Pompée de quelques-uns de ces mots sanglants comme il les savait dire. On peut voir dans Plutarque la liste de ces plaisanteries assez peu compréhensibles pour nous.

Quant à Caton, qui, derrière son cynisme, cachait un cœur d'homme, et qui avait l'âme trop douce pour la guerre civile, il ne se sentait point, comme Cicéron, l'envie de plaisanter sur de pareils malheurs, et il avait fait décréter que nulle ville ne serait pillée, fût-elle prise d'assaut, que nul soldat romain ne serait mis à mort après le combat.

Et il attendait dans cette espérance.

Pauvre Caton ! pourquoi n'avait-il point autant d'esprit que Cicéron ! il aurait eu moins de cœur.

LXIII

Voyons un peu ce qui se passe à Rome.

César n'a pas contenté tout le monde en empêchant les débiteurs de faire banqueroute complète. Vous comprenez bien que toute cette armée – j'ai oublié de vous raconter cela – qui, sur un geste que fit César en étendant la main à laquelle il portait son anneau et ses cinq doigts ouverts, crut qu'on promettait à chaque homme cinq mille sesterces et l'anneau de chevalier ; vous comprenez bien que cette armée avait ses jours de mauvaise humeur : vous avez vu une légion se révolter à Plaisance et une autre sur la *via Appia*.

Or, le seul cadeau qu'eût reçu l'armée, c'étaient deux mille sesterces, cinq cents francs par tête.

Mais, une fois en face de l'ennemi, l'armée ne se plaignait plus ; elle mangeait son pain d'herbe, se préparait à manger son pain d'écorce d'arbre et se faisait tuer.

Ceux qui se plaignaient, c'était la queue de Catilina et de Clodius ; c'étaient les débiteurs insolubles qui s'étaient réfugiés dans le camp de César pour fuir le Clichy de l'époque et chercher les *tabulæ novæ*.

Voulez-vous avoir une idée de ce qui effrayait Rome ? – et remarquez que je cite, pour qu'on ne croie pas que je fais des allusions ; hélas ! toutes les révolutions se ressemblent, qu'elles aient lieu cinquante ans avant Jésus-Christ ou dix-huit cents ans après : les mêmes intérêts font naître les mêmes hommes, et, qu'ils s'appellent Rullus ou Babœuf, c'est toujours la même théorie – ; voulez-vous, dis-je, avoir une idée de ce qui effrayait Rome, César étant le maître ? Lisez l'écrivain d'Amiterne, l'homme qui, surpris en conversation criminelle, comme disent nos voisins les Anglais, avec la femme de Milon, Fausta, s'est jeté de dépit dans le parti démocratique de Clodius ; qui a été un des principaux agents des troubles dont la mort de son chef a été

l'occasion ; qui a été exclu du sénat par le censeur pour cause d'immoralité ; qui a été le correspondant et l'affidé de César à Rome ; qui a été le rejoindre dans son camp, à la suite d'Antoine, de Curion et de Cassions ; qui, nommé plus tard, après la mort de Juba, proconsul de Numidie, pillera la province comme doit faire tout bon proconsul et reviendra chargé de tant de richesses qu'il se fera moraliste et historien dans sa belle villa du mont Quirinal, aux immenses jardins. Lisez Salluste !

Ses ouvrages étaient : 1° sa grande *Histoire*, en cinq livres, comprenant tous les événements qui s'étaient passés à Rome depuis la mort de Sylla jusqu'à la conspiration de Catilina ; elle est perdue, et nous n'en connaissons que des fragments ; 2° sa *Guerre de Catilina* ; 3° sa *Guerre de Jugurtha* ; 4° *Deux Lettres politiques à César* : l'une écrite la veille de son entrée à Rome, à son retour d'Afrique ; l'autre, après la bataille de Pharsale.

Lisez ce qu'il dit à César :

Des hommes souillés de dissolutions et de crimes, qui te croyaient prêt à leur livrer la République, sont venus en foule dans ton camp, menaçant du pillage les citoyens inoffensifs, non-seulement du pillage, mais encore du meurtre, et, avec le meurtre, de tout ce que l'on peut attendre d'âmes dépravées. Mais, quand ils ont vu que tu ne les dispensais pas de payer leurs dettes, que tu ne leur livrais pas les citoyens comme des ennemis, ils ont tout quitté ; un petit nombre seulement d'entre eux se sont crus plus en sûreté dans ton camp que dans Rome, tant ils avaient peur de leurs créanciers ! Mais il est incroyable combien d'hommes, et quels hommes ! ont déserté ta cause pour celle de Pompée et ont choisi son camp comme un inviolable asile pour les débiteurs.

Un de ces hommes dont veut parler Salluste était le préteur Cœlius, dont nous avons déjà, je crois, prononcé le nom.

Lui comptait fort sur les *tabulæ novæ*.

Homme d'esprit, en somme – les hommes d'esprit ont parfois beaucoup de dettes –, c'était lui qui, disputeur acharné, disait à l'un de ses clients trop obséquieux qui soupait en tête-à-tête avec lui et qui était toujours de son opinion :

— Dis donc une fois non, au moins, afin que nous soyons deux !

Or, Cœlius, une fois César embarqué pour la Grèce, s'aperçoit que le parti de César est le parti des usuriers.

Au mois d'avril 705, il écrit à Cicéron :

Au nom de tout ce qui vous est cher, au nom de vos enfants, n'allez pas, je vous en conjure, mon cher Cicéron, vous perdre et vous compromettre par quelque coup de tête. Je ne vous ai rien dit à l'aventure, je ne vous ai rien conseillé à la légère, j'en atteste les dieux et les hommes, j'en jure par notre amitié !

Si vous avez quelque tendresse pour nous, pour votre fils, pour votre famille ; si vous ne voulez pas briser nos dernières espérances, si ma voix et celle de votre excellent gendre ont sur vous quelque pouvoir, si vous ne voulez pas jeter le trouble dans nos existences, de grâce, ne nous mettez pas dans l'alternative de haïr et de répudier un parti dont le triomphe doit nous sauver ; ou, si vous suivez le parti contraire, de former des vœux contre votre personne ; faites cette réflexion que vous avez déjà trop tardé à vous prononcer pour n'être pas suspect. Braver, lorsqu'il est vainqueur, l'homme que vous ménagiez quand sa fortune était chancelante ; vous unir dans leur fuite à ceux que vous n'avez pas soutenus dans leur existence serait agir en insensé. Prenez garde, en voulant trop être du parti des bons, de ne point être assez du bon parti ! Attendez du moins les événements d'Espagne ; l'Espagne est à nous, c'est moi qui vous le dis, aussitôt que César y aura mis le pied ; et, s'ils perdent l'Espagne, que leur reste-t-il, je vous prie ?

Et Cœlius va en Espagne, et il combat pour César, et il revient à Rome avec César, et il compte sur les *tabulae novæ* qu'établira César ; mais point ! Cœlius est trompé dans son attente. César, au lieu d'autoriser la banqueroute tout entière, n'autorise qu'une pauvre petite faillite de vingt-cinq pour cent.

Ce n'est point là-dessus qu'avait compté Cœlius.

Aussi, un an après, mars 706, écrit-il à Cicéron :

Ah ! mon cher Cicéron, que n'ai-je été avec vous à Formies, au lieu d'aller en Espagne avec César ! que n'ai-je rejoint Pompée avec vous !

Plût au ciel que Curion eût été de ce parti-là, comme Appius Claudius ; Curion, dont l'amitié m'a engagé dans cette cause détestable. Oui, je le sens, l'affection, d'un côté, et le ressentiment, de l'autre, ont concouru à me faire perdre la tête. Ce n'est point que je doute de notre cause ; mais mieux vaut mourir que d'avoir affaire à ces gens-là. Sans la crainte de vos repréailles, il y a longtemps que nous ne serions plus ici.

À Rome, sauf *quelques usuriers*, tout est pompéien, les individus comme les ordres. J'ai mis dans vos intérêts jusqu'à la canaille, qui nous était si dévouée, et même ce qui s'appelle le peuple. Attendez, je vous ferai vaincre en dépit de vous-même : je veux être un second Caton. Dormez-vous, que vous ne vous apercevez pas combien nous prêtons le flanc, combien nous sommes faibles ? Aucun intérêt ne m'excite en ce moment ; mais je suis vindicatif, selon mon habitude, si l'on me traite indignement.

Que faites-vous là-bas ? Voulez-vous livrer bataille ? Prenez garde, c'est le fort de vos adversaires. Je ne connais pas vos troupes ; mais celles de César savent se battre et ne craignent ni le froid ni la faim. Adieu !

Je vous disais bien que c'était un homme d'esprit que Cœlius. Après avoir prévu que César prendrait l'Espagne, le voilà prévoyant que César battra Pompée – ce qui ne l'empêche pas, tant il est vindicatif, de faire la guerre à César.

Tout à coup, on apprend au camp de César que l'ami Cœlius fait des siennes à Rome.

D'abord, il fait mettre son siège près de celui de l'autre préteur, Caius Trébonius, qui était chargé de rendre la justice aux citoyens ; puis il annonce qu'il recevra les plaintes des débiteurs qui en appelleront à lui de la sentence des arbitres et de l'ordonnance de César.

Personne ne se présente pour appeler.

Alors Cœlius propose un édit par lequel il permet aux débiteurs de s'acquitter en six paiements sans aucun intérêt.

Mais le consul Servilius Isauricus, que César a laissé derrière lui à Rome, s'oppose à cette mesure.

Que fait Cœlius ? Il casse son premier édit et en proclame deux autres dans l'espérance de soulever une sédition.

Point : le peuple ne bouge pas.

Pourtant, il faut à Cœlius son émeute ; attendez, voici ce qu'il invente. Tant que la guerre durera, les locataires ne seront pas tenus de payer leurs loyers.

Ah ! pour le coup, les locataires crient vivat ; on s'assemble sur le Forum ; il y a *émotion*, comme on disait alors.

Pendant cette émotion, Trébonius est tiré à bas de son tribunal, et, en tombant sur les marches, il se fend la tête.

Le consul intervient ; il fait son rapport, et Cœlius est expulsé du sénat.

Cœlius veut haranguer le peuple et monte à la tribune ; les licteurs l'en font descendre.

Cœlius crie tout haut qu'il va aller rejoindre César et se plaindre à lui, et, sous main, il dépêche un courrier à Milon pour que celui-ci fasse une pointe en Italie avec les mécontents qu'il pourra réunir. – Vous vous rappelez Milon, qui est exilé à Marseille et qui y mange des rougets ?

Milon lève une centaine d'hommes et entre en Italie.

Cœlius le rejoint avec quelques gladiateurs qui lui restent de ses jeux, et les voilà tous deux battant la campagne, publiant qu'ils agissent au nom de Pompée, et qu'ils sont nantis de lettres que leur a apportées Bibulus. Notez que Bibulus était mort ; mais ils ne le savaient pas.

Tous deux publient l'abolition des dettes ; personne ne remue.

Milon délivre quelques esclaves et, avec eux, va mettre le siège devant une ville de Calabre.

Il y est tué d'un coup de pierre que lui lance par-dessus la muraille le préteur Quintus Pédius, qui s'est enfermé dans la ville avec une légion.

Quant à Cœlius, il va mettre le siège devant Thurium. Là, pendant qu'il sollicite des cavaliers espagnols et gaulois, auxquels il offre de l'argent, de quitter le parti de César pour celui de

Pompée, un de ces cavaliers, qui sans doute ne le trouve pas assez éloquent ou auquel il semble trop prolix, lui passe son sabre au travers du corps.

Ainsi finissent Milon et Cœlius, et leur échauffourée avec eux.

LXIV

César et ses quarante mille hommes tenaient donc assiégés Pompée et ses cent mille soldats.

Pompée résolut de faire une double sortie : une de son camp, une de Dyrrachium.

Le but de ces deux sorties était pour Pompée de se saisir d'une montagne hors de la portée du trait des soldats de César et d'y cantonner une partie de ses troupes.

Il attaqua les césariens sur trois points, tandis que la garnison de Dyrrachium en faisait autant.

On combattait donc sur six points à la fois.

Partout Pompée fut repoussé.

Il perdit deux milles hommes et un grand nombre de volontaires et de capitaines, entre autres Valérius Flaccus, fils de Lucius Valérius, qui avait été préteur en Asie.

César perdit en tout vingt soldats et prit six enseignes.

Quatre centurions qui défendaient un fort sur lequel s'étaient acharnés les soldats de Pompée perdirent chacun un œil et, ce qui donnera une idée de la violence de l'attaque, racontèrent que, dans le fort seulement, ils avaient trouvé trente mille flèches. Le seul bouclier du centurion Scæva en était percé de deux cent trente. – Nous avons déjà raconté comment ce vaillant, l'œil crevé, avait tué deux soldats de Pompée en faisant semblant de se rendre. – Un nommé Minutius reçut cent vingt flèches sur son bouclier et eut le corps percé de part en part en six endroits.

César donna au premier vingt-quatre mille sesterces de récompense et, du huitième rang, le fit passer au premier.

Il honora et récompensa le second d'une manière différente, mais de façon à le satisfaire grandement, car il guérit de ses neuf blessures.

Les autres reçurent double paye et double ration.

Sur ces entrefaites, Scipion arrive d'Asie.

César, qui ne manquait aucune occasion de tenter un accommodement, lui envoie Appius Claudius, qui était son ami.

Scipion, on se le rappelle, était le beau-père de Pompée et avait grande influence sur son gendre.

Par malheur, près de Scipion se tenait ce fameux Favorinus, ce *singe* de Caton qui donnait des carottes, des navets et des concombres à ses jeux ; il empêcha Scipion d'écouter Claudius.

Cependant la situation de Pompée empirait ; il y avait disette d'eau pour les hommes, disette de fourrage pour les chevaux. César avait détourné toutes les sources, les hommes n'avaient qu'une demi-ration d'eau, les chevaux et les bêtes de somme n'avaient que des feuilles et des racines de roseaux pilés. Encore en priva-t-on bientôt les bêtes de bagage afin de garder cette nourriture, si mauvaise qu'elle fût, pour les chevaux.

Les mules et les ânes moururent ; l'odeur des cadavres fit naître une espèce d'épidémie dans le camp.

On fit venir des fourrages par mer ; mais on ne pouvait se procurer que de l'orge, au lieu d'avoine, et les chevaux, presque tous de la Grèce et du Pont, n'étaient point accoutumés à cette nourriture.

Enfin, Pompée eut honte et résolut de tenter une sortie.

Le hasard le favorisa.

Il y avait dans le camp de César deux chevaliers allobroges, fils d'un chef nommé Albucile ; tous deux braves, tous deux ayant bien servi dans les guerres des Gaules et obtenu pour récompense les premiers grades ; en outre, par la protection de César, ils avaient été admis au sénat avant l'âge voulu par la loi.

Ils étaient en grande estime près de César, qui leur avait donné des terres prises sur l'ennemi ; mais tout cela ne leur suffit point. Ils commandaient à des cavaliers de leur pays, et ils retinrent la paye de leurs hommes, disant que César ne la leur avait pas donnée.

Ceux-ci s'en vinrent se plaindre à César.

César les interrogea, et il apprit que non-seulement les deux

Gaulois ne payaient pas leurs hommes avec l'argent qu'ils recevaient de lui, mais encore que l'état qu'ils donnaient de leurs hommes était exagéré, et que, depuis un an, ils portaient sur le papier deux cents hommes et deux cents chevaux qui n'avaient jamais existé.

César pensa que le moment était mal choisi pour faire un éclat. Mais il les appela près de lui et les réprimanda en particulier, leur fit honte de cette concussion, leur disant que l'on pouvait se fier à la générosité de César, et eux surtout plus que tous les autres, puisqu'ils avaient déjà eu la preuve de cette générosité.

Ces reproches les blessèrent. Ils rentrèrent sous leur tente, tinrent conseil, et résolurent de changer de parti et de passer à Pompée.

Ils décidèrent en outre que, pour être mieux reçus de celui-ci, ils tueraient Volusius, général de la cavalerie.

Mais, soit que l'occasion manquât au projet, soit qu'ils y trouvassent trop de difficultés, ils se contentèrent d'emprunter à leurs amis le plus d'argent possible, comme s'ils voulaient rendre aux soldats celui qu'ils avaient détourné ; ils en achetèrent des chevaux, dont Pompée manquait à cause de la mortalité qui s'était mise dans son camp, et passèrent à l'ennemi avec tous ceux qui consentirent à les suivre, une centaine d'hommes à peu près.

Pompée n'était point habitué à de pareilles désertions. Aussi leur fit-il grande fête et les promena-t-il par tout le camp.

Puis, le soir, il les appela sous sa tente, apprit d'eux le fort et le faible du camp, et nota les distances où les corps de garde se trouvaient les uns des autres.

Bien renseigné, Pompée remit la surprise au lendemain.

La nuit venue, il fit embarquer bon nombre d'archers et d'infanterie légère avec des fascines pour combler les fossés ; puis il tira soixante cohortes du camp et les mena le long de la mer, à l'endroit du camp de César qui était le plus près du rivage et le plus éloigné de son quartier.

Le point que Pompée avait résolu d'attaquer était défendu par

le questeur Lentulus Marcellinus et la neuvième légion.

Lentulus Marcellinus était malade, et Fulvius Postumus lui était donné pour le soutenir et, au besoin, le remplacer.

Il y avait de ce côté deux retranchements au camp de César : un premier, opposé à l'ennemi, dont le fossé était de quinze pieds et le rempart de dix ; l'autre, à cent pas de distance, non-seulement était moindre, mais encore était inachevé sur un point.

Pompée savait tous ces détails.

Or, Pompée porta toutes ses forces sur ce point.

Dès l'aube du jour, la neuvième légion fut attaquée.

À la nouvelle de cette attaque, Marcellinus envoya du renfort ; mais le renfort était trop faible, et il était déjà trop tard.

Puis les plus braves ont leurs heures de panique. Pour ne pas être déshonorés par cette panique, les Romains la mettaient sur le compte d'un dieu.

Tout s'enfuit.

L'enseigne principal se fit tuer ; mais, avant de mourir, il remit son étendard à un cavalier.

— Tiens, dit-il, tu témoigneras à César que je ne l'ai rendu qu'en mourant et qu'à un Romain !

Heureusement, Antoine accourut avec deux cohortes.

Mais un grand massacre était déjà fait.

César, prévenu à son tour par la fumée qui s'élevait des forts et qui était le signal convenu en cas de surprise, accourut de son côté.

D'ailleurs, ni Antoine ni César ne parvinrent à rallier les fuyards.

César manqua y périr.

Il voulait arrêter un soldat grand et robuste et l'obliger de faire face à l'ennemi ; le soldat leva l'épée pour frapper César.

Par bonheur, l'écuyer de César vit la menace et, d'un coup de son glaive, abattit l'épaule du soldat.

César croyait tout perdu ; et tout l'était en effet, si Pompée n'eût pas douté de sa fortune, s'il n'eût pas donné aux césariens

le temps de réunir leurs efforts.

Les soldats de Pompée se retirèrent en bon ordre ; mais, pour repasser les fossés, ils n'eurent pas besoin de pont : ces fossés étaient pleins de morts.

César eut deux mille hommes tués et quatre ou cinq cents faits prisonniers ; et, le soir, il disait à ses amis :

— La victoire était aujourd'hui aux pompéiens, si Pompée avait su vaincre !

LXV

César passa une mauvaise nuit, pareille à celle que Napoléon dut passer après la rupture du pont de Lobau. Tous deux, confiants dans la fortune, avaient fait à peu près la même faute.

César se reprochait d'être venu présenter la guerre à Pompée sur une côte aride où ses soldats mouraient de faim, tandis qu'il n'avait aucune chance d'affamer ceux de Pompée, nourris par une flotte.

Il pouvait transporter la guerre en Thessalie et en Macédoine, contrées fertiles où ces estomacs germains et gaulois eussent trouvé largement à se repaître ; il n'en avait rien fait.

Au reste, peut-être était-il temps encore. Scipion avait été envoyé en Macédoine avec deux légions. Si César faisait mine de l'y suivre, bien certainement Pompée, plus amoureux que jamais de sa femme Cornélie, ne laisserait pas César égorger son beau-père et ses deux légions ; si, au contraire, Pompée, contre l'attente de César, traversait la mer et retournait en Italie, César tournait par l'Illyrie et venait lui présenter le combat sous les murs de Rome.

Il commença donc pas pourvoir au traitement des blessés et des malades ; puis il fit partir blessés, malades et bagages pendant la nuit sous la conduite d'une légion, avec ordre de ne s'arrêter que lorsqu'on serait à Apollonie.

Le gros de l'armée ne devait se mettre en marche que vers les trois heures du matin.

Mais, quand l'armée fut instruite de ce départ et sut que César prenait cette résolution parce qu'elle avait mal combattu, ce fut un deuil parmi les soldats. La neuvième légion, qui, prise de peur, avait si facilement cédé, vint tout entière devant la tente de César, lui demandant de la punir.

César infligea quelques punitions légères et consola ses soldats.

— Vous ferez plus bravement une autre fois, dit-il ; mais je dois donner à votre effroi le temps de se calmer.

Les soldats insistaient pour prendre leur revanche à l'instant même.

César s'y refusa absolument et donna de nouveau l'ordre de se mettre en route à trois heures du matin.

On marchait sur l'ancien camp d'Apollonie.

L'ordre fut exécuté dans le sens où il avait été donné.

César sortit le dernier avec deux légions, trompettes en tête. — Sortir sans bruit, ce n'était plus battre en retraite, c'était fuir.

Au point du jour, Pompée lança sa cavalerie sur l'arrière-garde de César.

Ce fut une grande fête dans le camp de Pompée.

César avait eu beau faire sonner la trompette : César n'était pas en retraite, il était en fuite, il était vaincu.

On avait fait cinq cents prisonniers : au mépris de la loi que Caton avait fait rendre et qui disait qu'aucun soldat romain ne serait tué hors du champ de bataille, Labiénus, qui avait juré de ne poser les armes que lorsqu'il aurait vaincu son ancien général, Labiénus obtint de disposer d'eux ; Pompée feignit de croire que c'était pour leur faire grâce et les lui livra.

— Eh bien, mes vieux compagnons, leur dit Labiénus, depuis que nous nous sommes quittés, nous avons donc pris l'habitude de fuir ?

Et il les fit tuer depuis le premier jusqu'au dernier.

Comme l'avait prévu César, Pompée se mit à sa poursuite.

Plusieurs avaient conseillé à Pompée de repasser en Italie, de reprendre l'Espagne et de rentrer ainsi dans la possession des plus belles provinces de l'empire ; mais abandonner Scipion, mais livrer l'Orient aux barbares, mais ruiner les chevaliers romains en laissant à César la Syrie, la Grèce et l'Asie, impossible !

D'ailleurs, César n'était-il pas en fuite ? ne valait-il pas mieux le rejoindre et terminer la guerre par une action générale ?

Pompée écrivit aux rois, aux généraux et aux villes, comme s'il était déjà vainqueur. Sa femme Cornélie était à Mitylène avec son fils ; il lui envoya des courriers qui étaient chargés de lui remettre des lettres dans lesquelles il annonçait à Cornélie que la guerre était finie, ou à peu près.

Quant aux amis de Pompée, leur confiance était chose curieuse. Ils se disputaient déjà les dépouilles de César ; le grand pontificat surtout, qu'il allait laisser vacant, soulevait bien des ambitions. Qui allait être grand pontife à sa place ? Lentulus Spinter et Domitius Ahénobarbus y avaient bien des droits ; mais Scipion était beau-père de Pompée.

En attendant et pour ne pas perdre de temps, quelques-uns envoyèrent à Rome leurs amis ou leurs intendants pour leur retenir, dans le voisinage du Forum, des maisons du seuil desquelles, pour ainsi dire, ils pussent briguer les charges qu'ils comptaient demander.

On faisait dans le camp de Pompée ce que, dix-huit siècles plus tard, on fit à Coblenche.

Domitius avait dans sa poche une loi des suspects et un projet de tribunal révolutionnaire.

— Dressez vos tables de proscription, disait Cicéron : ce sera toujours autant de fait.

— Nos tables de proscription, répondaient les autres émigrés, pour quoi faire ? Bon pour Sylla de perdre son temps à dresser des tables ; nous ne proscrirons point par tête, nous proscrirons par masses.

Mais Pompée, lui, n'était pas si pressé d'en venir à une bataille définitive.

Il savait à qui il avait affaire, il connaissait de longue main ces hommes invincibles sous les armes et accoutumés à vaincre ensemble ; seulement, ils avaient vieilli, et on pouvait les miner avec du temps, les briser par la fatigue. Pourquoi compromettrait-il ses conscrits contre ces vétérans ?

Mais Pompée n'était pas maître de faire ce qu'il voulait.

Il y avait tant d'hommes illustres, tant d'hommes de nom, tant d'hommes de rang, dans cette armée de Pompée, que tout le monde était le maître, excepté Pompée.

Caton seul était de son avis. Il voulait temporiser, tout obtenir de la lassitude et des négociations ; il avait sans cesse devant les yeux les deux mille cadavres de Dyracchium et les cinq cents prisonniers égorgés par Labiénus.

Il s'était, ce jour-là, retiré dans la ville en pleurant et en couvrant sa tête de sa robe en signe de deuil.

Cicéron raillait plus que jamais, et bien souvent Pompée avait souhaité que ce railleur impitoyable passât dans le camp de César.

Il est vrai que les autres secondaient de leur mieux Cicéron ; quand ils voyaient Pompée suivre pas à pas César, de l'Épire à l'Illyrie, ils lui reprochaient de vouloir éterniser sa position de dictateur.

— Il se plaît, disaient les mécontents, à avoir à son lever une cour de rois et de sénateurs !

Domitius Ahénobarbus ne l'appelait jamais qu'Agamemnon, c'est-à-dire le roi des rois.

— Mes amis, disait Favonius, nous ne mangerons point, cette année, de figes de Tusculum.

Afranius, qui avait perdu l'Espagne et qui était accusé de l'avoir vendue, appelait Pompée le grand trafiqueur de provinces.

— Défaisons-nous d'abord de César, disaient les chevaliers, et ensuite nous nous déferons de Pompée.

Celui-ci avait tellement peur que, César vaincu, Caton ne s'élevât pour lui demander de déposer le commandement qu'il ne lui avait donné aucune commission importante et, marchant à la poursuite de César, l'avait laissé à Dyrrachium.

Caton en était réduit à l'état d'un gardeur de bagages.

Mais, enfin, le concours de railleries et d'imprécations devint si fort contre Pompée qu'il résolut d'attaquer César dès que celui-ci s'arrêterait.

César s'arrêta dans les plaines de Pharsale.

LXVI

C'était là qu'allait se décider le sort du monde.

Les premiers jours de retraite avaient été pour César des jours d'effroyable lutte.

Le bruit de sa défaite s'était répandu et le livrait à un mépris général : on lui refusait vivres et fourrages, et cela dura jusqu'à ce qu'il eût pris la ville de Gomphes, en Thessalie.

Dès lors, il se trouva dans l'abondance, à ce point que ses soldats, qui depuis cinq mois mouraient à peu près de faim, célébrèrent, grâce aux nombreuses amphores trouvées dans les caves de la ville, une bacchanale qui dura trois jours.

Enfin, comme nous l'avons dit, arrivé à Pharsale, César s'arrêta.

Pompée établit son camp sur une hauteur, en face de celui de César.

Cependant, là, le doute le reprit.

Il eut un présage, et l'on sait l'influence qu'avaient les présages sur les événements du monde antique.

En sortant du conseil où l'on venait d'arrêter le combat pour le lendemain et où Labiénus, commandant de la cavalerie, avait renouvelé le serment solennel de ne déposer ses armes qu'après la chute complète de César, il rentra dans sa tente, se coucha et s'endormit.

Alors il fit un rêve.

Il rêva qu'il était à Rome, au théâtre, où le peuple le recevait avec de grands applaudissements, et qu'en sortant du théâtre, il ornait de riches dépouilles la chapelle de Vénus Nicéphore.

Or, ce songe, qui, au premier abord, semblait n'avoir rien que de favorable, pouvait cependant cacher un double sens.

César était fils de Vénus ; ces dépouilles dont Pompée ornait la chapelle de Vénus n'étaient-elles pas ses propres dépouilles, à lui ?

Toute la nuit, le camp fut troublé par des terreurs paniques ; deux ou trois fois les sentinelles coururent aux armes, croyant qu'on les attaquait.

Un peu avant le jour, et comme on posait des gardes, on vit au-dessus du camp de César, où régnaient le plus grand calme et le plus profond silence, s'élever une vive lumière qui vint fondre sur le camp de Pompée.

Trois jours auparavant, César avait fait un sacrifice pour la purification de son armée.

Après l'immolation de la première victime, le devin lui annonça que, dans trois jours, il en viendrait aux mains avec l'ennemi.

— Outre cette annonce, demanda César, vois-tu dans les entrailles quelque signe favorable ?

— Tu répondras à cette question mieux que moi, lui dit le devin. Les dieux indiquent un grand changement, une révolution des choses établies, le contraire de ce qui est à cette heure. Es-tu heureux, tu seras malheureux ; es-tu malheureux, tu seras heureux ; es-tu vainqueur, tu seras vaincu ; es-tu vaincu, tu seras vainqueur.

Ce ne fut point seulement dans les deux camps et autour des deux camps que se produisirent les prodiges.

À Tralles, il y avait, dans le temple de la Victoire, une statue de César ; le sol d'alentour, déjà ferme par lui-même, était en outre pavé d'une pierre très-dure. Malgré ce sol et par les interstices de la pierre, il sortit un palmier près du piédestal de la statue.

À Padoue, Caius Cornélius, homme fort renommé dans l'art de la divination et ami intime de Tite-Live l'historien, se tenait assis sur son siège augural et suivait le vol des oiseaux.

Il sut l'instant de la bataille et annonça à ceux qui l'entouraient que l'engagement venait de commencer.

Puis, se remettant à ses observations et ayant de nouveau examiné les signes, il se leva avec enthousiasme et en s'écriant :

— Tu triomphes, César !

Et, comme on doutait de la prophétie, il déposa sa couronne et annonça qu'il ne la remettrait sur sa tête que quand l'événement aurait justifié sa prédiction.

Et cependant, malgré tout cela, César s'apprêtait à lever le camp et à continuer sa retraite vers la ville de Scotusse.

Il s'effrayait de l'infériorité de ses forces : il n'avait que mille cavaliers, Pompée en avait huit mille ; il n'avait que vingt mille hommes d'infanterie, Pompée en avait quarante-cinq mille.

On annonça à César qu'il se faisait un certain mouvement dans le camp ennemi, et que Pompée paraissait décidé à présenter la bataille.

César réunit ses soldats. Il leur annonça que Cornificius, distant de deux journées seulement, lui amenait deux légions ; que Cœlénus avait autour de Mégare et d'Athènes quinze cohortes qui allaient se mettre en marche pour le rejoindre. Il leur demanda s'ils voulaient attendre ces renforts ou livrer seuls la bataille.

Alors, tous et d'une seule voix, ses soldats le conjurèrent de ne pas attendre et, tout au contraire, si l'ennemi hésitait, d'inventer quelque stratagème pour le décider à combattre.

Au reste, ce qui donnait ce courage aux soldats de César, c'est que, depuis leur départ de Dyrrachium, César les avait constamment exercés, et que constamment ils avaient eu l'avantage dans leurs rencontres avec l'armée ennemie.

N'ayant, comme nous l'avons dit, que mille cavaliers à opposer aux sept ou huit mille cavaliers de Pompée, César avait choisi dans son infanterie légère les soldats les plus jeunes et les plus agiles ; il les mettait en croupe derrière les cavaliers, et, au moment de soutenir la charge, les fantassins sautaient à terre, et, au lieu de mille hommes, les soldats de Pompée avaient tout à coup affaire à deux mille.

Dans une de ces escarmouches, un de ces deux frères allobroges qui étaient passés dans le camp de Pompée et avaient été cause de la défaite de Dyrrachium avait été tué.

Mais, nous l'avons dit, Pompée avait évité jusque-là un engagement général.

Le matin de la bataille de Pharsale, il était résolu d'attaquer.

Quelques jours auparavant, en plein conseil, et comme Domitius venait de dire que tout sénateur qui n'avait pas suivi Pompée méritait la peine de mort, ou tout au moins l'exil ; comme il venait de donner aux juges nommés d'avance trois tablettes : l'une de mort, l'autre d'exil, la troisième d'amende, Pompée, mis en demeure de livrer bataille, avait demandé quelques jours encore.

— As-tu donc peur ? avait demandé Favonius. Alors cède le commandement à un autre et va garder les bagages à la place de Caton.

Pompée avait répondu :

— La peur m'arrête si peu que je veux, avec ma cavalerie seule, enfoncer et détruire l'armée de César !

Et, comme plusieurs qui, au milieu délire général, avaient conservé la raison demandaient à Pompée comment il s'y prendrait :

— Oui, répondit celui-ci, je sais bien qu'au premier abord cela peut paraître incroyable ; mais mon plan est des plus simples : avec ma cavalerie, j'envelopperai son aile droite, que je hacherai ; puis je prendrai l'armée en queue, et vous verrez que, presque sans combat, nous arriverons à une victoire éclatante !

Alors Labiénus, à son tour, pour confirmer ce que disait Pompée et pour redoubler la confiance du soldat, ajouta :

— Ne croyez pas avoir affaire aux vainqueurs de la Gaule et de la Germanie ; je sais ce que je dis, ayant eu part à cette conquête. Il reste peu de soldats de ces grandes batailles du Nord et de l'Occident. Une partie s'est couchée sur le champ de bataille même, l'autre a été enlevée par la maladie, soit en Italie, soit en Épire ; des cohortes entières sont occupées à garder des villes. Ceux que nous avons devant nous viennent des bords du Pô et de la Gaule cisalpine ; ainsi, le jour où il plaira à Pompée de nous faire combattre, chargeons hardiment.

Ce jour-là était venu.

Au moment où César faisait plier ses tentes, au moment où déjà les soldats chassaient devant eux les valets et les bêtes de somme, des coureurs de César vinrent lui dire qu'il se faisait un grand tumulte parmi les pompéiens, et que tout portait à croire qu'ils se préparaient au combat. D'autres arrivèrent bientôt, criant que les premiers rangs de Pompée se mettaient en bataille.

Alors César, montant sur un tertre pour être vu et entendu du plus grand nombre possible :

— Amis, cria-t-il, le jour est enfin venu où Pompée nous présente la bataille et où nous allons combattre, non plus contre la faim et la disette, mais contre des hommes ! Vous avez désiré ce jour avec impatience ; vous m'avez promis de vaincre ; tenez votre parole. — Halte partout !

Puis il ordonna d'élever devant sa tente le drapeau écarlate, signal du combat.

À peine les Romains l'eurent-ils aperçu qu'ils coururent aux armes ; et, comme le plan de la bataille était fait d'avance, et que chaque chef de corps avait reçu ses ordres, centurions et décursions conduisirent les soldats aux postes désignés, et, suivis de leurs hommes, « chacun d'eux, dit Plutarque, prit sa place avec autant d'ordre et de tranquillité que si l'on n'eût arrangé qu'un chœur de tragédie. »

LXVII

Or, voici la place qu'occupait chacun :

Pompée commandait l'aile gauche¹ ; il avait avec lui les deux légions que César lui avait renvoyées des Gaules.

Antoine était en face et, par conséquent, commandait l'aile droite des Romains.

Scipion, beau-père de Pompée, commandait le centre, avec les légions de Syrie, et avait devant lui Calvinus Lucius.

Enfin, Afranius commandait l'aile droite de Pompée ; il menait sous ses ordres les légions de Cilicie et les cohortes amenées d'Espagne, que Pompée regardait comme ses meilleures troupes. Il avait devant lui Sylla.

Cette aile droite des pompéiens avait son flanc couvert d'un ruisseau de difficile abord, c'est pourquoi Pompée avait amassé à son aile gauche ses frondeurs, ses archers et toute sa cavalerie.

Puis peut-être n'était-il pas fâché d'avoir toute sa force active sur le point où il se trouvait lui-même.

César se plaça en face de Pompée, prenant, selon son habitude, sa place dans la dixième légion.

En voyant s'amasser devant lui toute cette multitude de frondeurs, d'hommes de trait et de cavalerie, César comprit que le plan de son ennemi était de commencer l'attaque de son côté et de chercher à l'envelopper.

Alors il fit venir du corps de réserve six cohortes qu'il plaça derrière la dixième légion, avec ordre de ne point bouger et de se cacher autant que possible à l'ennemi jusqu'au moment où sa cavalerie chargerait. En ce moment, ces six cohortes s'élanceraient au premier rang, et, au lieu de lancer de loin les javelots, comme font d'ordinaire les plus braves, pressés qu'ils sont d'en arriver à un combat corps à corps, chaque homme porterait le fer

1. Plutarque dit l'aile droite, mais César lui-même dit positivement l'aile gauche, et, en pareille occasion, César me semble devoir être cru.

de sa lance à la hauteur du visage de l'ennemi. Il leur ferait signe avec un étendard lorsqu'il serait temps pour eux d'exécuter cette manœuvre.

César était convaincu que toute cette élégante jeunesse, tous ces danseurs beaux et fleuris (καλοὺς καὶ ἀνθῆρους) ne pourraient supporter la vue du fer.

Ces hastaires étaient au nombre de trois mille.

Pompée à cheval étudiait, du haut d'une colline, l'ordonnance des deux armées.

Voyant alors que l'armée de César attendrait tranquillement le signal et que, au contraire, la plus grande partie de ses hommes à lui, au lieu de se tenir immobiles à leur rang, s'agitaient dans le plus grand désordre, et cela, faute d'expérience, il craignit que, dès le commencement de l'action, ses troupes ne rompissent leur ordonnance.

Il envoya donc des courriers à cheval chargés d'ordonner aux premiers rangs de rester fermes à leur poste, de se serrer les uns contre les autres et d'attendre ainsi l'ennemi.

Ce conseil, dit César, avait été donné à Pompée par Triarius, et je ne l'approuve aucunement ; car il y a, dans l'homme, une certaine ardeur et une impétuosité naturelle qui se rallument par le mouvement, qu'il faut tâcher d'entretenir plutôt que de laisser éteindre.

Il résolut donc, quoique le plus faible, de profiter de cet avantage que lui laissait Pompée et de commencer l'attaque.

Alors, après avoir donné le mot de ralliement, qui était *Vénus la Victorieuse*, tandis que Pompée donnait le sien, qui était *Hercule l'Invincible*, il jeta un dernier regard sur toute sa ligne.

En ce moment, il vit un soldat, volontaire dans l'armée mais qui, l'année précédente, avait été capitaine dans la dixième légion, qui s'écriait :

— Suivez-moi, compagnons, car le moment est venu de tenir à César tout ce que nous lui avons promis.

— Eh bien, Crastinus, lui demanda César – César, comme deux

mille ans plus tard Napoléon, connaissait par leur nom tous les soldats de son armée —, eh bien, Crastinus, lui demanda César, que penses-tu de la journée d'aujourd'hui ?

— Rien que de bon et de glorieux pour toi, *imperator*, répondit Crastinus ; en tout cas, tu ne me reverras que mort ou victorieux.

Puis, se retournant vers ses compagnons :

— Allons, dit-il, à l'ennemi, enfants ! à l'ennemi !

Et il s'élança le premier avec cent vingt hommes.

Alors, et pendant que ces cent vingt hommes partaient ainsi les premiers pour attaquer les cinquante-deux mille hommes de Pompée, il se fit un instant au-dessus des deux armées ce funèbre silence qui précède les batailles décisives, et dans lequel il semble qu'on n'entende autre chose que le battement des ailes de la mort.

Au milieu de ce silence, Crastinus et ses hommes, arrivés à vingt pas des pompéiens, lancèrent leurs javelots.

Ce fut comme un signal ; des deux côtés, les trompettes et les buccins retentirent.

Toute la ligne d'infanterie de César s'élança aussitôt pour soutenir les cent vingt braves qui lui montraient le chemin, lançant des javelots en courant et en poussant de grands cris.

Puis, les javelots lancés, les césariens tirèrent leurs épées et fondirent sur les pompéiens, qui les reçurent fermes et sans bouger.

Pompée, comme s'il n'eût attendu que cette certitude que son armée soutiendrait vaillamment le premier choc, pour reprendre toute assurance, Pompée alors donna l'ordre à sa cavalerie de charger l'aile droite de César et de l'envelopper.

César vit venir à lui cette masse de chevaux dont le galop faisait trembler la terre et, ne la voyant venir, ne dit que ces trois mots :

— *Amis, au visage !*

Chaque soldat entendit et fit un signe de tête indiquant qu'il avait compris.

Comme l'avait prévu César, cette trombe vivante d'hommes et de chevaux balaya devant elle ses mille hommes de cavalerie.

Dans les intervalles des cavaliers de Pompée étaient les hommes de trait.

La cavalerie de César rejetée en arrière, les premiers rangs de sa dixième légion ébranlés, les huit mille cavaliers de Pompée lancèrent leurs escadrons pour envelopper César.

C'était le moment que celui-ci attendait. Il fit lever l'étendard qui devait donner le signal à ses trois mille hommes de réserve.

Ceux-ci, qui avaient conservé leurs javelots, avancèrent, se servant de cette arme comme les soldats modernes font de la baïonnette, les portant aux yeux de l'ennemi et répétant le cri de César :

— *Au visage, compagnons ! au visage !*

Et, en même temps, sans s'occuper des chevaux, sans chercher à blesser les hommes ailleurs, ils dardaient le fer de leurs lances dans la figure des jeunes chevaliers.

Ceux-ci tinrent un instant, plutôt par étonnement que par courage ; puis, préférant être déshonorés à être défigurés, ils lâchèrent leurs armes, firent tourner bride à leurs chevaux et s'enfuirent, tenant leur visage entre leurs deux mains.

Ils coururent ainsi sans se retourner jusqu'aux montagnes, laissant à la boucherie leurs hommes de trait, qui furent tous exterminés.

Alors, ne se donnant pas même la peine de poursuivre ces fuyards, César lança en avant sa dixième légion avec ordre d'attaquer de front l'ennemi, tandis que lui, avec sa cavalerie et ses trois mille hastaires, l'attaquerait en flanc.

Le mouvement se fit avec une régularité merveilleuse. Il est vrai que César, habitué à payer de sa personne, le dirigeait.

Cette infanterie pompéienne, dont l'ordre était de tourner l'ennemi aussitôt que les chevaliers auraient mis en désordre l'aile droite de César, se voyait elle-même tournée ! Elle tint un instant, mais bientôt se débanda et suivit l'exemple de la cavalerie.

À l'instant même, tous ces alliés qui étaient venus au secours de Pompée, tous ces chevaliers, tous ces Galates, tous ces Cappadociens, tous ces Macédoniens, tous ces Candiotes, tous ces archers du Pont, de la Syrie, de la Phénicie, toutes ces recrues de la Thessalie, de la Béotie, de l'Achaïe, de l'Épire, se mirent à crier d'une seule voix, mais en dix langues différentes :

— Nous sommes vaincus !

Et, tournant le dos, ils s'enfuirent.

Il est vrai que Pompée leur avait donné l'exemple.

— Comment ! Pompée, Pompée le Grand ?

Eh ! mon Dieu ! oui.

Lisez Plutarque ; je ne veux pas même m'en rapporter à César.

Notez que Pompée n'avait pas même attendu si longtemps que nous le disons. Voyant ses chevaliers en déroute, il avait mis son cheval au galop et était rentré au camp.

Lisez toujours Plutarque.

Or, ceux-là ayant pris la fuite, Pompée vit la poussière qui s'élevait sous les pieds de leurs chevaux et comprit ce qui arrivait à ses chevaliers.

Il serait difficile de dire quelle pensée lui traversa l'esprit ; mais, pareil à un insensé, semblable à un homme pris de vertige, oubliant tout à coup qu'il était le grand Pompée, sans dire un seul mot, sans donner un dernier ordre, il se retira lentement, en tout point semblable à Ajax, et pouvant aussi bien que lui être désigné par ces vers d'Homère :

Jupiter, le père des dieux, assis sur un siège élevé, jeta dans Ajax la crainte, et celui-ci s'arrêta frappé d'étonnement ; et, rejetant en arrière son bouclier, couvert de sept peaux de bœuf, il s'enfuit hors de la foule en regardant çà et là.

Tel Pompée !

En arrivant au camp, il cria tout haut aux officiers de service, afin que les soldats le pussent entendre :

— Prenez garde à la défense des portes ; je vais faire le tour du retranchement pour donner le même ordre partout.

Puis il se retira dans sa tente, désespérant du succès de la

bataille, mais attendant avec résignation l'événement.

LXVIII

L'événement fut celui qu'il était facile de prévoir.

Cette fuite de tous ces barbares, ces cris : « Nous sommes vaincus ! » poussés dans dix langues différentes, retentirent dans le reste de l'armée et la désorganisèrent.

Alors le massacre commença.

Mais César, voyant que la bataille était gagnée et la journée à lui, rassembla tout ce qu'il avait de trompettes et de hérauts d'armes, et les dissémina par le champ de bataille avec ordre de sonner et de crier :

— Grâce aux Romains ! ne tuez que les étrangers.

En entendant cette courte mais expressive proclamation, les Romains s'arrêtèrent et tendirent les bras aux soldats qui venaient à eux l'épée haute.

Ceux-ci jetèrent leurs épées et se précipitèrent dans les bras de leurs vieux compagnons.

On eût dit que l'âme miséricordieuse de César avait passé dans le corps de chaque soldat de son armée.

Cependant quelques pompéiens avaient suivi les chefs, qui essayaient de les rallier.

Deux ou trois mille hommes, en outre, étaient restés à la garde du camp.

Beaucoup de fuyards y avaient cherché un refuge, et là pouvait se réformer une armée qui, le lendemain, serait encore aussi considérable que celle de César.

César réunit les soldats épars sur le champ de bataille. Il renouvela aux vaincus la promesse du pardon ; et, quoique la nuit fût près de venir, quoique les hommes combattissent depuis midi, quoiqu'ils fussent brisés par la chaleur du jour, il fit un dernier appel à leur courage et les conduisit à l'assaut des retranchements.

— Qu'est-ce que ce bruit ? demanda Pompée, assis dans sa

tente.

— César ! César ! crièrent en passant des hommes tout effarés et qui couraient aux retranchements.

— Quoi ! jusque dans mon camp ! s'écria Pompée.

Et, se levant, il jeta ses insignes de général, monta sur le premier cheval qu'il rencontra, sortit par la porte Décumane et s'élança à toute bride sur le chemin de Larisse.

Les soldats firent meilleure défense que n'avait fait le chef.

Il est vrai que la meilleure des troupes auxiliaires, les soldats thraces, étaient là.

Mais eux-mêmes, quand ils virent passer les fuyards qui jetaient leurs armes et même leurs drapeaux, ils ne songèrent plus, comme les autres, qu'à battre en retraite.

Vers les six heures du soir, le camp fut forcé.

Les vainqueurs entrèrent dans le camp, trouvèrent les tables toutes dressées, couvertes de vaisselle d'or et d'argent. Partout il y avait des jonchées de feuilles et de fleurs, et, entre autres, la tente de Lentulus était toute tapissée de lierre.

C'était bien tentant pour des hommes à l'œuvre depuis la moitié du jour ; mais César leur rappela que mieux valait en finir tout de suite avec l'ennemi, et eux-mêmes crièrent :

— En avant !

César laissa un tiers de ses hommes à la garde du camp de Pompée, un autre tiers à la garde du sien, et lança le troisième tiers par un chemin plus court que celui que l'ennemi avait pris ; de sorte qu'après une heure de course, il lui coupa la retraite.

Les fugitifs furent obligés de faire halte sur une éminence au pied de laquelle coulait un ruisseau.

César s'empara à l'instant même du cours d'eau, et, pour empêcher l'ennemi de se désaltérer, il occupa quatre mille hommes à creuser un fossé entre la montagne qu'ils occupaient et le ruisseau.

Alors, mourant de soif, voyant que la retraite leur était coupée, s'attendant à chaque instant à être attaqués par derrière, les pom-

péiens dépêchèrent vers César des parlementaires.

Ils demandaient à se rendre.

César dit que, le lendemain matin, il recevrait leur soumission, et qu'en attendant, ceux qui avaient soif pouvaient venir boire.

Les pompéiens descendirent par groupes.

En se joignant, pompéiens et césariens se reconnaissaient pour de vieux amis, se tendaient la main, se jetaient dans les bras les uns des autres, comme si, trois heures auparavant, ils ne venaient pas de s'entr'égorger.

La nuit se passa en reconnaissances de ce genre.

Ceux qui avaient des vivres en donnaient à ceux qui n'en avaient pas ; on alluma des feux ; de sorte qu'on eût pu croire que tous ces hommes étaient venus pour une fête.

Le lendemain matin, César apparut au milieu d'eux.

Beaucoup de sénateurs avaient profité de la nuit pour se sauver.

Il fit à la fois signe de la main et du sourire à ceux qui restaient.

— Relevez-vous, leur dit-il ; César ne connaît pas d'ennemis le lendemain d'une victoire !

Tous se pressèrent autour de lui, serrant les mains qu'il leur tendait et baisant le bas du manteau de bataille jeté sur ses épaules.

Césariens et pompéiens revinrent au camp confondus les uns avec les autres.

César visita le champ de bataille.

Il n'avait guère perdu que deux cents hommes.

Alors il demanda ce qu'était devenu ce Crastinus qui lui avait promis qu'il ne le reverrait que mort ou vainqueur et qui, si bravement, avait commencé l'attaque.

Voici ce qu'il apprit :

Crastinus, en le quittant, s'était, comme nous l'avons dit, élancé contre l'ennemi, entraînant sa cohorte sur ses pas ; il avait taillé en pièces les premiers qu'il avait trouvés sur son passage et

avait pénétré au plus épais des bataillons ennemis. Là, il avait combattu avec acharnement ; mais, comme il continuait de crier : « En avant pour Vénus la Victorieuse ! » un pompéien lui avait donné dans la bouche un si rude coup d'épée que la pointe de l'épée était sortie par derrière la tête. Crastinus était mort sur le coup.

« On trouva, dit César lui-même, quinze mille ennemis morts ou mourants sur le champ de bataille ; » et, au nombre de ceux-ci, son ennemi acharné Lucius Domitius.

On fit vingt-quatre ou vingt-cinq mille prisonniers ; c'est-à-dire que l'on pardonna à vingt-quatre ou vingt-cinq mille hommes, dont une partie fut incorporée dans l'armée de César.

On prit huit aigles et cent quatre-vingts drapeaux.

Cependant une grande inquiétude préoccupait le vainqueur.

Avant le combat, et même pendant le combat, il avait recommandé aux officiers et aux soldats de ne pas tuer Brutus, mais de l'épargner au contraire et de le lui amener s'il se rendait volontairement ; s'il se défendait contre ceux qui tenteraient de l'arrêter, on devait le laisser fuir.

On se rappelle que Brutus était fils de Servilia, et que César avait longtemps été l'amant de Servilia.

Après la bataille, il demanda des nouvelles de Brutus.

On l'avait vu combattre, mais on ne savait point ce qu'il était devenu.

César fit chercher et chercha lui-même parmi les morts.

Après la bataille, en effet, Brutus s'était retiré dans une espèce de marais plein d'eau stagnante et de roseaux ; puis, pendant la nuit, il avait gagné Larisse.

Là, ayant appris le souci que César avait eu de sa vie, il lui écrivit quelques mots pour le rassurer.

César lui envoya aussitôt un messenger, lui mandant de le venir joindre.

Brutus vint.

César lui tendit les bras, le pressa sur son cœur en pleurant et

ne se contenta point de lui pardonner, mais encore il le traita avec plus d'honneur que pas un de ses amis.

Le soir de la bataille, César fit trois dons à ses soldats, avec liberté à ceux-ci de les répartir à ceux qui avaient le mieux fait.

Les soldats lui attribuèrent le premier don comme à celui qui avait le mieux combattu ; le second fut octroyé au chef de la dixième légion ; enfin, le troisième fut donné à Crastinus, tout mort qu'il était.

Les objets dont se composait cette récompense militaire furent enterrés avec Crastinus, dans une tombe que César lui fit élever, près mais en dehors de la fosse commune.

On avait trouvé dans la tente de Pompée toute sa correspondance.

César la brûla sans en lire une seule lettre.

— Que fais-tu ? demanda Antoine.

— Je brûle ces lettres, répondit César, pour n'y pas trouver des motifs de vengeance.

Et quand les Athéniens vinrent lui demander grâce :

— Combien de fois encore, leur dit-il, la gloire de vos ancêtres servira-t-elle d'excuse à vos fautes ?

Au reste, il avait dit, en regardant le champ de bataille couvert de morts, un mot qui était une excuse envers les dieux et peut-être envers lui-même.

— Hélas ! avait-il dit, ce sont eux qui l'ont voulu ! si César eût licencié son armée, malgré tant de victoires, Caton l'accusait, et César était condamné.

Maintenant, la question est là : Valait-il mieux être Thémistocle banni que César victorieux ?

LXIX

Suivons le vaincu dans sa fuite ; nous reviendrons ensuite au vainqueur.

Quand Pompée, qui n'avait avec lui que quelques personnes, se fût éloigné du camp, il quitta son cheval, et, voyant qu'on ne songeait point à le poursuivre, il marcha lentement, tout entier aux sombres réflexions qui devaient l'occuper en un pareil moment. – Figurez-vous Napoléon après Waterloo ; et encore, chez Napoléon, c'était la nécessité : il avait été forcé de combattre ; Pompée, lui, avait repoussé tout accommodement.

La veille encore, il pouvait se partager le monde avec César, prendre, à son choix, l'Orient ou l'Occident ; et, s'il voulait absolument la guerre, venger chez les Parthes la défaite de Crassus, suivre dans l'Inde la route d'Alexandre. Mais, Romain, aller se heurter à des Romains ! mais, Pompée, aller combattre César !

Hier, Pompée était maître de la moitié du monde ; aujourd'hui, il n'est pas sûr de l'heure présente, pas maître de sa propre vie !

Où se réfugiera-t-il ? Il sera temps d'y songer plus tard ; il faut fuir d'abord.

Il traversa Larisse, la ville d'Achille, sans s'y arrêter ; puis il entra dans la vallée de Tempé que, vingt ans plus tard, devait chanter Virgile grandissant au milieu de guerres civiles qui lui laisseront un si terrible souvenir !

Pressé par la soif, il se jette le visage contre terre et boit au fleuve Pénée ; puis, se relevant, il traverse la vallée et se rend au bord de la mer.

Là, il passa la nuit dans une pauvre cabane de pêcheur ; puis, dès le matin, montant dans un bateau avec les personnes de condition libre qui l'accompagnaient, il renvoya ses esclaves en leur disant d'aller trouver César et leur assurant qu'ils n'avaient rien à craindre de lui.

Il côtoyait le rivage, lorsqu'il aperçut un grand navire mar-

chand prêt à lever l'ancre ; il ordonna aux rameurs de nager vers ce bâtiment.

Le patron était un Romain qui n'avait jamais eu de relations personnelles avec Pompée et qui ne le connaissait que de vue ; il s'appelait Péticius.

Tout à coup, on vint dire à cet homme, qui s'occupait de son chargement, que l'on apercevait un bateau faisant force de rames pour arriver au navire, et que ce bateau portait des hommes qui secouaient leurs toges et tendaient les mains comme des suppliants.

— Oh ! s'écria-t-il, c'est Pompée !

Et il courut sur le port.

— Oui, dit-il aux matelots, oui, c'est lui... Allez et recevez-le avec honneurs, malgré le malheur qui lui est arrivé.

Les matelots, du haut de l'escalier du navire, firent signe à celui qui paraissait commander dans la barque qu'il pouvait monter à bord.

Pompée monta.

Il avait avec lui Lentulus et Favonius.

Étonné de la réception qu'on lui faisait, Pompée commença par remercier Péticius ; puis :

— Il m'a semblé que tu m'avais reconnu avant que je t'eusse appris mon nom, dit-il ; m'as-tu vu déjà, et savais-tu que je vinsse en fugitif ?

— Oui, répondit Péticius, je t'avais vu à Rome ; mais, avant que tu vinsse, je savais que tu allais venir.

— Et comment cela ? demanda Pompée.

— Cette nuit, je t'ai vu en rêve, non pas comme à Rome, chef ou triomphateur, mais humilié, mais abattu et me demandant l'hospitalité sur mon navire. C'est pourquoi, voyant dans une barque un homme qui réclamait du secours et faisait des gestes de suppliant, je me suis écrié : « C'est Pompée ! »

Pompée ne répondit rien et se contenta de pousser un soupir. Il s'inclinait devant la puissance des dieux, qui avaient envoyé ce

songe, présage de la vérité.

En attendant le repas, Pompée demanda de l'eau tiède pour laver ses pieds, et de l'huile pour les frotter ensuite.

Un matelot lui apporta ce qu'il demandait.

Il regarda autour de lui, puis sourit tristement : il n'avait plus un seul domestique. Il commença de se déchausser lui-même.

Alors Favonius, cet homme rude qui avait dit à Pompée : « Frappe du pied maintenant ! » Favonius qui disait : « Adieu, pour cette année, aux figues de Tusculum ! » Favonius se précipita à genoux, les larmes aux yeux, et, malgré la résistance de Pompée, le déchaussa lui-même, lui lava les pieds et le frotta d'huile.

Et, à partir de ce moment, il ne cessa d'avoir soin de lui et de lui rendre tous les services que lui eût rendus non-seulement le valet le plus fidèle, mais encore l'esclave le plus soumis.

Deux heures après avoir reçu Pompée à son bord, le patron du bateau vit sur le rivage un homme qui faisait des signes de détresse.

On alla à cet homme avec un canot, on le prit, et on l'amena : c'était le roi Déjotarus.

Le lendemain, au point du jour, on leva l'ancre, et l'on démarra.

Pompée passa devant Amphipolis.

À sa prière, on mit le cap sur Mitylène : il voulait y prendre Cornélie et son fils.

On jeta l'ancre devant l'île, et l'on envoya un courrier.

Hélas ! ce courrier n'était point tel que Cornélie devait l'attendre après cette première lettre datée de Dyrrachium et qui lui annonçait la défaite et la fuite de César.

Le courrier la trouva toute pleine de joie.

— Des nouvelles de Pompée ! s'écria-t-elle ; oh ! bonheur ! sans doute m'annonce-t-il que la guerre est finie ?

— Oui, dit le courrier en secouant la tête, finie... mais non pas de la façon que vous l'entendez.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Cornélie.

— Il y a que, si vous voulez saluer une dernière fois votre époux, madame, reprit le messenger, il faut me suivre et vous attendre à le voir dans l'état le plus misérable, et sur un vaisseau qui ne lui appartient même pas.

— Dis-moi tout ! s'écria Cornélie. Ne vois-tu pas que tu me fais mourir ?

Alors le messenger lui raconta Pharsale, la défaite et la fuite de Pompée, et l'accueil qui avait été fait à son mari sur le bâtiment où il l'attendait.

Au dernier mot de ce récit, Cornélie se jeta à terre et s'y roula longtemps, égarée et muette ; puis enfin, revenue à elle-même et sentant qu'en un pareil moment il y avait autre chose à faire que de gémir et de pleurer, elle traversa la ville en courant et gagna le rivage.

De loin Pompée la vit accourir.

Il alla au-devant d'elle et la reçut dans ses bras toute défaillante.

— Ô cher époux ! s'écria-t-elle, je te revois, et c'est l'œuvre de ma mauvaise fortune, et non de la tienne, je te revois perdu sur une seule barque, toi qui, avant les noces de Cornélie, traversas la mer avec cinq cents vaisseaux ! Pourquoi viens-tu me chercher, moi, ton mauvais génie ? pourquoi ne m'abandonnes-tu pas à mon destin, moi qui t'inonde d'une si grande infortune ?... Oh ! que j'eusse été heureuse de mourir avant d'avoir appris que Publius, l'époux de ma virginité, avait péri chez les Parthes, et que j'eusse été sage, n'ayant pas eu ce bonheur de mourir de la main des dieux, de mourir de la mienne plutôt que de devenir une calamité pour Pompée le Grand !

Pompée la pressa dans ses bras plus tendrement qu'il n'avait fait encore.

— Cornélie, lui dit-il, tu n'avais connu jusqu'ici que les faveurs de la fortune ; cette fortune est restée longtemps près de moi comme une maîtresse fidèle, et je n'ai point à me plaindre :

étant né homme, je suis soumis à l'inconstance du sort. Ne désespérons point, chère épouse, de remonter du présent au passé, puisque nous sommes bien descendus du passé au présent.

Alors Cornélie fit venir ses serviteurs et ses effets les plus précieux.

Les habitants de Mitylène, sachant que Pompée était dans le port, vinrent le saluer et le prièrent d'entrer dans leur ville ; mais lui refusa en disant :

— Soumettez-vous avec confiance à César : César est bon et clément.

Puis il discuta pendant quelques instants avec le philosophe Cratippe sur l'existence de la providence divine.

Il doutait ; il faisait plus que douter : il niait.

À notre avis, c'est, au contraire, la défaite de Pompée et la victoire de César qui nous paraîtraient une intervention visible de la providence divine dans les choses humaines.

Pompée, à Mitylène, se trouvait encore trop près de Pharsale ; il continua sa route sans s'arrêter dans les ports, excepté pour y faire de l'eau et y prendre des vivres.

La première ville où il fit halte fut Attalie, dans la Pamphylie. Là, cinq ou six galères le rejoignirent ; elles venaient de la Cilicie et lui permirent de reformer quelques troupes. Il eut même bientôt auprès de lui soixante sénateurs ; c'était un noyau autour duquel se rassemblèrent les fugitifs.

En même temps, Pompée apprit que sa flotte n'avait reçu aucun échec, et que Caton, après avoir recueilli un grand nombre de soldats, était passé en Afrique.

Ce fut alors qu'il se plaignit à ses amis et se fit à lui-même les plus vifs reproches d'avoir livré la bataille avec sa seule armée de terre, laissant oisive sa flotte, qui faisait sa principale force, ou du moins de ne s'être pas fait un refuge de sa flotte au cas d'une défaite sur terre ; cette flotte, à elle seule, lui eût rendu à l'instant même une armée plus puissante que celle qu'il eût perdue.

Forcé d'agir avec les seules forces qui lui restaient, Pompée essaya au moins de les augmenter. Il envoya ses amis demander secours dans quelques villes ; il alla lui-même dans d'autres pour recruter des hommes et équiper des vaisseaux ; mais, en attendant que chacun lui tint les promesses qu'on venait de lui faire, connaissant la célérité des mouvements de César, la promptitude avec laquelle celui-ci était accoutumé d'user de la victoire, craignant de le voir apparaître d'un moment à l'autre et de n'avoir pas même le moyen de lui résister, il se mit à chercher quel lieu du monde pouvait lui offrir un asile.

Ses amis furent rassemblés, et l'on tint conseil sur ce sujet.

Lui, Pompée, parmi tous les royaumes étrangers, choisissait celui des Parthes ; c'était, selon lui, la puissance la plus propre à le protéger, à le défendre, et même à lui donner des troupes pour

reconquérir sa position perdue ; mais on lui fit observer qu'à cause de sa grande beauté, Cornélie ne serait point en sûreté chez ces barbares qui avaient tué le jeune Crassus, son premier époux.

Cette raison détourna Pompée de prendre le chemin de l'Euphrate.

Puis ne faut-il pas que les destins s'accomplissent !

Un ami de Pompée fit la proposition de se retirer près du roi numide Juba et de rejoindre Caton, qui, nous l'avons dit, était déjà en Afrique avec des forces considérables.

Mais Théophane de Lesbos insista pour l'Égypte et pour les Ptolémées. L'Égypte n'était qu'à trois journées de navigation, et le jeune roi Ptolémée, dont Pompée avait rétabli le père sur le trône, et qui était lui-même pupille de Pompée, avait à celui-ci de trop grandes obligations pour ne pas se faire le plus dévoué de ses serviteurs.

Le mauvais génie de Pompée fit prévaloir cette dernière proposition.

En conséquence, Pompée partit de Chypre, avec sa femme, sur une galère de Séleucie ; les autres personnes de sa suite montaient des bâtiments longs ou des navires marchands.

La traversée fut heureuse ; l'haleine de la mort poussait les vaisseaux !

Les premières informations prises apprirent à Pompée que Ptolémée était à Péluse et faisait la guerre à sa sœur Cléopâtre.

Pompée se fit précéder par un de ses amis chargé de prévenir le roi de son arrivée et de lui demander, au nom de Pompée, un asile en Égypte.

Ptolémée, qui avait quinze ans à peine, était, depuis deux ans, le mari de sa sœur Cléopâtre, qui en avait dix-neuf. Cléopâtre, en vertu de son droit d'aïnesse, avait voulu exercer l'autorité ; mais les confidents de Ptolémée avaient excité une sédition contre elle et l'avaient éloignée.

Voilà quel était l'état des choses au moment où arriva le messager de Pompée.

Les confidents de Ptolémée qui avaient chassé Cléopâtre étaient un eunuque, un rhéteur et un valet de chambre.

L'eunuque se nommait Pothin ; le rhéteur, Théodote de Chio ; le valet de chambre, Achillas.

Ce respectable conseil fut réuni pour délibérer sur la demande de Pompée.

La délibération et la décision furent dignes de l'assemblée.

Pothin était d'avis que l'on refusât l'hospitalité à Pompée ; Achillas était d'avis qu'on le reçût ; mais Théodote de Chio, trouvant une occasion de faire briller sa science de rhéteur, posa ce dilemme :

— Il n'y a aucune sûreté dans l'un ou l'autre des deux avis : recevoir Pompée, c'est se donner César pour ennemi et Pompée pour maître ; renvoyer Pompée serait, si Pompée reprenait jamais le dessus, se créer, de ce côté-là, une haine mortelle.

Le meilleur parti, selon le rhéteur, était donc de faire semblant de le recevoir et de le tuer tout simplement.

— Cette mort, continua l'honorable orateur, obligera César... Puis, ajouta-t-il en souriant, *les morts ne mordent pas*.

Cet avis réunit tous les suffrages, et Achillas fut chargé de son exécution.

En conséquence, il prit avec lui deux Romains nommés Septimius et Salvius, qui avaient été autrefois, l'un chef de cohorte, l'autre centurion sous Pompée ; on leur adjoignit trois ou quatre esclaves, et l'on se rendit à la galère de Pompée.

Tous ceux qui montaient cette galère étaient réunis sur le pont et attendaient une réponse au message envoyé à Ptolémée.

On s'attendait à voir venir au-devant de l'illustre fugitif la galère royale elle-même, et on la cherchait au loin des yeux. Aussi, lorsque, en place de cette galère, on aperçut une misérable barque montée par sept ou huit hommes, ce mépris parut suspect à tout le monde, et il n'y eut qu'une voix pour conseiller à Pompée de gagner le large pendant qu'il en était temps encore.

Mais Pompée était au bout de ses forces comme au bout de sa

fortune.

— Attendons, dit-il ; il serait ridicule de fuir devant huit hommes.

Alors le bateau s'approcha, et Septimius, reconnaissant son ancien chef, se leva et le salua du titre d'imperator.

En même temps, au nom du roi Ptolémée, Achillas l'invitait en grec à passer de la galère sur le bateau, la côte étant vaseuse, et la mer, hérissée de bancs de sable, n'ayant pas la profondeur nécessaire à son bâtiment.

Pompée hésitait ; mais, sur ces entrefaites, on voyait armer les vaisseaux de Ptolémée et ses soldats se répandre sur le rivage. Était-ce pour faire honneur à Pompée ? On pouvait le croire. D'ailleurs, au point où l'on en était arrivé, montrer de la défiance, c'était fournir soi-même aux assassins l'excuse de leur crime.

Alors Pompée, embrassant Cornélie qui pleurait d'avance sa mort, ordonna à deux centurions de sa suite, à Philippe, un de ses affranchis, et à un de ses esclaves nommé Scéné, de monter les premiers ; et, comme Achillas lui tendait la main de dessus le bateau, il se retourna vers sa femme et son fils, prenant congé d'eux par ces deux vers de Sophocle :

Quiconque marche vers un tyran est son esclave,
Quand même il eût été libre en s'approchant de lui !

Ce furent les dernières paroles que Pompée échangea avec ceux qui lui étaient chers.

Puis il se fit un moment de silence solennel pendant lequel il passa du bâtiment dans la barque ; puis, enfin, la barque se détacha du bâtiment et rama vers le rivage.

Le bâtiment resta immobile, tous les amis de Pompée groupés autour de sa femme et de son fils, et le regardant s'éloigner.

Le trajet était long du bâtiment au rivage. Dans la petite barque, perdue sur l'immense lac, tout le monde gardait le silence.

Ce silence pesait sur le cœur de Pompée comme celui de la mort.

Il essaya de le rompre ; il regarda tous ces hommes les uns après les autres pour voir si un seul parmi eux lui parlerait le premier.

Tous restèrent muets et sombres comme des statues.

Enfin, son regard s'arrêta sur Septimius, qui, nous l'avons dit, l'avait, en arrivant, salué du titre d'imperator.

— Mon ami, lui dit-il, me trompé-je, ou ma mémoire est-elle fidèle ? Il me semble que tu as fait autrefois la guerre avec moi.

Septimius répondit par un signe de tête affirmatif, mais sans accompagner ce signe d'un seul mot, sans paraître le moins du monde être sensible à ce souvenir de Pompée.

Le bruit produit par la parole du fugitif s'éteignit sans écho dans tous ces cœurs d'eunuques et d'esclaves.

Pompée poussa un soupir, et, prenant ses tablettes, où il avait écrit d'avance en grec le discours qu'il devait adresser à Ptolémée, il le relut et le corrigea.

Cependant, à mesure que la barque approchait de la terre, on voyait les officiers du roi se réunir sur le point du rivage où elle paraissait devoir aborder.

Cette démonstration rassurait un peu Cornélie et les amis de

Pompée qui demeuraient là pour voir ce qui allait arriver.

Mais cet éclair d'espoir n'eut point une longue durée.

La barque venait de toucher terre.

Pompée se leva pour aborder, et, en se levant, s'appuya sur l'épaule de Philippe, son affranchi.

Mais, en ce moment même, par un mouvement rapide comme la pensée, Septimius tira son épée et la lui passa au travers du corps.

Voyant ce premier coup porté, Salvius et Achilles tirèrent leurs épées à leur tour.

Alors Pompée, qui, malgré la blessure terrible qu'il avait reçue, était resté debout, comme si un géant de sa taille ne pouvait tomber sous un seul coup, Pompée jeta un dernier regard vers sa femme et son fils, prit sa robe des deux mains, s'en voila le visage, et, sans prononcer une parole, sans faire un geste qui fût indigne de lui, poussant un simple soupir, il reçut tous les coups sans se plaindre et sans essayer de les éviter.

Il était âgé de cinquante-neuf ans, accomplis de la veille ; il mourait donc le lendemain du jour anniversaire de sa naissance.

À la vue de l'assassinat, ceux qui étaient sur le navire poussèrent des cris affreux qui retentirent jusqu'au rivage.

L'enfant pleurait sans savoir pourquoi ; Cornélie se tordait les bras de désespoir. Mais, quoiqu'elle insistât pour qu'on lui rendît au moins le corps de son époux, les ancres des vaisseaux furent levées, toutes les voiles mises dehors, et, grâce à un grand vent de terre, les navires s'éloignèrent comme une volée d'oiseaux de mer.

Les Égyptiens, qui avaient d'abord décidé de les poursuivre, furent bientôt forcés de renoncer à leur dessein : les navires fugitifs avaient une trop grande avance sur eux.

Les assassins coupèrent la tête de Pompée pour la porter à leur roi et lui prouver que son ordre était exécuté.

Quant au corps, ils le jetèrent tout nu sur le rivage, le laissant en cet humble état exposé aux regards des curieux tentés de

mesurer la grandeur humaine à la taille d'un cadavre sans tête.

Philippe seul, l'affranchi de Pompée, demanda à ne point quitter le corps de son maître et sauta près de lui à terre.

Les assassins s'éloignèrent avec la tête.

Alors Philippe lava pieusement le corps dans l'eau de la mer, le revêtit de sa propre tunique et ramassa sur le rivage les débris d'un bateau de pêcheur, débris presque pourris de vétusté, « mais qui suffirent cependant, dit Plutarque, à composer un bûcher à un cadavre qui n'était pas même entier. »

Pendant qu'il ramassait ces débris et composait ce bûcher, un vieillard s'approcha de lui.

C'était un Romain déjà vieux et qui, dans sa jeunesse, avait fait ses premières armes sous Pompée, jeune aussi alors.

Il savait déjà la nouvelle terrible, et, s'arrêtant devant l'affranchi :

— Qui es-tu, lui demanda-t-il, ô toi qui te disposes à faire les obsèques du grand Pompée ?

— Hélas ! répondit Philippe, je suis un bien humble serviteur, mais un serviteur fidèle : je suis un des affranchis de Pompée !

— Soit, dit le vétéran ; mais tu n'auras pas seul l'honneur de le mettre au tombeau ; souffre que, te rencontrant ici, je m'associe à toi pour ce pieux devoir. Je n'aurai pas à me plaindre, les dieux m'en sont témoins, de mon séjour sur cette terre étrangère, puisque, après tant de malheurs, j'étais réservé à cette gloire de toucher et d'ensevelir le corps du plus grand des Romains.

Telles furent les funérailles de Pompée le Grand.

Le lendemain, un autre navire, venant de Chypre, longeait les côtes d'Égypte. Un homme se tenait debout sur le pont, couvert d'une armure et enveloppé d'un manteau militaire, pensif, les bras croisés et les yeux fixés sur le rivage.

Il vit le feu du bûcher qui commençait à s'éteindre, et, près de ce feu mourant, l'affranchi Philippe assis et la tête dans ses mains.

— Quel est, murmura-t-il avec un sentiment de profonde tris-

tesse, celui qui est venu terminer ici sa destinée et s'y reposer de ses travaux ?

Puis, comme personne ne pouvait lui répondre, un instant après, jetant un profond soupir :

— Hélas ! dit-il, c'est peut-être toi, illustre Pompée !

Bientôt après, il débarqua, fut pris et mourut en prison.

Seulement, bien peu s'en préoccupèrent ; son nom s'était perdu dans le nom, son infortune s'était perdue dans l'infortune de Pompée le Grand !

De son côté, César, après avoir rendu la liberté à toute la Thessalie, en considération de la victoire remportée à Pharsale, s'était mis à la poursuite de Pompée.

Arrivé en Asie, il avait, en faveur de Théopompe, auteur d'un traité sur la Mythologie, accordé la même faveur aux Chidiens et déchargé tous les habitants de l'Asie du tiers des impôts.

Au fur et à mesure qu'il avançait, il apprenait les prodiges qui avaient précédé ou accompagné sa victoire.

À Élide, l'image de la Victoire placée dans le temple de Minerve et qui regardait la déesse s'était, le jour du combat, tournée d'elle-même vers la porte du temple ; à Antioche, on avait par trois fois entendu un son de trompettes avec des cris militaires, de sorte que l'on prit les armes pour monter sur les remparts ; à Pergame, les tambours qui étaient dans le sanctuaire avaient battu d'eux-mêmes sans que personne les touchât ; enfin, à Tralles, on lui montra le palmier qui avait poussé dans le temple de la Victoire.

Il était à Cnide, quand il apprit que Pompée avait relâché à Chypre. À partir de ce moment, il en augura que le vaincu se retirerait en Égypte.

Alors il cingla vers Alexandrie avec une quinzaine de galères, huit cents chevaux et deux légions, l'une qu'il avait fait venir de l'armée de Calénius, qui était en Achaïe, et l'autre qui l'avait suivi.

Ces deux légions ne faisaient en tout que trois mille deux cents

soldats ; le reste était demeuré par les chemins.

Mais, si peu nombreuse que fût son armée, César, après sa victoire de Pharsale, se croyait en sûreté partout.

Ce fut avec ces forces seulement qu'il entra dans le port d'Alexandrie.

À peine avait-il posé le pied sur le rivage qu'il vit venir à lui une députation dont l'orateur, après lui avoir fait toute sorte de compliments, ouvrit un pan de sa robe et fit rouler à ses pieds la tête de Pompée.

À cette vue, César détourna la tête avec horreur et ne put retenir ses larmes.

On lui offrit le cachet de Pompée ; il le prit avec vénération.

Ce cachet avait pour empreinte un lion tenant une épée.

Il combla de présents tous les amis de Pompée qui, après sa mort, s'étant dispersés dans la campagne, avaient été pris par le roi d'Égypte, et il se les attacha.

En outre, il écrivit à Rome que le fruit le plus doux et le plus réel de sa victoire était de sauver tous les jours quelques-uns de ses concitoyens qui avaient porté les armes contre lui.

Le premier soin, nous dirons presque le premier devoir de César, en arrivant en Égypte, fut de recueillir les cendres de Pompée et d'envoyer à Cornélie l'urne qui les contenait.

Cornélie les déposa dans cette belle maison d'Albe dont plusieurs fois nous avons eu l'occasion de parler.

César avait frappé du pied la terre à l'endroit où était tombé Pompée, et il avait dit :

— Je bâtirai ici un temple à l'Indignation.

Et, plus tard, en effet, ce temple fut bâti. Appien le vit et raconte que, l'empereur Trajan faisant la guerre aux Juifs en Égypte, ceux-ci l'abattirent parce qu'il les gênait.

Cependant César était assez embarrassé. Il avait donné rendez-vous à plusieurs vaisseaux à Alexandrie ; d'un autre côté, les vents étiésiens le retenaient, et il avait grande envie de prendre sa belle et de faire mourir les trois meurtriers de Pompée : Pothin, Achillas et le sophiste Théodote.

Puis, disons-le, il avait fort entendu vanter la beauté de Cléopâtre, et César était fort curieux de ces sortes de prodiges.

Cléopâtre avait alors dix-sept ans. Deux ans auparavant, ce même Ptolémée Aulétès, le joueur de flûte que nous avons vu venir à Rome pour y implorer la protection de Pompée, était mort.

Il avait laissé un testament en double : un duplicata avait été envoyé à Pompée à Rome ; l'autre était resté dans les archives d'Alexandrie.

Par ce testament, le vieux roi laissait le trône à son fils et à sa fille aînés, Cléopâtre et Ptolémée, qui, outre qu'ils étaient frère et sœur, étaient époux. Ptolémée n'avait alors que quinze ans.

Le testateur invitait Pompée à veiller, au nom du peuple romain, à ce que son testament fût exécuté.

Or, depuis un an, le pouvoir de Pompée était passé aux mains

de César.

De plus, comme nous l'avons vu, Pompée venait d'être assassiné par ce même Ptolémée dont il était chargé de soutenir les droits.

Il y avait encore un autre frère, âgé de onze ans, et une autre sœur nommée Arsinoé, âgée de seize ans, au moment où César entra dans Alexandrie.

Celui-ci fit inviter Cléopâtre et Ptolémée, qui avaient chacun une armée, à licencier leurs troupes et à venir plaider leur procès devant lui.

En signe de ses bonnes dispositions en faveur des deux jeunes princes, César, créancier du roi mort pour une somme de dix-sept millions cinq cent mille drachmes, César, disons-nous, leur faisait remise de sept millions ; seulement, il déclarait avoir besoin des dix millions cinq cent mille drachmes restants et exigeait qu'ils lui fussent payés.

César attendait l'effet de l'invitation faite à Ptolémée et à Cléopâtre, quand on lui annonça qu'un homme demandait à lui faire hommage d'un tapis comme il prétendait que César n'en avait jamais vu.

César ordonna de faire entrer l'homme qui demandait à lui parler.

Il entra effectivement, portant sur son épaule un tapis qu'il déposa aux pieds de César.

Ce tapis était serré par une courroie.

L'homme desserra la courroie, le tapis se déroula de lui-même, et César en vit sortir une femme.

C'était Cléopâtre.

Connaissant son pouvoir, qu'elle avait déjà exercé particulièrement avec le jeune Sextus Pompée, elle s'était, aussitôt qu'elle avait appris la convocation de César, jetée dans un bateau avec le seul Apollodore de Sicile, qu'elle tenait pour son meilleur ami, et elle était arrivée vers les neuf heures du soir en face du palais.

Mais, n'espérant pas y entrer sans être reconnue, elle avait dit

à Apollodore de la rouler dans un tapis et de la porter ainsi à César.

Ce tour de grisette enchantait le vainqueur de Pharsale.

Cléopâtre n'était pas précisément belle ; elle était mieux que cela : elle était charmante. Sa taille était petite, mais admirablement prise. Il ne fallait pas qu'elle fût bien grande, en effet, pour tenir dans un tapis roulé. Elle était toute grâce, toute coquetterie, tout esprit ; elle parlait le latin, le grec, l'égyptien, les langues de la Syrie et de l'Asie ; elle tenait de l'Orient des habitudes de magnificence qui liaient ceux qui la voyaient avec des chaînes d'or et de diamant ; c'était, enfin, la réalisation de la fable de la Sirène.

Il faut croire qu'elle ne fit pas languir César ; car, lorsque, le lendemain, Ptolémée arriva, « il s'aperçut, dit Dion Cassius, à certaines privautés de César avec sa sœur, que sa cause était perdue. »

Cependant le jeune renard rusa ; il fit semblant de ne rien voir ; mais, au premier moment propice, il disparut, quitta le palais et se prit à courir par les rues d'Alexandrie en disant qu'il était trahi.

Aux cris du jeune roi, le peuple prit les armes.

De son côté, Pothin expédia un messager à Achilles, qui commandait l'armée de Péluse, en l'invitant à marcher sur Alexandrie.

L'armée égyptienne était de vingt-cinq mille hommes, non pas Égyptiens – c'eût été une plaisanterie pour César qu'une pareille armée ! –, mais elle était composée des débris de celle de Gabinus, – c'est-à-dire de vétérans romains qui s'étaient accoutumés à cette vie licencieuse d'Alexandrie, qui s'y étaient mariés et qui, en conservant la valeur des Romains, y avaient pris les habitudes de l'Orient – ; de pirates de la Cilicie, restes de ceux-là qu'avait dispersés Pompée ; enfin, de fugitifs et de bannis.

César, en entendant ces cris de mort poussés contre lui, en comptant ses trois mille deux cents soldats, comprit que la situa-

tion était grave ; il envoya à Achilles deux ex-ministres du feu roi, deux anciens ambassadeurs à Rome.

On les nommait Sérapion et Dioscoride.

Achillas, avant qu'ils eussent ouvert la bouche, les fit massacrer.

C'était, comme on le voit, une déclaration de guerre en règle à César.

César l'accepta.

Il avait contre lui Achilles et ses vingt-cinq mille hommes ; mais il avait pour lui cet allié puissant qu'on appelle l'Amour.

Puis, à tout hasard, il avait mis la main sur le petit roi Ptolémée et sur l'eunuque Pothin.

César commença par concentrer ses troupes et se retira, avec Cléopâtre, dans ce que l'on appelait le palais royal.

Un théâtre attenait au palais ; César en fit sa citadelle.

Au fur et à mesure que César se retirait, les troupes d' Achilles s'avançaient dans la ville ; mais il y eut un point où les troupes de César cessèrent de reculer.

Alors on combattit.

Achillas essaya de forcer le palais et donna plusieurs assauts ; mais partout il fut repoussé.

Il essaya de s'emparer des galères de César.

César en avait cinquante : c'étaient des bâtiments pris sur la flotte de Pompée, à trois et à cinq rangs de rames, parfaitement équipés.

Vingt-deux autres gardaient, en outre, le havre.

Or, en se rendant maîtres de ces vaisseaux, les Égyptiens tenaient César prisonnier, interceptaient le port et la mer, et lui retranchaient les vivres.

Chacun se battit donc de son mieux : les soldats d' Achilles en hommes qui sentent l'importance de la position qu'ils veulent prendre ; les soldats de César en hommes qui savent que leur vie dépend de leur courage.

Les attaques d' Achilles furent repoussées de tous côtés.

Alors César, voyant qu'avec le peu de forces qu'il avait, il ne pouvait conserver ses galères, les brûla toutes, jusqu'à celles qui étaient dans l'arsenal.

Puis, en même temps, il débarqua des troupes au phare.

Ce phare était une tour d'une merveilleuse hauteur qui donnait son nom à l'île sur laquelle elle était bâtie.

Cette île était jointe à la ville d'un côté par une jetée de neuf cents pas bâtie par les rois précédents, avec un pont à chaque bout. Elle avait un faubourg qui était à lui seul de la grandeur d'une ville ; ce faubourg était habité par une population de bandits et de pirates courant sus à tous les vaisseaux égarés.

La tour du phare avait cette importance immense que, le port étant excessivement étroit, on ne pouvait y entrer que sous le bon plaisir de ceux qui habitaient la tour.

Au reste, au bout de trois jours, César avait achevé un de ces prodigieux ouvrages de fortification dont il avait l'habitude.

Il avait relié par des murailles toute la circonvallation de la ville qu'il occupait.

Par le théâtre, il communiquait avec le port et avec l'arsenal.

De leur côté, les Égyptiens avaient bloqué César en fermant toutes les rues et tous les carrefours avec des murailles de quarante pieds de haut bâties de gigantesques quartiers de pierre ; puis, dans les lieux bas, ils avaient élevé des tours de deux étages, les unes incrustées dans le sol, les autres se mouvant sur des roues et pouvant se traîner partout où il était besoin.

Sur ces entrefaites, César jouait son rôle de conciliateur.

Le jeune Ptolémée, enfant rusé et venimeux, avait fait semblant, sur les instances de César, de se raccommoier avec sa sœur et avait consenti à partager le trône avec elle.

César, au milieu de toute cette lutte contre Alexandrie, donna un grand festin pour célébrer la réconciliation.

Au milieu du repas, un de ses esclaves qui lui servait de barbier, et qui était l'homme du monde le plus timide et le plus soupçonneux, vint lui parler bas à l'oreille.

Cinq minutes après, César sortit.

Le barbier l'attendait dans le corridor.

Tout en courant le palais, tout en furetant, tout en écoutant, le barbier avait entendu des voix qui parlaient tout bas.

Il s'était approché et avait surpris un complot d'assassinat qui se tramait entre Pothin et les envoyés d'Achillas.

César avait toute confiance dans celui qui lui dénonçait ce complot.

— C'est bien, dit-il, il y avait longtemps que j'attendais une occasion de venger le meurtre de Pompée : la voici venue, je ne la laisserai pas échapper. Que l'on tue Pothin.

Il vit partir les hommes chargés d'exécuter cet ordre et rentra en souriant dans la salle du festin, où il reprit sa place près de Cléopâtre.

Un instant après, un centurion entra et lui dit tout bas :

— C'est fait.

César fit un signe de tête indiquant qu'il était satisfait, et le centurion se retira.

Le même soir, Ptolémée sut la mort de son confident ; mais, au lieu d'avoir l'air de le regretter, il félicita César d'avoir échappé au danger dont le menaçait la trahison de ses serviteurs.

Cette mort, au reste, causa une telle épouvante parmi ceux qui eussent eu envie de conspirer contre César que la jeune sœur de Cléopâtre, Arsinoé, s'enfuit la nuit suivante et passa au parti d'Achillas avec son gouverneur Ganymède.

Elle avait un espoir : c'est que, sa sœur Cléopâtre étant la maîtresse de César, et son frère Ptolémée en étant le prisonnier, elle se ferait déclarer reine.

Et, en effet, les troupes l'accueillirent avec de grandes acclamations.

Mais bientôt la discorde se mit entre elle et Achillas.

Ce que voyant Arsinoé, elle fit assassiner Achillas par Ganymède. Celui-ci reprit le commandement échappé aux mains d'Achillas, répandit, au nom de sa jeune maîtresse, de grandes

sommes d'argent dans l'armée et se chargea de continuer cette dangereuse tâche d'une lutte contre César.

C'était le second meurtrier de Pompée qui expiait son meurtre.

Finissons-en tout de suite avec ces odieux personnages.

Quant à Théodote le sophiste, après être parvenu à se dérober à la justice de César, il s'enfuit d'Égypte et erra longtemps misérable et détesté ; mais, après la mort de César, Marcus Brutus, s'étant rendu maître de l'Asie, découvrit la retraite où se cachait Théodote et, étant parvenu à s'en emparer, le fit mettre en croix.

Nous verrons plus tard que les meurtriers de César finirent tous à peu près aussi malheureusement que ceux de Pompée.

Si Pompée, qui niait la Providence à Mitylène, eût pu voir la mort de Pothin, d'Achillas et de Théodote, il n'eût plus douté !

LXXIII

Nous voici arrivés au dénoûment de cette Fronde antique entreprise pour les beaux yeux d'une femme.

Alors comme aujourd'hui – quoique l'Alexandrie de nos jours ne soit pas précisément située sur l'emplacement de l'Alexandrie d'autrefois –, alors comme aujourd'hui, la ville d'Alexandrie recevait par des aqueducs l'eau du Nil, et cette eau était distribuée dans des puits et des citernes où elle avait eu le temps de déposer son limon. Les gens du peuple, qui n'avaient ni puits ni citernes, la buvaient trouble, au risque des inconvénients sanitaires qui pouvaient résulter de ce défaut de clarification.

Or, l'ennemi, étant maître du fleuve, entreprit de boucher tous les conduits par lesquels l'eau du Nil venait dans les quartiers occupés par les Romains, et, après un travail effroyable, il y réussit.

Mais, comme César était approvisionné d'eau, que les puits étaient pleins, que les citernes débordaient, cette suspension dans le service des aqueducs l'inquiéta médiocrement.

L'ennemi devina bientôt les causes de cette sécurité.

Alors il eut l'idée de faire monter l'eau de la mer à l'aide de roues et de machines. Cette eau salée, en se répandant à l'intérieur des puits et des citernes, corromprait l'eau douce, et César et sa garnison périraient par la soif.

En effet, sous la pression des machines inventées par ces prodigieux architectes qu'on appelait les Égyptiens, l'eau monta et gagna les premiers réservoirs.

Les soldats qui venaient puiser à ceux-là crurent qu'ils se trompaient lorsqu'ils trouvèrent l'eau saumâtre ; ils le crurent d'autant mieux que, dans les autres puits plus éloignés, l'eau restait potable.

Enfin, peu à peu l'eau de tous les puits et de toutes les citernes fut corrompue.

On vint annoncer cette terrible nouvelle à César.

— Eh bien, demanda celui-ci le front et la voix calmes, que disent les soldats de cet accident ?

— Ils sont désespérés, imperator, répondit celui qui apportait la nouvelle, et se voient déjà réduits à l'extrémité.

— Et sans doute ils me blâment ? répondit César.

Le messager hésita.

— Oh ! parle franchement, reprit l'imperator.

— Eh bien, tous pensent que tu devrais essayer de quitter l'Égypte sur les vaisseaux qui te restent, et encore craignent-ils que l'embarquement ne soit impossible.

— C'est bien, dit César ; nous nous retirerons, mais victorieux.

— Et l'eau ? demanda le centurion.

— Prends dix hommes, dit César ; va à cinq cents pas du rivage de la mer et creuse jusqu'à ce que tu trouves de l'eau : ou cette côte n'est pas faite comme celle des autres pays, ou, avant d'être à quinze pieds de profondeur, tu trouveras des sources.

Le centurion suivit l'ordre donné, creusa et trouva l'eau.

Mille ans après Moïse, César venait de renouveler le miracle des eaux jaillissantes ; tous deux avaient deviné le secret des puits artésiens.

Sur ces entrefaites, la trente-septième légion, que César avait recomposée des débris de celle de Pompée, débarqua un peu au-dessus d'Alexandrie.

Elle n'avait pu, à cause des vents opposés, entrer dans le port.

Elle ancrâ donc tout le long de la plage ; mais, comme elle manquait d'eau et qu'elle ne savait où en puiser, elle en fit demander à César.

César monta sur les quelques galères qui lui restaient avec trois ou quatre cents hommes, sortit du port et alla lui-même droit à sa flotte, qui était à deux ou trois lieues d'Alexandrie.

Arrivée à la Chersonèse, il débarqua quelques-uns de ses soldats pour faire de l'eau ; mais, la cavalerie ennemie ayant pris deux ou trois hommes qui s'étaient écartés pour piller, elle apprit

de ces hommes que César était lui-même sur les galères.

Quelques instants après, Ganymède en était averti.

Il fit embarquer immédiatement deux ou trois mille soldats sur une vingtaine de bâtiments et vint attaquer César.

César ne se souciait point d'accepter le combat, pour deux raisons : la première, c'est que la nuit allait tomber dans deux heures, et qu'alors l'avantage serait à l'ennemi, qui connaissait mieux la côte que lui ; la seconde, c'est que des soldats qui, comme les siens, combattaient surtout pour être remarqués de César, devaient nécessairement mal combattre dans l'obscurité.

Dès qu'il vit venir à lui les vaisseaux ennemis, il relâcha donc sur la côte.

Mais il arriva qu'une galère de Rhodes ne put suivre le mouvement et se trouva investie par quatre galères ennemies, renforcées de plusieurs barques.

César était en sûreté et pouvait laisser la galère se tirer d'affaire comme elle pourrait ; mais, on le sait, il n'était pas l'homme de ces sortes de ménagements : il mit le cap de son bâtiment sur la galère attaquée et rama droit vers elle.

Au bout d'un combat d'une heure où César paya de sa personne comme un simple matelot, il avait pris une galère à quatre rangs de rames, en avait coulé une autre à fond et mis une troisième hors de combat ; les autres, effrayées, s'enfuirent tout éperdues.

César profita de leur terreur, remorqua les vaisseaux de charge avec ses galères, qui, marchant à la rame, marchaient contre le vent, et rentra avec eux dans le port.

Ces sortes de luttes se renouvelaient tous les jours avec des fortunes diverses.

Tantôt César battait les Égyptiens, tantôt il était battu par eux.

Un jour, sa galère fut tellement pressée, et il se trouva tellement accablé de traits, chaque ennemi visant à sa robe de pourpre, qu'il fût obligé de se dépouiller de sa robe, de se jeter à la mer et de faire un trajet de plus de trois cents pas à la nage, ne

se soutenant que d'une main et portant de l'autre des papiers qu'il élevait hors de l'eau.

Sa robe de pourpre, trophée de la journée, tomba aux mains des Égyptiens.

Tout cela se passait sous les yeux de Cléopâtre : comme ces chevaliers du Moyen Âge qui rompaient des lances pour les beaux yeux de leurs belles, César avait ouvert une espèce de tournoi dans la folle et perfide Alexandrie, cette ville légère comme Athènes, superstitieuse comme Memphis.

Sur ces entrefaites, César reçut une députation de l'ennemi.

Les Égyptiens lui faisaient dire qu'ils étaient las de la domination d'Arsinoé, qui n'était qu'une enfant, et de Ganymède, qui n'était qu'un affranchi ; que, en conséquence, s'il voulait leur renvoyer Ptolémée, ils se consulteraient avec lui sur leurs intérêts et seraient probablement les premiers à proposer la paix.

César connaissait la perfidie de la nation, mais il fallait en finir : tandis qu'il s'amusait à batailler dans ce coin du monde, il sentait que le reste de l'univers lui échappait.

Il fit venir Ptolémée, et, lui prenant la main, il lui montra quelle confiance il avait en lui de le renvoyer ainsi aux révoltés et l'invita à prier ses hommes de rentrer dans le devoir. Mais lui – le jeune prince – se prit à pleurer. Il supplia César de ne pas le bannir de sa présence, lui affirmant que sa présence lui était plus chère que ses États.

César, qui n'était ni faux ni cruel, se laissa prendre à ces larmes, l'embrassa comme il eût fait de son enfant et le fit conduire aux avant-postes ennemis.

Mais, à peine y fut-il que les larmes tarirent pour faire place à la menace, et que César comprit qu'il avait un ennemi de plus.

Par bonheur, on a vu que César ne les comptait pas.

LXXIV

Les choses demeurèrent encore quelque temps en cet état ; mais, tout à coup, César eut avis que Péluse, où était le fort de l'armée égyptienne, venait de tomber aux mains d'un de ses lieutenants.

En effet, Mithridate de Pergame, que César considérait fort pour sa valeur et son expérience dans les armes, était arrivé par terre, avec de grandes forces, de la Syrie et de la Cilicie.

Dépêché par César dès le commencement de cette guerre qui durait déjà depuis sept mois, il avait fait un appel à l'affection des peuples alliés et revenait avec une vingtaine de mille hommes.

Or, ayant compris que Péluse était la clef de la terre, comme Alexandrie était celle de la mer, il attaqua Péluse avec tant de vigueur qu'au troisième ou quatrième assaut il la prit.

De là, et après avoir laissé garnison dans la ville prise, il tira vers César et subjuga tout le pays par où il passa.

Arrivé au Delta, il se vit en face d'une partie de l'armée de Ptolémée.

Ce n'était que la moitié des troupes envoyées par le jeune roi.

Mais, pour avoir toute la gloire, cette partie de l'armée, qui était venue par le Nil et en avait suivi le cours, voulut donner seule, n'attendant pas, comme l'avait recommandé le roi, la seconde partie, qui venait en suivant la rive.

Mithridate se retrancha selon la coutume romaine.

Les Égyptiens crurent qu'il avait peur et fondirent de tous côtés sur le camp.

Alors, les voyant venir inconsidérément à l'attaque, Mithridate sortit à la fois par toutes les portes de son camp, les enveloppa et les tailla en pièces ; de sorte que, sans la connaissance des lieux et le voisinage de leurs navires, ils fussent tous restés sur le champ de bataille.

César et Ptolémée furent avertis en même temps, et tous deux en même temps partirent avec toutes les forces dont ils pouvaient disposer : – l'un, César, afin de poursuivre sa victoire ; – l'autre, Ptolémée, afin de réparer sa défaite.

Ptolémée arriva le premier, s'étant embarqué sur le Nil, où il avait sa flotte toute prête.

César eût pu prendre aussi cette route ; mais il ne le voulut point, de peur d'être obligé de combattre sur des vaisseaux et dans le canal d'un fleuve, sorte de guerre qui lui enlevait cet imprévu de mouvements qui faisait sa force.

Mais, quoique arrivant après Ptolémée, César était en retard de si peu de temps que le roi n'avait pas encore pu attaquer Mithridate.

En voyant arriver César, ce fut le roi d'Égypte qui se retrancha à son tour.

L'endroit où se retranchait Ptolémée était des plus avantageux.

D'un côté, il était défendu par le Nil ; de l'autre, protégé par un marais ; de l'autre, enfin, bordé par un précipice.

Si bien que le camp n'offrait qu'une seule entrée, étroite et difficile : c'était celle qui donnait sur la plaine.

César marcha sur le camp.

Mais, à moitié de cette marche, en arrivant au bord d'une rivière, il trouva cette rivière défendue par la fleur de la cavalerie égyptienne et par une partie de l'infanterie légère de Ptolémée.

Là, on escarmoucha un instant de part et d'autre sans pouvoir en venir sérieusement aux mains, les deux berges de la rivière étant trop escarpées ; mais les soldats de César, impatientés, demandèrent les haches.

On leur apporta les haches.

Alors ils se mirent à abattre les arbres qui bordaient la rivière, les poussant du côté du courant afin qu'ils formassent des ponts ; puis, les arbres abattus, au milieu des branches, dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils passèrent.

Pendant ce temps, la cavalerie germaine avait remonté la

rivière et, trouvant un gué, l'avait passé.

Se voyant attaqué de face et tourné par la droite, l'ennemi prit la fuite.

César, qui n'était qu'à une lieue et demie du camp égyptien, donna ordre d'y marcher tout droit.

Son intention était de profiter du trouble où devait être l'ennemi et de l'attaquer à l'instant même ; mais, en voyant la force de son assiette, la hauteur du retranchement, l'avantage de la situation et tout le rempart bordé de soldats, il remit l'assaut au lendemain, ne voulant pas hasarder contre des troupes fraîches ses troupes fatiguées, tant du combat que d'une marche de plusieurs lieues.

Ayant donc examiné le terrain avec ce regard auquel rien n'échappait, il résolut d'attaquer, le lendemain au point du jour, un fort qui se reliait au camp par un grand retranchement.

Dès l'aube, son armée était sous les armes, non point qu'il comptât attaquer ce fort avec tous ses soldats, mais il voulait que toutes ses forces fussent prêtes à attaquer le camp sur le point qu'il indiquerait.

Les soldats – comme si César eût à chacun d'eux, en particulier, expliqué le plan de la bataille – marchèrent au fort avec une telle résolution qu'ils l'emportèrent d'assaut.

Puis, l'ayant emporté, ils s'élancèrent tout d'une haleine jusqu'aux retranchements de l'ennemi, où commença le véritable combat.

Le camp, nous l'avons dit, n'était réellement attaquable que du côté de la plaine, et naturellement, de ce côté, l'ennemi avait massé ses meilleurs soldats.

Cependant, dans une reconnaissance qu'il avait faite, César avait remarqué un étroit passage se glissant entre le Nil et le camp.

Mais alors les soldats de César auraient à dos toute la flotte. Aussi César avait-il négligé ce moyen d'attaque.

Or, voyant que les attaques de front n'avaient aucun résultat,

il appela à lui un de ses capitaines les plus expérimentés nommé Carfulénius, lui exposa la situation et lui demanda s'il voulait se charger de l'attaque par le Nil avec un millier d'hommes.

Celui-ci répondit qu'il était prêt.

César ordonna donc de redoubler d'efforts du côté de la plaine, tandis que Carfulénius et ses mille hommes se glissaient sur le rivage du Nil.

Or, il arriva que les soldats chargés de garder ce côté du camp, se croyant gardés eux-mêmes par la flotte, étaient descendus, soit par curiosité pour voir le combat, soit par vaillance pour y prendre part, quand, tout à coup, ils entendirent un grand bruit derrière eux.

C'était Carfulénius, qui, n'étant arrêté que par les traits qu'on lui lançait de la flotte, avait passé outre, était arrivé au sommet des retranchements, les avait trouvés déserts, et, ayant pénétré dans le camp, attaquait l'ennemi en queue.

Quand les Romains entendirent, de l'autre côté de ceux qu'ils combattaient, les cris de victoire de Carfulénius et de ses compagnons, ils redoublèrent d'efforts.

Troublés à leur tour par cette attaque imprévue, les Égyptiens faiblirent.

César vit que le moment était décisif.

Il se mit à la tête de vingt cohortes qui n'avaient pas encore donné et chargea comme un simple capitaine.

L'ennemi ne put soutenir cette dernière attaque : il abandonna ses remparts et essaya de fuir.

Mais ce qui faisait sa force, victorieux, fit sa perte, vaincu.

Les premiers qui essayèrent de se sauver par les marais se noyèrent dans la boue.

Du côté du précipice, il n'y fallait pas songer.

Restait le Nil.

Chacun se précipita donc vers le Nil – le roi comme les autres.

Le roi gagna un vaisseau et lui ordonna aussitôt de s'éloigner du rivage, mais la foule qui l'accompagnait l'encombrait de telle

façon, ceux qui étaient à la mer s'y réfugièrent en tel nombre, qu'en arrivant au milieu du Nil, l'eau le gagna, et qu'il s'en-gloutit.

Ptolémée et ses principaux officiers se noyèrent.

La guerre d'Égypte était terminée.

Dix-huit cent cinquante ans après, un autre conquérant livrait, sur les bords du même fleuve, une bataille à peu près pareille.

Cet autre conquérant s'appelait Napoléon, cette autre bataille, celle des Pyramides : elle livrait le Caire à Napoléon, comme celle-ci livrait Alexandrie à César.

Et, en effet, César marcha immédiatement sur Alexandrie.

Mais, cette fois, il ne s'amusa point à rentrer péniblement par le port ; il résolut de passer à travers la ville.

Le bruit de sa victoire l'y précédait, brisant les portes, renversant les remparts.

Par malheur, le petit roi Ptolémée lui avait échappé par la mort ; mais il ramenait Arsinoé captive.

Ce que César avait prévu arriva.

À peine fut-il en vue de la ville que les habitants sortirent en équipage de suppliants et faisant porter devant eux les choses sacrées avec lesquelles ils avaient coutume d'apaiser leurs rois irrités.

César pardonna, comme à son ordinaire.

Il traversa toute la ville d'Alexandrie, la ville aux larges rues tirées au cordeau, au milieu d'une double haie d'hommes et de femmes à genoux.

Arrivé aux remparts élevés par les Alexandrins, il trouva ceux-ci la pioche à la main, occupés à lui ouvrir une brèche.

Il reparut donc à la vue des siens en véritable vainqueur, Cléopâtre l'attendant et le saluant du sommet de la plus haute tour.

Ce fut une double fête au camp, et à cause de la victoire complète, et à cause du prompt retour.

César, malgré ses cinquante-quatre ans, était donc toujours le même : le César des Gaules, le César de Pharsale, et même enco-

re le César des aventureuses amours.

Ces soldats qui avaient tant murmuré contre Cléopâtre applaudirent à pleines mains quand ils virent la jeune et belle reine enlacer de ses bras le cou de leur imperator et déposer sur sa tête une couronne de lauriers d'or.

Alors commencèrent les fêtes dans le palais, les jeux dans le théâtre.

César inaugurait la future royauté d'Antoine.

Puis il fallait bien faire connaissance avec la nouvelle conquête que César venait d'annexer à Rome ; il fallait bien visiter les pyramides, ces monuments qui, il y a deux mille ans, étaient déjà un mystère.

On remonta le Nil sur la galère même du roi Ptolémée, toute parée de guirlandes de fleurs le jour, tout illuminée de guirlandes de flammes la nuit.

Quatre cents autres galères remontaient le fleuve à leur suite.

Ce fut là le véritable triomphe de César.

Pendant cette marche, il faisait bâtir le temple à l'Indignation à la place même où Pompée avait été tué.

Mais, pendant cette marche aussi, le monde, mal enterré, se remuait comme Encelade.

Les lieutenants de Pompée se réunissaient en Afrique autour de son beau-père Scipion.

Les deux fils de Pompée appelaient l'Espagne aux armes, au nom de la mémoire de leur père.

Pharnace enlevait au roi Déjotarus – vaincu que César avait doté comme un vainqueur – la petite Arménie.

Ariobarsane venait se plaindre à Calvinus que le fils de Mithridate prenait la Cappadoce.

Et toutes ces nouvelles arrivaient à César ; et, comme s'il eût voulu laisser à ses ennemis le temps de se rassembler pour les anéantir d'un seul coup, à chaque nouvelle il souriait, faisait un signe de tête et répondait à Cléopâtre :

— Allons !

Et Cléopâtre souriait à son tour, fière de tenir la chaîne du lion. Enfin, on revint à Alexandrie ; le magique voyage était achevé. Il s'agissait de faire face au monde.

César rallia ses troupes.

Voici les forces dont il croyait pouvoir disposer :

Avec lui, vingt mille hommes, à peu près ; une légion que lui envoyait Calvinus et qui, prenant la route de terre, n'avait pu arriver à temps ; une que Calvinus avait gardée et que rallierait César s'il commençait par Pharnace ; deux autres, armées et équipées à la romaine, qu'il trouverait chez Déjoratus ; enfin, une dernière que Caius Plétorus avait levée dans le royaume de Pont.

Mais, un matin, arriva la nouvelle que Domitius s'était fait battre par Pharnace, et que, de toutes ses forces, restait seulement la trente-sixième légion à peu près intacte.

À la suite de cette victoire, Pharnace ne douta plus de rien.

Il s'empara du Pont, y choisit tout ce qu'il y trouva d'enfants et d'adolescents jeunes et beaux, dont il fit des eunuques.

Enfin, il s'écria tout haut et à la face du monde que justice était faite par les dieux, et qu'il avait reconquis le royaume de son père.

Force fut à César de quitter l'Égypte.

Il maria Cléopâtre avec son plus jeune frère, âgé de onze ans.

Puis, laissant la moitié de ses troupes aux nouveaux époux pour maintenir la tranquillité dans leurs États, il prit le chemin de la Syrie en donnant dans quatre mois rendez-vous à Cléopâtre à Rome.

Tout le long de sa route, César était rejoint par des envoyés de toutes les provinces, qui tous lui apportaient des nouvelles plus ou moins mauvaises.

Gabinus avait été battu en Illyrie : il avait perdu deux mille soldats, trente-huit centurions et quatre tribuns ; une légion s'était révoltée en Espagne, et Cassius Longinus avait failli mourir assassiné ; Marcellus avait été battu sur les bords du Guadalquivir ; enfin, Rome était pleine de troubles suscités par les

tribuns.

Il fallait anéantir Pharnace, revenir à Rome, soumettre l’Afrique, resoumettre l’Espagne.

César laissa Sextus César, son parent, en Syrie, s’embarqua sur la flotte qu’il avait amenée d’Égypte et passa à Tarse, où il avait donné rendez-vous à toute la Cilicie ; régla les affaires du pays et celles des États voisins, traversa la Cappadoce à grandes journées, séjourna quarante-huit heures à Massaque, établit Nicomède de Bithynie pontife du temple de Bellone à Comane ; reçut la soumission du vieux roi Déjotarus, lui prit une légion, arriva au royaume de Pont, réunit à la vieille légion qu’il avait amenée d’Égypte les débris des légions de Domitius, défaites par Pharnace ; joignit celui-ci près de la ville de Zélie, l’anéantit en une seule bataille, et reprit le chemin de Rome en disant :

— Heureux Pompée, voilà donc les ennemis dont la défaite t’a valu le nom de Grand !

Ces trois mots, qui racontent toute sa campagne contre Pharnace, l’avaient précédé au Capitole :

— *Veni, vidi, vici !*

En arrivant à Rome, il apprit que Cléopâtre venait d’accoucher d’un garçon auquel *les peuples* donnaient le nom de *Césarion*...

Or, avant le retour du vainqueur de Pompée, Antoine et Dolabella avaient un instant failli s’entendre sur ce point, qui leur allait si bien à tous deux, de l’abolition des dettes ; mais Antoine prit un soupçon contre Dolabella : il le soupçonna d’être l’amant de sa femme.

Il commença par répudier celle-ci ; puis, comme Dolabella, pour faire passer sa loi, s’était de force emparé du Forum, et que le sénat avait rendu un décret qui ordonnait de prendre les armes contre Dolabella, il alla, plein de colère et de haine, attaquer sur la place publique celui qu’il regardait comme son rival, lui tua beaucoup de monde et perdit lui-même quelques-uns des siens.

La chose dépopularisa quelque peu le descendant d’Hercule.

D’un autre côté, Antoine, en s’aliénant le peuple, trouvait

moyen de se faire des ennemis dans la noblesse.

La maison de Pompée avait été mise aux enchères et vendue. – On n'avait pas perdu de temps, comme on voit. – Antoine avait acheté la maison de Pompée. Antoine achetait toujours.

Mais, quand il s'était agi de payer, Antoine avait trouvé fort mauvais qu'on lui réclamât le prix de cette maison, qu'à son avis il avait bien gagnée à Pharsale ; aussi déclara-t-il que, puisque c'était ainsi que l'on récompensait ses services, il ne suivrait point César en Afrique.

Ce qui l'exaspéra surtout, c'est que, comme il ne payait pas la maison de Pompée, on finit par l'en exproprier et l'adjuger à Cornéficius.

Cornéficius ne la trouva point assez grande ni assez belle pour lui ; il la fit abattre et, sur l'emplacement, en construisit une autre.

En somme, les Romains étaient indignés de toutes ces prodigalités, de toutes ces bacchanales, de toutes ces ivrogneries.

César arriva.

À son aspect, tout rentra dans l'ordre : Dolabella remit aux cartons ses projets d'abolition des dettes ; Antoine fit trêve à ses folies ; Cornéficius se hâta d'achever sa maison.

César fit grâce à Dolabella, en considération de son beau-père Cicéron.

Quant à Antoine, qui espérait être nommé consul avec lui, il lui fallut renoncer à cet espoir.

César fut nommé consul pour la troisième fois et s'adjoignit Lépide.

Voilà comment ce Lépide, homme médiocre, grandit peu à peu, de façon à devenir le collègue d'Antoine et d'Octave dans le second triumvirat.

Il y eut plus : César fit venir Antoine et lui fit sur ses désordres une telle leçon que celui-ci, pour en prouver son repentir, résolut de se marier.

César haussa les épaules.

— Antoine, dit-il, est l'homme des extrêmes.

Antoine se maria. Il épousa, nous croyons l'avoir déjà dit, Fulvie, veuve de Clodius.

Nous l'avons vu apparaître, appelant les Romains aux armes, lors de l'assassinat de son mari, éclairée qu'elle était par les torches qui incendiaient un quartier de Rome.

Fulvie, dit Plutarque, était une femme peu faite pour les travaux et les soins domestiques, et dont l'ambition eût été fort peu flattée de maîtriser un mari simple particulier, mais qui aspirait à dominer un homme qui commandait aux autres, et à donner des ordres à un général d'armée ; aussi est-ce à Fulvie que Cléopâtre fut redevable des leçons de docilité qu'avait reçues Antoine, car c'est Fulvie qui le livra si souple et si soumis aux volontés des femmes.

Dolabella pardonné, Cornéficius morigéné, Antoine tancé et marié, César se tourna du côté des soldats.

Une légion s'était révoltée et, dans une émeute, avait tué deux personnages prétoriens : Cossomius et Galba.

César avait envoyé les rebelles en Campanie et leur avait donné ordre de se tenir prêts à partir pour l'Afrique.

Le moment venu, il leur expédia l'ordre de s'embarquer ; mais, comme il leur était dû un arriéré, les soldats, au lieu d'obéir, se mutinèrent et marchèrent vers Rome.

César, au lieu d'envoyer au-devant d'eux d'autres soldats qui eussent pu suivre leur exemple et se joindre à eux, les attendit ; puis, lorsqu'ils furent aux faubourgs de Rome, il alla à leur rencontre.

César avait l'habitude d'appeler ses hommes *mes amis, mes compagnons, ou soldats*.

— Citoyens !... dit-il.

À ce seul mot de *citoyens*, qui leur indiquait qu'ils n'étaient plus ni les amis ni les compagnons de César, qui les dépouillait du titre même de soldats, ils furent atterrés.

— Citoyens, dit César, votre réclamation est juste ; vous avez

cinq ans de fatigues et de blessures, je vous délie de vos serments. Ceux qui ont fini leur temps seront payés jusqu'au dernier sesterce.

Alors tous ces hommes mutinés et menaçants passèrent de la menace à la prière, tombant à genoux, joignant les mains et suppliant César de leur permettre de rester avec lui.

César fut inflexible : il leur assigna des terres, mais éloignées les unes des autres¹, leur paya une partie de l'argent qui leur était dû et s'engagea d'acquitter le reste avec les intérêts.

Mais eux s'obstinaient à le suivre ; et, quelle que fût sa résolution, en les retrouvant au bord de la mer, en leur entendant dire qu'ils passeraient par l'Espagne s'il le fallait pour l'accompagner en Afrique, il finit par leur pardonner.

Cependant César avait compris qu'il y avait quelque chose de juste dans la réclamation de ses soldats.

Il leur était dû près de deux ans de solde.

Tous les conquérants ont eu de ces comptes à régler avec leurs légions.

On se rappelle cette revue que passait des vétérans de l'Empire M. le duc de Berry.

Au nombre des griefs que, selon lui, les soldats avaient à reprocher à l'empereur était l'irrégularité de la paye.

— Enfin, dit le prince terminant son discours, il vous a été dû jusqu'à deux ans de paye.

— Et s'il nous plaisait de lui faire crédit ! répondit un grognard, qu'avez-vous à dire à cela, vous ?

1. La Harpe, un des traducteurs de Suétone, ne comprend rien à cette *assignation* de terres mentionnée dans tous les historiens du temps, et particulièrement dans Suétone.

« Cette phrase de Suétone, dit-il, est assez difficile à entendre : à moins de supposer qu'une partie de l'Italie n'appartenait à personne, comment donner des terres à tant de soldats sans dépouiller les propriétaires ? »

La Harpe ignorait cette division des terres conquises dont nous avons, à propos de la loi agraire proposée par César, donné une longue explication. Les terres partagées entre les soldats étaient prises sur l'*ager publicus*.

Mais, alors, Napoléon n'était plus là.

Ces mêmes hommes à qui il plaisait de lui faire crédit quand il était relégué à l'île d'Elbe ou prisonnier à Sainte-Hélène, ces mêmes hommes murmuraient parfois, comme les soldats de César, au temps de sa toute-puissance et quand la solde se faisait attendre.

César résolut donc de payer.

Il donna à ses vétérans, outre deux grands sesterces (quatre cents francs), vingt-quatre mille sesterces par tête (quatre mille francs) ; il leur donna les terres que nous avons dites.

Puis vint la part du peuple.

Il distribua à chaque homme dix boisseaux de blé, dix livres d'huile.

Et, comme il y avait un an que la promesse était faite, il ajouta cent sesterces pour les intérêts.

De plus, il remit le loyer des maisons dans Rome jusqu'à concurrence de deux mille sesterces, et, dans le reste de l'Italie, jusqu'à concurrence de cinq cents.

Enfin, à tous ces dons, il ajouta un festin public et une distribution de viande.

On s'étonnait que César, ayant tant de choses à faire en Afrique, restât à Rome. Il avait Ligarius à faire condamner et Cléopâtre à recevoir.

Quintus Ligarius avait porté les armes contre César, et, démentant toutes ses habitudes de miséricorde, César le voulait faire condamner.

Il fallait un accusateur.

Un accusateur était plus facile à trouver qu'un défenseur.

Tubéron accusa.

Ligarius pria Cicéron de se charger de sa défense. Cicéron accepta.

À propos, disons comment Cicéron était revenu à Rome, et ce qui s'était passé entre lui et César.

Cicéron était à Brindes, toujours hésitant, demandant conseil à tout le monde. Lorsqu'il apprit que César était débarqué à Tarente et venait par terre à Brindes, il alla au-devant de lui, certain de le fléchir, mais honteux, cependant, d'avoir à éprouver, en présence de tant de monde, les dispositions d'un ennemi vainqueur. Mais, dès que César l'aperçut sur le chemin, il descendit de cheval, l'embrassa et, pendant plusieurs stades, ne s'entretint qu'avec lui.

Toutefois, malgré ces bons procédés de César, Cicéron n'en accepta pas moins la défense de Ligarius.

Lorsqu'on annonça à César que c'était Cicéron qui défendrait l'accusé :

— Ah ! dit-il, j'en suis enchanté.

Puis, se tournant vers ses amis :

— Et vous aussi, n'est-ce pas ? Je me fais une joie d'écouter Cicéron, que je n'ai pas entendu depuis si longtemps.

— Mais Ligarius ? demandèrent les assistants.

— Ligarius, répondit César, est un méchant homme qui serait

condamné quand même Apollon plaiderait pour lui.

Cependant, le jour arrivé, Cicéron, ayant pris la parole, plaida si admirablement bien que César ne put s'empêcher, à certains passages, d'applaudir ; à d'autres, de changer de couleur ; et quand l'orateur en vint à la bataille de Pharsale, César fut en proie à une telle émotion qu'il laissa tomber les papiers qu'il avait à la main.

Enfin, dit Plutarque, vaincu par l'éloquence de Cicéron, César renvoya Ligarius absous.

Ce que nous allons dire est bien étrange, mais nous croyons que Plutarque se trompe à l'endroit du prétendu acquittement de Ligarius.

Ligarius ne fut point condamné à mort, c'est vrai ; mais toute l'éloquence de Cicéron ne put empêcher qu'il ne fût condamné à l'exil.

Nous trouvons la preuve de notre assertion dans cette lettre de Cicéron à Ligarius :

Rome, an 708, septembre.

Mon amitié doit à vos malheurs des consolations et des conseils. Si je ne vous ai pas écrit jusqu'à ce moment, c'est que je cherchais en vain des paroles pour adoucir vos maux et des secrets pour les guérir. J'ai aujourd'hui plus d'une raison de croire que vous nous serez rendu, et je ne puis me défendre de vous parler de mes espérances et de mes vœux. César ne vous tiendra pas rigueur ; je le devine et je le vois, la nature de ses griefs, le temps, l'opinion publique, et même, ce même semble, son propre caractère, tout contribue à lui inspirer chaque jour plus de modération. J'en ai la conviction pour les autres, et, quant à vous, personnellement, ses amis les plus intimes me l'assurent. Depuis les premières nouvelles d'Afrique, je ne cesse de le harceler, de concert avec vos frères. Leur courage, leur vertu, leur incomparable tendresse, leur activité toujours éveillée, ont si bien fait que César n'est plus, selon moi, en situation de nous rien refuser.

Le reste de la lettre n'est qu'une paraphrase de la modération

et de la clémence de César.

Mais, pour n'en être pas arrivé à faire absoudre complètement Ligarius, le discours de Cicéron (plus heureux cette fois comme orateur qu'il ne l'avait été en plaidant pour Milon), le discours de Cicéron n'en était pas moins excellent.

L'affaire de Ligarius terminée, César tourna les yeux du côté de Brindes : Cléopâtre, qui fera plus tard si grande peur à Horace, venait d'y débarquer avec son mari de onze ans.

César les reçut tous deux dans son palais, et, tandis qu'on gardait soigneusement Arsinoé pour le triomphe, il leur donna des fêtes magnifiques, les fit admettre au nombre des amis du peuple romain, et, ayant érigé un temple à Vénus Victorieuse en souvenir de Pharsale, il fit fondre une statue en or de Cléopâtre et la plaça dans le temple, en face de celle de la déesse.

Ces honneurs rendus à Cléopâtre déplurent fort au peuple romain ; mais César sentait bien qu'il pouvait tout risquer, et, à son tour, le vertige le gagnait.

Enfin, Cléopâtre retourna en Égypte ; sans quoi, enlacé dans les replis de la couleuvre du Nil, comme César l'appelait, jamais il ne fût parti.

L'Afrique tenait ferme pour Pompée.

Revenons à Caton, que nous avons un peu oublié depuis le jour où nous l'avons vu rentrer en pleurant à Dyrrachium, à l'aspect du massacre des prisonniers.

Nous avons seulement dit que Pompée, qui avait peur de lui, l'avait laissé à Dyrrachium pour garder les bagages.

Après la déroute de Pharsale, Caton s'était posé deux hypothèses : le cas où Pompée serait tué, le cas où Pompée vivrait.

Si Pompée était tué, Caton ramenait en Italie les soldats qu'il avait avec lui et fuyait ensuite lui-même pour aller vivre le plus loin possible de la tyrannie. – Ce que Caton appelait la tyrannie, ce n'était pas précisément la tyrannie : c'était, si doux qu'il fût, le gouvernement de César.

Si Pompée vivait, il rejoindrait Pompée partout où Pompée se

trouverait.

Ignorant encore ce qui était arrivé en Égypte, mais sachant que Pompée avait été vu sur les côtes d'Asie, il passa à Corcyre, où était l'armée navale. Il y trouva Cicéron et voulut lui céder le commandement.

Cicéron était consul, et Caton n'était que préteur ; or, Caton ne connaissait que la loi.

Cicéron refusa. Il était déjà décidé à faire sa paix avec le vainqueur.

Conjecturant, par la route que suivait Pompée, qu'il se retirait en Égypte ou en Afrique, et pressé de le rejoindre, Caton s'embarqua avec tout ce qu'il avait de soldats. Mais, avant de mettre à la voile, il laissa à chacun la liberté, ou de rentrer en Italie, ou de le suivre.

Arrivé en Afrique, il rencontra, en longeant la côte, le jeune Sextus Pompée, le même qui avait été l'amant de Cléopâtre et qui devait plus tard se faire une réputation en rétablissant la piraterie détruite par son père.

Il apprit par lui la fin malheureuse de Pompée.

Alors il n'y eut pas un de ceux qui l'accompagnaient qui, sachant Pompée mort, voulût suivre un autre chef que lui.

Caton eut honte de laisser tant de braves gens seuls et sans secours sur une terre étrangère. Il accepta donc le commandement et vint prendre terre à Cyrène.

Peu de temps auparavant, les habitants de Cyrène avaient fermé leurs portes à Labiénus ; mais ce que l'on refusait à Labiénus, on l'accordait à Caton.

Caton fut reçu à Cyrène.

Là, il attendit les nouvelles.

Elles ne se firent pas attendre.

Caton apprit bientôt que Scipion, le beau-père de Pompée, était passé en Afrique et avait été admirablement reçu à Cirta par le roi numide Juba.

Attius Varus, à qui Pompée avait donné le gouvernement de

l'Afrique, l'y avait précédé avec son armée.

Caton résolut de les aller rejoindre, et, comme on était en plein hiver, de les aller rejoindre par terre. Il rassembla une grande quantité d'ânes et les chargea d'eau, puis se mit en route avec un grand nombre de chariots et un bagage considérable.

Il emmenait avec lui plusieurs charmeurs de serpents qui guérissaient la morsure des reptiles les plus venimeux en suçant la plaie avec la bouche.

La marche dura sept jours.

Pendant ces sept jours, Caton fut constamment à la tête des soldats, marchant toujours à pied, mangeant assis ; car, à la suite de la bataille de Pharsale, il avait fait vœu de ne se coucher que pour dormir.

Caton passa l'hiver en Afrique. C'est pendant cet hiver-là que César lutta à Alexandrie contre les Égyptiens de Ptolémée.

Si Caton, Varus et Scipion eussent réuni leurs trente mille hommes et se fussent joints à Ptolémée, qu'advenait-il de César ?...

Mais non : Varus et Scipion se disputaient à la cour du roi Juba, et ce mauvais petit roi numide profitait de cette mésintelligence pour prosterner à ses pieds deux des grands noms de Rome.

Caton arriva à l'ancienne Cirte, la Constantine d'aujourd'hui, et demanda audience à Juba.

Juba accorda l'audience, mais, pour recevoir Caton, prépara trois sièges : un pour Scipion, un pour Caton, et le sien au milieu.

Mais Caton n'était pas homme à passer de pareilles impertinences à un petit roi numide. Il prit le siège qui lui était destiné et le porta près de celui de Scipion, et ainsi il se trouva que Scipion, et non Juba, devint le personnage important de la conférence.

Et cependant Scipion était l'ennemi de Caton, ayant publié contre lui un libelle rempli d'injures.

Caton fit plus : il réconcilia Scipion et Varus, leur faisant com-

prendre le grand tort que leurs dissensions occasionnaient au parti qu'ils défendaient.

Ces querelles éteintes, tous déférèrent d'une seule voix le commandement en chef à Caton ; mais Caton était trop strict observateur des lois pour accepter. Caton n'était que propréteur, et Scipion avait été proconsul ; d'ailleurs, le nom de Scipion, populaire en Afrique, inspirait la plus grande confiance aux soldats, et un oracle affirmait, disait-on, qu'un Scipion serait toujours vainqueur en Afrique.

Scipion prit donc le commandement de l'armée.

Par malheur, il fut, dès le premier ordre qu'il donna, en opposition avec Caton.

Utique et Cirta étaient rivales ; en outre, Utique avait pris ouvertement le parti de César.

Scipion, pour satisfaire sa haine, mais surtout pour complaire à Juba, avait résolu de faire égorger tous les habitants d'Utique sans distinction de sexe ni d'âge, et de raser la ville jusqu'en ses fondements.

Caton, en plein conseil, s'éleva à grands cris contre cette violence, se déclarant le protecteur de la ville condamnée et demandant à en être nommé gouverneur, afin qu'on fût certain que, lui vivant, elle ne se rendrait jamais à César.

Au reste, Utique était une place de grande ressource pour celui qui l'occuperait : elle était abondamment pourvue. Caton ajouta de nouvelles fortifications aux anciennes, répara les murailles, augmenta la hauteur des tours, environna toute la place d'un fossé profond, tout garni de forts, logea dans ces forts, après l'avoir désarmée, toute la jeunesse d'Utique dont l'opinion césarienne était connue, retint le reste des habitants dans la ville et fit d'immenses provisions, afin que cette ville, hostile autrefois, soumise et refrénée, devînt le magasin de l'armée.

Puis, comme on attendait César de moment en moment, le conseil qu'il avait donné à Pompée, il le donna à Scipion : c'était de ne point livrer bataille à un ennemi courageux et expérimenté, de

traîner la guerre en longueur et de tout attendre du temps.

Scipion méprisa le conseil et, en sortant, murmura à l'oreille de ses amis :

— Décidément, Caton est un lâche !

Puis il lui écrivit :

Ne te suffit-il pas, ô prudent Caton, de te tenir enfermé dans une ville bien fortifiée, sans vouloir empêcher les autres de saisir une occasion favorable d'exécuter ce qu'ils ont résolu ?

Caton lut la lettre, et, sans s'émouvoir, il répondit :

Je suis prêt à repasser en Italie avec les troupes que j'ai amenées en Afrique. J'avais amené dix mille hommes pour vous délivrer de César et l'attirer sur moi.

Mais Scipion leva les épaules aux offres de Caton.

Alors Caton commença de reconnaître la faute qu'il avait faite en cédant le commandement à Scipion.

— Scipion, disait Caton à ses intimes, je le vois bien, maintenant, conduira mal la guerre ; mais si, par un hasard inespéré, il était vainqueur, je déclare d'avance que je ne resterais pas à Rome pour y être témoin des atroces vengeances de Scipion.

Pendant ce temps, César en avait fini de ses amours avec Cléopâtre et s'était embarqué pour la Sicile, où le retint un instant le vent contraire. Mais, pour que l'on connût bien sa volonté – de passer immédiatement en Afrique –, il fit dresser sa tente au bord de la mer, et, comme le vent favorable était arrivé, n'ayant qu'un petit nombre de bâtiments, il partit avec trois mille hommes de pied et quelques chevaux, les débarqua sans qu'ils eussent été vus et se remit en mer pour s'informer de ce qu'était devenu le reste de son armée, dont il était inquiet.

Au bout de deux jours, il la rencontre et l'amène au camp.

En mettant le pied sur la terre d'Afrique, le pied lui manque, il trébuche et tombe ; mais il se relève, serrant une poignée de sable dans chaque main et s'écriant :

— Terre d’Afrique, je te tiens !

Grâce à la présence d’esprit de César, de mauvais, le présage était devenu bon.

Restait l’oracle : « Un Scipion sera toujours vainqueur en Afrique. »

On rappela cet oracle à César.

— C’est bien, dit-il ; mais l’oracle n’a pas dit qu’un Scipion n’y serait jamais vaincu.

Et, prenant dans son camp un homme obscur et méprisé, mais de la famille des Scipion, qui se nommait Scipion Sallutius, il le nomma *imperator* et le plaça à l’avant-garde de son armée, dont il se réservait le suprême commandement.

Voilà donc où en étaient les choses en Afrique lorsque y débarqua César.

LXXVI

Comme toujours, César s'était jeté avant, se fiant à sa fortune. Arrivé sur la côte d'Afrique, il se trouva avoir peu de vivres pour les hommes et pas de fourrage pour les chevaux.

Mais on s'était trouvé à Dyrrachium dans une position bien autrement difficile

On mit les hommes à la demi-ration, on établit des pêcheurs sur la côte pour avoir du poisson frais, et, quant aux chevaux, on les nourrit avec de la mousse et de l'algue marine que l'on faisait macérer dans l'eau douce et à laquelle on mêlait un peu de chien-dent.

Pendant son court séjour en Sicile, on avait fort entretenu César des forces de Scipion.

Scipion avait, en effet, cent vingt éléphants et dix légions, sans compter quatre qu'avait formées Juba ; en outre, un nombre infini de gens de trait et une formidable flotte.

Le surlendemain du jour où il avait abordé près d'Adrumète, où commandait Considius avec deux légions, César vit tout à coup apparaître, le long du rivage et parallèlement à lui, Pison avec toute la cavalerie de la place et trois mille Numides.

César avait trois mille hommes et cent cinquante chevaux, le reste de ses troupes n'étant pas encore arrivé. Voyant son infériorité, il se retrancha devant la ville sans permettre à personne de courir ni de piller.

De leur côté, les remparts de la ville se garnissaient de troupes qui, visiblement, s'apprêtaient à faire une sortie.

César alors prit quelques hommes, fit le tour de la place à cheval pour la reconnaître et rentra dans son camp.

Alors commencèrent contre lui les doutes, contre son génie les murmures.

Comment César n'avait-il pas donné, comme c'était son habitude, des ordres cachetés à ses officiers ? comment n'avait-il pas

indiqué un point de ralliement sur toute cette immense côte d'Afrique, au lieu de laisser sa flotte errer au hasard ?

Mais, à ces reproches, César répondit d'un seul mot.

Comment eût-il fixé un lieu de rendez-vous sur une côte où pas un point ne lui appartenait ? comment eût-il exposé ses lieutenants, qui se faisaient battre partout où il n'était pas, à se faire écraser en son absence, si par hasard leurs vaisseaux marchaient plus vite que les siens ?

Ne valait-il pas mieux attendre que lui-même eût choisi son lieu de débarquement, et alors tout rallier à lui ?

Puis la position était loin d'être aussi mauvaise qu'on le disait. On pouvait traiter avec Considius. Plancus, un des lieutenants de César, ancien ami de Considius, en reçut l'autorisation.

En conséquence, Plancus écrivit à Considius pour tâcher de le ramener à César et lui envoya un prisonnier avec sa lettre.

— D'où viens-tu ? demanda Considius.

— Du camp de César, répondit le prisonnier.

— Et pourquoi viens-tu ?

— Pour t'apporter cette lettre.

— Qu'on tue l'homme et qu'on renvoie la lettre à César sans la décacheter, dit Considius.

Les deux ordres furent exécutés.

Il s'agissait de battre en retraite.

César abandonna donc son camp ; mais, aussitôt sa résolution reconnue, ceux de la ville sortirent sur lui, et la cavalerie numide se mit à ses trousses.

Alors César fit faire halte à son infanterie pesamment armée et donna ordre à vingt-cinq ou trente cavaliers gaulois, qu'il avait par hasard avec lui, de charger les deux mille Numides de Juba.

Les Gaulois partirent au galop et, par un miracle, mirent en fuite ce tourbillon d'ennemis.

César reprit sa marche, mettant à l'arrière-garde ses vieilles cohortes, auxquelles il venait de faire voir à quels ennemis elles avaient affaire, et sa cavalerie, à laquelle les trente Gaulois

venaient de donner l'exemple ; de sorte que la poursuite de l'ennemi se calma quelque peu.

D'ailleurs, au milieu de tout cela, chacun avait les yeux fixés sur César, et comme on le voyait, selon son habitude, le visage calme, plus que calme, souriant, chacun disait :

— Le général est tranquille : tout va bien.

Et chacun faisait son devoir.

En effet, la situation s'améliorait : les villes et les forteresses devant lesquelles on passait envoyaient des vivres à César et lui faisaient dire qu'elles étaient à lui.

Aussi s'arrêta-t-il, dans ces conditions, près de Ruspine, et en partit-il le lendemain pour se rendre à Leptis, ville libre et se gouvernant elle-même.

Leptis lui envoya faire les mêmes offres.

César fit garder ses portes par des hommes à lui, sentinelles sévères ayant ordre d'empêcher ses soldats d'entrer : il craignait quelque désordre et ne voulait pas que ce désordre lui aliénât les habitants.

Puis il campa aux portes.

Dès le lendemain, la fortune de César amena en vue de Leptis une partie de ses vaisseaux de charge et quelques galères. Ils apportaient la nouvelle que le reste de la flotte, incertaine du lieu de débarquement et ayant appris qu'Utique était dans de bonnes dispositions pour César, avait fait voile vers Utique.

À l'instant même, César expédia dix galères.

Les unes allaient recruter des hommes et des munitions en Sardaigne, les autres allaient chercher un convoi de vivres en Sicile ; les autres, enfin, étaient chargées de rallier la flotte et de la ramener à Leptis.

Alors César alla de Leptis à Ruspine, où il fit des amas de vivres et de bois, et dans lesquelles, si faible qu'il fût, il laissa des garnisons afin que ces villes, en cas de défaite, devinssent des refuges pour la flotte.

Eh ! avec des ennemis tels que ceux auxquels on avait affaire,

il fallait tout prévoir.

Un jour que ses soldats, n'ayant rien à faire, s'amusaient à regarder un Africain qui dansait et jouait de la flûte, et que, charmés de ce spectacle, ils avaient laissé leurs chevaux aux palefreniers et s'étaient assis autour du mime, l'applaudissant et criant « Bravo ! » avec la même tranquillité et le même enthousiasme que s'ils eussent été dans le cirque de Rome, tout à coup la cavalerie numide les enveloppa, fondit sur eux et, poursuivant les fuyards, entra pêle-mêle avec eux dans le camp ; si bien que, si César et Pollion n'étaient sortis ensemble et ne s'étaient personnellement jetés à leur secours avec ces Gaulois si difficiles à intimider, la guerre était tout simplement finie ce jour-là.

Dans une autre rencontre à peu près pareille, une panique dans le genre de celle de Dyrrachium s'empara des soldats. Un porte-étendard prenait la fuite avec son aigle ; César courut à lui, le saisit au cou et, lui faisant faire volte-face, lui dit :

— Tu te trompes, c'est là qu'est l'ennemi.

Sur ces entrefaites, au moment où César, inquiet, allait laisser des garnisons dans les deux villes de Ruspine et de Leptis, et se mettre lui-même à la recherche de sa flotte, on signala un grand nombre de voiles que l'on reconnut bientôt pour des voiles amies.

C'était la flotte, ralliée par les galères envoyées après elle, qui venait rejoindre César.

Cela nécessitait un renfort de vivres.

César prit trente cohortes et s'avança dans l'intérieur du pays pour opérer une razzia ; mais il n'avait pas fait trois quarts de lieue que ses éclaireurs se replièrent, annonçant l'ennemi.

Presque en même temps, on vit s'élever une grande poussière.

César rallia aussitôt quatre cents chevaux et quelques hommes de trait, et, ordonnant à ses légions de le suivre au pas, il poussa une reconnaissance vers ce qui paraissait un gros d'ennemis.

C'était Labiénus.

L'ancien lieutenant de César rangea ses hommes sur un front si pressé que, de loin et quoiqu'il n'eût que de la cavalerie entre-

mêlée de gens de trait, avec des escadrons de réserve sur les ailes, on eût dit que c'était une masse d'infanterie.

En conséquence, César rangea ses trente cohortes sur une ligne, couvrit avec ses archers le front de bataille et le flanc de sa cavalerie, ordonnant à chacun de faire ses efforts pour ne point se laisser envelopper.

Mais, tout à coup, César, demeurant immobile et attendant l'événement, vit à qui il avait affaire, car la cavalerie ennemie commença de s'étendre et d'envelopper ses ailes, tandis que, du centre de bataille, elle poussait une charge entremêlée d'infanterie légère.

Non-seulement les césariens soutinrent le choc de pied ferme, mais encore, ayant chargé sur cette charge, les cavaliers numides, pendant que l'infanterie en venait aux mains avec les césariens, s'envolèrent comme des oiseaux, allèrent se reformer à cinq cents pas de là, puis revinrent au grand galop lancer leurs traits, puis s'envolèrent de nouveau.

C'était une nouvelle manière de combattre et qui faillit être fatale aux soldats de César ; car ceux-ci, voyant les cavaliers numides se retirer, croyaient les voir fuir et s'élançaient à leur poursuite.

Alors César mit son cheval au galop et courut sur toute la ligne, car il avait vu du premier coup d'œil ce qui arrivait : les soldats, en s'élançant à la poursuite de la cavalerie, découvraient leur flanc à l'infanterie légère, qui les perçait de flèches.

Il cria donc lui-même et fit publier qu'aucun n'eût à avancer de plus de quatre pieds en avant du front de bataille.

Mais, malgré toutes ces précautions, la situation devenait de plus en plus grave ; car toute la cavalerie ennemie, se fiant sur son nombre, enveloppait complètement les trente cohortes de César ; de sorte que celui-ci était forcé de combattre en rond.

En ce moment, Labiénus – cet ennemi acharné de César, celui qui avait massacré les prisonniers de Dyrrachium, celui qui avait juré, la veille de Pharsale, de ne prendre de repos que César

vaincu –, Labiénus s’avança hors des rangs numides, tête nue, et, se tournant vers les césariens :

— Oh ! oh ! leur cria-t-il, nous faisons bien les braves pour des soldats nouveaux !

Alors, à son tour, un Romain sortit des rangs et, comme dans *l’Iliade* :

— Je ne suis pas un soldat nouveau, dit-il ; je suis un vétéran de la dixième légion.

— Où sont donc ses étendards ? reprit Labiénus. Je ne les vois pas.

— Attends, répondit le soldat, si tu ne vois pas les étendards, tu reconnaîtras, je l’espère, ce javelot.

Et en même temps, enlevant d’une main son casque, il lança de l’autre son javelot en criant :

— Tiens, voilà qui te vient de la dixième légion !

Le javelot partit en sifflant et s’enfonça dans le poitrail du cheval.

Le cheval et le cavalier tombèrent, et un instant on crut Labiénus tué.

Pendant ce temps, César étendait son armée sur un front immense, et, tournant à chaque extrémité de la ligne la face d’un bataillon contre l’ennemi, il partit à la tête de sa cavalerie et donna dans le centre des pompéiens, qu’il brisa du choc.

Aussitôt et sans s’amuser à les poursuivre, César tira en arrière, de peur de quelque embuscade, et marcha en bon ordre vers son camp.

Mais, avant qu’il y fût arrivé, Pison et Pétréius étaient, avec onze cents chevaux numides et beaucoup d’infanterie légère, arrivés au secours de l’ennemi.

Ralliés par ce renfort, les pompéiens s’étaient élancés à la poursuite de César.

César ordonna de faire halte, laissa approcher l’ennemi, fit donner toutes ses troupes à la fois et repoussa les pompéiens au delà des collines ; après quoi il se retira lentement dans son

camp, tandis que Labiénus se retirait de son côté dans le sien.

Le lendemain, le combat recommença.

Labiénus avait avec lui huit cents chevaux gaulois et germaines – outre les onze cents que lui avaient, la veille, amenés Pison et Pétréius –, huit mille Numides et trente-deux mille hommes d’infanterie armés à la légère.

Il croyait que, présentant le combat en rase campagne à César, César n’oserait point l’accepter ; mais César sortit en rase campagne et attaqua le premier Pétréius.

La lutte dura depuis onze heures du matin jusqu’au coucher du soleil.

César resta maître du champ de bataille ; ce qui équivalait à une grande victoire, vu l’infériorité de ses troupes.

Labiénus eut un grand nombre de blessés qu’il fit transporter à Adrumète dans des chariots.

Pétréius, atteint d’un javelot au milieu de la mêlée, fut obligé de se retirer en arrière et de cesser de combattre de sa personne.

Enfin, les honneurs de la journée furent à César.

Mais il comprit que, tant que ses troupes ne seraient pas complètement réunies, c’était miracle que de lutter contre des forces quadruples des siennes. En conséquence, il fit tirer deux retranchements, de son quartier et de la ville de Ruspine jusqu’à la mer, afin de pouvoir communiquer avec l’une et avec l’autre, et recevoir, sans danger pour eux, les secours qu’il attendait ; puis il fit décharger les armes et les machines qui se trouvaient sur les vaisseaux et arma les soldats que portait la flotte de Rhodes et des Gaules.

Son intention était de les entremêler à la cavalerie, à l’exemple de l’ennemi, et cela devait avoir d’autant plus d’effet que la flotte de Rhodes amenait d’excellents archers de Syrie.

La chose était urgente ; Scipion arrivait dans trois jours – César en avait eu la nouvelle certaine –, et cela, avec huit légions, quatre mille chevaux et cent vingt éléphants.

Mais trois jours, pour César, c’était trois mois pour un autre.

En vingt-quatre heures, des ateliers furent établis, qui forgeaient des flèches et des javelots.

Puis, comme on prévoyait que ce que l'on avait de fer serait bientôt employé, César dépêcha des vaisseaux pour aller chercher en Syrie du fer, des claies et du bois à faire les béliers, aucun des bois qui poussaient sur la côte d'Afrique n'étant bon à cet emploi.

Enfin, il n'y avait plus de blé, tous les laboureurs ayant été enrôlés par les pompéiens, tout le grain qui était dans les villes en ayant été retiré, toutes les places fortes étant épuisées.

Il se mit à caresser les citoyens, et bientôt se fit si tendrement venir d'eux que chacun finit par partager avec lui ce qu'il avait enterré, conservé caché pour lui-même.

Quand César voulait, rien n'était impossible à César.

LXXVII

C'était d'Utique que Scipion était parti.

Il avait laissé là Caton, à qui la ville devait de ne pas avoir disparu de la surface du sol.

Mais, tout en restant humain et miséricordieux, Caton avait gardé sa haine invétérée contre César.

Il avait gardé près de lui le jeune Pompée, lequel, pris par un de ces instants de doute qui atteignent les cœurs les plus vaillants, demeurait inerte et irrésolu, et sans cesse il l'excitait à la vengeance.

— Ton père, à l'âge où tu es, disait-il, ton père, voyant la République opprimée et les gens de bien tués ou proscrits, ton père, animé par son courage et par l'amour de la gloire, rallia les débris de l'armée qui avait servi sous son père, à lui, et délivra Rome et l'Italie, pour ainsi dire ensevelies sous leurs ruines ; puis, d'une vitesse sans égale, il reconquit l'Afrique et la Sicile, et s'acquit un renom immortel, ayant triomphé presque au sortir de l'enfance et n'étant encore que simple chevalier. Et toi, l'héritier de sa gloire et qui devrais l'être de son courage, dis-moi, n'iras-tu donc pas en Espagne joindre les amis de ton père et donner à la République le secours qu'elle te demande en sa détresse ?

Enfin, touché de ces remontrances, en même temps que Scipion marchait contre César, le jeune Pompée prenait trente vaisseaux, parmi lesquels quelques navires de guerre, et cinglait d'Utique vers la Mauritanie avec deux mille hommes, tant libres qu'esclaves. Il s'approcha d'Ascore, qui avait garnison, et somma la ville de se rendre ; mais, au lieu de répondre à cette sommation comme s'y attendait Cnéius, la garnison sortit, tomba sur ses hommes, les mit en fuite, si bien qu'il n'eut que le temps de remonter sur ses vaisseaux, et que, tirant vers les îles Baléares, il abandonna l'Afrique pour n'y plus revenir.

Pendant ce temps, Scipion était venu camper à Adrumète, et, après un repos de quelques jours donné à ses hommes, il avait atteint, dans une marche de nuit, le camp de Labiénus.

La jonction faite, il commença, grâce à son immense cavalerie, à faire des courses jusqu'au camp de César, s'embusquant et tombant à l'improviste sur ceux qui allaient à l'eau et au fourrage.

César se trouva donc bientôt dans la plus grande nécessité.

Les convois de Sicile et de Sardaigne n'arrivaient point ; les bâtiments, à cause des tempêtes d'hiver, n'osaient courir la côte ; de sorte que César, ayant une lieue ou une lieue et demie de pays libre tout au plus, manquait à la fois de pain pour ses hommes et de fourrage pour ses chevaux.

Juba connut par ses coureurs l'extrémité où était réduit César, et, son avis étant qu'il ne fallait pas lui donner le temps de se remettre, il sortit avec tout ce dont il pouvait disposer de forces pour aller rejoindre Scipion.

Mais, profitant de cette absence, Publius Sítius, qui tenait pour César, et le roi Bogud – que les Romains appellent Bocchus, et qui faisait une guerre personnelle, poussé par sa femme Eunoé, amoureuse de César –, Publius Sítius et le roi Bogud entrèrent dans les États du roi numide et emportèrent d'un coup de main Cirta, qui était une de ses capitales, puis, après Cirta, deux autres places de Gétulie, dont ils massacrèrent les habitants.

Juba apprit ces nouvelles au moment où il n'était plus qu'à quelques heures de marche du camp de Scipion. Il tourna court, lui envoyant demander à l'instant même toutes les forces qu'il lui avait prêtées, à la réserve de trente éléphants.

En même temps, le bruit se répandait – et l'inaction de César confirmait ce bruit – que ce n'était pas lui, César, mais un de ses lieutenants qui était à Ruspine.

César ne voulait point que l'on pût croire qu'il désespérait assez de son parti pour faire la guerre en Afrique par ses lieutenants. En conséquence, il envoya des messagers de tous côtés

avec mission d'affirmer que c'était bien lui, César, qui commandait en personne.

Dès qu'on sut que c'était vraiment lui qui se trouvait à Ruspine, les courriers abondèrent, et plusieurs personnages de condition se rendirent à son camp.

Tous se plainquirent de l'effroyable cruauté des ennemis. Ces plaintes attaquaient à la fois la miséricorde et l'orgueil de César ; aussi manda-t-il au préteur Alliénius et à Rabéius Postumus de lui envoyer, sans délai ni excuses, le reste des troupes qu'il avait en Sicile, leur écrivant qu'il ne pouvait se permettre de voir égorger l'Afrique sous ses yeux, et les prévenant que, s'ils tardaient d'un mois seulement, les renforts qui arriveraient ne trouveraient pas une maison debout.

Lui, cependant, restait constamment assis sur un endroit élevé du rivage, les yeux tournés vers la Sicile et attendant ces renforts dont l'arrivée devait être la fin de son inaction.

Puis, de temps en temps, ne voyant rien apparaître à l'horizon, il revenait au camp, se retranchait de quelque nouveau fossé, se fortifiait de quelque nouvelle citadelle, élevant des forts jusque dans la mer, autant pour la défense de l'armée que pour ne pas la laisser inoccupée.

De son côté, Scipion dressait ses éléphants, disposait ses frondeurs en deux troupes, dont l'une lançait des pierres à ses monstrueux alliés, tandis que l'autre les repoussait en avant lorsque, effrayés par cette pluie de granit, ils voulaient prendre la fuite ; mais ce n'était qu'à grand peine – dit l'auteur contesté de la *Guerre d'Afrique* –, car l'éléphant le mieux instruit peut, dans le combat, nuire autant à ses amis qu'à ses ennemis.

En même temps, Scipion se donnait la distraction de quelques meurtres en attendant les proscriptions de Rome.

Aussi Virgilius Pétronius, son lieutenant, qui commandait dans Thapsa, voyant des vaisseaux de César, jouets de la tempête, errer à l'aventure et incertains du lieu où ils étaient, Virgilius Pétronius arma des barques et des chaloupes, les remplit d'ar-

chers et se mit à la poursuite de ces navires vagabonds.

Plus d'une fois ses barques et ses chaloupes furent repoussées ; mais, un jour, il prit un grand bâtiment où se trouvaient deux jeunes Espagnols, tribuns de la cinquième légion, dont le père avait été fait sénateur par César, et un centurion du même corps nommé Saliénus.

Les prisonniers furent conduits à Scipion, qui ordonna à l'instant même qu'on les mît à mort au bout de trois jours afin qu'ils eussent le temps de subir leur agonie.

Au moment de l'exécution, l'aîné des deux jeunes gens ne fit d'autre demande que d'être tué le premier, pour n'avoir pas la douleur de voir égorger son frère sous ses yeux.

Comme il s'adressait à des soldats et non à Scipion, la demande lui fut accordée.

On savait ces cruautés dans le camp de César, et le cœur de César en saignait de douleur. Mais, assez fort à cause de ses retranchements – dont le principal, du reste, était son génie – pour ne pas craindre que Scipion le vînt attaquer dans son camp, il n'était pas assez sûr, vu le peu de troupes qu'il avait, d'écraser son ennemi d'un coup, pour oser accepter une bataille décisive.

Et cependant, tous les jours, Scipion sortait de son camp et venait lui offrir cette bataille, rangeant en face du camp de César ses troupes, comme pour le combat, restait là cinq ou six heures, puis se retirait au moment où venait le soir.

Au bout de huit ou dix jours de cet exercice, convaincu que César tremblait devant lui, il en arriva à approcher jusqu'à cent pas des retranchements, les éléphants en tête et son armée derrière eux, étendue sur un front immense.

Mais César ne se laissait irriter ni par ces démonstrations ni par les menaces dont elles étaient accompagnées, et faisait rentrer, sans confusion ni tumulte, ceux de ses hommes qui étaient au fourrage, à l'aiguade ou au bois, et les habitait à regarder l'ennemi du haut des remparts et à répondre à ses menaces par des huées.

Quant à lui, il savait si bien qu'on n'oserait pas l'attaquer dans son camp qu'il ne prenait pas même la peine de monter sur les remparts et donnait tous ses ordres couché sous sa tente ; ce qui ne l'empêchait point d'aller tous les jours s'asseoir sur le monticule qui dominait le rivage, hâtant de ses vœux et de ses soupirs l'arrivée de ces renforts depuis si longtemps attendus !

LXXVIII

Il se présente deux ou trois fois dans la vie d'un homme comme César de ces points de fortune ou de malheur où la fortune, où le malheur, ne pouvant pas aller plus loin, une réaction s'opère en mal si la situation est bonne, en bien si la situation est mauvaise.

La position de César était en ce moment si mauvaise qu'elle ne pouvait devenir pire ; l'amélioration devait nécessairement arriver.

Les premières traces de retour que lui donna la fortune furent la désertion des Gétules et des Numides qui se trouvaient dans le camp de Scipion. Ces barbares firent ce que n'eussent probablement pas fait des hommes civilisés : ils se souvinrent qu'ils avaient des obligations à Marius, et que César était son neveu.

Il en résulta que, peu à peu, Gétules et Numides commencèrent à désertir du camp de Scipion et passèrent dans celui de César.

Mais César, qui n'avait pas de quoi nourrir les déserteurs, les renvoya chacun chez eux avec des lettres pour les principaux des villes, lettres dans lesquelles il exhortait ceux-ci à prendre les armes, à reconquérir leur liberté, et surtout à ne plus envoyer de secours à ses ennemis.

D'un autre côté arrivaient les députés de certaines villes de l'intérieur qui venaient offrir leur obéissance à César, lui demandant des garnisons pour se défendre et promettant de lui envoyer du blé ; mais César n'avait pas assez de troupes pour dégarnir son camp, et Scipion en gardait si bien les approches qu'il eût certes enlevé tous les convois qui fussent venus par terre.

Pendant ce temps, Salluste (de même qu'à Rome on était avocat et général, on pouvait aussi, vous le voyez, y être général et historien), pendant ce temps, Salluste avait débarqué dans l'île de Cercine, la Kerkeni moderne ; il en avait chassé Caius Décius – qui y gardait des convois pour les pompéiens –, et, ayant été bien reçu des insulaires, il y chargea quantité de blé sur des

vaisseaux marchands qu'il trouva dans le port, et qu'à l'instant même il achemina vers le camp.

Sur ces entrefaites, comme si la fortune voulait payer ses arrérages, le préteur Alliénius fit partir de Lilybée la treizième et la quatorzième légion, avec huit cents chevaux gaulois et mille frondeurs ou archers qui arrivèrent tous à bon port à Ruspine quatre jours après leur départ.

Ce fut une grande joie pour César, qui les attendait si impatientement, de voir apparaître ces voiles.

Il présida au débarquement, et, dès que les hommes furent remis de la fatigue de la mer, il les distribua dans les forts et dans les retranchements.

Cette rentrée de vivres et ce renfort de soldats répandirent la joie dans le camp de César.

Mais dans celui de Scipion l'étonnement était grand. On connaissait le caractère entreprenant de César, et l'on se disait qu'il fallait qu'il fût bien faible pour se tenir ainsi renfermé dans son camp.

Scipion résolut d'envoyer deux espions qui, sous le prétexte qu'ils se feraient césariens, resteraient pendant quelques jours au camp de César, puis, repassant au camp de Scipion, feraient un rapport exact de ce qu'ils auraient vu.

Le choix du général pompéien tomba sur deux Gétules auxquels il fit de grandes promesses et qui partirent pour le camp de César comme transfuges.

Mais à peine se furent-ils présentés et eurent-ils été reçus sous ce titre qu'ils demandèrent à être conduits à César, et qu'alors ils lui dirent la cause de leur venue à son camp, lui racontant que Scipion les avait envoyés pour s'assurer s'il y avait ou n'y avait point quelque piège tendu aux portes ou ailleurs contre les éléphants. Ils ajoutèrent que presque tous leurs compatriotes, en souvenir des bienfaits de Marius, et une partie des soldats de la quatrième et de la sixième légion mouraient d'envie de passer de son côté, mais ne pouvaient tromper la garde posée par Scipion

aux portes du camp.

César les reçut à merveille, leur fit des cadeaux et les envoya au quartier des transfuges.

Dès le lendemain, leur rapport fut confirmé par l'arrivée d'une douzaine de soldats de la quatrième et de la sixième légion.

Deux jours après, ce furent les habitants de Tysdra qui envoyèrent dire à César que plusieurs laboureurs et marchands italiens avaient mis jusqu'à trois cent mille boisseaux de blé dans leur ville. Les messagers venaient demander une garnison pour les garder.

On reçut aussi un courrier de Sítius annonçant qu'il était entré en Numidie, y avait pris un fort situé sur une montagne et où Juba avait enfermé toutes ses munitions.

Et ainsi la fortune, capricieuse un instant, mais fidèle au fond, préludait à son retour vers César.

Aussi se préparait-il au combat. Renforcé de deux vieilles légions, sans compter la cavalerie et les gens de trait, il ne se jugea point encore assez fort : il envoya six vaisseaux de charge chercher à Lilybée le reste de ses hommes.

Ils arrivèrent à bon port.

Le soir même de leur débarquement, qui était le vingt-cinquième jour de janvier, César décampa vers minuit sans en avoir autrement prévenu les officiers qu'en leur ordonnant de se tenir prêts dès la première veille.

D'abord, il tira vers Ruspine, où il avait laissé garnison ; puis, de là, prenant à gauche le long du rivage, il entra dans une plaine de quatre lieues à peu près, bordée d'une longue chaîne de montagnes en forme d'amphithéâtre et à l'extrémité de laquelle était le camp de Scipion. C'était une suite de collines sur le sommet le plus élevé desquelles on avait autrefois bâti des tours pour découvrir le pays.

César s'empara successivement de tous les sommets, et, en moins d'une demi-heure, il y eut sur chacun d'eux une tour garnie de ses soldats.

Parvenu près de la dernière, il s'arrêta : elle était gardée par une troupe de Numides.

César n'alla pas plus loin. Il fit tirer un retranchement depuis le lieu où il était arrivé jusqu'à l'endroit d'où il était parti.

Au point du jour, ce retranchement était presque terminé.

À la vue de César, Scipion et Labiénus firent sortir toute leur cavalerie, la rangèrent en bataille, la firent avancer de quelques mille pas, puis placèrent leur infanterie en seconde ligne, à quatre cents pas à peu près du camp.

César ne continua pas moins de tirer son retranchement ; mais, voyant que l'ennemi s'approchait pour inquiéter ses travailleurs, il détacha un escadron de cavalerie espagnole, qu'il fit soutenir par un bataillon d'infanterie légère, leur commandant de s'emparer de la colline où était le poste des Numides.

Cavalerie et infanterie, qui depuis longtemps avaient soif de combattre, donnèrent avec tant d'ardeur qu'elles entrèrent, dès la première charge, dans les retranchements, d'où on ne put les faire sortir ; elles en demeurèrent donc maîtresses, après avoir tué et blessé une partie de ceux qui les défendaient.

Alors Labiénus, voulant réparer cet échec, prit à la réserve deux milliers d'hommes, toute son aile droite, et s'avança à leur secours ; mais César, le voyant s'éloigner imprudemment du fort de la bataille, détacha toute son aile gauche pour le couper, masquant son mouvement à l'aide d'une immense forteresse flanquée de quatre tours qui empêchait Labiénus de voir ce qui se passait ; de sorte que celui-ci ne s'aperçut de la manœuvre que lorsqu'il eut sur les bras les hommes de César.

À la vue des Romains, les Numides prirent la fuite, laissant à la boucherie les Germains et les Gaulois, qui furent tous taillés en pièces après s'être défendus comme se défendaient les Germains et les Gaulois.

En même temps, l'infanterie de Scipion, qui était en bataille devant son camp, voyant ce désordre, lâcha pied et rentra par toutes les portes.

De son côté, César, ayant délogé l'ennemi de la plaine et de la montagne, fit sonner la retraite et rentrer sa cavalerie ; si bien qu'il ne resta plus sur le champ de bataille que les corps nus et blancs des Gaulois et des Germains, déjà dépouillés de leurs armes et de leurs vêtements.

LXXIX

Le lendemain, César, à son tour, présenta la bataille ; mais Scipion resta dans ses retranchements.

Cependant, lorsqu'il vit César, qui s'était avancé peu à peu le long des montagnes, gagner insensiblement la ville d'Usile, dont il n'était plus qu'à un quart de lieue et qui lui fournissait son eau et ses vivres, force lui fut de faire sortir ses troupes.

Il les rangea en bataille sur quatre lignes, dont la première était la cavalerie, entremêlée d'éléphants armés et chargés de tours.

Et, comme cette première ligne s'avavançait dans cet ordre, César crut que Scipion était décidé à combattre et fit halte devant la place.

Mais Scipion, de son côté, fit halte derrière.

Chacun demeura ainsi, sans bouger, en bataille jusqu'au soir ; puis chacun rentra dans son camp.

Le lendemain, César étendit ses retranchements pour se rapprocher de l'ennemi.

Au moment où ces choses se passaient sur terre, César éprouvait sur mer un échec, si toutefois ce fut un échec que l'événement que nous allons raconter.

Un des vaisseaux de charge appartenant au dernier convoi arrivé de Sicile, s'étant écarté des autres, fut pris près de Thapsa par les barques et les chaloupes de Virgilius, en même temps qu'une galère de la même flotte était capturée par l'armée navale de Varus et d'Octavius.

Dans le premier navire étaient Quintus Considius et Lucius Tacida, chevalier romain ; dans l'autre se trouvait un centurion de la quatorzième légion avec quelques soldats.

Soldats et centurion furent amenés à Scipion, qui les reçut sur son tribunal.

— Puisque votre bonne fortune, dit-il, vous a fait tomber entre mes mains, vous qui, bien certainement, servez par force sous les

ordres de César, n'hésitez plus et dites franchement si vous voulez suivre le parti de la République et de tous les gens de bien, sur l'assurance certaine non-seulement de la vie et de la liberté, mais encore d'une bonne récompense.

Scipion parlait ainsi, croyant que les prisonniers recevraient cette grâce avec ardeur.

Mais le centurion, prenant la parole sans traiter Scipion d'imperator :

— Je te remercie, dit-il, moi ton prisonnier, de ce que tu m'offres la vie et la liberté. J'accepterais volontiers l'offre que tu me fais de deux choses si précieuses, si je les pouvais accepter sans crime.

— Sans crime ? répéta Scipion.

— Sans doute, dit le centurion ; ne serait-ce pas un crime que de m'aller présenter en bataille contre César après avoir combattu pour lui pendant plus de vingt ans, et de mettre l'épée à la main contre ces braves compagnons à moi pour lesquels j'ai si souvent hasardé ma vie ?... Je te prie donc de ne m'y pas contraindre, Scipion. Si tu veux éprouver tes forces, laisse-moi choisir dix hommes parmi tes prisonniers, et, avec mes dix camarades, j'offre de combattre une de tes cohortes à ton choix ! Puis, par l'issue de notre combat, tu pourras juger de l'issue de la guerre.

Le défi indigna Scipion, et il ordonna que le centurion et tous les prisonniers au-dessus de trente-cinq ans fussent tués ; ordre qui s'exécuta à l'instant même.

Quant aux autres – c'est-à-dire à Tacida, à Considius et à ceux qui avaient été pris en même temps qu'eux –, Scipion ne permit même point qu'on les amenât en sa présence et les fit distribuer dans différents corps de son armée.

César sut ces événements et en fut désespéré, à ce point qu'il cassa les capitaines de ses galères, qui croisaient devant Thapsa pour la sûreté des convois.

Vers ce même temps, César fit connaissance avec le simoun.

Une nuit, vers la seconde veille après le coucher des pléiades,

un orage épouvantable se déclara ; le vent emportait avec lui des nuages de sable et de cailloux, de sorte qu'il tombait dans le camp une véritable pluie de pierres. Ce n'était rien pour ceux de Scipion, qui avaient eu le temps de bâtir des huttes sous lesquelles ils pouvaient se mettre à l'abri ; mais c'était une effroyable tourmente pour ceux de César, qui, décampant presque toutes les nuits, n'avaient pas eu le loisir de se construire des logis ; les malheureux couraient comme des insensés, opposant leurs boucliers à l'ouragan ; mais ils étaient arrachés de la terre, renversés et emportés par les tourbillons.

Ce fut une nuit terrible et qui équivalait presque à une défaite ; tous les vivres furent gâtés, tous les feux éteints, et l'air fut chargé d'une telle quantité d'électricité que – prodige qui épouvanta les soldats – la pointe des javelots de la cinquième légion parut tout en flamme.

Deux ou trois mois s'écoulèrent sans que César pût amener l'ennemi à une bataille décisive. Enfin, comme César, depuis trois mois, avait eu le temps de réunir à peu près toutes ses troupes, comme il avait employé ces trois mois à les exercer contre les éléphants qu'il avait fait venir d'Italie dans ce but, et que chevaux et cavaliers en étaient arrivés à soutenir bravement la charge de ces animaux, il décampa une nuit, et, faisant une de ces marches comme lui seul savait en accomplir, il vint, le 4 avril, mettre le siège devant Thapsa.

Virgilius commandait à Thapsa ; c'était un des meilleurs lieutenants de Pompée ; il avait sous lui une bonne garnison ; mais, attaqué par toute l'armée de César, il était évident qu'il n'en soutiendrait pas l'effort.

Scipion était donc placé dans cette alternative : abandonner un de ses meilleurs capitaines, ou risquer une bataille décisive.

Il risqua la bataille.

Il marcha au secours de la ville et campa en deux camps séparés.

Cela faisait trois camps, y compris celui de Juba.

César travaillait à la circonvallation de la ville. Il apprend ce qui se passe, voit l'ennemi, juge sa position, fait cesser le travail, ordonne aux travailleurs de prendre les armes, laisse le proconsul Aquénas avec deux légions à la garde du camp et court à l'ennemi.

Au bout d'une heure, les deux armées sont en présence.

Une partie de l'armée ennemie est en bataille, tandis que l'autre travaille à se retrancher ; elle est à la tête de ses fossés avec ses éléphants sur les ailes.

César dispose la sienne sur trois lignes, met la seconde et la dixième légion à l'aile droite, la huitième et la neuvième à l'aile gauche, les cinq autres au centre et couvrant le flanc de la bataille, où sont rangés les archers, les frondeurs et cinq cohortes destinés à soutenir l'effort des éléphants ; puis, courant à pied entre les rangs, il rappelle à ses vieux soldats les victoires remportées, excite les autres à imiter leur courage, puis, tout à coup, s'arrête, indécis et tremblant.

César sent venir une attaque de ce terrible mal auquel il est sujet – de l'épilepsie.

Dans ce moment même, il était entouré de ses lieutenants, qui le suppliaient de ne pas manquer l'occasion et lui demandaient le mot d'ordre.

Il laisse échapper de sa voix saccadée et de ses lèvres pâlisantes les mots *la bonne fortune*, qui circulent à l'instant même sur tout le front de bataille.

Puis, sentant que tous ses efforts pour lutter contre le mal sont inutiles, et qu'il faut que l'accès ait son cours, il défend qu'on en vienne aux mains.

Mais il est trop tard ; tout à coup il entend sonner la charge. C'est un trompette de l'aile droite qui a été forcé par les soldats de donner le signal du combat.

César voit, comme à travers un nuage, s'ébranler son armée ; mais la terre semble lui manquer sous les pieds ; le ciel lui apparaît tantôt noir, tantôt couleur de sang ; il s'enveloppe de son

manteau pour qu'on ne voie pas l'écume qui lui sort de la bouche et tombe en murmurant :

— La bonne fortune !

Et, en effet, tout allait bien dépendre de la bonne fortune de César, puisque, cette fois, son génie n'y serait pour rien.

Ce fut une seconde Pharsale.

Non-seulement les soldats de César emportèrent le champ de bataille, mais encore ils se rendirent maîtres du camp ennemi.

Les pompéiens s'enfuirent dans celui où ils s'étaient arrêtés la veille ; les vainqueurs les y poursuivirent ; mais, arrivés devant ces nouveaux retranchements, ils ne savaient trop que faire, quand César, sauvé de son attaque, accourut en criant :

— Aux fossés, compagnons ! aux fossés !

Le second camp fut emporté comme le premier.

Abandonné par Scipion et Juba, qui s'enfuirent à toute bride, les soldats furent impitoyablement massacrés.

César avait, non pas à venger — César ne se vengeait pas —, mais à laisser venger le meurtre des siens.

Comme à Pharsale, des détails étranges survécurent à ce grand ensemble que l'on appela la bataille de Thapsa.

Un vétérán de la cinquième légion vit un éléphant blessé qui, forcené de douleur, s'était jeté sur un valet désarmé et, le tenant sous ses pieds, le froissait du genou en jetant de grands cris et en battant l'air de sa trompe.

Il s'avança hardiment contre l'animal et lui lança son javelot.

L'éléphant, blessé une seconde fois, quitta le corps à demi écrasé, s'élança contre son nouvel adversaire, l'enlaça de sa trompe et le balança en l'air un instant pour le briser ensuite contre la terre ; mais, si court que fut cet instant, il suffit au soldat pour donner à l'éléphant un si rude coup de sabre sur la trompe qu'il l'abattit et tomba à terre, toujours enveloppé de l'effroyable serpent.

L'éléphant, secouant son tronçon de trompe ensanglanté, s'enfuit vers les autres éléphants en poussant des cris effroyables.

Le soir de la journée de Thapsa, César avait pris trois camps ; car, après l'enlèvement du second camp de Scipion, il avait marché contre celui de Juba, tué dix mille hommes, blessé douze mille, dispersé le reste, c'est-à-dire soixante mille hommes, à peu près.

Les pompéiens, qui n'avaient pas su combattre, surent mourir. Métellus fuyait sur un vaisseau ; les césariens l'abordèrent.

— Où est le général ? demandent-ils.

— Il est en sûreté, répond Métellus en se perçant de son épée.

Juba et Pétréius avaient fui à toute bride vers Zama, une des capitales de la Numidie. Avant de partir, Juba avait fait préparer un immense bûcher sur la place publique.

— Si je suis vaincu, avait-il dit, je ferai porter mes trésors sur ce bûcher, j'y ferai monter mes femmes, je mettrai le feu à la ville, et la ville mettra le feu à mon bûcher.

Cette menace n'avait pas été perdue.

En voyant revenir Juba vaincu, les habitants de Zama fermèrent les portes et, montant sur les remparts, crièrent à Juba que, s'il approchait à la portée du trait, ils le cribleraient de flèches. Juba redemanda ses femmes, elles lui furent refusées. Il redemanda ses trésors, ils lui furent refusés.

Alors, se retournant vers Pétréius :

— Eh bien, maintenant, dit-il, il ne nous reste plus qu'à faire ce que nous avons dit.

Ce qu'avaient dit Pétréius et Juba, c'était de se battre l'un contre l'autre.

Tous deux tirèrent leur épée et commencèrent une véritable lutte de gladiateurs — pour mourir.

Et cependant, le sentiment de la conservation l'emportant, chacun fit ses efforts pour tuer son adversaire.

Juba, le plus fort ou le plus adroit, passa son glaive au travers du corps de Pétréius.

Pétréius tomba mort.

Puis Juba, craignant de se manquer, appela un esclave et, ten-

dant le cou, lui ordonna de le tuer.

L'esclave obéit et lui coupa la gorge.

Ce qui s'était rallié de troupes pompéiennes s'était réfugié sur une éminence en vue du camp de Juba.

Le camp de Juba pris, les fugitifs furent entourés par les vainqueurs.

Alors ces malheureux, se voyant perdus, commencèrent à jeter leurs armes, à implorer la clémence de leurs compagnons et à les appeler frères ; mais les césariens, indignés des meurtres que Scipion avait commis ou fait commettre sur leurs camarades tombés entre ses mains, répondirent qu'ils n'étaient pas des assassins, et qu'il fallait que les vaincus se préparassent à la mort.

Et, en effet, tout fut tué.

César n'avait perdu que cent cinquante soldats !

Il demeura quelque temps en bataille devant Thapsa avec soixante-quatre éléphants qu'il avait pris tout armés et garnis de leurs tours. Il espérait vaincre ainsi par sa présence l'opiniâtreté de Virgilius et de ceux qui étaient avec lui. Il les fit sommer de se rendre ; ils ne répondirent point. Lui-même s'approcha des remparts et appela Virgilius par son nom, mais celui-ci ne répondit pas davantage.

César ne pouvait pas perdre un plus long temps devant Thapsa. Il rassembla son armée sous les murs de la place, loua ses soldats, récompensa les vieilles légions et, du haut de son tribunal, distribua à chacun les prix de la valeur ; puis, laissant trois légions à Rébilius pour continuer le siège de Thapsa, deux à Domitius pour assiéger Tysdra, où Considius commandait, il marcha sur Utique, envoyant devant lui Messala et sa cavalerie – celle de Scipion avait fui du même côté.

Cette dernière arriva devant la ville de Pasade ; mais, sur la nouvelle de la défaite de Scipion, les habitants refusèrent de lui ouvrir leurs portes.

Alors les fugitifs forcèrent la ville, allumèrent un grand bûcher au milieu de la place et, sans distinction d'âge ni de sexe, y

jetèrent tous les habitants.

César suivait de près, mais arrivait trop tard pour empêcher tous ces meurtres.

Au reste, le surlendemain de la bataille, à la nuit tombante, un courrier arrivait à Utique et annonçait à Caton qu'un grand combat avait été livré à Thapsa, que toutes les affaires étaient perdues sans ressource, que César était maître des deux camps de Scipion et du camp de Juba, et qu'il marchait sur Utique.

Deux jours après, cette cavalerie qui avait fui de Thapsa, qui avait brûlé Pasade et égorgé ses habitants, parut en vue d'Utique.

Là, c'est-à-dire sous les murs de la ville, établie dans un petit retranchement élevé par elle-même, se trouvait la populace, que Caton avait repoussée hors des portes à cause de son opinion césarienne. Caton, la sachant hostile, la faisait garder, comme nous l'avons dit, par une partie des habitants, tandis que le reste gardait la ville elle-même.

Les fugitifs s'informèrent et apprirent que les gens qu'ils avaient devant eux étaient des césariens expulsés par Caton.

Alors ils voulurent les traiter comme ils avaient fait des habitants de Pasade ; mais les césariens s'armèrent de bâtons et de pierres, et, encouragés par le bruit de la victoire de César, qui était venu jusqu'à eux, ils repoussèrent les pompéiens, lesquels entrèrent dans la ville furieux et prêts à verser sur elle le trop-plein de leur colère.

Et, en effet, ils se ruèrent sur les maisons qui leur présentaient la plus belle apparence, les pillèrent et tuèrent une partie de leurs habitants.

Caton accourut, les adjura au nom de l'humanité ; mais l'humanité était une vertu parfaitement inconnue des pompéiens. Il fut donc obligé d'employer vis-à-vis d'eux d'autres arguments : il leur fit donner à chacun cent sesterces et les congédia. Faustus Sylla leur en donna autant de son argent, se mit à leur tête et, ne sachant pas ce qui était arrivé à Juba, piqua droit avec eux sur Zama, où il croyait le retrouver.

Disons tout de suite ce qu'il advint des autres pompéiens.

Virgilius, se voyant enfermé par mer et par terre, tous ceux de son parti étant morts ou en fuite, se rendit à Rébilius sur parole.

Considius, qui était dans Tysdra avec une garnison de Gétules et de gladiateurs, ayant appris, de son côté, la défaite de Scipion et l'approche de Domitius, désespéra de garder la place et s'enfuit secrètement avec quelques Gétules, qui l'égorèrent en chemin pour s'emparer de l'argent qu'il emportait.

Enfin, Scipion, qui s'était retiré sur ses galères dans l'espérance de passer en Espagne, longtemps ballotté par la tempête, fut jeté dans le port d'Hippone (Bône) ; et là, se trouvant investi par la flotte de Silius, qui était en rade, il essaya de lutter ; mais ses bâtiments, étant de force inférieure, furent tous coulés bas et disparurent sous les flots avec ceux qui les montaient.

LXXX

Nous avons anticipé sur les événements pour en finir avec les principaux chefs pompéiens avant d'arriver à Caton ; nous avons dit comment, trois jours après la bataille de Thapsa, il reçut par un messager la nouvelle de la défaite de Juba et de Scipion ; nous avons dit encore comment, le lendemain, trois cents cavaliers fugitifs, repoussés à coups de bâton et de pierres par la populace, que Caton avait chassée hors des portes, étaient entrés dans la ville, avaient pillé les maisons les plus riches et n'étaient partis que moyennant cent sesterces par homme que leur avait donnés Caton, et autant que leur avait donnés Sylla.

À cette nouvelle et à l'apparition des fuyards, le trouble fut grand dans la ville ; chacun, se croyant mal défendu par ses murailles, voulait fuir : tous couraient dans les rues comme des insensés, poussant de grands cris. Mais Caton se présenta à eux et arrêta ceux qui se trouvaient sur son chemin. Enfin, il leur répéta tant et si bien que l'on exagérait toujours les mauvaises nouvelles, et que, selon toute probabilité, le mal n'était pas si grand qu'on le disait, qu'il finit par apaiser le tumulte.

Caton avait formé un conseil de trois cents notables choisis parmi les Romains établis en Afrique pour affaires de négoce et de banque.

On appelait ce conseil les *Trois-Cents*.

Caton les invita à se rassembler dans le temple de Jupiter avec tous les sénateurs présents à Utique et les enfants de sénateurs.

À l'heure où l'assemblée se formait, il se rendit lui-même au lieu indiqué, et, tandis que tout le monde encore effaré courait çà et là dans l'agitation, lui traversa la ville, calme, avec une contenance ferme et tenant à la main un registre qu'il lisait en marchant. Ce registre, c'était un état des ressources de guerre, machines, armes, vivres, soldats.

Puis, quand ils furent tous assemblés, Caton adressa d'abord la

parole aux Trois-Cents, loua le zèle et la fidélité qu'ils avaient montrés jusque-là, les exhorta à ne pas perdre toute espérance, et surtout à ne pas se séparer pour fuir chacun de son côté ; à l'avis de Caton, c'était la perte de tous.

— Si vous restez unis, leur dit-il, César vous respectera davantage, et, dans le cas où vous lui demanderez merci, il vous pardonnera plus volontiers. Toutefois, examinez ce que vous avez à faire ; je vous laisse les maîtres absolus de votre propre conduite. Réfléchissez, prenez une résolution ; je ne blâmerai aucun des deux partis : si vos sentiments changent avec la fortune, j'attribuerai ce changement à la nécessité. Voulez-vous faire tête au malheur, braver le péril, défendre la liberté ? Je louerai, j'admurerai votre vertu, et je m'offre à vous servir de chef, à combattre avec vous. Jusqu'à ce que vous ayez éprouvé la fortune dernière de la patrie – et, à propos de patrie, votre patrie, à vous, ce n'est ni Adrumète ni Utique, c'est Rome, qui plus d'une fois, par sa propre grandeur, s'est relevée de chutes bien autrement funestes –, il vous reste plusieurs chances de salut, plusieurs motifs de sécurité. Le principal, c'est que vous faites la guerre à un homme qui agit, non d'après sa volonté, mais sous la pression des circonstances et que ses affaires entraînent à la fois de tous côtés. L'Espagne, révoltée contre César, a embrassé le parti du jeune Pompée. Rome elle-même n'a pas encore complètement accepté un joug auquel elle n'est pas accoutumée ; elle se cabre contre la servitude, prête à se soulever au moindre changement. Ne fuyez pas le danger ; mais, au contraire, instruisez-vous par l'exemple de votre ennemi lui-même, qui, en vue de commettre les plus grandes injustices, prodigue tous les jours sa vie, sans avoir comme vous pour terme d'une guerre dont le succès incertain, ou une vie de félicité si vous êtes vainqueurs, ou la plus glorieuse mort si vous succombez dans l'entreprise. Au reste, délibérez-en entre vous, en priant les dieux que, pour prix de la vertu et du zèle que vous avez fait paraître jusqu'à présent, ils conduisent à bonne fin les résolutions que vous avez prises.

Ainsi parla Caton. Ce ne fut pas trop de ses discours et surtout de son exemple pour agir sur les esprits de quelques-uns de ses auditeurs ; mais le plus grand nombre cependant, à la vue de cette noblesse de cœur, de cette humanité et de cette intrépidité, oublia le danger de la situation et regarda Caton comme un chef invincible.

Tout pouvoir lui fut donc remis.

— Mieux vaut, dirent-ils, mourir en obéissant à Caton que de sauver notre vie en trahissant une si parfaite vertu.

Un des Trois-Cents proposa de rendre la liberté aux esclaves, et presque toute l'assemblée se réunit à cet avis ; mais Caton s'y opposa, lui.

— Cela, dit-il, n'est ni juste ni légitime. Si leurs maîtres eux-mêmes les affranchissent, je recevrai dans ma troupe, et cela bien volontiers, ceux qui seront en âge de porter les armes.

Aussitôt plusieurs se levèrent, disant :

— Nous donnons la liberté aux nôtres.

— C'est bien, dit Caton, faites enregistrer les déclarations.

Et les déclarations furent enregistrées.

Sur ces entrefaites, Caton reçut des lettres de Juba et de Scipion.

Juba s'était réfugié dans les montagnes, n'ayant point encore tenté sa fatale entreprise sur Zama. Il s'informait à Caton de ce que lui, Caton, était résolu de faire.

Si tu dois abandonner Utique et me venir rejoindre, écrivait-il, je t'attendrai ; si tu veux y soutenir un siège, j'irai t'y joindre avec une armée.

Quant à Scipion, il était à l'ancre derrière un promontoire, non loin d'Utique, et il attendait là pour savoir quel parti prendrait Caton.

Caton retint les messagers qui avaient apporté ces lettres jusqu'à ce qu'il fût bien certain du parti qu'adopteraient les Trois-Cents.

Mais bientôt le conseil s'était divisé en deux camps. Les sénateurs de Rome, qui, à quelque prix que ce fût, voulaient aller s'asseoir sur leurs chaises curules, étaient pleins d'enthousiasme et prêts à tous les dévouements ; ceux-là avaient, à la suite du discours de Caton, affranchi et enrôlé leurs esclaves. Quant aux autres, c'étaient des marchands, des spéculateurs trafiquant sur la mer ou faisant la banque et ayant leur principale richesse dans leurs esclaves ; ceux-là oublièrent bien vite le discours de Caton et le laissèrent filtrer à travers leur esprit.

Il est, dit Plutarque, des corps qui perdent la chaleur aussitôt qu'ils la reçoivent et qui se refroidissent dès qu'on les éloigne du feu. Tels étaient ces hommes échauffés par la présence de Caton. Tant que Caton était là, qu'ils l'avaient sous les yeux, qu'il parlait, qu'il les encourageait, tout allait à merveille ; mais, livrés à leurs propres réflexions, la crainte que leur inspirait César chassait de leur cœur tout le respect qu'ils avaient pour Caton et pour sa vertu.

Et, en effet, voici ce que disaient ces hommes :

— En résumé, que sommes-nous par nous-mêmes, et à qui refusons-nous d'obéir ? N'est-ce pas en César que se rencontre aujourd'hui toute la puissance romaine ? Aucun de nous n'est un Pompée, ni un Scipion, ni un Caton. Nous sommes des marchands qui n'ont aucun renom que celui d'honorables trafiquants ; nous n'avons, en politique, aucune place ni prise ni à prendre. D'où vient donc que, dans un temps où les hommes cèdent à la terreur et se ravalent plus qu'ils ne devraient, nous choisissons ce temps, nous autres chétifs, pour combattre en faveur de la liberté de Rome, prétendant, insensés que nous sommes, soutenir dans Utique la guerre contre celui devant qui Caton et le grand Pompée ont pris la fuite en lui abandonnant l'empire du monde ? Que faisons-nous ? Nous affranchissons nos esclaves pour combattre contre César, et nous-mêmes, pauvres esclaves que nous sommes, il ne nous reste de liberté que ce qu'il plaît à César de nous en laisser. Revenons donc d'une pareille

folie ; estimons-nous pour ce que nous sommes, et, pendant qu'il en est temps encore, ayons recours à la clémence du vainqueur et envoyons-lui demande de nous recevoir en grâce.

Et remarquez bien que c'étaient les plus modérés qui parlaient ainsi ; les autres ne disaient rien, mais n'attendaient que l'occasion de mettre la main sur les sénateurs et de les livrer à César.

Ainsi les plus honnêtes de ces dignes marchands, qui, en temps de paix, eussent regardé comme une honte de ne pas faire honneur à leurs engagements, les plus honnêtes étaient ceux qui ne rêvaient qu'une lâcheté.

Caton connaissait les hommes auxquels il avait affaire ; aussi ne voulut-il pas exposer Juba et Scipion au danger que couraient les sénateurs, et qu'il courait lui-même – car rien ne lui prouvait que, si César faisait de la remise de Caton une condition de sa clémence, ils ne le livreraient pas comme ils se proposaient de livrer les autres. – Il leur écrivit donc à tous deux de se tenir éloignés d'Utique.

Ce fut alors que Scipion résolut de gagner l'Espagne, et Juba de retourner dans sa capitale.

On sait ce qu'il advint de tous deux.

Pendant ce temps – outre les quelques cavaliers que nous avons vus piller Utique en passant et ne s'éloigner qu'en emportant cent sesterces par homme à Caton, et autant à Sylla –, un corps de cavalerie assez considérable était venu chercher un refuge sous les murs d'Utique.

Instruit par les façons pillardes des premiers, Caton leur avait fermé les portes de la ville. Aussi lui députèrent-ils trois d'entre eux.

Les uns voulaient aller trouver Juba, les autres demandaient à se réunir à Caton, et les trois messagers avaient mission de consulter Caton sur ce qu'ils devaient faire. Il y avait enfin parmi eux un troisième parti qui, sachant les habitants d'Utique partisans de César, craignait d'entrer dans la ville. Ils demandaient donc à Caton de bien vouloir se rendre auprès d'eux.

Mais Caton était dans la situation de Dante à Florence, qui, obligé d'envoyer quelqu'un à Venise, disait : « Si je reste, qui ira ? Si j'y vais, qui restera ? »

Enfin, il chargea Marcus Rabrius de rester et de veiller sur les Trois-Cents. Lui prit les sénateurs, sortit de la ville avec eux et se rendit à la conférence.

En son absence, Marcus Rabrius devait recevoir les déclarations d'affranchissement, user de douceur avec tout le monde et ne forcer personne.

Les officiers du corps de cavalerie attendaient Caton avec impatience. Ils sentaient bien qu'en cet homme était leur dernier espoir. Lui, de son côté, avait fort compté sur eux.

Il les conjura, ayant un choix à faire entre lui et Juba, de choisir Caton ; ayant parti à prendre entre Rome et Zama, de choisir Rome. Il les conjura surtout de se grouper autour des sénateurs, qui, s'ils n'étaient pas une force matérielle, étaient un pouvoir politique. Ils pouvaient entrer avec lui dans Utique, ville aux fortes murailles et difficile à prendre, ville garnie de vivres et de munitions pour plusieurs années, et la tenir contre César, comme Marseille, qui, n'ayant pas toutes ces conditions, avait tenu.

Les sénateurs leur firent les mêmes prières les larmes aux yeux, et les officiers se retirèrent pour aller conférer avec leurs soldats de ce qui venait d'être dit.

En les attendant, Caton s'assit sur une éminence avec les sénateurs.

Ils y étaient à peine que l'on vit un cavalier qui arrivait à fond de train : c'était Marcus Rabrius, qui venait annoncer que les Trois-Cents s'étaient révoltés et jetaient le trouble dans la ville, dont ils soulevaient les habitants.

Cette révolte, c'était la perte des sénateurs ; aussi ceux-ci commencèrent-ils à se lamenter et à supplier Caton. – Caton, dans cette tempête immense, était la seule étoile restée pure et lumineuse, et chaque naufragé ramait à lui.

Il renvoya Marcus Rabrius à Utique, le chargeant en son nom,

à lui Caton, de dire aux Trois-Cents qu'il les priaît d'attendre son retour avant de prendre une résolution.

Marcus Rabrius partit.

Sur ces entrefaites revinrent les officiers.

— Nous n'avons pas besoin de nous mettre à la solde de Juba ou de devenir des Numides, en supposant même que nous suivions Juba ; de plus, nous ne craignons point César tant que nous serons commandés par Caton. Mais il nous semble dangereux de nous enfermer dans une ville avec les Uticiens, peuple punique, et dont la fidélité nous est suspecte. Ils sont tranquilles pour le moment – les officiers ignoraient ce que venait de dire Rabrius –, ils sont tranquilles pour le moment ; mais, dès que César paraîtra, ils l'aideront à nous attaquer ou nous livreront à lui... Maintenant, si Caton désire que nous nous engageions sous ses ordres, il faut qu'il nous abandonne la ville d'Utique pour en faire ce que nous voudrions ; et nous ne lui cachons pas le moins du monde ce que nous en ferons : nous en chasserons ou égorgerons jusqu'au dernier habitant ; alors seulement nous nous croirons en sûreté derrière ses murailles.

Ces propositions, Caton se l'avouait à lui-même, étaient celles que devaient imposer des hommes jaloux de leur sûreté ; mais elles étaient barbares.

Cependant Caton, avec son calme ordinaire, répondit qu'il en délibérerait avec les Trois-Cents et rentra dans la ville ; mais, à son retour, les Trois-Cents avaient jeté le masque ; ils s'étaient assurés des dispositions des habitants, et, sans détour ni défaite, ils déclarèrent nettement qu'ils ne combattraient pas César. Quelques-uns même avancèrent à demi-voix qu'il serait de bonne politique de mettre la main sur les sénateurs et de les retenir jusqu'à l'arrivée de César ; mais Caton ne tint aucun compte de cet avis, qu'il fit semblant de ne pas entendre, et peut-être même, comme il était sourd, ne l'entendit-il point.

Cependant on vint lui annoncer que les cavaliers se retiraient.

C'était un autre malheur. Il craignait que, les cavaliers partis,

les Trois-Cents ne se livrassent à quelque violence contre les sénateurs ; il se leva donc au milieu du conseil, monta à cheval et courut après les cavaliers.

Les cavaliers parurent heureux de le revoir, le reçurent avec des démonstrations de joie, l'exhortèrent à se sauver avec eux.

Caton secoua la tête ; il avait pour lui-même une autre résolution. Les larmes aux yeux et leur tendant les mains, il les supplia de venir en aide aux sénateurs ; mais, comme ils partaient cependant, malgré ses prières, il alla jusqu'à s'attacher aux brides de leurs chevaux et à les tirer à lui pour les ramener vers Utique.

Et, en effet, quelques-uns eurent pitié et cédèrent ; si bien qu'il obtint d'eux qu'ils restassent là un jour encore pour assurer la retraite des sénateurs.

En conséquence, il les ramena avec lui dans la ville, plaça les uns aux portes, les autres à la citadelle.

Les Trois-Cents eurent peur. Ils envoyèrent aussitôt prier Caton de venir auprès d'eux ; mais, de leur côté, les sénateurs, se serrant autour de lui, le prièrent de ne pas les abandonner, déclarant que ce serait abandonner Caton lui-même que de le livrer à ces traîtres et à ces perfides, lui, leur protecteur et leur soutien.

Et, en effet, dit Plutarque, en ce moment la vertu de Caton était universellement reconnue, et tous ceux qui s'étaient réfugiés dans Utique avaient pour lui le même amour et la même admiration ; car jamais on n'avait aperçu dans sa conduite la moindre trace d'artifice et de fausseté.

LXXXI

Ce grand détachement de Caton, cette grande abnégation de lui-même, ce grand dévouement aux autres, venait de ce qu'il était depuis longtemps décidé à se donner la mort. Plus il planait au-dessus de cette vie qu'il allait quitter, plus il éprouvait de grands tourments et de vives douleurs pour ceux qu'il abandonnait à tous les orages de la terre.

Aussi, avant de mettre ce sinistre projet à exécution, résolut-il de pourvoir à la sûreté des pompéiens, tous tant qu'ils étaient, puis, ce devoir rempli, resté en face de lui-même et de son génie vaincu, de se délivrer de la vie.

Aussi, dit Plutarque, son impatience de mourir ne pouvait-elle point se cacher, quoiqu'il n'en dît pas un mot.

Il rassura donc les sénateurs, et, pour accomplir jusqu'au bout le devoir imposé, il alla trouver les Trois-Cents. Ceux-ci le remercièrent de la confiance qu'il avait en eux, le prièrent de les diriger dans leur résolution, mais lui annoncèrent que cette résolution était prise.

Cette résolution était d'envoyer des députés à César.

— Hélas ! lui dirent-ils, nous ne sommes pas des Catons, et, entre nous tous, nous n'avons pas la vertu du seul Caton ; compatis donc à notre faiblesse. Résolus d'envoyer des députés à César, c'est pour toi d'abord que nous demanderons la clémence de César. Si tu ne te rends pas à nos prières, eh bien, nous n'accepterons pas de grâce pour nous-mêmes, et nous combattrons pour l'amour de toi jusqu'au dernier soupir.

Mais, soit que Caton n'eût pas grande confiance dans la foi punique, soit qu'il ne voulût pas entraîner avec lui tant d'hommes dans l'abîme, il donna de grands éloges à cette bonne volonté qu'ils lui manifestaient ; mais il leur conseilla en même temps de députer au plus tôt vers César, afin d'assurer leur vie.

— Seulement, ajouta-t-il en souriant d'un sourire triste mais résolu, ne demandez rien pour moi. C'est aux vaincus qu'il convient d'implorer le vainqueur ; c'est aux coupables qu'il convient de demander pardon. Quant à moi, non-seulement j'ai été invincible toute ma vie, mais je suis encore aujourd'hui vainqueur autant que je le voulais, car j'ai sur César l'avantage de l'honnêteté et de la justice. C'est lui qui est véritablement pris et vaincu, car ses desseins criminels, ses desseins contre sa patrie, ses desseins qu'il niait autrefois, les voilà aujourd'hui publiquement reconnus.

Les Trois-Cents ne demandaient pas mieux que d'avoir la main forcée. Aussi, sur les instances de Caton, se décidèrent-ils à faire leur soumission à César.

Cela était d'autant plus urgent que César marchait sur Utique.

— Bon ! s'écria Caton en apprenant cette nouvelle, il paraît du moins que César nous traite en hommes.

Puis, se tournant vers les sénateurs :

— Allons, allons, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre, mes amis ; il s'agit de pourvoir à votre retraite tandis que les cavaliers sont encore dans la ville.

En conséquence, il donna à l'instant même l'ordre de fermer toutes les portes, excepté celles qui donnaient sur le port, distribua les navires entre les fugitifs, veilla à ce que tout se passât sans confusion, prévint les troubles presque inséparables d'une retraite précipitée et fit donner à ceux qui étaient pauvres la nourriture gratis pour tout leur voyage.

Cependant la nouvelle arriva qu'une autre fraction de l'armée de Scipion était en vue ; cette autre fraction se composait de deux légions, lesquelles étaient commandées par Marcus Octavius.

Marcus Octavius campa à une demi-lieue à peu près d'Utique, et, de là, fit demander à Caton comment il comptait régler avec lui le commandement de la ville.

Caton haussa les épaules sans rien répondre au messenger ; mais, se tournant vers ceux qui l'entouraient :

— Faut-il s'étonner, dit-il, que nos affaires soient si désespé-

rées, quand nous voyons chez nous l'ambition de commander survivre à notre perte même ?

Sur ces entrefaites, on vint annoncer à Caton que les cavaliers partaient, mais, en partant, pillaient les citoyens et emportaient leur argent et leurs objets précieux comme dépouilles opimes.

Caton s'élança aussitôt dans la rue, courant sur les différents points où s'opérait ce pillage. Il atteignit les premiers et leur arracha des mains le butin qu'ils avaient fait.

Aussitôt, les autres, honteux de leur conduite, abandonnèrent ce qu'ils avaient pris, et tous se retirèrent pleins de confiance et les yeux baissés.

Ses amis embarqués, les cavaliers hors de la ville, Caton rassemble les Uticiens, les suppliant de se maintenir en bonne harmonie avec les Trois-Cents et de ne point, les uns contre les autres, exciter l'ennemi commun. Puis il retourne au port, jette un dernier adieu à ses amis qui déjà gagnent la haute mer, trouve son fils, qui avait fait semblant de consentir à s'embarquer, mais qui était demeuré au contraire sur le port, le félicite au lieu de le blâmer, et le ramène à la maison.

Chez Caton vivaient dans l'intimité trois hommes : le stoïcien Apollonides et le péripatéticien Démétrius ; le troisième était un jeune homme nommé Statilius, qui se vantait d'une force d'âme à toute épreuve et qui prétendait que, quelque chose qui arrivât, il ne resterait pas au-dessous de l'impassibilité de Caton lui-même.

Cette prétention de l'apprenti philosophe faisait sourire Caton, et il disait aux deux autres :

— C'est à nous, mes amis, de guérir l'enflure de ce jeune homme et de la réduire à des proportions réelles.

Au moment où, après avoir passé une partie de la journée et la nuit tout entière sur le port d'Utique, Caton rentrait chez lui, il y trouva Lucius César, parent de César, délégué par les Trois-Cents pour aller intercéder en leur nom près du vainqueur.

Le jeune homme venait prier Caton de l'aider à composer une

harangue qui pût toucher César et amener le salut commun.

— Pour ce qui vous regarde, lui disait-il, laissez-moi faire ; quand j'implorerai en votre faveur, je me ferai gloire de baiser ses mains et d'embrasser ses genoux.

Mais Caton l'arrêta court.

— Si je voulais, lui dit-il, devoir la vie à la clémence de César, j'irais le trouver seul... Mais je ne veux pas avoir l'obligation au tyran pour des choses sur lesquelles il n'a aucun droit ; car de quel droit donnerait-il, comme un dieu, la vie à ceux qui ne dépendent point de lui ? Au reste, ceci posé, et moi excepté du pardon général, examinons ensemble ce que tu peux dire en faveur des Trois-Cents.

Et il aida Lucius César à composer son discours ; après quoi il lui recommanda ses amis et son fils.

— Ne vous verrai-je donc pas à mon retour ? demanda le jeune homme.

— Peut-être serai-je parti, répondit Caton.

Il le reconduisit, lui fit ses adieux et rentra à la maison.

Là, comme s'il eût commencé ses dernières dispositions, il appela son fils, auquel il défendit de se mêler d'une façon quelconque des affaires du gouvernement.

— L'état des choses, dit-il, ne permet de rien faire qui soit digne de Caton. Mieux vaut donc ne rien faire du tout, que quelque chose qui soit indigne de notre nom.

Vers le soir, il alla au bain.

Dans le bain, il se souvint de son jeune philosophe Statilius.

— À propos, mon cher Apollonides, s'écria-t-il, je n'ai pas revu notre stoïcien : ce qui me prouve qu'il aura cédé à tes instances, et qu'il se sera embarqué. Il a bien fait de s'embarquer ; mais il a mal fait de s'embarquer sans me dire adieu.

— Allons donc ! répondit Apollonides, il n'en est rien, au contraire. Il est, malgré notre entretien, resté plus entêté et plus inflexible que jamais. Il déclare qu'il restera et fera tout ce que fera Caton.

— C'est ce que nous verrons ce soir, dit le philosophe.

Caton quitta le bain vers six heures de l'après-midi, rentra chez lui et soupa en nombreuse compagnie. Il soupa assis, selon le vœu qu'il avait fait à Pharsale de ne plus se coucher que pour dormir.

Ses convives étaient ses amis ordinaires, plus les principaux magistrats d'Utique.

Après le repas, on continua d'apporter des vins différents. Caton ne détestait pas cette causerie qui s'entremêle de rasades ; la conversation fut calme et savante, comme l'étaient d'habitude celles que présidait Caton.

On y discuta successivement plusieurs questions philosophiques, et, de propos en propos, on en arriva à l'examen de ce qu'on appelle les paradoxes des stoïciens ; par exemple, que l'homme de bien est seul libre et que tous les méchants sont esclaves.

Le péripatéticien Démétrius s'éleva, comme on le pense bien, contre ce dogme ; mais alors Caton, s'échauffant, repoussa ses arguments avec véhémence ; et, d'un ton de voix rude et sévère, avec une certaine acrimonie qui dénonçait une fièvre intérieure, il soutint si longtemps et si fermement la lutte que personne ne douta plus que sa résolution ne fût bien arrêtée, et qu'il ne fût décidé à se tuer.

Aussi, à peine Caton eût-il cessé ce fiévreux monologue – car il avait fini par parler à peu près seul, tant les assistants l'écoutaient avec attention, nous dirons presque avec vénération – qu'il se fit un morne silence ; Caton en comprit la cause et s'occupa aussitôt de ramener ses amis et d'éloigner leurs soupçons. Puis, remettant sur les choses présentes la conversation dont il s'était emparé, il manifesta ses inquiétudes sur ceux qui s'étaient embarqués et ses craintes non moins grandes sur ceux qui s'en allaient par terre à travers un désert sauvage et sans eau.

Puis, les convives étrangers partis, il fit avec ses amis sa promenade accoutumée – son après-soupée, comme il l'appelait –,

puis il donna aux capitaines de service les ordres nécessités par les circonstances ; enfin, se retirant dans sa chambre, il embrassa son fils et chacun de ses amis en particulier avec des témoignages d'affection plus marqués qu'à l'ordinaire ; ce qui renouvela toutes leurs craintes sur ce qui allait probablement se passer pendant le reste de la nuit.

Une fois couché, il prit le dialogue de Platon sur l'âme – *Phédon* –, et, après en avoir lu une grande partie, il jeta les yeux au-dessus de son chevet.

Ses yeux cherchaient son épée, qui y était habituellement suspendue. L'épée n'y était pas.

Il appela un de ses esclaves et lui demanda qui avait pris son épée.

L'esclave ne répondit point, et Caton se remit à sa lecture.

Au bout d'un instant, il jeta les yeux autour de lui ; l'esclave n'était plus là.

Il appela de nouveau, sans emportement et sans impatience.

— J'ai demandé où était mon épée, dit-il.

— Oui, maître, répondit l'esclave ; mais j'ignore où elle est.

— Qu'on la cherche et qu'on me l'apporte, dit Caton.

L'esclave sortit.

Un temps assez long s'écoula encore, et l'on n'apporta point l'épée.

Alors, pour la troisième fois, avec impatience, il appela ses esclaves les uns après les autres et leur demanda avec emportement :

— Je veux savoir où est mon épée, et j'ordonne qu'on me l'apporte.

Et, comme on n'obéissait point assez vite selon ses désirs, il donna à celui qui était le plus proche de lui un tel coup de poing que le malheureux esclave sortit de la chambre le visage tout en sang.

En même temps, Caton criait :

— Malheur à mes esclaves et à mon fils, qui veulent me livrer

vivant à mon ennemi !

À ses cris, son fils entra avec les philosophes et se jeta à son cou en criant :

— Mon père, au nom des dieux ; mon père, au nom de Rome, ne te tue pas !

Mais Caton le repoussa, et, se dressant sur son séant :

— Quand et dans quel lieu, dit-il avec un regard sévère, ai-je, sans m'en apercevoir, donné des preuves de folie ? Pourquoi, si j'ai pris un mauvais parti, personne ne cherche-t-il à me détromper ? pourquoi, si j'ai pris le bon, m'empêcher de suivre ma résolution et m'enlever mes armes ? Que ne fais-tu attacher ton père, ô généreux fils ! que ne lui fais-tu lier les mains derrière le dos, afin que César, en arrivant, le trouve hors d'état de se défendre ? Ai-je, au reste, besoin d'une épée pour m'ôter la vie ? Non. Il me suffit de retenir mon haleine jusqu'à ce que j'étouffe, ou de me briser la tête contre la muraille.

Aux paroles de son père, le jeune homme ne put retenir ses larmes, et, comme il craignait que son père ne lui en fit un crime, il s'élança hors de la chambre en sanglotant.

Les autres sortirent après lui.

Démétrius et Apollonides restèrent seuls près de Caton.

Alors Caton, les regardant d'un œil un peu plus radouci :

— Et vous, dit-il, prétendez-vous aussi retenir par force dans la vie un homme de mon âge ? et resterez-vous auprès de moi pour me garder en silence ? ou bien êtes-vous venus m'apporter quelques beaux raisonnements pour me prouver que, Caton n'ayant plus d'autre moyen de sauver sa vie, il est honorable pour lui de la tenir de César ? Voyons, voyons, parlez ; convainquez-moi de cette belle maxime. J'écoute ; faites-moi changer de résolution, je ne demande pas mieux. Dégoutez-moi des opinions dans lesquelles j'ai vécu jusqu'à présent, afin que, devenu plus sage, je me rallie à César. Ce n'est point que j'aie pris encore aucune résolution ; non ! mais il me semble que, ma résolution une fois prise, je dois être le maître de l'exécuter. C'est en

quelque sorte avec vous que j'en vais délibérer ; parlez, je vous écoute ; parlez sans rien craindre, et dites à mon fils qu'il ne cherche point à emporter par la violence ce qu'il ne peut obtenir par la persuasion.

Démétrius et Apollonides comprirent que tout ce qu'ils pourraient répondre ne persuaderait point Caton. Ils sortirent donc de la chambre en pleurant et lui envoyèrent son épée par un jeune enfant, dans un double espoir sans doute : c'est que la vue de la jeunesse dans toute sa fleur le désarmerait, et qu'ensuite il ne demanderait pas à cet enfant ce qu'il eût demandé à un homme fait, c'est-à-dire de le tuer.

L'enfant apporta l'épée sans savoir que c'était la mort qu'il apportait et lui donna l'arme tant demandée.

Caton la prit, la tira du fourreau, passa l'index sur la pointe, le pouce sur le tranchant, et, trouvant la pointe suffisamment aiguë, le tranchant bien affilé, il dit :

— Je suis mon maître maintenant.

Puis, renvoyant l'enfant, il plaça son épée auprès de lui et se remit à sa lecture.

Deux fois alors, dit-on, il relut le *Phédon* tout entier ; puis il s'endormit d'un sommeil si profond que ceux qui veillaient à sa porte l'entendaient ronfler.

Vers minuit, il se réveilla et appela deux de ses affranchis : Cléanthe, son médecin, et Butas, son homme de confiance pour les affaires politiques.

Il envoya Butas au port pour s'assurer si tout le monde était parti et pour venir lui donner des nouvelles à la fois de l'embarquement et de l'état du temps.

Dès que Butas se fut éloigné, il présenta au médecin sa main enflée du coup de poing qu'il avait donné à l'esclave avec ordre d'y mettre un bandage.

Cléanthe obéit, puis, le pansement fait, courut par toute la maison, rassurant tout le monde, racontant ce qui venait de se passer et disant :

— Si Caton voulait mourir, comme vous le croyez, il ne m'eût pas ordonné de panser sa main.

Sur ces entrefaites, Butas rentra.

On l'arrêta dans le vestibule pour lui annoncer la nouvelle qui répandait la joie dans toute la maison.

Lui aussi crut alors, comme tout le monde, qu'il n'y avait plus rien à craindre de ce côté-là.

Il entra donc chez Caton.

— Ah ! dit celui-ci, je t'attendais avec impatience.

— Me voici, répondit Butas.

— Tu as été au port ? tu t'es informé ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Eh bien, tous sont partis, excepté Crassus que quelques affaires ont retenu, mais qui, dans un instant, va s'embarquer.

— Et le temps ?

— Il fait grand vent ; la mer est terrible ; c'est une véritable tempête.

— Hélas ! fit Caton songeant à ceux qui étaient en mer.

Puis, après un instant :

— Retourne au port, dit-il à Butas ; vois si quelques-uns ne sont point restés, et, s'ils ont besoin de secours, avertis-moi.

Butas sortit.

Comme les coqs commençaient à chanter, c'est-à-dire vers une heure du matin, Caton se rendormit pendant quelques instants.

Il attendait le retour de Butas.

Butas revint et lui dit que les environs du port étaient parfaitement tranquilles.

Alors Caton lui commanda de se retirer et de fermer la porte de sa chambre ; et, en lui disant cela, il se remit au lit — car il s'était levé pour recevoir Butas —, il se remit au lit, comme pour y passer le reste de la nuit.

Mais la porte fut à peine refermée derrière Butas que Caton tira son épée et se l'enfonça un peu au-dessous des côtes ; seulement,

l'enflure de sa main et la douleur qu'il en éprouvait l'empêchèrent de porter un coup assez assuré pour que la mort suivît instantanément.

En luttant contre cette mort qui ne voulait pas venir et qui envoyait à sa place la douleur, Caton tomba de son lit sur le plancher et renversa un tableau à tracer des figures de géométrie.

Au bruit que fit le tableau en tombant, les esclaves chargés de veiller poussèrent un grand cri.

Le fils et les amis de Caton s'élançèrent aussitôt dans sa chambre.

Ils virent Caton se roulant à terre tout souillé de sang ; ses entrailles étaient presque tout entières sorties du corps, et cependant il vivait encore et avait les yeux tout grands ouverts.

Alors on appela à grands cris Cléanthe, qui arriva.

Pendant ce temps-là, on avait soulevé Caton, et on l'avait replacé sur son lit.

Cléanthe examina la blessure : elle était affreuse, mais les entrailles n'étaient point offensées, de sorte qu'il fit signe d'avoir bon espoir. Puis, reprenant les entrailles, il les fit rentrer dans la blessure et recousit la plaie.

Tout cela s'était fait pendant un évanouissement de Caton.

Mais Caton revint à lui et, au fur et à mesure qu'il reprenait ses sens, reprit aussi la conscience de ce qui s'était passé. Alors, furieux de voir qu'il vivait encore, il repoussa violemment le médecin, rouvrit la plaie, déchira ses entrailles de ses mains et expira.

La nouvelle de cette mort se répandit avec une effroyable rapidité. En moins de temps qu'il n'en eût fallu aux personnes de la maison pour en être instruites, les Trois-Cents, réveillés au milieu de la nuit, étaient déjà devant la maison.

Un moment après, tout le peuple d'Utique y était assemblé.

C'étaient des cris inouïs, des clameurs confuses. Tous, d'une commune voix, proclamaient Caton le bienfaiteur, le sauveur, le seul homme libre, le seul homme invincible, et cela, à l'instant

même où l'on apprenait que César n'était plus qu'à quelques milles. Mais ni l'envie de flatter le vainqueur, ni le désir de traiter avec lui, ni les querelles qui les divisaient, ne purent affaiblir le respect qu'ils avaient pour Caton. Ils jetèrent sur son corps leurs plus magnifiques manteaux, lui firent des obsèques splendides, et, n'ayant pas le temps de le brûler et de recueillir ses cendres, ils l'enterrèrent au bord de la mer, à l'endroit même où, du temps de Plutarque, on voyait encore une statue de Caton tenant une épée à la main. Ce ne fut que le dernier devoir des funérailles accompli qu'ils s'occupèrent de leur salut et de celui de la ville.

Caton était âgé de quarante-huit ans.

Ce que l'on avait dit de l'approche de César était vrai. Apprenant, par ceux qui venaient se rendre à lui, que Caton et son fils restaient dans Utique et paraissaient résolus à ne le point quitter, il jugea que ces hommes au cœur stoïque méditaient quelque dessein dont il ne pouvait se rendre compte, et, comme, après tout, il avait une haute estime pour Caton, il vint d'ordonner que l'on marchât aussi vite que possible sur Utique, lorsqu'on vint lui annoncer que Caton était mort et de quelle façon il était mort.

César écouta avec une douleur visible le récit de cette terrible agonie ; puis, lorsque le narrateur eut tout dit :

— Ô Caton ! s'écria César, je t'envie ta mort, car tu m'as envié mon pardon.

Caton laissait un fils et une fille. — Le fils, nous l'avons vu jouer un rôle dans le drame de la mort paternelle, et ce rôle, tout de douleur, me semble devoir exciter la sympathie pour ce malheureux jeune homme qu'écrasait un si grand nom.

Maintenant, les historiens lui reprochent une passion que l'on ne pouvait certes pas reprocher à son père : un trop grand amour pour les femmes. Ils citent à l'appui de ce reproche le long séjour que le jeune homme fit en Cappadoce près du roi Marphadate, son ami.

Ce roi Marphadate avait une fort belle femme que l'on appelait *Psyché*, c'est-à-dire *âme*. Aussi disait-on de lui et de Marphadate : « Marphadate et Porcius, deux amis, une seule *âme*. » On disait encore : « Porcius Caton est noble et généreux ; il a une *âme* royale. »

Sans doute n'était-on si sévère pour le jeune homme qu'au souvenir de la rigidité de son père.

Au reste, sa mort effaça bien cette légère tache de sa vie, que je regrette de ne pas trouver dans celle de Caton.

À Philippes, il combattait avec Brutus et Cassius contre Octave et Antoine. Voyant l'armée en déroute, il ne voulut ni fuir ni se cacher ; mais, défiant les vainqueurs, ralliant les fuyards, il fit face à l'ennemi et se fit tuer en combattant, si bien qu'Octave et Antoine eux-mêmes rendirent hautement justice à son courage.

La fille de Caton, nous la connaissons aussi : c'est Porcia, la femme de Brutus, celle qui se blessa avec un couteau pour obtenir le secret de son mari, qui prit part à la conjuration et qui, apprenant la perte de la bataille de Philippes et la mort de son époux, s'étrangla avec des charbons ardents.

Quant à Statilius, qui avait juré de suivre en tout l'exemple de Caton, il s'était saisi de l'épée du mort et allait se précipiter dessus, lorsqu'il en fut empêché par les philosophes.

Il mourut à Philippes avec Caton le fils.

LXXXII

Arrêtons-nous un peu sur ce suicide de Caton, qui fait pâmer d'admiration tous nos professeurs d'histoire, et que nous avons le malheur de réduire à sa plus simple expression, c'est-à-dire de considérer comme une orgueilleuse erreur.

Le suicide de Caton eut le malheur de ne pas même être nécessaire ; fructueux, il ne pouvait pas l'être : le suicide ne l'est jamais.

Caton se tua par dépit ; par dégoût, surtout. Ce fugitif qui vient jusqu'aux portes d'Utique et qui veut savoir comment il partagera le pouvoir avec Caton, ce Marcus Octavius est la goutte d'eau, ou plutôt la goutte de lie qui fait déborder la coupe trop pleine. Supposez Napoléon mourant à Fontainebleau du poison qu'il avait pris, et il lui manquait dans la postérité son fabuleux retour de l'île d'Elbe et son apo théose de Sainte-Hélène.

Tout était perdu en Grèce, en Asie et en Afrique, c'est vrai ; mais tout pouvait encore se raccommo der en Espagne. L'Espagne était pompéienne : elle avait autrefois recueilli et défendu le fugitif Sertorius ; elle venait de recueillir les deux fils de Pompée et les fugitifs de Thapsa. Et qui sait, si Caton eût été à Munda, où César combattit, comme il le dit plus tard, non pas pour la victoire, mais pour la vie, qui sait ce qui serait arrivé de César ?

Au moment où Caton se tuait, treize légions gravaient, en Espagne, sur leurs bouliers le nom de Pompée.

Mais abordons chez les Romains cette fameuse question du suicide dans laquelle Juba, Pétréius, Métellus et enfin Caton ouvrirent la voie, Caton lui donnant la consécration que l'homme rigide donne à tout ce qu'il fait.

Cent ans plus tard, le suicide sera une des plaies de Rome et dispensera les empereurs d'avoir des bourreaux.

Puis le suicide du corps amènera le suicide de l'âme.

La religion chrétienne, qui, par bonheur, nous dispense d'admi-

rer le suicide de Caton, avait ouvert un grand refuge contre le suicide : les couvents. Arrivé au degré suprême du malheur, un homme se faisait moine : c'était une manière de s'ouvrir les veines, de s'asphyxier, de se brûler la cervelle sans se tuer. Qui dit que M. de Rancé, en trouvant madame de Montbazou morte, si les couvents n'eussent point existé, ne se fût pas pendu ou jeté par la fenêtre, au lieu de se laisser glisser dans le gouffre de la Trappe ?

Pline qu'on appelle l'Ancien, quoiqu'il ne soit pas mort vieux – né, l'an 23 de Jésus-Christ, à Vérone, il mourut l'an 79 dans l'éruption de Pompéi, à l'âge de cinquante-six ans par conséquent –, Pline qu'on appelle l'Ancien est un des hommes chez lesquels il faut étudier le suicide, fils du fatalisme.

L'homme, dit-il, animal misérable et orgueilleux, que l'odeur d'une lampe mal éteinte suffit pour détruire dans le sein de sa mère ; jeté nu sur la terre nue, comme lavé par les gémissements et par les pleurs, les larmes sont un de ses privilèges. Le rire ne lui est pas donné avant quarante jours. Il ne sent la vie que par des supplices, et *son seul crime est d'être né*. Seul, entre tous les animaux, il n'a d'autre instinct que celui de pleurer ; seul, il connaît l'ambition, la superstition, l'inquiétude et la sépulture, la préoccupation de ce qui sera après lui. Nul animal dont la vie soit plus frêle, les désirs plus ardents, la peur plus effarée, la rage plus furieuse ; la plus petite de ses douleurs n'est point compensée par la plus grande de ses joies. Sa vie, si courte, est encore abrégée par le sommeil, qui en dévore la moitié ; par la nuit, qui, sans sommeil, est un supplice ; par l'enfance, qui vit sans penser ; par la vieillesse, qui ne vit que pour souffrir ; par les craintes, les maladies, les infirmités ; et cette brièveté de la vie est, cependant, le plus grand don que la nature lui ait accordé. Et, cependant, l'homme, ainsi fait, voudrait vivre davantage ; une passion d'immortalité le tourmente ; il croit à son âme, à une autre vie ; il adore les mânes ; il prend soin des restes de son semblable. Rêve d'enfant ! S'il se survit à lui-même, il n'y aura jamais de repos pour lui. *Le plus grand bien de la vie, la mort, la mort prompte et impérieuse*, nous serait donc ôtée, ou plutôt elle nous deviendrait cruelle, puisqu'elle ne ferait que nous conduire à de nouvelles douleurs ; privés du bonheur

suprême, qui serait celui de ne pas naître, nous n'aurions pas la seule consolation qui puisse nous être donnée, celle de rentrer dans le néant. *Non, l'homme rentre au lieu d'où il est sorti : il est après la mort ce qu'il était avant de naître.*

Connaissez-vous rien de plus désespérant et penchant plus au suicide que cette effroyable morale du néant ? Qu'il y a loin de là à cette douce consolation de la religion chrétienne qui nous promet une autre vie ! qu'il y a loin de là à cette condamnation du suicide résumée dans un vers de Shakespeare :

Seul crime sans pardon, étant sans repentir !

Aussi Pline ajoute-t-il :

La mort était, de tous les dieux, celui dont le culte était le plus invoqué.

En effet, ce culte devint universel ; les suicidés ont éternellement à la bouche les noms de Caton et de Brutus, et c'est à ces deux noms, comme à deux colonnes de marbre noir, qu'ils scellent les battants de la porte qui mène à l'abîme sans fond qu'a visité Virgile quarante ans avant eux, et que visitera Dante douze cents ans plus tard.

Il y avait, dans la mort de l'antiquité, une volupté funeste qui faisait qu'on se précipitait avec ardeur hors d'une vie où le plaisir était sans passion et sans joie.

Aussi, voyez les empereurs, qui peuvent tout : à quoi s'occupent-ils, à quelques exceptions près ? À creuser sans cesse l'abîme de folie dépravée dans laquelle ils se plongeaient. En même temps qu'Héliogabale prépare le suicide de son corps en faisant tresser un lacet de soie pourpre pour s'étrangler, en faisant paver une cour en porphyre pour s'y briser la tête, en faisant creuser une émeraude pour renfermer du poison, il tuait son âme en la vautrant dans la débauche et dans le sang.

Que si nous adoptons cette effroyable conclusion de Pline – et les Romains l'adoptaient –, si la mort est le suprême bien et la vie

la suprême douleur, pourquoi vivre, puisqu'on peut si facilement mourir ? Aussi, selon Pline, le suicide est-il la consolation de Rome, et *malheureux les dieux immortels*, s'écrie-t-il, *qui n'ont pas, contre le malheur, cette suprême ressource que possède l'homme !*

Il est vrai qu'à son tour Lucain l'appuie, ou plutôt qu'il s'appuie sur Lucain ; Lucain qui nie la Providence, qui dit que tout est conduit par le hasard et qui regarde la mort comme un si grand bien qu'il en fait la récompense des hommes vertueux :

*Mors utinam pavidos vitæ subducere nolles,
Sed virtus te sola daret !*

la mort, qu'il glorifie non parce qu'elle délivre la vie de l'étreinte terrestre du corps, mais parce qu'elle endort la partie intelligente de l'homme ; non parce qu'elle conduit son ombre dans l'Élysée, mais parce qu'elle éteint la flamme de sa pensée dans l'apathique repos du Léthé !

Et Sénèque, non moins désespérant que Pline et Lucain, avec son *ex nihilo nihil*.

De rien, rien, dit-il : tout rentre au néant d'où tout est sorti. Vous me demandez où vont les choses créées ; elles vont où vont les choses non créées, *ubi non nata jacent*.

Oh ! que ce n'est point ainsi que pense le cygne de Mantoue, le doux Virgile, le poète précurseur ! *Heureux*, dit-il, *qui a pu connaître la source des choses et qui a foulé aux pieds les rumeurs de l'Achéron avare !*

Puis, quand il voit de loin les suicidés, il les voit si cruellement punis qu'ils voudraient dans le ciel élevé subir encore la cruelle pauvreté et porter les durs travaux de la terre.

*Quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores !*

Et de quels suicidés voulait parler Virgile, si ce n'est de Caton et de Brutus ?

Voyez quel immense pas l'athéisme a fait entre Virgile et Lucain, c'est-à-dire dans l'espace d'un demi-siècle à peine ; entre Virgile, qui, ayant entrevu la lumière éternelle, veut connaître la source des choses, est incessamment tourmenté par le bruit de cet Achéron avare qui roule sous ses pieds, qui impose aux suicidés de tels tourments qu'ils voudraient bien redescendre sur la terre, dussent-ils y reprendre leur fardeau de douleur ; et Lucain, qui fait du suicide la suprême vertu ; qui, en souvenir sans doute du meurtre de Pétréius par Juba, dans leur combat suprême, montre deux frénétiques qui se convient aux charmes d'un mutuel assassinat et reçoivent des coups d'épée avec bonheur, les rendent avec reconnaissance.

*Et eum cui vulnera prima
Debebat, grato moriens interficit ictu.*

Aussi Caton suicidé lui inspire-t-il son plus beau vers :

Causa diis victrix placuit, sed victa Catoni !

« La cause victorieuse plut aux dieux, mais la cause vaincue à Caton ! »

Ainsi, sous les empereurs, le suicide est devenu le grand remède à tous les maux, la panacée universelle de toutes les douleurs ; c'est la consolation du pauvre ; c'est la vengeance du proscrit lassé de sa captivité ; c'est la fuite de l'âme de sa prison ; c'est tout, jusqu'au remède à la satiété du riche.

L'homme du peuple n'a plus de pain ; que fait-il ? Demandez-le à Horace : il s'enveloppe la tête de son manteau déchiré et, du haut du pont Fabricius, se jette dans le Tibre.

Le gladiateur ne trouve pas la mort du cirque assez prompte ; que fait-il ? Demandez-le à Sénèque : il passe sa tête entre les jantes du chariot qui le conduit, et la roue, en tournant, lui brise la colonne vertébrale.

Puis, la mort volontaire est parfois de l'opposition au gouvernement ! on envie, on glorifie, on admire ceux qui font fraude de

leur corps à Tibère ou à Néron.

Crémonius Cordus, accusé sous Tibère, se laisse mourir de faim, et il y a joie publique de voir les loups dévorants refermer à vide leurs mâchoires, entre lesquelles ils croyaient le broyer.

Pétrone, invité par Néron à mourir, s'étend dans le bain et se fait ouvrir les veines ; puis, en causant avec ses amis, il se rappelle un beau vase murrhin dont héritera Néron s'il n'y met bon ordre : il se fait bander les bras et les pieds, se fait apporter le vase, ordonne qu'on le brise devant lui et, arrachant ses bandages, meurt tout joyeux de cette petite vengeance.

Il n'y a pas jusqu'à l'homme blasé qui ne cherche dans la mort un adoucissement à ses dégoûts : *Fastidiose mori*, dit Sénèque.

C'est Sénèque surtout qu'il faut étudier sur ce sujet ; il ne tarit pas ; on dirait que, lui aussi, un jour, il épuisera les âpres voluptés du suicide.

Rome a le spleen ; ce dieu fatal qui plane au-dessus de Londres – Londres n'a pas de couvents depuis Henri VIII –, ce dieu fatal qui plane au-dessus de Londres, couché sur un lit de brouillard, a des autels à Rome.

Il y a, dit Sénèque, une étrange manie de néant, une fantaisie de la mort, une inclination folle vers le suicide ; les lâches n'y échappent pas et en sont atteints comme les braves : les uns se tuent par mépris, les autres par lassitude de la vie ; d'autres sont purement et simplement ennuyés de faire toujours la même chose et de recommencer aujourd'hui la vie d'hier, et demain la vie d'aujourd'hui.

Et, en effet, ne faut-il pas une fin à cette monotone existence ?

Se réveiller, se rendormir, avoir froid, avoir chaud ; rien n'est fini ; le même cercle tourne sans cesse et revient toujours. La nuit succède au jour, l'été amène l'automne, l'hiver le printemps ; toujours c'est la même chose ; tout passe pour revenir : rien de nouveau sous le soleil.

Enfin, beaucoup meurent ou plutôt se tuent non parce que la vie leur est dure, mais parce que la vie leur est superflue : *Quibus non vivere durum, sed superfluum*.

Le suicide est tellement devenu un accident de la vie, un acci-

dent, prévu, un accident ordinaire, qu'on le discute, qu'on le raisonne, qu'on le conseille.

Il passe par l'esprit d'un homme l'idée de se tuer ; seulement, il n'y est pas tout à fait décidé encore. Il assemble ses amis, il les consulte, il va à la majorité des voix. La majorité des voix est pour le suicide.

— Impossible, dites-vous, qu'on en arrive à ce degré d'immoralité.

Exemple ! — Cet exemple, c'est toujours Sénèque qui nous le fournit.

Tullius Marcellinus, attaqué d'une maladie longue et douloureuse, mais non incurable, eut l'idée de se donner la mort ; en conséquence, il rassembla quelques amis. Les uns, *lâches* et *timides*, lui donnaient le conseil qu'ils se fussent donné à eux-mêmes ; d'autres, en vrais flatteurs, celui qu'ils supposaient que désirait Marcellinus.

Mais, continue Sénèque, un stoïcien, notre ami, homme supérieur, homme courageux, lui parla tout autrement :

— Ne te trouble pas, Marcellinus, lui dit-il, comme s'il s'agissait d'une question importante ; vivre est-il donc un si grand bien ? Les esclaves et les animaux vivent aussi. La grande affaire, c'est de mourir avec sagesse et avec courage. N'y a-t-il pas assez longtemps que tu vis ? La nourriture, le sommeil et le plaisir des sens, n'est-ce pas toujours la même chose ? On peut vouloir mourir non-seulement par *raison*, par courage, par *lassitude*, par souffrance, mais encore par ennui...

Lecteurs chrétiens, que dites-vous de cet homme supérieur, de cet homme courageux, de cet ami de Tullius Marcellinus ?

Attendez, ce n'est pas tout, et le philosophe ne s'en tient pas là.

Les esclaves hésitent à servir le dessein de leur maître. Il leur rend le courage, il les pousse, il les excite.

— Bon ! dit-il, que craignez-vous ? Rien n'est à craindre pour les esclaves quand la mort de leur maître est volontaire ; mais, je vous en préviens, il y a un crime égal à donner la mort à son maître ou à l'empêcher de se la donner.

Vous croyez que Sénèque nous cite là un exemple isolé ?

Point.

La tante de Libon conseille à son fils de se tuer ; la mère de Messaline le conseille à sa fille ; Atticus annonce sa mort à sa famille ; le rhéteur Albutius Silus harangue le peuple et lui expose les motifs qui le déterminent à mettre fin à sa vie ; Coccéius Nervas se tue malgré Tibère ; Thraséas donne un exemple admiré par Tacite.

Il est certain, dit Montesquieu, que les hommes sont devenus moins libres et moins courageux depuis qu'ils ne savent plus, par la puissance du suicide, échapper à toute autre puissance.

Il est vrai que, dans son livre *de la Grandeur et de la Décadence des Romains*, Montesquieu semble regretter les combats de gladiateurs.

Voyez plutôt :

Depuis l'établissement du christianisme, les combats devinrent rares. Constantin défendit d'en donner. Ils furent complètement abolis par Honorius ; comme il paraît encore, par Théodoret et Othon de Freisingen. Les Romains ne retinrent de leurs anciens spectacles que ce qui pouvait affaiblir le courage et servir d'attrait à la volupté.

Et cependant tous ces philosophes étaient des disciples des écoles grecques ; et les Grecs défendaient le suicide.

Pythagore, dit Cicéron – *de Senectute* – nous défend de quitter notre poste sans l'ordre du général, c'est-à-dire de Dieu.

Et nous verrons plus tard que le pauvre Cicéron, qui, pendant toute sa vie, n'avait cependant pas brillé par le courage, n'en est pas plus mal mort.

Platon, dans ce *Phédon* que lisait Caton avant de se tuer, est de l'avis de Pythagore.

Brutus, Brutus lui-même, Brutus qui se tuera, juge longtemps la mort de Caton comme indigne de lui, comme irrévérente envers les dieux.

Et cependant la bataille de Philippes perdue, il suivra l'exem-

ple fatal donné par Caton après la bataille de Thapsa.

Ainsi, tout ce sang qui coule et qui va inonder Rome pendant trois siècles, tout ce sang sort des entrailles de Caton.

Et maintenant, admire Caton qui voudra !

LXXXIII

La vieille République était morte avec Caton : César avait recueilli son dernier soupir.

Il pouvait poursuivre immédiatement les pompéiens et passer en Espagne avec eux ; il jugea sa présence nécessaire à Rome.

Il y signala son retour par une harangue des plus magnifiques ; il parla de sa victoire en homme qui voulait se la faire pardonner ; il dit que les pays dont il venait de triompher étaient si étendus que le peuple romain en tirerait, tous les ans, deux cent médimnes attiques de blé et trois millions de livres d'huile.

Ce fut un spectacle terrible et merveilleux à la fois que ce triomphe de César.

Il avait ramené des Gaules Vercingétorix, que nous avons vu jeter ses armes, les unes après les autres, aux pieds de César et venir s'asseoir sur les marches de son tribunal ; – il avait ramené d'Égypte Arsinoé, cette jeune sœur de Cléopâtre que nous avons vue fuir du palais avec Ganymède ; – il avait ramené d'Afrique le fils du roi Juba.

Et ce fut, pour ce dernier, un étrange changement de condition et de renommée. Né barbare et Numide, il dut à ce malheur de devenir un des plus savants historiens grecs.

César triompha pour les Gaules, pour le Pont, pour l'Égypte et pour l'Afrique. Il ne fut pas question de Pharsale.

Le soir du triomphe, le Vercingétorix des Gaules fut étranglé.

Les fêtes durèrent quatre jours ; le quatrième jour, César, avec du fard sur les joues, sans doute pour dissimuler sa pâleur ; César avec un chapeau de fleurs sur la tête, avec des pantoufles rouges à ses pieds ; le quatrième jour, disons-nous, César inaugura la place publique qui, de son nom, fut nommée Julia. Puis le peuple le reconduisit chez lui entre quarante éléphants pris par lui à Scipion et qui portaient des torches et des flambeaux.

Après les triomphes vinrent les largesses.

César distribua aux citoyens six boisseaux de blé et trois cents sesterces par tête ; chaque soldat eut vingt mille sesterces. Puis, soldats et citoyens, il les invita tous à un gigantesque festin : on dressa vingt-deux mille tables de trois lits chacune ; c'était, à quinze personnes par table, trois cent mille personnes, à peu près.

Puis, la multitude rassasiée de vin et de viande, on la soûla de spectacles.

César fit bâtir un amphithéâtre pour donner des chasses. Dans une de ces chasses parut pour la première fois le caméléopard (la girafe) – animal que les anciens regardaient comme fabuleux, et dont les modernes nièrent l'existence jusqu'à ce que Levaillant en eût envoyé un des bords de la rivière Orange –. Il y eut des combats de gladiateurs et de captifs ; il y eut des combats de fantassins et de cavaliers, des combats d'éléphants ; il y eut un combat naval dans le champ de Mars, transformé en naumachie ; il y eut un combat entre les enfants nobles ; et, dans tous ces combats, nombre de gens périrent. Il fallait bien donner à tous ces Romains qui n'avaient pu assister aux batailles de Pharsale et de Thapsa une idée de ce qu'avaient été ces immenses égorgements.

Des chevaliers descendirent dans le cirque et combattirent en gladiateurs ; le fils d'un préteur se fit mirmillon. César empêcha un sénateur de combattre.

Il fallait bien, dit Michelet, laisser quelque chose à faire aux temps des Domitien et des Commode.

Et sur toutes les rues, et sur toutes les places, sur ces naumachies, sur cet amphithéâtre, s'étendait pour la première fois le *velarium*, destiné à abriter les spectateurs des rayons du soleil. César avait emprunté cette innovation aux peuples de l'Asie.

Mais, chose étrange, au lieu de lui savoir gré de cette immense quantité d'or qu'il jetait à pleines mains sur lui, le peuple se plaignait de cette profusion et criait à haute voix : « Il l'a méchamment acquis et le dépense follement ! » Il n'y eut point jusqu'aux soldats qui ne se mutinassent pour la même cause ; et

cette espèce de révolte dura jusqu'au moment où César, paraissant au milieu d'eux, saisit lui-même un de ces séditieux et, sur-le-champ, le fit passer par les armes.

César assista à toutes ces fêtes, et même aux farces de théâtre. Bien plus, il y avait à Rome un vieux chevalier romain nommé Labérius qui faisait des pièces ; il le força de jouer lui-même dans une farce de lui. Le pauvre vieillard fit quelques vers adressés au peuple pour lui expliquer sa tardive apparition sur le théâtre.

— Hélas ! disait-il, où la nécessité m'a-t-elle poussé presque à mon dernier jour ! Après soixante ans d'une vie honorable, après être sorti chevalier de ma maison, j'y rentrerai mime. Oh ! j'ai trop vécu d'un jour !

De ce retour de César doit dater, pour tout historien intelligent, l'ère de l'Empire ; avec ce retour de César commence cette invasion des barbares qui submergera Rome. Dès le commencement de la guerre civile, César, appréciant ces hommes difficiles à vaincre comme ennemis, si francs et si fidèles comme alliés, dès le commencement de la guerre civile, César a donné le droit de cité à tous les Gaulois nés entre les Alpes et l'Éridan. Après Pharsale et Thapsa, en récompense des services qu'ils lui ont rendus, il les fait sénateurs. Il fait collègue de Cicéron des centurions, des soldats et même des affranchis.

Ce fut alors que l'on afficha dans Rome cette fameuse recommandation : « Le public est prié de ne point indiquer aux sénateurs le chemin du Sénat. »

On chantait, outre les chansons obscènes sur Nicomède et sur le vainqueur *chauve*, des vers qui disaient : « César conduit les Gaulois derrière son char, mais c'est pour les mener au Sénat ; ils ont quitté l'habillement celtique pour le laticlave. »

Ce n'était pas sans raison que César agissait ainsi : il voulait se faire donner tous les honneurs et tous les pouvoirs, et il savait qu'un pareil sénat ne lui refuserait rien. Aussi lui vota-t-on par acclamation, comme on dit aujourd'hui : pouvoir de juger les pompéiens ; droit de paix et de guerre ; droit (sauf pour les pro-

vinces populaires) de distribuer les provinces aux préteurs, tribunat et dictature avec ; aussi fut-il proclamé *père de la patrie et libérateur du monde*. Ses fils – et à part Césarion, de naissance douteuse, il n’avait jamais eu de fils –, ses fils furent déclarés *imperatores*. Au-dessus d’une statue de bronze représentant la Terre, on dressa la sienne avec cette inscription : *Au demi-dieu*. Enfin, le séducteur chauve, l’homme qui avait vaincu les Gaulois, mais que Nicomède avait vaincu, fut nommé *réformateur des mœurs* ; et il n’y avait pas un an qu’il avait logé sous le toit conjugal, près de sa femme Calpurnie, la belle Cléopâtre et son époux de onze ans, et cet enfant qui lui était si publiquement attribué qu’on l’appelait Césarion ! et Hévétius Cinna, tribun du peuple, préparait une loi par laquelle il allait être permis à César d’épouser autant de femmes qu’il voudrait pour en avoir des héritiers !

Ce n’est pas tout : le changement s’opère à la fois dans les choses matérielles, politiques et intellectuelles. L’immuable Pomœrium a reculé, non plus devant un décret du sénat, mais devant la volonté d’un seul homme. Le calendrier ne s’accordait pas avec la révolution de l’année : on comptait encore les mois par la lune. César a conféré de cette irrégularité avec les savants égyptiens, et désormais l’année aura trois cent soixante-sept jours.

Le climat lui-même est vaincu : la girafe d’Abyssinie et l’éléphant de l’Inde viennent se faire tuer, sous une forêt mobile, dans le cirque romain. Les vaisseaux combattent sur terre, et, si Virgile avait déjà chanté les moissons et les bergers, on ne serait pas étonné de voir paître un jour les cerfs dans les airs.

Qui osera contredire, s’écrie Michelet, celui auquel la nature et l’humanité n’ont refusé rien, celui qui jamais n’a rien refusé à personne – ni sa puissante amitié, ni son argent, ni même son honneur ? – Venez donc tous, de bonne grâce, déclamer, combattre, chanter, mourir, dans cette bacchanale du genre humain qui tourbillonne autour de la tête fardée de l’Empire. La vie, la mort, c’est tout un. Le gladiateur a de quoi se

consoler en regardant les spectateurs. – Déjà le Vercingétorix des Gaules a été étranglé ce soir, après le triomphe. Combien d'autres vont tantôt mourir, parmi ceux qui sont ici ! – Ne voyez-vous pas, près de César, la gracieuse vipère du Nil ? Son époux de dix ans, qu'elle doit aussi faire périr, c'est son Vercingétorix, à elle. – De l'autre côté du dictateur, apercevez-vous la figure hâve de Cassius, le crâne étroit de Brutus : tous deux si pâles dans leurs robes blanches bordées d'un rouge de sang ?...

Mais, au milieu des fêtes et des triomphes, César se souvient que l'Espagne est révoltée ; ses lieutenants l'appellent à grands cris.

Attendez ; César a encore une dernière chose à faire : le dénombrement de l'Empire.

Le dernier dénombrement avait donné trois cent vingt mille citoyens ; celui de César n'en donna que cent cinquante mille. – Cent soixante et dix mille avaient péri dans les guerres civiles et au milieu des fléaux dont elles avaient affligé l'Italie et toutes les provinces !

Ce dénombrement fait, César, pensant que la guerre civile, cette dévoratrice des hommes, avait duré assez longtemps, César partit de Rome et arriva en vingt-sept jours à Cordoue.

Pendant ces vingt-sept jours, il fit un poème intitulé : *le Voyage*.

Déjà, pendant son séjour à Rome, il s'était amusé à répondre à l'éloge de Caton par Cicéron en écrivant un pamphlet intitulé *l'Anticaton*.

Nous avons eu l'occasion de citer déjà plusieurs fois ce pamphlet ; sa date précise est entre la guerre d'Afrique et celle d'Espagne.

Auparavant, dans un voyage à travers les Alpes, il avait dédié à Cicéron deux volumes sur la grammaire et l'orthographe.

César avait des intelligences dans Cordoue, que tenait le plus jeune des fils de Pompée, Sextus, tandis que l'autre, Cnéius, assiégeait la ville d'Ulles.

À peine était-il arrivé que des hommes qui venaient de la ville

lui annoncèrent qu'il lui serait facile de s'en emparer, attendu qu'on ne savait rien encore de sa présence en Espagne.

Lui alors dépêcha aussitôt des courriers à Quintus Pédius et à Fabius Maximus, qui étaient ses lieutenants dans la province, afin qu'il lui envoyassent de la cavalerie levée dans le pays même.

Ceux-ci trouvèrent en outre moyen de faire savoir aux habitants d'Ulles, qui tenaient pour César, que César était arrivé.

Aussitôt, comme il était venu des envoyés de la ville de Cordoue, vinrent des envoyés de la ville d'Ulles. Ils avaient passé, sans être découverts, à travers le camp de Cnéius Pompée et venaient supplier César de les secourir au plus tôt comme de fidèles alliés qu'ils étaient.

César fit partir six cohortes et autant de chevaux que de fantassins sous le commandement de Junius Pachécus, capitaine espagnol expérimenté et connaissant bien le pays.

Pachécus choisit, pour retraverser le camp de Pompée, le moment où éclatait un si grand orage qu'on ne pouvait, à cinq pas, reconnaître ni amis ni ennemis. Il avait disposé ses hommes deux par deux, afin de tenir le moins d'espace possible, et commençait d'entrer dans le camp, lorsqu'une sentinelle lui cria :

— Qui vive ?

— Silence ! répondit Pachécus, nous sommes un détachement d'amis, et nous allons essayer de surprendre la ville.

La sentinelle, sans aucun soupçon, laissa passer Pachécus, qui franchit tout le camp sans éprouver aucune autre difficulté.

Arrivés aux portes d'Ulles, ils firent le signal convenu d'avance : alors une partie de la garnison se joignit à eux, et, renforcés ainsi, laissant une bonne arrière-garde pour soutenir une retraite, ils se ruèrent sur le camp de Pompée, où ils jetèrent un tel désordre que Cnéius, qui ignorait l'arrivée de César, crut tout perdu pendant quelques instants.

De son côté, pour forcer Cnéius à lever le siège d'Ulles, César marcha contre Cordoue, mettant un fantassin en croupe derrière chaque cavalier.

Les habitants, qui croyaient n'avoir affaire qu'à des hommes à cheval, firent une sortie ; mais, quand les deux troupes furent à portée du trait, les fantassins sautèrent à terre, et les hommes de César se trouvèrent doublés.

Alors cavalerie et infanterie se ruèrent sur les pompéiens et enveloppèrent ceux-ci de telle sorte que, sortis à plusieurs mille, quelques centaines d'hommes seulement rentrèrent dans la place.

Ceux qui rentrèrent annoncèrent que César était arrivé, et que c'était par lui en personne qu'ils venaient d'être battus.

Aussitôt Sextus Pompée envoya des courriers à son frère pour que celui-ci levât le siège d'Ulles et vînt le rejoindre avant que César eût eu le temps de le forcer dans Cordoue.

Cnéius rejoignit son frère, la rage dans le cœur.

Quelques jours encore, et il prenait Ulles.

Enfin, après quelques escarmouches, César campa dans la plaine de Munda, et s'apprêta à assiéger la ville et à combattre du même coup Cnéius Pompée, si Cnéius Pompée voulait accepter la bataille.

Vers minuit, les coureurs de César vinrent lui annoncer que Pompée semblait vouloir accepter le combat.

César fit déployer l'étendard rouge.

Ce fut, malgré l'avantage du poste où étaient campés les pompéiens, une grande joie pour toute l'armée.

En effet, les pompéiens étaient campés sur une colline et avaient la ville de Munda, qui leur appartenait ; entre eux et le camp de César s'étendait une plaine de cinq quarts de lieue ; cette plaine était traversée par un ruisseau, lequel rendait plus forte encore la position des pompéiens, attendu qu'en débordant, il s'était infiltré dans les terres et avait, sur la droite, formé un marais.

César, voyant, au point du jour, l'ennemi formé en bataille sur la colline, crut qu'il descendrait dans la plaine, où sa cavalerie avait tout espace pour s'étendre.

Il faisait un temps magnifique, un vrai temps de bataille. Toute

l'armée romaine se réjouissait de combattre, quoique certains frissonnements passassent dans les cœurs en songeant que cette journée allait, en dernier ressort, décider de la fortune des deux partis.

César fit la moitié du chemin.

Il s'attendait à ce que les pompéiens en fissent autant ; mais eux ne voulurent pas s'éloigner de plus d'un quart de lieue de la ville afin de se servir de celle-ci au besoin comme d'un rempart.

César doubla le pas et arriva au ruisseau.

Son ennemi pouvait lui disputer le passage ; il n'en fit rien.

L'armée pompéienne se composait de treize légions ayant de la cavalerie à ses deux ailes, de six mille soldats d'infanterie légère et d'autant d'alliés. César, lui, n'avait que quatre-vingts cohortes d'infanterie pesamment armée et huit mille chevaux. Il est vrai qu'il comptait sur une diversion que devait opérer le roi Bogud. – Nous avons déjà dit, je crois, que c'était le même que les Romains appelaient Bocchus et qui était le mari de cette reine Eunoé dont César avait été l'amant.

Arrivé à l'extrémité de la plaine, César défendit à ses soldats d'aller plus loin ; ceux-ci obéirent à leur grand regret.

Comme à Pharsale, César avait donné pour mot d'ordre *la Vénus Victorieuse*. Pompée avait pris *la Pitié* ou peut-être plutôt *la Piété*.

Cette halte de César redoubla le courage des pompéiens, qui crurent qu'il avait peur. Ils se décidèrent donc à marcher au combat sans perdre l'avantage du lieu.

César avait, selon sa coutume, la fameuse dixième légion à l'aile droite, la troisième et la cinquième à gauche, avec les troupes auxiliaires et la cavalerie.

Voyant le mouvement des pompéiens, les soldats de César n'y purent tenir : ils franchirent la ligne qui leur était tracée et se jetèrent sur les premiers rangs ; mais là, ils rencontrèrent une résistance qu'ils n'avaient point l'habitude de rencontrer.

Tous ces hommes que menait César après lui : cette dixième

légion avec laquelle il avait fait le tour du monde ; ces vieux soldats qui le suivaient dans ses marches, plus meurtrières par leur célérité que ne l'eussent été des batailles ; cette légion de l'Alouette, tirée des Gaules, qui avait eu un instant l'espoir de piller Rome, comme avaient fait ses ancêtres au temps de Camille, qu'on avait éloignée de Rome, et que César, vainqueur en Afrique, poussait de nouveau contre les Africains d'Espagne ; tout cela avait compté sur une bataille comme Pharsale ou comme Thapsa ; tout cela était las, brisé, anéanti.

Tout cela recula, trouvant, au lieu d'hommes, un mur de granit. Il y eut un refoulement terrible dans l'armée de César.

César sauta à bas de son cheval, fit signe à ses lieutenants de l'imiter, parcourut tête nue le front de bataille, levant les bras au ciel et criant à ses soldats :

— Regardez-moi au visage.

Mais il sentait la bataille plier entre ses mains ; il sentait ce frémississement, précurseur de la déroute, planer au-dessus de sa tête.

Alors, arrachant le bouclier d'un soldat :

— Fuyez si vous voulez, cria-t-il ; quant à moi, je mourrai ici !

Et seul il s'en alla, chargeant l'ennemi jusqu'à dix pas de lui. Deux cents traits, flèches, javelots lui sont lancés ; il évite les uns, reçoit les autres sur son bouclier, mais reste au même endroit, comme si ses pieds y eussent pris racine.

Enfin, tribuns et soldats eurent honte. Avec un grand cri, avec un indomptable élan, ils se précipitèrent au secours de leur *imperator*.

Il était temps !

Par bonheur, en ce moment, le roi Bogud opérait cette diversion dont nous avons parlé.

Labiénus, ce lieutenant de César que César avait rencontré partout son ennemi acharné, se chargea de faire face à cette nouvelle attaque. Il prit avec lui douze ou quinze cents cavaliers et partit au galop au-devant du roi more ; mais ce mouvement fut mal interprété par les pompéiens : on crut qu'il fuyait.

Un sentiment d'hésitation se répandit dans l'armée.

Mais Sextus et Cnéius se jetèrent au premier rang et rétablirent de nouveau le combat.

On lutta ainsi jusqu'au soir ; le combat dura neuf heures. Pendant neuf heures, on combattit main à main, pied à pied, javelot contre javelot.

Enfin, les pompéiens plièrent ; « sans quoi, dit l'auteur de la *Guerre d'Espagne*, il n'en fût pas resté un seul. »

Ils se retirèrent dans Cordoue, laissant trente mille morts sur le champ de bataille.

César avait perdu mille hommes, à peu près.

Les treize aigles des treize légions furent prises avec tous les drapeaux et tous les faisceaux.

On retrouva sur le champ de bataille les corps de Labiénus et de Varus.

— Ah ! dit César, respirant après cette longue et terrible lutte, les autres jours, j'ai combattu pour la victoire ; aujourd'hui, j'ai combattu pour la vie !

LXXXIV

Les fuyards s'étaient retirés dans Cordoue.

César était d'avis de les poursuivre et d'entrer, s'il était possible, en même temps qu'eux dans la ville ; mais les soldats étaient tellement brisés qu'ils n'avaient plus de force que pour piller les morts, et que, cette opération accomplie, les uns s'étendirent à terre, les autres s'assirent, les moins fatigués restant debout, appuyés sur leurs javelots ou leurs lances.

On coucha sur le champ de bataille, chacun à la place où il se trouvait.

Le lendemain, avec les trente mille morts, on fit une circonvallation autour de la ville ; chaque cadavre, la tête tournée vers les murailles, était cloué à son voisin par un javelot, et à ces javelots étaient suspendus les boucliers.

César laissa un tiers de ses forces devant Munda et, avec le reste de son armée, alla attaquer Cordoue.

Cnéius Pompée avait fui, sous l'escorte d'un gros de cavalerie, et s'était retiré à Carthée, où était son armée navale. Sextus Pompée s'était enfermé dans les murs d'Ossuna. Nous les retrouverons tous deux ; suivons César dans son expédition à Cordoue.

Les fugitifs s'étaient emparés du pont ; César ne pensa même point à les forcer. Il roula dans le fleuve de grandes corbeilles pleines de terre et improvisa un gué factice sur lequel passa son armée. Puis il campa devant la ville.

Scapula la défendait. Il s'y était retiré après la défaite de Munda et avait soulevé les affranchis et les esclaves.

Mais, se voyant poursuivi par César, il ne songea point à fuir. Il fit dresser un bûcher immense au milieu de la place, prépara un festin splendide et, vêtu de ses plus magnifiques habits, se mit à table, mélangea son vin avec du nard, comme il eût fait pour une fête, distribua, vers la fin du repas, sa vaisselle et son argent à ses serviteurs ; puis monta sur son bûcher, et, tandis qu'un affranchi

y mettait le feu, il se fit tuer par un esclave.

En ce moment, comme il y avait division dans les troupes qui garnissaient la ville, les portes s'ouvrirent, et César vit arriver à lui les légions que Scapula venait de composer d'esclaves et d'affranchis.

Tout cela demandait à se rendre.

En même temps, la treizième légion, de son propre mouvement, s'emparait des tours et du rempart.

Alors les pompéiens échappés à Munda mirent le feu à la ville, espérant se sauver à la faveur du désordre ; mais, dès qu'il aperçut la flamme et la fumée, César se précipita au secours de la ville, et, comme la treizième légion était, ainsi que nous l'avons dit, maîtresse des tours et des murailles, elle lui en ouvrit les portes ; ce que voyant les pompéiens, ils cherchèrent à s'enfuir de la place, s'entassant aux portes ou sautant par-dessus les murs.

On en tua vingt-deux mille dans l'intérieur de la ville seulement, sans compter ceux qui furent massacrés dehors.

César ne s'arrêta à Cordoue que le temps d'y rétablir l'ordre et partit aussitôt pour Hispalis, la Séville de nos jours. Mais, aussitôt que, du haut des murailles, les habitants l'aperçurent, ils lui envoyèrent des députés pour implorer leur pardon et s'en remettre à sa clémence.

César leur fit répondre que tout pardon leur était accordé ; et, de peur que ses soldats ne se laissassent emporter à quelque mauvais désir, il les fit camper hors de la ville. Caninius Rébilius y entra seul avec quelques centaines d'hommes.

La garnison pompéienne était restée à Séville.

Indignée de ce que les habitants avaient ouvert leurs portes à César, elle envoya un des principaux du parti pompéien prévenir Cécilius Niger, surnommé le Barbare à cause de sa cruauté, et qui commandait un corps de Lusitaniens que, s'il n'accourait sans retard, une magnifique occasion allait lui échapper. Cécilius Niger accourut.

Il arriva de nuit près d'Hispalis, fut introduit dans la ville et égorgé toute la garnison que César y avait mise pour protéger les habitants ; puis, les soldats romains égorgés, il fit murer les portes et se prépara pour une défense désespérée.

César eut peur, s'il tentait quelque assaut, que ces forcenés n'égorgeassent la moitié des habitants. Il se relâcha donc avec intention d'une garde trop sévère, et, la troisième nuit après son entrée dans Hispalis, Cécilius Niger en sortit, emmenant avec lui, et les hommes qu'il y avait introduits, et l'ancienne garnison pompéienne.

Mais, une fois que César, qui, sous son air d'indifférence, épiait tous leurs mouvements, les vit hors de la ville, il lança sur eux sa cavalerie, qui les tailla en pièces.

Le lendemain matin, César entra dans Hispalis.

Maintenant, revenons aux deux fils de Pompée.

Cnéius arriva à Carthée suivi de cent cinquante chevaux seulement ; il s'était tellement hâté que, quoiqu'il y eût quarante lieues de Munda à Carthée, il avait fait la route en un jour et demi !

Arrivé là, et craignant quelque trahison de la part des habitants, il se fit porter en litière à travers la ville, ainsi qu'un simple particulier ; puis, une fois sur le port, il courut aux vaisseaux avec tant de hâte qu'en mettant le pied sur celui qu'il avait choisi, il s'embarrassa la jambe dans une corde, puis tomba, et qu'en voulant couper avec son épée cette corde qu'il ne prenait pas le temps de dénouer, il se fit à la plante du pied une blessure profonde.

Didius, qui commandait l'armée navale de César à Cadix, ayant appris ce qui venait de se passer, répandit sa cavalerie et son infanterie le long du rivage afin de s'emparer de Cnéius s'il tentait d'aborder sur quelque point.

Didius avait calculé juste.

Cnéius Pompée, vu la précipitation de son départ, n'avait pas eu le temps de se munir d'eau ; il était donc forcé de suivre la côte et de s'arrêter de place en place pour faire aiguade.

Et d'abord Didius joignit sa flotte, lui livra bataille, coula bas et brûla les deux tiers de ses vaisseaux.

Pompée se fit échouer et gagna le rivage, dans l'intention de se retirer au milieu des rochers formant une forteresse naturelle presque impossible à escalader.

Il était blessé à l'épaule et au pied, comme nous l'avons vu, et s'était donné une entorse au pied non blessé ; il se faisait, par conséquent, porter en litière.

Il avait abordé sans être vu et avait toute chance d'échapper, quand un homme de sa suite se montra et fut aperçu par les coureurs de Didius, qui se mirent à sa poursuite.

Pompée fit doubler le pas à ses hommes et atteignit le refuge qu'il cherchait ; les césariens l'y voulurent forcer, mais ils furent repoussés à coups de traits et poursuivis jusqu'au bas de la montagne.

Ils revinrent à la charge, mais inutilement.

Alors ils résolurent d'assiéger les fugitifs et, en peu de temps, élevèrent une terrasse si haute que, de son sommet, on pouvait combattre de plain-pied avec l'ennemi.

Ainsi menacés, les pompéiens songèrent à fuir ; mais la fuite n'était point facile : Pompée ne pouvait marcher à cause de ses blessures et de son entorse, et ne pouvait monter à cheval ni en litière à cause de la difficulté des chemins. Voyant donc ses gens poursuivis, dispersés, égorgés sans miséricorde, il se cacha dans le creux d'un rocher ; mais un de ceux qui l'avaient vu se cacher dans cette caverne le dénonça : il fut pris et tué.

Puis ses meurtriers lui coupèrent la tête, et, au moment où César entra dans Hispalis, cette tête du fils lui fut offerte comme, en Égypte, on lui avait offert celle du père.

C'était le 12 avril de l'an 45 avant Jésus-Christ.

Du reste, cette impitoyable expédition ne profita point à Didius ; car, se croyant désormais en toute sûreté, il tira ses vaisseaux sur le rivage pour les radouber et, tandis que s'accomplissait cette opération, se dirigea, avec un corps de cavalerie,

vers une forteresse voisine. Mais les Lusitaniens, qui avaient été dispersés et qui avaient abandonné Cnéius, s'étant réunis et voyant le peu d'hommes qu'avait avec lui Didius, lui dressèrent une embuscade, tombèrent sur lui et le tuèrent.

Pendant ce temps-là, Fabius Maximus, auquel César avait donné le soin de poursuivre le siège de Munda, s'était emparé de la place, avait fait onze mille prisonniers et avait tiré vers Ossuma, ville fortifiée à la fois par la nature et par l'art.

En outre, Sextus Pompée, qui s'était assuré qu'il n'y avait pas d'eau une lieue et demie à la ronde, avait fait couper tous les bois pour que César ne pût construire aucune machine ; mais Sextus n'attendit pas le résultat du siège : il s'enfonça dans les montagnes des Celtibères, et nous le verrons reparaître roi des pirates de la Méditerranée.

Trente mille hommes tués à Munda, vingt-deux mille à Cordoue, cinq ou six mille à Séville, onze mille faits prisonniers, Cnéius tué, Sextus en fuite, la guerre d'Espagne était finie.

César reprit le chemin de Rome.

Antoine vint au-devant de lui jusqu'à la frontière ; et César, qui avait pour Antoine le faible des hommes supérieurs pour les hommes inférieurs, César fit, à cette occasion, un grand honneur à Antoine : il traversa toute l'Italie l'ayant à ses côtés dans un char, tandis que, derrière lui, se tenaient Brutus Albinus et le fils de sa nièce, c'est-à-dire son petit-neveu le jeune Octave.

Ce retour fut sombre.

Avec Pompée tué, avec sa race anéantie, on ignorait ce qu'était devenu Sextus ; ce n'était pas seulement un grand nom éteint, une grande famille disparue, c'était un principe détruit. Pompée n'ayant pu soutenir les droits de l'aristocratie et de la liberté, qui donc les soutiendrait après lui ?

Les vaincus commençaient une servitude sans espérance ! Les vainqueurs, désenchantés eux-mêmes de la guerre qui, depuis trois ans, n'était qu'une guerre civile, les vainqueurs accomplissaient un triomphe sans gloire. César se sentait plus craint

qu'aimé : toute sa clémence n'avait pu empêcher les haines. Il était vainqueur ; mais de combien peu s'en était-il fallu qu'il ne fût vaincu ? Munda avait été pour lui un grand enseignement. Tout était donc las, jusqu'à ses soldats, qu'il avait cru infatigables.

Quoique las de triompher lui-même, il voulut triompher encore, sans doute pour voir ce que dirait Rome ; et lui qui n'avait jamais triomphé que de l'ennemi étranger, des Gaules, du Pont, de l'Égypte, de Juba, lui, cette fois, comme eût fait un de ces inhumains qu'on appelait Marius ou Sylla, lui triompha des fils de Pompée, dont la cause était celle d'une partie de l'Italie, dont la lutte était sympathique à la moitié des Romains.

Mais César en était arrivé à mépriser Rome et voulait briser son orgueil.

Il triompha donc des fils de Pompée, et, derrière lui, ses soldats – cette voix du peuple, cette voix des dieux –, derrière lui, ses soldats chantaient :

Fais bien, tu seras battu ; fais mal, tu seras roi !

Or, on ne lui pardonna point de triompher ainsi des malheurs de la patrie et de se glorifier de succès que la nécessité seule pouvait faire excuser devant les dieux et devant les hommes ; et cela étonnait d'autant plus, de la part de César, que jamais il n'avait envoyé de courriers ni écrit de lettres au sénat pour annoncer les victoires qu'il avait remportées dans les guerres civiles, et qu'il avait toujours repoussé loin de lui une gloire dont il semblait honteux.

Le lendemain, au théâtre, on l'applaudit à son entrée ; mais on applaudit bien autrement à ce vers de la pièce que l'on jouait :

Ô Romains ! nous avons perdu la liberté !

Puis, ce qui révoltait surtout les Romains, c'était la suite de ce qu'ils avaient vu au retour d'Égypte ; c'était cette reconstruction d'une Rome nouvelle – mieux que nouvelle, étrangère – sur la

vieille Rome en ruine ; c'étaient ces bannis de l'ancienne République rentrant à Rome derrière César ; c'étaient ces barbares, Gaulois, Africains ou Espagnols, montant au Capitole avec lui ; c'étaient ces sénateurs, notés d'infamie, reparaissant au sénat ; c'étaient ces proscrits auxquels leurs biens étaient restitués ; c'était cette Gaule transpadane admise tout entière au droit de cité ; c'était ce Balbus, un Gaditan, premier ministre, ou à peu près ; c'étaient, enfin, deux spectres venant à la suite de tous ces hommes et criant : « Malheur ! » le spectre de Caton déchirant ses entrailles et le spectre de Cnéius Pompée tenant sa tête à la main.

Il est vrai que César a eu Rome et le monde pour auxiliaires ; il est trop juste qu'ils s'acquittent envers le monde aux dépens de Rome.

Tenez, il y a un personnage qui peut donner une idée de la situation où est Rome tout entière : c'est Cicéron ; Cicéron, le type du juste milieu romain.

Avec César, homme de génie dominant son époque de toute sa hauteur, Cicéron ne redeviendra jamais le Cicéron de Catilina et de Clodius ; voilà surtout ce qui blesse Cicéron, voilà ce qui blesse toutes les ambitions telles que la sienne.

Cicéron, avocat et général, avoue lui-même que, comme avocat, il n'est pas beaucoup plus fort que César, tandis qu'il n'a pas besoin de dire que, comme général, César est plus fort que lui.

Puis Cicéron est fils d'un foulon ou d'un maraîcher : César est fils de Vénus par les hommes, fils d'Ancus Martius par les femmes.

Le plébéien Cicéron est aristocrate ; mais, pour arriver à l'être, quel chemin il lui faut faire ! Il y passera sa vie, et il n'atteindra pas à la moitié de la hauteur où reste César, qui a passé sa vie, lui, à descendre vers le peuple.

Il ira cependant grossir la cour de César ; mais que sera-t-il à la cour de César tant que César y sera ? César aura beau aller à lui, le prendre par la main, le grandir en l'embrassant, César sera

toujours obligé de se baisser pour embrasser Cicéron.

Qu'il y a loin de ce Cicéron confondu dans la foule des courtisans de César à ce Cicéron criant : « Ô heureuse Rome, née sous mon consulat ! »

Aussi que fait Cicéron ? Il boude ; il croit qu'en s'éloignant de César il reprendra son ancienne taille. Point ! En s'éloignant, il rentre dans l'obscurité ; voilà tout. César, c'est la lumière : on ne voit que ceux-là sur lesquels il projette ses rayons.

Cicéron cherche à s'égayer ; il soupe avec Hirtius et Dolabella ; Dolabella, dont il a dit pis que pendre. Il leur donne des leçons de philosophie ; eux, en échange, lui donnent des leçons de gastronomie.

Tout cela se passe chez Cythéris, la courtisane grecque, l'ancienne maîtresse d'Antoine, que celui-ci promenait, assise à ses côtés, dans un char traîné par des lions.

Mais, hélas ! il n'est plus le défenseur, il n'est plus le patron, il n'est plus le conseiller de personne.

C'est sur ces entrefaites que sa fille Tullie vient à mourir, et Cicéron porte deux deuils à la fois : le deuil de sa fille et le deuil de la liberté.

Il élève un temple à Tullie et essaye, pour qu'on parle de lui, de se faire persécuter par César en écrivant le panégyrique de Caton ; mais César se contente, lui, de publier l'*Anticaton*, et, tout en allant gagner la bataille de Munda, de dédier à Cicéron deux volumes sur la grammaire.

C'est jouer de malheur, on en conviendra.

Eh bien, l'histoire de Cicéron, c'est celle de toutes les individualités furieuses de ce que César a passé le niveau sur toutes les têtes et les a fait plier toutes sans en abattre une seule.

Et cependant un étrange phénomène se produit qui fait que le vainqueur est presque aussi triste que les vaincus.

Pompée, vaniteux, quinteux, infidèle ami, politique irrésolu, homme médiocre, enfin, Pompée a des clients, des admirateurs, des fanatiques ; ces admirateurs, ces clients, ces fanatiques sont

des hommes d'une valeur supérieure à la sienne : Caton, Brutus, Cicéron ; Cicéron surtout a pour lui tous les entraînements que l'on a pour une maîtresse capricieuse et volage ; il veut admirer César et ne peut qu'aimer Pompée.

Voyez, au contraire, César : quels sont ses clients ? Un tas de coquins : un Antoine, pillard, ivrogne, débauché ; Curton, un banqueroutier ; Cœlius, un fou ; Dolabella, l'homme qui veut abolir les dettes, le gendre de Cicéron qui a fait mourir sa femme de chagrin. Des créatures, pas d'amis ! Antoine et Dolabella comploteront contre lui ; il n'osera plus passer sans escorte devant la maison du second : lisez les lettres d'Atticus. Puis tout cela crie, tout cela le désapprouve, tout cela le honnit. La clémence de César fatigue tous ces aventuriers ; un peu de sang versé ferait si bien !

César sait qu'il n'y a de bon dans son parti que lui-même. Après avoir été démagogue, révolutionnaire, libertin, prodigue, César se fait censeur, réformateur des mœurs, conservateur, économiste.

Dégoûté de ses propres amis, de qui s'entoure-t-il ? De pompiens. Après les avoir vaincus, il leur a pardonné ; après leur avoir pardonné, il les honore : il nomme Cassius son lieutenant ; il fait Brutus gouverneur de la Cisalpine ; il fait Sulpicius préfet de l'Achaïe. Tous les exilés rentrent successivement et reprennent les positions qu'ils occupaient avant la guerre civile ; si quelques difficultés s'élèvent contre le retour d'un proscrit, Cicéron accourt et les aplanit.

Aussi le sénat élève un temple dans lequel César et la Déesse se donnent la main ; aussi le sénat lui vote le siège d'or, la couronne d'or, une statue près des rois, entre Tarquin le Superbe et l'ancien Brutus, une tombe dans le Pomœrium, ce que personne n'a obtenu avant lui. Lui savait bien que tous ces honneurs étaient plus meurtriers que conservateurs ; mais qui osera tuer César, quand le monde entier a intérêt à ce que César vive ?

Quelques-uns, dit Suétone, ont soupçonné que César désirait en finir avec la vie. C'est ce qui expliquerait son indifférence sur sa mauvaise santé et sur les pressentiments de ses amis. Il avait renvoyé sa garde espagnole. Il aimait mieux mourir que de craindre toujours.

On le prévient qu'Antoine et Dolabella conspirent ; il secoue la tête.

— Ce ne sont point ces figures pleines et enluminées qui sont à craindre, dit-il ; ce sont ces visages maigres et hâves !

Et il montrait Cassius et Brutus.

Enfin, comme on se rangeait à son avis, et qu'on lui assurait que Brutus organisait un complot :

— Oh ! dit César en tâtant ses bras amaigris, Brutus donnera bien le temps à ce faible corps de se dissoudre de lui-même.

LXXXV

J'ai sous les yeux une vieille traduction d'Appius ; elle date de 1560 ; elle est de « monseigneur Claude de Seyssel, premièrement évêque de Marseille, et depuis archevêque de Thurin », comme on écrivait alors.

Je lis les premières lignes du chapitre XVI ; elles sont ainsi conçues :

Après que César, ayant achevé les guerres civiles, fut retourné à Rome, il se montra moult fier et épouvantable à tout le peuple, plus que tous ceux qui avoient été devant lui ; pour raison de quoi, on lui fit tous les honneurs humains et divins.

Quel enseignement il y a dans ces quatre lignes, et comme la pensée de l'auteur est clairement exprimée dans son naïf langage !

Seulement, était-ce bien véritablement par crainte que tous ces honneurs étaient accordés à César ? Par le sénat, oui ; – par le peuple, non.

César relevant Corinthe, Capoue et Carthage – ces villes éplorées lui étaient apparues en songe ! – ; César envoyant des colonies au nord-est, à l'est et au sud, César décentralisait Rome et la répandait sur l'univers en même temps qu'il appelait l'univers dans Rome ; car ce n'était pas simplement à Rome, ce n'était pas simplement à l'Italie que pensait ce génie immense qui, tout étonné de voir le monde en paix, ne savait plus que faire de son génie.

Tandis qu'il projetait au milieu du champ de Mars un temple, au pied de la roche Tarpéienne un amphithéâtre, sur le mont Palatin une bibliothèque destinée à renfermer tous les trésors de la science humaine, et qu'il nommait son bibliothécaire Térentius Varon, l'homme le plus savant de l'époque, il voulait, reprenant ces travaux tant de fois entrepris et tant de fois abandonnés,

couper l'isthme de Corinthe et l'isthme de Suez pour joindre non-seulement les deux mers de Grèce, mais encore la Méditerranée et l'océan des Indes. Aniénus était chargé de cette entreprise.

En outre, ce même Aniénus devait creuser un canal qui irait de Rome au promontoire de Circé, et qui, conduisant le Tibre dans dans la mer de Terracine, ouvrirait au commerce une route plus prompte et plus commode jusqu'à la capitale de l'empire. Puis, ce canal creusé, il nettoyait la rade d'Ostie, élevait sur ses bords de fortes digues, faisait disparaître les rochers qui la rendaient dangereuse, y construisait un port et des arsenaux, desséchait les marais Pontins, en changeait les terres détrempées et incultes en campagnes fertiles qui fourniraient du blé à Rome, laquelle cesserait dès lors d'être tributaire de la Sicile et de l'Égypte.

Pour peupler les nouvelles colonies, quatre-vingt mille citoyens furent transportés au delà de la mer, et, pour que la ville ne se dépeuplât point, César défendit par une loi qu'aucun citoyen au-dessus de vingt ans ou au-dessous de quarante fût absent de l'Italie pendant trois ans de suite, à moins que son devoir et son serment ne l'y retinssent ; puis il accorda le droit de bourgeoisie à ceux qui professaient la médecine à Rome ou y enseignaient les arts libéraux : il voulait fixer dans la ville les intelligences supérieures et y attirer celles des villes étrangères.

Il établit contre les crimes des peines plus sévères que celles qui avaient été portées jusque-là : les riches pouvaient impunément commettre des meurtres, ils en étaient quittes pour s'exiler sans rien perdre de leurs biens ; mais César n'entendit point que désormais les choses se passassent ainsi. Il voulut que, en cas de parricide, le patrimoine entier fût confisqué, et la moitié pour tout autre crime. Il chassa du sénat les concussionnaires, lui qui avait fait suer tant de millions à la Gaule et à l'Espagne ! Il déclara nul le mariage d'un ancien préteur qui avait épousé une femme le surlendemain du jour où elle s'était séparée de son mari, lui qu'on appelait le mari de toutes les femmes, et *vice versa*. Il mit des impôts sur les marchandises étrangères, défendit l'usage des

litières, de la pourpre et des perles, lui qui avait donné à Servilie une perle de onze cent mille francs ! Enfin, chose curieuse, inouïe, incroyable, il s'occupait des moindres détails, à ce point qu'il avait des espions dans les marchés, et que ces espions saisissaient les denrées dont la vente était interdite et les apportaient chez lui. Il faisait même suivre les acheteurs par des gardes déguisés qui allaient enlever les viandes jusque dans les maisons.

Il avait encore un autre projet, le même qui faisait rêver Bonaparte quand Bonaparte disait : « Notre Occident n'est qu'une taupinière ; dans l'Orient seul, on peut travailler en grand. » Il voulait pénétrer dans cette mystérieuse Asie où s'était enfoncé Alexandre et aux portes de laquelle était tombé Crassus. Il voulait dompter les Parthes, traverser l'Hyrcanie le long de la mer Caspienne et, du mont Caucase, se jeter dans la Scythie, soumettre tous les pays voisins de la Germanie, et la Germanie même ; enfin, revenir en Italie par les Gaules après avoir arrondi l'empire romain, qui eût enfermé ainsi dans son enceinte la Méditerranée, la mer Caspienne, la mer Noire, et qui, atteignant à l'occident l'Atlantique, au sud le grand désert, à l'est l'océan Indien, au nord la Baltique, rattachant à son centre toute nation policée, à sa circonférence toute nation barbare, méritait alors véritablement le titre d'empire universel.

Puis, rassemblant toutes les lois romaines dans un seul code, il les imposait, en même temps que la langue latine, à toutes les nations.

L'homme qui substituait de pareils projets à la politique irrésolue de Pompée, au stoïcisme légal et étroit de Caton, à la faconde stérile de Cicéron, pouvait certes bien être nommé père de la patrie, consul pour dix ans, dictateur à vie.

Au reste, Plutarque rend parfaitement compte de cette fièvre de César.

César, dit-il, se sentait né pour les grandes entreprises, et, loin que ses nombreux exploits lui fissent désirer la jouissance paisible du fruit de ses travaux, ils lui inspiraient, au contraire, de plus vastes projets, qui amoindrirent, pour ainsi dire, à ses yeux la gloire qu'il avait acquise. Ils allumaient en lui l'amour d'une gloire plus grande encore. Cette passion n'était qu'une sorte de jalousie contre lui-même, telle qu'il aurait pu en avoir à l'égard d'un étranger ; qu'une rivalité, enfin, de surpasser ses exploits précédents par ceux qu'il projetait dans l'avenir.

Mais ce qui, à nos yeux, à nous, fait surtout de César un homme supérieur, c'est que, suivant la marche contraire à celle qu'avaient suivie ses devanciers, Sylla et Marius, il comprit qu'on n'étouffe pas les partis dans le sang, et qu'en laissant vivre ce qui avait survécu de républicains à la défaite de Pompée, il tuait la République.

Maintenant, que serait-il advenu du monde si César, vivant dix ans de plus, avait eu le temps d'exécuter tous ses projets ?... Mais on entra dans l'an 44 avant Jésus-Christ. César ne devait pas voir le 16 mars de cette année.

Depuis son retour d'Espagne, nous l'avons déjà dit, il y avait dans cette âme clémente et miséricordieuse une profonde tristesse. L'assassinat de Pompée, dont il avait relevé les statues ; le suicide de Caton, qu'il essayait de railler après sa mort, semblaient deux ennemis acharnés à sa poursuite.

Il avait eu deux torts en acceptant le triomphe : d'abord, de triompher après une guerre civile ; puis – tort plus grave encore peut-être – de faire triompher ses lieutenants à sa place.

La Bruyère a dit :

Quand on veut changer une république, c'est moins les choses que le temps que l'on considère. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette ville ses franchises, ses lois, ses privilèges ; demain, ne songez pas même à réformer ses enseignes.

Par malheur, César n'avait pas lu la Bruyère.

Il y a des dehors de liberté auxquels les peuples tiennent sou-

vent plus qu'à la liberté même. Auguste le savait, lui qui, toute sa vie, refusa le titre de roi. Cromwell le savait aussi, lui qui ne voulut jamais être que protecteur.

Après cela, ambitionna-t-il réellement le titre de roi ? lui qui avait toutes les couronnes, ambitionna-t-il sérieusement cette demi-aune de ruban qu'on appelle la bandelette royale ?

Nous n'en croyons rien. À notre avis, ce n'est point César qui voulut être roi : ce sont ses amis qui voulurent qu'il le fût.

À moins cependant que le titre ne tentât César précisément parce qu'il était odieux et plein de dangers.

Quoi qu'il en soit, vers le commencement de l'année 708 de Rome, le bruit se répandit que César voulait être roi.

LXXXVI

César voulait donc être roi.

Au reste, il avait amassé contre lui d'autres griefs, et il est curieux de lire ces quelques lignes dans Suétone :

..... On lui reproche des actions et des paroles qui ne sont rien autre chose qu'un abus de pouvoir, et qui peuvent justifier sa mort.

Voyons donc ces actions et ces paroles *qui peuvent justifier* la mort de César, sous la plume de ce narrateur indifférent qu'on appelle Suétone, et qui, après avoir perdu sa place de secrétaire de l'empereur Adrien pour s'être permis des libertés peu respectueuses avec l'impératrice Sabine, se mit à écrire, sans s'étonner ni s'indigner jamais, l'histoire des douze Césars.

Ce qu'avait fait le *divin* Julius, vous allez le savoir.

Non content d'accepter des honneurs excessifs, comme le consulat prolongé, la dictature perpétuelle, les fonctions de censeur, les noms d'empereur et de père de la patrie, non content de permettre que sa statue fût élevée parmi celles des rois et d'occuper *une chaise dans l'orchestre*, il alla jusqu'à excéder les bornes de la grandeur humaine : il eut une chaise d'or dans le sénat et dans son tribunal ; sa statue fut portée dans le cirque avec la même pompe que celles des dieux ; il eut des temples, des autels, des prêtres ; il donna son nom à un mois de l'année (juillet) ; il se joua également des dignités qu'il prodiguait et de celles qu'il recevait.

Tout cela valait-il la mort ?

Il est vrai qu'il avait fait encore autre chose.

Un tribun avait refusé de se lever sur son passage.

— Tribun, avait-il dit, viens-tu me redemander la république ?

Et comme ce tribun se nommait Pontius Aquila, César, chaque fois qu'il donnait un ordre, avait l'habitude de dire par ironie :

— Si toutefois Pontius Aquila le permet...

Un jour qu'il revenait d'Albe, des amis par trop pressés vinrent

au-devant de lui et lui donnèrent le titre de roi ; mais César, voyant le trouble que ce titre excitait parmi le peuple, fit semblant d'être offensé et dit :

— Je ne m'appelle pas roi ; je m'appelle César.

Et l'on remarqua qu'il poursuivait son chemin d'un air mécontent.

Un autre jour que le sénat lui avait décerné des honneurs extraordinaires, les sénateurs se rendirent sur la place pour lui faire part du décret ; mais lui, leur donnant audience comme à de simples particuliers, leur répondit, *sans se lever*, qu'il fallait diminuer ces honneurs plutôt que de les augmenter.

Maintenant, pourquoi ne se leva-t-il point devant le sénat ?

Plutarque prétend que ce fut l'Espagnol Balbus qui le retint assis en disant : « Oublies-tu que tu es César ? »

Dion Cassius donne une raison qui nous paraît meilleure ; il dit que celui qu'on venait de faire dieu avait la colique et craignait, en se levant, de donner une preuve flagrante d'humanité.

Lui, César, allègue la crainte d'une attaque d'épilepsie.

Un autre jour, enfin – le jour des Lupercales, qui avait été autrefois une fête de bergers, mais où, à cette époque, les jeunes gens des premières maisons de Rome et la plupart des magistrats couraient nus par la ville, armés de bandes de cuir dont ils frappaient indifféremment tous ceux qu'ils rencontraient –, ce jour-là, César, assis sur un siège d'or, assistait à la fête.

Ce siège d'or revient bien souvent : c'est que les sièges d'or étaient réservés pour les cérémonies religieuses.

César, assis sur un siège d'or, assistait donc à cette fête, quand Antoine, qui, en sa qualité de consul, figurait dans la course sacrée, se haussant dans les bras de ses amis, lui présenta un diadème enlacé d'une branche de laurier.

Quelques hommes, apostés à cet effet, battirent des mains.

Mais César repoussa l'offrande, et tout le monde applaudit.

Alors Antoine présenta une seconde fois le diadème, soutenu par les mêmes compères ; mais, une seconde fois, César fit un

geste de refus, et, cette fois, les applaudissements éclatèrent plus universels encore.

— Portez ce diadème au Capitole, dit César en se levant.

Quelques jours après, les partisans de César, n'ayant pu le couronner lui-même, couronnèrent ses statues ; mais deux tribuns du peuple, Flavius et Marcellus, arrachèrent de leurs mains ces diadèmes et, ayant rencontré ceux qui avaient salué César roi à son retour d'Albe, les firent arrêter et conduire en prison.

Le peuple suivait ses magistrats en battant des mains et en les appelant des Brutus, en souvenir de l'ancien Brutus, qui avait mis fin à l'autorité monarchique et transféré au peuple le pouvoir des rois.

On rapporta ces propos du peuple à César.

— Des Brutus ? répéta-t-il. Ils veulent dire des *brutes*, et pas autre chose !

Quant aux deux tribuns, il les cassa.

Mais cela ne décourage pas les amis. Ils découvrent dans les livres sibyllins qu'un roi seul peut vaincre les Parthes. Donc, si César entreprend la guerre parthique, il faut qu'il soit roi, ou il risque d'y laisser sa tête comme Crassus.

Au reste, de la dictature à vie à la royauté, il n'y a qu'un pas.

Quant à Rome, à peine s'apercevra-t-elle de la différence. Tout prend-il pas la forme des royautés d'Orient ? César n'est-il pas dieu comme les rois d'Asie ? N'a-t-il point son prêtre Antoine ? Antoine qui marche près de la litière impériale, la tête avancée dans la portière et demandant humblement les ordres du maître !

Croyez-vous que ce soit le peuple que cela révolte ? Non, c'est l'aristocratie.

Croyez-vous que ce soit pour tous ces méfaits que César a été tué ? Non, à notre avis, cent fois non !

Pourquoi a-t-il été tué ?

Je crois que je vais vous le dire.

Cassius, l'envieux Cassius, en voulait à César pour avoir donné à Brutus une préture plus honorable que la sienne, et parce que,

pendant la guerre civile, César lui avait, en passant à Mégare, pris des lions qu'il y nourrissait. Tuer ou prendre les lions d'un homme, c'était lui faire une mortelle injure !

Les trois seuls hommes auxquels César ne pardonna pas, lui qui pardonna à tout le monde, ce fut le jeune Lucius César et deux autres pompéiens qui avaient égorgé ses affranchis, ses esclaves et ses lions.

Chez nous, tout marquis voulait avoir des pages ; à Rome, tout patricien voulait avoir ses lions.

Hélas ! dit Juvénal, un poète mange moins pourtant !

Cassius alla trouver Brutus. Il avait besoin d'un honnête homme pour proposer la terrible action qu'il méditait.

Ô grand Shakespeare ! comme tu as compris cela, toi, mieux que tous nos pauvres professeurs d'histoire romaine ! – Relisez, dans le grand poète anglais, cette scène entre Cassius et Brutus.

Si Brutus voulait attendre tranquillement la mort de César, Brutus était son successeur naturel. Peut-être eût-il rendu la liberté à Rome sans les instances de Cassius ; mais Brutus ne haïssait que la tyrannie, tandis que Cassius haïssait le tyran.

Du reste, un seul trait indiquera ce qu'était Cassius.

Étant enfant, Cassius allait à la même école que Faustus, fils de Sylla. Un jour, Faustus se mit, devant ses jeunes camarades, à exalter son père et à applaudir à la puissance absolue dont celui-ci avait joui.

Cassius, qui l'entendait de sa place, se leva, alla à lui et lui donna un soufflet.

L'enfant s'en alla se plaindre à ses parents, qui voulurent poursuivre Cassius en justice ; mais Pompée intervint et appela les enfants chez lui pour les interroger.

— Voyons, demanda Pompée, racontez-moi comment la chose s'est passée.

— Allons, Faustus, dit Cassius, répète devant Pompée, si tu l'oses, les propos qui t'ont valu un premier soufflet, pour que je

t'en applique un second.

Brutus était une grande âme, mais un esprit étroit. Il était de l'école stoïque et grand admirateur de Caton, dont il avait épousé la fille. Il y avait en lui un étrange besoin d'efforts douloureux et de sacrifices cruels ; il haïssait Pompée, qui avait brutalement, barbaquement tué son père, et nous l'avons vu aller rejoindre Pompée en Grèce et combattre sous lui à Pharsale.

De retour à Rome, César lui avait confié la province la plus importante de l'empire, la Gaule cisalpine.

Brutus avait un remords : il ne pouvait haïr César.

Cassius avait essayé de tout mener sans Brutus ; il n'avait pas pu y réussir. Il avait visité ses amis les uns après les autres ; à chacun d'eux il avait exposé son plan de conjuration contre César, et chacun d'eux avait répondu :

— J'en suis, si Brutus consent à être notre chef.

Comme nous l'avons dit, Cassius alla trouver Brutus.

Ces deux hommes étaient brouillés ; ils avaient, nous l'avons dit encore, sollicité la même charge, et, comme chacun d'eux faisait valoir ses droits :

— Cassius a raison, avait dit César ; mais cependant je nomme Brutus.

C'était Cassius qui s'était écarté, c'était Cassius qui revenait : Brutus lui tendit la main.

— Brutus, demanda Cassius après les premiers compliments échangés, n'as-tu pas l'intention de te rendre au sénat le jour des calendes de mars ? J'ai entendu dire que, ce jour-là, les amis de César doivent proposer pour lui la royauté.

Brutus secoua la tête.

— Non, dit-il, je n'irai point.

— Mais, cependant, si nous y sommes appelés ? reprit Cassius.

— Alors, dit Brutus, mon devoir sera de m'y rendre.

— Et si l'on attaque la liberté ?

— Je jure de mourir avant de la voir expirer.

Cassius haussa les épaules.

— Eh ! quel est le Romain, dit-il, qui voudrait consentir à ta mort ? Ignores-tu donc qui tu es et ce que tu veux, Brutus ?

Brutus fronça le sourcil.

— N'as-tu pas lu, continua Cassius, ces écriteaux que l'on a trouvés au pied de la statue de l'ancien Brutus ?

— Si fait ; il y en avait deux, n'est-ce pas ?

— L'un disait : « Plût aux dieux que tu fusses encore vivant, Brutus ! » et l'autre : « Pourquoi as-tu cessé de vivre ! »

— Et moi-même, ajouta Brutus, j'ai trouvé un billet sur mon tribunal avec ces trois mots : « Tu dors, Brutus ! » puis un autre encore sur lequel était écrit : « Non, tu n'es pas véritablement Brutus ! »

— Eh bien, demanda Cassius, crois-tu que ce soient des tisseurs et des cabaretiers qui écrivent de pareils billets ? Non, c'est tout le patriciat, c'est toute la noblesse de Rome. Ce que l'on attend des autres préteurs, tes collègues, ce sont des distributions d'argent, des spectacles, des combats de gladiateurs ; mais ce que l'on attend de toi, c'est le paiement de la dette héréditaire, et cette dette, c'est la délivrance de la patrie. On est prêt à tout souffrir pour toi si tu veux te montrer tel qu'on pense que tu dois être.

— C'est bien, dit Brutus, je réfléchirai.

Et, Cassius et Brutus s'étant séparés, chacun d'eux alla trouver ses amis.

On se rappelle Quintus Ligarius, qui avait suivi le parti de Pompée et pour lequel Cicéron avait plaidé devant César ; Ligarius avait été absous par le dictateur ; mais peut-être, à cause de la clémence même de César, était-il devenu son plus mortel ennemi.

Au reste, Ligarius était très-attaché à Brutus. Celui-ci alla le voir et le trouva malade dans son lit.

Brutus quittait Cassius tout échauffé encore de sa conversation avec lui.

— Ah ! Ligarius, dit-il, dans quel moment es-tu malade !

Mais Ligarius, se soulevant et s'appuyant sur le coude :

— Brutus, dit-il en serrant la main de son ami, si tu formes quelque entreprise digne de toi, ne sois pas inquiet... je me porte bien.

Alors Brutus s'assit au pied de son lit, et tous deux arrêterent les bases de la conspiration. Il fut convenu qu'on n'en dirait rien à Cicéron, Cicéron étant vieux et joignant à son peu d'audace naturelle la circonspection des vieillards.

Ligarius, à défaut de Cicéron, offrit à Brutus de s'adjoindre le philosophe épicurien Statilius et ce même Favonius qu'on appelait le *singe de Caton*.

Mais Brutus, secouant la tête :

— Non, dit-il ; un jour que je m'entretenais avec eux, j'ai hasardé là-dessus un vague propos ; mais Favonius m'a répondu qu'une guerre civile était à ses yeux plus funeste que la plus injuste des monarchies ; et Statilius qu'un homme sage et prudent ne s'exposait point au danger pour des méchants et des fous. Labéon était là et pourra te rendre témoignage de leur réponse.

— Et qu'a dit Labéon ? demanda Ligarius.

— Labéon fut de mon avis et les réfuta tous deux.

— Alors Labéon ne refuserait point d'être des nôtres ?

— Je ne crois pas.

— Lequel de nous le verra ? demanda Ligarius.

— Moi, dit Brutus, moi qui me porte bien... Je verrai en outre Brutus Albinus.

— Oui, reprit Ligarius, c'est un homme actif et courageux, et qui, entretenant des gladiateurs pour les spectacles, nous serait fort utile dans l'occasion ; mais il est ami de César...

— Dis qu'il est lieutenant de César.

En ce moment-là même entra justement Brutus Albinus. Il venait s'informer de la santé de Ligarius.

On lui parla de la conjuration.

Albinus réfléchit, resta muet, puis sortit sans répondre un mot.

Les deux amis crurent qu'ils avaient fait une imprudence ;

mais, le lendemain, Albinus alla trouver Brutus.

— Es-tu le chef de la conjuration dont tu m’as parlé hier au soir chez Ligarius ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Brutus.

— Alors j’en suis, et de grand cœur.

La conjuration fit rapidement de grands progrès.

Brutus, qui voyait les plus illustres personnages de Rome s’attacher à sa fortune – n’oublions jamais que la conspiration de Brutus fut tout aristocratique – ; Brutus, qui envisageait la grandeur du péril auquel il s’exposait et dans lequel il entraîna ses complices, s’étudiait à rester, en public, parfaitement maître de lui-même et à ne laisser rien transparaître du complot dans ses paroles, dans son maintien ou dans ses actions.

Mais, rentré chez lui, c’était tout autre chose : l’insomnie le poussait hors de son lit, et, comme une ombre, il errait dans son vestibule et dans son jardin. Alors Porcia, sa femme, qui couchait près de lui, se réveillant et se trouvant seule, s’inquiétait ; souvent elle l’entendait marcher dans les corridors ; plus d’une fois elle le vit s’enfoncer sous les arbres du jardin.

C’était, on le sait, la fille de Caton ; à quinze ans, elle avait été mariée à ce Bibulus que nous avons vu jouer un rôle au Forum dans les troubles excités par César et qui était mort commandant la flotte de Pompée. Restée veuve avec un fils, mais pourtant toute jeune encore, Porcia avait épousé Brutus. – Ce fils dont nous parlons ici laissa un livre intitulé *Mémoires de Brutus* ; livre perdu aujourd’hui, mais qui existait encore du temps de Plutarque.

Or, Porcia, fille de Caton et adorant son mari Brutus, était une femme philosophe, ce que la Bible appelle une *femme forte* ; elle ne voulut rien demander à Brutus de son secret avant d’avoir fait sur elle-même l’épreuve de son courage. Elle prit un couteau à couper les ongles, espèce de canif à lame droite, et se l’enfonça dans la cuisse.

La blessure ayant ouvert une veine, Porcia, non-seulement

perdit beaucoup de sang, mais encore fut saisie de douleurs très-vives accompagnées d'une violente fièvre.

Brutus, qui, de son côté, adorait Porcia et qui ignorait la cause de cette indisposition, était dans la plus grande inquiétude.

Mais elle, souriant, ordonna à tout le monde de la laisser avec son mari, et, quand ils furent seuls ensemble, elle lui montra la blessure.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria Brutus encore plus effrayé qu'auparavant.

— Je suis fille de Caton et femme de Brutus, répondit Porcia ; je suis entrée dans la maison de mon époux, non pour être sa compagne au lit et à la table comme une concubine, mais pour partager avec lui les biens et les maux. Tu ne m'as donné, depuis notre mariage, aucun sujet de plainte ; mais moi, quelle preuve t'ai-je donnée de ma reconnaissance et de ma tendresse, et quelle preuve t'en pourrais-je donner si tu me crois incapable de garder un secret ?... Je sais qu'on tient la femme pour un être faible ; mais, cher Brutus, la bonne éducation et le commerce des gens vertueux peuvent élever et affermir l'âme... Or, comme, si je t'avais dit toutes ces choses sans t'en fournir la preuve, tu eusses pu douter, j'ai fait ce que tu vois. Doute, maintenant !

— Ô dieux ! dit Brutus en levant les mains au ciel, tout ce que je vous demande, c'est de m'accorder un succès si complet dans mon entreprise que la postérité me juge digne d'avoir été l'époux de Porcia.

Et aussitôt, lui faisant donner tous les secours qu'exigeait son état, il rentra dans une telle sérénité que, malgré *les avertissements que les dieux donnèrent* par des prédictions, par des prodiges et par des signes des victimes, personne ne crut à la réalité du complot.

Quels étaient ces présages, et quelle foi peut-on y ajouter ?

Il faut bien y croire, puisque tous les historiens les racontent, et que, après les historiens, Virgile leur donne la consécration de ses beaux vers.

Nous allons donc feuilleter Suétone et Plutarque.

On se rappelle que César avait relevé Capoue et repeuplé la Campanie. Des colons qu'il y avait envoyés, voulant y bâtir des maisons, fouillèrent d'anciens tombeaux avec d'autant plus de curiosité que, de temps en temps, ils rencontraient des sculptures antiques.

Or, dans un endroit où l'on disait que Capys, le fondateur de Capoue, avait été enterré, ils trouvèrent une table d'airain avec une inscription grecque qui signifiait que, lorsqu'on découvrirait les cendres de Capys, un descendant d'Iule serait mis à mort par la main de ses proches et vengé par les malheurs de l'Italie.

On ne peut, dit Suétone, regarder ce fait comme fabuleux ; c'est Cornélius Balbus, ami intime de César, qui le rapporte.

Cet avertissement ne fut point caché à César ; et, comme, à ce propos justement, on lui disait de se défier de Brutus, c'est alors qu'il aurait répondu :

— Eh quoi ! croyez-vous donc que Brutus soit si pressé qu'il n'attende pas la fin de cette misérable chair ?

On lui annonça encore, et presque en même temps, que les chevaux qu'il avait consacrés lors du passage du Rubicon, et qu'il avait laissés paître en liberté, s'abstenaient de toute nourriture et pleuraient abondamment.

Au rapport de Strabon le philosophe, on vit en l'air des hommes de feu marcher les uns contre les autres.

Le valet d'un soldat fit jaillir de sa main une flamme très-vive. On crut que sa main serait brûlée ; mais, quand la flamme fut éteinte, la main n'avait aucun mal.

Ce n'est pas tout.

Dans un sacrifice offert par César, on ne trouva point de cœur à la victime, et c'était le présage le plus effrayant que l'on pût rencontrer, aucun animal ne pouvant vivre sans cet organe essentiel.

Dans un autre sacrifice, l'augure Spurina avertit César que,

pour les ides de mars, il était menacé d'un grand danger.

La veille de ces ides, des oiseaux de différentes espèces mirent en morceaux un roitelet qui s'était perché sur la salle du sénat avec un rameau de laurier dans le bec.

Le soir où ce présage s'était manifesté, César soupa chez Lépide, où, suivant l'habitude, on lui apporta ses lettres à signer.

Pendant qu'il signait, les convives proposèrent cette question : « Quelle mort est la meilleure ? »

— La moins attendue, dit César en signant.

Après le souper, il rentra dans son palais et se coucha près de Calpurnie.

Tout à coup et pendant la première phase de son sommeil, les portes et les fenêtres s'ouvrirent d'elles-mêmes. Réveillé par le bruit et par la clarté de la lune qui se répandait dans sa chambre, il entendit Calpurnie, qui dormait, elle, d'un profond sommeil, pousser des gémissements confus et prononcer des mots inarticulés.

Il la réveilla et lui demanda ce qu'elle avait à gémir ainsi.

— Oh ! cher époux, dit-elle, je rêvais que je te tenais, percé de coups, entre mes bras.

Le lendemain matin, on vint lui annoncer que, d'après son ordre, on avait, dans les différents temples de Rome, égorgé cent victimes pendant la nuit, et que pas une n'avait donné un augure favorable.

César resta un instant pensif ; puis, se levant :

— Bon ! dit-il, il n'arrivera jamais à César que ce qui doit lui arriver.

On était au 15 mars, jour que les Romains appelaient le jour des ides.

Le sénat, par extraordinaire, était convoqué sous un des portiques environnant le théâtre. Sous ce portique, garni de sièges pour la circonstance, était la statue que Rome avait élevée à Pompée après que celui-ci avait embelli le quartier en y faisant construire le théâtre et ses portiques.

Le lieu semblait choisi à la fois par la Vengeance et par la Fatalité.

L'heure arrivée, Brutus, sans confier son dessein à d'autres que Porcia, sortit de chez lui, un poignard caché sous sa toge, et se rendit au Sénat.

Les autres conjurés étaient assemblés chez Cassius. Ils délibéraient si l'on ne devait pas se défaire d'Antoine en même temps que de César. D'abord, il avait été question de faire entrer Antoine dans le complot : la plupart avaient été d'avis qu'on le devait admettre ; mais Trébonius s'y opposa, disant que, lorsqu'on était allé au-devant de César, à son retour d'Espagne, il avait, lui Trébonius, constamment voyagé et logé avec Antoine, et qu'alors il lui avait fait une légère ouverture sur un projet pareil à celui qui allait être mis à exécution, mais que, quoique Antoine eût parfaitement compris, il avait gardé le silence.

Il est vrai que, d'un autre côté, il n'avait rien dit à César.

Sur cette révélation de Trébonius, on avait laissé Antoine en dehors.

Mais, le moment venu, il n'était plus seulement question de laisser Antoine en dehors ; plusieurs allaient jusqu'à penser qu'il était prudent de le frapper en même temps que César.

Brutus arriva sur ces entrefaites, et son avis lui fut demandé ; mais il refusa sa voix à ce nouveau meurtre, disant qu'il le regardait comme inutile, et qu'une entreprise si hardie, dont le but était le maintien de la justice et des lois, devait être pure de toute injustice.

Cependant, comme quelques-uns craignaient la vigueur extraordinaire d'Antoine, il fut convenu que l'on attacherait à sa personne deux ou trois des conjurés, afin qu'ils le retinssent hors du Sénat tandis que le meurtre s'accomplirait à l'intérieur.

Ce point résolu, on sortit de la maison de Cassius. — La réunion avait pour but apparent d'accompagner le fils de Cassius, qui allait prendre la robe virile. Les conjurés accompagnèrent en effet le jeune homme jusqu'au Forum ; mais, de là, entrant sous le

portique de Pompée, ils y attendirent César.

Quelqu'un qui eût eu connaissance du complot eût pu alors admirer l'impassibilité des conjurés à l'approche du péril. Plusieurs étaient préteurs et, en cette qualité, rendaient la justice ; or, comme s'ils eussent eu l'esprit parfaitement libre, ils écoutaient l'exposé des différends qui leur étaient soumis et portaient des jugements aussi exacts, aussi parfaitement motivés que si rien ne menaçait.

Un des accusés, condamné par Brutus à payer l'amende, en appela à César.

Alors Brutus, avec son calme ordinaire, promena ses yeux sur l'assistance en disant :

— César ne m'a jamais empêché et ne m'empêchera jamais de juger selon les lois.

Pendant la situation non-seulement était grave, mais, à chaque instant écoulé sans amener César, elle s'assombrissait de plus en plus.

Pourquoi César ne venait-il pas ? qui le retenait ? Les présages l'avaient-ils arrêté ? écoutait-il la voix de ce devin, de ce Spurina qui lui avait dit de craindre les ides de mars ?

Puis, choses qui redoublait l'inquiétude, Popilius Lœnas, un des sénateurs, après avoir, plus affectueusement qu'à l'ordinaire, salué Cassius et Brutus, leur avait dit tout bas :

— Je prie les dieux d'accorder un heureux succès au dessein que vous méditez ; mais je vous conseille d'en hâter l'exécution, car l'affaire n'est plus secrète.

À ces mots, ils les quitta, les laissant pleins de crainte que le complot ne fût découvert.

Pour comble d'angoisse, en ce moment, un des esclaves de Brutus accourut, lui annonçant que sa femme était mourante.

En effet, Porcia, vivement inquiète sur l'issue de l'événement, ne pouvait demeurer en place : elle sortait, elle rentrait, elle interrogeait les voisins pour savoir s'ils n'avaient rien entendu dire de nouveau ; elle arrêtait les passants pour leur demander s'ils

savaient ce que faisait Brutus ; elle envoyait au Forum messenger sur messenger pour avoir des nouvelles.

Enfin, comme on lui dit que, sans doute, César avait été prévenu, puisqu'il n'était pas encore sorti, bien qu'il fût onze heures du matin, elle tomba en défaillance, changea de couleur et perdit tout sentiment. Ses femmes, le voyant dans cet état, poussèrent alors des cris de détresse et appelèrent à l'aide.

À ces cris, les voisins accoururent, et, comme elle était pâle, immobile et froide, en un instant le bruit se répandit par toute la ville qu'elle était morte.

Mais elle, ayant repris ses sens grâce aux soins que lui prodiguaient ses femmes, ordonna que l'on démentît le bruit de cette mort.

Ce bruit, on vient de le voir, avait déjà atteint le Forum et était parvenu jusqu'à Brutus.

Brutus n'avait pas sourcillé ; le stoïque avait une occasion de mettre en pratique ses principes, que le malheur personnel doit être compté pour rien devant l'intérêt public.

Il demeura donc au sénat, impassible et attendant César.

Sur ces entrefaites arriva Antoine, qui venait, de la part de César, annoncer que celui-ci ne sortirait point, et prier le sénat de remettre la séance à un autre jour...

LXXXVII

À cette nouvelle, les conjurés, craignant que, si César ne tenait pas l'assemblée ce jour-là, le complot ne fût éventé, décidèrent que l'un d'eux irait chercher César chez lui et ferait tous ses efforts pour l'amener.

Mais qui irait ?

Le choix tomba sur Décimus Brutus, surnommé Albinus.

La trahison, de la part de cet homme, était d'autant plus grande que c'était, après Marcus Brutus, l'homme que César aimait le mieux : aussi l'avait-il institué son second héritier.

Il trouva César tellement ébranlé par les terreurs de sa femme, auxquelles venaient donner une certaine consistance les rapports des devins, que celui-ci, comme nous l'avons dit, était décidé à ne point sortir ce jour-là.

Albinus se moqua des devins et railla Calpurnie ; puis, le prenant sur un ton plus sérieux et se tournant du côté de César :

— César, lui dit-il, souviens-toi d'une chose : c'est que les sénateurs ne se sont assemblés que sur ta convocation ; ils sont disposés à te déclarer roi de toutes les provinces situés hors de l'Italie et à t'autoriser à porter ce titre en parcourant les autres terres et les autres mers. Maintenant, si quelqu'un vient dire aux sénateurs, qui t'attendent sur leurs sièges, de se séparer aujourd'hui et de se réunir une autre fois – c'est-à-dire un jour que Calpurnie aura fait de meilleurs rêves –, quels propos crois-tu que tiendront ceux qui t'envient, et qui voudra écouter tes amis quand ils diront que ce n'est pas, d'un côté, la plus entière servitude, et, de l'autre, la tyrannie la plus absolue ? Toutefois, veux-tu absolument considérer ce jour comme malheureux, eh bien, viens au sénat, et déclare-lui de vive voix que tu remets la séance à un autre jour.

Et, à ces mots, le prenant par la main, il l'attira vers la porte.

César fit un dernier signe à Calpurnie et sortit.

Mais, à peine était-il dans la rue qu'un esclave essaya de s'approcher de lui. César, comme toujours, était entouré d'une foule de clients qui sollicitaient des faveurs. L'esclave fut repoussé et ne put atteindre César. Alors il courut vers Calpurnie.

— Garde-moi, au nom des dieux, jusqu'au retour de César, lui dit-il ; j'ai des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

Ce ne fut pas tout.

Un rhéteur nommé Artémidore de Cnide, qui enseignait à Rome les lettres grecques et qui voyait habituellement les principaux conjurés, avait eu avis du complot. Doutant qu'il pût parler d'assez près à César pour lui révéler la conjuration, il en avait écrit les principaux détails sur un papier qu'il s'efforça de lui remettre. Mais, voyant qu'à mesure que César recevait les placets, il les passait aux officiers qui l'entouraient :

— César, cria-t-il en levant le papier en l'air, César !

Puis, quand César lui eut fait signe de s'approcher :

— César, dit-il, lis ce papier, seul et promptement : il contient des choses importantes et qui t'intéressent personnellement.

César prit le papier, fit un signe de la tête et essaya, en effet, de le lire ; mais jamais il ne put en venir à bout, tant il était empêché par la foule qui se pressait pour lui parler ; si bien qu'il entra dans le Sénat tenant encore ce papier à la main, car c'était le seul qu'il eût gardé.

À quelques pas du Sénat, César était descendu de sa litière ; mais, à peine descendu, il trouva sur son chemin Popilius Lœnas, le même qui, une demi-heure auparavant, avait souhaité à Brutus et à Cassius un heureux succès.

Popilius Lœnas s'empara de lui.

Ainsi qu'il arrivait quand un homme d'importance paraissait avoir quelque chose à dire à César, chacun s'écarta, et César et Lœnas se trouvèrent au milieu d'un cercle assez grand pour que ceux qui le composaient ne pussent rien entendre des paroles échangées entre le sénateur et le dictateur.

Cependant, comme Lœnas paraissait parler à César d'une façon très animée, et que celui-ci écoutait avec une grande attention, les conjurés commençaient à concevoir une inquiétude d'autant plus grande qu'ils n'ignoraient pas que Lœnas avait connaissance du complot, et que l'idée qui leur venait naturellement à l'esprit était qu'ils étaient dénoncés par leur collègue ; aussi se regardaient-ils les uns les autres en s'encourageant des yeux à ne point attendre qu'on les vînt saisir, mais à prévenir cet affront en se donnant eux-mêmes la mort ; déjà même Cassius et quelques autres portaient la main aux poignards cachés sous leurs vêtements, lorsque Brutus, qui s'était glissé aux premiers rangs du cercle, reconnu, aux gestes de Lœnas, qu'il s'agissait, entre César et lui, d'une prière très-vive plutôt que d'une accusation. Néanmoins, il ne dit pas un mot aux conjurés, sachant qu'il y avait autour d'eux bon nombre de sénateurs qui n'étaient pas du secret ; mais, en souriant à Cassius, il le rassura, et, presque aussitôt, Lœnas, ayant baisé la main de César, prit congé de lui, et chacun comprit qu'il n'avait été question entre eux que d'affaires personnelles.

César alors monta les degrés du portique et se trouva dans l'enceinte où se tenait l'assemblée ce jour-là.

Il marcha droit au siège qui lui était préparé.

En ce moment, suivant ce qui était convenu, Trébonius entraînait Antoine hors de la salle afin de priver César de son secours si quelque lutte s'engageait, et là, il l'entretint longtemps d'une chose qu'il savait l'intéresser.

Pendant ce temps, quoique de la secte d'Épicure, c'est-à-dire ne croyant pas à une autre vie, Cassius, chose étrange, fixait son regard sur la statue de Pompée, comme s'il l'invoquait pour le succès de l'entreprise.

Alors s'approcha Tullius Cimber. – C'était encore chose convenue. – Tullius Cimber devait venir demander à César le rappel de son frère, qui était exilé. Il commença sa harangue.

Aussitôt tous les conjurés se rapprochèrent de César, comme si, portant intérêt au banni, ils désiraient joindre leurs prières à

celles du suppliant.

César refusa la demande. Ce fut une occasion de le presser de plus près, car tous étendaient les mains vers César.

Mais lui, repoussant leurs instances :

— Pourquoi me presser pour cet homme ? dit-il. J'ai décidé qu'il ne rentrerait point dans Rome.

Et il s'assit, essayant d'écarter de lui cette foule qui l'étouffait.

À peine était-il assis que Tullius lui prit la robe de ses deux mains et, dans le mouvement, lui découvrit l'épaule.

— C'est de la violence ! s'écria César.

C'était le signal de l'attaque. Casca, qui était placé derrière César, tira son poignard et frappa le premier.

Mais, comme César, impatient, avait fait un mouvement pour se lever, le poignard glissa sur l'épaule et ne fit qu'une blessure peu profonde.

Cependant César sentit le fer.

— Ah ! misérable Casca ! s'écria-t-il, que fais-tu ?

Et, saisissant l'épée de Casca d'une main, il le frappa de l'autre avec le poinçon dont il se servait pour écrire sur ses tablettes.

En même temps que César criait ces quelques mots en latin, Casca, blessé, s'écriait de son côté en grec :

— Mon frère, au secours !

Il se fit alors un grand mouvement : ceux qui n'étaient pas du complot se rejetèrent en arrière, frissonnant de tout leur corps, n'osant défendre César, ni prendre la fuite, ni même proférer une seule parole. Ce moment d'hésitation fut rapide comme la pensée, car chaque conjuré tira son épée et environna César de telle façon que, de quelque côté qu'il se tournât, il ne vit et ne sentit que le fer. Mais lui, sans lâcher le fer de Casca, se débattait entre toutes ces mains armées dont chacune voulait avoir part au meurtre et goûter, pour ainsi dire, à son sang, quand tout à coup, au milieu de ses meurtriers, il reconnut Brutus et sentit que celui qu'il appelait son fils lui portait un coup de poignard dans l'aîne.

Alors il lâcha l'épée de Casca, et, sans autre plainte que ces

mots : *Tu quoque, mi fili* (toi aussi, mon fils) ! sans essayer de se défendre davantage, il se couvrit la tête de sa robe et abandonna son corps aux épées et aux poignards.

Et cependant il restait debout, et les assassins frappaient avec une telle rage qu'ils se blessèrent eux-mêmes : si bien que Brutus eut la main ouverte, et que tous les autres furent couverts de sang.

Enfin, soit hasard, soit que les conjurés le poussassent de ce côté, il alla s'abattre au pied de la statue de Pompée, dont il ensanglanta le piédestal.

De sorte, dit Plutarque, que Pompée semblait présider au châtement de son ennemi étendu à ses pieds et palpitant sous le nombre de ses blessures.

César mort et étendu au pied de la statue de Pompée, Brutus s'avança au milieu du sénat pour expliquer et glorifier l'action qu'il venait d'accomplir. Mais les sénateurs, saisis d'épouvante, se précipitèrent par toutes les issues et jetèrent le trouble et l'effroi parmi le peuple en criant, les uns : *On assassine César !* les autres : *César est mort !* selon qu'ils étaient sortis quand César était debout encore, ou quand César était tombé.

Alors ce fut un trouble presque aussi grand dans les rues qu'un instant auparavant dans le sénat : les uns fermant leurs portes, les autres laissant leurs magasins ouverts ou leurs banques désertes, tous se précipitant vers le portique de Pompée.

De leur côté, Antoine et Lépide, les deux plus grands amis de César, fuyaient, craignant pour eux-mêmes.

Quant aux conjurés, réunis en troupe, poignards et épées nus et ensanglantés, ils sortirent du Sénat et montèrent au Capitole, non comme des gens qui fuient, mais comme des hommes radieux et pleins de confiance, appelant le peuple à la liberté et attirant parmi eux les personnes de distinction qu'ils trouvaient sur leur passage.

Et, dans le premier moment, quelques-uns de ceux-là qui sont toujours prêts à prendre parti pour les vainqueurs et à glorifier le

succès se joignirent aux meurtriers pour faire croire qu'ils avaient aidé à la conjuration et s'en attribuer leur part de gloire. De ce nombre furent Caius Octavius et Lentulus Spinther ; et, plus tard, tous deux furent punis de leur sanglante fanfaronnade comme s'ils eussent été de véritables meurtriers : Antoine et Octave les firent mettre à mort, et cela, non pas même comme assassins de César, mais comme s'étant vantés de l'être.

Pendant ce temps, le cadavre restait étendu dans une mare de sang ; tous le venaient voir, mais nul n'osait le toucher. Enfin, trois esclaves le soulevèrent et le rapportèrent à sa maison sur une litière hors de laquelle pendait un bras.

Calpurnie était déjà prévenue de son malheur : elle reçut le cadavre au seuil de la porte d'entrée.

On appela le médecin Antistus.

César était complètement mort ; cependant, de ses vingt-trois blessures, une seule, reçue à la poitrine, était mortelle. – Ce fut la seconde, dit-on.

Les conjurés avaient d'abord arrêté dans leur plan que, César mort, on traînerait son cadavre par les rues, et qu'on le jetterait dans le Tibre, puis que tous ses biens seraient confisqués et ses actes déclarés nuls ; mais la crainte qu'on eut qu'Antoine, consul, et Lépide, commandant de la cavalerie, qui avaient disparu pendant l'assassinat, ne reparussent à la tête des soldats et du peuple, fit que, sous ce rapport, rien de ce qui avait été décidé ne fut accompli.

Le lendemain, Brutus, Cassius et les autres conjurés se présentèrent sur le Forum et parlèrent au peuple ; mais les discours commencèrent et finirent sans que les spectateurs donnassent aucun signe de blâme ou d'approbation. De ce profond silence ressortait une double vérité : c'est que ce peuple honorait Brutus, mais regrettait César.

Pendant ce temps, le sénat se réunissait dans le temple de la Terre, et là, Antoine, Plancus et Cicéron proposaient une amnistie générale et invitaient tout le monde à la concorde. Il fut décrété

que non-seulement on donnerait sûreté entière aux conjurés, mais encore que le sénat rendrait un décret sur les honneurs à leur accorder.

Cette décision prise, le sénat se sépara, et Antoine envoya son fils au Capitole pour servir d'otage aux conjurés, qui s'y étaient retirés comme pour se mettre sous la garde de la fortune de Rome.

Lorsque tout le monde se trouva réuni, la paix fut jurée de nouveau : l'on s'embrassa ; Cassius alla souper chez Antoine, et Brutus chez Lépide. Quant aux autres conjurés, ils furent emmenés de côté et d'autre, ceux-ci par leurs amis, ceux-là par de simples connaissances.

Chacun, voyant cela, croyait les affaires sagement arrangées et la République invariablement rétablie.

On avait compté sans le peuple.

Le lendemain, au point du jour, le sénat s'assembla de nouveau et remercia, dans les termes les plus honorables, Antoine d'avoir étouffé les premiers germes d'une guerre civile. Enfin, on combla Brutus d'éloges. Puis on distribua les provinces : Brutus eut l'île de Crète ; Cassius, l'Afrique ; Trébonius, l'Asie ; Cimber, la Bithynie ; et Brutus Albinus, la Gaule circumpadane.

Cependant on commençait à raconter tout bas qu'il existait un testament de César ; ce testament, disait-on, avait été fait par lui pendant le mois de septembre précédent, à une campagne nommée Lavicanum ; et, après l'avoir scellé, disait-on toujours, César l'avait confié à la première des Vestales. Par ce testament, il instituait trois héritiers.

Ces trois héritiers étaient trois arrière-neveux. Le premier était Octave ; il avait à lui seul les trois quarts de la succession. Le second était Lucius Pénarius, et le troisième, Quintus Pédius ; ces deux derniers avaient chacun un huitième des biens de César. Il adoptait en outre Octave et lui donnait son nom. Il déclarait plusieurs de ses amis – et presque tous furent ses assassins – tuteurs de ses fils, s'il en avait. Il plaçait Décimus Brutus, celui qui

l'avait été chercher chez lui, dans la seconde classe de ses légataires, laissait au peuple romain ses jardins du Tibre, et à chaque citoyen trois cents sesterces.

Voilà ce qui se répandait dans le peuple et y jetait une espèce d'agitation.

Mais une autre cause de trouble, c'était l'approche des funérailles. – Du moment que le cadavre n'avait pas été jeté dans le Tibre, il fallait que les funérailles eussent lieu. On avait d'abord eu l'idée de les faire secrètement, mais on craignait d'irriter le peuple. Cassius était d'avis qu'à ce risque les obsèques ne fussent point publiques ; mais Antoine pria tant auprès de Brutus que Brutus céda.

C'était la seconde faute qu'il commettait. La première avait été d'épargner Antoine.

D'abord, Antoine lut le testament de César devant la maison de César. Tout ce qui en avait circulé d'avance, au Forum, sur les places et dans les carrefours de Rome, était vrai. Il en résulta que, quand le peuple vit que César lui laissait ses jardins du Tibre et trois cents sesterces par chaque citoyen, le peuple éclata en pleurs et en cris, montra une grande affection pour César et de vifs regrets de sa mort.

Ce fut ce moment qu'Antoine choisit pour transporter le corps de la maison mortuaire au champ de Mars.

On lui avait élevé un bûcher près du tombeau de sa fille Julie et une chapelle dorée sur le modèle du temple de Vénus Génitrix vis-à-vis de la tribune aux harangues ; dans cette chapelle, on avait dressé un lit d'ivoire couvert d'une étoffe d'or et de pourpre surmonté d'un trophée d'armes et de la robe même dans laquelle il avait été tué ; puis, enfin, comme on avait pensé que le jour tout entier ne suffirait pas à ceux qui apporteraient des présents pour le bûcher, si l'on observait le cérémonial d'une marche funèbre, on déclara que chacun irait sans ordre et par le chemin qu'il lui plairait.

En outre, depuis le matin, on donnait au peuple le spectacle de

jeux funéraires, et, dans ces spectacles, réglés par Antoine, on chantait des morceaux faits pour exciter la pitié et l'indignation, entre autres le monologue d'Ajax dans une pièce de Pacuvius, monologue où se trouvait ce vers :

Les avais-je sauvés afin qu'ils me perdissent !

Ce fut donc au milieu de ce commencement de trouble que le convoi de César se mit en marche.

Nous qui avons vu tant de ces jours orageux où se débattaient les destinées d'un peuple ou d'un royaume, nous nous rappellerons qu'il est de ces heures prédestinées et fatales où quelque chose passe dans l'air qui annonce l'émeute et les révolutions.

Ce jour-là, Rome n'avait point sa physionomie ordinaire. On avait suspendu des symboles de deuil aux temples placés sur le chemin que devait suivre le convoi ; on avait couronné les statues de branches funéraires. Des hommes passaient, sinistres et menaçants : il y a des figures qui semblent être placées sous la garde de la Terreur et ne sortir elles-mêmes que quand celle-ci passe échevelée dans les rues.

À l'heure convenue, on enleva le corps. Des magistrats, les uns encore en fonction, les autres déjà sortis de charge, portèrent le lit de parade au Forum.

Là, on devait faire halte, et, pour cette halte, on plaça le corps sur une estrade séparée.

Quand nous disons le corps, nous faisons une erreur ; le corps était enfermé dans une espèce de cercueil et remplacé par une effigie en cire faite à la ressemblance de César, et qui devait, quelques instants après la mort, avoir été moulée sur nature. Cette effigie avait les teintes livides d'un cadavre et offrait la représentation des vingt-trois blessures par lesquelles était sortie cette âme miséricordieuse qui se défendait contre Casca, mais qui se soumettait aux décrets du Destin quand ces décrets lui étaient présentés par la main de Brutus.

L'estrade, préparée d'avance, était surmontée d'un trophée

rappelant les différentes victoires de César. Antoine monta sur l'estrade, lut de nouveau le testament de César, puis, après le testament, les décrets du sénat qui lui conféraient les honneurs publics et privés, puis, enfin, le serment des sénateurs de lui être dévoués jusqu'à la mort.

Là, sentant le peuple arrivé au degré d'exaltation qu'il désirait, il commença l'éloge funèbre de César. Cet éloge funèbre, nul ne l'a conservé.

Nous nous trompons : il est dans Shakespeare. Shakespeare, lui, l'a reconstruit avec son Plutarque ou l'a retrouvé tout entier dans son génie.

Ce discours, préparé avec un art admirable, orné de toutes les fleurs de l'éloquence asiatique, produisit une profonde impression qui se manifesta par des pleurs et des sanglots, lesquels se changèrent en cris de douleur auxquels succédèrent des menaces et des imprécations, quand Antoine, prenant la robe que portait César, secoua au-dessus des têtes de la multitude cette robe toute sanglante et toute déchirée par les poignards des meurtriers.

Alors ce fut un grand tumulte ; les uns voulaient brûler le corps dans le sanctuaire de Jupiter, les autres dans la curie même où il avait été assassiné. Au milieu de cette confusion, deux hommes armés d'épées, tenant de la main gauche chacun deux javelots, de la droite une torche, s'avancèrent et mirent le feu à l'estrade.

Le feu monta rapidement, d'autant plus rapidement que chacun se hâta d'y apporter du bois sec, et que le peuple, avec cette rage de destruction qui lui prend dans certaines heures néfastes, comme il avait fait le jour des funérailles de Clodius, se mit à arracher les bancs des écrivains, les sièges des juges, les portes et les volets des magasins et des banques, et vint jeter toutes ces matières combustibles dans l'immense foyer. Ce ne fut pas tout : les joueurs de flûte et les histrions qui se trouvaient là jetèrent dans la flamme les habits triomphaux dont ils étaient revêtus pour la cérémonie ; les vétérans et les légionnaires, les armes dont ils s'étaient parés pour les funérailles de leur général ; les femmes,

leurs ornements, leurs bijoux et jusqu'aux bulles d'or de leurs enfants.

Juste en ce moment se passa un de ces événements terribles qui semblent destinés à faire déborder la coupe d'ivresse et de colère que les grandes émotions mettent aux mains du peuple.

Un poète nommé Helvius Cinna, qui n'avait pris aucune part à la conjuration et qui, au contraire, était un ami de César, s'avança, tout pâle et tout défait, au milieu du Forum. Il avait eu, la nuit précédente, un rêve : l'ombre de César lui était apparue, la pâleur sur le visage, les yeux fermés, le corps tout percé de coups ; elle venait, comme ami, le prier à souper.

Helvius Cinna, dans son rêve, avait d'abord refusé l'invitation ; mais l'ombre l'avait pris par la main et, l'attirant avec une force irrésistible, l'avait forcé de descendre de son lit et de le suivre dans un lieu sombre et froid dont la terrible impression avait réveillé le malheureux rêveur. Dans un temps où tout rêve était un présage, celui-là était significatif et présageait une fin prochaine. Aussi Helvius fut-il pris par une fièvre d'épouvante qui ne le quitta pas même au jour.

Néanmoins, le matin, comme on lui dit que l'on emportait le corps de César, il eut honte de sa faiblesse et se rendit au Forum, où il trouva le peuple dans les dispositions que nous venons de dire.

Lorsqu'il parut, un citoyen demanda à un autre :

— Quel est cet homme si pâle et qui passe d'un air effaré ?

— C'est Cinna, répondit celui-ci.

Ceux qui avaient entendu le nom répétèrent :

— C'est Cinna.

Or, quelques jours auparavant, un tribun du peuple nommé Cornélius Cinna avait publiquement fait un discours contre César, et l'on accusait le même Cinna d'être entré dans la conjuration.

Le peuple confondit Helvius avec Cornélius.

Il en résulta qu'Helvétius fut reçu avec ce grondement sourd

qui précède l'orage ; il voulut se retirer, il était trop tard. La terreur qui se peignait sur son visage, terreur que le peuple interprétait comme des remords et qui n'était que le souvenir de la nuit précédente, contribua encore à le perdre.

Personne ne conserva plus aucun doute, et le pauvre poète eut beau crier qu'il était Helvius et non Cornélius Cinna, l'ami et non l'assassin de César, un homme porta la main sur lui et lui arracha son manteau, un autre lui déchira sa tunique, un autre lui porta un coup de bâton : le sang coula. L'ivresse du sang est rapide ! en un moment, le malheureux Cinna ne fut qu'un cadavre, et, plus instantanément encore, le cadavre fut mis en morceaux. Puis de ce centre de tumulte s'éleva une tête au bout d'une pique ; c'était celle de la victime.

En ce moment, un homme cria :

— Mort aux assassins !

Un autre s'empara d'un tison enflammé et le secoua.

Chacun comprit le signal. Le peuple se rua sur le bûcher, y prit des fascines enflammées, alluma des flambeaux et des torches, et, en hurlant des menaces de mort et d'incendie, se dirigea vers les maisons de Brutus et de Cassius. Par bonheur, ceux-ci, prévenus à temps, avaient déjà fui et s'étaient retirés à Antium. Ils avaient donc abandonné Rome sans lutte et poussés, pour ainsi dire, hors de ses murs par leurs seuls remords.

Il est vrai qu'ils comptaient bien y rentrer lorsque le peuple, dont ils connaissaient l'inconstance, se serait calmé. Mais il en est du peuple comme de la tempête : une fois déchaîné, nul ne sait quand et comment il se calmera.

Cette croyance de Brutus que son retour dans Rome serait facile et prochain était d'autant plus naturelle que, nommé tout récemment préteur, il devait donner des jeux, et qu'en toute circonstance ces jeux étaient toujours fort impatiemment attendus par le peuple.

Mais, au moment où il s'apprêtait à quitter Antium, Brutus fut averti qu'un grand nombre de ces vétérans de César qui avaient

reçu de lui des maisons, des terres et de l'argent rentraient dans Rome avec de mauvaises intentions contre sa personne.

Il jugea donc prudent de rester à Antium, tout en donnant au peuple les jeux qui lui étaient promis. Ces jeux furent splendides : Brutus avait acheté une énorme quantité d'animaux féroces ; il ordonna que pas un ne fût épargné. Il alla même jusqu'à Naples pour y engager des comédiens ; et, comme il existait alors en Italie un célèbre mime nommé Canilius, il écrivit à un de ses amis de s'informer dans quelle ville se trouvait ce Canilius et, à quelque prix que ce fût, d'obtenir qu'il vînt aux jeux.

Le peuple assista aux chasses, aux combats de gladiateurs, aux jeux scéniques, mais il ne rappela point Brutus : tout au contraire, il élevait sur la place publique une colonne de vingt pieds de haut, en marbre d'Afrique, avec cette inscription : *Au père de la patrie.*

La cause des meurtriers était perdue ; César mort triomphait de ses assassins, comme César vivant avait triomphé de ses ennemis. Non-seulement Rome, mais l'univers entier pleurait César. Les étrangers avaient pris le deuil, ils avaient fait le tour du bûcher, chacun marquant sa désolation à la manière de son pays. Les juifs avaient veillé plusieurs nuits près des cendres. – Sans doute ces derniers voyaient-ils déjà en lui ce Messie tant annoncé.

Les conjurés avaient cru qu'avec vingt-trois coups de poignard on tuait un homme : ils virent qu'en effet rien n'était plus facile que de tuer le corps ; – mais l'âme de César survivait et planait sur Rome.

Jamais César n'avait été plus vivant que depuis que Brutus et Cassius l'avaient couché au tombeau. Il avait laissé la vieille dépouille ; la vieille dépouille, c'était cette robe sanglante et percée de coups qu'Antoine avait secouée au-dessus de son cadavre, et qu'il avait fini par jeter dans le bûcher ; la vieille dépouille, la flamme l'avait consumée, et le spectre de César, ce même spectre que Brutus vit une première fois à Abydos et une

seconde fois à Philippes apparut épuré aux yeux du monde.

Caton n'avait été que l'homme de la loi.

César avait été l'homme de l'humanité.

Puis César – abordons la question du christianisme, c'est-à-dire celle de l'avenir –, César avait été un instrument de la Providence.

Nous avons dit ailleurs que, depuis deux mille ans étaient apparus, à neuf cents ans de distance, trois hommes qui, n'étant peut-être qu'une seule âme, avaient été, sans se douter eux-mêmes de leur mission, les instruments de la Providence. Ces trois hommes, c'étaient César, Charlemagne et Napoléon. César, païen, préparait le christianisme ; Charlemagne, barbare, préparait la civilisation ; Napoléon, despote, préparait la liberté.

Bossuet l'a dit avant nous à propos de César. Ouvrez l'*Histoire universelle*.

Le commerce de tant de peuples divers, dit-il, autrefois étrangers les uns aux autres, et réunis sous la domination romaine, a été un des grands moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Évangile.

Et, en effet, César, qui, tombant âgé de cinquante-six ans, ne pouvait pas prévoir la naissance de l'enfant divin quarante-quatre ans après sa mort, César quittait la terre juste à l'époque où la Providence allait se rendre visible au monde. Toutes les plaies du monde qu'il avait, lui, doux mais ignorant médecin, touchées du doigt sans pouvoir les guérir, une main allait les fermer.

Que pleurait donc le monde en lui ? Une espérance.

En effet, le monde entier attendait.

Qu'attendait-il ?

Il lui eût été difficile à lui-même de désigner l'objet de son attente.

Il attendait un libérateur.

César, qui n'était pas ce libérateur, fut un instant – objet d'une douce erreur – salué comme tel. Sa douceur, sa clémence, sa miséricorde, semblaient l'avoir désigné à l'amour des peuples

comme le Messie universel.

C'est que, quand l'heure des grandes révolutions sociales approche, les peuples en ont le pressentiment ; la terre, cette mère commune, tressaille jusqu'au fond de ses entrailles. Les horizons blanchissent et se dorment comme pour le lever du soleil, et, se tournant vers le point le plus brillant et le plus radieux, les hommes attendent anxieusement l'apparition.

Rome attendait cet homme, ou plutôt ce Dieu promis à l'univers, ce Dieu que préparait César par l'élargissement de la cité romaine, par le droit de citoyen donné à des villes entières, à des peuples entiers ; par ces vastes guerres qu'il mena sur la surface du globe, par ces populations armées qu'il transporta du nord au midi, d'orient en occident. La guerre, qui semble séparer les peuples – et qui les sépare, en effet, quand elle est impie –, les rapproche quand elle est providentielle. Alors tout devient un moyen : guerre étrangère et guerre civile. Voyez, après les quinze ans de lutte de César, ce qui arrive : c'est que les Gaules, c'est que la Germanie, c'est que la Grèce, c'est que l'Asie, c'est que l'Afrique, c'est que l'Espagne, sont italiennes ; c'est que Lutèce, Alexandrie, Carthage, Athènes et Jérusalem, villes à naître, villes nées, villes près de mourir, tout cela relève de Rome ; Rome, la ville éternelle qui deviendra la capitale des papes quand elle ne sera plus celle des Césars.

Or, nous l'avons dit, Rome, comme le reste de l'univers, attendait cet homme, ou plutôt ce Dieu prédit par Daniel et annoncé par Virgile, ce Dieu auquel d'avance elle avait dressé un autel sous le nom du Dieu inconnu : DEO IGNOTO.

Seulement, quel sera ce Dieu ? De qui naîtra-t-il ?

La vieille tradition du monde est la même partout.

Le genre humain, tombé par la femme, sera racheté par le fils d'une vierge.

Au Tibet et au Japon, le dieu Fo, chargé du salut de l'univers, choisira son berceau dans le sein d'une jeune et blanche vierge. En Chine, une vierge, fécondée par une fleur, mettra au monde un

fils qui sera roi du monde. Dans les forêts de la Bretagne et de la Germanie, où s'était réfugiée leur nationalité expirante, les druides attendaient un sauveur né d'une vierge.

Enfin, les Écritures annonçaient qu'un Messie s'incarnerait dans les flancs d'une vierge, et que cette vierge serait pure comme la rosée de l'aurore.

Ce Messie, quarante-quatre ans encore, et il allait naître.

Il fallait l'unité romaine pour préparer l'unité chrétienne.

L'unité romaine, seulement, était tout extérieure et matérielle ; elle n'excluait que les esclaves et les barbares, c'est vrai, mais elle les excluait.

Dans l'unité chrétienne, il ne devait y avoir aucune exclusion – car c'était l'unité des cœurs et de l'intelligence – ; dans l'unité chrétienne, il ne devait y avoir « ni gentils, ni juifs, ni esclaves, ni hommes libres, ni Scythes, ni barbares, mais tous et le Christ en tous ».

Cette grande unité était la seule chose qui eût échappé au génie de César, mais encore semble-t-il en avoir eu le pressentiment.

Voilà pourquoi nous avons dit que César était un précurseur.

Cent ans plus tard, il eût été un apôtre.

Et maintenant nous comprenons parfaitement que, pour ceux qui ont vu César au simple point de vue de la chair, César n'ait été qu'un tyran. Nous comprenons bien qu'au collège, ce pays des horizons courts et étroits, on fasse de Caton un martyr, et de Brutus et de Cassius, des héros. Nous comprenons encore que les historiens qui ont copié Plutarque, Suétone, Tacite, Appien, Dion, n'aient vu dans ces historiens que ce qui s'y trouvait, c'est-à-dire le fait accompli. Ces hommes qui nous ont transmis le fait accompli écrivaient dans les ténèbres ; ils ne pouvaient dire à leurs contemporains que ce qu'ils avaient vu.

Mais, à notre avis, l'homme qui, chez nous, ne verrait pas, dans les faits accomplis de cette grande période génésiaque, autre chose que ce qu'y ont vu les auteurs païens et qui ne feraient que les traduire en les copiant, ou les copier en les traduisant, celui-là

n'écrirait pas, comme eux, dans l'obscurité : celui-là serait un aveugle.

FIN